PQ
6001
R5

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXXVII

1929

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

ÉTUDES

DE

PHILOLOGIE HISPANIQUE [1]

A M. R. Foulché-Delbosc.

1. Voici avec leur abréviation la liste des ouvrages cités le plus souvent au cours de ces études.

Aspan. Prät. = Fr. Hanssen. *Ueber die altspanische Präterita von Typus : ove pude.* Valparaiso, 1898. (Extr. des *Verhandlungen des Deutschen Wissenschaftlichen Vereins in Santiago*, Bd III).
Aspan. Verb. = A. Gassner. *Das Altspanische Verbum*, Halle a. S., 1897.
Cantar I = R. Menéndez Pidal. *Cantar de mio Cid*, tome I., Madrid, 1908.
Conj. Berc. = Fr. Hanssen. *Sobre la conjugación de Gonzalo de Berceo*, Santiago de Chile, 1895 (Extr. des *Anales de la Universidad*).
Conj. léon. = Fr. Hanssen. *Estudios sobre la conjugación leonesa*, Santiago de Chile, 1896 (extr. des *Anales de la Universidad*).
Dial. leon. = Erik Staaff. *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIIIe siècle*, Uppsala, 1907.
Einf[3] = W. Meyer-Lübke. *Einführung in das Studium d. rom. Sprachwissenschaft.*, 3e édit., Heidelberg, 1920.
Elém.[2] = E. Bourciez. *Eléments de linguistique romane*, 2e édit., Paris, 1923.
Gr. hist. = Fr. Hanssen. *Gramática histórica castellana*, Halle a. S., 1913.
Grundr. = *Grúndriss der romanischen Philologie*, G. Gröber, I[2], 1904-1906.
Manual[5]. = R. Menéndez Pidal. *Manual de gramática histórica española*, 5e édit., Madrid, 1925.
Rev. Lang. Rom. = *Revue des Langues Romanes.*
R. F. E. = *Revista de filologia española.*
Rom. = *Romania.*
Rom. Gr. = W. Meyer-Lübke. *Romanische Grammatik*, 1891.
Span. Gr. = Fr. Hanssen. *Spanische Grammatik*, Halle a.S., 1910.
Westp. Mund. = Fr. Krüger. *Westspanische Mundarten*, Hambourg, 1914.
ZRPh. = *Zeitschrift für romanische Philologie.*

I

Ō ET Ŭ LATINS EN CASTILLAN

On confond d'ordinaire l'évolution de ces deux voyelles, qu'il s'agisse d'ailleurs du français, du vieux provençal ou du castillan. A tort, car les résultats, s'ils concordent souvent, peuvent ne pas être les mêmes. Il n'y a rien d'étonnant d'ailleurs à cela, car ces deux voyelles avaient un timbre distinct à l'époque latine : *ō* était un *o* long fermé, et *ŭ* avait un son semblable à celui de *ū*, un peu moins fermé cependant. En plus de cette différence, il y en avait une autre, qui explique précisément que *ŭ* se soit ouvert plus tard en *ǫ* dans la plupart des langues romanes : *ō* était tendu, et *ŭ* relâché. Nous renvoyons pour plus de détails à notre étude : *Questions de vocalisme latin et préroman*, parue dans la *Rev. Lang. Rom.*, t. LXIII, p. 195-260.

En castillan, l'*ŭ* latin s'est tantôt conservé et tantôt ouvert en *ǫ* ; ce dernier à son tour a pu se maintenir ou se fermer en *u*.

L'*ō* latin s'est généralement maintenu ; mais il a passé à *u* dans certains cas et à *uo* > *ue* dans d'autres.

Nous étudierons successivement :

1° La fermeture de *ō* latin en *u*.

2° La conservation du timbre de *ŭ* latin.

3° Le développement de l'*u* hispano-roman suivi de *y*.

4° La diphtongaison de *ō* latin en *uo* > *ue*.

I. — Fermeture de *ō* latin en *u*.

A partir d'une époque que nous essaierons de préciser plus loin, *ō* latin s'est fermé en *ū* sous l'influence d'un *y* appartenant à la syllabe suivante.

Toutes les langues romanes supposent le passage de *ōstium*, forme du latin classique, à **ūstium* ; cf. fr. *huis* et dérivé *huissier*, v. prov. *uis*, v. cat. *uix*, ital. *uscio*, roum. *uşă*, etc. Le vieux castillan connaît *uzo* et le dérivé *antuzano*, aujourd'hui déformé en *altozano*.

On explique généralement **ūstiu* par une substitution de voyelles qui se serait produite, pour des raisons inconnues, en latin vulgaire. C'est un moyen commode de supprimer la difficulté, mais qui n'est rien moins que scientifique. Heureusement le cas de **ūstiu* > *ōstium* n'est pas aussi isolé qu'il semble l'être, et placé dans son milieu il s'explique aisément par des lois phonétiques déjà connues. Il est admis que *tōtti* est devenu *tuit* en vieux français et *tuit*, *tuch* en vieux provençal, que *mōvī* et *cognōvi* ont donné *mui* et *conui* en vieux français, par suite de la fermeture de *ō* en *ū* sous l'action de *ī* final. Ce qu'a fait un *ī*, à plus forte raison un *y* a-t-il pu le faire.

Le passage de *ō* à *ü* dans *ōstium* s'explique comme celui qui a eu lieu dans **tōttī*, *mōvī*, *cognōvī* par un phénomène de dilation, c'est-à-dire d'assimilation à distance. La seule différence est qu'ici le phonème assimilateur est *ī*, et là *y*.

L'exemple de *uzo* > *ōstiu* n'est pas le seul que présente le castillan. On peut encore citer les 1res pers. sing. *urdo* < *ōrdio*, *cumplo* < **cōmplio* < *cōmpleo*, *escupo* < **escōpio* < **escōspio* < **escōspuo* < *excŏnspuo*, *cuso* < **cōsio* < **cōsuo* < *cŏnsuo*. Cf. parallèlement en catalan *cuso*, *escupo*.

A-t-on des exemples, en castillan, de la fermeture de *ō* latin sous l'action de *ī* final ? Aux formes du vieux français *tuit* et *mui*, ne correspond rien de semblable en castillan. Dès les premiers textes on ne trouve pour les continuateurs de *tōtus* que des formes avec radical en *o* : *todo* ~ *a*, ~ *os* ~ *as*. Le parfait *mōvī* n'a rien laissé dans la langue. Quant à l'ancienne forme *conuve*, elle remonte non à *cognōvī*, mais à **cognōvuī* comme l'indique la 3e pers. sing. qui présente dès le début *u* et non *o*. L'*u*

de *conuvo* provient de la réduction d'un ancien *ǫu* ; il en est de l'*u* de *conuve* ; cf. ci-dessous, p. 77. Aucun autre exemple ne vient prouver que la fermeture de *ō* en *ū* sous l'action d'un *ī* final, d'ailleurs fort possible (cf. *fēci* > *hice*), ait existé en castillan.

On peut fixer la date relative à partir de laquelle a commencé l'action dilatrice de *y* final. La conservation de l'*ō* dans *rōnea* > *roña*, *carōnea* > *caroña* montre qu'elle n'a eu lieu qu'après la transposition de *y* devant *n* ou *ŋ*. L'*ǫ* de **rǫyŋa* et de **carǫyŋa* se trouvant en contact avec un *y* ne s'est pas fermé. La fermeture de *ǫ* sous l'action à distance d'un *y* s'est déjà produite, de plus, avant l'assibilation de *y* dans le groupe *-sty-*.

Cependant le *y* qui tout d'abord n'avait pas fermé l'*ǫ* placé immédiatement avant lui (cf. **rǫyña* > *roña*) a fini par le faire passer à *u*, à la différence de ce qui a eu lieu en français.

Comme exemple de la fermeture de *ǫ*, provenant de *ō* latin, au contact de *y*, nous pouvons citer celui de *cōgitat* > *cuida*, et comme exemple de la fermeture de *ǫ* provenant de *ũ* latin, dans les mêmes conditions, celui de **mǫltu* (<*mŭltu*) > **muyto* > *mucho*.

On suppose d'ordinaire à la base du vieux français *cuide-cuidier* une forme **cūgitat*, pour *cōgitat*. Cette forme, outre qu'elle est inexplicable, est parfaitement inutile. *Cuide* est analogique de *cuidier*, et l'*u* de *cuidier* est dû à l'action fermante du *y* de la terminaison ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 218. C'est l'inverse de ce qu'enseigne M. G. Millardet : « *Cuide* aura de bonne heure fait disparaître **coidier*, comme *vuide* a fait disparaître *voidier* » ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXII, p. 167. Quoi qu'il en soit, le type classique *cōgitare* suffit à rendre compte des formes de l'ancien français, et c'est ce qui importe. Point n'est besoin non plus de supposer un type **cūgitat* à la base du castillan *cuida*.

On a encore admis un type **cŏgitat*, inexplicable lui aussi, pour

rendre compte des divers continuateurs de ce verbe en vieil espagnol; cf. en particulier Menéndez Pidal, *Cantar*, I, p. 631, Fr. Hanssen, *Span. Gramm.*, § 9, 7, et nous-même, *Annal. de la Fac. des Lettres de Grenoble*, XXXIV, p. 27 du tirage à part. Ce type est aussi inutile que le premier.

En français, le *y* n'a agi qu'à distance soit dans le cas de *ŭ*, soit dans celui de *ō* : *cōgitat* n'a pu y devenir que **coide*, et si l'on a *cuide*, c'est par analogie avec l'infinitif où la terminaison contenait un *y* capable d'agir à distance sur l'*ǫ* précédent; cf. *Rev. Lang. Rom.*, ibid. En castillan où, comme nous le verrons, le *y* a agi aussi bien au contact qu'à distance dans le cas de *ŭ*, il n'y a rien de surprenant *à priori* qu'il ait pu agir de la même façon dans le cas de *ǫ*, et que **coy(e)dat* ait pu devenir *cuida*.

De fait il en a été ainsi, comme le montre l'exemple de *vŭlt(u)re* > *buitre* (avec *úi* en v. cast., et *uí* en cast. mod.). Ici il ne s'agit pas d'un *ŭ* latin qui s'est maintenu sous l'influence d'un *y* (< *l* devant *t*) en contact, mais d'un véritable *ǫ* (< *ŭ* latin) fermé en *u* sous l'action du *y*. Qu'il en soit ainsi, c'est ce que prouve la conservation du groupe *ui*. Nous verrons plus bas que le groupe *ui* provenant de la combinaison d'un *u* (< *ŭ* ou *ō* latins) avec un *y* a abouti à *ue*; cf. **agŭriu* > **aguiru* > *agüero*, suffixe *-ōriu* > *-uiro* > v. cast. *-uero*. Si l'on a *ui* dans *buitre*, c'est que l'*u*, dans ce mot, est de date relativement récente, en tout cas postérieur au passage de *ui* à *ue*. Or le changement de *ui* à *ue* n'est venu qu'après l'ouverture de *ŭ* en *ǫ*; à plus forte raison, le groupe *ui* de *buitre* s'est-il constitué postérieurement à cette date, et on a là un exemple sûr de *ǫ* secondaire fermé en *u* sous l'action d'un *y* implosif. Il faut par conséquent en dire autant de *mŭltu* > *mucho*, *auscŭltat* > *ascucha*, *pŭltes* > *puches*, *pŭlsat* > v. cast. *puxa*. Dans tous ces mots, l'*u* ne remonte pas directement à un *ŭ* latin, mais à un *ǫ* provenant de l'ouverture spontanée de *ŭ*.

Ainsi donc en castillan l'*ǫ* s'est fermé en *u* sous l'action à distance d'un *y* (*uzo*, *urdo*, *cumplo*, etc.) comme en français, et, à

différence du français, sous l'action au contact d'un *y* (*cuida*, *buitre*, *mucho*, etc.).

Dans quelle catégorie faut-il ranger les mots en *-ōriu* ∽ *a* > v. cast. *-uero* ∼ *a* ? Le passage de *ǫ* à *u* dans cette terminaison est-il analogue à celui du v. cast. *uzo* ou à celui de *cuida* ? En d'autres termes, a-t-on eu une étape *-ōriu* > *-*urio* ou une étape *-ōriu* > *-*oiro* > *-*uiro* ? Si l'on peut raisonner par analogie avec ce qui s'est passé en français et en provençal, c'est la seconde solution que l'on doit adopter. En français et en provençal, on a *-ǫir* < *-ōriu* et *-ǫire* ∽ *a* < *-ōria* ; *-ǫir* est devenu ultérieurement [*-war*] en français et *-ǫr* en provençal.

Comme l'action fermante de *y* sur *ǫ* ne s'est exercée qu'à distance en français et en provençal, il faut en conclure que lorsque cette action a commencé à se manifester, *y* se trouvait en contact avec *ǫ*. On ne peut cependant pas dire que la transposition de *y* devant *r* a été antérieure dans ces langues au passage de *-sty-* à *-*sts-*, car il n'y a probablement jamais eu de groupe *-sts-* provenant de *-sty-*. En castillan, on est forcé d'admettre une action à distance de *y* sur *ǫ* à l'étape *ǫstyu* ; mais en français et en provençal où *-sty-* a abouti à *-ssy-*, l'action à distance du *y* sur *ǫ* peut être reculée bien après l'assibilation de *-ty* intervocalique ou de *-cy-* dans les groupes *-rcy-* et *-ncy-* (cf. *pŭteu* > prov. *pǫtz*, et sans doute franç. prélittéraire **pǫts* refait en *puits* sur le modèle de *puisier* < **poydzier* ; *ŭrcea* > v. fr. *orse*, v. prov. *ǫrsa* ; *ŭncia* > fr. *once*, v. prov. *ǫnsa*). Ce qu'on peut dire toutefois c'est qu'en français et en provençal, la transposition de *-ry-* en *-yr-* est postérieure à l'ouverture de *ŭ* en *ǫ*. En effet, tandis que **agŭriu* est devenu *eür* en vieux français et *agur* en provençal à cause de la présence dans ce mot, au moment de l'ouverture de *ŭ*, du groupe non interverti *-ry-*, le suffixe *-ōriu* a conservé son *ǫ*, lors du passage de **ǫssyu* < *ǫstyu* à **ussyu* > *(h)uis*, parce que le groupe *-ry-* s'était interverti en *-yr-* et que l'action fermante d'un *y* en contact a été nulle dans ces deux langues.

Il est probable que parallèlement au français et au provençal, la transposition de *y* devant *r* dans le groupe *-ry-* a été postérieure en castillan à l'ouverture spontanée de *ŭ* en *ǫ*, et postérieure par conséquent à l'interversion des groupes *-ny-* et *-ly-*. Dans ces conditions, l'*ǭ* du suffixe *-ōriu* ∾ *a* se serait fermé en *u* sous l'action à distance d'un *y*, et l'on aurait eu *-ōriu* ∾ *a* > *-*uriu* ∾ *a*, puis *-*uiru* ∾ *a*, d'où *-uero* ∾ *a* ; cf. *tonsōria* > v. cast. *tisuera*, mod. *tijera*, *Dōriu* > *Duero*, *coopertōria* > v. cast. *cobertuera*, mod. *cobertera*, etc. De même pour **agŭriu*, il faudra supposer en castillan, comme en français et en provençal, une action de *y* à distance, le groupe *-ry-* n'étant pas encore interverti au moment de l'ouverture spontanée de *ŭ*.

Le suffixe *-ōriu* ∾ *a* aboutit toujours a *-uero* ∾ *a*, en castillan. Mais le suffixe *-ōneu* ∾ *a* aboutit à deux résultats différents : on a tantôt *-uño* ∾ *a*, tantôt *-ueño* ∾ *a*.

Nous avons vu que *rōnea* devient, en castillan, *roña* et nous en avons dit la raison. Si à côté de *roña*, nous avons des mots en *-uño* et *-ueño*, c'est qu'ils ont dû être introduits dans la langue postérieurement à la transposition de *y* devant *n* ou *ų*, ou bien qu'existant déjà dans le lexique ils n'ont pas suivi pour diverses raisons l'évolution normale représentée par *rōnea* > **rǫyŋa*, et ont conservé le groupe *-ny-* intact.

La divergence des résultats *-uño* et *-ueño* s'explique probablement de la façon suivante. Il faut admettre qu'au moment où **cǫida* a passé à *cuida*, le groupe *-yų-* s'était réduit à *-ų-* dans **rǫyŋa*. L'*ǫ* ne se trouvant pas en contact avec un *y* s'est conservé tel quel, d'où *roña*. Les mots en *-ōneu* introduits avant la réduction de *-yŋ-* à *-ų-* ont *-uño* : *-onyu* était devenu *-*unyu* sous l'action à distance de *y*, puis le *y* s'étant transposé devant *n* on avait eu *-*uyŋu*, d'où, au moment de la réduction de *-yn-*, *-uño* ; cf. **vitōneu* > v. cast. *veduño*, **retrōneu* > v. cast. *redruño*, **terrōneu* > *terruño*, etc. Mais dans les mots introduits après la réduction de **rǫyŋa* en *roŋa*, *-ōneu*, devenu *-*unyu* par suite de

l'action à distance de *y*, a passé ensuite à -**uyŋu*, dans lequel le *y* a persisté pour former avec *u* le groupe *ui* qui a donné naissance à *ue* ; cf. **vitōneu* > *vidueño*, **risōneu* > *risueño*, *cicōnia* > *cigüeña*, etc. Le triple développement du groupe *-oneu* ∞ *a* en castillan (*roña*, *veduño*, *cigüeña*) est donc affaire de chronologie.

II. — Conservation du timbre de *ŭ* latin.

Dans toutes les langues romanes, le roumain, le sarde et le corse cismontan exceptés, *ŭ* latin s'est ouvert en *ǫ*, à des dates qui peuvent varier d'une région à l'autre, mais assez tardives cependant. En gallo-roman, l'ouverture ne s'est produite que vers le VIe siècle, après l'introduction des mots francs dans le vocabulaire.

On a donc en castillan : *lŭtu* > *lodo*, *cŭbitu* > *codo*, *de ŭnde* > *donde*, etc.

Cependant l'*ŭ* a pu conserver son timbre dans certaines conditions que nous allons étudier.

I. *Action du yod.* — En français l'ouverture de *ŭ* latin en *ǫ* a été empêchée par l'action d'un *y* à distance ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 217. En castillan, l'action conservatrice du *y* s'est exercée soit au contact, soit à distance.

Un exemple du premier cas est celui de *cŭneu*, représenté par *cuño* en castillan. La différence de traitement qui se constate en français entre *coin* < *cŭneu* et (*sau*)-*mu*(*i*)*re* < *mŭria* s'explique par le fait qu'au moment de l'ouverture de *ŭ* lat. en *ǫ*, on avait **cŭyŋu* d'une part, et *mŭria* de l'autre. L'action de *y* s'est exercée à distance, mais non au contact. En castillan, l'*ŭ* de **cŭyŋu* s'est maintenu.

Ainsi s'explique le contraste qui peut paraître anormal entre l'*ọ* de *roña, caroña* et l'*u* de *cuño,* contraste qui apparaît aussi en catalan où l'on a *rọnya, carọnya, codọny* < *cotoneu,* mais *cuny* (le *Rom. Et. Wb.* signale à tort *cony* à l'art. 2396 ; *cọny* remonte à *cŭnnu* et sa place est à l'art. 2399, au lieu de *con* qui n'est pas catalan), et du portugais où l'on trouve *ronha, caronha,* mais *cunha* « coin » et *cunho* « coin pour la monnaie ». L'*u* du cast. *cuño,* du cat. *cuny* et du portg. *cunho* ∾ *a* provient d'un *ŭ* latin qui a conservé son timbre grâce à l'action de *y,* l'*o* des autres formes du castillan, du catalan et du portugais continue un *ō* latin qui ne s'est pas fermé en *u* pour la raison que nous avons dite plus haut.

L'action à distance du *y* explique la conservation de *ŭ* latin dans les formes verbales *huyo* < *fŭgio, sufro* < **sŭffrio* (lat. class. *sŭffero*), *subo* < **subio* (lat. class. *sŭbeo*), *sacudo* < *succŭtio* (cf. *acudo, recudo*), *pudro* < *pŭtreo, escurro* < **excŭrrio* (lat. class. *excŭrro*), *bullo* > *bŭllio,* etc., et dans *lluvia* < *plŭvia, bujo* < **bŭxeu* (cf. *făgeu* ∾ *a* > v. prov. *fay,* cat. *faig,* cast. *haya*). L'*ŭ* s'est encore maintenu pour les mêmes raisons dans **agŭriu* (lat. class. *augŭrium*) et *mŭria* qui sont devenus *aguero* et *muera* (dans *salmuera*) ainsi qu'on le verra plus bas.

Il est évident que lorsque le *y* avait disparu à l'époque de l'ouverture spontanée de *ŭ, ŭ* a passé à *ọ*. C'est ainsi que l'on a *ọ* dans les groupes suivants :

a) *-ŭlị-, -ŭcl-.*
Ex. : *gŭrgŭliu* > *gorgojo, *fenŭc(u)lu* et **genŭc(u)lu* > *hinojo. pedŭculu* > *piojo,* etc.

b) *-ŭtị-, -ŭstị-.*
Ex. : *pŭteu* > *pozo, lŭtea* > *loza, mŭsteu* > *mozo.*

c) *-ŭncị-* et *-ŭrcị-.*

Ex. : *ŭncia* > *onza*, **lŭncia* (lat. class. *lyncea*) > *lonza*, *ŭrcea* > *orza*.

Au moment de l'ouverture de *ŭ* en *ọ*, les groupes *-ly-*, *-cl-* s'étaient sans doute réduits à *-ļ-* après l'étape *-yļ-*, et les groupes *-ty-* et *-cy-* intervocaliques ou appuyés sur consonne s'étaient assibilés en *-ts-*. Mais tandis que *-yļ-*, avait abouti à *-ļ-*, la conservation de *ŭ* dans *cuño* montre que les deux éléments de *-yu-* (< lat. *-ny-*) continuaient d'exister.

En français où cependant l'*ŭ* s'est conservé tout d'abord devant un *y* appartenant à la syllabe suivante, on a *rŭbeu* > *rouge*. Ce n'est pas un cas isolé. Le vieux français a de plus *gŭbia* ∞ *gouge*, conservé dans la langue moderne, *gŭbiu* > *goi* et *quadrŭviu* > *carouge*. Le provençal fait de même *rŭbeu* > *rọi* ∞ *rọg*, *gŭbia* > *gọja*, *cairọi* ; le catalan a *rọig* provenant d'un plus ancien *rọig* qui a donné [*rùč*] en roussillonnais ; et le portugais, *gŭbia* > *gọiva*, *marrŭbiu* > *marroio*.

L'ouverture de *ŭ* en *ọ* dans ces mots ne peut s'expliquer que par l'action différenciatrice du *w* provenant de *b*. Cette action a été plus forte que celle du *y* suivant.

Que le *b* du groupe *-by-* soit passé à *w* après une voyelle, cela n'a rien d'étonnant si l'on considère que *-dy-* et *-gy-* intervocaliques ont eu un traitement analogue, et que les occlusives *d* et *g* se sont spirantisées en *y* dès la période impériale. Ici et là, il s'agit d'un phénomène d'assimilation. On le constate d'une façon très visible dans les formes du provençal et du catalan **leviariu* > *leugier* ∞ *lleuger*, **greviare* > *greujar*, **breviare* > *abreujar*.

Nous trouverons plus loin, p. 20, un exemple de l'action différenciatrice du *w* en hispano-roman. Cette action s'est-elle exercée dans le cas de *rŭbeu* ? La forme *royo* de *pino royo* « pin commun » et *roya* « rouille : champignon parasite, charbon : maladie des blés » le laisse supposer, à condition que ce soient des mots castillans d'origine.

Pour exprimer l'idée de « rouge », le castillan emploie la forme *rubio* qui est évidemment savante. L'ancienne langue possède une forme *ruyo* (cf. *Monte Ruyo*, Berceo, S. Domingo, 463, 1), vivante encore à Soria (cf. Garcia de Diego, *Gram. hist. cast.*, cité par A. Castro, *Rev. Fil. Esp.*, II, p. 180). On peut l'expliquer de la façon suivante. Dans **rowyo* < lat. *rŭbeu*, le *w* implosif a pu disparaître par fusion avec la vélaire précédente ou simplement parce qu'il était au contact avec un *y* implosif qui l'a assimilé. Dans ce cas on a eu *royo* forme de l'aragonais, supposée aussi par le catalan *roig* et le provençal *roi* ∞ *rog*. Mais le *w* a pu se maintenir jusqu'au moment où, par suite de la combinaison avec l'*o* précédent, il a abouti à *u* (cf. **cognōvuit* > **conouwet* > *conuvo*), d'où *ruyo*. Ou bien *ruyo* n'est-il qu'un développement de *rubio*, avec spirantisation de *b* en *w*.

Une autre cause qui a contrarié l'action conservatrice de *y* sur un *ŭ* latin précédent, c'est la présence d'une nasale implosive en contact avec *ŭ* et placée entre *y* et lui.

Nous avons signalé le fait pour le franç. *longe* < *lŭmbeu* et le v. fr. *chalonge* < *calŭmmia* ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 217. Les faits sont les mêmes en vieux portugais où l'on trouve *rigonha* < *iracŭndia*, *coomha*, *cooymha* (mod. *coima*) < *calŭmmia*, *vergonha* et *vergonça* < *verecŭndia*.

L'explication de ce fait est que le changement de résonateur survenu entre l'articulation de *ŭ* et celle de *y* a neutralisé l'action anticipante de *y*. La nasale constitue une sorte de fossé entre les deux éléments oraux.

Parallèlement au v. fr. *chalonge* et au v. portg. *coomha*, et pourrions-nous ajouter au v. prov. *calomnha*, le vieux castillan présente *caloña*. Comme continuateurs de *verecŭndia*, il offre *vergoña*, *vergueña* et *verguenza*. En face de *cŭneu* > *cuño*, les formes *caloña* et *vergoña* si elles sont castillanes, ce que rien n'empêche d'admettre, supposent qu'au moment où l'on avait *cuyno*, on avait aussi **calonya* et **vergonya*. Le groupe *-yn-* s'est réduit à *-n-* en

même temps que dans **rǫyña* < *rōnea* et lorsque l'influence fermante de *y* en contact a commencé à s'exercer, l'*ǫ* de **calǫya* et de *vergǫya*, comme celui de *rǫya* est demeuré intact, faute d'un *y* capable de le fermer. Une forme à moitié savante **vergǫndia* introduite après cette date a abouti à *vergǫyya*, qui est devenu par suite de l'action fermante de *y* sur *ǫ*, **verguyya* et finalement *vergüeña*. Le cast. mod. *verguenza*, d'ailleurs ancien lui aussi, provient de la contamination de *vergüeña* avec une forme verbale accentuée sur la terminaison, telle que *vergonzar* < *verecŭnditiare* (cf. *vergonzante*, participe devenu adjectif). On retrouve dans *vĕrvergüenza* le vocalisme de *vergüeña* et le consonantisme de *vergonzar*.

Une remarque doit être faite au sujet de *puño* < *pŭgnu*, *muñe* < *mŭngit*, *uñe* < *jŭngit* et *ducho* < *dŭctu*. L'*u* de ces formes provient-il de la fermeture d'un ancien *ǫ* issu de *ŭ* latin, ou au contraire continue-t-il directement un *ŭ* latin maintenu à cause de la consonne palatale suivante ? A notre avis ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses n'est exacte.

L'*ǫ* de *gorgǫjo* < *gŭrgŭliu* indique bien que la palatale n'aurait pu maintenir la timbre de *ŭ* dans *mŭngit*, *puño*, etc. au moment de l'ouverture. Nous avons vu en effet que si l'*ŭ* de *gurgŭliu* s'est ouvert en *ǫ*, c'est qu'à cette date il n'était plus suivi d'un *y*, au contraire de ce qui avait lieu dans **cuyyu* dont l'*u* a persisté.

Le même exemple, auquel on peut ajouter ceux de *coscǫjo* < *cuscōliu* et de *rǫña* < *rōnea*, montre d'autre part qu'un *ǫ* ne s'est pas fermé en *u*, en castillan, au contact d'une consonne palatale. Seule l'action d'un *y* soit au contact, soit à distance a pu opérer une telle fermeture.

Mais on ne peut admettre que l'*u* de *puño*, *muñe*, etc. provienne de la fermeture d'un *ǫ* par un *y* suivant. La fermeture de *ǫ* en *u* sous l'action au contact de *y* étant postérieure à la réduction de *-yy-* à *-y-*, la forme **moyye* que l'on serait obligé de supposer aboutirait, par l'étape **muyye*, à *mueñe* et non à *muñe* (cf. *vidueño*, *vergueña*, etc.).

Il n'y a qu'une seule explication. Au moment de l'ouverture de *ŭ* en *ǫ*, *pŭgnu*, *mŭngit*, etc. étaient devenus **puyŋo*, **muyŋe*, etc. Le *y* a empêché *ŭ* de passer à *ǫ*. Puis lorsque **cuyño* s'est réduit à *cuño*, **puyŋo* et **muyŋe* sont devenus eux aussi *puño* et *muñe*.

On voit ainsi ce qu'il faut penser du contraste que présentent *puño*, *muñe*, etc. d'une part, et *coño* < *cŭnnu*, *otoño* < *autŭmnu* de l'autre. M. G. Millardet en tire la conclusion que la fermeture de *ǫ* en *u* a dû être antérieure à la réduction de *-mn-* à *-nn-*, puis au passage de *-nn-* primaire ou secondaire à *-ñ-*; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LVII, p. 126. En réalité, ce contraste vocalique ne s'explique pas par la chronologie. Il est dû au fait que dans *pŭgnu*, *mŭngit*, etc., l'*ŭ* a été maintenu par le contact d'un *y*, et que dans *cŭnnu*, *autŭmnu*, l'*ǫ* provenant de l'ouverture de *ŭ* ne s'est jamais trouvé en contact avec un *y*, le groupe primaire ou secondaire *-nn-* ayant abouti à *-ŋ-* sans en dégager un.

II. *Action du groupe : n + vélaire + consonne.* — Le latin *ŭng(u)la* est représenté en castillan par *uña*. L'*u* du castillan continue-t-il directement l'*ŭ* latin ou résulte-t-il de la fermeture de l'*ǫ* provenant de l'ouverture de cet *ŭ*? Dans l'un ou dans l'autre cas, est-ce le groupe *-ngl-* ou la médiopalatale issue de ce groupe qui a agi ?

En aucun cas il ne peut être question de médiopalatale *ŋ*. D'une part, *ŋ* n'a pu fermer *ǫ* en *u* dans **rǫ(y)ŋa* ; de l'autre, l'ouverture de *ŭ* en *ǫ* dans **gurgŭlu* > *gorgǫjo*, malgré le contact de *l̨*, montre que *ŋ* aurait été impuissant à maintenir le timbre de *ŭ* au moment de l'ouverture. On ne peut donc admettre une action de *ŋ* dans *uña*.

C'est le groupe *-ngl-* qui a agi sur la voyelle précédente, comme en catalan et en italien où l'on a *ungla* et *unghia*. Cette voyelle n'a pu être un *ǫ*, qui proviendrait d'un ancien *ŭ* : on ne comprendrait guère qu'un groupe consonantique qui n'aurait pas été capable de maintenir une première fois le timbre de *ŭ* eût déterminé, peu après, le passage de *ǫ* au même son *u*.

La conclusion qui s'impose est qu'au moment de l'ouverture spontanée de *ŭ*, le groupe *-ngl-* a empêché l'*ŭ* précédent de passer à *ǫ*. L'action de ce groupe a été comparable à celle d'un *y* en contact.

Il faut mettre à part le cas de *unta*, *junto* et *punto*.

En latin, en effet, *ĭ* et *ŭ* semblent s'être allongés en *ī* et *ū* devant le groupe *-nct-* ; cf. F. Sommer, *Hdb. der lat. Laut- und Formenlehre* [2-3], § 83, c, et Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.* [5], § 10. De fait le français et le provençal *quint* supposent un *ī*.

L'*ū* de *ūnctu*, *jūnctu*, *pūnctu* s'est-il maintenu en latin vulgaire, et faut-il le supposer à la base des formes romanes continuatrices ou dérivées de ces types latins ? Là où l'on a l'opposition *ǫngla* — *unta*, *junta*, *punta*, c'est-à-dire dans certains parlers provençaux, il est vraisemblable que ces dernières formes remontent à des types avec *ū*. Là au contraire où l'on a *ǫngla* — *ǫncha*, *jǫncha*, *pǫncha* (majorité des parlers provencaux) ou *ongle* — part. pass. *joint*, *oint*, *point* (français), l'*ū* latin a fait place à un *ŭ* analogique des formes du présent *ŭngo*, *jŭngo*, *pŭngo*. Mais dans les langues où l'on a *uña* — *unta*, *junto*, *punto* (castillan), *ungla* — *unta*, *junt*, *punt* (catalan), *unghia* — *unto*, *giunto*, *punto* (italien), il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se prononcer d'une manière ferme. L'*u* des mots de la seconde série peut remonter aussi bien à un *ū* qu'à un *ŭ* latin. Dans ce dernier cas, l'explication de l'*u* castillan, et probablement aussi de l'*u* catalan et italien, est la même que celle que nous avons donnée ci-dessus pour l'*u* de *uña*.

Peut-être la seconde hypothèse doit-elle être préférée. Les formes en *ŭ*, étant les plus nombreuses dans les paradigmes préromans de *ŭngere*, *jŭngere*, *pŭngere*, ont pu facilement influencer celles avec *ū*, et de fait le français *joint*, *oint*, *point* ainsi que le provençal *jǫncha*, *ǫncha*, *pǫncha* indiquent qu'il en a été ainsi dans une partie de la Romania.

En tout cas, quelle que soit la difficulté que présentent au

point de vue préroman les formes *unta*, *junto*, *punto*, elles n'en offrent aucune au point de vue castillan.

Quant au cas du castillan et du catalan *pregunta*, il semblerait plus clair à première vue. Ce mot remonte à un type latin *percūnctari* issu de la contamination par étymologie populaire de *percontari* (dérivé de *contus*) et de *cūnctor* ; cf. F. Sommer, *op. cit.*, p. 255. Aucune analogie tirée du paradigme lui-même n'a pu faire passer *ū* à *ŭ* dans ce mot. Mais il n'est pas sûr que l'*ū* de *percūnctari* ne soit pas devenu bref en même temps que celui de *ūnctu*, *jūnctu*, etc. passés à *ŭnctu*, *jŭnctu*, etc. Dans un cas comme dans l'autre, ou aboutit toujours à *u* en castillan et en catalan.

III. *Action de l'hiatus.* — L'*ŭ* de *tŭa*, *sŭa* s'est maintenu dans les anciennes formes *tua*, *sua*, devenues dès le v. cast. *tuya*, *suya* (cf. *suya* en 1270, Esp. Sagr. XLI, p. 376).

Pour ce qui est de *tŭu* et de *sŭu*, M. Menéndez Pidal croit que leur continuateur régulier est *to*, *so*, formes de l'ancien castillan ; cf. *Manual* [5], § 96, 2, p. 221. L'ancien masculin d'ailleurs, rare, *tuo*, *suo* serait d'après lui refait sur le féminin *tua*, *sua* cf. aussi Fr. Hanssen, *Span. Gramm.*, § 49, 6.

Nous croyons que c'est confondre les formes de la série inaccentuée avec celles de la série accentuée. Pour les premières on a dû avoir en effet *to* < **tŭ(m)* et *so* < **sŭ(m)* ; mais les formes accentuées *tŭum* et *sŭum*, devenues par suite de l'ouverture de la finale, **tŭo* et *sŭo*, ont abouti au v. cast. *tuo* et *suo*. C'est aussi l'avis de M. E. Bourciez, *Elem.* § 372, *a*, p. 424. Dans son *Italienische Grammatik*, M. Meyer-Lübke ne dit non plus nulle part que les formes de l'italien *tuo*, *suo* soient analogiques du féminin.

D'ailleurs *tuo* et *tuo* s'expliquent aisément. *Mĕu* (avec *ĕ* fermé et non ouvert au début) est en effet devenu *mio* par suite de l'hiatus de *ĕ* avec *o* final (<*ŭ* latin). Une étape **mieo* est inutile ; cf. **debẹut* > **debeot* > *debĭot* > *debió*. Elle est du reste impossible en italien où l'on a *mio* malgré la conservation de *ie* dans *miei* <*mĕi*.

Si donc un *ẹ* en hiatus a pu se fermer en *i*, à plus forte raison un *ŭ* dans les mêmes conditions a-t-il pu conserver son timbre.

Aussi pensons-nous que l'explication que l'on donne de l'*u* des féminins *tua*, *sua* vaut aussi pour les masculins *tuo*, *suo*.

Rien n'empêche du reste que les formes atone*to* et *so* aientpu être généralisées dans l'ancienne langue et servir comme formes accentuées, à côté de *túo* et *súo*.

IV. *Formes savantes*. — Dans les formes comme *estudio* < *stŭdium*, *diluvio* < *dilŭvium*, etc. il n'y a pas en réalité de conservation du timbre *u* ou de fermeture de *ọ* (< lat. *ŭ*) sous l'influence du *y* suivant. L'*u* de ces mots est la transcription pure et simple de l'*ŭ* latin.

III. — Evolution de l'*u* hispano-roman suivi de *y*.

Nous avons dit que *ō* et *ŭ* latins aboutissaient normalement à *ọ* en castillan, mais que dans certaines conditions *ō* s'est fermé en *u*, et *ŭ* s'est maintenu ou est redevenu *u* après s'être ouvert en *ọ*.

A un moment donné, cet *u* primaire ou secondaire s'est trouvé suivi dans certains mots d'un *y*. On a eu **cuvdat*, *-*uyro* < *-ōriu*, **-uyño* < *-ōneu*, **aguyro*, **cuyọo*, **puyọo*, **muyto*, *buytre*, **verguyọa*, etc. Nous allons étudier le sort de ce groupe *-uy-*.

Les faits se laissent résumer ainsi. Lorsqu'antérieurement à une certaine date, que nous tâcherons de fixer, le *y* s'était fondu avec la consonne suivante, le résultat a été *u* en castillan. A partir d'une certaine époque, les groupes *-uy-* qui s'étaient conservés ont passé à *-ue*. Enfin, une fois le changement *-uy-* > *-ue-* terminé, les nouveaux groupes *-uy-* qui se se sont constitués se sont réduits à *-u-* ou ont abouti à *-ui*.

Le passage de *-uy-* à *-ue-* peut s'expliquer de la façon suivante : par suite d'une assimilation du degré d'aperture, le *y* est devenu

i, et on a eu une véritable diphtongue *-úi-*. A ce moment est survenue une différenciation entre les deux éléments d'aperture égale, et *-úi-* a passé à *-úe-*. On ne peut dire avec M. G. Millardet (*Rev. Lang. Rom.*, LVIII, 1914, p. 12) que « le groupe *-uy-* s'est naturellement réduit à *-ue-* par assimilation, comme le vieux français *croiz* (< *crŭce*) d'abord prononcé *krǫits* est devenu *kroęts*, *krwęts* ». Le cas du français *krǫits* > *kroęts* est tout différent ; l'*ǫ* a pu amener l'*i* suivant à son propre degré d'aperture, c'est-à-dire à *e*. Mais un *u* ne peut amener un *i* suivant à *e* par assimilation du degré d'aperture : *nemo dat quod non habet*. Le processus comporte donc vraisemblablement deux phénomènes distincts, une assimilation et une différenciation. L'évolution ne s'est pas arrêtée à l'étape *-úe-*. D'après la loi de l'accent qui régit la phonétique castillane, *-úe-* a abouti à *-ué-*, c'est-à-dire que l'accent s'est déplacé sur la voyelle de timbre plus ouvert.

On constate le passage de *-uy-* à *-ue* dans les mots suivants :

a) *Dōriu* > *Duero*, *-ōriu* > *-uero* (cf. v. cast. *cobertuera*, mod. *cobertera*, v. cast. *cobdiciaduero*, mod. *cobdiciadero*, etc.., *sal mūria* > *salmuera*, *agŭriu* > *agüero*.

b) *Cicōnia* > *cigüeña*, suff. *-ōneu* > *-ueño* (cf. *risueño*, *halagüeño*, *pedigüeño*, *risueño*, etc).

c) *Verecŭndia* > v. cast. *vergüeña* ; au sujet de la forme moderne *vergüenza*, voir ci-dessus p. 12.

Mais lorsque au moment du passage de *-uy-* à *-ue-* dans ces mots, le *y* avait déjà disparu, on n'a pu avoir *-ue-*, faute d'une diphtongue *-uy-*. C'est parce que la réduction de *yŋ* à *ŋ* avait déjà eu lieu avant cette époque que l'on a *cŭneu* > **cuyŋo* > *cuño*, *pŭgnu* > **puyŋo* > *puño*. Pour le traitement *-ōneu* > *-*uyŋo* > *-uño* dans *terruño*, *veduño*, etc., voir ci-dessus, p. 7.

Enfin dans certains cas la fermeture de *ǫ* en *u* peut être posté-

rieure au changement de *-uy-* en *-ue*. Le groupe *-uy-*, constitué à une date où ce changement a cessé d'avoir lieu, se conserve intact tout d'abord. C'est le cas de *mŭltu* devenu **mọlto* au moment de l'ouverture spontanée de *ŭ*, puis **mọyto* par suite de la palatalisation de *l* en *y* devant *t* et après *ọ*, et enfin **muyto*. C'est le cas de **ascŭltat, pŭltes, vŭlt(u)re, pŭlsat* > **escuytat, *puytes, buytre, *puysat*.

Le processus du changement de *-ŭlt-* en *-uyt-* a été étudié par M. G. Millardet dans son ouvrage : *Linguistique et dialectologie romanes*, Paris, 1923, p. 271 sq.

Le groupe *-uyt* a abouti ultérieurement à *-uch-* [phon. *-uč-*] dans *mucho* < **muyto*, *ascucha* < **escuyta*, *puches* < **puytes* et le groupe *-uys-* à *-ux-* [phon. *-uɛ-*], devenu plus tard *-uj-* [phon. *-ux-*] dans *puxa* < **puysat* mod. *puja*.

Mais le passage de *-uyt-* à *-uch-* [phon. *-uč-*] n'a pas eu lieu dans *buitre*, à cause de la séquence de *r* ; cf. G. Millardet, *op. cit.*, p. 274. La diphtongue *-úi-* s'est tout d'abord conservée, puis a abouti à *-uí-* par déplacement d'accent ; cf. cast. mod. *buítre*.

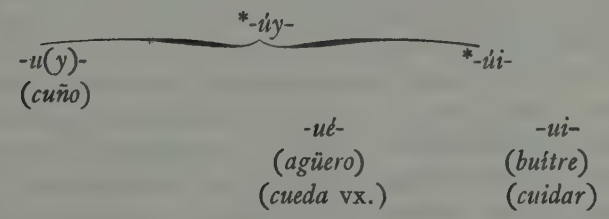
Nous avons vu que *cōgitat* a donné naissance en hispano-roman à une forme **cuydat*. **Cuydat* est devenu régulièrement *cueda*, disparu de bonne heure et remplacé par *cuida*. Cette dernière forme résulte sans doute de la généralisation du radical de l'infinitif où la diphtongue *-ui-* n'étant pas accentuée s'est conservée sans changement. On a dû avoir tout d'abord les doublets phonétiques : *cueda* — *cuidar*, puis par réfection morphologique : *cuida* — *cuidar*.

Il se serait produit en castillan un phénomène du même ordre que celui que nous avons signalé pour le catalan. Dans cette langue la diphtongue *-úi-* (< lat. *ŏ* + *y*) se conserve telle quelle lorsqu'elle est suivie d'une autre syllabe, tandis qu'elle se change en *-uí-*, d'où *-í-*, quand la syllabe à laquelle elle appartient est finale de mot. L'évolution phonétique, toute action analogique mise à part, est représentée par l'opposition *nŏcte* > **nuit* > (d'où *nit*) et **trans* + *noctat* > *tranúyta* ; cf. *Bull. Dial. lat.*, XIII, 1928, p. 18.

Dans des conditions d'accentuation différentes, la diphtongue *-ui-* aurait abouti au castillan à des résultats différents. Le même phénomène expliquerait les doublets *cueta* — *cuitar*, aujourd'hui *cuita* — *cuitar*. Notons d'ailleurs que ces formes ne sont pas indigènes, mais empruntées au catalan sans doute. La forme castillane est *cocha* > **cŏctat*.

Sans doute les anciens *cueida*, *cueita*, au lieu d'être des formes léonaises remontant à des types **cŏgitat*, **cŏctat* (cf. *Annales de l'Université de Grenoble*, XXIV, 1923, p. 27 du tirage à part), résultent de la combinaison des formes en *-ue-* et en *-ui-*; cf. *cueida* < *cueda* + *cuidar*, *cueita* < *cueta* + *cuitar*.

Le tableau ci-dessous résume l'évolution de la diphtongue *-ui-* en castillan :



IV. — Diphtongaison de ŏ latin en uo > ue.

On a l'habitude de confondre le développement de l'*ŭ* de *colŭbra* (v. fr. *coluevre*, mod. *couleuvre* ; v. esp. *coluebra*, mod. *culebra*), de *jŭvene* (v. fr. *juefne* > *juene*, mod. *jeune*) et celui de l'*ŏ* de *ŏvu* (v. fr. *uef*, mod. *œuf*, cast. *huevo*, ital. *uovo*), de *cŏperit* = *cŏŏperit* (v. fr. *cuevre*, par analogie mod. *couvre*) et de *mŏbilę* (v. fr. *mueble*, mod. *meuble*, cast. *mueble*). Pour expliquer la diphtongue *ue* de ces mots, on suppose qu'en latin vulgaire l'*ǫ* s'est ouvert en *ǫ* devant une labiale et que c'est cet *ǫ* qui a ensuite passé à *uo* ∾ *ue*.

A cette explication on peut faire deux objections de principe. A propos de *colŭbra* et *jŭvene*, on ne peut parler d'ouverture de ǫ en ǫ, attendu que l'*ŭ* latin avait, à peu de chose près, le même timbre que *ū* et qu'il l'a conservé jusqu'à l'époque de la diphtongaison de *ŏ* latin. De plus, la diphtongaison romane en *uo* ∾ *ue* supposant un *o* fermé et non un *o* ouvert, comme nous l'avons dit ailleurs, c'est ne rien expliquer que d'admettre le changement de ǫ en ǫ sous l'action d'une labiale. Pour toutes ces questions, nous renvoyons à l'article de nous cité au début (p. 2) et à nos *Études de phonétique générale* (Publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg, XXIX), Paris, 1927, 17 sq.

En réalité il n'y a eu d'ouverture de ǫ latin que dans le cas de *ōvu*, *plōvet* et de ǫ secondaire, provenant de *ŭ* latin dans des conditions particulières, que dans celui de *jŭvene*, qui ne concerne pas le castillan.

1° Ainsi, dans *ōvu* ou mieux *ǫwu*, la portion terminale de ǭ s'est ouverte sous l'action différenciatrice du *w* suivant, d'où **ǫ̂ǫ̂wu*, qui a donné le v. fr. *uef*, l'ital. *uovo* et le cast. *huevo*.

La même explication vaut pour le v. fr. *pluet* (mod. *pleut*) et pour le cast. *llueve*. Il faut partir non de *plŭit*, mais de *plǫ̂vet*, suffisamment attesté par le *perplovere* de Festus et le *plovebat* de Pétrone. L'étape primitive a été **plǫ̂ǫ̂wet*.

2° L'action différenciatrice ne peut pas être invoquée dans le cas de *mōbile* et de *cōperit*. Il s'agit ici non de *w*, mais d'occlusives *b* et *p* qui ne comportent pas de soulèvement de la partie postérieure de la langue, au moins d'une façon appréciable. L'action fermante de ces consonnes est donc nulle, et partant elles ne peuvent provoquer une différenciation dont le but est de s'opposer à la fermeture.

Il n'y a donc pas eu d'ouverture de ǫ en ǫ sous l'action de *b* et de *p*, comme sous l'action de *w*. Mais dans *mōbĭle* et *cōperit*, *o* long a été remplacé analogiquement par *o* bref, lequel s'est

ensuite diphtongué régulièrement en *uo* ∾ *ue*. On a eu **mŏbile* d'après *mŏvet*, et **cŏperit* d'après *ŏperit*, d'où v. fr. et cast. *mueble*, v. fr. *cuevre*.

3° Quant au v. fr. *coluevre* et au v. cast. *coluebra*, ils remontent à un type latin **cŏlŏbra* pour *cŏlŭbra*. Ici le changement de *ŭ* en *ŏ* est phonétique, et s'explique par une assimilation avec l'*ŏ* de la syllabe initiale en latin prélittéraire, c'est-à-dire à une époque où l'accent d'intensité n'existant pas à l'intérieur du mot, la syllabe initiale avait une valeur particulièrement importante. Le même phénomène d'assimilation vocalique se constate dans *cŏlŏstra*, attesté à côté de *cŏlŭstra* dont il provient.

4° Enfin nous dirons un mot du v. fr. *jue(f)ne*, bien qu'il n'ait rien à voir avec la phonétique castillane. La diphtongue *ue* de ce mot est bien la continuatrice de l'ancien *ŭ* latin, au contraire de la diphtongue *ue* du v. fr. *coluevre* et du v. cast. *coluebra*. Les conditions sont d'ailleurs différentes, l'*ŭ* de *jŭvene* étant précédé d'un *y* et suivi d'un *w*, et celui de *colŭbra* n'étant précédé ni suivi d'aucun de ces deux phonèmes.

Une première différenciation avec le *y* initial de *jŭvene* a commencé par ouvrir l'*ŭ* en *ǫ*, sans doute avant l'époque de l'ouverture spontanée de *ŭ* en *ǫ*. A partir de ce moment, on se trouve en présence du même cas que celui de *ŏvu*. Le *w* suivant a ouvert par une nouvelle différenciation la portion terminale de *ǫ*, d'où **joǫ̯wene* et plus tard v. fr. *jue(f)ne*.

V. — Chronologie des phénomènes concernant l'évolution de *ŏ* et *ŭ* latins.

L'étude de l'évolution de *ŭ* et *ŏ* latins nous permet d'établir la série chronologique suivante :

1° Passage de *-ly-*, *-cl-* latins à *-yl-*, de *-ny-* à *-yn-*, et de *-g^{e}-* à *-y-*.

Action fermante de *y* sur *ō* latin.

Latin	*ōstiu*	*cōgitat*	*-ōriu*	*-ōneu*		*rōneu*
1. *-ly-*, *-cl-* > *-yl-*. *-ny-* > *-yŋ-*. *-gᵉ-* > *-y-*.		**cǫyedat*				**rǫyŋa*
2. Fermeture de *ō* en *ū* sous l'action d'un *y* à distance.	**ustiu*		**-uriu*	**-unyu*		
3. *-yl* > *-ł-*. Assibilation de *-ty*, *-cy-*.	**utsu*					
4. Ouverture de *ŭ* en *ǫ*. Conservation de *ŭ* sous l'action d'un *y* en contact ou à distance, et du groupe *n* + *g* + *cons*				Interversion de **unyu* en **uyŋu* antérieure à 6.	Interversion de *-*unyu* - **uyŋu* postérieure à 6.	
5. Interversion de *-ry-* en *-yr-*.			**-uyro*			
6. Réduction de *-yŋ-* à *-ŋ-*.				*-*uyŋo* *-uño*		*rǫŋa*
7. Fermeture de *ǫ* en *u* sous l'action d'un *y* en contact.		**cuy(e)dat*				*rǫŋa*
8. Passage de *-ui-* à *-ue-*.			*-uero*		*-*uyŋo* *ueño*	
9. *-ǫlt* -> *-oyt-* > *-uyt-*.						
10. *-uyt-* > *-uch-*.						
Castillan	*uʒo* (vx.)	*cueda* (vx.)	*-uero*	*-uño*	*-ueño*	*roña*

Action conservatrice de *y* sur *ŭ* latin.

agŭriu	*cŭneu*	*pŭgnu*	*ŭng(u)la*	*mŭltu*	*verecŭndia*		*gurgŭliu*	*pŭteu*
	cuyŋu						*gurguyl̨u*	
							**gurgul̨u*	**putsu*
**agurio*	**cuyŋo*	**puyŋo*	**ungla*	*mc̨lto*	*-*c̨nnya*		**gorgc̨lo*	**pc̨tso*
**aguyro*					*-*oyŋa*			
	cuŋo	*puŋo*			*-oŋa*	*-oyŋa*		
					-oŋa	*-uyŋa*		
aguero						*-ueŋa*		
				**moito* **muyto*				
				mucho				
agüero	*cuño*	*puño*	*uña*	*mucho*	*vergoña* (vx.)	*vergüeña* (vx.)	*gorgojo*	*pozo*

2° Fermeture de *ō* en *u* sous l'action d'un *y* à distance.

3°. Réduction de *-yl-* à *-l-*. Assibilation de *-ty-* et de *-cy-*.

4°. Ouverture spontanée de *ŭ* latin en *ǫ*. Conservation de *ŭ* sous l'action d'un *y* en contact et à distance, sous l'action des groupes *n* + *c*, *g* + *consonne*, ou de l'hiatus.

5° Interversion de *-ry-* à *-yr-*.

6° Réduction de *-yy-* à *-y-*.

7° Fermeture de *ǫ* (< lat. *ō*, *ŭ*) en *u* sous l'action d'un *y* en contact.

8° Passage de *-ui-* à *-ue-*.

9° Passage de *-ǫlt-* (< lat. *-ŭlt-*) à *-*ǫyt-* et à *-uyt-*.

10° Passage de **-uyt-* à *-uch-* [phon. *-uč-*].

Le tableau permettra de se rendre mieux compte de l'évolution de *ŭ* et *ō* latins dans les principales formes castillanes.

II

MIENTO, VISTO, DUERMO

Au cours de la conjugaison du présent, la voyelle du radical peut se modifier et prendre deux timbres différents et même trois. Dans le premier cas, on a ce qu'on peut appeler une alternance à deux termes ; dans le second, une alternance à trois termes.

Nous avons déjà étudié l'alternance à deux termes dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, 1923, p. 346-368. Nous nous occuperons ici de l'alternance à trois termes.

On la constate dans un certain nombre de verbes appartenant à la classe II (*-ire*), dont la voyelle radicale était en latin un *ĕ* ou un *ŏ*.

I. — La voyelle radicale est *ĕ*.

Parmi les verbes de la classe II avec radical en *ĕ*, il faut distinguer deux classes, suivant que cette voyelle a été en contact ou non avec un *y* au moment de la diphtongaison en *ie*.

A. — Cas où la voyelle du radical n'a pas été en contact avec un *y*

D'après les lois phonétiques propres au castillan, le présent d'un verbe comme *mentir* (cf. lat. *mĕntior*) a dû être le suivant, à date prélittéraire.

Indic. Prés.

**mientio*
mientes
miente
mentimos
mentides
**mienten*

Subj. prés.	**mientia*		
	**mientias*		
	**mientia*		
			**mintiamos*
			**mintiades*
	**mientian*		
Impér.	*miente*		
		mentid	
Infin.		*mentir*	
Gérond.			*mintiendo*

Diverses modifications sont survenues dans la suite : chute du *y* à la 1e pers. sing. indic. et à toutes les personnes du subj., changement de *-ides* (à la 2e pers. plur. indic.) en *-ís*, et de *-ades* (à la 2e pers. plur. subj.) en *-áis*. Mais la triple alternance (*ie, e, i*) du radical n'a pas été modifiée et on la constate encore aujourd'hui.

Appartiennent au groupe *mentir* les verbes *sentir*, *arrepentirse*, *herir*, *hervir*, *requerir*, ainsi que les composés en *-ferir*, *-gerir*, *-vertir*.

Cependant quelques verbes de la classe II, bien que remontant à un type étymologique latin avec *ĕ* ne présentent qu'une alternance à deux termes, et cela pour des raisons phonétiques ou analogiques.

I. *Raisons phonétiques*. — Primitivement le paradigme du présent de *vestir* a présenté une triple alternance identique à celle que nous avons mentionnée pour le présent de *mentir*. On a eu avant l'époque littéraire :

Indic. prés.	**viestio*	
	**viestes*	
	**vieste*	
		vestimos
		vestides
	**viesten*	

Subj. prés.	**vIEstia*		
	**vIEstias*		
	**vIEstia*		
			**vIstiamos*
			**vIstiades*
	**vIEstian*		
Impér.	**vIEste*		
		vEstid	
Infin.		*vEstir*	
Gérond.			*vIstiendo*

Mais sous l'action du *y* de la syllabe suivante, le groupe *ie* s'est réduit à *i*, par suite de la fermeture de *e* ; d'où **viestio* > **vistio* > *visto*, **viestia* > **vistia* > *vista*, etc. De plus, le radical de la 1e pers. sing. indic. prés. s'étant généralisé aux autres personnes fortes du même temps, **viestes*, **vieste* et **viesten* sont devenus *vistes*, *viste*, *visten*. La même substitution a eu lieu à la 2e pers. sing. impér., d'où **vieste* > *viste*. Par suite, l'ancien paradigme qui comportait une alternance vocalique triple, n'a plus présenté dès les premiers textes qu'une alternance à deux termes :

Indic. prés.	*visto*		
	vIstes		
	viste		
			vEstimos
			vEstides (mod. *-is*)
	vIsten		
Subj. prés.	*vista*		
	vistas		
	vista		
	vistamos		
	vistades (mod. *-ais*)		
	vistan		

Impér.	*viste*	
		vestid
Infin.		*vestir*
Gérond.	*vistiendo*	

Ce qui a été dit du présent de *vestir* vaut aussi pour celui de *servir*, *seguir*, *pedir* dont la 1e pers. sing. indic. prés. et le subjonctif prés. tout entier ont eu, phonétiquement ou non, un *y* à la désinence, en hispano-roman ; cf. *sĕrvio*, **sĕquio*, **pĕtio*, — *sĕrviam*, **sĕquiam*, **pĕtiam*, etc.

Engrio < **ingrĕdio*, *engria* < **ingrĕdiam*, etc. ne peuvent s'expliquer par la monophtongaison de *iei* en *i* dans les étapes **engrie(d)io*, **engrie(d)ia* ; cf. ci-dessous, p. 31 sq. Le groupe *ie* de **engriedio*, **engriedia*, etc. a passé à *i* sous l'action à distance du *y* de la syllabe suivante. On a eu **engridio*, **engridia*, etc., puis **engrido* — *engrio*, ou plus probablement **engri(d)io* — *engrio*.

Pour le présent de *derretir* (< *deterere* ≻ *reterere*), voir ci-dessous.

Cependant l'alternance primitive à trois termes n'a pas été détruite dans le cas de *mentir* et de *sentir*. La raison la plus plausible qu'on en puisse donner, c'est que la nasale implosive en contact avec le groupe *ie* a empêché l'action du *y* suivant de s'exercer sur lui. On a déjà constaté plus haut (cf. p. 11) une action analogue de la part de la nasale implosive.

De même le groupe *ie* de l'ancien **fierio* < *fĕrio* s'est maintenu ; cf. *hiero*, *hiera*, *-as*, *-a*, etc. Au moment où **viestio* passait à **vistio* sous l'action du *y* de la terminaison, on devait avoir sans doute **fierio*, avec transposition du *y* devant *r*, d'où **fiero* par combinaison de *ei* en *e* ; cf. ci-dessous.

C'est avant la transposition du *y* dans **fierio* que **deterir* (lat.-class. *terere*) a passé à *derretir* par suite de la combinaison avec *reterir*, usité en vieux castillan ; cf. Garcia de Diego, *Rev. Fil. Esp.*, IX, 1922, p. 152. Au moment où **fierio*, devenu **fieiro*,

se réduisait à *fiero* ∾ *hiero*, on avait à la 1e pers. sing. indic. prés. **derrietio*, dont l'*y* n'a pu se transposer et a ainsi déterminé le passage de *ie* à *i* ; cf. cast. mod. *derrito*.

Quant à **fiervio* < *fĕrveo*, il n'est pas devenu **firvio* ∾ **hirvo*, à cause de l'action analogique des 3e pers. sing. et plur., infiniment plus usitées que la 1e pers. sing. **Fiervio* a abouti à *hiervo*, et c'est cette dernière forme qui a déterminé à son tour le maintien de *ie* dans le subj. prés. *hierva*, pour **hirva*.

Un cas intéressant est celui du verbe *erguir* qui possède un double paradigme présentant les deux séries d'alternances vocaliques.

I	II
YE*rgo*	I*rgo*
YE*rgues*	I*rgues*
YE*rgue*	I*rgue*
E*rguimos*	E*rguimos*
E*rguís*	E*rguís*
YE*rguen*	I*rguen*
YE*rga*	I*rga*
YE*rgas*	I*rgas*
YE*rga*	I*rga*
I*rgamos*	I*rgamos*
I*rgáis*	I*rgáis*
YE*rgan*	I*rgan*
YE*rgue*	I*rgue*
E*rguid*	E*rguid*.

E*rguir*

I*rguiendo*.

D'après M. Fr. Hanssen, *Span. Gram.*, § 27,10, la série I

serait la seule régulière au point de vue vocalique. Nous pensons le contraire.

La série II remonte à un type **ergit*, contraction ancienne de *ĕrigit*, avec *è* bref d'après la phonétique latine ; cf. d'ailleurs **ĕrctu* > cast. *yerto*, ital. *ęrto*. Après le passage de ce verbe dans la classe II (*-ire*), toutes les conditions requises pour la triple alternance vocalique se trouvent réalisées, et on a eu primitivement un paradigme :

INDIC. PRÉS.	*YE*rguio*		
	YE*rgues*		
	YE*rgue*		
		E*rguimos*	
		E*rguides*	
	YE*rguen*		
SUBJ. PRES.	*YE*rguia*		
	*YE*rguias*		
	*YE*rguia*		
			*I*rguiamos*
			*I*rguiades*
	*YE*rguian*		
IMPÉR.	YE*rgue*		
		E*rguid*	
INFIN.		E*rguir*	
GÉROND.			I*rguiendo*

Régulièrement *ie* s'est réduit à *i* à la 1e pers. sing. indic. prés. et au subjonctif tout entier. Les formes de la série II sont donc phonétiques au point de vue du vocalisme : **yerguio* a abouti à **irguio* ∾ *irgo*, et **yerguia* à **irguia* ∾ *irga* ; de plus *irgo* a déterminé à l'indic. prés. *irgues, e-, -en* et à l'impér. *irgue*.

Si l'on a *yergo, yerga, -as, -a, -an* et *yergue*, ce ne peut être que par suite d'une action analogique de la 3e pers. sing. et de la

3e plur. de l'indic. prés. plus fréquemment employées que la 1e pers. sing., ou peut-être aussi du participe passé *yerto*.

L'étude du présent des verbes de la classe II (*-ire*) avec voyelle radicale *ĕ* complète les données que l'on a d'autre part sur le passage de *ie* accentué à *i* en castillan. On nous permettra d'envisager ici le problème dans son ensemble et de dégager les lois phonétiques de cette évolution

La diphtongue ACCENTUÉE *ie* s'est transformée en *i* par suite de l'assimilation de *ę* en *ę́*, puis *i* :

1° Sous l'action au contact d'une consonne palatalisée : *ĺ*, *ń*, *ś*.

Ex. : v. cast. *castiello* > *castillo*, *-iello* > *-illo*, v. cast. *Yéñego* (< *Enneco*) > *Iñigo*, v. cast. *Guadiex* (< arab. *Wâdi Asch*) > *Guadix*.

La diphtongue *ie* s'est conservée dans *viejo*, anciennement [*byę́žo*], sans doute parce qu'à l'époque de la réduction de *ie*, la prépalatale [*ž*] était en voie de devenir la spirante vélaire [*x*]. Pour la date du passage de *-iello* à *-illo*, voir Menéndez Pidal, *Manual*[5] § 10,2, p. 47.

2° Sous l'action à distance d'un *y* :

Ex. : **viestio* > **vistio* > *visto*, **siervio* > **sirvio* > *sirvo*, **piedio* > **pidio* > *pido*, etc.

Cependant l'action à distance du *y* a été empêché pour des raisons phonétiques (interposition d'un *n* implosif entre *ie* et *i* dans **mientio* > *miento*, **sientio* > *siento*, etc., interversion du groupe *-ry-* antérieure à l'action dilatrice de *y* dans **fierio* > *fieiro* > **fiero* ∾ *hiero*), ou pour des raisons analogiques (cas de **hiervio* > *hiervo*, **yerguio* > *yergo*, p. 29-30).

La réduction de *ie* à *i* a-t-elle eu lieu, en castillan, sous l'action d'un *y* en contact ? C'est la question que permet de se poser l'évolution *dĕdi* > *di*.

Tout d'abord, l'*ī* final, pas plus d'ailleurs que le *y* de la syllabe

suivante, n'a empêché l'*ĕ* latin de se diphtonguer en *ie*, en castillan. On ne peut en effet tirer aucun argument du fait que *vĕnī* aboutit à *ven*. Si la diphtongaison de *ĕ* n'a pas eu lieu dans cet impératif, c'est qu'en réalité l'*ĕ* se trouvait au moment de la diphtongaison en contact avec un *y*, résultant de la consonantisation de l'*ī* final devant un mot commençant par une voyelle. On a eu probablement *vĕnī*... > **vĕny*... et, par transposition de *y*, **veyn*... Dans ces conditions, l'*e* n'a pu passer à *ie*.

Qu'il en ait été ainsi, c'est ce que prouve le catalan *vina*. L'*i* ne peut s'expliquer que par une étape **veyn*..., d'où par diphtongaison conditionnée de *ĕ* devant *y*, **vin*.... L'*a* final est l'*a* de la préposition *ad* ou l'*a* initial de l'adverbe *aci*, *aqui*, agglutinés avec la forme verbale. C'est probablement le contact de cette préposition ou de l'*a* de ces adverbes qui a déterminé la consonantisation de l'*ī* de *vĕnī* en *y*.

Par analogie avec *ven* on a *ten* < *tĕne* en castillan ; mais en catalan où l'action analogique du verbe *venir* ne s'est pas exercée, on a *te*(*n*), à l'impératif.

Que le *y* de la syllabe finale n'ait pas empêché la diphtongaison de *ĕ* en *ie*, c'est ce que prouve aussi un examen attentif du présent des verbes de la classe II (*-ire*) avec voyelle radicale *ĕ*. Nous avons vu que la 1e pers. sing. de l'indic. présent a servi à refaire les autres personnes du même temps, accentuées sur le radical : d'après **sirvo*, *sierves* — *sierve* — *sierven* sont devenus *sirves* — *sirve* — *sirven*, etc. Il est dès lors invraisemblable que la forme primitive **siervio*, dont provient phonétiquement **sirvio* ~ *sirvo*, doive sa diphtongue *ie* à une influence de *sierves*, *sierve*, *sierven*. Il est plus naturel d'admettre que l'*ie* de **siervio* qui est à la base de *sirvo* est le développement régulier de l'*ĕ* du latin *sĕrvio*, et que le *y* de la terminaison n'a eu aucun effet sur sa diphtongaison.

Enfin, la diphtongaison de *ĕ* latin en *ie* n'a été empêchée dans aucune autre langue romane, que nous sachions, par l'action à distance d'un *y*. Évidemment, ce n'est pas une raison pour qu'il

n'en ait pas été autrement en espagnol. Mais dans ce cas, il faudrait apporter de sérieuses raisons ; l'unique argument qu'on fasse valoir, celui de l'impératif *ven*, n'en est pas un, comme nous l'avons montré. L'exemple du catalan *vina* nous permet, s'il ne nous y oblige, à l'interpréter autrement qu'on ne fait : la diphtongaison de *ĕ* a été empêchée non par un *y* à distance, mais par un *y* au contact.

Pour résumer la question, rien ne prouve que le *y* a distance ait rendu impossible la diphtongaison en *ie* ; le développement des présents du type *sĕrvio*, *vĕstio*, etc. prouve au contraire que l'*ĕ* latin s'est diphtongué en castillan malgré le *y* de la syllabe suivante.

Ceci dit, revenons à *dĕdi*. Après la diphtongaison de *ĕ*, on a eu **diedi*. Mais pour aboutir à *di*, deux chemins sont possibles.

Le *d* intervocalique a pu s'amuïr avant le changement de *i* final en *e*, et le résultat a été dans ce cas : **diei*, devenu *di* par monophtongaison de la triphtongue *iei* en *i* (cf. en français *lit* < **lieit* < *lĕctu*).

Ou bien, antérieurement à son changement en *e*, l'*i* final a pu agir à distance sur la diphtongue *ie* et la réduire à *i*, parallèlement à ce qui a eu lieu dans **viestio* devenu **vistio*, puis *visto*. Dans cette hypothèse on aurait eu **diedi* > **didi*, d'où ultérieurement *di* soit par chute de *d* intervocalique (**didi* > **dii* > *di*), soit par réduction syllabique (**didi* > *dĭ*), soit enfin par amuïssement de la voyelle finale, suivie à son tour de celui de *d* (**didi* > **did* > *di*).

Si l'on admet la première explication, il faut aussi admettre qu'à côté d'une réduction de *ie* à *i* sous l'influence d'un *y* à distance, il y a eu en espagnol, comme en catalan et en français, une réduction de *ie* à *i* sous l'action au contact d'un *y*, suivie d'une contraction de *ii* en *i*, c'est-à-dire une monophtongaison en *i* de la triphtongue *iei*.

Mais cette explication doit être écartée, à cause du traitement de **fierio* > *hiero*. **Fierio*, avons-nous dit, est sans doute passé à

**fieiro*, par suite de la transposition de *y* devant *r*. Si la triphtongue *iei* se reduisait à *i*, en castillan on aurait eu plus que probablement **firo* > **hiro*, et non **fiero* > *hiero*. Il faut au contraire admettre que le *i*, dernier élément de la triphtongue *iei*, s'est fondu avec l'*e* précédent, comme dans **madeira* (< *matĕria*) > *madera*, **enteiro* (*intĕgru*) > *entero*, **cadeira* < (*catĕdra*) > *cadera*, etc.

La réduction de *ie* à *i* dans **diedi* ne peut donc s'expliquer que par l'action à distance de *i* final, et le castillan ne connaît ainsi cette réduction que sous l'influence d'un *y* en contact.

3° La diphtongue *ie* s'est encore réduite à *i* devant *s*, mais dans certaines conditions qu'il convient d'étudier.

Le processus de cette réduction a été signalé par M. J.-D.-M. Ford dans son livre *Old Span. Read.*, p. XIII. « L'élévation de la langue et le rétrécissement du résonateur buccal nécessaires à la production de *s* + consonne auraient provoqué la fermeture de l'*e* de la diphtongue *ie*. L'étape intermédiaire [entre *viespera*, *aviespa*, *priessa* et *vispera*, *avispa*, *prisa*] serait donc **viispera*, **viispa*, **priisa* » ; cf. G. Millardet, *Rev. Lang. Rom.*, LVII, 1914, p. 123. M. G. Millardet ajoute : « L'affinité de *s* avec *i* (ou *y*) au point de vue des mouvements articulatoires de la langue est certaine. Pour se mettre dans la position de l'*s*, la langue passe par une série de positions qui ne sont pas très différentes de celles exigées par *i*, *y*. Qu'on compare les palatogrammes de *s* et de *i*, *y*, on constatera que la langue touche le palais à peu près aux mêmes endroits, avec la différence que pour *s*, elle se relève davantage sur le devant, contre les alvéoles, laissant au souffle un passage plus étroit, et que la partie coronale de l'avant-langue articule l'*s*, tandis que le dos de la langue articule le *y*... C'est donc un phénomène d'assimilation par contact qui a réduit en espagnol *aviespa* à *avispa* ». Voir une explication analogue dans Fr. Krüger, *Westsp. Mund.*, p. 81.

Mais si le phénomème de la réduction de *ie* à *i* est expliqué, on n'a pas encore rendu compte du contraste que présentent

aviespa > *avispa*, *viespera* > *vospera*, *niespera* > *nisperi*, *priesco* > *prisco*, **riestra* > *ristra*, **priesa* > *prisa* d'une part, et *fiesta*, *siesta*, *tiesto*, *hiniesta* < **genĕsta*, etc. de l'autre.

« Cette exception n'a rien d'étonnant, écrit M. G. Millardet, si l'on songe que l'*s* est souvent traitée différemment devant *t* et devant les autres occlusives sourdes : comparez chalossais septentrional *eh'paule* < *spatula*, *eh'kòle* < *schola*, mais *estiu* < *aestivu*. Devant *-str-*, groupe plus lourd, le castillan fait la réduction selon la règle générale : *rĕste* > *ristra* = astur. *riestra* » ; cf. *ibid.*, p. 124.

Cette explication ne peut convenir au castillan, qui a conservé *s* aussi bien devant *p* et *k* que devant *t*. Si, dans un cas comme dans l'autre, *s* conserve sa nature articulatoire, la réduction ou la non-réduction de *ie* en *i* doit s'expliquer d'une autre façon.

D'après nous, le contraste que présente le traitement de *ie* dans les deux séries de mots est dû à une différence de coupe syllabique : l'*s* a fermé l'*e* de *ie* en *i* quand il était *implosif* ; mais il n'a eu aucune action sur lui quand il était *explosif*, au moment de la réduction dans les autres mots.

Nous avons dit autre part (*Études de phon. génér.*, p. 35 sq.) que la diphtongaison de *ĕ* en *ie* dans *tiesto*, *aviespa*, etc. supposait en hispano-roman une coupe *te*^{s}*/stu*, *ave*^{s}*/spa*, etc. au moment où elle s'est produite. Ultérieurement le segment implosif, très réduit déjà à l'époque de la diphtongaison, s'est complètement amuï et l'ancien groupe latin est devenu tout entier explosif, d'implosif qu'il était primitivement.

Au moment de la réduction de *ie* en *i* sous l'influence de *s*, le phénomène pouvait n'être pas complètement terminé, et certains groupes latins *s* + *consonne* pouvaient n'avoir pas encore perdu tout à fait leur élément implosif.

Il a dû en être ainsi dans le cas de *aviespa*, *viespera*, *niespera*, *priesco*, qui étaient en réalité *avie*^{s}*/spa*, *vie*^{s}*/spera*, *nie*^{s}*/spera*, *prie*^{s}*/sco*. L'^{s} implosif a assimilé l'*e* de la diphtongue *ie*.

A cette même époque, la géminée *-s/s-* ne devait pas encore s'être simplifiée en *-s-* ; d'où **priessa* (< *prĕssa*) > *prisa*.

Dans le cas du groupe *-st-*, il faut distinguer, suivant qu'il est suivi ou non d'une autre consonne. Lorsque le groupe *-st-* était intervocalique, il était tout entier implosif, comme actuellement, et l'*s* n'a pas agi sur l'*e* de la diphtongue *ie* ; cf. *tie/sto*, *fie/sta*, *sie/sta*, *hinie/sta*, etc. L'avance du groupe *-st-* sur les groupes *-sp-* et *-sk-* dans lesquels l'*s* était encore en partie implosif n'a rien de surprenant, si l'on songe que le déplacement de coupe syllabique consiste au fond dans un phénomène d'assimilation portant non sur le point d'articulation mais sur la tension musculaire. Cette assimilation a pu se produire plus facilement et par conséquent plus tôt lorsque les deux consonnes en contact étaient d'articulation voisine, ce qui est le cas pour *s* et *t*.

Mais lorsque le groupe *st* était suivi d'une consonne, dans le groupe *-str-* par exemple, la coupe syllabique devait tomber encore à l'intérieur de *s*, sinon entre *s* et *t* : la partie implosive de *s* a assimilé l'*e* qui était en contact avec lui, d'où **riestra* > *ristra*.

4° Y a-t-il eu en castillan une réduction de *ie* à *i* devant *o*, et les formes *mio*, *Dios*, *judío* supposent-elles des étapes **mieo*, **Dieos*, **judieo* ?

M. Fr. Krüger explique ainsi le passage de *mieo* à *mio* : « Wie bei der Reduction des [*yel*], [*yey*] und [*yes*] geht die Vereinfachung auf Kosten des [*e*] vor sich. Sie besteht wie dort in einer Verkürzung des von der Zunge bei Artikulation der Lautreihe zurückzulegenden Weges. Bei der Übergang von [*i*] zum [*u*] führt die Zunge eine Rückwärtsbewegung *ohne Senkung* aus. Der Umweg, der in der zweimaligen Zurücklegung des Weges von [*i*] zu [*e*] besteht (Senkung und Hebung der Zunge im vorderen Mundraume), wird langsam vermindert : Die Zunge hört auf, sich bis [*e*] zu senken, sie führt die Bewegung nur noch bis [*ẹ*], hernach gar nicht mehr aus. Damit ist die Stufe [*iu̯*] bez. [*iọ̯*] erreicht » ; cf. *Westspan. Mund.*, p. 83-84.

Mais cette explication qui convient à une langue où le dernier élément de la triphtongue est un *u*, ne convient pas au castillan où l'*o* final sonne [*o*]. Le passage de *i* à *o* n'a rien qui puisse fermer l'*e* medial ; au contraire l'*e*, d'aperture égale à *o*, est une excellente préparation pour ce dernier.

De plus, elle est tout à fait inutile. L'*ĕ* latin était en effet fermé, et non ouvert comme on l'admet communément ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 219. Sous l'influence de l'hiatus, il a passé à *i* dans le féminin *mia* < *mĕa*. Pourquoi ne pourrait-il pas en avoir été de même dans *mẹo* < *mĕu*, alors que le castillan présente un exemple identique de *e* + *o* devenant *i* + *o* dans le parfait **temẹot* > *temíot* > *temió* et les autres du même genre ?

Le passage de *mie(d)o* à *mio* qui a lieu en chilien ne saurait servir de preuve pour la réduction du groupe *ieo* à *io* en castillan, malgré ce que pense M. Menéndez Pidal, *Manual*[5], § 10,2. Les faits mal recouverts par la graphie sont en effet les suivants : *mie(d)u* > *miu* ; cf. R. Lenz, *Phon. Stud.*, VI, p. 293. Il n'y est donc pas question du groupe *ieo*, ni à plus forte raison de sa réduction à *io*.

Il faut du reste se rendre compte que les dialectes où l'on trouve actuellement des continuateurs de *mĕu* avec *ie* sont des dialectes où l'*u* final latin est représenté par *u* et non par *o* comme en castillan. C'est ainsi que l'on trouve *mieu* depuis Astorga jusqu'à Villapedre en Léon ; *Dieus* à Curueña ; cf. Menéndez Pidal, *Dial. léon.*, § 3, 6. De même en asturien occidental, on a *miéu*, et par assimilation de l'*e* medial avec *u* final, *miu* ; cf. Fr. Hanssen, *Span. Gram.*, § 49, 5. C'est d'ailleurs dans les dialectes qui ont *u* à la finale qu'a pu s'opérer la réduction de *ieu* à *iu*, suivant le processus décrit plus haut par M. Fr. Krüger : cf. languedoc. *miu* < *mieu*, *Diu* < *Dieu*. Pour *miu* résultant de *mieu*, voir Menéndez Pidal, et Fr. Hanssen, aux endroits cités ci-dessus.

Si la réduction de *ie* semble avoir eu lieu dans certains parlers léonais où l'*u* final latin est représenté par *o*, ce n'est qu'une illusion. Il est probable qu'au moment de la réduction on avait

un groupe *ieu*, et que l'*ǫ* final d'aujourd'hui, d'ailleurs très fermé, est dû à une influence castillane. C'est ce que permettent de supposer les remarques de M. Krüger : « ... in einigen Ortschaften [*ǫ*] sicher altes [*u*] ersetzt hat... ich hatte in mehreren Ortenden Eindruck, als wollte man [*-u*] durch [*-ǫ*] und [*-i*] durch [*-ę*] substituiren. Nicht die extremen Laute besitzen heutzutage Expansionskraft, sondem [*ę*] bez. [*ǫ*]. Wir dürfen, glaube ich, ohne Bedenken dies Faktum auf Einfluss des offiziellen Kastilisch zurückführen » ; cf. *Westspan. Mund.*, § 140, p. 116.

Puisque le type *mieu* ne se trouve qu'en territoire où l'*u* latin est continué ou était continué par *u* (les graphies *mieo*, *Dieos* ne doivent pas donner le change, *o* représentant sans doute *u*, comme en vieux portugais), il est naturel de penser qu'on est en présence du même phénomène que celui que l'on constate dans le provençal *mieu* : l'*ę* de **męu* < lat. *mĕu* s'est diphtongué sous l'influence de l'*u*, ou plus exactement du *w* final provenant de l'*u* latin. Cette diphtongaison conditionnée a son équivalent dans la diphtongaison au contact de *y* qui a eu lieu en léonais et en aragonais.

Les faits s'éclairent si l'on considère l'ensemble des langues romanes.

Là où l'*u* final latin ne s'ouvre pas en *o*, l'*ĕ* de *mĕu*, *dĕu* s'est ouvert en *ę* par différenciation, et cet *ę* a eu un double développement, suivant que la langue pratiquait ou non la diphtongaison conditionnée de *ę* devant *u* ; cf. franç. *dieu* en face du v. prov. *dęu*. Ultérieurement, l'*ę* de *dęu* a pu passer à *ie* dès le moyen âge dans certains parlers provençaux, et *dieu* a pu devenir à son tour *diu*, comme en languedocien. Le léonais *mieu*, avec sa réduction à *miu*, rappelle cette dernière évolution.

Là, au contraire, où l'*u* latin s'est ouvert en *o*, en castillan et en italien par exemple, l'*ĕ* de *mĕu* se trouvant en hiatus avec *o* s'est fermé par différenciation en *i*, comme dans *mĕa* > *mia* ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 243-4.

Pour conclure, le castillan ne connaît donc pas la réduction de *ie* à *i* sous l'action d'un *o* en hiatus.

5° Enfin la réduction de *ie* accentué à *i* a eu lieu dans quelques mots isolés ; cf. *remilgo* < **re-mĕllicu*, *pingo* < *pĕndico*, *mirla* à côté de v. cast. *mierla* < *mĕrula*, et *siglo* < v. cast. *sieglo* < *saeculu*.

Remilgo s'explique probablement par un ancien **remielgo* ; cf. Fr. Krüger, *Westspan. Mund.*, p. 83.

Mirla est sans doute emprunté à un parler occidental, où l'on avait primitivement un type *mierlia*, d'ailleurs encore vivant au point 34 de la région étudiée par M. Fr. Krüger (cf. *op. cit.*, p. 78).

Une dérivation en *-ia* est aussi supposée par les formes *merlią* du point 33, *melrią* des points 32 et 36, et par l'astur. *merliao*. Le processus de la réduction de *ie* dans *mirla* serait par conséquent le même que dans **vïestio* > **vistio* > *visto*.

Pingo est analogique de l'infinitif *pingar*, emprunté sans doute à des dialectes où l'*e* initial se ferme en *i* devant une nasale implosive. Le phénomène est signalé pour la région de Zamora, au Nord du Douro (cf. Fr. Krüger, *op. cit.*, p. 125), et pour le mirandais (cf. J. Leite de Vasconcellos, *Est. phil. mir.*, I, § 80 ; J. J. Nunes, *Gram. hist. portug.*, p. 161).

Peut-être *siglo* s'explique-t-il par une réduction de *ie* à *i* dans les combinaisons *sieglo* + *ordinal*, où *sieglo* était relativement peu accentué ; cf. ci-dessous.

En syllabe INACCENTUÉE, *ie* s'est réduit à *i* en castillan, par suite de la seule action de *y* sur *e*.

Sietmancas > *Simancas*, v. cast. *Sietcuendes* > *Sicuendes* (près de Melés), v. cast. *Cienfuentes* > *Cinfuentes* et, par dissimilation du premier *n* implosif, *Cifuentes*. Cf. la réduction parallèle de *ue* à *e* dans *estantigua* < v. cast. *uest antigua* (< *hŏste antiqua*), *pestorejo* < **puestorejo* (< *post auriculu*), *pescuezo* < *puescuezo* (< **post cocceu*), etc.

La même réduction se constate en ancien castillan dans les formes numérales composées de *diez* < *dĕce* ; *dizetres*, *dizesiete*, *dizeocho* (cf. Fr. Hanssen, *Span. Gram.*, § 7, 9). Pour d'autres détails, voir Fr. Krüger, *Westsp. Mund.*, p. 84-85. Si à côté de formes avec *di-* provenant de *diez-*, on en trouve dialectalement d'autres avec *-de* (cf. Fr. Krüger, *ibid.*), cela s'explique par une dissimilation de l'*i* de *di-* avec l'*i* (< *et*) qui suit : type *dizisiete* > *dezisiete*.

II. *Raisons analogiques.* — Malgré sa voyelle radicale *ĕ*, *regir*, d'ailleurs savant, fait : *rijo*, *rijes*, *-e*, *-en* ; *rija*, *-as*, *-a*, *-an*, etc. probablement d'après *corrijo*, *corriges*, etc., à cause de la ressemblance de la finale des infinitifs *regir* et *corregir*. *Corrijo*, *corriges*, etc. est à son tour calqué sur le latin *corrĭgo*, *corrĭgis*, etc.

De même *gemir* (cf. lat. *gĕmo*), savant lui aussi, a été influencé par un verbe à finale infinitive semblable, tel que *redemir*, et fait par conséquent au présent : *gimo*, *-es*, *-e*, *-en* ; *gima*, *-as*, *-a*, *-an*, etc., d'après *redimo*, *redimes*, etc. calqué lŭi-même sur le latin *redĭmo*, *redĭmis*, etc.

B. — Cas où la voyelle du radical a été en contact avec un y

C'est le cas de *vĕnio*. Ici aussi on a une alternance vocalique à trois termes ; mais la disposition du vocalisme n'est pas la même que dans le paradigme de *mentir*.

On peut en juger par le tableau suivant :

mIEnIo	*vEngo*
mIEntes	*vIEnes*
mIEnte	*vIEne*
mEntimos	*vEnimos*
mEntís	*vIEnís*
mIEnten	*vIEnen*
mIEnIa	*vEnga*

mientas	*vengas*
mienta	*venga*
mintamos	*vengamos*
mintáis	*vengáis*
mientan	*vengan*
miente	*ven*
mentid	*venid*
mentir	*venir*
mintiendo	*viniendo*

Au groupe *ie* du type *mentir* correspond donc, pour le type *venir*, soit *ie* (1e, 2e pers. sing., 3e pers. plur. indic. prés.), soit *e* (1e pers. sing. indic. prés., 1e 2e 3e pers. et 3e pers. plur. subj. prés., 2e pers. sing. impér.). De plus à l'*i* du type *mentir* correspond pour le type *venir* soit *i* (gérond.), soit *e* (1e et 2e pers. plur. subj. prés.). Le parallélisme est complet lorsqu'il s'agit de *e* : à un *e* du type *mentir* correspond un *e* dans *venir*.

Ces différences s'expliquent normalement. Soit *mĕntio* > *miento*, *venio* > *vengo*. L'*e* de *vĕnio* s'est trouvé en contact, par suite de l'évolution du groupe *-ny-*, avec un *y* ; ce *y* a empêché la partie finale de l'*e* de s'ouvrir, au moment où *vĕnit* passait à **veẹnet* pour devenir ensuite **vienet* et *viene*.

Quant au *g* de *vengo* et du subj. *venga*, nous l'expliquons de la façon suivante. Le groupe *-ny-* a abouti à *-yy-*, par suite de la transposition de *y* devant *n* et de la palatalisation de cette consonne. Dans les formes nominales, le *y* explosif s'est fondu avec la nasale précédente. Mais à la 1e pers. sing. indic. prés. et au subj. présent des verbes de la classe II (*-ire*), le *y* était considéré comme une caractéristique verbale. La langue a fait effort pour le conserver. Afin de combattre l'assimilation avec *ñ* qui le menaçait, la partie du *y* qui était en contact avec la nasale s'est fermée jusqu'à devenir l'occlusive palatale *ǵ*, de sorte qu'on a eu

veñǵyo, veñǵya. Lors de la chute du *y* de la désinence, le *ǵ* s'est dépalatalisé en *g*, et par contre coup le *ñ* qui précédait a passé à *n*, d'où *vengo, venga*.

Si on a *vengamos* — *vengais* en face de *mintamos* — *mintais*, c'est qu'au moment de l'inflexion de *e* inaccentué initial en *i* sous l'action du *y*, **veñǵyamos* était déjà devenu *vengamos*, par suite de l'assimilation de *y* avec *ǵ* précédent.

Pour l'opposition qu'il y a à l'impératif, entre *miente* et *ven*, voir ci-dessus (p. 32) ce que nous avons dit de cette dernière forme.

II. — La voyelle radicale est *ŏ*

Parallèlement à *mentir*, on a eu primitivement pour le présent de *dormir* (cf. lat. *dŏrmio*) le paradigme suivant :

Indic. prés.	**duermio*		
	duermes		
	duerme		
		dormimos	
		dormides	
	duermen		
Subj. prés.	**duermia*		
	**duermias*		
	**duermia*		
			**durmiamos*
			**durmiades*
	**duermian*		
Impér.	*duerme*		
		dormid	
Infin.		*dormir*	
Gérond			*durmiendo*

Après la chute du *y* désinentiel et le changement de *-ides, -ades* en *-ís, -áis* aux 2e pers. plur. indic. et subj., on a abouti au paradigme moderne qui conserve l'ancienne alternance à trois termes.

Le paradigme du présent de *morir* présente les mêmes alternances vocaliques : *muero — muera, morimos, muramos-muriendo.*

Le cas du présent de *comer* < *cŏmedere* vaut la peine de s'y arrêter. Il ne s'agit pas ici d'un verbe de la classe II (*-ire*); mais cependant par suite de transformations phonétiques parfaitement régulières il y a eu un moment donné un *y* à la terminaison de la 1e pers. sing. ind. prés. et au subjonctif tout entier, sans parler du gérondif où on le constate encore aujourd'hui. Malgré la présence de ce *y* et malgré la qualité de la voyelle du radical qui était brève en latin, il n'y a jamais eu d'alternance à trois termes dans le présent de ce verbe; il n'y a même pas d'alternance, puisque la voyelle du radical est partout *o*, et cela depuis les origines de la langue. Voici quelle a été d'après nous l'évolution de *cŏmedo* en castillan.

Au moment de la diphtongaison de *ŏ*, *cŏmedo* est devenu *cuomedo*, et cette forme a abouti dans la suite à **cuomeo* ~ **cuomio*. Avant le passage de *uo* à *ue*, l'*u* a été absorbé par l'occlusive vélaire initiale, d'où **comio* et plus tard *como*; cf. de même **comia* > *coma*.

Aux 1e et 2e pers. plur. subj., on n'a jamais eu de formes comme **cuomeamos*, **cuomeades*, attendu que l'*o* de *comedamos, comedatis* était inaccentué. Si **comiamos*, **comiades* ne sont pas devenus **cumiamos, cumiades*, c'est qu'au moment de l'inflexion de *o* inaccentué en *u* sous l'action de *y* on en était encore à l'étape *-eamos, -eades*. Faute d'un *y* la voyelle radicale n'a pas pu se fermer, pas plus qu'au gérondif où la terminaison *-iendo* n'est venue que plus tard (cf. *temiendo*), d'où *comamos, comais, comiendo.*

Notons en terminant que le groupe accentué *ué* n'a subi aucune

modification de la part du *y* de la désinence avant qu'il se fût amuï. L'action du *y* aurait en effet entraîné le passage de *ué* à *uí* ; or comme on l'a vu ci-dessus (p. 16 sq.) la tendance du castillan a été de ramener *uí* à *ue*. C'est contre cette tendance que s'est heurté le *y* dans **duermio*.

III

LE PARFAIT EN CASTILLAN

Nous étudierons successivement les parfaits *faibles* et les parfaits *forts*.

I. — Parfaits faibles.

Nous distinguerons les parfaits des verbes appartenant à la classe I (*-ar*), à la classe II (*-ir*) et à la classe III (*-er*).

A. Parfaits de la classe I. — Le paradigme phonétique du parfait de *cantar* est le suivant en ancien castillan :

cantė	*cantamos*
cantaste	*cantastes*
cantó	*cantaron*

L'*-é* de la 1re pers. du sing. provient de la réduction d'une ancienne diphtongue *-ey* < *-a(v)i*, que l'on retrouve encore aujourd'hui en portugais et en léonais occidental (cf. Men. Pidal, *Dial. Léon.*, § 18, 8), et qui provient de la fermeture de *a* en *e* dans la diphtongue *-ay* (< lat. vulg. *-aī*) au contact du *yod* final. La réduction de *-ey* à *é* a eu lieu avant les premiers textes. Cf. parallèlement cat. *canté*, fr. *chantai* [= *cãtẹ́*].

Cependant l'analogie a déterminé, à des dates diverses, la création de nouvelles formes, dont certaines se sont conservées jusqu'à nos jours dans la langue littéraire ou vulgaire, tandis que les autres ont disparu.

Dans les plus anciens textes, non seulement castillans mais encore léonais et aragonais (cf. Mén. Pidal, *Manual*5, p. 272), la 2e pers. sing. est en *-esti*, *-este* ou *-est*. En castillan, les formes avec *e* dominent encore au XIIIe siècle. Le *Poema del Cid* ne connaît

que *-este* ou *-est*. Dans Gonzalo de Berceo, il en est de même ; cf. cependant *passasti* dans *San Domingo*, v. 768. Dans l'Archiprêtre de Hita, les formes en *-este* paraissent encore aussi nombreuses que celles en *-aste*. Pour plus de détails, cf. W. Meyer-Lübke, *ZRPh.*, IX, p. 234, et A. Gassner, *Asp. Verbum*, p. 153-154.

Une question souvent agitée est celle de savoir si les désinences en *e* sont phonétiques ou proviennent d'une action analogique de la 1e pers. sing. On ne peut songer à dériver *-este* de *-a(v)ĭstī*, et supposer, comme on l'a fait, soit *-á(v)ęsti* > *-*áęsti* > *-*aysti* > *-*eysti* > *-este*, soit *-a(v)éstī* > *-*aésti* > *-éste*. L'accentuation *-avésti* est seule possible, et *-a(v)ésti* ne peut aboutir, par suite de l'action métaphonique de l'*ī* final, qu'à *-aísti*, ou tout au plus après contraction syllabique (? !) à *-ísti*, *-iste*. Il faut donc partir d'un type *-asti*, postulé par les autres langues romanes.

J. Cornu (cf. *Rom.*, XIII, p. 285) pense que l'*e* de l'a. cast. est dû à un phénomène d'inflexion : l'*ī* final aurait déterminé la fermeture de *a* en *e*. Phonétiquement parlant, il n'y a rien là d'impossible. Dans l'Italie du Nord, par exemple, toute une série de noms ayant un *a* accentué au singulier infléchissent cet *a* en *e* au pluriel sous l'influence d'un *ī* final disparu par la suite ; cf. G. Bertoni, *Italia dialettale*, 1908, p. 61. Mais de fait l'inflexion s'est-elle produite en espagnol dans le cas présent ? Rien ne le prouve. En dehors de l'exemple en question, il n'y en a aucun autre qui puisse nous renseigner. J. Cornu allègue le cas de *ve*, qu'il dérive de **vadī* (pour *vade*). Mais *ve* provient plutôt d'une forme du lat. vulg. **vai*, qui s'explique à son tour par la fermeture de l'*e* en hiatus dans **vae*, réduction de *vade* ; cf. W. Meyer-Lübke, *ZRPh*, IX, p. 226-7. Ce type **vai* est aussi celui qui est à la base du portugais, italien, a. français, a. provençal *vai* et de l'a. catalan, a. gascon *ve*. Rien ne prouvant que l'inflexion de *a* en *e* a eu lieu en castillan, il vaut mieux présumer qu'il s'est produit dans cette langue le même phénomène que l'on constate dans les dialectes voisins. Les formes du léonais occidental *can-*

teisti, ameisti (cf. Men. Pidal, *Man*[4], p. 218, n. 1, et A. Munthe, *Anteckningar om folkmålet i en trakt af vestra Asturien*, 1887, p. 46), visiblement refaites sur les 1e pers. sing. en *-ey* qui caractérisent ce parler, permettent de croire sans grandes chances d'erreur que les formes de l'a. cast. *canteste, ameste*, etc. ont été influencées par les 1e pers. sing, *canté, amé*, etc. Sur le modèle de *partí — partiste, vendí — vendiste* on a probablement refait *canteste* sur *canté*. Notons que les 2e pers. sing. en *-este* se sont conservées jusqu'à nos jours dans les Asturies et la région de Santander (cf. Mén. Pidal, *Man*[4]., § 118, 4).

Ultérieurement *canté — canteste* a entraîné au pluriel *cantemos — cantestes*. Les terminaisons *-emos, -estes* sont courantes en a. castillan ; mais elles apparaissent plus tardivement que la terminaison *-este* de la 2e pers. sing. Gonzalo de Berceo ne connaît encore que *-astes*, tandis que le *Libro de Alexandro* possède plus de formes en *-estes* qu'en *-astes*. La terminaison *-emos* disparue depuis longtemps de la langue littéraire s'est pourtant conservée dans le parler vulgaire des deux Castilles (cf. Men. Pidal, *loc. cit.*). Le léonais continue à faire *-emos, -estes* ; *-eymos* est signalé en léonais occid. où la 1e pers. sing. est en *-ey*. Probablement à la 2e pers. sing. en *-eisti* correspond une 2e plur. en *-ey-*. Notons que dans une partie du Haut-Aragon, l'influence analogique a été plus considérable encore, et qu'on y trouve *e* à toutes les personnes ; cf. Navarro Tomás, *Rev. Dial. Rom.*, I (1909), p. 112.

Les 3e pers. sing. du genre de *entrove* = *intravit* sont usitées dans la poésie narrative pour accommoder des terminaisons oxytoniques aux terminaisons paroxytoniques, à la fin des vers ; cf. *entrove* : *pendones* : *varones*, Poema de Mio Cid, v. 15 sq. Cette finale *-ve* résulte probablement de l'insertion d'un *w* transitoire, devenu *v*, entre l'*o* final de *cantó* et un *e* paragogique qui a son origine dans l'hésitation où a été l'ancienne langue entre les formes avec *e* ou sans *e* final. Pour cet *-e*, nous renvoyons à M. Menéndez Pidal : *La leyenda de los Infantes de Lara*, 1897, p. 418 sq.

La forme *duplicaot* = *duplicavit* des *Gloses de Silos* 80 ne reproduit pas sans doute une étape de la transformation du groupe latin *-aut*, qui a abouti a *-ó* par les intermédiaires *-aot*, *-åot*, *-oot*, *-ot*. On a à faire ici à une forme savante (cf. l'*u* de la première syllabe, le groupe *pl* maintenu), avec adjonction, après la voyelle de flexion *a*, de la désinence de **cantót* — *partiót* — **temiót*, sur le modèle de *partire* — **partiót*. Quant à *betait* = *vetavit*, ibid., 166, c'est un latinisme à peine déguisé.

La réfection de la 3e pers. plur. *cantaron* en *cantoron*, d'après la 3e pers. sing. *cantó*, n'est pas castillane, mais caractéristique de l'ancien léonais et de l'ancien aragonais. Pour d'autres phénomènes dialectaux concernant les 3e pers. plur. en *-aron*, voir Menéndez Pidal, *Manual* [5], § 118, 4, p. 272-273.

Enfin, à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, on trouve à côté de *-astes*, à la 2e pers. plur., une terminaison *-asteis* analogique des 2e pers. plur. *amais*, *ameis*, *amareis*, *amariais*. La nouvelle terminaison semble s'être généralisée après Calderón († 1681). Mais on a continué à employer *-astes* bien longtemps après, du moins en poésie, où cet archaïsme serait encore admissible, d'après la *Gramatica castillana* de A. Bello et R. J. Cuervo, § 610.

Au § 609 de la même grammaire on trouve signalée l'ancienne terminaison *-ástedes*, qui provient de la combinaison de *-astes* avec l'ancienne désinence de la 2e pers. plur. indic. et subj. prés. *-[a]des*, *-[e]des*.

Pour la terminaison *-asteis*, cf. R. J. Cuervo, *Rom.*, XXII, p. 71 sq. ; Men. Pidal, *Man*[5], § 107, 3 ; G. Cirot, *Mélanges Chabaneau*, 1906, p. 887.

De toutes les réfections analogiques signalées ci-dessus, la langue littéraire moderne n'a conservé que celle de *-astes* en *-asteis*. D'où le paradigme :

canté	*cantamos*
cantaste	*cantasteis*
cantó	*cantaron*

B. Parfaits de la classe II. — Le paradigme normal du parfait de *partir* est le suivant en ancien castillan :

parti	*partiemos*
partiste	*partiestes*
partió	*partieron*

Il en est de même en vieil aragonais et en vieux navarrais ; cf. J. Cornu, *Miscellanea di filologia*, Firenze, 1886, p. 228 ; Fr. Hanssen, *An. Univers.*, Santiago de Chile, 1908, p. 683, *Altspan. Prät.*, p. 39 sq., et *Span. Gr.*, § 31, 5.

Les désinences *-i* et *-iste* sont régulières ; à la 3e pers. sing. *-ió* provient phonétiquement d'une désinence *-iut*, pour *-it*, analogique de *-aut*. Les étapes intermédiaires ont été *-*iot* et, par déplacement d'accent, *-*iót*.

M. Menéndez Pidal (*Cantar*, I, p. 276, et *Manual*5, p. 270) explique *durmiemos*, *durmiestes* (pour *durmieron*, voir ci-dessous) par des types latins *dormīĭmus*, *dormīĭstis*. Mais si l'on songe qu'à l'époque latine l'*ĭ* avait un son plus ou moins identique à celui de *ī*, et non le son *ẹ*, une réduction de *īĭ* à *ī* paraît fatale dans la prononciation courante. De fait, elle a eu lieu pour *partīī*, *partīĭsti* et *partīĭt*.

Les désinences *-iemos*, *-iestes* de l'ancien castillan sont donc analogiques, et ont remplacé à date prélittéraire les désinences phonétiques *-imos*, *-istes* qui sont celles de l'ancien léonais et celles du portugais ancien et moderne.

L'origine de ces désinences dépend de celle de la désinence *-ieron*, à la 3e pers. plur. M. Menéndez Pidal (*loc. cit.*) propose *dormĭerunt* > *durmieron*. La terminaison *-ieron* aurait ensuite amené la transformation de *-imos*, *-istes* en *-iemos*, *-iestes*, comme de fait elle l'a amenée aux 1e et 2e pers. plur. des parfaits forts ; cf. **fezimos*, **fezistes* devenus *fiziemos*, *fiziestes* d'après *fizieron* < **fecĕrunt* (voir ci-dessous, p. 60). Sans doute une forme *dormie-*

runt est très régulière en latin (cf. A. Ernout, *Morphol. hist. du lat.*, Paris, 1914, p. 298), et c'est *dormīrunt* qui est analogique. Cependant c'est ce dernier qui est à la base de toutes les formes romanes, en particulier du léonais *partiron*, du portugais *partirom* et du catalan *partiren*, voisins du castillan ; et nous éprouvons quelque difficulté à admettre que seul le castillan aurait conservé la forme phonétique *dormierunt* ; cf. E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 297.

Il est plus que probable qu'ici aussi on a eu, à l'origine et avant les premiers textes, une forme *dormiron* correspondant à un type latin *dormīrunt*, analogique de *cantārunt*, comme **dormiut*, qui est à la base de *durmió*, l'est de *cantaut*.

Le changement de *-iron* en *-ieron* s'explique sans doute par l'influence des 3e pers. plur. des parfaits forts, régulièrement terminés par suite de la diphtongaison de *ĕ* latin devenu accentué (cf. ci-dessous, p. 57 sq.) en *-ieron* < *-*ĕrunt*. Ce qui a déterminé cette réfection, c'est la ressemblance des terminaisons qui a dû exister à un moment donné, aux 1e et 2e pers. plur., entre les parfaits faibles de la classe II et les parfaits forts autres que ceux de *ver* et *dar*. Par suite d'influences analogiques faciles à comprendre, les désinences phonétiques *-*emos*, *-*estes* <*-*ĭmus*, *-ĭstĭs* des parfaits forts autres que ceux de ces deux verbes ont passé à *-*imos*, **-istes*, comme dans le v. fr. *fesimes*, *fesistes*. L'analogie qui existait entre **dormimos* — **dormistes* d'une part, et **fezimos* — **fezistes* de l'autre, a entraîné la réfection de **dormiron* en **dormieron*, plus tard *durmieron*, sur le modèle de **fizieron* <**fecĕrunt*.

On voit dès lors ce qu'il faut penser de *durmiemos* et de *durmiestes* en vieux castillan. M. Fr. Hanssen y voit, comme dans *durmieron*, des formes analogiques des parfaits forts ; cf. *Span. Gramm.*, § 31, 5, p. 84. La formule nous paraît manquer de précision. Ce ne sont pas les parfaits forts pris dans leur ensemble qui ont déterminé le changement de *-imos*, *-istes* en *-iemos*, *-iestes*, mais seulement deux, ceux de *dar* et de *ver*. Ces parfaits ont agi

sur les autres parfaits forts autant que sur les parfaits faibles des verbes en *-ir*, et d'une façon indépendante.

On a dû avoir à un certain moment, pour le pluriel des parfaits faibles en *-ir* et des parfaits forts autres que ceux de *ver* et *dar*, les terminaisons *-*imos*, *-*istes*, *-ieron*. Au parfait de *ver* et de *dar*, on avait plus ou moins régulièrement (cf. ci-dessous, p. 62 et 66), *viemos*, *viestes*, *vieron* — *diemos*, *diestes*, *dieron*. L'analogie des désinences de la 3e pers. plur. dans les deux groupes de parfaits a entraîné la réfection de *-imos*, *-istes* en *-iemos*, *-iestes*, sur le modèle de *viemos*, *diemos* — *viestes*, *diestes*.

Ultérieurement *-iemos* et *-iestes* ont de nouveau repassé à *-imos*, *-istes*, non seulement dans les parfaits faibles des verbes en *-ir*, mais aussi dans les parfaits forts, sous l'action analogique des 1e et 2e pers. sing. : *-i*, *-iste*. La série *-aste* : *-astes* (plus tard *-asteis*) a probablement déterminé le passage de *-iestes* à *-istes* (plus tard *-isteis*) sur le modèle de *-iste*, et ce dernier changement a entraîné à son tour celui de *-iemos* en *-imos*, sur le modèle de *-i*. Le support analogique manquant pour une réfection de la désinence des 3e pers. plur., *-ieron* s'est conservé dans la langue moderne.

D'après A. Gassner, *Asp. Verbum*, p. 163, la réduction de *-iemos*, *-iestes* à *-imos*, *-istes* se constate dès le XIIIe siècle, en ancien castillan; mais elle n'est devenue générale que vers le XVIe siècle.

Pour les formes du genre de *partioron*, caractéristiques de l'ancien léonais et de l'aragonais, voir E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 229 sq., qui expose et discute les diverses explications qui en ont été données. Pour d'autres particularités dialectales concernant la 3e pers. plur., voir Menéndez Pidal, *Manual* 5, § 118, 4, p. 272, et Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 5, p. 85.

C. Parfaits de la classe III. — A. Tobler, *ZRPh.*, III, p. 623, J. Cornu, *Grundriss*, I2, p. 943, et E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 294, supposent à l'origine des parfaits faibles de la classe III un type en *-ēvi*, dont une trace se retrouverait d'après le dernier

de ces auteurs dans la terminaison *-éo* (< *ĕvit*) de l'anc. léonais (aujourd'hui *-eu* dans les parlers du N.-O.).

Mais l'existence d'un parfait en *-ēvi* dans le lat. vulgaire n'est guère probable ; cf. W. Meyer-Lübke, *ZRPh*, IX, p. 249, et *Einführung*[3], p. 196 ; C.H. Grandgent, *Vulg. Latin*, p. 184 ; et E. Wahlgren, *Étude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes*, Uppsala, 1920, p. 157. Le nombre des verbes qui présentaient cette terminaison au parfait était déjà restreint en latin classique. Par suite de changements de classe et de la disparition pure et simple de certains verbes ayant un parfait de ce genre, le latin préroman en est arrivé à ne plus posséder de types en *-evi*.

M. Fr. Hanssen, *Anales de la Universidad*, Santiago de Chile, 1908, p. 684, et *Span. Gramm.*, § 31, 4, voulant concilier la théorie de J. Cornu et de E. Staaff avec le fait de la non-survivance du type *-ēvi* en lat. préroman, a pensé que le parfait castillan de la classe III, sans continuer en aucune manière le type *-ēvi*, pourrait s'expliquer par une reformation sur le modèle des parfaits des classes I et II. Les désinences *-ai*, *-asti*, *-aut*, etc., et *-ī*, *-īsti*, *-*iut*, etc. auraient déterminé, sur le modèle de l'infinitif en *-ęre*, un paradigme : *-ęi*, *-ęsti*, *-ęut*, *-ęmos*, *-ęstes*, *-ęront*, et on aurait eu pour le parfait de *timere* une flexion :

**temęi*	**temęmos*
**temęsti*	**temęstes*
**temęut*	**temęron*

Les trois personnes du singulier auraient abouti régulièrement à *temí*, *temiste*, *temió*, ce dernier par l'intermédiaire de **temęot* et **temiot*. Quant aux trois personnes du pluriel, elles auraient remplacé l'*ę* de leur désinence par la diphtongue *ie* sous l'influence des verbes de la classe II (*-ire*). Cette substitution aurait eu lieu, d'ailleurs, à une époque postérieure à l'inflexion de l'*e* inaccentué du radical sous l'action du *y* de la terminaison. **Temęmos*,

**temęstes*, **temęron* seraient ainsi devenus *temiemos*, *temiestes*, *temieron* (et non *ti-*), formes de l'ancien castillan.

L'hypothèse de M. Fr. Hanssen n'est guère soutenable. D'abord **temęi* aboutirait à **temé* en castillan ; cf. **enteiro* (< *intĕgru*) > *entero*, **cadeira* (< *catĕdra*) > *cadera*, **madeira* (< *matĕria*) > *madera*, etc. Il est vrai toutefois que **temęsti* devenu *temiste*, sous l'action de l'*ī* final, aurait pu déterminer **temistes*, lequel aurait amené à son tour **temimos* et **temiron*, et que l'analogie de ces terminaisons avec celles du paradigme primitif du parfait de *dormir* aurait très bien pu opérer le changement de **temé* en *temí*. Mais une objection plus sérieuse qu'on peut faire à cette théorie, c'est d'être superflue. Comme on le verra plus bas, la langue n'a pas eu besoin de créer un paradigme : *-ęi*, *-ęsti*, *-ęut*, etc. pour le parfait faible des verbes en *-er*. Ses ressources mêmes suffisent à tout expliquer.

Une troisième hypothèse a été récemment proposée par M. E. G. Wahlgren : « Nous avons tout lieu de croire, dit-il, qu'en Espagne, comme dans la plupart des pays romans, des participes tels que *defendudo*, *encendudo*, *pendudo*, *rendudo*, *vendudo*, etc. ont eu originairement à leur côté des parfaits du type en *-dĕdi* et que, pour l'explication du parfait de la deuxième conjugaison portugaise et espagnole [pour nous, du parfait de la classe III], on doit justement remonter à ce type » ; cf. *op. cit.*, p. 157. M. E. Bourciez, *Elem.*[2], p. 413, admet aussi pour l'espagnol et le portugais une reformation ancienne sur le type *-dĕdi*.

Mais cette hypothèse, qui vaut pour le français et l'anc. provençal, ne peut se soutenir quand il s'agit d'hispano-roman.

Nous trouvons tout d'abord une opposition très nette, en portugais, entre le parfait de *dar* et celui de *vender*. Tandis qu'on a pour le premier :

dęi	*dęmos*
dęste	*dęstes*
dęu	*dęrão*,

on trouve pour le second :

vendí	*vendęmos*
vendiste, mod. *vendęste*	*vendęstes*
vendęo	*vendęrão*

De plus, si nous passons à l'espagnol, nous sommes forcés de convenir qu'à l'époque de l'inflexion de *e* inaccentué en *i* sous l'action d'un *y* suivant, les terminaisons des trois personnes du pluriel avaient un *ę*, et non un *ie*, en castillan prélittéraire. Sinon, on aurait eu **vindiemos*, **vindiestes*, **vindieron* et non *vendiemos*, *vendiestes*, *vendieron*, seules formes connues de l'ancienne langue.

Ainsi donc, soit le paradigme portugais, soit le paradigme espagnol nous obligent à écarter un type **vendędi* pour la péninsule ibérique, le domaine catalan étant mis à part (cf. notre *Morphol. hist. du Roussillonnais*, p. 139 sq.).

Il faut partir pour expliquer le parfait de *vender*, en castillan et en portugais, du paradigme latin :

véndĭdī	*vendĭdĭmus*
vendĭdĭstī	*vendĭdĭstĭs*
véndĭdĭt	*vendĭdĕrunt*

La 3e pers. plur. a réagi, au point de vue de l'accentuation, sur la 3e pers. sing., d'où **vendĭdĭt* ; la 2e pers. plur., sur la 1e pers. plur., d'où **vendĭdĭmus* ; la 3e pers. sing. analogique **vendĭdĭt*, sur la 1e pers. sing., d'où **vendĭdi* ; ce qui a déterminé le paradigme :

**vendĭdī*	**vendĭdĭmus*
vendĭdĭstī	*vendĭdĭstĭs*
**vendĭdĭt*	*vendĭdĕrunt*

Après l'ouverture de *ĭ* en *ę*, empêchée par l'action métaphonique de *ī* final aux 1e et 2e pers. sing., on a eu :

**vendĭdi*	**vendedęmos*
**vendediste*	**vendedęstes*
**vendędet*	**vendęderont*

Par suite de la réduction haplologique de *-de-* inaccentué aux 2e et 3e pers. sing., et aux trois personnes du pluriel, et celle de *-di* final à la 1e pers. sing., ce paradigme a abouti à :

vendí	**vendẹmos*
vendiste	**vendẹstes*
**vendẹt*	**vendẹron*

Mais **vendẹron* a dû entraîner de très bonne heure **vendẹ́ot*, d'après les proportions *amáron* : **amáot*, *partíron* : **partíot*. De sorte qu'on a eu : *vendí*, *vendiste*, **vendẹ́ot*, **vendẹ́mos*, **vendẹ́stes*, **vendẹ́ron*.

Telle devait être la conjugaison du parfait de *vender*, lorsque **sentiót*, **sentiamos* sont devenus **sintiót*, **sintiamos*, avant d'aboutir à *sintió*, *sintamos*. Ce n'est qu'après cette date, que les terminaisons *-iemos*, *-iestes*, *-ieron* ont été introduites dans le parfait de *vender*, mais sans effet possible sur la voyelle inaccentuée du radical ; et que la terminaison *-ẹ́ot* de la 3e pers. sing. s'est développée en *-íot*, puis **-iót* ∼ *-ió*.

Quant aux désinences *-iemos*, *-iestes*, *-ieron*, on voit d'où elles proviennent. L'analogie qui existait entre les terminaisons de *dormí*, *dormíste*, **durmiót* d'une part et celles de *vendí* (cf. p. 67), *vendiste*, **vendiót* de l'autre, a déterminé la réfection de **vendẹmos*, **vendẹstes*, **venderon* en *vendiemos*, *vendiestes*, *vendieron*, sur le modèle de *durmiemos*, *durmiestes*, *durmieron*.

Parallèlement à ce qui a eu lieu pour *durmiemos* et *durmiestes* (cf. p. 51), *-iemos* et *-iestes* ont cédé la place, dans *vendiemos* — *vendiestes*, aux désinences analogiques *-imos* et *-istes* (mod. *-isteis*). Mais, comme dans *durmieron*, la terminaison *-ieron* s'est conservée.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le parfait de *vender*. Tout ce que nous en avons dit s'applique aussi aux parfaits des continuateurs de *ascendere*, *abscondere*, *batt(u)ere*, *cadere*, *defendere*, *descendere*, *findere*, *incendere*, *mordere*, *respondere*, *rumpere*, *suspendere* et composés de *pendere*, **tollere*, *tendere* et composés, *vincere*, etc.

Pour les parfaits de l'anc. français et de l'anc. provençal du type *-dĕdi* correspondant à ces infinitifs, voir E. G. Wahlgren, *op. cit.*, p. 102 et 140 ; pour les parfaits catalans du même type, voir notre *Morph. hist. du Roussillonnais*, p. 140 sq. Les parfaits de tous ces verbes ont subi une réfection en castillan et en portugais, comme en gallo-roman et en catalan ; mais c'est *vendidi*, *perdidi*, *credidi*, **rendidi* qui ont servi de modèle, et non **vendędi*, **perdędi*, etc, refaits sur *dędi*, comme en français, en provençal et en catalan.

A ce premier fonds sont venus s'ajouter de très bonne heure, à cause de la ressemblance des terminaisons infinitives, un certain nombre de parfaits primitivement forts et qui ont pu le rester dans d'autres langues romanes. Ce sont les parfaits des verbes latins *ardere*, **bibēre*, **cernēre*, *dolere*, **legēre*, *movere*, **molēre*, *olere*, **plovēre*, **rodēre*, *solere*, *timere*, **torcere*, *valere*, **vertēre*, **volvēre*, etc. Pour tous ces parfaits, la langue ne connaît dès ses débuts que des types faibles, et ce n'est pas sur un paradigme **temei*, **temęsti*, **temeut*, créé par analogie avec les parfaits des classes I et II, qu'ils se sont modelés, comme le veut M. F. Hanssen, mais sur un paradigme déja existant, celui de *vendĭdī*. Il n'y a pas lieu de supposer un autre modèle.

Parfois on trouve en anc. castillan, pour le même verbe, un type fort et un type faible refait sur le modèle de *vendĭdī*. Ici la réfection est sans doute plus récente ; cf. *priso* — *prendiò*, *riso* — *rió*, *escrisso* — *escribió*, *coxo* - *coció*, etc. Notons cependant que pour *metió*, qui se trouve dans l'ancienne langue à côté de *miso*, la réfection remonte peut-être à l'époque latine ; cf. G. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, 1923, p. 403. De même *respondió*, à côté de l'anc. cast. *respuso*, remonte à **respondidi*, qui date de l'époque préromane ; voir ci-dessus, p. 55.

Notons enfin que ce sont les types faibles, appartenant au modèle *vendidi*, qui, sauf exceptions, ont remplacé les anciens types forts dans la langue moderne, ainsi que nous l'indiquerons en temps et lieu.

II. — Parfaits forts.

Avant d'examiner les parfaits en *-i*, les parfaits à redoublement et les parfaits en *-si* et en *-ui*, nous ferons quelques remarques d'ordre général.

1° Dans toutes les langues romanes, la 1e pers. plur., accentuée sur le radical en latin classique, est devenue faible par suite d'un déplacement d'accent, analogique de la 2e pers. plur. *Fēcĭmus*, *dixĭmus*, *hăbuĭmus* ont été remplacés par **fecĭmus*, **dixĭmus*, **habuĭmus*, sur le modèle de *fecĭstis*, *dixĭstis*, *habuĭstis*.

De plus, dans le latin d'Espagne, la 3e pers. plur. a reculé son accent sur la pénultième. Exception faite du catalan, on ne rencontre nulle part dans la Péninsule de formes du genre de celles de l'anc. franç. *fisdrent*, *distrent*, *ourent* ou de l'anc. prov. *feiron*, *diron*, *agron*.

On pourrait donc supposer que les formes de la 3e pers. plur. de l'ancien castillan remontent à des types latins accentués sur la pénultième, comme *fecĕrunt*, *dixĕrunt*, *habuĕrunt*. Mais ce n'est sans doute qu'une illusion. Les parfaits forts présentent toujours en castillan, à la 3e pers. plur., la désinence *-ieron*, qui ne peut s'expliquer que par une base *-ĕrunt*.

En effet, on ne peut admettre pour *-ieron* une influence analogique des parfaits faibles de la classe II (*-ire*). *Partieron*, loin de remonter à un type *partiĕrunt*, est au contraire analogique, et a remplacé un plus ancien *partiron*, forme normale de l'ancien léonais et du portugais moderne (*partirom*) ; cf. ci-dessus, p. 49.

Il y a d'ailleurs des raisons positives pour supposer que *-ieron* est le développement phonétique de la désinence latine *-ĕrunt*. Le léonais qui fait ordinairement *partiron* présente presque toujours *-ieron* à la 3e pers. plur. des verbes forts ; cf. E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 298. On ne peut donc songer ici à une influence des parfaits faibles de la classe II. De plus, dans les parfaits faibles de la classe III (*-er*), où la terminaison *-ieron* est sûrement analogique,

l'inflexion de la voyelle inaccentuée du radical n'a pas eu lieu : *vendieron* a côté de *sintieron*. On la constate toujours, au contraire, dans les parfaits forts : *prisieron*, *fizieron*, etc. Si l'on admet que la terminaison *-ieron* des parfaits forts est analogique, il faut aussi admettre que l'influence analogique du parfait de *partir* s'est exercée plus tôt dans les parfaits forts que dans les parfaits du genre de celui de *vender*. C'est alors supposer que l'analogie s'est exercée de meilleure heure dans les paradigmes qui ne présentaient que très peu de points de contact avec les parfaits faibles de la classe II. Le changement de **vendemos*, **vendestes*, **venderon* en *vendiemos*, *vendiestes*, *vendieron* s'explique facilement, comme nous l'avons dit, par la ressemblance qu'offraient, au singulier, *vendí*, *vendiste*, **vendiót* avec *partí*, *partiste*, **partiót*. Mais lorsqu'il s'agit de parfaits forts, cette ressemblance se réduit à celle des terminaisons de la 2e pers. sing. Que l'on compare, en effet, le paradigme du parfait de *hacer* avec celui du parfait de *partir*, au singulier. On avait d'une part : *fize*, *feziste*, *fizo*, et de l'autre : *partí*, *partiste*, **partiót*. Il est invraisemblable, dans ces conditions, que l'emprunt aux parfaits faibles de la classe II se soit produit plus tôt dans le paradigme de *fize* que dans celui de *vendí* ; et comme c'est cette hypothèse qu'il faut admettre, si l'on veut que la 3e pers. plur. *-ieron* des parfaits forts soit analogique, il s'ensuit que cette explication doit être rejetée.

Il faut donc supposer que dans le latin parlé dans la Péninsule on a eu primitivement des types d'accentuation *fécĕrunt*, *díxĕrunt*, *habúĕrunt*. Ces types ont abouti, en dehors du domaine catalan, à **fecĕrunt*, **dixĕrunt*, **habuĕrunt*, sous l'influence analogique de *amárunt*, *partírunt*, etc.

Nous admettrons par conséquent à la base des formes castillanes des types latins accentués de la façon suivante :

fécī	*díxī*	*hábuī*
fecĭstī	*dixĭstī*	*habuĭstī*
fécit	*díxit*	*hábuĭt*

**fecĭmus*	**dixĭmus*	**habuĭmus*
fecĭstis	*dixĭstis*	*habuĭstis*
**fecĕrunt*	**dixĕrunt*	**habuĕrunt*

Une exception doit être faite pour le parfait de *dar* ; elle s'explique d'ailleurs facilement. Avant le changement d'accentuation qui a eu lieu à la 1e et à la 3e pers plur. dans les autres parfaits forts, *dĕdimus* et *dĕdĕrunt* étaient sans doute déjà devenus *dĕ(di)mus* et à *dĕ(dĕ)runt*, par suite d'un phénomène de réduction syllabique. C'est ce qui explique qu'au moment de la diphtongaison de *ĕ*, on ait eu *diemos* et *dieron*, d'où par analogie *diestes*.

Le développement que nous supposons pour *dĕdĕrunt* résulte de ce que nous avons dit au sujet de *vendĭdĕrunt*, où l'on est forcé d'admettre une réduction en **vendĭrunt*, à cause de la non-inflexion de l'*e* de la syllabe initiale. **Vindĭrunt* a donné tout d'abord **vendẹron*, lequel est devenu *vendieron* après que l'inflexion de *e* avait cessé d'exister ; **ven(dĭ)dĕrunt* aurait donné au contraire **vindieron*.

2° Les désinences latines sont représentées en ancien castillan par le tableau suivant :

-i, -e ou *zéro*
-isti, -iste, -ist
-o
-iemos
-iestes
-ieron

L'*-i* des terminaisons de la 1e et de la 2e pers. sing. *-i, -isti* est dû à des influences graphiques. Les désinences *-e* et *zéro* de la 1re pers. sing. sont toutes les deux phonétiques, suivant les cas : *cinxe* < *cinxe*, mais *vin* < *vēnī*. La langue moderne a généralisé la première. A la 2e pers. sing., seul *-ist* est phonétique ;

-iste est analogique de la 2e pers. plur. *-istes*, où l'*e* final étant devant *s* se conserve. La terminaison *-ist* n'a pas persisté. Pour ces désinences, voir Menéndez Pidal, *Manual* [5], § 107, 4, p. 243. Par suite de l'influence de *-iestes*, on trouve assez souvent *-ieste* pour *-iste* en ancien léonais ; cf. Fr. Hanssen, *Conj. leon.*, p. 42 sq. Dans les documents tolédanais on trouve aussi *-ieste* à côté de *-iste* ; cf. Fr. Hanssen, *Altspan. Prät.*, p. 35. On ne trouve rien de semblable en ancien castillan.

La désinence *-o* de la 3e pers. sing. est analogique, et a remplacé à date prélittéraire un ancien *-e* < *-it*. Pour cette désinence, voir ci-dessous, p. 81.

Les terminaisons *-iemos*, *-iestes* sont elles aussi analogiques. Cependant *-iemos* est phonétique dans *diemos* < *dĕ(dĭ)mus*, et dans *viemos* < **vĭ(d)ĭmus*, bien qu'il ne continue pas la désinence latine *-ĭmus*. A la 2e pers. plur., *-iestes* est régulier dans *viestes* < *vī(d)ĭstĭs*, mais non dans *diestes* < *(de)dĭstis*, pour lequel on attendrait **destes*. C'est sans doute sur le modèle de *vieron* : *viemos* — *viestes*, *dieron* : *diemos* — *diestes*, et d'après *-ieron* que les désinences *-iemos*, *-iestes* se sont introduites à la 1e et à la 2e pers. plur. des autres parfaits forts. Mais auparavant, comme nous l'avons dit p. 50, les désinences phonétiques *-*emos*, *-*estes* < **-ĭmus*, *-ĭstis* avaient dû se changer en *-*imos*, *-*istes*, la dernière sur le modèle de la 2e pers. sing. *-iste*, et la première sous l'influence de *-istes*. En tout cas, l'introduction de *-iemos*, *-iestes* est antérieure à l'inflexion de *e*, *o* inaccentués en *i*, *u* sous l'action d'un *y* suivant. Plus tard, et parallèlement à ce qui a eu lieu pour les parfaits faibles des verbes en *-ir* et en *-er*, *-iemos* et *-iestes* se sont réduits à *-imos* et *-istes* (mod. *-isteis*).

En ancien léonais et en ancien tolédanais, on trouve assez souvent *-imos* et *-istes* sous l'influence de la 2e pers. sing. ; cf. Fr. Hanssen, *Conj. leon.*, p. 42 sq., et *Altspan. Prät.*, p. 40 et 41. Mais l'ancien castillan, de même que l'ancien navarrais et l'ancien aragonais, présente toujours *-iemos* et *-iestes* ; cf. Fr. Hanssen, *Altspan. Prät.*, p. 39.

A la 3e pers. plur., *-ieron* est régulier ; cf. ci-dessus, p. 57. L'ancien castillan, comme le castillan moderne, ne connaît que cette terminaison, sauf dans le cas où étant précédée d'une consonne palatale elle s'est réduite à *-eron* ; cf. cast. mod. *dijeron*, *trajeron* < v. cast. *dixeron*, *traxeron*. Pour d'autres terminaisons dialectales, cf. Fr. Hanssen, *Conj. leonesa*, p. 42 sq., *Altspan. Prät.*, p. 43 sq., et E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 299 sq.

Les désinences du castillan actuel sont les suivantes : *-e*, *-iste* *-o*, *-imos*, *-istes*, *-ieron* (ou *-eron* après une ancienne consonne palatale).

3° Dans certaines régions, les 3e pers. plur. peuvent avoir été refaites sur les 3e pers. sing. auxquelles on a ajouté l'*n* caractéristique du pluriel, sur le modèle de *canta* — *cantan*. M. Menéndez Pidal signale *hizon*, *pudon*, *vinon*, *estuvon*, *dijon*, *hubon*, au lieu de *hicieron*, *pudieron*, *vinieron*, *estuvieron*, *dijeron*, *hubieron*, à Juan de sa Encina, à Salamanque, à Piedrahita, à Cisneros de Campos, Alcuéscar, Burgos, etc. ; cf. *Manual* [5], § 120, 1. Voir encore P. Förster, *Span. Sprachlehre*, 1880, p. 320, et R. J. Cuervo, *Leng. bojot.* [5], p. XXIX. Aucune de ces formes n'appartient à la langue littéraire, et il semble qu'on n'en trouve aucune trace dans les anciens textes castillans.

4° Notons enfin que la voyelle radicale de la 1e pers. sing. s'est généralisée dans le reste du paradigme, là où le vocalisme était différent. On verra le détail des faits dans la suite de cette étude.

De plus, au contraire de ce qui a lieu au présent où la succession *i* — *i* a été évitée par une dissimilation (cf. *decir*, *decimos* *decistes* et non *dic-*), l'*i* inaccentué du radical de la 2e pers. sing. des parfaits en *-i* et en *-si* — phonétique (*dīxisti*) ou analogique, (v. cast. *fiziste* < *feciste*, d'après *fize* < *fēci*) —, s'est conservé devant la terminaison *-ist* ; cf. cast. mod. *dijiste*, *hiciste*.

Soit pour la généralisation de la voyelle radicale de la 1e pers. sing., ou pour la conservation de *i* — *i* à la 2e pers. sing., on

note quelques exceptions en ancien castillan. Elles n'existent plus dans la langue moderne.

A. — Parfaits en -i.

Le type en *-i* est représenté en castillan par les continuateurs de *vīdī*, *fēcī*, *vēnī*, et *fuī*.

1° Vīdī. — Après la diphtongaison de *ĕ* latin et le remplacement de *-*e* final <*-ĭt* par *-o* à la 3e pers. sing., on a eu en castillan prélittéraire le paradigme : *vidi*, **vidisti*, **vido*, **videmos*, **videstes*, *vidieron*. Avant la substitution de *-emos*, *-estes* par *-*imos*, *-*istes*, le *d* intervocalique s'est amuï devant l'accent, d'où *visti-e*, *viemos*, *viestes*, *vieron*. C'est d'après *viemos*, *viestes* : *vieron*, et aussi d'après *diemos*, *diestes* : *dieron*, que la terminaison *-ieron* a amené, dans les parfaits faibles des verbes en *-ir* et dans les autres parfaits forts, *-iemos*, *-iestes* au lieu de *-imos*, *-istes*, phonétiques chez les premiers, analogiques chez les seconds. Plus tard *viemos* et *viestes* sont devenus *vimos* et *vistes*.

Vidi est encore attesté en ancien castillan, avec ses continuateurs réguliers *vide* et *vid*. A côté de *vidi*, *vide*, *vid*, l'ancien castillan présente, comme l'ancien léonais, une forme *vi* (cf. en particulier Berceo, S. Domingo, *ui* 109, 2, Mil. 447, à côté de *vidi*, Duelo 18, *vid*, S. Mill. 484 — ; Arch. de Hita, *vy* 2154, 1310[4], 1442[2], etc.). Il faut y voir sans doute une réfection sur *parti*, amenée par la ressemblance des terminaisons plurielles. *Vi* est seul usité en castillan littéraire moderne, mais le parler populaire a conservé parfois *vide*; cf. Menéndez Pidal, *Manual*[5], § 120, 5. *Vide* se rencontre dans *Don Quijote*, XXXI, 3.

L'ancienne 1e pers. sing. *vise*, citée par G. Baist (*Grundr.* I[2], p. 915), est analogique de *quise* < **quaesi* (lat. class. *quaesivi*), et s'explique par la proportion *quisto* : *quise* = *visto* : *vise* ; cf. E. G. Wahlgren, *op. cit.*, p. 83.

A la 3e pers. sing., *vido* a passé de bonne heure à *vio*, dont l'ac-

centuation est attestée par la rime ; cf. Menéndez Pidal, *loc. cit*, *Vido* et *vío* existent encore dans le parler vulgaire ; cf. R. J. Cuervo, *Lang. bojot.*[5], p. 513, R. Lenz, *Phon. Stud.*, VI, p. 293. *Vió* donné comme tolédanais par M. Fr. Hanssen (*Span. Gramm.* § 31, 19) est aussi castillan (cf. Arch. de Hita, *vió* 63_3, 599_2, à côté de *vido* 332_4, *vydo* 433_2 ; Santillana *vió*, Classicos castellanos, p. 49), et c'est lui qui s'est continué jusqu'à nos jours. Il faut y voir sans doute une réfection de *vío* sur *partió*, amenée pour les mêmes raisons que plus haut.

Il n'y a pas de 3e pers. sing. *vie* en ancien castillan. Au lieu de *vie* que A. Gassner lit au vers 2438 du *Poema de mio Cid* (cf. *Altspan. Verb.*, p. 180), il faut lire *vidie*, d'après la restitution de M. Menéndez Pidal. Cette dernière forme est un imparfait ; cf. au vers 2439 *estava*, à côté de *vido* au vers 2440. Quant à la terminaison *-ie* à la 3e pers. sing. de l'imparfait, elle n'est pas surprenante dans le *Poema* ; cf. *avie* 2451, *avien* 2452, *tenien* 2469, etc.

Le paradigme moderne est *ví*, *viste*, *vió*, *vimos*, *vistes*, *vieron*.

2° Fēcī. — Le castillan moderne fait : *hice*, *hiciste*, *hizo*, *hicimos*, *hicisteis*, *hicieron*.

L'*i* de *hice* est dû à la fermeture de *ę* (= lat. *ē*) en *i* sous l'influence de l'*i* final. A la 3e pers. sing., on devrait avoir un *e* au radical. De fait on trouve *fezo* dans Berceo, Duelo, 25. L'*i* de *hizo*, (cf. *fizo* Cid 428) est analogique de la 1e pers. sing.

A la 2e pers. sing., on avait régulièrement autrefois *feciste*. L'*e* de *fe-* se retrouve analogiquement, en ancien castillan, même dans des formes où l'on devrait avoir *fi-* à cause de la présence d'un *y* dans la syllabe suivante : cf. *fecieste* Berceo, Milagr. 902, *feciemos* Fuero Juzgo I, au lieu de *ficieste* et *ficiemos*.

L'*i* de la première syllabe de *hiciste* s'explique par la généralisation de l'*i* de la 1e pers. sing. *fize*. Dans *hicimos* et *hicistes*, provenant d'anciens *fiziemos*, *fiziestes*, l'*i* de la syllabe initiale est la continuation de l'*i* dû à l'inflexion de *e* devant les terminaisons

-iemos, -iestes. La dissimilation *i — i* > *e — i* n'a pas eu lieu, à cause de la 1re pers. sing. qui a imposé son vocalisme.

3° VĒNĪ. — A la base du paradigme du castillan, il faut admettre un type *vēnī*, et non **vènuī* ou **vēnui* comme le supposent Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 12, et J. Cornu, *Grundr.*, I², p. 1026. L'exemple de *tuvo* < *tenuit*, d'ailleurs régulier ainsi qu'on le verra, permet de voir ce qu'aurait donné un type en *-ui* en castillan. Les formes de la Péninsule s'expliquent toutes par *vēnī ;* cf. W. Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, II, § 284. La forme *vieno* du *Libro de Alexandro*, 124, ne remonte pas à **vĕnit*, mais est une reformation d'après le présent ; cf. A. Gassner, *Asp. Verb.*, p. 181.

Le paradigme du castillan moderne est : *vine, viniste, vino, vinimos, vinisteis, vinieron*.

A propos du vocalisme de la syllabe radicale, il faut faire les mêmes remarques que pour le parfait du verbe *hacer*.

4° FUĪ. — Les formes castillanes du parfait de *ser* remontent à deux paradigmes différents, l'un classique et l'autre vulgaire : *fūī, fŭìstī, fŭit, fŭīmus, fŭistis, fŭērunt*, et *fŭī, fŭstī, fŭt, fŭmus, fŭstis, fŭrunt*.

Le premier a comme continuateurs en ancien castillan :

fúi, fué	*fuemos*
fuiste	*fuestes*
fué	*fueron*

Le second aurait dû donner : *fúi-fué, fuste, fo, fomos, fostes, foron*. En réalité on ne trouve pas de formes *fomos, fostes* dans les textes castillans. *Fomos* et *fostes* sont léonais, ainsi que *fumos* et *fustes* influencés par le vocalisme de *fúi* et de *fusti*. Pour les formes léonaises du parfait de *ser*, voir Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 20, et *Altsp. Prät.*, p. 33 sq.

Fúi < *fŭī* est dû à l'action de *ī* qui a empêché l'*ŭ* de s'ouvrir en *ǫ*. La conservation du groupe *ui* et sa non-évolution en *ue*

s'expliquent sans doute par un emploi proclitique. Sous l'accent, *fui* a passé régulièrement à *fué*. Pour ce traitement différent de *ui*, on peut se rappeler les doublets de l'ancien castillan : *cuéda* < **cuydat* < *cōgitat* et *cuidar* < *cōgitare*. *Fu* (Cid. 1934) provient de la réduction de *fui* à la proclise.

L'*u* de *fuiste*, *fuemos*, *fuestes*, *fueron* est probablement analogique de la 1e pers. sing. Celui de *fuste* s'explique par la conservation de *ŭ* latin sous l'action de *i* final. Cette forme, d'après M. Fr. Hanssen, est la plus courante en ancien castillan. Pour les autres personnes, ce sont les formes en *ue* qui dominent.

Sur la 1e pers. sing. *fué* a été refaite une 2e pers. *fueste*, pour *fuiste* ; cf. le paradigme donné par Nebrija : *fué*, *fueste*, *fué*, *fuemos*, *fuestes*, *fueron*.

Enfin la 2e pers. sing. *fuiste* a entraîné la 2e pers. plur. *fuistes* (plus tard *fuisteis*), et d'après l'équation *partiste*, *partistes* = *partí*, *partimos*, on a eu une 1e pers. sing. *fuí* (différenciée ainsi de la 3e pers. sing. *fué*) et une 1e pers. plur. *fuimos*. D'où le paradigme du castillan moderne :

fuí	*fuímos*
fuíste	*fuísteis*
fué	*fueron*

Pour la conservation de l'*f* initial des formes du parfait de *ser*, cf. G. Millardet, *Linguistique et Dialectol. romanes*, p. 308.

B. — Parfaits a redoublement.

Ce type de parfaits est représenté en castillan par les continuateurs de *stĕtī* et de *dĕdī*. A propos de *stĕtī*, nous ferons remarquer que le castillan est la seule langue romane, avec le portugais, qui ait conservé et développé ce parfait. Pour les formes du v. portg. **estede*, **estedestes*, *estede*, **estedemos*, **estedestes*, *estederom*, concurremment employées avec *estivi -e*, *esteveste*, *esteve*, etc., provenant de **stĕtuī*, voir J. J. Nunes, *Gram. hist. port.* 1919,

p. 331. A côté du paradigme dérivé de *stĕtī*, l'ancien castillan en possédait également un autre qui continue **stĕtuī*; voir ci-dessous p. 73 sq. Le vieux français, le vieux provençal, le catalan et l'italien ne connaissent que **stĕtuī*.

1° Stĕtī. — Le paradigme phonétique du continuateur castillan de *stĕtī* a dû être à l'époque prélittéraire :

estide	**estedemos, -imos*
estediste	**estedestes, -istes*
**estiede*	*estidieron* ;

d'où après les diverses modifications analogiques déjà étudiées, le paradigme de l'ancien castillan :

estide	*estidiemos*
estediste, estidiste	*estidiestes*
estiedo, estido	*estidieron*

Estidiste doit son *i* prétonique intérieur à l'influence de la 1e pers. sing. L'*ie* de *estiedo* est régulier ; l'*i* de *estido* est analogique de *estide*. Le léonais *estedo*, à côté de *estiedo*, provient sans doute d'une région qui ne pratique pas la diphtongaison de *ĕ* latin.

Ce paradigme n'a pas survécu à l'ancien castillan.

2° Dĕdī. — Le paradigme du castillan moderne est : *di, diste, dió, dimos, disteis, dieron*.

Dimos, disteis sont pour d'anciens *diemos, diestes*. *Diemos* est régulier, comme nous l'avons déjà dit, et provient d'un type réduit *dĕ(dī)mus*. Quant à *diestes*, il est analogique et a remplacé de très bonne heure une forme **destes* < *dĕ(d)ĭstĭs*. Ce sont les formes phonétiques *diemos* et *dieron* qui ont amené la réfection de **destes* en *diestes*. Sur le rôle de *diemos, diestes* à la 1e et à la 2° pers. plur. des parfaits forts et des parfaits faibles des verbes en *-ir*, voir ci-dessus, p. 51.

C'est sans doute l'analogie des terminaisons qui existait entre *diemos, diestes, dieron* d'une part, et *partiemos, partiestes, partieron*

de l'autre, qui a déterminée le changement de **did* < **didi* < **diedi* < *dĕdi* (cf. plus haut, p. 33) en *di*, et de **diéd* < *dĕdit* en **diót*, plus tard *dió*, sur le modèle de *partí* et de **partiót*, plus tard *partió*. Pour une influence analogue du paradigme du parfait de *partir* sur le parfait de *ver*, aux 1e et 3e pers. sing., voir p. 66.

Il faut remarquer que la réduction du *d* final de **vendid* (< *vendĭdi*) > *vendí* ne peut s'expliquer de la même façon que celle de **did*. Dans le parfait *vender*, bien loin que ce soient les personnes du pluriel qui ont déterminé la réfection des personnes du singulier, ce sont ces dernières qui ont introduit *-iemos*, *-iestes*, *-ieron* sur le modèle de *partiemos*, *partiestes*, *partieron*. Si l'on a eu *vendí* avant l'apparition des premiers textes, c'est à cause de l'analogie qui a existé aux 2e et 3e pers. sing. entre les terminaisons du parfait de *partir* et celles du parfait de *vender*, une fois que **vendẹot* (cf. p. 55) a passé à **vendĭot*, puis à **vendiót*.

3° Reformations sur stĕtī et dĕdi. — Sur le modèle de *dare-dĕdi*, le latin d'Espagne, ainsi que celui de l'Italie (cf. W. Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, § 298) a développé d'après *andare* un parfait **andĕdī*, qui se retrouve dans l ital. *andiedi* et le v. catal. *ani*, *anist*, etc. C'est même par l'influence du paradigme *ani*, *anist*, etc., qui existait à côté de *ané*, *anast*, etc., que s'expliquent les formes du v. cat. *despendí*, *cuydí*, *trobí*, *doní*, etc., *escampist*, *arribist*, *donist*, etc. citées dans notre *Morph. hist. du rouss.*, p. 138, aussi bien ou plutôt que par celle de *dí*, *dist*, etc., ainsi que nous l'avons indiqué à cet endroit. D'aucune façon, on ne peut y voir l'aboutissement régulier des désinences latines *-ai*, *-asti*, etc., comme le voudrait M. Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, § 274, et *ZRPh.*, IX, p. 239.

Le type **andĕdī* aurait dû aboutir en ancien castillan au paradigme : **andi*, **andiste*, **andió*, **andiemos*, **andiestes*, **andieron*. Mais à une date très ancienne, le parfait de *stare* a influencé le parfait de **andare*. Cette influence se comprend d'ailleurs aisément, les idées exprimées par ces deux verbes s'opposant l'une à l'autre.

D'après *estide* < **stĕti* on a refait *andide* ; cf. Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 12. D'où le paradigme de l'ancien castillan : *andide, andidiste, andido, andidiemos, andidiestes, andidieron.*

A son tour, la ressemblance des terminaisons de *andar* et de *demandar* a pu déterminer en ancien castillan un paradigme *demandide*, etc., d'après *andide.*

C'est encore l'influence de *andide*, sinon de *estide*, qui a amené autrefois la réfection de *entró* en *entrido*, Berceo, Missa, 137, R. ; cf. A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 157.

Quant à l'ancien *catido*, parfait de *catar* (cf. Berceo, Milagr. 507), il faut y voir sans doute avec M. Menéndez Pidal (*Manual*[5], § 120, 2) une reformation sur *estido*, déterminée probablement par la ressemblance des finales de l'infinitif : (*es*)*tar* — (*ca*)*tar*. M. Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 12, et A. Gassner, *Altsp. Verb.*, p. 157, admettent plutôt une influence de *vido.*

C. — Parfaits en -si.

Suivant que la terminaison latine *-si* était ou non précédée d'un *k*, on a eu en ancien castillan deux sortes de parfaits, les uns *palatalisés* (type *dīxī*), les autres *non-palatalisés* (type *prēnsi*). La palatalisation des parfaits du premier type s'explique par la résolution de *k* en *y* devant *s*, et par la combinaison du groupe *ys* en [š], comparable à celle qui a eu lieu aussi en catalan. Après le passage de la palatale [š] à [x], spirante vélaire sourde, la distinction qui existait en ancien castillan entre les deux types de parfaits n'a pas disparu, mais elle a seulement changé de nature. En castillan moderne, les parfaits latins en *-si* sont représentés par des parfaits *gutturalisés*, et par des parfaits *non-gutturalisés.*

Les paradigmes de l'ancien castillan sont les suivants :

(Type *dīxī*)	(Type *prē(n)sī*)
dixe, dixi, dix	*prise, prisi, pris*
dixist(e), dexist(e)	*prisist(e), presist(e)*

dixo	*priso*
dixiemos	*prisiemos*
dixiestes	*prisiestes*
dixieron	*prisieron*

A la 2e pers. sing. *presist(e)*, que l'on peut déduire de *quesiste*, Berceo, S. Dom. 767, présente un *e* étymologique dans la syllabe initiale. L'*e* de la première syllabe de *dexiste* provient au contraire de la dissimilation de *i* devant l'*i* accentué de la désinence. L'un et l'autre sont phonétiques. Dans *dixist(e)* et *prisist(e)* au contraire il faut voir une influence du vocalisme de la 1e pers. sing.

A la 3e pers. sing., l'*i* de *priso* Cid 100, 405, Berceo S. Dom. 440, etc. est analogique de la 1e pers. sing. La forme phonétique serait *preso*, mais elle ne paraît pas attestée en ancien castillan. *Preso*, Cid 1681, donné comme un parfait par A. Gasner (*Altspan. Verb.*, p. 179) est un participe passé ; dans le *Poema de mio Cid*, on ne trouve que la forme avec *i* à la 3e pers. sing. ; cf. Menéndez Pidal, *Cantar*, I, p. 280. *Preso* se trouve dans le *Libro de Alexandro*, v. 1874 ; cf. F. Hanssen, *Conj. leon.*, p. 49. Cependant, en dehors du verbe *prender*, on note la conservation de l'*e* étymologique dans *exo* < **exit* (class. *exivit*), Berceo S. Dom. 84_2, 290_4 416_4, à côté des analogiques *ixo*, ibid., 194, 326_1, *yxo* 516_2.

L'*i* de la syllabe initiale de *prisieron* s'explique par l'inflexion de *e* en *i* sous l'action du *y* de la désinence. Si l'on trouve *e*, comme dans *exieron*, Cid 1245, c'est sans doute sous l'influence d'une 3e pers. sing. *exo* non attestée dans le Poème, ou sous l'influence de l'indicatif présent *exo*, Cid. 156, *exe* 1091.

Appartenaient en ancien castillan un type *dixī*, les parfaits des verbes *cocer*, *-ducir*, *-exir*, *huir*, *-struir*, *traer*. Les 3e pers. sing. étaient *coxo*, *-duxo*, *ixo* et *exo* < **exit*, *fuxo* < **fuxit* (class. *fugit*), *-struxo*, *traxo*. Pour le type étymologique **fuxit*, voir notre *Morphol. hist. du Rouss.*, p. 159. Ce type est admis aussi par M. Menéndez Pidal, *Manual*[5], § 180, 4, et A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 117.

Appartenaient au type *prĕ(n)sī*, les parfaits des verbes *despender*, *escribir*, *meter*, *poner*, *-prendrer*, *reir*, *responder*, *romaner*, *-querer* dont les 3e pers. sing. étaient *despiso*, *escriso-escripso*, *miso*, *puso*, *-priso*, *riso*, *respuso*, *remaso*, *-quiso*.

Nous ferons quelques remarques au sujet du vocalisme de quelques-uns de ces parfaits,

1° *Parfait de* PONER. — Anc. cast. : *pusi-puse-pus*, *pusiste*, *puso*, *pusiemos*, *pusiestes*, *pusieron*; cast. mod. *puse*, *pusiste*, *puso*, *pusimos*, *pusisteis*, *pusieron*.

Nous admettons à la base de ce paradigme un type en *-si*, bien que le classique *pŏsui* rende aussi bien compte des formes du castillan et du portugais. M. Fr. Hanssen (*Span. Gr.*, § 31, 11) admet plutôt le type *pŏsui* ; M. W. Meyer-Lübke (*Rom. Gr.*, II, § 291) part au contraire de *pǫsi*, ainsi que M. E. G. Wahlgren, *Act. anal.*, p. 235. On a plusieurs exemples en latin de la forme *posi*, et c'est à ce type que les autres langues romanes font remonter leur parfait ; cf. roum. *puse*, ital. *pose*, v. prov. et v. cat. *pos* (voir E. G. Wahlgren, *op. cit.*, p. 60). Vu la présence en espagnol du participe passé *puesto*, provenant d'une forme **pŏstu* liée elle-même en latin préroman à un parfait en *-si*, il est probable que pour le castillan et le portugais il faut remonter à *posi*. Quant à l'*ǫ* de ce type, il peut s'expliquer par une réfection sur **respǫ(n)sī* (class. *respōndī*).

L'*u* de *pusi*, *puse*, *pus* est dû à l'inflexion de *ǫ* sous l'action de l'*i* final latin ; celui de *pusiemos*, *pusiestes*, *pusieron* s'explique par la fermeture de l'*o* inaccentué du radical devant le *y* de la désinence. Quant à l'*u* de *pusiste* et de *puso*, il est analogique de la 1e pers. sing. Cependant on trouve encore *poso* chez Berceo, Milagr. 68, à côté de *puso*, Loor. 37. De même à la 2e pers. sing., la forme phonétique *posiste* se rencontre dans le même auteur ; cf. Loor. 27. C'est peut-être cette forme qui a déterminé *posistes*, Arch. de Hita 849, comme *dixiste* a déterminé *dixistes* au v. 757.

2° *Parfait de* QUERER. — Anc. cast. : *quisi-quise- quis, quisiste, quiso, quiesiemos, quisiestes, quisieron* ; cast. mod. *quise, quisiste, quiso, quisimos, quisisteis, quisieron.*

Le continuateur phonétique de **quaesi* devrait être **quiese, quesiste, *quieso,* etc. Mais en réalité le type **quaesi* a été remplacé de très bonne heure par un type en *ę*, analogique de **prę(n)sī*. La ressemblance qui existait entre **presisti, *presĭmus, *presistis, *presĕrunt* d'une part, et les formes correspondantes de **quaesi* de l'autre, a amené la création de formes **quęsī, *quęsĭt* sur le modèle de **pręsī, *pręsĭt*. **Quęsī* et **quęsĭt* ont donné régulièrement, en castillan prélittéraire, *quise* et **queso*, parallèles au v. prov. *quis* et *ques*. Mais **queso* a été remplacé par *quiso* sur le modèle de la 1e pers. sing. L'*i* de *quise* s'est aussi introduit à la 2e pers. sing. *quisiste* ; on trouve cependant encore *quesiste* dans Berceo, S. Dom. 767. C'est une forme *quesiste* qui a déterminé sans doute *quesistes* dans l'Arch. de Hita, 762. En dehors de toute influence analogique, on trouve phonétiquement *i* à la syllabe initiale des formes du pluriel : *quisiemos, quisiestes, quisieron.*

3° *Parfait de* TRAER. — Anc. cast. : *traxe, traxiste, traxo, traxiemos, traxiestes, traxieron* ; cast. mod. *traje, trajiste, trajo, trajimos, trajisteis, trajeron.*

D'après le traitement de *a* dans *eje* < v. cast. *exe* < lat. *axe, traxit* aurait dû donner *trexo*. Cette forme se trouve de fait dans la *Cronica general*, édit. Menéndez Pidal, 1906, p. 55 b, 35. L'*a* de *traxe, traxiste*, etc. s'explique sans doute par une influence analogique du radical du présent ; cf. v. cast. *trayo, traes*, etc. ; *traya, -as, -a*, etc. ; *traer*.

Certains parfaits qui auraient dû normalement appartenir au type *prĕ(n)sī* et avoir par conséquent un radical sigmatique, ont appartenu en ancien castillan au type *dīxī* et ont eu un radical terminé en *x* [= *š*].

1° *V. cast.* CINXO, TANXO. — D'après *anxia* > *ansia* on s'attend

à trouver *cinxit* > *cinso*, **tanxit* (class. *tetigit*) > *tanso*. De fait on trouve dans Berceo *tanso* S. Oria 144, *tansieron* S. Mill. 337. Mais le *Poema de mio Cid* présente *tanxo* 1673, ainsi que *cinxo*, *cinxiestes* si fréquents chez lui.

Cinxo et *tanxo* sont sans doute dus à l'influence des formes du présent (cf. *tañe*, *tañen*, *tañer* ; *ciñe*, *ciñen*, *ceñir*) ou des parfaits faibles *ciñó*, *tañó*, qui ont communiqué leur *ñ*, d'où **ciñso*, **tañso*, et, par suite de l'assimilation de *s*, *ciñxo*, *tañxo*, écrits *cinxo*, *tanxo*.

Ces parfaits forts ont disparu de la langue moderne.

2° *V. cast.* RAXO. — Ici c'est l'influence d'autres parfaits qui est en jeu. L'ancien castillan *raxo*, Cid 3655, a été refait sur *traxo* < *traxit*, par suite de la ressemblance des infinitifs *raer* et *traer*.

D'autres formes du même genre sont signalées par M. Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 18 : v. cast. *rixe* (*risi*), *quixe* (**quaesi* , analogiques de *dixe*. On constate la même reformation sur *dixi* et *duxi* dans le v. gal. *pux*, *prix*, *quix*, etc. (J. J. Nunes, *Crestom. arcaica*², Gloss.) et dans l'astur. mod. *fexi* ou *fixi*, *puxe*, *quixe* (cf. Fr. Hanssen, *loc. cit.*).

3° *V. cast.* ADUSSO. — Au lieu des formes palatalisées attendues, on trouve parfois dans les anciens textes des formes avec *s* ou *ss*. A. Gassner (*Altspan. Verb.*, p. 174 sq.) cite *adusso*, *aduso* < *adduxit*, *essiste* < **existi*, *fuso* < **fuxit* et *fussieron* dans Berceo ; cf. *destrusieron*, *destrusoron* dans les *Anales Toledanos*, Esp. Sagr., XXIII, p. 414.

Mais les formes sigmatiques relevées par A. Gessner dans l'édition des œuvres de Gonzalo de Berceo par Janer ne nous paraissent pas bien sûres. Dans l'édition critique de *S. Domingo de Silos*, par M. J. Fitz-Gerald, au lieu de *adusiestes* cité par A. Gassner, pour la strophe 280, on trouve *aduxiestes*. D'après ce texte bien établi, on voit que les formes en *s* ne sont pas de Gonzalo de Berceo ; cf. *ixieron* str. 286, *traxiestes* 280, *exió* 304, *dixieron* 360.

Il ne nous apparaît pas que ces formes sigmatiques soient castillanes.

4° *V. cast.* VISCO, NASCO. — Pour ces parfaits que l'on fait remonter à *vīxit* (cf. Menéndez Pidal, *Manual*[5], § 120, 4, et A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 177) et à **naxit* (cf. A. Gassner, *loc. cit.*), à tort d'après nous, nous renvoyons ci-dessous, p. 84.

De tous les parfaits sigmatiques de l'ancien castillan, seuls quelques-uns se sont conservés dans la langue moderne. Ce sont *puso* et *quiso*, dont les paradigmes ont été donnés plus haut, p. 70, 71. Dès l'ancien castillan, on trouve couramment employées les formes faibles *escribió*, *metió*, *-prendió*, *-pendió*, *rió*, *remaneció*, *respondió*.

Parmi les parfaits palatalisés, la langue a conservé, après le passage de [š] à [x], *dijo*, *-dujo*, *trajo*. Dès l'ancien castillan, *cinxo*, *coxo*, *destruxo*, *fuxo*, *raxo*, *tanxo* ont possédé à côté d'eux des formes faibles qui seules ont persisté ; cf. *ciñó*, *coció*, *destruyó*, *huyó*, *rayó*, *tañó*. L'ancien castillan possédait de même, à côté de *ixo* ou *exo*, la forme faible *ixió* ou *exió*. Mais le verbe lui-même ayant disparu du lexique de la langue littéraire, ces formes ne sont plus représentées aujourd'hui.

D. — Parfaits en -ui.

Les parfaits latins en *-ui* ayant laissé des continuateurs en ancien castillan sont : *habui*, *jacuit*, *placui*, *potui*, *sapui*, *tenui*, *tribui* — **capui* (class. *cepi*), **conouui* (class. *cognovi*), **credui* (class. *credidi*), **creuui* (class. *creui*), **sedui* (class. *sēdi*), **stetui* (class. *stĕti*). Pour **tracui* et **traxui*, cf. ci-dessous, p. 83. Nous verrons plus bas, p. 84 sq., que cette classe s'est considérablement accrue en hispano-roman.

Nous étudierons tout d'abord ce qui concerne les modifications de la consonne finale du radical.

L'évolution du groupe *cons.* + *w* en hispano-roman peut se résumer dans le tableau suivant :

a) *habuit* > **awwet*
**conouuit* > **conowwet*
sapuit > **saupwet*

b) **creduit* > **crewwet*
**stetuit* > **esteudwet*

c) *placuit* > **plaugwet*

d) *tenuit* > **tewwet*

Les anciennes occlusives sonores latines ont complètement disparu. Il en est de même de *n*, occlusive sonore au point de vue buccal.

Comment s'est produit cet amuïssement, que le résultat castillan nous force à admettre, et pourquoi la consonne finale du radical s'est-elle tantôt conservée et tantôt amuïe ?

Le groupe *cons.* + *w* a dû présenter en hispano-roman la même difficulté articulatoire que dans les autres langues romanes. Dans les types nominaux, ne faisant partie d'aucun système, le *w* a été éliminé purement et simplement ; cf. **manuaria* > *manera* à rapprocher du cat. *manera*, du fr. *manière* et du v.prov. *maniera*. Par contre dans les parfaits en *-ui*, le *w* étant senti comme caractéristique de tout un système morphologique, ne pouvait disparaître sans danger pour ce dernier. La tendance à l'amuïssement a été contrebalancée par une autre tendance, d'ordre psychologique, qui a déterminé une anticipation de l'articulation labiale ou vélaire du *w*. Cette dernière à son tour a amené soit l'assimilation totale de la consonne finale du radical, soit la production d'un nouvel *w* devant cette consonne (types *habuit* > **awwet*, *sapuit* > **saupwet*).

Le phénomène d'anticipation articulatoire de *w* est loin d'être

particulier au castillan. Il faut le supposer aussi en français, en provençal, en catalan et en portugais, par exemple. Mais le résultat de cette anticipation, dans ces langues, n'est pas toujours celui que nous avons signalé pour le castillan.

En français, il y a toujours eu assimilation de la consonne finale du radical avec le *w* de la désinence ; cf. *habuit* > **awwet* **awet* > **owet* > v. fr. *out*, *sapuit* > **sabwet* > **sawwet* > **sawet* > **sowet* > v. fr. *sout*, *placuit* > **plagwet* > **plawwet* > **plawet* > **plowet* > v. fr. *plout*, **stĕtuit* > **estedwet* > **estiedwet* > **estiewwet* > **estiwwet* > **estüwet* > **estüẅet* > v. fr. *estut*, *potuit* > **podwet* > **puodwet* > **puowwet* > **powwet* > **powet* > v. fr. *pout*, etc. On voit la différence qui existe à ce point de vue entre le français et le castillan qui suppose un processus *sapuit* > **saupwet* > v. cast. *sopo*, *placuit* > **plaugwet* > v. cast. *plogo*, **stĕtuit* > **esteudwet* > v. cast. *estudo*. Sans parler, bien entendu, du cas où la consonne finale du radical est un *l* ou un *r* ni de celui où c'est une nasale. Le premier, représenté par le français *valuit* > *valut*, **moruit* > *mourut*, n'existe pas en castillan, qui présente dès l'origine pour ces verbes des parfaits faibles ; le second, représenté par le castillan *tuvo* < *tenuit* n'a pas d'équivalent en français, où *tin(s)* est analogique de *vin(s)* < *vēnī*.

Les faits du provençal se rapprochent davantage de ceux du castillan, du moins dans le cas où la consonne finale du radical est un *p* latin. On constate la production d'un *w* implosif dans *sapuit* > **sawbwet* > v. prov. *saup*. Mais on voit déjà la différence qui sépare le provençal du castillan : le phénomène a eu lieu ici avant la sonorisation de *p* (v. cast. *sopo*), là après la sonorisation (v. prov. *saubist* < *sapuisti*). L'accord est complet dans le cas de *habuit* > **awwet* > **agwet* > v. prov. *ac*, **creduit* > **crewwet* > **cregwet* > v. prov. *crec*, **seduit* > **sewwet* > **segwet* > v. prov. *sec*, etc. Mais au contraire du castillan, on a eu **stetuit* > **estedwet* > **estewwet* > **estegwet* > v. prov. *estec*, et *placuit* > **plagwet* > v. prov. *plac* (sans assimilation dans ce dernier cas). De plus, le provençal admet à la base des types *volui*, *valui*

que ne connaît pas l'hispano-roman, et *tenui* y a un autre développement qu'en castillan ; cf. v. prov. *tenuit* > *tenc*.

Ultérieurement le groupe *-w/w-*, qui s'est différencié en *g/w-* en provençal, s'est simplifié en *-w-* en hispano-roman, comme en gallo-roman septentrional. Quant au résultat de *-w-*, il est différent ici et là ; en français *w* s'est dento-labialisé en *v* ; en castillan, il a passé à *b̄* bilabial.

Au point de vue consonantique, les parfaits castillans du type *-ui* se divisent donc en quatre groupes :

1° groupe à radical terminé par [*p*] : *sapuit* > **saupwet* > v. cast. *sopo* ;

2° groupe à radical terminé par [*b̄*] : *habuit* > **awwet* v. cast. *ovo*, **conouuit* > v. cast. *conuvo*, **creduit* > *crewwet* > v. cast. *crovo*, *tenuit* > **tewwet* > v. cast. *tovo*, etc. ;

3° groupe à radical terminé par [*đ*] : **stĕtuit* > **estedwet* > **esteudwet* > v. cast. *estudo* ;

4° groupe à radical terminé par [*g*] : *placuit* > **plagwet* > **plaugwet* > v. cast. *plogo*..

Ainsi au cours de l'évolution des groupes latins *cons.* + *w* dans les continuateurs castillans des parfaits en *-ui*, la voyelle du radical s'est trouvée en contact avec un *w* implosif qui a formé avec elle une diphtongue dont nous allons étudier le développement.

Pour plus de clarté dans l'exposé, déjà assez difficile à suivre par lui-même, nous examinerons le cas où la voyelle du radical est accentuée ; puis celui où elle est inaccentuée. Dans le premier, nous étudierons successivement le radical de la 3e pers. sing. et celui de la 1e pers. sing. ; dans le second, celui de la 2e pers. sing. et celui des trois personnes du pluriel.

I. — Voyelle du radical accentuée.

a) 3e *pers. sing.* — Par suite de la combinaison de la voyelle radicale avec le *w* provenant de l'assimilation de la consonne finale du radical ou de la transposition du *w* de la désinence, on a dû avoir les cinq diphtongues suivantes :

ęu < *ē̆*, *ī̆* lat. + *w* (*tĕnuit*, **crĕduit* **crēuuit*, **sĕduit*, *trĭbuit*).

ęu < *ĕ̄* lat. + *w* (**stĕtuit*).

au < *ă* lat. + *w* (*habuit*, *placuit*, *sapuit*, **capuit*, *jacuit*).

ǫu < *ŏ* lat. + *w* (*pŏtuit*)

ǫu < *ō̆* lat. + *w* (**conōuuit*).

Le résultat attendu pour *au* se retrouve dans l'anc. cast. *ovo* ; cf. encore v. cast. *plogo*, *sopo*, *copo*, *yogo*.

De même *ǫu* aboutit régulièrement à *u* dans le v. cast. *conuvo* ; cf. en lat. **couraui* > *cūravi*. Parallèlement on attendrait *ęu* > *u*, comme dans le latin **deucō* > **dūco*. Mais l'ancien castillan ne présente pour *tenuit*, **crĕduit*, **crēuuit*, **sĕduit*, *trĭbuit* que des formes en *o* : *tovo*, *crovo*, *sovo*, *trovo*. Voici comment nous expliquons cette anomalie. Soit **crę̣uuit*, en réalité **crę̣u/uet*, après le passage de *i* final à *e*. La diphtongue *ęu* a d'abord passé à *ǫu*, d'où **crǫu/uet*. Si l'action assimilatrice de *u* avait pu s'exercer encore, *ǫu* serait *u*, comme dans *conuvo*. Mais avant qu'elle ait pu avoir lieu, *w/w* s'est simplifié, et le *w* explosif de **crǫ/we* a été sans effet sur l'*ǫ* précédent ; d'où après la fermeture de *w* en *b* fricatif et le remplacement de *-e* final par *-o*, la forme ancienne *crovo*. Dans *conuvo*, la combinaison de *ǫu* en *u* avait eu lieu avant la simplification de la géminée *-ww-*, ce qui s'explique d'ailleurs facilement si l'on considère que *ǫu* est plus proche de *u* que *ęu*, et que ce dernier, pour devenir *u*, doit d'abord passer par *ǫu*.

Quant à *ǫu*, le portug. *pôde* indique qu'il a dû aboutir à *ǫ*. On

ne trouve aucune trace de **podo* en vieux castillan, mais cela s'explique par le fait que le vocalisme de la 1e pers. sing. s'est généralisé à la 3e pers. sing., comme nous l'avons déjà constaté pour les parfaits en *-si*. C'est aussi à *ǫ* qu'à dû se réduire *ęu*, dans **estęwdwet* < *stĕtuit*; cependant là aussi, la forme attendue **estodo* a été remplacée dès les premiers textes par la forme *estudo*, analogique de la 1e pers. sing. Pour le vocalisme des 1e pers. sing. *pude* et v. cast. *estude*, voir ci-dessous.

b) *1e pers. sing.* — Ici se pose la question de savoir si l'*i* final a influé sur le vocalisme du radical. Sauf le cas de *pŏtui* et de **stĕtui*, on peut dire que son action a été nulle. A ces deux exceptions près, le vocalisme radical de la 1e pers. sing. est identique à celui de la 3e pers.

Pour certains parfaits, la raison en est que le résultat de la combinaison de la voyelle radicale avec *w* n'est pas susceptible de s'infléchir. C'est le cas de *habuī*, *placuī*, *sapuī*, *capuī*, *jacuī*, et de **conōuuī*. L'*ǫ* résultant de *a* lat. + *w* ne peut éprouver de modification devant l'*i* final; ni non plus l'*u* issu de *ō* lat. + *w*. On a donc en ancien castillan *ove*, *plogue*, *sove*, *cope*, *yogue* et *conuve*, avec *o*, respectiv. *u*, comme dans les 3e pers. sing. correspondantes.

Pour les autres parfaits où la combinaison de la voyelle radicale latine avec *w* a amené la production d'un *ǫ́* (**tēnui*, **crēdui*, **crēuui*, **sēdui*, *trĭbui*), l'absence de toute inflexion de la part de *i* final et la non-fermeture de *ǫ́* en *ú* à la 1e pers. sing. s'expliquent par le contact de *ǫ́* avec un *w*.

Nous avons parlé de l'action inhibitive de *w* dans les langues romanes, à propos de *rŭbeu*; cf. *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 217. Pour ce qui est des parfaits en *-ui*, le provençal offre des exemples qui montrent bien que la présence d'un *w* en contact avec la voyelle du radical a empêché l'action de l'*i* final à la 1e pers. sing. Alors que *prē(n)sī* et *fēcī* sont devenus *pris* et *fis*, *dēbui* a au contraire abouti à *dęc* par les étapes *dęwwi* — *dęgwi*, et **conōuuī* à *conǫc*. Le sort de *ę́* et *ǫ́* latins dans ces deux 1e pers.

sing. est le même que dans les 3e pers. sing. correspondantes, qui sont également *dẹc* et *conọc*. Si l'on a *tinc* < *tēnui* à côté de *tẹnc* < *tenuit*, c'est que le cas est tout à fait différent. Dans *tenui* > *tinc*, il n'y a jamais eu de *w* en contact avec l'*ẹ* du radical, et l'*i* final a pu agir sur ce dernier. A la 3e pers. sing. au contraire, faute d'un *i* final, l'inflexion n'a pu avoir lieu, et l'*ẹ* du radical s'est maintenu intact, d'où *tẹnc*.

Les faits du castillan s'expliquent à peu près de la même façon.

Si, pendant tout le temps qu'a duré le phénomène d'inflexion, la voyelle radicale a été immédiatement suivie d'un *w*, l'*i* final de la 1e pers. sing. n'a pu agir sur elle pour la fermer. Mais si, dans l'intervalle, la voyelle en est venue à ne plus se trouver en contact avec un *w*, la fermeture a eu lieu.

Soit le parfait **crĕduī*, et son aboutissement **crow/wi* que nous connaissons déjà. Le contact de *w* a empêché *ọ́* de se former en *ú*. Plus tard, le *w* s'est changé en *b* fricatif ; mais à ce moment-là, sans doute, le phénomène d'inflexion avait cessé d'exister et *ọ́* s'est maintenu, d'où le v. cast. *crove*. La même explication vaut pour *tove*, *sove*, *trove*.

Dans **pọdwi* et **estọdwi*, au contraire, résultant de la combinaison de *ọ*, *ẹ* + *w* dans des formes plus anciennes **pọwdwi*, **estẹwdwi* (cf. ci-dessus, p. 75), l'*ọ́* n'étant pas immédiatement suivi d'un *w* s'est fermé en *ú* sous l'action de l'*i* final ; d'où le v. cast. *pude* (conservé dans la langue moderne) et *estude*.

II. — Voyelle du radical inaccentuée.

c) *2e pers. sing.* — A la différence de ce qui a lieu lorsque la voyelle du radical est accentuée, il n'y a plus ici à l'origine que trois diphtongues :

ẹu < *ĕ*, *ē*, *ĭ* lat. + *w* (**stĕtuisti*, *tēnuisti*, **crēduisti*, **crēuuisti*, **sēduisti*, *trĭbuisti*) ;

au < *a* lat. + *w* (*habuisti*, *placuisti*, *sapuisti*, **capuisti*, *jacuisti*);

ǫu < *ŏ*, *ō* lat. + *w* (*pŏtuisti*, *cōnouuisti*).

Le résultat de la monophtongaison de ces diphtongues a été le suivant :

au > *o* (v. cast. *oviste*, *ploguiste*, *sopiste*, *copiste*, *yoguiste*)

ǫu > *u* (v. cast. *pudiste*, conservé encore aujourd'hui, *conuviste*).

Pour *ęu* on a eu un double résultat. Dans **crewwisti* (< **crēduisti* ou **crēuuisti*), la réduction de *-ww-* en *-w-* a eu lieu au stade **crǫwwisti* et avant que le groupe *ǫw* provenant de *ęw*, ait eu le temps de passer à *u* ; voir ci-dessus, p. 79. Dans **estewdwisti* (<**stetuisti*), au contraire, le *w* implosif n'a pu s'amuïr comme plus haut, et le résultat de la combinaison de *ę* avec *w* a été *ǫw*, puis *u*, d'où v. cast. *estudiste*.

d) 1e, 2e, 3e *pers. plur.* — Pour les mêmes raisons que nous avons déjà signalées, le *y* des terminaisons *-iemos*, *-iestes*, *-ieron* n'a eu aucune action aur l'*o*, provenant de *au*, du v. cast. *oviemos*, *ploguiemos*, *sopiemos*, *copiemos*, *yoguiemos*, *oviestes*, etc., *ovieron*, etc., ni sur l'*u*, issu de *ǫu*, de *pudiemos*, v. cast. *conuviemos*, *pudiestes*, etc., *pudieron*, etc., ou celui, issu de *eu*, de *estudiemos*, *estudiestes*, *estudieron*.

Il n'a pu agir davantage dans les parfaits du genre de **crǫwiemos* (< **cręwwiemos* < **crēduimus* et **crēuuimus*), à cause du contact de *ǫ* avec *w*. Au moment où *w* s'est changé en *b* fricatif, le phénomène d'inflexion avait cessé d'exister, d'où en v. cast. *croviemos*. Cf. de même *toviemos*, *soviemos*, *troviemos* ; *croviestes*, etc. ; *crovieron*, etc.

Nous dirons un mot de la désinence *-o* de la 3e pers. sing. D'après M. Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 8, J. Cornu, *Grundr.*, I², p. 1029 et M. A. Zauner, *Altspan. Elb.*, p. 25, cette désinence

serait phonétique dans les parfaits en *-ui*, et c'est même de là qu'elle aurait passé aux autres parfaits forts.

Nous croyons, au contraire, que la terminaison *-o* est analogique non seulement dans les parfaits forts en *-i* et en *-si*, mais encore dans les parfaits en *-ui*. On ne peut alléguer aucun autre exemple de *-ue* devenant *-uo* ; *algo* provient en effet de *aliquod* et non de *aliquid*, *cinco* < **cinque* est pour un ancien **cinque* refait d'après *cuatro* (cf. v. portg. *cinque*, mod. *cinco* par suite du même phénomène). C'est sans doute pour différencier la 1re et la 3e pers. sing., toutes les deux terminées phonétiquement en *-e* < *-ī*, *-it*, qu'on a adopté à la 3e pers. la terminaison *-o*, caractéristique des parfaits faibles des verbes en *-ar* et en *-ir*. C'est **amọt* et **partĭot* qui ont probablement servi de modèle.

Voici les paradigmes de l'ancien castillan, classés suivant la qualité de la voyelle radicale latine.

I. — Voyelle radicale latine : ē, ĭ.

(**crēduī*, **crēuuī*)	(**sēduī*)	(**tēnuī*)	(*trĭbuī*)
crove, -i	*sove, -i*	*tove, -i*	*trove, -i*
croviste	*soviste*	*toviste*	*troviste*
crovo	*sovo*	*tovo*	*trovo*
crovieмos	*soviemos*	*toviemos*	*troviemos*
crovieste	*soviestes*	*toviestes*	*troviestes*
crovieron	*sovieron*	*tovieron*	*trovieron*

II. — Voyelle radicale latine : ĕ

(**stĕtuī*)
estude, -i
estudiste
† *estudo*
estudiemos
estudiestes
estudieron

III. — Voyelle radicale latine : a

(*habuī*)	(*placuī*)	(*sapui*)	(**capuī*)	(**jacuī*)
ove, -i, of	*plogue, -i*	*sope, -i*	*cope, -i*	*yogue, -i*
oviste	*ploguiste*	*sopiste*	*copiste*	*yoguiste*
ovo	*plogo*	*sopo*	*copo*	*yogo*
oviemos	*ploguiemos*	*sopiemos*	*copiemos*	*yoguiemos*
oviestes	*ploguiestes*	*sopiestes*	*copiestes*	*yoguiestes*
ovieron	*ploguieron*	*sopieron*	*copieron*	*yoguieron*

IV. — Voyelle radicale latine : ŏ, ō

(*pŏtui*)	(**conōuui*)
pude, -i	*conuve, -i*
pudiste	*conuviste*
† *pudo*	*conuvo*
pudiemos	*conuviemos*
pudiestes	*conuviestes*
pudieron	*conuvieron*

Les formes de ces paradigmes sont toutes phonétiques, à l'exception de *estudo* et de *pudo*, désignés par le signe † et qui sont pour **estodo* et **podo*. Nous avons fait remarquer plus haut que le portugais fait *pôde* à la 3e pers. sing.

Cependant déjà dans Gonzalo de Berceo et dans l'Archiprêtre de Hita on trouve des formes qui présentent *u* au lieu de *o* au radical ; cf. dans Berceo : *supo* S. Dom. 249, *suvo* Miss. 178, Sacr. 178, *supieron* S. Oria 101, *tuvieron* ibid. 54, *mantuvieron* Sacr. 215, et dans l'Arch. de Hita : *plugo* 1183[4], 1690[4]. S'il s'agit vraiment de formes appartenant à l'auteur et non aux copistes, il faut admettre que dès l'époque des deux poètes, le mouvement de reformation qui entraînera en castillan moderne *hube, tuve, supe*, etc. commençait à se dessiner.

Inversement on trouve dans l'Arch. de Hita *estodieron* 1098, à côté de *estudo* 1416_4, 1417_4. Cette forme s'explique sans doute par le double paradigme que l'ancienne langue possédait pour le parfait de *poder*. A côté du paradigme cité plus haut et remontant à *pŏtui, potuisti,* etc., l'ancien castillan en connaissait un autre refait sur l'infinitif et sur le modèle du parfait de *vender* : *podí, podiste, podió, podiemos, podiestes, podieron*. Parallèlement à *vendiemos, -iestes, -ieron*, il n'y a pas eu non plus d'inflexion de la voyelle radicale dans *podiemos, -iestes, -ieron*. *Podí* se trouve dans Berceo, S. Mil. 608, à côté de *pódi* ibid. 522, S. Dom. 244. Berceo présente encore *podió* S. Mill. 714, *podiemos* S. Dom. 755, *podiestes* S. Oria 197, et *podieron* ibid. 101 ; cf. Fr. Hanssen, *Sobre la Conjug. de Gonz. de Berceo*, 1895, p. 40, et A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 172. La présence de doubles formes comme *pudieron* et *podieron* a sans doute entraîné la réfection de *estudieron* en *estodieron* dans l'Arch. de Hita.

Il ne semble pas que l'ancien castillan ait connu un parfait *trogo* < **tracuit* (class. *traxit*). Ce parfait se rencontre dans les documents léonais étudiés par M. E. Staaff, *Dial. léon.*, p. 303, ainsi que dans le *Libro de Alexandro : trogo* 282, *trogyemos* 1288, *troguieron* 1425. A côté de *trogo*, le léonais possède encore un parfait *troxo* qui ne remonte pas à un type **traxuit* (= *traxit* × **tracuit*) comme l'admet M. Menéndez Pidel. *Manual*[5], § 120, 3, mais qui s'explique par une contamination de *trogo* et de **traxo* ; cf. dans le *Libro de Alexandro* : *troxo* 1341, *troxieron* 425. D'après M. Fr. Hanssen *Span. Gr.*, § 31, 10, *troxo* est aussi tolédanais. On le trouve encore dans l'Archiprêtre de Hita (cf. *troxo* 779, 902_3, *troxieron* 1470_4 [*troxiese* 1173], à côté de *traxo* 1498_2), et dans Santillana (cf. *truxo*, Class. cast., p. 24 [*truxiera*, ibid. p. 46]). Mais ces formes ne paraissent pas appartenir au castillan.

A défaut de **tracuit*, on doit probablement admettre pour l'ancien castillan des bases **nascuit*, **viscuit*, **trascuit*, **parescuit*, etc.

A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 177, fait remontre le v. cast. *nasco* à **nascit*. De l'examen des diverses langues romanes, il ressort qu'il a existé en latin préroman un parfait **nascui* ; cf. ital. *nacqui*, roum. *nascui*, a. prov. *nasc* (3e pers. sing. ; cf. J. Anglade, *Gram. anc. prov.*, p. 298, n. 3), v. cat. *nasch* (3e pers. sing. ; cf. *Morph. hist. rouss.*, p. 157). Il est vraisemblable que le v. cast. *nasco* remonte lui aussi à **nascuit* ; cf. Fr. Hanssen, *Span. Gr.*, § 31, 14.

Sous l'influence de **nascuit*, *vixit* a dû donner naissance en latin préroman à **viscuit*, d'où les formes du v. franç. *vesquit*, du v. prov. *visc*, *visquet*, *vesquet* et du cat. *visqui*, *visqueres*, *visqué*, etc. Ce même type **viscuit* explique aussi sans doute le v. cast. *visco*. Pour une explication semblable, voir Fr. Hanssen, *loc. cit.* M. Menéndez Pidal (*Manual*5, § 120, 4) et A. Gassner (*loc. cit.*) font au contraire remonter *visco* à *vixit*, hypothèse qui se heurte à la grave difficulté d'expliquer le *k* de *visco*.

A côté de *traxo*, l'ancien castillan possédait une forme *trásco* ; cf. dans Berceo, *trasqui*, Milag. 250, *trasco* ibid. 49, *trasquiemos* ibid. 392 et *trasquieron* S.Dom. 484. Ces formes sont à rapprocher de celles du vieux catalan : *trasch*, *trasqueren* ; cf. notre *Morphol. hist. rouss.*, p. 159. Il faut peut-être les dériver d'un type **trascui* qne nous avons été amené à supposer pour les formes de l'ancien catalan, et que nous avons expliqué de la façon suivante : « *Traxit*, par suite de sa ressemblance avec **naxit* (refait sur *vixit* et d'où provient l'ancien parfait *naix*) a pu passer à **trascuit*, sur le modèle de **nascuit*, forme parallèle de **naxit* » ; cf. *loc. cit.* Dans ce cas, le type **naxit* aurait aussi existé en hispano-roman, mais il aurait disparu à date prélittéraire au profit de **viscuit* analogique de **nascuit*.

Les parfaits de l'ancien castillan *paresco* Berceo S. Dom. 333, *amasco* (pour *amanesco*) S. Mill. 121, proviennent des types **parescuit*, **amanescuit*, refaits sur le radical du présent **parescere*, **amanescere* sur le modèle de **nascere* —**nascui*. Pour d'autres cas semblables en ancien catalan, voir notre *Morph. hist. rouss.*, p. 157.

A l'intérieur même du castillan, la classe des parfaits en *-ui* s'est enrichie de très bonne heure.

Par suite d'un croissement avec le paradigme du *sove* < **sēdui*, *estar* a développé de nouvelles formes de parfaits en *-ove* ; d'où en ancien castillan :

estove, -i	*estoviemos*
estoviste	*estoviestes*
estovo	*estovieron*

Il peut se faire que la réfection ait commencé par la 3e pers. sing., où l'on avait primitivement **estodo*, avec un vocalisme identique à celui de *sovo*. Cette action de *sovo* sur **estodo* est tout à fait vraisemblable, étant donnée la parenté sémantique des deux verbes.

On a vu, p. 68, que l'ancien castillan possédait un parfait *andide*. Un croisement avec *estudi* a donné naissance au paradigme :

andude	*andudiemos*
andudiste	*andudiestes*
andudo	*andudieron*

De plus, il existait en ancien castillan un paradigme remontant à **andavi*, dont on retrouve des traces ; cf. *andé* Arch. de Hita 959, *andó* Mar. Egipc. 370, *andaron* Libro de Alex. 1605, *andarun* José 41. Une réfection de *andó* sur *estovo* a amené le paradigme :

andove	*andoviemos*
andoviste	*andoviestes*
andovo	*andovieron.*

La ressemblance des terminaisons des infinitifs *andar* et *demandar* a pu déterminer à son tour, en ancien castillan, un type *demandudo* d'après *andudo*. C'est à tort, pensons-nous, que M. Fr. Hanssen voit ici une influence de *pudo* ; cf. *Span. Gr.*, § 31, 11.

De tous les parfaits forts en *-ui* étudiés jusqu'ici, le castillan moderne n'a gardé que les continuateurs de *tove, ove, plogue, sope, cope, pude, estove, andove*. Ont disparu *crove, sove, trove, estude,*

yogue, conuve, nasque, visque, trasque, paresque, andude, demandude. Nous ne parlons évidemment que de la langue littéraire.

A la place des types qui ont disparu, le castillan emploie des formes faibles : *cresció* (**crēuuit*), *creyó* (**crēduit*), *atrevió* (*trĭbuit*), *yació, conoció, nasció, vivió, pareció, demandó* — ou des formes fortes appartenant à une autre classe : *trajo, anduvo, estuvo* (pour l'*u* de ces parfaits, voir ci-dessous, p. 87). Quant à *sove*, il n'a pas été remplacé.

Les formes faibles apparaissent dès l'ancien castillan : *cresció* Berceo, S. Mill. 259. *creció* ibid. 212, *credió* S. Dom. 546, *creyò* S. Laur. 95; cf. Fr. Hanssen, *Conj. Gonz. de Berceo*, p. 39. On trouve même dans les anciens textes des reformations faibles qui n'ont pas survécu : *plaçió*, F. Gonz. 720, *plaçió* Rim. de Palacio 886 R, *yació* F. Gonz. 155, *tinió* F. Juzgo 169 et *tovió* ibid. 83, refaits l'un sur le radical du présent, l'autre sur celui du parfait, etc. ; cf. A. Gessner, *Altspan. Verb.*, p. 168 sq. Pour le parfait faible de *poder*, qui n'a pas survécu lui non plus, voir ci-dessus p. 83. Aux formes refaites sur le radical du présent que nous avons citées plus haut, on peut ajouter celles de *aver* : *avieron* Libro de los Fechos...de la Morea 75, *auimos*, Rim. de Pal. 1420, auxquelles correspondent dans les temps dérivés du parfait : *aviesses*, Morea 263, *avies*, ibid. 79. *aviessen* ibid. 438, etc. ; cf. Fr. Hanssen, *Altspan. Prät.*, p. 16, 19, A. Gassner, *Altspan. Verb.*, p. 116, E. G. Wahlgren, *Act. anal.*, p. 235, n. 8. Les *Gloses de Silos*, 64, ont aussi *abierat*. Rien de tout cela n'a persisté dans la langue littéraire.

Dans les parfaits forts qui se sont conservés, la voyelle du radical est partout *u*. Le paradigme actuel du parfait de *haver* est en effet le suivant :

hube	*hubimos*
hubiste	*hubisteis*
hubo	*hubieron.*

Plusieurs explications ont été proposées pour rendre compte

de cet *u*. Elles peuvent se ramener à deux. Pour W. Förster (*ZRPh.*, III, p. 507), *hobi* serait devenu *hubi* sur l'influence de *i* final. G. Baist croit de même que *ovieron* aurait abouti à *uvieron* par suite de l'action du *y*, et que de là on aurait eu *ove* < *hube* (*ZRPh.*, I, p. 713). W. Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, § 284, propose une explication semblable.

Quant à M. Fr. Hanssen (*Altspan. Prät.*, p. 41), il nous semble comprendre qu'il part d'un paradigme *tuvi, toviste, tovo, tuviemos, tuviestes, tuvieron*, et qu'il suppose une généralisation de l'*u* de la 1re pers. sing. et des trois personnes du pluriel aux 2e et 3e pers. sing. Pour les parfaits du type *habui*, où il est probable, dit-il, que l'*o* issu de *au* ne s'est pas infléchi, l'*u* serait analogique du type *tuve*. C'est du moins ce que nous supposons être sa pensée.

Aucune de ces explications n'est historiquement valable. Le castillan présente constamment *ove* et *ovieron* dans sa période la plus ancienne, et ce n'est qu'assez tardivement que *hube* et *hubieron* commencent à apparaître avec une certaine fréquence. De même dans le parfait de *tener*, l'*u* n'est pas primitif, et l'ancien castillan présente partout *o* au radical. En résumé, l'*u* ne s'est généralisé, ou plus exactement ne s'est développé, qu'à une époque où *i* final latin était devenu depuis longtemps *e* à la 1re pers. sing., et où l'inflexion devant *y* n'avait plus lieu, comme en témoignent *dormieron* et *vendieron*.

D'après nous, ce qui a déclenché la généralisation de *u* au radical des parfaits qui présentaient primitivement un *o*, c'est le passage de *estove* à *estuve*, par suite de son croisement avec *estude*. *Tove* a suivi sans doute le premier et les autres après lui. Cette réfection analogique a pu être favorisée par le fait qu'il existait un certain nombre de parfaits forts qui avaient phonétiquement un radical en *u*; cf. *pude, estude, conuve, puse* et *respuse*.

A l'époque de Cervantes, il n'y a plus pour le parfait de *haber* que des formes en *u*.

IV

A PROPOS DU LIVRE DE M. MEYER-LÜBKE

DAS KATALANISCHE

SEINE STELLUNG ZUM SPANISCHEN UND PROVENZALISCHEN SPRACHWISSENSCHAFTLICH UND HISTORICH DARGESTELLT[1]

Le catalan est-il une langue ibéro-romane, ou fait-il partie du groupe gallo-roman ? Question souvent débattue, et qui nous vaut le livre si intéressant de M. Meyer-Lubke.

M. J. Saroïhandy (*Grundr.*, I², p. 846), M. Menéndez Pidal (*Discursos leidos ante la Real Acad. Esp. en la recepción pública del Excm. Sr. D. Francisco Codera*, p. 73 sq.), et H. Morf (cité par M. W. Meyer-Lübke à la page 3 de son introduction) se prononcent pour la première hypothèse. Morel-Fatio (*Grundr.*, I, p. 673), M. E. Bourciez (*Eléments de linguist. romane*², 1923, pp. 280 et 376), P. E. Guarnerio (*Fonologia romanza*, Milano, 1918, p. 10), M. A. Zauner (*Roman. Sprachwiss*³., I, 1914, § 2, 2) et M. Ant. Griera (*Afro-romanic o ibero-romanic*? dans le *Butll. Dial. Cat.*, X, 1922, p. 34-53) tiennent pour la seconde. D'autres enfin pensent que le catalan est une langue intermédiaire entre le gallo-roman méridional et les langues de la péninsule ibérique. C'est l'opinion, en particulier, de Fr. Diez (*Gr. der rom. Spr.*, I, p. 112) et de M. W. v. Wartburg (*ZRPh.*, XLII, p. 372 et *Arch. Rom.*, VIII, 1924, p. 487).

La position de M. Meyer-Lübke n'a pas varié. Dans sa *Rom. Gram.*, I, p. 14, il écrivait en 1890 : « Das Katalanische ist ein im 8 Iahrh. nach Spanien gebrachtes Provenzalisch ». Dans

1. Heidelberg, Carl Winter's, 1925.

les deux premières éditions de son *Einführung in das Stud. der rom. Sprachwiss.* (1901 et 1909), il continue à considérer le catalan comme un dialecte provençal, et il le met sur le même pied que le gascon, le languedocien, le limousin, etc. Sa manière de voir est la même dans la troisième édition de cet ouvrage, parue en 1920.

Bien que dans la préface de son nouveau livre : *Das Katalanische*, il s'interdise de donner son opinion, et qu'il annonce qu'il exposera simplement les faits pour en laisser le lecteur seul juge, on devine sa pensée dans plus d'un endroit. Il lui arrive même de se trahir tout à fait, ce dont nous lui savons d'ailleurs gré. C'est ainsi qu'à la page 149 (§ 142) on peut lire : « Als erstes springt mit grösserer Deutlichkeit, als es wohl bisher der Fall war, in die Augen, dass das Lautsystem des Katalanischen durchaus gallo-romanisch, nicht iberoromanisch ist ».

Il est regrettable que le savant romaniste n'ait pas jugé opportun de condenser dans des formules aussi nettes ce qu'il pense du catalan au point de vue de la morphologie, de la syntaxe et du lexique.

Aussi bien, puisqu'il n'a pas voulu le faire, nous n'envisagerons le problème qu'il soulève qu'en nous plaçant sur le terrain de la phonétique pure.

*
* *

Nous sommes d'accord avec M. W. Meyer-Lübke quand il déclare que le catalan se sépare nettement du castillan, et ne peut être considéré comme faisant partie de la même famille que lui.

Ce qui différencie deux langues issues d'une même souche, c'est autant, sinon plus, que les changements de détails subis par tels ou tels phonèmes, le bouleversement qui a pu se produire dans le squelette et l'accentuation du type étymologique. Certaines langues maintiennent chaque syllabe, indépendamment des modifications vocaliques ou consonantiques qu'elles leur font

éprouver ; dans d'autres, au contraire, le nombre des syllabes subit une réduction plus ou moins considérable. Ici le type proparoxytonique se conserve, là il se perd.

Nous allons examiner les principales différences qui séparent à ce triple point de vue, le catalan du castillan.

I. Squelette des mots. — A ne considérer que cet aspect de la question, le catalan s'oppose d'une manière évidente au castillan.

1° Le fait est frappant pour les *voyelles finales*. En catalan, toute voyelle finale autre que *a* tombe : *caballu* > *cavall*, *parte* > *part*, etc. Seules se sont maintenues les voyelles finales des anciens proparoxytons latins et des paroxytons latins à radical terminé par *cons.* + *liquide* : **dódece* > *dotze*, *hóspite* > *hoste*, *patre* > *pare*, etc.

En castillan, *u* final latin se conserve toujours avec le timbre de *o* : *caballo*, *malo*, *bueno*. Pour ce qui est de *e* final latin, la différence est encore sensible entre les deux langues ; mais elle est moins grande que ne le suppose M. Meyer-Lübke (p. 19). C'est qu'à notre avis les faits s'expliquent autrement qu'il ne dit.

D'après nous — et notre explication est aussi celle de M. A. Zauner, *Asp. Elb.*, 1e édit., § 47 —, l'*e* final latin s'est conservé en castillan, comme en catalan, dans les continuateurs des paroxytons latins à radical terminé par *cons.* + *liquide* (*padre*, *noble*, etc.), et des proparoxytons latins (v. cast. *dodze*, mod. *doce*, *tredece* > v. cast. *tredze*, mod. *trece*, *comite* > v. cast. *cuende*, mod. *conde*, *salice* > *sauce*, etc.)

En dehors de ces deux cas, l'*e* final s'est tantôt conservé, tantôt amuï en castillan suivant une loi que l'on peut formuler ainsi :

a) A la finale absolue, *-e* tombe : *mar*, *sol*, *verdad*, *fuste* > v. cast. *fust*, *dente* > v. cast. *dient*, *arte* > v. cast. *art*, etc.

b) Lorsqu'il est suivi d'un *s* qui appartient au même mot, ou qu'il termine un mot qui se soude intimement avec un mot sui-

vant (dans lequel cas, il ne peut plus être considéré comme final, mais plutôt comme intérieur), il se conserve : *fustes* > *fustes*, *dentes* > *dientes*, *artes* > *artes*, etc. —; *septe* + subst. > *siete*, *nove* + subst. > *nueve*, etc.

Par suite de réactions analogiques de diverse nature, on a eu, après bien des hésitations, *fuste*, *diente*, *arte*, etc. d'après *fustes*, *dientes*, *artes*, etc. (pluriels plus fréquents que les singuliers) — *siete* + pause, *nueve* + pause, d'après *siete* + subst., *nueve* + subst. (au lieu des réguliers *siet*, *nuet* du v. cast.) —, *quaerit* > *quiere*, **pŏtet* > *puede*, etc. d'après *quieres* < *quaeris*, *puedes* < **pŏtes* (réfection d'après la 2e sg., sur le modèle de *amas* — *ama*), etc.

De même en v. cast., *puent* — *puentes* a pu déterminer *cuend* (au lieu de *cuende*) — *cuendes*, à cause de la ressemblance des terminaisons plurielles des deux mots.

Ce qui a été dit de *-e* final, s'applique aussi à *-ī* dans les mêmes conditions. *Dixī*, *venī*, *amastī*, etc. sont devenus régulièrement dans l'ancienne langue *dix*, *vin*, *amast* (ou *amest*, avec changement analogique de *a* en *e*), etc. *Habui* s'est développé différemment suivant qu'il était auxiliaire ou non; on a eu dans le premier cas *ovi* ou *ove*, et *of* dans le second. Des réfections analogiques se sont produites à date ancienne, d'où *amaste* (ou *ameste*) d'après la 2e plur. *amastes* (ou *amestes*). La forme *ove* fut fut généralisée, et sur son modèle *dix*, *vin*, etc. prirent un *-e*, d'où *dixe* (mod. *dije*), *vine*, etc.

En résumé, le castillan se distingue radicalement du catalan, pour ce qui est du traitement de *u* final latin ; mais non en ce qui concerne le traitement de *-e*, *-i* finals. Sans doute, on constate en castillan une tendance plus marquée à conserver ces dernières voyelles (cast. *fustes*, *artes*, cat. *fusts*, *arts*) ; l'opposition n'est pas cependant absolue. Aussi ne partageons-nous pas dans son ensemble l'opinion de M. Meyer-Lübke quand il écrit : « In der Entwicklung der auslautenden Vokalen stehen sich Prov.-katal. und Span. *schroff* gegenüber » ; cf. § 144. L'opposition en ce qui con-

cerne le traitement de *e*, *i* finals latins n'est pas si catégorique qu'il veut bien le dire. Dans le même paragraphe, M. Meyer-Lübke ajoute : « Selbst wo scheinbar das Aspan. mit dem Katal. geht: *muert* usw., ist die Gleichheit nur eine aüsserliche, da die Gründe für den Fall des *-e* verschieden sind ». Nous ne sommes pas de son avis, et pour nous la chute de *-e* final, dans les conditions déterminées plus haut, s'explique de la même façon en castillan qu'en catalan ou qu'en v. provençal.

2° Si nous passons aux *pénultièmes atones*, nous constatons encore une opposition entre le catalan et le castillan ; mais ce n'est pas celle que M. Meyer-Lübke a notée aux §§ 11 et 144. Nous distinguerons les pénultièmes atones d'après leur timbre, et nous examinerons le sort de chacune d'elles devant les différentes voyelles finales.

a) En castillan, l'*a* pénultième se maintient dans tous les cas, que la voyelle finale soit en latin un *a* : *sábana* —, un *e* : *ánate* > *ánade* —, ou un *u* : *ráphanu* > *rábano*, *órphanu* > *huérfano*, *týmpanu* > *témpano*, *órganu* > léon. *uergano* ; **cannamu* > *cáñamo*, *bálsamu* > *bálsamo* ; **sparragu* > *espárrago*. En catalan, l'*a* pénultième s'est amuï lorsque la finale était *a* : *gabata* > **gauta* > *galta* ; devant *e* ou *u* finals latins, il s'est conservé mais avec le timbre de [ę] : *anet* (ou *anec*), *rave*, *orfe*, *orgue*, *canem*, *balsem*, *esparrec*, etc., ou le timbre de [*u*] provenant de l'action de l'*l* vélaire final : **sécale* > *segel* > *segol*.

b) En castillan l'*e* pénultième s'est amuï d'une façon générale et quel que soit le timbre de la voyelle finale. Cette dernière peut être *a* : *hédera* > *yedra*, *littera* > *letra*, *sícera* > *sidra*, *bífera* > *breva*, *dúbita* > v. cast. *dubda*, mod. *duda*, *debita* > *deuda*, *réndita* > *renda*, *sémita* > *senda*, *ánima* > *alma*, *fémina* > *hembra*, *rétina* > *rienda*, *túnica* > *tonga*, *sérica* > *jerga*, *mánica* > *manga*, **alęmósina* > *limosna* — ; *e*, *i* : *Véneris* > *viernes*, *cucúmere* > *cohombro*, *sánguine* > *sangre*, *glándine* > *landre*, *inguine* > *ingle*,

hómine > *hombre*, **arámiue* > *alambre*, *ámites* > *andas*, *cómite* > *cuende*, mod. *conde*, *limite* > *linde*, *córtice* > *corcho*, *sálice* > *sauce*, *ŭlice* > v. cast. *urce*, *sórice* > *sorce*, *címice* > *chinche*, *pántice* > *panza*, *aurífice* > v. cast. *orebze*, **undece* > *once*, **dodece* > *doce*, **tredece* > *trece*, **quattórdece* > *catorce*, *lápide* > *laude*, *archiprésbyter* > *arcipreste* —; *u* latin : *húmeru* > *hombro*, *géneru* > *yerno*, *téneru* > *tierno*, *cúbitu* > *codo*, *bíbitu* > v. cast. *bebdo*, *béudo*, *béodo*, mod. *beódo*, *rápidu* > *raudo*, *serótinu* > *serondo*, *dómitu* > *duendo*, *ricinu* > *rezno*, *durácinu* > *durazno*, *décimu* > *diezmo*, **pédicu* > *piezgo*, *portáticu* > *portazgo*, *fráxinu* > *fresno*, *ásinu* > *asno*, **mánicu* > *mango*, *Domínicu* > *Domingo*, *famélicu* > *jamelgo*, *gállicu* > *galgo*, etc. Les seules exceptions sont : *lacrima* > v. cast. *lágrema*, mod. *lágrima*, *hospite* > *huesped*, *céspite* > *césped*, *júvene* > *joven*, *márgine* > *margen*, *africu* > *abrego*, *lubricu* > *lóbrego*, et les mots provenant de types latins en *-ĭdu*, comme *limpidu* > *limpio*, *túrbidu* > *turbio*, etc.

En catalan, *e*, *ĭ* pénultièmes se sont amuïs d'une façon générale devant un *a* final : *letra*, *sarga*, *almoina* < **alemosina*, v. cat. *marga* < **manga* < *mánica*, *coresma* < **quarésima*, *cambra* < *cámera*, v. cat. *fembra* < *femina*, *sembra* < *séminat*, *malalta* < **malehábita*. Mais devant *e* ou *u* finals on note tantôt des cas d'amuïssement : *cucúmere* > *cogombre*, *Véneris* > (*di*) *véndres*, *pípere* > *pebre*, *cínere* > *cendre*, *páupere* > *pobre*, *véndere* > *vendre*, *pónere* > *pondre*, *hóspite* > *hoste*, *sálice* > *salze*, *címice* > *xinxe*, **úndece* > *onze*, **dódece* > *dotze*, **trédece* > *tredze*, **quattórdece* > *catorze*, *pántice* > *panxa*, etc., et *líberu* > *lliure*, *géneru* > *gendre*, *téneru* > *tendre*, *álteru* > *altre*, *débitu* > *deute*, **malehábitu* > v. cat. *malaute*, mod. *malalt* ; tantôt des cas de conservation : *hómine* > *home*, *terme*, *marge*, *jove*, *víncere* > *véncer*, **tórcĕre* > *tórcer*, **conóscere* > *conéixer*, *náscere* > *néixer*, *créscere* > *créixer*, *páscere* > *péixer*, *plángere* > *plányer*, *attingere* > *atényer*, *púngere* > *punyer*, *stríngere* > *estrényer*, *impíngere* > *empényer*, etc., et *fráxinu* > *freixe*, *ásinu* > *ase*, *semino* > **sémen* (puis **sémeno*, et *seméno*), **mánicu* > *mánec*, *pérsicu* > *préssec*, **cúrricu* > *córrec* « torrent », **búrricu* >

bórrec, *Domínicu* > *Doménec*, **apicos* > *ábecs* « balle des céréales », *tépidu* > v. cat. *tébeu*, mod. *tebi* d'après le fém. *tebia* < *tépida*, *rígidu* > v. cat. *regeu*, *nítidu* > v. cat. *nedeu*, etc. L'*i* pénultième s'est encore conservé malgré l'*a* final dans *lacrima* > v. cat. *llagrema*, mod. *llágrima*.

c) Les faits sont parallèles à ceux du paragraphe précédent lorsque la pénultieme est un *o* ou un *u* latins. Le castillan syncope ordinairement dans tous les cas, que la voyelle finale soit *a* : *Ónoba* > *Huelva*, *í(n)sula* > *isla*, *pígnora* > v. cast. *pendra*, mod. *prenda*, *cómputat* > *cuenta*, etc. — ; *e* : *vúlture* > *buitre*, *lépore* > *liebre*, *róbore* > *roble* — ; ou *u* latin : *túmulu* > *tormo*, *cúmulu* > *colmo*, *trémulo* > *tiemblo*, etc. La pénultième s'est conservée dans *árbore* > *árbol*, *mármore* > *mármol*, **mercoris* > *miércoles*.

En catalan, l'*o* pénultième est tombé devant un *a* final : *í(n)sula* > **isla* > *illa*, *símulat* > *sembla*, *cómputat* > *conta*, etc. Devant *e* final, il s'est aussi amuï : *róbore* > *roure*, *lépore* > *llebre*, *árbore* > *arbre*, **mármore* > *marbre*, **mercoris* > (*di*)*mecres*, etc. Mais lorsque la voyelle finale est un *u* latin, la pénultième est conservée : *pisulu* > *pésol*, *ebulu* > *ébol*, **trifulu* > *trébol*, **acrifulu* > *grébol*, *tremulu* > (*terra*)*trémol*, **hirpulu* > rouss. *érpol* « herse », *terbulu* > *térbol*, *rótulu* > *ródol*, etc. On note la conservation de la pénultième devant *a* dans *glandula* > *glanola*.

Comme on peut le voir, les faits ne sont pas les mêmes en catalan et en castillan. Cependant la divergence apparaît plus grande encore si on les examine de plus près. Les principes qui commandent l'évolution des pénultièmes atones dans les deux langues sont en effet différents.

α) En catalan, l'évolution ne dépend pas du timbre des pénultièmes. Toutes sont sujettes à tomber, et tandis que l'*a* est inattaquable et se conserve avec son timbre primitif en castillan, il suit en catalan le même sort que les autres voyelles : il s'amuït ou

se conserve avec le son [ę] (exceptionnellement [u] dans *segol* < **sécale*).

β) Si l'on met de côté les cas du cast. *lágrema* (vx.), *abrego*, *lóbrego*, *huesped*, *césped*, *joven*, *margen*, *árbol*, *mármol*, **miercores* > *miércoles*, etc., et du cat. *llágrema* (vx.), **glandola* > *glanola*, où le maintien de la pénultième atone est due à la tendance d'éviter des groupes consonantiques difficiles à prononcer — ; si l'on écarte de plus les cas du cast. *limpio*, etc., et du v. cat. *tebeu*, etc., où il s'explique par le fait qu'à l'époque de l'amuïssement l'ĭ de *-ĭdu* se trouvait en contact avec la voyelle finale, par suite de la chute de *d* intervocalique —, les faits peuvent se résumer ainsi : En catalan les pénultièmes atones tombent lorsque la voyelle finale est un *a* latin ; elles se conservent ou s'amuïssent, selon des conditions qui seront étudiées ci-dessous, lorsque la voyelle finale était en latin *e* ou *u*. En castillan, cette différence n'existe pas, et les pénultièmes autres que *a* s'amuïssent quel que soit le timbre des voyelles finales. Cela revient à dire qu'en catalan, au contraire du castillan, le sort des pénultièmes atones dépend essentiellement du timbre des voyelles finales.

γ) Sauf les exceptions phonétiques notées au début du paragraphe précédent, les pénultièmes autres que *a* tombent en castillan, mais se conservent ou s'amuïssent en catalan. C'est là une troisième différence qui sépare les deux langues. La divergence que l'on constate entre la chute de ces pénultièmes en castillan et leur conservation en catalan s'explique d'ailleurs facilement. Soit le cas du cast. *fresno*, *asno*, etc. et du cat. *freixe*, *ase* d'une part, et celui du cast. *hombre* < **homne* et du cat. *home* < v. cat. *homen* de l'autre. Les deux langues ont ce point de commun qu'elles ont cherché à réaliser l'une et l'autre le type trochaïque -◡ dans les anciens proparoxytons latins. Mais le castillan est une langue où les voyelles finales *e* et *u* se sont conservées sous forme de *e* et *o* tandis que ces mêmes voyelles, sauf les cas comme *patre* > *pare*, *acru* > *agre*, etc., n'ont pas laissé de trace en catalan.

En castillan, le type trochaïque a pu être réalisé par la chute des pénultièmes, dont l'articulation était sans doute plus faible que celle des voyelles finales. En catalan, au contraire, au moment où la tendance à la réduction des pénultièmes aurait pu s'exercer comme dans *almoina* <**almosna* < **alemosina* et *fembra* <**femna* < *femina*, l'*e* et l'*u* finals latins s'étaient déjà amuïs : le type trochaïque était déjà réalisé

Quant à la concordance que l'on remarque, pour le traitement de *e* pénultième atone, entre le cast. *codo* et le cat. *deute*, *malalt* (v. cat. *malaute*), et à l'opposition qui existe à l'intérieur du catalan entre *deute*, *malalt* et les formes comme *freixe*, *ase*, etc., elles s'expliquent aussi. La tendance à la réduction des pénultièmes atones s'est fait sentir d'autant plus tôt que le groupe consonantique qui devait résulter de leur chute offrait moins de difficultés. Elle s'est sans doute manifestée d'assez bonne heure en catalan dans *debitu* et **malehabitu*. La chute de la voyelle finale n'avait pas encore eu lieu, et le type trochaïque a été réalisé par l'amuïssement de la pénultième. La pénultième est tombée chaque fois que pour une raison chronologique (cf. *debitu*, **malehabitu*, *pipere*, *cinere*, *paupere hospite*, etc.) ou pour une raison phonétique (cf. **undece*, **dodece*, etc. où un *e* de soutien était nécessaire après le *dz* provenant de *c* latin), il y avait une voyelle finale au moment où s'est manifestée, à des dates variables suivant la nature des consonnes qui les entourent, la tendance à la réduction des pénultièmes atones. L'explication est la même lorsque la pénultième est un *u* latin. La conservation de l'*ü* dans *pésol* < *pisŭlu* par exemple s'explique par le fait que la voyelle finale de *pisulu* avait disparu lorsque *i(n)sula* se réduisait à **isla*, pour devenir ensuite *illa*.

Il est bien entendu que dans tout ce qui précède, il n'est pas question des mots qui ont été introduits en Catalogne après avoir déjà subi une réduction en latin vulgaire, comme *populu*, *stabulu*, *tabula*, *parabola*, *masculu*, etc. > cat. *poble*, *estable*, *taula*, *paraula*,

mascle, etc. —, ni de ceux qui ne présentent pas par ailleurs un traitement entièrement populaire comme *pignora* > *penyora*, *pulvere* > *polvora*, *epĭscopu* > **biskębę*, puis *biscbe* par suite de la confusion de *ę* pénultième avec l'explosion de *k*, et finalement *bisbe* ; etc. —, ni non plus des mots empruntés à d'autres langues comme le rouss. *segle* < **sécale*.

Entre autres remarques que nous pourrions ajouter, nous nous bornerons aux suivantes. Il n'est pas du tout prouvé que *fembra* < *fémina* soit un castillanisme et que le v. cast. *femna* ait été influencé par *domna*, comme le veut M. Meyer-Lübke, p. 21. De même *sembra* nous paraît aussi régulier que *seména*. On a eu régulièrement, à l'origine, pour l'indic. près. de *seminare* : 1e sg. **sémen*, 3e sg. **sémna*. **Sémen* est devenu successivement *seméno* par suite d'un déplacement d'accent, analogique aussi, croyons-nous. **Semna* est devenu *sembra*, de même que *femna* a passé à *fembra*. Sur la 1e pers. sing., la langue a refait une 3e pers. sing. *sémena* > *seména* ; de même, la 3e pers. sing. *sembra* a déterminé une 1re pers. sing. *sembro*. Les faits sont parallèles pour l'indic. près. de *rotulare* : on avait primitivement **ródol* < *rótulo* — *rotlla* < *rótulat* ; d'après *rotlla*, on a refait une 1e sg. *rotllo*, et d'après **ródol* > **ródolo* > *rodólo* on a eu la 3e sg. *rodóla*.

II. Accentuation. — Bien que le catalan et le castillan manifestent tous les deux une tendance à réduire les paroxytons latins à des paroxytons, *le castillan présente plus de proparoxytons que le catalan* ; cette divergence s'explique par la loi des voyelles finales qui diffère dans les deux langues.

Quand la pénultième atone s'est conservée, pour une raison ou pour une autre, le castillan et le catalan sont d'accord pour réaliser le type trochaïque en laissant tomber la voyelle finale, si cette dernière est un *e* : cast. *jóven*, *margen*, etc., cat. *jove*, *marge*, etc. Un mot comme *ánade* < *anate* s'explique en castillan par le pluriel

ánades, où l'*e* a été conservé pour éviter le groupe *-ds*, inconnu à la langue ; cf. encore *miércoles*, *árboles*, etc.

Mais lorsque la voyelle finale du type latin était un *-u*, le castillan le conserve sous forme de *o*, tandis que le catalan la laisse tomber. Il s'en suit que le castillan possède phonétiquement une série de proparoxytons auxquels le catalan répond par des paroxytons : cast. *huérfano*, *cuébano*, *témpano*, *pámpano*, *cáñamo*, *sábana*, *rábano*, *sábado*, *pájaro*, *espárrago*, *ábrego*, *lóbrego*, etc., mais cat. *orfe*, *espárrec*, *pámpol*, *orgue*, *cánem*, *rave*, etc. On ne peut tenir compte ici des mots savants et d'introduction moderne, comme cat. *retrògrade*, *solípede*, *cefalòpode*, etc. qui se rencontrent aussi sans *e* final.

Lorsque la voyelle finale du mot latin est un *-a* et que la pénultième atone ne tombe pas, l'opposition cesse d'avoir lieu entre catalan et castillan. Pour des raisons phonétiques ou analogiques, le catalan présente un assez grand nombre de paroxytons terminés en *-a* (=ę) ; cf. v. cat. *llágrema*, mod. *llágrima* (conservation phonétique de *e* pénult. at.), *rónega*, *mánega*, etc. (analogiques des masculins *rónec*, *mánec*, etc.). On trouvera dans le *Bolletí del Diccionari de la lengua catalana*, IV, 1909, p. 197, n. 1, une série de proparoxytons en *-a*, dont la plupart d'ailleurs nous paraissent empruntés, analogiques ou savants.

III. Modifications de phonèmes. — Si l'on considère non plus le squelette du mot ni ce qui a trait à l'accentuation, mais les modifications de détail que subissent les phonèmes, on note encore de profondes différences entre le catalan et le castillan.

Nous nous arrêterons un instant sur la question de la diphtongaison conditionnée de ę, ǫ devant un élément palatal qui nous semble s'être produite en catalan et non en castillan.

Pour M. Meyer-Lübke, l'opposition que l'on constate sur ce point entre les deux langues pourrait n'être pas si grande qu'on serait tenté de le croire à première vue. P. 151, il écrit : « Was aber das Span. und das Portg. betrifft, so ist mit der

Möglichkeit zu rechnen, dass auch hier *iei, uoi* zugrunde liegt und dass dann der Triphthong mit Verlust des ersten Bestandteils vereinfacht wurde, eine Auffassung, für die man wohl die Formen *despueis, kuoiru, nueite,* u. a. anführen kann, die Krüger aus Sanabria beibringt. Dann würde sich die Geschichte dieser Lautverbindung folgendermassen gestalten : auf dem ganzen romanischen Gebiet, das die Gruppe *ęi, ǫi* entwickelt hat, wird das *ę, ǫ* diphtongiert. Der dadurch entstandene Triphthong bleibt nur an wenigen Stellen, zumeist tritt Vereinfachung zu *ei, oi* oder zu *ye, ue* oder zu *i, u* ein. Das erstere ist der Fall in Spanien und Portugal, das zweite in einem Teil von Südfrankreich, das dritte in Katalonien ».

M. G. Millardet a explique le cast. *lecho* < *lĕctu*, *ocho* < *ŏcto* par un phénomène d'assimilation : le *yod*, phonème fermé, aurait agi sur le dernier élément de l'*ĕ* ou de l'*ŏ* précédent et l'aurait ainsi empêché de devenir plus ouvert que le premier, d'où l'impossibilité d'une triphtongue *iei* ou *uoi* ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, 1918, p. 78, et 1920, p. 328.

Nous croyons plutôt que lors de l'ouverture du dernier élément de *e͡e* (< lat. *ĕ* fermé devenu long en syllabe ouverte) en *e͡ę*, d'où plus tard *ię* par différenciation, le contact du *y* a simplement empêché *e* de passer à *ę*, rendant ainsi impossible une différenciation ultérieure en *ię*. Il s'agit d'une influence conservatrice de *y*, et non d'une action fermante proprement dite.

Quoi qu'il en soit, nous ne ferons à l'hypothèse de M. Meyer-Lübke que l'objection suivante. Il est surprenant que dans une langue où *ie, ue* (< *uo*) provenant de la diphtongaison spontanée de *ĕ, ŏ* latins se sont conservés jusqu'à nos jours, le premier élément des triphtongues *iei, uoi* — à supposer que ces triphtongues aient vraiment existé —, se soit amuï, et inversement qu'une langue qui monophtongue *ai* et *au* en *e* et *o* ait conservé le dernier élément des mêmes triphtongues. Certainement la chose est possible, car les conditions ne sont pas tout à fait les mêmes, mais elle n'est guère vraisemblable.

P. 11, M. Meyer-Lübke écrit : « Dass eine Sprache [il s'agit du catalan], die *iei* zu *i*, *uei* zu *ui* wandelt, auch die einfachen Diphtonge [*e* < *ai*, *o* < *au*] nicht beibehält, ist begreiflich. Im Spanischen, dessen *ie* und *ue* noch heute diphtongischer sind als etwa ital. *ie* und *uo* oder als frz. *ie* [nous ne comprenons pas ce comparatif], ist *o*, *e* schon auffälliger ». La remarque de M. Meyer-Lübke ne nous paraît pas très juste : *ie* et *ai* sont deux choses différentes. Il n'y a rien d'étonnant qu'il y ait monophtongaison dans un cas et non dans l'autre ; ce qui surprend, c'est que le premier élément du groupe *ie* soit traité différemment dans la diphtonge et dans la triphtongue. D'ailleurs les formes alléguées par M. Meyer-Lübke ne prouvent rien : la diphtongaison de *ę*, *ǫ* devant un élément palatal a pu avoir lieu en léonais, sans qu'elle se soit produite en castillan. En tout cas, cette diphtongaison que rien ne prouve n'est pas nécessaire pour expliquer les faits castillans — ou portugais —, et nous ne croyons pas devoir suivre M. Meyer-Lübke sur ce point.

Il faut d'ailleurs s'entendre. S'agit-il d'opposer le catalan au castillan, ou à l'ensemble des parlers hispaniques ? Dans le premier cas, la diphtongaison de *ĕ*, *ŏ* devant *y* peut servir de base à une distinction, mais non dans le second, puisque le léonais et l'aragonais diphtonguent comme le catalan.

Pour nous, c'est la comparaison avec l'ensemble des parlers de la Péninsule qui seule importe, et on voit ce qu'il y a d'artificiel et d'arbitraire dans le livre de M. Meyer-Lübke. Que telle caractéristique du castillan ne se rencontre pas en catalan, et vice-versa, il est sans doute intéressant de le noter ; mais le principal eût été de dégager le type phonétique commun à tous les parlers de la Péninsule autres que le catalan, et de voir comment le catalan se comporte vis-à-vis de lui. La comparaison du catalan avec le castillan seul n'a qu'une valeur relative, si l'on songe que ces deux langues sont géographiquement séparées l'une de l'autre. Et ici apparaît un autre vice de l'ouvrage de M. Meyer-Lübke,

qui après avoir comparé lecatalan et le castillan sans point de contact géographique, compare ensuite le catalan avec les parlers provençaux qui lui sont limitrophes.

Nous sommes persuadé qu'une comparaison avec l'ensemble des parlers espagnols, et non plus seulement avec le castillan, aurait amené M. Meyer-Lübke à une conclusion plus générale, à savoir que le catalan ne fait pas partie du groupe hispano-roman. On pourrait ajouter ibéro-roman, en faisant entrer en ligne de compte les parlers portugais.

*
* *

Cependant M. Meyer-Lübke a-t-il raison de rattacher le catalan au gallo-roman, ou plus exactement au gallo-roman méridional, car il ne fait presque pas mention des parlers de la France du Nord? Nous ne le croyons pas. On ne peut sans doute nier que le catalan présente beaucoup de points communs avec les dialectes du Midi de la France; mais il y a entre eux des différences assez nombreuses et assez profondes pour qu'on soit autorisé à ne pas les comprendre dans le même groupe linguistique.

1° M. Meyer-Lübke refuse d'admettre que le changement de *u* latin en *ü*, qui a eu lieu en gallo-roman et non en catalan, puisse servir à distinguer les deux groupes : « Nicht als besondere katalanisch-spanische Übereinstimmung kann man die Bewahrung des *u* betrachten, da es sich eben um die Bewahrung des lateinischen Lautes, nicht um eine Umgestaltung handelt. Es ist nur eine Bestätigung der von anderen Gesichtspunkten aus gewonnenen Beobachtung, dass *ü* auch nicht von jeher allgemein provenzalisch war » ; cf. § 143. L'argument invoqué ne nous paraît pas convaincant : la résistance à une innovation est aussi caractéristique que l'innovation elle-même.

Dans sa préface, p. VIII, M. Meyer-Lübke dit encore à ce sujet : « Will man auf das *ü* hin das Katalanische vom Südfranzösischen

trennen und eine nähere Beziehung zum Spanischen daraus construiren, müsste man dann nicht auch die Deutschen im Oberwallis, die noch am Rotten, nicht an der Rhone wohnen, und die Halisberger und die Walser in Graubünden, weil sie *dü* und *flüę* für *du* und *fluę* (Fluh) sagen, als den Franzosen näher verwandt betrachten denn den Deutschweizern ; würden die Basken in Soule den Südfranzosen näher stehen den übrigen Basken, weil sie *ü* für *u* sprechen ? ». Toutes choses égales d'ailleurs, la conservation ou la non-conservation de *u* serait, à notre avis, un critère insuffisant pour classer deux langues dans des familles différentes, et dans le cas présent pour séparer le catalan du gallo-roman méridional. Mais à cette différence s'en ajoutent d'autres, et c'est leur ensemble qui nous permet, en demeurant toujours sur le terrain phonétique, de dire que le catalan n'est pas une simple variété de provençal ni à plus forte raison du provençal importé à l'époque de la conquête franque.

L'opinion de M. W. v. Wartburg nous paraît être la bonne : « Certes, dit-il, personne ne voudra ni ne pourra contester que de tous les idiomes ibéro-romans le catalan est celui qui a subi le plus profondément l'influence des parlers gallo-romans. Mais de là à proclamer que le catalan c'est du gallo-roman, il y a loin » (cf. *Arch. rom.*, 1924, p. 487), et : « Die Unhaltbarkeit dieser Annahme [que le catalan soit une branche du provençal] ist von Morf geahnt, von Schädel, Krüger, und Salow unzweideutig dargelegt worden. Das Katalanische kann aber auch nicht etwa dem Spanischen zugewiesen werden, da es sich von diesem wohl so stark abhebt wie das Portugiesische durch Bewahrung älterer Entwicklungstufen wie auch durch neuere Eigenentwicklung. Es muss zweifellos als besondere Sprache aufgefasst werden » ; cf. *ZRPh.*, XLII, p. 372.

2° Ce qui distingue le vocalisme du catalan de celui des parlers du Midi de la France, c'est, outre le traitement de *u* latin :

a) la conservation de *ŏ* latin ou de *ǫ́* roman provenant de *ŭ*

latin avec le timbre de *ǫ́*. Seul le roussillonnais fait [*ú*] comme les parlers méridionaux.

b) la monophtongaison de *ai* latin ou roman en *ę*, et celle de *au* latin en *ǫ*.

c) la réduction des triphtongues romanes **iei* < *ĕ* lat. + *y*, **uoi* < *ŏ* lat. + *y* à *i*, respectiv. *u* ou *uy*. Pour plus de détails, voir notre étude sur *La Diphtongaison en catalan*, parue dans la *Butll. Dialect. Catal.*, 1925, p. 1-46. On ne peut objecter que cette réduction se constate aussi dans certains points du Midi de la France, dès le Moyen Age : elle s'y présente d'une façon trop sporadique pour qu'on puisse en tenir compte ici.

d) l'absence de voyelles nasales du type $\tilde{a}^{n}$, $\tilde{a}^{m}$, etc. Pour les parlers méridionaux, voir l'*ALF*, c. *vendre*.

e) la non-diphtongaison de *o* dans *bou* < *bove*, *ou* < **ŏvu*, etc., de *e* dans *Deu* < *Dĕu*, *romeu* < *romaeu*, etc, et de *i* dans *riu* < *rivu* *vila* < *villa*, etc.

3° Bien que d'une façon générale, le consonantisme catalan se rapproche de celui du groupe des parlers méridionaux français, il présente certaines caractéristiques qui permettent de classer le catalan à part. Ce sont :

a) la palatalisation de *l* initial devant n'importe quelle voyelle : *lana* < *llana*, *linu* > *lli*, *luna* > *lluna*.

b) le changement de *-ll-* latin en [*ł*], et de *-nn-* latin ou provenant de *-mn-* en [*n̨*] ; *ĭlla* > *ella*, *annu* > **aṇu* > *any*, *damnu* > **daṇu* > *dany*.

c) le caractère vélaire de *l* implosif = [*ł*] ; *filu* > [*fił*], *alta* > [*dłtę*].

d) l'évolution de *-c^ei*, *d*, *ty* finals romans et de la terminaison *-tis* de la 2e pers. plur. des verbes en [*w*] : *dicit* > *diu*, *cadit* > *cau*, *palatiu* > *palau*, *dormitis* > *dormiu*.

e) le passage de *-tr-* à *-r-* : *patre* > *pare*, *matre* > *mare*.

f) la chute devant l'accent, après sonorisation, du [*z*] provenant soit de *-s-* latin, soit de *-d-*, *c*^{e}*-*, *-ty-* latins, et sa conservation après l'accent : *resina* > *rehina* — *rosa* > *rosa*, *audire* > *ohir* — *alauda* > *alosa*, **racimu* > *rahim* — *placent* > v. cast. *plaen*, *ratione* > *rahó* — *pigrĭtia* > *peresa*. Il a pu d'ailleurs y avoir des réactions de l'une des deux séries sur l'autre. Pour plus de détails, voir notre *Phonétique histor. du rouss.*, pp. 108, 110 sq. et 189 sq.

g) la chute de *-n* final roman au singulier des noms, et sa conservation au pluriel devant *s* : *pane* > *pa*, *panes* > *pans*. Le roussillonnais, limitrophe du languedocien, laisse tomber comme lui l'*n* dans les deux cas.

Nous ne parlons pas de la réduction de *-mb-* et *-nd-* intervocaliques à *-m-* et *-n-*, à cause du gascon pyrénéen qui présente le même phénomène. Il faut cependant noter qu'exception faite du gascon pyrénéen, le catalan s'oppose non seulement au gallo-roman méridional, mais au gallo-roman tout entier.

4° Quant au système d'accentuation, il a pu être anciennement identique en catalan et dans les dialectes méridionaux. Mais par suite de tendances qui devaient exister de longue date, la différenciation a eu lieu. Ni dans les mots isolés, ni dans les combinaisons : *verbe* + *pronom conjoint*, les parlers provençaux n'ont conservé le type proparoxytonique du début. Il n'en n'est pas de même en catalan, où l'on trouve encore aujourd'hui nombre de formes comme *rónega*, *mánega*, *rústega*, etc., et des groupes comme *máta-lo*, *plányer-se*, etc. Seules les formes verbales proparoxytomiques sont devenues paroxytoniques en catalan, et cela non point par l'effet d'une tendance phonétique (elle se serait fait sentir aussi sur les formes nominales), mais plutôt à un nivellement dû à l'analogie : *términat* > **término* > *terména* (d'après *termenar* : *menar* = *ména* : *terména*), *cárricat* > **cárrega* > *carréga*

(d'après *carregar* : *regar* = *réga* : *carréga*), *trémŭlat* > **trémola* > *tremóla* (d'après *tremolar* : *amolar* = *amóla* : *tremóla*), etc.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, mais il nous semble que les faits mentionnés ci-dessus ne nous permettent pas de conclure avec M. Meyer-Lübke que le système phonétique du catalan est « durchaus galloromanisch ».

Ni ibéro-roman, ni gallo-roman le catalan semble former un groupe à part. Les points de contact qu'il présente avec les autres parlers de la Péninsule ibérique ou avec les parlers du Midi de la France permettent de le considérer comme un trait d'union entre l'ibéro-roman et le gallo-roman, mais non de le classer exclusivement dans l'un ou l'autre de ces deux groupes.

* * *

Dans la seconde partie de son livre, intitulée « *Die historischen Grundlagen des Katalanischen* », M. Meyer-Lübke essaie d'expliquer les différences qui séparent le catalan du castillan et à la fois des parlers provençaux. Vu l'incertitude encore trop grande des connaissances anthropologiques et le caractère trop fragmentaire des données historiques, mieux vaut pour le moment ne pas entamer de discussion sur ce chapitre.

Il sera plus utile d'entrer un peu dans le détail des paragraphes pour les compléter ou pour exposer notre point de vue. Nous prions l'auteur de ne voir dans notre insistance qu'une preuve de l'intérêt que nous avons porté à son ouvrage.

§ 2, p. 7 « . . . endlich hat Rokseth, ohne auf das Provenz. hinzuweisen, die genaueren Bedingungen für den Umfang der palatalen Einflüsse und ebenfalls *iei*, *uei* als Zwischenstufe festzestellt, *Rom.*, 47, 532-546 ». Pour la diphtongaison conditionnée en catalan et son processus, nous renvoyons à notre étude parue dans le *Butlleti Dialect. Cat.*, 1925, p. 1-46.

P. 13, §. 6. « Da man nun mehrfach beobachten kann, dass da, wo *ü* für *ü* eintritt, *o* zum extremen labialen Vokal wird und zwar nicht nur in romanischen Sprachen (cf. Frz. Gramm., § 65), so wird man auch hier *u* aus *o* mit *ü* aus *u* in Verbindung bringen und damit ist sofort erklärt, warum sich Katalanisch und Provenzalisch in diesem Punkte trennen ». Nous ne comprenons pas la relation que M. Meyer-Lübke établit entre $u > ü$ et $o > u$. Ces changements supposent des processus tout différents : pour $u > ü$, l'articulation linguale devient antérieure, de postérieure qu'elle était ; pour $o > u$, au contraire, l'articulation linguale devient plus postérieure. Les deux phénomènes peuvent coexister, mais l'un n'est pas commandé par l'autre. Physiologiquement ils s'ignorent.

P. 16, § 8. La raison alléguée par M. Meyer-Lübke contre l'hypothèse que l'*ę* majorquin pourrait provenir d'un *ei* antérieur $< ę$ roman n'est pas valable : « . . . weil wir, dit-il, *ei* auch in gedeckten Silbe voraussusetzen müssten, was ganz gegen die sonstige romanische Entwicklung ginge ». De fait, on note la diphtongaison de *ĕ* devant une consonne implosive en wallon, en picard, en roumain, en romanche et en castillan ; celle de *ŏ* dans les mêmes conditions, dans les deux dernières langues, et nous avons montré autre part comment elle a pu se produire ; cf. nos *Études de phonétique générale*, p. 15 et suiv. D'après nous il n'y a aucune impossibilité qu'un *ę* roman se diphtongue en *ei* devant un groupe disjoint. Mais en réalité cette diphtongaison n'a pas eu lieu en catalan.

Quant à l'hypothèse de K. Brekke (*Romania*, XVII, p. 89 sq.) à laquelle se rallie M. Meyer-Lübke (cf. p. 17), elle ne peut se soutenir, ainsi que nous l'avons montré dans *Bull. Dial. Cat.*, XIII.

P. 22, § 13. « Speziell katalanisch ist der Uebergang von *a* zu *e* und *e* zu *a* . . . ». Il serait plus exact de dire : « est spécialement catalane la confusion de *a* et *e* inaccentués dans le son unique *ę*,

qui explique les anciennes graphies *vaser* pour *veser*, etc., et *pestel* pour *pastel*, etc. ». Il aurait fallu ajouter que cette confusion n'est pas générale ; cf. pour le cat. occidental et le valencien, M. A. Griera, *Contribució a una dialectologia catalana*, pp. 46 sq. et 74 sq., Mn Alcover, *Bolletí del Diccion. Llengua catal.*, IV, p. 224 sq.

P. 24, § 17. « *V* ist heute fast auf dem ganzen Gebiete zu *b̆* geworden, also mit dem alten *b* zusammengefallen ». On a *b* à l'initiale absolue et après *m*, mais *b̆* entre voyelles et après une consonne sonore autre que *m*. Pour le castillan où les faits sont les mêmes, voir T. Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, § 12 sq., p. 14 sq. (1re éd.)

P. 29, § 19 *a*. « *Qu, gu* hat prov. schon frühzeitig das labiale Element aufgegeben, katal.-span bewahrt ». Pour ce qui est du catalan, c'est vrai devant un *a* accentué (*guarda*), mais non devant un *a* inaccentué ; dans ce dernier cas, le *w* et le *a* se fondent en un seul son *o* (= respect. *o, u* suivant les régions), d'où *gordar*. Par analogie avec les formes accentuées sur le radical, on peut avoir aussi *gwęrđá* (comme en roussillonnais p. ex.)

P. 29, § 20. « Primäres *d* wird, prov. zu *ẓ* fällt span. katal. : *oir, ohir, auzir* ». Nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut, p. 104. Entre voyelles, *d* a passé à *ẓ* dans la période la plus ancienne du catalan ; plus tard ce *ẓ* s'est amuï devant l'accent, mais s'est conservé après lui. Pour les exemples du roussillonnais, qui concorde sur ce point avec le catalan sud-pyrénéen, cf. notre *Phon. hist. rouss.*, p. 108. — M. Meyer-Lübke remarque à propos du prov. *coa* : « es ist nun höchst merkwürdig, dass es von *coda* keine *ẓ*-Formen gibt, weder noch heute noch in älterer Zeit, vielmehr lautet das Wort aprov. *coa*, heute *kua*, im Süden *kuga* ».

Pour rendre compte de ces formes, il suppose que le *d* intervocalique latin tomberait, en provençal, après une vélaire, et qu'il passerait au contraire à *ẓ* après une palatale. Le malheur est

qu'*audire*, où le *d* vient après *au* qui n'a rien de palatal, aboutit à *auzir*, là où *sudat* aboutit à *süza*, et que de plus on trouve *coda* et *coza* à côté de *coa* en ancien provençal ; cf. Raynouard, *Lexique*. En réalité, le traitement de *-d-* intervocalique latin en gallo-roman méridional est indépendant du timbre des voyelles qui précèdent. On a les résultats *d*, *z* ou *zéro*, sans que ces voyelles y soient pour rien.

La difficulté que présentent les formes *coa* et *kuga* dans les dialectes où *-d-* latin est représenté par *d* ou *s* [phon. *z*] existe aussi en catalan où l'on devrait avoir régulièrement **cosa*, avec *s* conservé après l'accent. L'explication que nous avons donnée pour le catalan dans notre *Phonét histor. du roussillon.*, p. 109 (influence des dérivés à suffixe accentué) ne nous satisfait pas et ne convient d'ailleurs pas au gallo-roman méridional où la loi de l'accent n'agit pas.

Peut-être faut-il admettre une chute ancienne du *d* latin dans les groupes *coda* + *de* + . . ., par suite d'une dissimilation. La forme sans *d* se serait ensuite généralisée ; d'où v. prov. et v. catal. *coa*.

La forme du cat. mod. *cua* est sans doute due à un croisement de l'ancien *coa* avec *cul* < *culu* ; cf. cast. *cola*.

P. 32, § 22 : «. Bemerkenswerterweise scheint aber in einem Teile des Prov. das *g* [< c^{a},^{o} latin] zu schwinden und damit also eine tiefe Kluft gegenüber dem Katal. zu entstehen ». La chute de *g* (< c^{u} latin) se constate en alicantin ; cf. P. Barnils, *Die Mundart von Alacant*, § 103.

P. 33 sq. Il eût été bon de grouper le traitement de *d*, c^{e}, *s*, et *ty* intervocaliques, qui aboutissent tous à *z*, et de faire remarquer que, sauf exceptions dues à l'analogie, cette spirante se conserve d'une façon générale dans tout le domaine catalan après l'accent, mais s'amuït après lui à l'intérieur des mots ; cf. ci-dessus p. 104.

P. 37, §27. L'hypothèse de M. Meyer-Lübke : *capsa* — **capseu* rend compte des faits catalans : *caixa* d'une part, *queix* de l'autre.

Nous nous proposons de revenir sur cette question. Il n'en reste pas moins vrai que, sémantiquement, un type **quassiu* refait sur *quassum* serait peut-être préférable. Phonétiquement il convient aussi bien que **capseu*. De même cat. *esqueixar* « déchirer » s'expliquerait par un type **ex* + *quassiare*.

P. 40, § 28. « Tönendes *s* vor Konsonanten bleibt im allgemeinen... katal. ». Non, il passe à *y* devant une consonne sonore : *almoina* < **almos(i)na*, *mainada* < **masnada* < *mansionata*, *raima* < arab. *rizma* + *ram* (< *ramu*), *illa* < **iyla* < **isla* < *insula*, rouss.-baléar. *eima* postv. de **eimar* < *esmar* < *aestimare*, rouss. *aibre* < **asbre* < *arbre* < *arbore*, etc. Les mots où *s* s'est conservé sont plus ou moins savants (*coresma* < **quaresima* : influence ecclésiastique) ou empruntés (*resma* < cast. *resma*, *esmar* < cast. *esmar*). Il faut remarquer que plus tard cet *s* a pu disparaître; cf. bal. *carema*.

P. 42, n. 2. « Dass *sou* zu *solidu* gehört, ist zwar klar, aber ich vermute dass ihm zunächst frz. *sou* zugrunde liegt ». Pas nécessairement : *sou* est régulier d'après nous. La vocalisation de *l* devant dentale est bien catalane ; la régression de *u* à *l* qui s'est produite en a. cat. lorsque *u*, final de syllabe, était suivi d'une dentale explosive (cf. **gauta* > *galta*, *malauta* > *malalta*, etc.) ne pouvait avoir lieu ici, l'*u* étant final de mot au moment où elle s'est produite : On a *sou* de même que l'on a *Arnau* < *Arnaldu* : dans l'un et l'autre mot, l'*u* final est demeuré intact comme celui de *clau* < *clavu* et *clave*, *jau* < *jacet*, *cau* < *cadit*, etc.

P. 43. § 32. Il aurait fallu dire un mot du cat. *colla* « réunion ». Cette forme ne peut remonter à **cop'la* (< *copula*) ou **coc'la*, si l'on veut. L'*o* du type latin est bref et **cŏc'la* aurait abouti en catalan à **culla* et non à *colla*. On ne peut d'autre part admettre que les nombreux mots en *-ŭc'lu*, *-ŭc'la* ont déterminé en catalo-roman une forme **cǫyla*, car on aurait en cat. d'Espagne *cǫlla* et en rouss. *culla* ; or, on a ici et là *cǫlla* (avec un *ǫ* ouvert en catalan et un *o* plutôt moyen en rouss.). Remarquons en pas-

sant que la transcription de M. E. Vogel dans son *Dict. catal.* est erronée. Il ne reste d'autre moyen pour expliquer *colla* que de voir dans ce mot un postverbal de *(a)collar* < *(ad)* + *collum* + *are*. Primitivement on aurait dit *una colla de bous* « une couple de bœufs » et le sens se serait ensuite élargi.

P. 44, n. 2. « Wenn Spitzer mit Recht mallork. *biuló* 'Eisenriegel' hierher stellt (*Lexik. katal.* 30), so würde das zunächst ein **bibla* aus *fibla* voraussetzen, wogegen nichts einzuwenden ist, vgl. *biure* über **vibra* aus *vipera* in Camprodó ». Le majorq. *biuló* nous semble remonter à un dérivé de **biga*, **bigulone* (cf. le traitement *teula* < *tegula*). Le v. fr. *bille* « tronc, morceau de bois » pourrait bien provenir d'une forme syncopée dès le lat. vulg. **bigla* (cf. **tegla* > cast. *teja*). Il faut remarquer qu'avant de signifier « Eisenriegel », *biuló* a signifié et signifie encore la barre de bois transversale qui sert à fermer la porte. Quand a **biga*, dont l'étymologie est inconnue (cf. M. Meyer-Lübke, *REW*, a. 1095), il faut peut-être y voir une forme populaire au singulier correspondant au lat. class. *bigae* « attelage de deux chevaux ». Sémantiquement, il n'y a rien là d'impossible ni même d'extraordinaire, si l'on songe à la fortune du mot *poutre* < *pullitra* en français moderne, pour ne parler que de celui-là.

P. 45, § 34. A propos du traitement *tr* intervoc. latin en catal., M. Meyer-Lübke écrit : « Sodann scheint vor dem Tone nur *dr* vorzukommen : *nodrir*, *emperadriu* ». Le traitement de *tr* avant l'accent est tout autre : *tr* aboutit à *yr* en catalan ; cf. *pairal*, v. cat. *poyria* < **pot(e)riat*, *noyrir* < *nutrire*. La différence qui sépare le catalan du provençal, sur ce point, c'est que ce dernier fait *-yr-* soit devant, soit après l'accent. A ce point de vue, comme à bien d'autres, le catalan illustre clairement la loi de Verner prise dans son sens le plus large : lat. *tr* > *yr* avant l'accent ; *dr*, puis par assimilation *r*, après. *Nodrir* est demi-savant, de même qu'*emperadriu*, où il faut noter de plus la conservation de *e* prétonique (cf. v. fr. *emperedre*).

P. 48, § 38. Nous sommes persuadé que le groupe primaire latin *-mn-* devient *.ŋ-* en catalan, mais dans certaines conditions seulement. Cette palatalisation n'a rien d'étonnant dans une langue où *-nn-* aboutit à *ŋ*, et *-ll-* à *ļ*. Les faits catalans se laissent d'ailleurs facilement expliquer.

Au moment où le groupe primaire *-nn-* passait à *ŋ* dans *annu* > **aŋu*, le groupe *-mn-* n'était pas encore assimilé en *-nn-* et par conséquent n'a pu devenir *-ŋ-*. On a eu la série **aŋu* — **somnu*. Survient la chute des voyelles finales autres que *a*, **aŋu* devient *aŋ* (écrit *any*) et **somnu* passe à *so(m)n*. C'est alors que le groupe *-mn-*, après s'être assimilé en *-nn-*, se palatalise en *ŋ* dans *damnare* > *danyar*, *daninosu* > *danyós*, etc., où il était intérieur.

La forme commune du catalan *dona* < *domna* s'explique sans doute par une réduction de *mn* à *nn*, puis à *n*, antérieure à la palatalisation de *-nn-* primaire, due à l'usage fréquent de ce mot où à son emploi proclitique. *Donya* usité à Minorque et à Palma de Majorque a l'air d'un castillanisme. Sur lui a été probablement refait le masculin *dony*.

Dan est la forme phonétique correspondant à *damnu* ; *dany* est refait sur le radical palatalisé de *danyar*, *danyós*. *Don* pour *dan* ou *dany* doit être une faute de copiste.

Quant au cat. *escó* et au v. prov. *esco(n)*, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec *scamnu* : leur vocalisme s'y oppose. A cause de l'absence de *n* final dans le cat. *escó* et de la présence d'un *n* caduc dans le v. prov. *esco(n)*, on ne peut songer à voir dans cette forme un postverbal de *escondre*, qui fait à la 3e pers. sing. indic. prés. *escon*. Nous croyons que le cat. *escó* et le v. prov. *esco(n)* remontent à un type **escone*, dérivé de *esca*, qui aurait signifié primitivement « coffre à provisions » sur lequel on pouvait s'asseoir, et plus tard, par extension, « banc de cuisine » ressemblant plus ou moins au coffre à provisions et finalement « banc de ménage » sans ressemblance nécessaire avec le coffre primitif.

P. 51, § 40. « Eigne Wege geht *gi* in *corrigia*. Während span.

correa und prov. *correia* mit den andern Wörtern gehen, zeigt katal. *corretga* [écrire *corretja*], gespr. *-ğğ-*, den Laut, der sonst Reflex von *-ic-* ist ». Le traitement de *gy* dans le cat. *corretja* s'explique facilement : à l'origine, on avait *corrigiu* > **corręyu* > **corręğu*, et **corrigia* > **corręya* > **corręğa*. A la chute de *u* final, le *ğ* est devenu sourd, d'où *correč*, écrit *correig*.. Le *ğ* de **corręğa*, continuant à rester intervocalique, aurait dû passer à la fricative correspondante *j*, comme cela a eu lieu dans **roğa* (rubia) > *roja* Mais l'influence du masculin a maintenu l'affriquée, d'où *corretja*. Le même phénomène a eu lieu en roussillonnais où l'on a *mitja*, au lieu de *mija*, sous l'influence de *mig* (pron. *mič*) < *mediu*.

§ 42. Dans le groupe *tn*, *t* n'a pas passé à *g*, en catalan, mais s'est assimilé à *n* ; cf. *panna*, *conna*, prononcés aussi *patna*, *cotna*. Dans *regna*, il faut sans doute voir un croisement, d'ailleurs très explicable, de **retna* < *rei(i)na* avec *regna* < *regnat*.

P. 52, § 43. C'est par un suffixe *-ismu* que nous expliquerions plutôt les formes catalanes ou provençales que M. Meyer-Lübke rattache à *legitimus*.

A côté du suffive *-ista* (du grec -ιστης), la langue de l'Église et de l'École employait un suffixe *-ismus*, adapté lui aussi du grec -ισμος ; cf. *baptismus*, *exorcismus*, *eunuchismus*, etc. C'est ce dernier que l'on retrouve, avec le changement de *ĭ* en *ę*, dans le v. fr. *duchesme*, *bautesme*, etc., et le v. prov. *regesme*, *crestianesme*.

Il n'y a rien d'invraisemblable qu'à côté de *leg-ista*, il y ait eu dans les milieux savants une forme **leg-ismu* qui aurait donné le v. prov. *legisme*. Le prov. mod. *leime* ∾ *leimo* serait le continuateur populaire de cette forme ; les étapes antérieures auraient été **leyesme*, *leesme* (attesté) et **lesme*.

D'autre part, il a pu exister un type latin **legitismus*, plus proche de *legitimus*, qui par les étapes **leyedesme*, **leedesme* est devenu le cat. *lledesme*, et non *lluisme* (anciennement *loisme*) qui n'a rien à voir avec *legitimu*, malgré J. Ronjat (*Archiv. Rom.*, IV,

1920, p. 365), mais qui dérive de *laudimiu* ou mieux de *laudismu*, avec substitution de *-ismu*.

Nous pensons avec J. Ronjat que le cast. *marisma*, de même que le cat. *maresma*, suppose une substitution analogue; cf. *ibid.*

Quant au cast. *semana*, il est probablement pour **semmana* < **setmana* < *septimana*. Le cast. *bizma* et le portg. *bisma* ont été empruntés au grec ἐπίθεμα à une époque où le θ se prononçait *ts*, et où l'on avait par conséquent **epitsema*. L'affriquée *ts* s'est simplifiée en *s* en portugais, mais a abouti à l'interdentale *z* en espagnol. Pour un développement semblable de θ en italien, cf. *zio* < θεῖος.

P. 54, § 45. « Am Silbenanlaut der Proparoxytona fallen *b*, *d*, *c* im Katal. unter *u* zusammen ». C'est vrai de *b*, mais non de *d* et *c*[e]. Pour ces deux dernières consonnes, le traitement est le même qu'en vieux provençal : elles aboutissent à *y*. Cela résulte de l'analyse des anciens documents, où l'on ne trouve que des formes du genre de *creire*, *traire*. S'il en était autrement, il faudrait supposer un emprunt en masse au vieux provençal, ce qui est inadmissible. Les formes actuelles, usitées d'ailleurs dès l'ancien catalan, *creure*, *treure* sont analogiques de la 3e pers. sing. indic. prés *creu*, *treu* et s'expliquent d'après la proportion *beu* : *beure* = *creu*, *treu* : *creure*, *treure*. — Pour le cat. *llauna*, nous renvoyons à notre *Phon. hist. rouss.*, p. 150.

P. 58, § 49 : « ...so kann mann nur sagen, *nombre* muss lat. *nomen* wiedergeben, d. h. *-men* wird zu *-mne*, woraus dann natürlich *-mbre* ». Le v. léonais *quexume*, etc. et le v. portg. *nome*, *lume*, etc. permettent de croire que la chute de l'*n* final s'est aussi produite en castillan — et à la même époque — dans les noms terminés en *-men*. Cette chute remonte vraisemblablement au latin même. Aussi ne croyons-nous pas que l'interversion *-men* > *-mne* ait pu avoir lieu en cast. : *-mbre* provient de *-mne*, lequel repose sur *-mĭne*. Ce qui a dû caractériser le

castillo-roman, c'est l'alternance : cas sujet *-me(n)*, cas régime *-mĭne* > *-mne*.

§ 50. Il aurait fallu noter qu'à côté du sg. *pa* < *pane*, le catalan fait *pans* au pluriel, ce qui le distingue des parlers provençaux. Dans les dérivés des proparoxytons latins, l'*n* a disparu d'une façon générale soit au sing., soit au pluriel : *home*, *homes* ; mais dans quelques régions (prov. d'Alicante, Tarragone, Seu d'Urgell, Cerdagne, p. ex.), on dit au pluriel *homens* ; cf. Mn Alcover, *Boll. Dicc. Lleng. cat.*, IV, p. 280.

P. 61, § 56. Dans le cat. *oi* (cf. *oi que vindras*, m. à m. « certainement que tu viendras »), il est probable qu'il ne faut pas voir le continuateur de *audi*, mais une agglutination de *o* (< *hoc*) + *i* (< *et*) ; cf. v. rouss. *oc hi* !, dans B. J. Alart, *Not. histor. sur les comm. du Rouss.*, Perpignan, II, p. 38, et v. prov. *oc e manja tot jorn* dans les *Leys d'Amors*, éd. J. Anglade, Toulouse, I, p. 169.

Grau est le continuateur régulier de *gradu* et ne peut être qualifié de demi-savant ; *gro* (Manresa) est une contraction de *graó* (= *grẹó*) < *gradu* + *one*, comme M. Meyer-Lübke hésite à l'admettre, p. 189.

Dans notre *Phon. hist. rouss.*, p. 216, nous avons donné les raisons pour lesquelles le nom de localité *Opoul* (= *óput*) ne peut pas venir de *oppidum* : la terminaison *-ut* suppose un suffixe latin *-ŭlu*.

P. 71, § 61. M. Meyer-Lübke aurait pu mentionner à côté de *mi* et *ti*, le réfléchi *si* usité encore aujourd'hui en catalan.

P. 77, § 65. En gros, les formes de l'article majorquin sont les suivantes : masc. sg. *es* (*s'*, *et*), plur. *es* (*ets*, *et*) ; fém. sg. *sa* (*s'*), plur. *ses*. La forme du masc. plur. *ets*, qui paraît embarrassante et qu'on a voulu tirer de *istos*, est analogique du sing. *et* : *ets* = *et* + *s*. Quant au sing. *et*, il s'explique phonétiquement en majorquin, où un *s* final devient *t* devant *t*, *s*, *ẹ* et *d* devant *d* et *j* ; cf. **morir se* > **moris se* > *morit se* en baléare.

P. 88, § 75. M. Meyer-Lübke nous paraît avoir raison de penser que le cast. *eres* n'est pas le futur latin *eris*. L'invasion de cette forme de futur, et de celle-là seulement, dans le paradigme du présent de l'indicatif est assez peu vraisemblable. M. Meyer-Lübke suppose un redoublement de la forme atone *es* qui aurait donné **eses*, puis *eres* par dissimilation de *s s* en *r-s*. Peut-être vaudrait-il mieux admettre une réformation à l'aide de la désinence *-ĭs*, d'où **esis*, et cast. *eres*.

Nous ne pensons pas que la 2e pers. sing. du catalan ancien et moderne *ets* remonte à *estis*, d'accord en cela avec M. Meyer-Lübke ; mais nous ne croyons pas non plus qu'il y ait un rapport quelconque entre la 2e pers. sing. de l'ancien catalan *est* (qui se retrouve d'ailleurs en v. prov.) et la 2e pers. sing. du parfait de la Ie classe (*cantest*). Voici comment nous expliquons ces formes en catalan : aux 1e et 2e pers. plur., on avait primitivement **soms* < *sumus* et **ests* < *estis*. D'après **ests*, la langue a refait une 2e sing. *est*, en supprimant l'*s* senti comme la caractéristique du pluriel. **Soms* a également déterminé une 2e pers. plur. *sots*, devenue plus tard *sou*, qui a amené la disparition de l'ancien **ests*. Là se place la suppression de l'*s* final de **soms*, l'*s* étant désormais sentie comme la caractéristique des 2es personnes. Par suite de ce sentiment, l'ancienne 2e pers. sing. *est* prend un *s*, d'où **ests*, et c'est à ce moment qu'intervient le phénomène de dissimilation qui transforme **ests* en *ets* (cf. v. prov. *estis* > *etz*).

De même pour expliquer le v. prov. *em* (1e plur.) il n'est pas nécessaire de recourir à une influence analogique du parfait. Sur le modèle de *cantatz* — *cantam*, *vendetz* — *vendem*, etc., *etz* a déterminé *em*.

A propos du v. prov. *esmes* (1e plur.), M. Meyer-Lübke écrit : « Im Boeci steht *salv esmes*, was deutlich ein unter einem Akzent gesprochenes *sálvisumus* wiedergibt, also ein indirekter Zeuge für *sumus* ». Nous croyons préférable de nous en tenir à l explication de G. Paris, *Rom.*, XXI, p. 353, à laquelle semble

d'ailleurs se rallier M. Meyer-Lübke lui-même dans son *Hist. Gramm. der fr. Spr.*², § 323 : *esmes* provient d'un type **esmus* refait sur le modèle de *estis*. L'accentuation *sálvisumus* nous paraît impossible en gallo-roman. Quoi qu'il en soit, la conservation de l'*s* final est à noter en v. prov., où l'on a aux autres 1es pers. : *cantam*, *vendem*. Antérieurement à la chute de *s* final dans **cantams*, **vendems*, on avait **esmes*. A la proclise, *esmes* a pu conserver son *s* final, qui en réalité était un *s* intérieur. L'emploi de la forme proclitique a pu ensuite se généraliser. Si à côté de *esmes*, d'ailleurs rare, on trouve à la 1e plur. *em*, c'est sans doute que cette forme a été refaite sur la 2e plur. *etz*, à une époque où l'on avait déjà *vendem* — *vendetz*.

La 1e plur. *esmes* n'a pas existé seulement en v. franç. et en v. prov. ; bien qu'elle ne soit pas attestée en v. cat., du moins à notre connaissance, elle a dû cependant y être usitée dans la période la plus ancienne de la langue. C'est par son influence que nous expliquons le v. cat. *fazames* < *faciamus* qui se trouve dans les *Homilies d'Organya* (édit. J. Miret i Sans, 1915), ainsi que les autres formes : *farems*, *tinrems*, *atendrems*, p. 7, *retingams*, p. 35, *uulams*, p. 50.

Nous retenons l'explication que donne M. Meyer-Lübke de la 2e plur. *seu* usitée en particulier dans le Roussillon. *Seu* viendrait d'un ancien *sou*, comme *creu* dérive de *crou* < *crŭce*. A son tour *seu* aurait déterminé une 1e plur. *sem*. Dans la grande majorité du domaine catalan où *sou* s'est conservé, ce serait l'influence de *som* qui serait en cause.

Cependant on ne peut nier qu'autre part, en vénitien p. ex., les 1es et la 2es pers. plur. de l'indic. présent de *esse* ne remontent à *sĭmus* et *sĭtis*. Il pourrait très bien en avoir été de même dans les parlers catalans qui ont *sem* et *seu*.

P. 89, § 77. D'après M. Meyer-Lübke, on devrait avoir régulièrement *vo* à la 1e pers. sing. indic. prés. du verbe *anar*. Nous croyons au contraire que la forme attendue est *vau* (**vao* =

vado), avec diphtongue de formation tardive qui ne s'est pas par conséquent réduite en catalan (cf. *tabula* > *taula*). Cette forme est attestée en v. cat., et nous l'avons entendue encore chez des personnes âgées en Roussillon.

P. 90, § 78. « Auffällig ist der Gegensatz zwischen katal. *fem* und *deume*, zwischen *fetz* und *leuda* aus *licita*, zwischen *fer* und *ciure* [< *subere*] ». Il n'y a aucun rapport entre le développement de *fem*, *fetz*, *fer* et celui de *deume*, *leuda*, *ciure*. En catalan, *fem* et *fetz* (aujourd'hui *fèu*) sont une contraction de *faém*, *faéts*, réductions de *fasem*, *fasets*; de même *fer* est pour *faer* > *faser* > **facēre*.

P. 97, § 94. « *Ninoy* woraus, wie Spitzer mit Recht bemerkt, *noy* entstanden ist... das Lallwort *nin* sei zu *ninoy* erweitert worden, getraue ich nicht... ». Le cat. *juy* < *juhí* < **juizi* < *juzízi* < **juditiu* permet peut-être de découvrir l'origine de *noi*. Ce serait le continuateur de **novitiu*, et les étapes intermédiaires seraient **noízi* et **noí*, d'où *nói*. *Ninoi* serait ainsi une agglutination de *nin* (cf. cast. *niño*) et de *noi*. Plus tard *oi* aurait été senti comme un suffixe marquant la petitesse et la grâce, et s'est ajouté à certains adjectifs : *alegroi*, *bonicoi*, etc., d'après *alegre*, *bonic*, etc. Ce suffixe, ainsi que le mot *noi* lui-même, aurait pu être transporté hors de la Catalogne par les *gitanos*, qui font un grand usage du mot *noi* et que pour cette raison on appelle *nois* en Roussillon.

P. 123, § 126. M. Tappolet (*Die romanischen Verwandtschaftsnamen*, p. 63) signale *avit*, *-ida* à Perpignan et il les rapporte à un type latin *avitus*. Nous ne nions pas l'existence de ces formes; cependant nous ne les avons jamais entendues, et nous soupçonnons fort un fait de prononciation individuelle. En tout cas elles sont conformes à la phonétique du roussillonnais (et du catalan) qui éprouve une tendance à ajouter un *t* épithétique aux mots terminés en *-i* : *sómit*, *ápit*, *llábit*, *collégit*, *escúrpit* (cat. *collegit*, *prémit*, *génit* < *geniu*); cf. *Phon. hist. rouss.*, p. 207. D'aucune

façon on ne peut songer à *avitu*. Le masculin *ávit* a pu déterminer le féminin *ávida*.

P. 133, § 132. M. Meyer-Lübke propose pour le cast. *almuerzo* et le cat. *esmorzar* un type **armordium*. Phonétiquement, le type **armordium* (d'où vient-il ?) convient pour l'espagnol, mais non pour le catalan où *dy* après *r* devient une prépalatale ; cf. **virdiense* > *vergés*, *ordiolu* > rouss. *orjól*, en face de v. cast. *berzero* < **virdiariu*, cast. mod. *orzuelo* < *ordiolu*.

P. 143. Au lieu de *curó*, lire *ciuró*. Il existe aussi une forme *cigró*.

P. 145. Au lieu de *assiure*, lire *asseure*.

P. 149, § 141. « *Sots* ist veraltet, wohl überhaupt nicht eigentlich katal., da man **sou* erwarten müsste ». De ce que *cantatis* donne *cantau* en v. cat., il ne s'ensuit pas qu'on doive avoir *subtus* > **sou*. *Cantatis* a passé par les étapes **cantades*, *cantads* ou mieux *cantadz* avant de devenir *cantau* ; tandis que *subtus* en s'assimilant en **sottus* serait devenu, après la simplication de la géminée et la chute de la voyelle finale, **sots* et finalement **sos* ; cf. *bracchiu* > **brats* > *bras*. *Subtus* ne peut donner ni **sou* ni *sots*. Cette dernière forme repose sans doute sur un type **sǫbto* (cf. **sǫbta* > *sota*), qui a donné **sǫt*, d'où par épithèse d'un *s* adverbial, *sots*.

P. 161. A la liste des noms en *Tala-*, nous ajouterons celui de *Talassá* (*Pont de*) sur le territoire d'Ille-sur-Têt. *Talau*, localité du Conflent, peut provenir soit de *Taladu*, soit de *Talavu*.

P. 167 sq. Comme noms en *-ac*, il faut noter dans la partie catalane du département des Pyrénées-Orientales : *Villerac*, *Sirac*, *Tarerac* et *Nefiac* ; dans la partie languedocienne : *Trevillac*. On trouve aussi un *Mas de Gauzach*, au Sud de la Tour de Batère, en Vallespir.

Terminons enfin par une indication bibliographique. P. 90. M. Meyer-Lübke aurait pu citer, pour la formation des mots en catalan, la *Gramática de la lengua catalana* (Barcelone, 1912) de M. P. Fabra, où l'on trouve pp. 225-282 un chapitre substantiel et bien ordonné qui s'intitulé *Formación de palabras*.

*
* *

Notre compte rendu était depuis longtemps terminé et notre manuscrit remis à la Direction de la *Revue Hispanique* (juin 1925), lorsqu'ont paru deux travaux du même genre que le nôtre, l'un de M. Ant. Griera : *Castellà, Català, Provençal* (*ZRhP.*, XLV, p. 198-254), et l'autre de M. Amado Alonso : *La Subagrupación románica del catalan* (*Rev. Fil. Fsp.* XIII, 1926, p. 1-38).

Nous sommes heureux de constater que les réserves que nous avons faites au sujet de la méthode suivie par M. Meyer-Lübke concordent avec celles que fait M. Am. Alonso lui-même. « Estas extremas suposiciones, écrit-il p. 34, nos hacen ver lo inaceptable del sistema comparativo der Sr M.-L., que intenta averigar si el catalán encaja mejor en el grupo galorrománico o en el iberorrománico, sin prestar atención al *grupo* iberorrománico ni al galorrománico, ya que compara el catalán, de un lado, con la lengua galorrománica más próxima geográfica y lingüísticamente, y del otro con el castellano, alejado geográficamente y que es además el habla iberorrománica que más diferencias específicas ha desarrollado ». P. 35, il ajoute : « Si al pasar nuestra mirada sucesivamente por las fisonomías de las hablas occidentales sentimos el deseo de subagruparlas, necesitaremos atender a todas las posibilidades que ofrece la serie *francés-gascón-provenzal-catalán- aragonés- castellano - portugués* ».

M. Am. Alonso se propose d'étudier le problème catalan sur ces nouvelles bases. Nous doutons fort qu'il réussisse à démontrer

que le catalan et le castillan appartiennent à la même famille linguistique, comme on sent qu'il le pense dans le courant de son article [1].

Beaucoup plus logique que M. Meyer-Lübke, M. Ant. Griera compare le catalan aux dialectes limitrophes : aragonais et languedocien —, ou plus précisément, le parler de *Tamarit* et de *Peralta* (catalan) avec celui de *Binéfar* et de *Fonz* (aragonais), et le parler de *Catllar* (roussillonnais) avec celui de *Montalbà* (languedocien). La comparaison porte à la fois sur la phonétique, la morphologie et le lexique.

Dans son article : *Afro-romanic o ibero-románic* (*Bull. Dial. lat.*, X, 1922, p. 34-53), M. Griera terminait en affirmant le caractère gallo-roman du catalan. Les résultats d'une enquête personnelle qu'il expose ici semblent ne pas concorder avec cette affirmation, et donner plutôt raison à notre point de vue. Les différences linguistiques sont, en effet, très nombreuses du côté languedocien.

M. M. Griera et Alonso apportent de plus un grand nombre de rectifications de détail au livre de M. Meyer-Lübke. La plupart nous paraissent excellentes, et il faudra désormais en tenir compte lorsqu'on reprendra le problème plus à fond que nous n'avons pu le faire dans notre compte rendu.

1. Dans la suite de son étude qui a paru après la rédaction de ces lignes et qu'il a eu l'amabilité de nous envoyer, M. Am. Alonso précise sa pensée et se déclare partisan résolu de l'hispanicité du catalan. Nous n'entamerons pas ici de nouvelle discussion. Ce ne serait pas le moment, et le temps nous ferait défaut. Nous n'ajouterons qu'un mot pour féliciter M. Am. Alonso de la richesse de sa documentation et de la conscience avec laquelle il poursuit un problème dont la solution est si fuyante.

V

Remarques au sujet du MANUAL DE GRAMATICA HISTORICA DE LA LENGUA CASTELLANA de M. Menéndez Pidal [1]

On sait quel excellent instrument de travail constitue pour l'hispanisant le *Manual de Gramática española* de M. Menéndez Pidal. La 4e édition parue en 1918 marquait déjà un progrès considérable sur les précédentes ; ce progrès s'est encore accentué dans la 5e, qui est de 1925. Nous ne nous étendrons pas sur les mérites du livre de M. Menéndez Pidal, dont l'éloge a été souvent fait et aux meilleurs endroits. Nous sommes le premier à les reconnaître et à savoir gré à l'auteur d'améliorer son texte à chaque édition et de se tenir au courant des divers points de vue de la critique. Ceci dit, nous nous sentirons plus à l'aise pour apporter quelques compléments et suggérer quelques corrections. Une grammaire historique ne s'édifie pas en un jour, et il faut bien reconnaître que toute langue présente à l'analyse une infinité de problèmes délicats qui ne peuvent être résolus qu'avec le temps et la discussion.

Nous n'envisagerons ici que la partie du livre consacrée à la phonétique.

*
* *

§ 8, 2. « En prosa, la vocal seguida de vocal podia ser larga o breve, y asi tenemos *dīes*, *pīus*, *audīī*, *grŭem* como el nominativo

1. 5e édition, Madrid, 1925.

grūs, pero *vĭa* (fr. *voie*, como *pĭlus poil*), *fŭit* ». — C'est confondre des phénomènes tout à fait distincts. Dans *audīī*, le premier *ī* est long de nature, et il s'est conservé comme tel dans le latin pré-roman : *īī* > *ī*, d'où esp. *dormí* < *dormīī*, v. fr. *dormi*, mod. *dormis*. Dans *dĭes*, *grŭe*, *fŭit* on avait un *i* ou un *u* brefs, qui ont évolué de façon différente dans les langues romanes. Cette différence d'évolution dépend de la nature des phonèmes suivants.

a) Soit le cas de *ĭ* en hiatus. Il est admis que *ĭ* latin devant voyelle était suivi d'un *y*, qui a empêché son abrègement en *ī* (cf. Stolz-Schmalz[5], 1926, p. 99). Le timbre de *ĭ* latin étant identique, ou presque à celui de *ī*, on a dû avoir probablement aussi dans la prononciation des types **dĭ̯em*, **vĭ̯a*, **trĭ̯a*. Au moment de l'ouverture de *ĭ* en *ę*, le timbre de *ĭ* a pu se conserver ou non devant le [j] explosif suivant. C'est ce qui a eu lieu dans le cas de **dĭ̯e*, devenu en v. fr. *di* (cf. *lundi*, *mardi*, etc.) et de *pius* devenu *pieus*, *pieux*. Mais lorsque le [j] explosif était suivi d'un *a*, comme dans **vĭ̯a*, **trĭ̯a*, l'action conservatrice du *y* a été neutralisée par l'action dilatrice de *a*, voyelle ouverte par excellence. Livré à lui-même, l'*ĭ* de **vĭ̯a*, **trĭ̯a* n'a pu que passer à *ę*, d'où v. fr. *veie*, mod. *voie*, v. fr. *troie*. Pour ce qui est de **dĭ̯e*, le castillan va de pair avec le français ; mais dans **vĭ̯a*, l'*a* n'ayant pas contrarié l'action de *y*, l'*ĭ* s'est conservé en espagnol, de même qu'en provençal, catalan et italien, avec son timbre originaire, et l'on a *via*. *Sea* ne constitue qu'une exception apparente, car il ne provient pas de **sĭat*, mais de *sedeat*, par l'intermédiaire **seyat*.

b) Soit maintenant le cas de *ŭ* en hiatus. En français, l'*ŭ* s'est conservé avec son timbre primitif lorsqu'il était suivi d'un *ī* final : v. fr. *cŭi* > *cui*, *fŭi* > *fui*, *illŭi* > *lui*, **dŭī* > *dui*, etc. Lorsque l'*ŭ* latin était suivi d'une voyelle autre que *ī*, il devait être aussi accompagné d'un [w] de glissement, par suite d'un phénomène parallèle à celui qui est supposé pour le cas de *ĭ* en

hiatus. Ce ^{w} explosif a eu le même effet que le $^{\gamma}$ dont on a parlé plus haut, et il a agi en français dans des conditions identiques. Dans **grŭ^{w}e*, il a maintenu le timbre de *ŭ*, d'où *grue*; dans *tŭ^{w}a*, *sŭ^{w}a* au contraire, son action conservatrice a été annulée par l'action inverse de *a* final, d'où v. fr. *toe, soe*. Le castillan est d'accord avec le français pour le cas de *ŭ* + *i* : v. cast. *fúy*, mais non pour le cas de *ŭ* + *a*, où l'action de *a* n'a pu entraver l'action conservatrice de la spirante *w*, parallèlement à ce que nous avons remarqué pour *ĭ* + *a* : *grúa, tua, sua*. Même état de choses en catalan où l'on a *grua, tua, sua* et en v. provençal où l'on trouve, avec *ü*, *grua, tua, sua* à côté de *tọa, sọa* qui sont certainement analogiques de *tọ, sọ* < *tŭ(u)m, sŭ(ŭ)m*, comme le sont aussi les pluriels masc. *tọi, sọi*, seuls donnés par M. O. Schutz-Gora, *Altprov. Elb.*[4] § 34, mais qui existent à côté de *tui* et *sui*, rares il est vrai. Il est intéressant de remarquer qu'à ce point de vue les parlers de la péninsule ibérique, y compris le catalan, s'opposent avec les parlers gallo-romans méridionaux aux parlers du Nord de la Gaule. L'exception que semble constituer le portg. *grou* s'explique probablement par un type étymologique **grŭŭm*, au lieu de *grŭem*; cf. v. portg. *tou* < *tŭum*. Pour le v. cast. *tuo, suo*, voir ci-dessous.

c) M. Menéndez Pidal parle à la fin du même paragraphe de la « chocante diferencia de *e* entre *meus* y *mea* », et il renvoie au paragraphe 66, 1. Cette différence existe en effet dans d'autres langues romanes (cf. par exemple roumain *mieŭ* — *mea*, v. prov. *mieus* — *mia*, léon. occid. *mieu* — *mia*, portg. *meu* — *minha*), mais non en castillan où l'on a régulièrement *mio* — *mia*, la fermeture de *ĕ* (fermé et non ouvert, comme on le suppose généralement ; voir *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 219) ayant eu lieu ici non seulement devant *a*, mais aussi devant l'*o* provenant de *ŭ* final latin. Pour cette question nous revoyons ci-dessus, p. 36 sq. C'est sans doute sur le modèle de *mio* — *mia* (série connue d'ailleurs de l'italien), que les vieilles formes *tua* et *sua* ont pu développer

en ancien castillan, une forme masculine *tuo, suo*, en remplacement des anciens *to* et *so*.

§ 8. « En suma, las vocales largas del latín clásico se pronunciaron en el latín vulgar más cerradas que las breves, que eran abiertas »; cf. p. 40. Nous avons dit autre part (*Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 195 sq.) ce qu'il fallait penser de cette théorie, d'ailleurs communément adoptée par les romanistes. Les voyelles du latin classique étaient probablement fermées, qu'elles fussent longues (*ē, ō*) ou brèves (*ĕ, ŏ*). Celles-ci étaient cependant moins fermées que les premières; mais surtout elles étaient relâchées, au lieu que les premières étaient tendues. En latin vulgaire, les brèves latines ne sont pas devenues ouvertes. Le timbre et la qualité des voyelles du latin classique s'est conservée; mais à partir d'une certaine époque qu'on peut fixer approximativement aux III-IVe siècles, les anciennes différences quantitatives ont disparu et on a eu, suivant que la syllabe était ouverte ou fermée, des longues et des brèves fermées relachées, correspondant aux anciennes brèves classiques, d'une part des longues et des brèves fermées tendues correspondant aux anciennes longues, de l'autre. L'ouverture s'est produite dans les longues et les brèves fermées relâchées; les brèves se sont ouvertes tout entières, les longues seulement dans leur portion finale, physiologiquement la plus faible, ce qui a déterminé la diphtongaison *ie, uo* ∼ *ue* en espagnol. Mais, partielle ou totale, cette ouverture s'est produite séparément dans chaque langue et non pendant la période d'unité latine.

Après le bouleversement de la quantité, le latin préroman possédait, non pas les sept voyelles suivantes : *a* (= ă, ā), *ę* (= ĕ), *ę* (= ē, ĭ), *i* (= ī), *ǫ* (= ŏ), *ǫ* (ō, ŭ), comme le veut M. Menéndez Pidal, p. 40, mais la série :

i tendu, long (< class. *ī* [] ou bref (< class. *ĭ*])
i relâché, long (< class. *ɨ̄* [] ou bref (< class. *ĭ*])

e fermé tendu, long (< class. *ē* [) ou bref (< class. *ē*])
e fermé relâché, long (< class. *ĕ* [) ou bref (< *ĕ*])
a (< class. *ā*, *ă*)
o fermé tendu, long (< class. *ō*[) ou bref (< *ō*])
o fermé relâché, long (< class. *ŏ* [) ou bref (< class. *ŏ*])
u tendu, long (< class. *ū* [) ou bref (< class. *ū*])
u relâché, long (< class. *ŭ* [) ou bref (< class. *ŭ*])
Cela fait en tout 17 voyelles au lieu des 7 qu'admet M. Menéndez Pidal.

« Fijándonos especialmente en la sílaba acentuada, el romance español diptonga la *ę* y ha *ǫ* y conserva las demás : *a*, *ę*, *i*, *ǫ*, *u* » ; cf. p. 40. Nous avons montré dans la *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 212 sq., qu'on ne saurait partir du timbre *ę* et *ǫ* pour expliquer la diphtongaison en *ie*, *uo* ∾ *ue* qui se constate non seulement en espagnol mais dans nombre de langues romanes. Il ne faut pas séparer la diphtongaison en *ie*, *uo* ∾ *ue*, la seule que connaisse l'espagnol, de la diphtongaison en *ei*, *ou* que pratique par exemple le français ; cf. *mē* > v. fr. *mei*, mod. *moi*, *flōre* > v. fr. *flour*, mod. *fleur* Dans le premier cas, l'élément le plus fermé vient en tête, dans le second il vient en dernier lieu. Vouloir expliquer le sens de cette double diphtongaison par le timbre même de la voyelle qui se diphtongue, et par lui seul, c'est se condamner, avons-nous dit, à ne rien expliquer. En d'autres termes, on ne peut admettre qu'un *ę*, quand il se diphtongue, doive aboutir, par suite d'une nécessité de nature, à *ie*, et qu'un *ę* doive devenir, pour la même raison, *ei*. La diphtongaison romane en *ie* suppose à la base un *e* fermé long et relâché, dont la portion terminale s'ouvre en *ę*, sous l'action d'une tendance héritée du latin, qui consiste à ouvrir les voyelles relâchées et dont les effets se manifestent d'une façon évidente dans le passage des anciens *ĭ*, *ŭ* latins à *ę* et *ǫ*.

« Puesta la vocal acentuada bajo la influencia de *yod*, se cierra un grado, passando a la categoría inmediata siguiente : así, en

la serie anterior *a* > *e*, *ę* > *ę* y *ę* > *i*, y en la serie posterior *ǫ* > *ǫ* y *ǫ* > *u* » ; cf. p. 41 —. D'après nous, les faits sont tout différents. Il faut distinguer entre l'action du *yod* à distance et l'action du *yod* en contact.

a) Au contact d'un *yod*, — et il faut spécifier qu'il s'agit d'un *yod* implosif, ce que ne fait pas M. Menéndez Pidal, ni p. 41, ni pp. 43-44, bien qu'il cite pourtant en note l'article de M. G. Millardet : *Sur le traitement de A + yod en vieil espagnol*, dans *Rom.*, XLI, p. 247 sq. —, l'*a* accentué ou inaccentué s'est fermé en *ę*. Mais l'*e* du castillan ne représente pas uniquement l'*a* latin : il provient de la combinaison de cet *a*, fermé en *e*, avec l'*ę* provenant de l'ouverture du *yod*, produite par une assimilation avec *a*. Dire *a* > *e* c'est fausser la perspective du phénomène.

b) Au moment ou *ĭ* et *ŭ* s'ouvraient en *ę*, *ǫ* dans les mots du genre de *vĭlla* > *veta* et de *lŭtu* > *lodo*, ils ont conservé leur timbre originaire, identique ou presque à celui de *ī*, *ū* latins, sous l'action d'un *yod* en contact ou à distance ; cf. *cŭneu* > **cŭnyu* > **cŭyño* > *cuño*, mais fr. *coin* —, *tĭnea* > **tĭnya* > *tiyña* > *tiña*, mais fr. *teigne* ; **agŭriu* > **aguyro* > *agüero* (nous ne connaissons pas d'exemples d'une action à distance de *yod* sur *ĭ*, en castillan). Dans l'un et dans l'autre cas, il s'agit d'une action *conservatrice* du *yod* : le rôle de ce dernier s'est uniquement borné à empêcher l'ouverture de *ŭ* ou de *ĭ* en *ǫ* ou en *ę*.

c) Autre est l'action du *yod* sur *e* et *o* fermés provenant de *ē* et *ō* latins. Ici l'action du *yod* est *positive*, et le *yod* a vraiment fermé ces voyelles en *i* et en *u* ; cf. *vindēmia* > *vendimia*, *ōrdio* > **urdio* > *urdo*, *cōgitat* > **cōyedat* > **coydat* > *cuida* (nous ne connaissons pas d'exemples de fermeture de *e* provenant de lat. *ē*, au contact d'un *yod* explosif). Même action du *yod* en contact sur l'*o* fermé provenant de la fermeture de *ŭ* dans *mŭltu* > **molto* > **mǫyto* > **muyto* > *mucho*, etc.

d) Quant à l'évolution *ę* > *ẹ*, *ǫ* > *ǫ* sous l'action d'un *yod*,

nous ne l'admettons pas pour plusieurs raisons. Dans *lĕctu* et *ŏcto*, il n'y a pas de *ẹ* ni de *ọ*, mais un *e* et un *o* fermés relâchés brefs. Il ne peut donc être question d'un passage de *ẹ* et *ọ* à *ẹ* et *ọ* sous l'action d'un *yod*, comme on l'admet généralement. Dans les exemples de ce genre, le *yod* n'a pas fermé la voyelle précédente, mais a simplement empêché son ouverture. Ici encore il s'agit d'une action *conservatrice*. On voit en quoi le castillan se distingue du français, à ce point de vue. Dans cette dernière langue, l'*ĕ* de *lĕctu* a subi de la part du *yod* une action fermante à laquelle il s'est opposé par une différenciation : l'*e* fermé, menacé de passer à *i* au contact du *y*, s'est ouvert davantage dans sa portion terminale ; d'où une diphtongue *e͡ẹ*, devenue plus tard *i͡e*, qui par sa combinaison avec le *yod* suivant a donné naissance au groupe **iey*, réduit ensuite à *i* ; cf. fr. *lit*.

Dans le cas de *lĕctu* et *ŏcto* > cast. *lecho*, *ocho*, le *yod* a agi sur un *e* ou un *o* fermés relâchés qui étaient en contact avec lui. Cette action ne s'est pas exercée lorsque ces voyelles étaient séparées du *yod* par un ou plusieurs phonèmes ; dès lors, elles ont pu se diphtonguer en *ie*, *uo* ∾ *ue*. Pour répéter ce que nous avons dit dans une des précédentes études : « rien ne prouve que le *y* à distance ait rendu impossible la diphtongaison en *ie* ; le développement des présents du type *sĕrvio*, *vĕstio*, etc. prouve au contraire que l'*ĕ* latin s'est diphtongué en castillan malgré le *yod* de la syllabe suivante » ; cf. p. 33. Ce que nous disions de *ĕ* latin vaut également pour *ŏ*.

« cereola > cereuela » p. 41. — Cette dernière forme n'a sûrement jamais existé. Sans doute *cĕrĕŏla* est-il devenu **ceryŏla* ; puis, par suite de l'action à distance du *yod* sur l'*e* de la syllabe initiale, **ciryŏla*, et, par transposition du *yod* devant *r* suivie de fusion, **cirŏla* ; après la diphtongaison de *ŏ* en *uo* ∾ *ue*, on a eu **ciruola* et *ciruela*.

§ 9, 2. M. Menéndez Pidal ne parle nulle part de l'opposition que présente le traitement de *a* suivi de *yod* dans *laicu* > *lego*

basiu > **baisu* > *beso*, *factu* > **faitu* > *fecho*, *hecho* d'une part, et *ra(d)iu* > *rayo*, **pla(g)ia* > *playa*, *Maiu* > *Mayo* de l'autre. Cette divergence, ainsi que l'a fait remarquer M. G. Millardet dans l'article déjà cité de lui, et dans la *Rev. Lang. Rom.*, LVII, p. 124, repose sur une différence de syllabation : *ma|yu*, **ra|yu*, mais *lai|cu*, *bai|su*, etc.

De même l'évolution de *-ac(u)lu-* qui devient *-ajo* et non **-ejo* n'est pas expliquée. On a eu primitivement, par suite de la résolution de *kl* en *yl* et *yl̥*, le groupe *-*aylo*. Au moment où la combinaison *a* + *y* implosif aboutissait à **ey*, puis *e*, le *y* de **-aylo* avait disparu par fusion avec la médiopolatale explosive suivante, d'articulation très voisine et physiologiquement plus forte à cause de sa position syllabique. Faute d'un *yod* qui pût agir sur lui, *a* est demeuré intact. Le même phénomène s'est encore produit dans les mots du genre de *aranea* > *araña*. Originairement on a eu **arayña* ; mais le *yod* implosif a disparu pour les mêmes raisons que ci-dessus, avant que l'*a* ait pu être atteint. La même explication vaut en particulier pour le français *maille* < *mac(u)la* et *montanea* > *montagne*, pour lesquels nous renvoyons à nos *Etudes de phonétique générale*, p. 34.

« así, el perfecto de *habeo*, *habui*, se pronunció **haubi*, que dió en cast. ant. *hobe* y hoy *hube* » p. 45 —. L'étape **haubi* n'a pas succédé immédiatement à *habui* ; le *b* résulte de la fermeture du *w* explosif de **hauwi*, forme provenant de l'assimilation de *b* en *w* dans *habui*. Voir notre étude sur le *Parfait en Castillan*, ci-dessus, p. 73 sq.

§ 10, 1]. — « La perdida de la *i* ocurrió mucho antes en el ejemplo aislado *pariĕte*, pues se halla ya en las inscripciones *parete*, y su *e* tónica se habia hecho cerrada, según prueban todos los romances (esp. *pared*, fr. *paroi*, etc.), acaso por influencia del nominativo *pariēs* ». ; cf. p. 46. — Nous ne croyons pas que le nominatif *pariēs* soit pour quelque chose dans le vocalisme de l'espagnol *pared* ou du français *paroi*. *Pared* et *paroi*

représentent pour nous le traitement régulier de **pariĕte*. Tandis que dans **mŭyl̥ĕre* (< **mŭlyĕre* < *mŭlíĕre*), l'*ĕ* accentué, c'est-à-dire l'*e* fermé relâché, s'est diphtongué normalement en *ie*, d'où v. esp. *mugièr*, l'*ĕ* de **pariĕte* s'est conservé parce qu'il n'était pas dans les mêmes conditions. Au moment où l'*e* fermé, long et relâché, de **pḗtra*, **vḗnit*, etc. < lat. class. *pĕtra*, *vĕnit*, etc. passait à *e͡ę*, on avait en effet ***mŭyl̥ĕre*, d'une part, et **paryḗte* de l'autre, tous les deux avec un *ḗ* identique à celui de **pḗtra* et de **vḗnit*. Dans **paryḗte*, la précession du *yod* a maintenu le caractère fermé de l'*ḗ* et l'a empêché de s'ouvrir dans sa portion finale, comme cela a eu lieu dans **pḗtra* > **pe͡ędra* ; dans **muyl̥ḗre* au contraire le contact de *l̥* a été impuissant, et l'*ḗ* s'est diphtongué en *e͡ę*. Ultérieurement, le *y* de **paryḗte* s'est amuï devant l'*e* fermé accentué suivant, parallèlement à ce qui a eu lieu dans le v. prov. et le cat. *abét*. < *abĭĕte*. Mais ce n'est qu'après la diphtongaison en *e͡ę* de l'*e* de **pḗtra*, **vḗnit* ou de **muyl̥ḗre*, que le *y* a disparu dans **paryḗte*.

2]. — « El diptongo *ié* se redujo en algunos casos a *i* »; p. 46. — Pour cette réduction qui se produit soit en syllabe accentuée soit en syllabe inaccentuée, nous renvoyons ci-dessus, p. 31 et suiv., où l'on trouvera entre autres choses l'explication du contraste *víspera* < v. cast. *viespera* — *siesta* < *sĕxta*, *fiesta* < **fĕsta*, etc. qui manque dans le *Manual*.

« También *ie* se reduce a *i* cuando está en hiato, probablemente para simplificar el triptongo (comp. fr. *lit* de **lieit* < *lĕctu*; fr. *mi*, prov. *miei* < *mĕdiu*) : *Dĕus* > ant. dialectal *Dieos*, cast. *Dios*... » ; cf. p. 47-48. — Nous ne croyons pas que le castillan *Dios* suppose une étape antérieure **Dieos*, ni que *mío*, *judío* proviennent d'anciens **mieo*, **judieo* < *mĕu*, *judaeu*, etc. Les formes avec **ieo* que cite M. Menéndez Pidal à l'appui de sa thèse n'appartiennent pas au castillan : elles ont tout l'air de se trouver dans des dialectes où la voyelle finale, écrite *o*, était en réalité ou est encore *u*. Il s'agit donc ici d'une diphtongaison conditionnée

de *ĕ* devant un *u* (= *w*), semblable à celle qui a eu lieu dans les parlers provençaux ; cf. v. prov. *dieu* < *deu*, *mieu* < *meu*, qui ont pu se réduire en languedocien par exemple à *diu*, *miu*. De même le chilien *mio* < *mie(d)o* < *mĕtu* ne saurait être allégué. Les faits sont encore ici obscurcis par l'orthographe : il s'agit à proprement parler d'une réduction de *mieu* à *miu* ; cf. Fr. Lenz, *Phonet. Stud.*, VI, 293. Pour cette question nous renvoyons ci-dessus, p. 36 sq.

3]. — « No se diptonga la *ĕ* cuando le sigue una yod : la *e* se acerca a la yod haciéndose *ẹ* y ya no puede diptongarse » ; cf. p. 48. — Nous avons dit plus haut quel a été le rôle du *yod* : celui-ci n'a pas eu à fermer ce qui était déjà fermé, mais n'a eu qu'à conserver le timbre de *e*, au moment de l'ouverture des voyelles relâchées.

« el diptongo en *viejo* de *vĕclu* por *vĕtulo* revela influencia del leonés o aragonés, ya que estos dialectos diptongan ante yod : *viello*, *vieyo*, *lieito*, etc. » ; cf. p. 48. — Le contraste entre *espejo* < *spĕc(u)lu* et *viejo* < *vet(u)lu* s'explique avec les possibilités phonétiques du castillan lui-même. Il n'est pas nécessaire de recourir pour *viejo* à une influence léonaise ou aragonaise, comme le fait M. Menéndez Pidal, ni de supposer que *viejo* est analogique de *viedro* < *vĕtere*, comme le veut H. Schuchardt, *Rom.*, III, 286, n. 4, ni enfin de se demander si *espejo* ne derivera pas plutôt d'une forme **spĭc(u)lu* comme le provençal *espẹlh* (cf. *Manual*, p. 48, n. 1). *Espejo* et *viejo* continuent régulièrement, à notre avis, l'un *spĕc(ŭ)lu*, l'autre *vĕt(ŭ)lu*, ainsi que nous l'avons montré dans le *Bull. Dial. Catal.*, XIII, 1925, p. 19-20. Dans *spĕc(ŭ)lu*, devenu **espĕylu*, la diphtongaison de *ĕ* a été empêchée par le contact du *yod*, comme dans *lĕctu* > **lĕytu* < *lecho*. Au moment de la diphtongaison, il devait exister dans la péninsule, à côté de l'ancien type syncopé *vĕclu*, un type non syncopé *vĕtŭlu* dont la pénultième peut s'expliquer par une

influence de *vetus* ou une réfection tardive sur ce mot. C'est ce type qui a donné en catalan *vell* ou *vell*, en face de *espill* < *spĕc(u)lu*, tandis que *vĕclu* a passé à *vill*, conservé dans (*Castell*)*ví* ; c'est lui aussi qui a abouti à *viejo* en castillan. N'étant pas en contact avec un *yod*, l'*ĕ* de *vĕtŭlu* s'est normalement diphtongué, d'où **vietolo* ; et ce n'est qu'après la diphtongaison en *ie* que la syncope a eu lieu, d'où **vietlo* > **vieclo* > **vieylo* > *vielo*, et finalement *viejo*.

M. Menéndez Pidal aurait pu signaler que le contraste *espejo* — *viejo* a son parallèle dans *ojo* < *ŏc(u)lu* — *ruejo* < *rŏtŭlu*. L'explication de *ue* dans *ruejo* est analogue à celle de *ie* dans *viejo*. Cf. *Butll. Dial. Cat.*, ibid., p. 20.

« Tampoco se diptonga *ĕ* cuando en la sílaba siguiente hay *ī* final ; por ejemplo : *vĕnī* > *ven* (imperativo) » ; cf. p. 48. — Si l'*ĕ* de *vĕni* ne s'est pas diphtongué, ce n'est pas à cause de l'action à distance de *ī*, mais parce qu'il s'est trouvé, au moment de la diphtongaison, en contact avec un *y* provenant de *ī* final ; cf. ci-dessus, p. 32.

« caso análogo al de la yod es *grĕgem* > *grey* » ; cf. p. 48. Il faut dire identique, puisque si la diphtongaison de *ĕ* n'a pas eu lieu, c'est que cette voyelle a été immédiatement suivie d'un *yod* provenant de la résolution de *g*[e] intervocalique, et non de *e* fina comme l'admet M. Menéndez Pidal, § 28, 2, p. 66.

§ 11, 2]. — « La *ę* del latin vulgar se reduce a *i* cuando en la sílaba siguiente hay una yod ; siendo ésta el grado extrema de cerrazón vocálica, se propaga a la *ę* precedente, haciéndola *i* : *cēreu* > *cirio*, *vindēmia* > *vendimia*, *sĕpia* [et non *sępia*] > *jibia*, *vĭtreu* > *vidrio*, *tĭnea* > *tiña*, *navĭgĭu* > *navío*, *metio* > *mido*, con muchas excepciones inexplicadas : *corrĭgia* > *correa*, *vĭtĭu* > *vezo*, *-ĭtĭa* > *-eza*, *cĭlia* > *ceja*, *consejo*, *semejo*, *mancĭpium* > *mancebo*, etc. » ; cf. p. 49. — Il faut distinguer la conservation du timbre de *ĭ* et la fermeture de *ē* latin en *i*, sous l'action du *yod*.

Nous verrons d'autre part que les exceptions signalées sont parfaitement explicables.

a) *ĭ* + *y*. — On a vu plus haut, p. 9, que le contraste entre *gurgŭliu* > *gorgojo* et *cŭneu* > *cuño* s'explique probablement par le fait qu'à l'époque de l'ouverture spontanée de *ŭ* latin en *ǫ*, on avait **gŭrgŭ(y)ļu* d'une part, et **cŭyñu* de l'autre. Dans **cŭyñu*, l'*ŭ* étant en contact avec un *yod* s'est conservé, tandis que dans **gŭrgŭļu*, par suite de la fusion du *yod* implosif avec *ļ*, il n'y a plus eu de *yod* pour maintenir le timbre de *ŭ*, qui dès lors s'est ouvert normalement en *ǫ*. Les faits sont les mêmes lorsqu'il s'agit de *ĭ* latin. Au moment de l'ouverture spontanée de *ĭ* en *ę*, on avait **cĭ(y)la* d'une part, et **tĭyña* de l'autre. Ici, à cause de la présence d'un *yod* implosif, le timbre de *ĭ* s'est maintenu, là au contraire *ĭ* a passé régulièrement à *ę*.

L'opposition *navío* < *navĭgĭu* — *correa* < *corrĭgĭa* permet de préciser les conditions nécessaires pour qu'un *yod* en contact puisse maintenir le timbre d'un *ĭ* précédent. *Navĭgĭu* et *corrĭgĭa* ont abouti tout d'abord, par suite de la résolution de *gy* intervocalique en *y*/*y*, à **navĭy*/*yu* et **corrĭy*/*ya*. Il semblerait, d'après l'exemple de **tĭyña* > *tiña*, que l'*ĭ* eût dû se conserver pour la même raison dans ces deux mots. Pourtant il ne s'est maintenu que dans le premier. C'est que le cas de **navĭy*/*yu* et de **corrĭy*/*ya* n'est pas exactement le même que celui de **tĭyña*. Dans **navĭy*/*yu* et *corrĭy*/*ya* on a une géminée *-y*/*y-*. Or le premier élément d'une géminée est normalement assez faible, et on comprend dès lors que le *y* de ces deux mots n'ait pas eu la même force que celui de **tĭyna* pour s'opposer à la tendance qui poussait l'*ĭ* à s'ouvrir en *ę*. Quand une cause extérieure est venue l'aider, le *y*, premier élément de géminée, a réussi à maintenir le timbre de *ĭ*; dans le cas contraire, *ĭ* a passé à *ę*. Dans **navĭy*/*yu*, l'action fermante de la finale *u* a rendu possible le maintien de *ĭ*, d'où **naviyo* > *navío*; mais dans **corrĭy*/*ya*, où la voyelle finale était un *a*, l'*ĭ* s'est ouvert et l'on a eu **corręya* > *correa*. Les faits sont paral-

lèles pour les mots où l'on a *-dy-* au lieu de *-gy-*. Lorsque la voyelle finale est un *u* latin, l'*ĭ* s'est maintenu : *fastĭdiu* > **fastĭy/yu* > **fastiyo* > *hastio* ; mais dans le cas contraire, *ĭ* s'est ouvert en *ę* : *vĭdeo* > **vĭy/yo* > **vęyyo* > **vęyo* > *veo*, *-ĭdiat* > *-*ĭyyat* > *-*ęyyat* > *-*eyat* > *-ea*.

Enfin l'*ĭ* s'est conservé devant une syllabe contenant un *yod* dont il était séparé par d'autres phonèmes, ainsi dans *vidrio* < *vĭtreu*. Si dans *vezo*, *justeza*, etc., on a *e* et non *i*, c'est qu'au moment de l'ouverture spontanée de *ĭ* en *ę*, le groupe *-ty-* s'était déjà assibilé et avait par conséquent perdu son élément médiopalatal. Quant à *mancebo*, il remonte probablement à un type sans *yod* : **mancipu*, sans doute influencé par *mancipare*, *mancipatio*.

« También la *ę* se oscurece en *i* cuando en la sílaba siguiente hay *ī* final » ; cf. p. 49. — On ne peut pas dire que le passage de *ę* à *i* soit un « obscurcissement ». Au contraire. D'ailleurs il faut distinguer le cas de *vēnī* > *vine*, *fēcī* > *hice* de celui de *vĭgĭntī* > v. cast. *veinte*. Ici il s'agit de la conservation du timbre de *ĭ* sous l'action de *ī* final, là d'une véritable fermeture de *ē*. Quant à *ti* et *si*, il n'est pas sûr qu'ils remontent directement à *tĭbī* et *sĭbī* ; peut-être faut-il supposer une réfection ancienne et vulgaire en *ti* et *si*, sur le modèle de *mi* résultant de la contraction de *mĭhī*.

« En fin, *ę* en hiato se hace igualmente *i* : *vĭa* > *via*, *męa* > *mīa*... » ; cf. p. 49. — Il vaudrait mieux dire que l'*ĭ* se conserve sous l'action du *y* suivant (cf. ci-dessus, p. 122), et que l'*ĕ* se ferme en *i*, sous l'action de l'hiatus.

L'ancien *mingua* est analogique de *minguar* < **mĭnuare* ; le moderne *mengua* est régulier (cf. *lĭngua* > *lengua*).

§ 13, 1]. — Corriger *prŭba* (p. 50, ligne 13) en *prŏba*.

2]. — Pour la réduction de *ue* a *e* dans les mots comme *frente*, *culebra*, etc., M. Menéndez Pidal aurait pu faire état de

l'explication qu'en donne M. G. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, Paris, Champion, 1923, p. 311.

3]. — Ce que nous avons dit de la non-diphtongaison de *ĕ* devant un *yod* implosif suivant vaut, *mutatis mutandis*, pour *ŏ* dans les mêmes conditions. A signaler le cas de *rŏtulu* > *ruejo*, parallèle à celui de *vĕtulu* > *viejo* ; cf. ci-dessus, p. 131.

« En otras condiciones la yod de la sílaba siguiente no impide la diptongación : *Saxŏnia* > *Sansueña*, *Gascueña*, ants. ; **fŏrtia* > *fuerza*, *cŏriu* > anticuado *cueiro*, mod. *cuero* » ; cf. p. 52. — Il aurait fallu expliquer la diphtongue *ue* de *Sansueña*. Elle ne résulte pas de la décomposition de *ŏ*, mais plutôt de l'évolution d'un plus ancien groupe *oy* provenant de la combinaison de *o* (< lat. *ŏ*) et du *y* de *-ny-*. Voici le processus du développement de *Saxŏnia* > *Sansueña*. Après la transposition du *yod* devant *n*, on a eu **Saxŏyña*, dans lequel l'*ŏ* fermé relâché ne s'est pas ouvert en *ǫ* à cause du *yod* implosif suivant. Le groupe *ǫy* a passé régulièrement à *uy*, en même temps que **cǫydat* (< *cōgitat*) est devenu *cuida*. Plus tard, avec le passage de *uy* à *ue*, **Sansuyña* a abouti à *Sansueña*. Ce que nous venons de dire de *Sansueña* doit être répété aussi de *cŏriu* > *cuero*. Le groupe *ue* continue non pas *ŏ*, mais l'*ŏy* résultant de la transposition de *yod* devant *r* et de sa combinaison avec *ŏ*. On a eu **cŏryu*, **cŏyru*, **cuyro* et *cuero*. Cette dernière forme n'a rien à voir avec *cueiro*, qui est léonais ou aragonais, mais non castillan.

A la différence de ce qui a eu lieu dans les mots déjà étudiés, le groupe *ue* de *fuerza* < **fŏrtia* provient uniquement de *ŏ* latin. Ce dernier s'est ici diphtongué parce qu'il n'a jamais été en contact avec un *yod*.

4]. — « junto à *monte*, *contra*, **cŏmperat* > *compra*, que reflejan la pronunciación rústica, hay los reflejos de la clásica en el ant. *cuentra*, en *puente*, *fuente*, *frente*, *cŏmputat* > *cuenta*... » ; cf. p. 52. — L'explication est tout autre. *Monte* est une forme originairement proclitique qui s'est généralisée ; cf. le même phé-

nomène pour le catalan *munt*. *Cuentra* est la forme adverbiale accentuée, qui s'est substituée à l'autre. *Compra* est sans doute refait sur les formes accentuées sur la désinence comme *comprar* ; il en est de même pour *escondo* et *respondo*. Les formes phonétiques avec diphtongaison *ascuendo* et *respuendo* se retrouvent la première en andalou et en asturien, la seconde en asturien.

La nasale qui suit l'*ŏ* peut être implosive du fait de la chute d'une voyelle. Les phénomènes sont identiques à ceux que nous venons de signaler. *Conde* < *cŏmĭte* et *hombre* < *homĭne* sont des formes originairement proclitiques, qui ont évincé les formes accentuées *cuende*, *huembre* connues de l'ancien castillan.

§ 14, 1]. — Au lieu de « *nōmen* > *nombre* », écrire « *nōmĭne* > *nombre* ».

2]. — « La *ǫ* del latín vulgar se reduce a veces a *u* (como *ę* a *i*) cuando le sigue una yod procedente de la vocalización de una velar o de *e*... » ; cf. p. 53. — C'est encore une fois mal voir les choses, à notre avis. Il faut distinguer entre la conservation de *ŭ* sous l'influence d'un *yod*, et la fermeture de *ǫ* en *u* dans les mêmes conditions. Pour ces deux phénomènes, ainsi que pour le groupe *ue* de *agüero* < **agŭriu*, voir notre premier article, p. 2 et suiv.

Vergüenza ne provient pas directement de *verecŭndia*, mais résulte d'un croisement entre *vergüeña* et un type **vergonzar* < **verecunditiare* dont le radical se retrouve dans *vergonzante* et *vergonzoso* ; cf. p. 12.

L'ancien castillan *fóe* n'a rien à voir avec *fŭit*, mais provient de *fo* < **fŭt* auquel s'est ajouté l'*e* paragogique dont nous avons parlé p. 47. En tous cas, le moderne *fué* est sans rapport avec lui.

§ 16. — « Las vocales acentuadas no sólo se mantienen siempre, sino que aun, por la energía especial con que se las articula, hemos visto que se refuerzan, ora desenvolviendo una

vocal accesoria, esto es, diptongándose, ora atrayendo hacia sí la vocal de la sílaba vecina » ; cf. p. 54. — Nous avons montré dans nos *Etudes de phonétique générale*, p. 17 et suiv., que la diphtongaison, loin de supposer une énergie spéciale dans la voyelle qui se diphtongue, provient au contraire d'un affaiblissement de la tension musculaire dans la seconde partie de la tenue vocalique. De même, l'interversion du *yod* dans des mots comme *basiu* > **baisu* > *beso, area* > **ayra* > *era* est tout à fait indépendante du caractère accentué de la voyelle qui précède le groupe *consonne* + *yod*. Le même phénomène se produit en effet dans *variola* > **vayrola* > v. cast. *veruela*, mod. *viruela*, etc.

« Fuera del acento, las mismas dos vocales fundamentales anteriores *e*, *i* o las dos posteriores *o*, *u*, no difieren entre sí tanto como cuando van acentuadas. » ; cf. p. 55. — C'est vrai ; les voyelles inaccentuées sont en effet plus relâchées que les voyelles accentuées. Mais ce qui l'est moins, c'est de vouloir expliquer par cette raison seule l'hésitation qui se constate jusque dans la langue littéraire du XVIe siècle dans l'emploi des formes avec *i*, *u* et de celles avec *e* et *o*. *Vanedad* est une forme moins savante que *vanidad* ; *envernar* au lieu de *invernar* est sous l'influence des mots commençant par *en-* < *in-* ; *escrebir* est la forme régulière provenant de la dissimilation de *i* — *i* en *e* — *i* dans *escribir* ; *abondar* est moins savant que *abundar* ; *roído* est le continuateur de **rŭgĭtu*, *ruido* celui de *rŭgĭtu* ; *cobrir* est phonétique et *cubrir* refait sur le radical de la 1re pers. sing. indic. prés. et des formes fortes du subj. prés. : *cubro* < **cōperio* (class. *cŏŏperio*), *cubra* < **cōperiat* (class. *cŏŏperiat*). Quant à l'*o* de *rofian* il est sans doute dû à une contamination qui nous échappe. Peut-être aussi l'espagnol a-t-il pu recevoir une double forme, l'une avec *u* qui est la forme littéraire, et l'autre avec *o*. On ne peut guère fonder de théories sur ce mot dont l'origine est inconnue.

§ 17, 2]. — Dans ce paragraphe, il aurait fallu faire remarquer que seule la combinaison *a* + *y* implosif donne *e*, mais que

a suivi d'un *y* explosif ne subit aucun changement ; cf. **baisare* > *besar*, mais *habeamus* > **a/yamus* > *ayamos*.

3]. — à la place de *hobimos*, il vaudrait mieux citer, pour l'ancien castillan, la forme courante *oviemos*.

§ 18, 2]. — « se reduce la *e* inicial a *i* por influencia de una yod siguiente » ; cf. p. 57. — S'agit-il vraiment d'une réduction ? De plus dans *riñón* < *rēnione*, la fermeture de *e* initial en *i* est plutôt l'effet de la médiopalatale suivante.

Il aurait fallu attirer l'attention sur le contraste qui existe entre *sintieron*, *sintiera*, *sintiese* d'une part, et *vendieron*, *vendiera*, *vendiese* de l'autre.

Pour *cērĕŏla* > *ciruela*, voir plus haut, p. 126.

4]. — *Orín* suppose une assimilation de *ae* en *o* à l'étape *aerūgine* (cf. cat. *oruga* < *erūca*). Ce n'est qu'après cette assimilation qu'il y a eu changement de terminaison : *-ūgine* ayant été remplacé par *-īgine*. Dans *obispo*, au contraire, l'*o* initial ne s'explique pas par une assimilation, mais plutôt par une fausse coupure dans la combinaison **elo bispo*, résultant de la chute de *e* initial dans le groupe plus ancien **elo ebispo* (cf. la même aphérèse de *e* initial de *episcopu* dans le cat. *bisbe*). *Somolinos* a dû être précédé d'une étape **Simolinos* (cf. *Simancas*, *Sicuendes* < *septe* +...), dans laquelle l'*i* de la syllabe initiale s'est assimilé en *o* sous l'action de l'*o* et de l'*m* suivants. Il n'est pas nécessaire que le préfixe *so-* < *sŭb-* ait influé. Nous expliquerions *mostrenco* de la façon suivante : un *r* s'étant développé après le groupe *st*, ce dont il y a de nombreux exemples un peu partout, on a eu tout d'abord **mestrenco*, d'où par dissimilation *e* — *é* > *o* — *é*, favorisée par l'action de *m* initial, *mostrenco*.

§ 20, 2]. — *Pulgar* provient d'après nous de la fermeture de *ŏ* initial en *u*, dans *pŏllīcare*, sous l'action de *ī* suivant ; cf. le même phénomène dans *cŏllibertu* > v. fr. *culvert*. Cette action à dis-

tance de *ī* intérieur, analogue à celle qu'à exercée *ī* final, a pu d'ailleurs ne pas se produire dialectalement, d'où *polgar*. Quant à *lugar* < *lŏcale* et à *jugar* < *jocare*, nous croirions volontiers avec M. E. Bourciez, *Éléments*[2], p. 155, que ce sont des formes empruntées aux parlers du Nord-Ouest.

3]. — L'explication du passage de *o* initial en *a* n'est pas donnée. Il s'agit surtout de dissimilations : *calostro* < *cŏlostru*, *Pamplona* < v. cast. *Pomplona*; mais aussi quelquefois d'assimilations qui ont pu se produire soit à l'intérieur du mot lui-même (*navaja* < *nŏvacula*), soit dans un groupe syntaxique (*lambrija* < **lŭmbricula* avec *a* provenant de l'action de l'article féminin *la* sur l'initiale : *la* **lombrija* > *la lambrija*).

4]. — *Reloj* < *hōrŏlogiu* est probablement emprunté au vieux catalan *relotge*, auj. *rellotge* par contamination avec *llotja* < fr. *loge*, comme le fait supposer la terminaison *-oj*.

§ 23. — Nulle part la réduction de *-aente* en *-ente* dans les numéraux cardinaux n'est expliquée. Il nous semble qu'il faut partir de *cinquaenta*, devenu *cincuenta* par suite de l'assimilation de *a* avec le *w* précédent. Par analogie avec *cincuenta*, on a eu ensuite *cuarenta*, *sesenta*, etc. Un phénomène analogue s'est produit en catalan où l'on a *coresma* < **cuaresma* < **quarēsima*.

§ 24, 1]. — *Vergüenza* ne provient pas directement de *vergundia* (pour *verēcundia*), ainsi que nous l'avons dit, p. 12 et 135.

3]. — Il n'est pas sûr que la conservation de l'*e* prétonique interne dans *hospĭtatu* > *hospedado* soit due à l'influence analogique de *huésped*. La conservation de l'*e* pénultième atone dans ce mot s'explique probablement par la difficulté qu'a éprouvé l'hispano-roman à articuler le groupe *sp'd*, avec un *p* non suivi d'explosion. Cette difficulté a été la même dans **hospedatu* que dans **huespede*.

L'*i* de *cuidar* ne continue pas l'*ĭ* de *co(g)itare*, mais provient

plutôt de la résolution de g^i en *y* ; on a eu **coyedare*, **coydare* et *cuidar*.

§ 25, p. 64. — Au lieu de « tras *č* », mettre « tras *ć* ».

§ 26, 1]. — Nous croyons que *Osma* (Álava et Soria) remonte non à *Oxŏma*, mais plutôt à une forme *Oxĭma* avec changement du suffixe ibère *-ama* en *-ĭma* latin ; cf. *Cartima* CIL, II 1949, 1951, etc., nom latin de *Cartama*, ville de l'Espagne méridionale. La même substitution de suffixe s'est sans doute produite dans *Ledesma* < *Letisama*, *Sesma* < **Sexama*, *Beresmo* < **Berisamu*, villes du Nord de la Péninsule. Pour cette question, voir E. Philipon, *Rom.*, XLV, p. 23. Il est intéressant de noter aussi que l'*a* du suffixe *-amu* s'est labialisé en *o* au contact de l'*m* suivant dans *Mároma*, *Sárdoma*, noms de localités ; cf. E. Philipon, *op. cit.*, p. 29.

2]. — A côté de *limpio*, nous signalerions la forme *lindo* qui nous paraît en étroit rapport avec lui. *Lindo* pourrait bien être une réfection sur le féminin *linda*, qui remonterait phonétiquement à *lĭmpida*. M. Meyer-Lübke, *REW* 4971, prétend que *lindo* < *limpidu* est impossible. Il a parfaitement raison. Mais l'explication que nous proposons ne peut encourir le reproche de n'être pas phonétique. On sait que la chute des pénultièmes atones est intimement liée à la qualité du timbre des voyelles finales. La pénultième tombe d'autant plus tôt que la voyelle finale est plus ouverte ; cf. M. Grammont, *Mém. Soc. Ling.*, XIII, p. 80. L'*e* pénultième a pu par conséquent tomber dans *lĭmpĭda* avant que le *d* intervocalique se soit amuï, tandis qu'il se conservait dans le masculin *lĭmpidu* ; d'où **lempda* devenu ensuite **limpda* et *linda*. **Lempido* a abouti ultérieurement à **lempio* et *limpio*. A un moment donné on a dû avoir l'alternance *limpio* — *linda*. Par suite de la généralisation de chacun de ces deux types on a eu *lindo* d'après *linda*, et *limpia* d'après *limpio*.

On ne trouve pas le moindre essai d'explication de l'opposition qui existe entre *tibio* < *tepidu* d'une part, et *raudo* < *rapidu*, *laude* < *lapide* de l'autre. D'après nous, la différence du traitement de la pénultième atone s'explique par la différence de timbre de la voyelle accentuée qui précède la bilabiale. La voyelle *a* dépensant le maximum de souffle, la pénultième atone de *rapidu* et de *lapide* a dû s'amuïr à une date où celle de *tepidu* était encore nettement articulée. On a donc eu à un moment donné, en face de **tébedo*, des formes syncopes **rapédo*, **lapde* qui ont abouti régulièrement à *raudo*, *laude*, par suite de la sonorisation de *p* en *b* et de la spirantisation de *b* en *w* au contact de l'*a* accentué précédent. Lorsque l'*e* pénultième de **tébedo* aurait pu être menacé à son tour de s'amuïr, le *d* intervocalique avait disparu et l'*e* en hiatus s'est conservé pour passer ensuite à *i*.

3]. — Il n'est pas du tout prouvé que la conservation de la pénultième atone sans *arbore* > *árbol*, *hŏspĭte* > *huesped*, *cespĭte* > *césped*, soit due à une influence savante ; elle provient sans doute de la difficulté qu'il y a eu en hispano-roman d'articuler les groupes triconsonantiques qui auraient résulté de la chute de la pénultième.

§ 28, 2]. — Nous répugnons à croire que le *y* final de *rey* provient de la consonantisation de *e* final dans un type **ree* < *re(g)e*. **Ree* serait devenu probablement *re*, comme *fee* (< *fide*) s'est réduit à *fe*, et *pie(d)e* à *pie*. Comme nous l'avons indiqué dans la *Rev. Lang. Rom.*, LXIII, p. 176, *buey* n'est pas le continuateur phonétique de **bŏ(v)e*. On a eu primitivement au pluriel : *rees*, **buees*, avec conservation de *e* final devant l'*s* flexionnel et absorption de *y* intervocalique. *Rees* influencé par le singulier est devenu *reyes*, et par analogie avec ce mot et avec d'autres comme *greyes* et *leyes*, **buees* a suivi, d'où *bueyes*. Au pluriel *reyes* correspondant un sing. *rey*, la langue a refait sur le pluriel *bueyes* un sing. *buey*. *Hoy* ne suppose pas une étape *ho(dj)e*,

mais dérive naturellement d'une forme **hoye*, avec chute de *e* final.

§ 29, 2]. — *He* n'est pas pour **heo*, mais provient de la combinaison de *a* + *y* implosif amenée par la chute très ancienne de *o* final à la proclise, ainsi que le montre M. G. Millardet dans l'article de la *Romania* déjà cité de lui.

La prépositive *cabe* à côté du substantif *cabo* < *caput* pourrait s'expliquer par l'élision suivie d'une fausse coupure dans les combinaisons syntaxiques *cab(o) el*...

Nous avouons ne pas comprendre l'explication que propose M. Menéndez Pidal pour *mi*, au lieu de *mio*. Quant à *tu*, il ne provient pas de *to*, mais de *tuo*.

Solaz a tout l'air d'un mot emprunté au vieux provençal ou au catalan, de même que *galán*.

Bajel et *cordel* ne sont pas à leur place au milieu d'exemples avec *-e* final pour *-u* latin.

Nous ne voyons pas comment *golpe* pourrait être emprunté au vieux provençal qui ne possède que des formes sans voyelle finale, et avec *c* initial. D'après nous *golpe* pourrait bien être un postverbal de *golpear* < **colpĭdiare*.

§ 35, 1], *b*, p. 79. — Le *b̆* du castillan *lobo* est-il identique au *w* de l'allemand *Wasser* ? Au *w* de l'allemand du Sud (Bavière par exemple), peut-être.

c. — Nous doutons fort aussi que la nasale implosive de *compañero* comporte une double occlusion buccale, alvéolaire et bilabiale, du moins d'une façon normale.

5]. — « La lengua de los siglos XV y XVI poseía además una *h aspirada* en *hazer, humo, holgar*, etc. » ; p. 95. — La rédaction laisserait croire que cette *h* aspirée était générale dans toute la péninsule. Il est probable qu'à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe l'*h* ne se prononçait plus dans la Vieille Castille, la région de Santander exceptée. Dans les régions du Sud (Nouvelle

Castille, Extrémadure et Andalousie), l'aspiration existait réellement à l'époque dont parle M. Menéndez Pidal et elle a pu même se maintenir jusqu'à nos jours, du moins dans les deux dernières provinces citées. Pour cette question, voir H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du Castillan*, 1920, p. 186 et suiv.

§ 37, 2], *c*, p. 99-100. — Il y a un manque d'équilibre entre ce paragraphe et le 2] du § 35 bis, p. 93. Dans ce dernier passage, M. Menéndez Pidal admet que la prononciation de *ç* et de *ẓ* en ancien espagnol pourrait être celle d'une interdentale sourde ou sonore, et il remarque en terminant que parfois *ç* (interdental, semble-t-il, d'après tout ce qui précède) s'est changé en *ch* : *chico*, *chicharro*, etc. Au § 37, la rédaction est moins affirmative et, croyons-nous, plus juste. Il y a de bonnes raisons pour admettre que dans certaines régions le *ç* et le *ẓ* étaient interdentaux à la date des premiers textes. Mais l'étaient-ils partout ? En tout cas l'évolution *cicĕru* > *chicharro* ne peut s'être produite qu'à une époque où le *c*^{i} latin était représenté par l'affriquée *ts*. Sous l'influence de l'*i* suivant, le *ts* s'est palatalisé en *ch* dans certaines régions, mais non dans d'autres, et dans ces dernières il a abouti plus tard à l'interdentale *ç* ; cf. *cisme* et *chisme*.

§ 38, 3]. — On aimerait connaître l'explication que donne M. Menéndez Pidal du traitement si divergent de *j*, *g*^{e} initiaux en espagnol (= *y*, *zéro* ou *j*). Il nous semble que les faits peuvent s'expliquer de la façon suivante. On ne peut nier qu'il y ait eu dans toute la *Romania* un mouvement général qui a entraîné *y* initial à *dž* ; cf. E. Bourciez, *Eléments* ², § 167. Ce mouvement a eu lieu en castillan, comme partout ailleurs, lorsque la voyelle suivante était postpalatale : *jueves*, *juego*, *joven*, etc., avec *j* < *dž*. Mais devant une voyelle d'avant ou un *a*, le *y* a conservé son caractère médiopalatal : *yace*, *yerno*, *yema*, etc. Ultérieurement le *y* s'est amuï, au contact d'un *e* inaccentué, et par assimilation avec

lui : (*h*)*ermano*, *echar*, *enebro*, etc., mais non devant un *a* : v. cast. *ianero* (Merino, *Escuela paleográfica*, Madrid, 1780, facsim. 18) < *januariu* (*enero* provient de *jenariu* ; cf. W. Meyer-Lübke, *Einführ.*[3], p. 158), *yantar* et jamais **antar*. La chute de *y* dans *ayunar* est probablement due à l'influence dissimilatrice du *y* intervocalique suivant ; cf. le même phénomène dans le romain *ajun*.

Ainsi le passage de *y-* médiopalatal à *dž-* prépalatal a été empêché par le contact d'un *e* ou d'un *a*, dont l'articulation a lieu sensiblement dans la même région. Le point d'articulation de *o*, *u* n'ayant au contraire aucun rapport avec celui de *y*, ce dernier a pu céder à la tendance qui le sollicitait et passer à la prépalatale *dž*. Tout le développement de *y* initial (>*y* ou *dž*) tient donc à un phénomène d'assimilation qui s'est produit dans un cas, et non dans l'autre.

Mais ce n'est pas seulement l'influence du point d'articulation de la voyelle suivante qui a déterminé le développement de *y*. La position à l'initiale ou à l'intérieur du mot a eu aussi son importance, en espagnol comme dans d'autres langues. A l'initiale, où l'articulation est plus forte, le *y* a pu devenir semi-occlusif devant les voyelles vélaires, alors qu'il s'est maintenu sans changement devant elles en position intervocalique. D'où *joven*, *jueves* etc., mais *mayor*, *cuyo*, *mayo*, *ayunar*, etc. Le *y* du v. cast. *yogo* < *jacuit* s'explique sans doute par le fait que lors du passage de *y* initial à *dž* dans *jŏvis*, *jŏcat*, etc., on en était encore à l'époque **yauguet* : le *y* se trouvant devant un *a* s'est conservé comme dans *yace* < *jacet*.

C'est encore parce que l'articulation de *y-* initial est plus faible devant une voyelle inaccentuée que le passage à *dž* (plus tard *j*) n'a pas eu lieu dans *yusión* < *jussione*, *yuso* < **diosu* (proclitique), *yuntar* < **junctare*, *yogar* (vx.) < *jocare*, etc. Si l'on trouve *j* (< *dž*), c'est par suite d'une action analogique : *juntar* d'après *junta*, *jugar* d'après *juega*, pop. *juncir*, *juñir* d'après pop. *junce*, *juñe*. Inversement, devant une voyelle vélaire accentuée on peut avoir, à l'initiale, un *y* à la place d'un *j* (< *dž*) : *yunta* d'après

yuntar, *yoga* d'après *yogar*, *yugo* d'après *yugada*, *yuguero*, *yunta*, etc. Évidemment l'analogie a pu déterminer la répartition des formes la plus capricieuse.

Le *j* initial de *judío* et de *Jesús*, mots empruntés à la liturgie, s'explique par une prononciation *dž-* du *j-* latin. C'est pour la même raison que l'on a avec *g* ou *j* : *gigante*, *gemir*, mots plus ou moins savants.

Enfin la chute de *y* initial dans *uñe* s'explique problablement par une dissimilation qui s'est produite à l'étape **yundye* < *jungit*.

§ 39,2]; p. 104-105. — D'après M. W. Meyer-Lübke, *Gr. l. rom.*, I, § 422, et M. E. Bourciez, *Éléments*², § 336, *f.*, les groupes initiaux *pl*, *cl*, *fl* passent à *l* mouillée devant une voyelle accentuée, mais se conservent sans changement devant une voyelle atone. Si cette hypothèse est juste, il a dû exister anciennement des alternances du type *llama* < *clamat* — *clamar* < *clamare*, *llora* < *plorat* — *plorar* < *plorare*. On aurait eu de même *llama* < *flamma* et *flamear* < **flammidiare*. *Llamar*, *llorar*, *llamear* seraient des reformations analogiques.

D'après nous, l'évolution des groupes initiaux *pl-*, *cl-*, *fl-* comporte une explication différente de celle qu'en ont donnée MM. W. Meyer-Lübke et E. Bourciez, différente aussi de celle qui est contenue dans le *Manual* de M. Menéndez Pidal au paragraphe indiqué. Si au lieu d'isoler le traitement de ces groupes, on le compare à celui de *gl-* dans la même position, on constate qu'à un certain moment le castillan (ainsi que le portugais) a dû éprouver une certaine difficulté à articuler les groupes *pl*, *cl*, *fl*, *gl* au début d'un mot.

La difficulté a été tournée de diverses façons. Si la consonne qui précède *l* est une sonore, c'est-à-dire une *douce*, elle s'est amuïe à cause de sa faiblesse articulatoire, d'où *landre* < **glandine*, *latir* < *glattire*, v. cast. *lande* < *glande* (cf. portg. *landôa*, *latir*, *lande*, *novello* < *globellu* avec dissimilation de *l* initial en *n*). Nous ne citons pas le cas de *lastimar* pour le traitement de

bl- initial, ce mot remontant difficilement à cause de sa signification au type communément admis **blastimare* (= *blasphemare* × *aestimare*) et s'expliquant plutôt par une forme **lastimare* < *lassu* × *aestimare*. Il est cependant probable qu'à l'époque où *gl-* initial se réduisait à *l-*, *bl-* a éprouvé le même changement, et que les mots comme *blando* < *blandu*, *bledo* < *blĭtu*, *blanco* < *blancu* dénotent une influence savante ou ont été introduits dans le lexique à une date postérieure au passage de *bl-* à *l-*, ainsi que *glera* < *glarea* (en face de *lera* à Santander et de *llera* forme asturienne, avec palatalisation de *l* initial, introduite dans le Dict. de l'Académie), *gloria*, *globo*, etc.

Si au contraire la consonne qui précède *l* est une sourde, c'est-à-dire une *forte*, elle tend à se conserver à cause de sa tension relativement énergique ; mais le groupe *cons.* + *l* étant difficile à prononcer, la langue fait un effort pour articuler *l*. La surface médiale de sa partie antérieure dépassant le but et se rapprochant trop de la voûte palatale, arrive à prendre la position nécessaire pour l'articulation d'un *y*. On a ainsi les groupes *ply-*, *cly-* (cf. encore aujourd'hui *klyave*, *plyeno* en Haut Aragon, dans E. Bourciez, *loc. cit.*) qui se sont allégés en *ly*. Ce qui semble avoir commandé l'évolution des groupes initiaux *cons.* + *l*, c'est la qualité sourde ou sonore de la consonne initiale de ces groupes. La consonne initiale des groupes *cl-*, *pl-* demeurant sourde, même dans le cas où le radical est inaccentué, les alternances *llama* — *clamar*, *llora* — *plorar* n'ont certainement pas existé. Le cast. mod. *clamar* et l'a. cast. *plorar* sont des formes savantes.

Notre explication semble être contredite par le traitement du groupe initial *fl-*. Pour ce groupe, en effet, les résultats sont contradictoires. On a tantôt *fl-* > *l-*, comme dans le cas de *gl-* ; tantôt *fl-* > *l* mouillée, comme dans celui de *cl-*, *pl-*. En réalité, il n'en est rien, et le traitement de *fl-* initial obéit à la loi que nous avons dégagée ci-dessus. *Fl-* aboutit régulièrement à *ly-*, comme *pl-* et *cl-*. Lorsque rien n'est venu contrarier son évolu-

tion, *ly-* a passé à *l* mouillée ; cf. *flamma* > *llama*, **flammidiare* > *llamear*. Mais lorsque, par suite d'une dissimilation, le *y* du groupe initial *ly-* a disparu, on a simplement *l-* ; cf. *flaccidu* > **lyácio* (cf. v. cast. *lhacio*) > *lacio*, *Flaviana* > *Laviana*, *Flacciana* < *Laciana*, etc. L'alternance *llama* — *flamear* n'a pas dû par conséquent exister en castillan. *Flamear* est refait sur *flama*, réintroduit après coup dans le lexique.

Notons la réduction de *fl-* à *l-*, par suite d'une dissimilation, dans **Flambla* > *Flamm(u)la*, qui a donné *Lambla* et *Lambra*. Au contraire de ce qui a eu lieu pour le français *faible* < *fleb(i)le*, la dissimilation a fait disparaître en espagnol le premier élément du groupe *fl*, dont l'articulation était déjà menacée.

La conservation des groupes initiaux : *cons.* + *l* dans plusieurs mots s'explique par une influence savante ou par leur introduction relativement tardive dans le vocabulaire.

§ 41, 3] ; cf. p. 108. — La loi de l'évolution de *g* intervocalique n'est pas dégagée. Il semble qu'il faille distinguer la position préaccentuée et la position postaccentuée.

a) Dans le premier cas, *g* s'est amuï : *liar*, *rumiar*, **lidear* > *lidiar*, *leal*, *real*, lat. vulg. **magaliata* > **ma(g)aliada* > *majada*.

b) Dans le second, il s'est conservé : *llaga*, *castiga*, *hostiga*, *nega*, *navega*, *liga*.

Des échanges analogiques ont pu se produire, d'où *ligar*, *castigar*, *hostigar*, *negar*, *navegar* d'une part, et *rumia*, *lidia*, *lia* (cf. le subst. *lia* « petite corde de joncs »), *humea* de l'autre. A ces derniers exemples il faut ajouter le v. cast. *navea*, si toutefois il ne provient pas de **navĭgiat* (cf. *navĭgiu* > *navío*).

Le maintien de *g* devant l'accent dans *agüero* et *agosto* peut s'expliquer par le fait que dans le latin parlé dans la péninsule l'*u* implosif de *auguriu* et de *augustu*, au lieu de disparaître simplement par dissimilation avec la voyelle vélaire de la syllabe suivante, se serait assimilé avec *g*, d'où **agguriu*, **aggustu* dans lesquels la géminée *-gg-* s'est ensuite simplifiée en *-g-*.

Quant à *legumbre* < *legumine* (et non *legumen*) il dénote une influence savante ; cf. v. fr. *leün*, mais fr. mod. *légume*.

§ 42, 3]. — « En *chícharo* hemos de suponer *-c-* mantenida por semicultismo, y luego assimilación a la initial ; siendo, además, la voz semiculta por conservar la postónica » ; cf. p. 109. — M. Menendez Pidal a raison pour ce qui est de ce dernier point. Mais dans *chícharo* ce n'est pas un *-c-* interdental qui a passé à *ch*; c'est plutôt l'affriquée *ts* provenant de c^e intervocalique latin. On a eu **tsitsaro* > **chitsaro* et, par assimilation du *-ts-* intervocalique avec *ch-* initial, *chícharo*. Cf. *cīmice* > **tsintse* > **chintse* > *chinche*.

§ 43, 2]; cf. p. 110. — *Buey*, de même que l'ital. *bue* et le sicil. *voi*, remonte à une forme latine sans *v* intervocalique. Pour l'explication du *y* final, voir ci-dessus, p. 140.

§ 45, p. 111. — Au lieu de *stŭppa*, *cūppa*, lire *stŭppa*, *cŭppa*.

§ 47, 2], *a*, *b*; cf. p. 114-115. — Aucune explication n'est donnée de l'évolution des groupes *cons.* + c^e ou g^e en castillan.

Nascit a dû devenir tout d'abord **nastyet*, et à partir de ce moment le processus a été le même que pour *ostiu* > v. cast. *uzo*. Par suite de l'assibilation du groupe *ty*, on a eu **nasts(y)et*, puis, après la chute de *s* implosif due à une dissimilation avec *s* explosif, **natse* qui a donné finalement *nace*. On voit ce qui sépare le castillan de l'italien *nasce* : ici on a eu primitivement un type **nastše* dans lequel le *t* interconsonantique s'est amuï (cf. M. Grammont, *L'Assimilation*, Paris, 1923, p. 17). On explique ordinairement le français *naît* par une interversion qui se serait produite dans le groupe *sk* de *nascit*. A tort, croyons-nous. Il faut partir de la même étape **nastsyet*. Mais ici le *y* ne s'est pas assimilé avec l'*s* précédent comme en espagnol, ni ne s'est pas combiné avec lui pour le palataliser en *š*, comme en ita-

lien. Le *t* interconsonantique s'est amuï par assimilation (cf. le même amuïssement en italien), d'où **nassyet*, et par suite de la transposition du *y* devant *ss*, **naysset* > v. fr. *naist* et v. prov. *nais*.

On doit avoir eu de même pour **vencĕre* et **torcēre* : **ventyére* (cf. v. fr. *veintre* < **véntyere*), **vents(y)ére*, **ventser*, d'où *vencer*, d'une part, et **tortyére* (cf. v. fr. *tortre* < **tórtyere*), **torts(y)ére*, **tortser*, d'où *torcer*, de l'autre.

On comprend fort bien que dans le cas du groupe *cons.* + g^e, l'affriquée provenant de g^e ait été primitivement sonore. L'évolution de **spargĕre*, par exemple, a été la suivante : **espardyére* (cf. v. fr. *espardre* < **espárdyere*), **espardz(y)ére* et v. cast. *esparzer*.

Le double traitement du groupe *-ng*^{e}- peut facilement s'expliquer à notre avis par la position différente du groupe par rapport à l'accent. « No se ve fácilmente la influencia del acento tratandose de consonantes » (cf. A. Castro, *Rev. Fil. Esp.*, II, 1915, p. 181) est loin d'être exact. L'évolution *longe* > *lueñe* et *gingiva* > *encia* indique clairement quel est le traitement du groupe avant et après l'accent. *Frangis* a dû donner *frañes*, et **frangĕre* a abouti régulièrement au v. cast. *franzer*. *Frañes* provient de la réduction du *d* de **frandyes* avant l'assibilation de *-ndy-* en *-ndzy-*. Cette réduction, qui est due à une assimilation, n'a eu lieu qu'après un *n* appartenant à une syllabe accentuée, c'est-à-dire après un *n* à articulation relativement forte. Dans le cas de **frandyére*, au contraire, l'action assimilatrice de *n* n'a pas été assez puissante, et le groupe *dy* s'est ultérieurement assibilé en *dz(y)*, d'où v. cast. *franzer*. La conservation du groupe *-nd-* après l'accent dans des mots comme *mondo*, *hondo*, etc. ; ne contredit nullement l'explication que nous avons donnée de la chute de *d* dans **frándyes*. Ici le *d* constitue le premier élément d'une affriquée : son articulation est relativement faible et son explosion fortement diminuée, ce qui n'est pas le cas pour un *d* appuyé sur *n* et suivi d'une voyelle. Dans la suite, des échanges analogiques ont pu avoir lieu ; sur *frañes* a été refait l'infinitif

actuel *frañer*, de même que *franzer* a déterminé en vieux castillan une forme *franzes*.

L'évolution que l'on constate dans *quingĕntos* > *quinientos*, *argenteu* > v. cast. *arienzo* n'est pas en désaccord avec celle que nous venons de retracer pour le groupe *-ng*^{e}-, ni avec celle qui a eu lieu dans *argilla* > *arcilla*. Le contraste s'explique si l'on tient compte de la nature de la consonne qui ouvre la syllabe suivante. **Frangĕre* et *argilla* ont abouti à **frandz*(*y*)*ere* et **ardz*(*y*)*illă* par les étapes **frandyere* et **ardyilla*. Parallèlement au développement de **frangĕre* et de *argilla* en **frandyere* et **ardyilla*, on a eu *quingentos* > **quindyentos* et *argenteu* > **ardyentso*. Mais à cette étape le *d* de **quindyentos* et **ardyentso* s'est amuï par suite d'une dissimilation avec le *t* explosif de *-tos* et *-tso*. Il en est résulté des formes **quinyentos* et **aryentso*. La dernière est continuée normalement par *arienzo*. La première aurait dû devenir *quiñentos*. Mais la combinaison *n*+*y* > *ñ* a été évitée, du moins dans la langue littéraire, à cause du maintien de la terminaison *-ientos* par analogie avec *dozientos*, *treziento*s, etc. Cependant malgré l'écriture *quinientos*, c'est *quiñentos* que l'on prononce couramment (cf. A. Castro, *Rev. Fil. Esp.*, I, *ibid.*).

2], *c*, p. 115. — L'opposition *hoz* < *falce*, *coz* < *calce* — *salice* > *saz*, *calice* > *caz* n'est expliquée ni ici, ni au § 9, 3. Il semble résulter de ces exemples que le passage de *l* à *u* s'est produit en espagnol à une époque où l'*l* était encore intervocalique dans les continuateurs de *salice*, *calice*, et où l'on avait encore **saledze*, **saledze*. Lorsque la pénultième atone est tombée, deux évolutions ont été possibles : dans les dialectes où l'ancienne affriquée s'était conservée, l'*l* a passé à *u*, mais la combinaison *a* + *u* > *o* n'ayant plus lieu il en est résulté *sauce*, *cauce* ; dans ceux où l'affriquée *dz* était passée à l'interdentale *z*, l'*l* devenu interdental au contact de l'*z* suivant, s'est assimilé peu à peu entièrement avec lui et a ainsi disparu. Les anciennes formes *salze*, *calze* peuvent être des formes à demi-savantes, ou apparte-

nir à des dialectes qui ne vocalisaient plus *l* après la réduction de **saledze* (cf. encore aujourd'hui *salce*, *calce* à Alava, d'après M. Menéndez Pidal, § 55, 1).

Rien n'est dit du traitement de *l* + consonne après un *ǫ*, qui présente pourtant des contrastes intéressants ; cf. *cócedra*, *potro*, *soso*, *ova* < *olva*, en face de *olmo*, *polvo*, *colga*, *holgar*. Aucune trace non plus de l'opposition : *pulga*, *sulco*, *gulpeja*, à côté du v. cast. *duz* < *dulce*.

Pour le processus de l'évolution *-ŭlt-* > *-uyt-*, nous renvoyons au livre de M. G. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, p. 274.

3], p. 116. — Il n'est pas nécessaire d'admettre un type latin **popere* à la base du castillan *pobre*. Le languedocien *paubre* indique assez nettement que la sonorisation de *p* peut avoir lieu entre un *w* et un *r* ; cf. encore une évolution plus accentuée dans le gascon *paure*, qui provient de la spirantisation en *w* du *b* issu de *p*. Quant à l'*ǫ* du portugais *pǫbre*, il s'explique facilement. On a dû avoir tout d'abord **pǫubre*, puis par absorption de *w* dans le *b* explosif suivant *pǫbre*, alors qu'on aurait eu, sans l'amuïssement de *u*, *pǫubre* avec un *ǫ* fermé, la diphtongue *ǫu* issue de *au* ayant évolué en *ǫu* dans cette langue.

§ 48, p. 117. — Nous ne croyons pas qu'il faille recourir à un emprunt pour expliquer le cast. *inchar*. Son cas est analogue de celui de *ancho* que nous dérivons de *amplu*, et non de **ampliu* comme le fait M. Ménendez Pidal au § 53, 6. Parallèlement à ce qui a eu lieu pour les groupes *cons.* + *l* à l'initiale d'un mot, on a eu ici **inflyare*, **infl'áre* **intl'are* (par assimilation de la labiodentale avec *l'*), puis *intšar* (par assimilation de la médio-palatale avec *t*), d'où *hinchar*. De même, on a eu pour *amplu* : **amplyo*, *ampl'o*, *antl'o*, *antšo* = *ancho*.

§ 50 ; cf. p. 117-118. — Il n'est pas nécessaire de supposer après l'étape *yt̨* (< *ct*) une évolution *yt̨y̆* > *yč* > *ič*, pour expliquer le

ch de *hecho* < *factu*. L'étape *yt* suffit. Le castillan ne connaissant pas de *t* mouillé, l'a remplacé par ce qu'il y avait de plus voisin dans son système consonantique, c'est-à-dire par *č*. Ultérieurement le *y*, lorsqu'il ne s'était pas combiné avec la voyelle précédente comme dans *hecho*, s'est fondu par assimilation avec le *č* suivant, ainsi dans **muyto* (< *mŭltu*) > **muyčo* > *mucho*.

§ 52, 2]; cf. p. 120. — *Sigo* suppose à la base un type **sequio* ; cf. ci-dessus p. 28. Au lieu de **sequere*, il serait préférable d'écrire **sequire*.

§ 53, 3]; cf. p. 122. — Le groupe *cons.* + *dy* a donné vraisemblablement *cons.* + *ʒ*, et non *cons.* + *ç*, comme le veut M. Ménendez Pidal ; et il n'y a pas d'opposition sur ce point avec l'évolution des groupes *rg'*, *ng'* devenus *rʒ*, *nʒ* (ce dernier dans les conditions étudiées plus haut, p. 148). A côté des formes avec *ç* données dans le *Manual*, l'ancienne langue en présente d'autres avec *ʒ*. A supposer que le *ç* soit autre chose qu'une graphie, il s'explique par une influence analogique.

4]. — *Ty* intervocalique est devenu *ʒ* en ancien castillan, mais seulement devant l'accent ; le résultat après l'accent est une sourde. Il en est de même en français, en provençal et en catalan. Si l'on a *pozo*, *vezo*, *atizan*, etc., c'est sous l'influence de *pozuelo*, *pozal*, *pozanco*, *vezar*, *atizar*, etc. — Le suffixe *-eza*, correspondant au v. fr. *-eise* (*proeise*) ou *-ise* (*franchise*), au prov. *-eza* et au cat. *-esa*, représente l'évolution du suffixe *-ĭtia* dans des réfections postérieures à l'assibilation de *-ĭtia* en *-ĭtsa* ~ *-ĭtssa*, ou dans des mots introduits dans le lexique après cette date. Le groupe *ty* y est devenu *dy* au moment de la sonorisation des sourdes intervocaliques, d'où après l'ouverture de *ĭ* latin en *ę*, un nouveau suffixe *-*ędya*, qui a régulièrement abouti à **-ędza* > cast. *-eza*, prov. *-eza*, cat. *-esa*. La double évolution de *-*ędya* en vieux français s'explique par la qualité de la consonne précédente : devant une palatale l'*ę* a passé à *i* (type *franchise*), tandis

qu'il s'est conservé au début après toute autre consonne pour se diphtonguer ensuite en *ei* ∾ *oi* (v. fr. *proeise, prooise*).

Quant au groupe intervocalique *-ky-*, il a abouti primitivement en castillan à une affriquée *sonore*, soit avant, soit après l'accent. L'assibilation de *-ky-* a été sans doute postérieure à celle de *-ty-*. Alors qu'au moment de la sonorisation des sourdes intervocaliques on avait déjà pour ce dernier groupe *-tss* ou *-tts-* après l'accent, d'où impossibilité pour lui d'aboutir à une sonore en castillan, *-ky-* en était encore à l'étape *-tsy-*. Ce groupe s'est naturellement sonorisé en *-dzy-*, d'où les formes avec *z* de l'ancienne langue : *aciariu* > *azero* aussi bien que *ericiu* > *erizo*. *Braço* peut en effet s'expliquer par un type *bracchium* qui existait à côté de *brachium* ; ici le groupe *ky* appuyé sur *k* n'a pu aboutir à *-dzy-*, parallèlement à ce qui a eu lieu dans le groupe *sky* : *açada* < *asciata*.

6] ; cf. p. 125. — Le *ch* de *cuchara* < *cochleare* s explique d'après nous de la façon suivante. On a eu tout d'abord **kokl'are*, puis par suite de l'assimilation de *k* avec *l'* (cf. un phénomène analogue pour *inflare, amplu* > *hinchar, ancho*, p. 150) **kotl'are*. Par assimilation avec le *t* précédent, la médiopalatale *l'* est ensuite devenue la prélatale *š*, d'où **kotšara* et *cuchara*.

§ 54, 1] ; p. 128. — Il n'est pas sûr que le *t* de *mitad* soit un « cultismo ». *Mĕdietate* a donné, par suite de la fermeture de *ĕ* (fermé en latin) sous l'influence du *y* de la syllabe suivante, **midyetate*, d'où **miytate* et *mitad*. En français où l'on a *meitié* ∾ *moitié*, on devait avoir déjà **meyetate*, par réduction du groupe *-dy-*, au moment où aurait pu se produire la fermeture de *e* ; le *y* en contact n'a pas agi sur *ĕ*. Cette fermeture sous l'action de *y* est à rapprocher de celle de *ŏ* (fermé en latin) en *u* devant une syllabe contenant un *ĭ* latin, qui se constate dans *pŏllĭcare* > cast. *pulgar*, *cŏllĭbertu* > v. fr. *culvert*, et de la conservation de *ĭ* latin devant une syllabe contenant un *y* dans *dĭsjejunare* > v. fr. *disner*, mod. *dîner*.

M. Menéndez Pidal revient sur *mitad* au § 60, 2], qu'il qualifie encore de « cultismo », ainsi que les formes *meetad*, *meitad*, *metad*. Pour nous, ces trois derniers mots dénotent simplement une influence analogique. *Meetad* représente l'ancien *meedad* avec un *t* emprunté à *meitad* ou *mitad*. *Meitad* n'est pas plus savant que le cat. *meitat* qui lui correspond et qui provient de **meyetate* < *me(d)ietate*. *Metad* est l'aboutissement régulier de *meitad*, avec réduction de *ei* en *e* (cf. **enteiro* > *entero*, **cadeira* > *cadera*) ; si la diphtongue *ei* s'est conservée dans l'ancien *meitad*, c'est probablement sous l'influence de *meyo* < *mediu*. Quant au v. cast. *meedat*, il peut provenir d'un type *meyedade* (< *medietate*) dans lequel la pénultième atone ne s'est pas amuïe avant la sonorisation des sourdes intervocaliques, par suite sans doute d'une influence savante. **Meyedade* s'est ensuite réduit à **meedade*, puis *meedat*, dont le double *e* peut n'être en vieux castillan qu'une graphie traditionnelle représentant simplement *e*.

§ 58. Pour *bizma* et *marisma*, voir ci-dessus p. 113.

§ 59, 4]. Les formes avec *rn* < *n'r*, comme *yerno*, *viernes*, *tierno*, *cernada* présentent probablement le traitement le plus ancien, celui des mots vraiment populaires. Dans les mots introduits ou réintroduits à une date plus récente on a l'évolution *n'r* > *ndr* (*engendrar*, *cendra*, v. cast. *hondra*) ou *nr* (*honra*). Nous avons expliqué l'opposition *nr* — *ndr* dans nos *Études de phonétique générale*, p. 48-49.

5], p. 133. — L'opposition *m'n* > *rm* ou *lm* (*alma*, *mermar*) — *m* (*Ramiro*) tient à ce que le groupe n'est pas dans des conditions identiques. Dans *an(i)ma*, *min(i)mat*, l'*n* appartenant à une syllabe accentuée offre une résistance appréciable à l'assimilation avec *m* ; il se différencie en *l* ou *r*. Dans *Ran(i)miru* au contraire, l'*n* fait partie d'une syllabe inaccentuée et ne peut résister à l'action assimilatrice de l'*m* explosif suivant. *Mermar* serait ainsi analogique de *merma*.

§ 60, 2]; p. 134. — Nous nous refusons à croire que le *y* provenant de g^e latin se soit amuï dans *cogitare* > *cuidar*. Le *y* roman est représenté en castillan par le second élément du groupe *ui*. Dans *digitu* > *dedo*, au contraire, le *y* a disparu à l'étape **deyedo*, d'où **deedo* > *dedo*.

3]; p. 135. — La chute de *d* dans **tridgo* (< *triticu*) > *trigo* est inexplicable en face d'exemples comme *portadgo* > *portazgo*, *judgar* > *juzgar*, etc. Sans doute faut-il partir d'une réduction ancienne de *triticu* en **tricu*, comparable à celle de *Tetricus* en *Tricus*, signalée par H. Schuchardt, *Vokalismus*, III, p. 281.

4], p. 135. — *Marchitar* nous paraît venir régulièrement de **marcid(i)tare*. Quant à *heredad* nous n'y voyons pas le continuateur du latin *hereditate*; cette forme représente plutôt un type **heretate*, issu de *hereditate* par réduction syllabique. *Hereditare*, devenu pour la même raison **heretare*, a donné en portugais *herdar* et en v. cast. *herdar*. Le portg. *herdade* représente le traitement phonétique de **heretate* ; mais le cast. *heredad* est sans doute influencé par *hereda* < **heretat*, de même que l'infinitif actuel *heredar*.

§ 63, 2] *b.*, p. 140. — *Quiçabe* ou *quiçab* remonte à *qui te sapit*, avec un *te* « dativus ethicus » ; cf. également cat. et prov. *jatsia* < *jam te siat*, en face du v. fr. *jasoit*.

§ 94. — Le chapitre IV est intitulé « combios fonéticos esporadicos ». On peut être étonné de constater qu'il y est question, entre autres choses, de l'assimilation, phénomène des plus fréquents et qui explique à lui seul plus de la moitié, sinon les deux tiers, des changements phonétiques, en particulier, pour ne prendre qu'un exemple, la sonorisation des sourdes intervocaliques.

P. 145, on lit : « La *i* de *tierra* se desgajó naturalmente de la articulación de la *e* latina de *terra* al querer dar más expresión a la vocal accentuada ». C'est là une théorie de la diphtongaison à

laquelle, pensons-nous, aucun phonéticien ne souscrira. Pour la diphtongaison de *ĕ* latin en *ie*, nous renvoyons à nos *Études de phonétique générale*, p. 17 sq. et à notre article : *Questions de vocalisme latin et préroman* (*Rev. Lang. Rom.*, t. LXIII, p. 212 sq.).

§ 66, 1], p. 148. — L'opposition qui existe entre *otoño* < *autumnu* et *agosto* < *augustu* indique bien que l'explication communément admise, d'après laquelle la diphtongue *au* se réduit à *a* devant une syllabe contenant un *u*, n'est pas la vraie. Dans le cas d'*augustu* et de *auguriu*, *g* a assimilé *w* ; dans *auscultat* > v. cast. *ascucha*, il y a eu réduction du groupe implosif inaccentué *ws*. Mais faute d'un *g* et d'une consonne implosive suivantes, la diphtongue *au* s'est conservée régulièrement dans *autumnu* > *otoño*, **aurundu* > *orondo*. Pour l'action de *g* sur *au*, voir A. Alonso, *Riv. Fil. Esp.*, IX, 1922, p. 69.

Pour l'opposition qui aurait existé d'après M. Menéndez Pidal entre le masculin **mieo* < *mĕu* et le féminin *mia* < *mĕa*, voir ci-dessus, pp. 36-38 et 130.

§ 66, 3] ; p. 150. — On aimerait ne pas voir employer l'expression « éliminación de una letra », alors qu'il s'agit de phonèmes.

P. Fouché.

INDEX DES MOTS

CASTILLAN

(et dialectes espagnols).

vx. *abondar* 136.
abrego 93, 95, 98.
abundar 136.
vx. *açada* 152.
acudo 9.
agosto 146, 155.
agüero 5, 9, 17, 19, 23, 126, 135, 146.
-ajo 128.
alambre 93.
alma 92, 153.
almuerzo 118.
altozano 3.
amanecer (pf.) 84.
vx. *amast* 91.
amaste 91.
vx. *amest* 91.
vx. *ameste* 47, 91.
ánade 92, 97.
ancho 150, 152.
andar (pf.) 67-68, 85.
andas 93.
vx. *antuzano* 3.
araña 128.
árbol 94, 95, 140.
árboles 98.
arcilla 149.
arcipreste 93.
vx. *arienzo* 149.
arrepentirse (prés.) 26.
vx. *art* 90.
arte -es 91.
ascucha 5, 18, 155.
andal. *ascuendo* 135.
asno 93, 95.
vx. *-astedes* 48.
vx. *-astes* 48.
atizar 151.
vx. *aviespa* 34, 35.
avispa 34, 35.
ayamos 137.
ayunar 143.
vx. *azero* 152.
bajel 141.
bálsamo 92.
vx. *bebdo, béudo, béodo* 93
beódo 93.
Beresmo 139.
vx. *berzero* 118.
besar 137.
beso 128, 136.
vx. *betait* 48.
bizma 113.
blanco 145.
blando 145.
bledo 145.
vx. *braço* 152.
breva 92.
bueno 90.
buey 140, 147.
buitre 5, 6, 18, 19, 94.
bujo 9.
bullo 9.
caballo 90.
cabe 141.
caber (pf.) 73 sq.
cadera 34, 53, 153.

alav. *calce* 150.
vx. *caloña* 11.
calostro 138.
cantar (pf.) 45 sq.
cdñamo 92, 98.
caroña 4, 9.
vx. *castiello* 31.
castiga -ar 146.
vx. *catido* 68.
catorce 93.
cauce 149.
caz 149.
ceja 131.
cendra 153.
ceñir (pf.) 71, 72, 73.
cernada 153.
césped 93, 95, 140.
chicharro 142, 147.
chico 142.
chinche 93, 147.
chisme 142.
vx. *Cienfuentes* 39.
Cifuentes 39.
cigüeña 8, 17.
cincuenta 138.
Cinfuentes 39.
vx. *cinquaenta* 138.
cirio 131.
ciruela 126.
cisme 142.
clamar 144, 145.
vx. *cobdiciaduero* 17.
cobdiciadero 17.
cobertera 7, 17.
vx. *cobertuera* 7, 17.
vx. *cobrir* 136.
cócedra 150.
cocer (pf.) 56, 69, 73.
cocha 19.
codo 8, 93, 96.
cohombro 92.
cola 108.
colga 150.
colmo 94.
vx. *coluebra* 19, 21.
comer (prés.) 43.
compañero 141.
compra 134, 135.
conde 90, 93, 135.
conocer (pf.) 73 sq.
consejo 131.
contra 134.
conuve -o 3, 4.
coño 13.
corcho 93.
cordel 141.
correa 131, 132.
corregir (prés.) 40.
coscojo 12.
coz 149.
crecer (pf.) 73 sq.
creer (pf.) 73 sq.
cuarenta 138.
cubrir 136.
cuchara 152.
cuébano 98.
vx. *cueda* 18, 19, 22.
vx. *cueida* 19.
vx. *cuend -e* 90, 91, 93, 135.
cuenta 94, 134.
vx. *cuentra* 134, 135.
vx. léon. *cueiro* 134.
cuero 134.
cuida -ar 4, 5, 6, 7, 18, 19, 126, 138, 139, 154.
vx. *cueila* 19.
cuita -ar 19.
culebra 19, 133.
cumplo 3, 5.
cuño 8, 9, 10, 17, 19, 23, 126, 132.
cuso 3.
cuyo 143.

dar (pf.) 51, 59, 60, 66.
decimos 61.
decir (pf.) 61, 68-69, 73.
dedo 154.
demandar (pf.) 68, 85, 86.
derretîr (prés.) 28.
despender (pf.) 70.
deuda 92.
léon. *dezisiete* 40.
di 31, 33.
vx. dial. *Dieos* 129.
vx. *dient* 90.
diente -es 91.
léon. *Dieus* 37.
diez 40.
diezmo 93.
dije 91.
Dios 36, 129.
vx. *dix -e* 91.
vx. *dizeocho* 40.
vx. *dizesiete* 40.
vx. *dizetres* 40.
doce 90, 93.
vx. *dodze* 90.
Domingo 93.
donde 8.
dormir (prés.) 42.
vx. *dozientos* 149.
vx. *dubda* 92.
ducho 12.
-ducir (pf.) 69, 72, 73.
duda 92.
duendo 93.
Duero 7, 17.
vx. *duplicaot* 48.
durazno 93.
vx. *duz* 150.
-ea 133.
echar 143.
encia 148.
enebro 143.
enero 143.
engendrar 153.
engreir (prés.) 28.
entero 34, 58, 153.
vx. *entrido* 68.
vx. *entrove* 47.
envernar 136.
era 136.
eres 115.
erguir (prés.) 29 sq.
vx. *erizo* 152.
escondo 135.
vx. *escrebir* 136.
escribir (pf.) 56, 70, 73.
escupo 3.
escurro 9.
espárrago 92, 98.
vx. *esparzer* 147.
espejo 130.
estantigua 39.
estar (pf.) 61; 66, 73 sq., 85.
estudio 16.
vx. *exir* (pf.) 69, 72, 73.
-eza 131, 151.
fe 140.
vx. *fecho* 128.
-ferir (prés.) 26.
ast. *fexi* 72.
fiesta 35, 129.
ast. *fixi* 72.
flama 146.
flamear 144, 146.
vx. *foe* 135.
frañer -es 148, 149.
vx. *franzer -es* 148, 149.
frente 133, 134.
fresno 93, 95.
fué 135.
fuente 134.
fuerza 134.
vx. *fust* 90.

fuste -es 91.
vx. *fúy* 123.
galdn 141.
galgo 93.
vx. *Gascueña* 134.
gemir (prés.) 40, 144.
-gerir (prés.) 26.
gigante 144.
glera 144.
globo 145.
gloria 145.
golpe 141.
golpear 141.
gorgojo 9, 12, 13, 23, 132.
grey 131.
grúa 123.
vx. *Guadiex* 31.
Guadix 31.
gulpeja 150.
haber (pf.) 61, 73 sq., 128.
hacer (pf.) 49, 61, 73 sq.
halagüeño 17.
hastío 133.
haya 9.
he 141.
hecho 128, 151.
hembra 92.
vx. *herdar* 154.
heredad 154.
heredar 154.
herir (pres.) 26, 28, 31, 33, 34.
hermano 143.
hervir (prés.) 26, 28.
hice 4, 133.
hinchar 150, 152.
hiniesta 35.
hinojo 9.
holgar 141, 150.
hombre 93, 95, 135.
hombro 93.
hondo 148.
vx. *hondra* 153.
honra 153.
hospedado 138.
hostiga -ar 146.
hoy 140.
hoz 149.
Huelva 94.
vx. *huembre* 135.
huérfano 92, 98.
huésped 93, 95, 138, 140.
huevo 19, 20.
huir (pf.) 69, 72, 73.
humea 146.
humo 141.
huyo 9.
vx. *ianero* 143.
vx. *-iello* 31.
ingle 92.
invernar 136.
Iñigo 31.
isla 94.
jamelgo 93.
jerga 92.
Jesús 144.
jibia 131.
joven 93, 95, 97, 142, 143.
judío 36, 129, 144.
juega 143.
juego 142.
jueves 142, 143.
jugar 137, 143.
pop. *junce -ir* 143.
junta -ar 143.
junto 14, 15.
pop. *juñe -ar* 143.
justeza 133.
juzgar 154.
Laciana 146.
lacio 146.
vx. *ldgrema* 93, 95.
ldgrima 93.

Lambla 146.
Lambra 146.
lambrija 138.
vx. *lande* 144.
landre 92, 144.
lastimar 144.
latir 144.
laude 93, 140.
Laviana 146.
lecho 99, 127, 130.
Ledesma 139.
lego 127.
lengua 133.
santand. *lera* 145.
letra 92.
leal 146.
legumbre 147.
lla liar 146.
lidia -ar 146.
liebre 94.
liga -ar 146.
limosna 92.
limpio 93, 95, 139.
linde 93.
lindo 139.
vx. *lhacio* 146.
lobo 141.
lóbrego 93, 95, 98.
lodo 8, 126.
loza 9.
lueñe 148.
lugar 138.
llaga 146.
llama 144, 145, 146.
llamear 144, 146.
ast. *llera* 145.
llora 144, 145.
llueve 20.
lluvia 9.
madera 34, 53.
majada 146.
malo 90.
mancebo 131, 133.
manera 74.
manga 92.
mango 93.
mar 90.
marchitar 154.
margen 93, 95, 97.
marisma 113.
mármol 94, 95.
Mároma 139.
mayo 128, 143.
mayor 143.
vx. *meetad* 153.
vx. *meitad* 153.
léon. *melriq* 39.
mengua 133.
mentir (prés.) 25-26, 28, 31, 40-41.
léon. *merliq* 39.
ast. *merliao* 39.
merma -ar 153.
vx. *metad* 153.
meter (pf.) 70, 73.
mi 133.
mia 37, 38, 123, 133, 155.
mido 131.
vx. *mingua* 133.
mio 15, 36, 123, 129.
chil. *mio* < *mĕu* 37, 130.
miércoles 94, 95, 98.
vx. *mierla* 39.
léon. *mieu* 37, 38, 123.
mirla 39.
mitad 152.
mondo 148.
monte 134.
morir (prés.) 43.
mostrenco 137.
mozo 9.
mucho 4, 5, 6, 18, 23, 126, 151.
mueble 19.

vx. *mugier* 129.
muñe 12, 13.
nace 147.
nacer (pf.) 73, 84.
navaja 138.
vx. *navea* 146.
navega -ar 146.
navio 131, 132, 146.
nega -ar 146.
vx. *niespera* 35.
nispera 35.
noble 90.
nombre 135.
nueve 91.
obispo 137.
ocho 99, 127.
vx. *of* 91.
ojo 131.
olmo 150,
once 93.
onza 10.
vx. *orebze* 93.
orín 137.
orondo 155.
orza 10.
orzuelo 118.
Osma 139.
otoño 13, 155.
ova 150.
padre 90.
pájaro 98.
pámpano 98.
Pamplona 138.
panza 93.
parecer (pf.) 84.
pared 128.
partir (pf.) 49-51, 57-58.
pedigüeño 17.
pedir (prés.) 28, 31.
-pender (pf.) 70, 73.
vx. *pendra* 94.
pescuezo 39.
pestorejo 39.
pie 140.
piezgo 93.
pingo -ar 39.
piojo 9.
placer (pf.) 73 sq.
playa 128.
plorar 144, 145.
pobre 150.
poder (pf.) 61, 73 sq.
dial. *polgar* 138.
polvo 150.
vx. *Pomplona* 138.
poner (pf.) 70, 73.
portazgo 93, 154.
potro 150.
pozal 151.
pozanco 151.
pozo 9, 23, 151.
pozuelo 151.
pregunta 15.
prenda 94.
prender (pf.) 56, 68-70, 73.
vx. *priesco* 35.
prisa 35, 36.
prisco 35.
puches 5, 18.
pudro 9.
puede 91.
vx. *puent* 91.
puente -es 91, 134.
puja 18.
pulga 150.
pulgar 137, 152.
punto 14, 15.
puño 12, 13, 17, 23.
vx. *puxa* 5, 18.
ast. *puxe* 72.
querer (pf.) 70-73,
v. léon. *quexume* 113.

quiçab -e 154.
quierè 91.
quinientos 149.
ast. *quixe* 72.
rábano 92, 98.
raer (pf.) 72, 73.
Ramiro 153.
raudo 93, 140.
rayo 128.
real 146.
recudo 9.
redemir (prés.) 40.
vx. *redruño* 7.
regir (prés.) 40.
reir (pf.) 56, 70, 72, 73.
reloj 138.
remilgo 39.
renda 92.
requerir (prés.) 26.
resma 109.
responder (pf.) 56, 70, 73.
respondo 135.
ast. *respuendo* 135.
rezno 93.
rey 140.
rienda 92.
ast. *riestra* 35.
riñón 137.
ristra 35, 36.
risueño 8, 17.
roble 94.
vx. *rofián* 136.
roldo 136.
romaner (pf.) 70, 73.
roña 4, 7, 8, 9, 12, 22.
roya -o 10.
rubio 11.
ruejo 131, 134.
rufián 136.
ruldo 136.
rumia -ar 146.
vx. *ruyo* 11.
sábado 98.
sábana 92, 98.
saber (pf.) 73 sq.
sacudo 9.
alav. *salce* 150.
salmuera 9, 17.
sangre 92.
vx. *Sansueña* 134.
Sárdoma 139.
sauce 90, 93, 149.
saz 149.
sea 122.
vx. *seer* (pf.) 73 sq
seguir (prés.) 28.
semana 113.
semejo 131.
senda 92.
sentir (prés.) 26, 28, 31.
ser (pf.) 64-65.
serondo 93.
servir (prés.) 28, 31, 32.
sesenta 138.
Sesma 139.
si 133.
Sicuendes 39.
sidra 92.
vx. *sieglo* 39.
siesta 35, 129.
vx. *Sietcuendes* 39.
siete 91.
vx. *Sietmancas* 39.
siglo 39.
sigo 151.
Simancas 39.
vx. *so* 15.
sol 90.
solaz 141.
Somolinos 137.
sorce 93.
soso 150.

-struir (pf.) 69, 72, 73.
vx. *sua* 15, 123.
subo 9.
sufro 9.
sulco 150.
vx. *suo* 15, 16.
suya 15.
tañer (pf.) 71-72, 73.
teja 110.
temer (pf.) 52 sq.
témpano 92, 98.
ten 32.
tener (pf.) 73 sq.
terruño 7, 17.
ti 133.
tibio 140.
tiemblo 94.
tierno 93, 153.
tierra 154.
tiesto 35.
tijera 7.
tiña 126, 131, 132.
vx. *tisuera* 7.
vx. *to* 15.
tonga 92.
torcer 148.
tormo 94.
todo 3.
traer (pf.) 61, 69, 71, 73, 83, 84.
trece 90, 93.
vx. *tredze* 90.
vx. *trever* (pf.) 73 sq.
trigo 154.
vx. *tua* 15, 123.
vx. *tuo* 15, 16.
tuya 15.
vx. *trezientos* 149.
tu 141.
turbio 93.
-ueño 7, 17, 22.
léon. *uérgano* 92.
vx. *-uero* 5, 6, 7, 17, 22.
vx. *uest antigua* 39.
unta 14, 15.
uña 13, 14, 23.
uñe 12, 144.
-uño 7, 17, 22.
vx. *urce* 93.
urdo 3, 5, 126.
vx. *uzo* 3, 5, 6, 22, 147.
vx. *vanedad* 136.
vanidad 136.
vx. *veinte* 133.
venir (pf.) 61, 64.
vx. *veduño* 7, 8, 17.
ven 32, 33, 131.
vencer 148.
vender (pf.) 54 sq., 58, 59.
vendimia 126, 131.
venir (prés.) 40-41 ; (pf.) 59.
veo 133.
ver (pf.) 51, 59, 62.
verdad 90.
vx. *vergoña* 11, 23.
vx. *vergonzar* 12, 135.
vergonzante 135.
vergonzoso 135.
vx. *vergüeña* 11, 12, 17, 23, 135.
vergüenza 11, 12, 135.
-vertir (prés.) 26.
vx. *veruela* 136.
vestir (prés.) 26-28, 31, 39.
veta 126.
vezar 151.
vezo 131, 133, 151.
vía 122, 133.
vidrio 131, 133.
viduño 8.
viejo 31, 130, 134.
viernes 92, 153.
vin -e 91, 133.
vx. *viespera* 35, 129.

viruela 136.
vispera 35, 129.
vivir (pf.) 73, 84.
yace 142, 143.
yacer (pf.) 73 sq.
yantar 143.
yedra 92.
yema 142, 153.
vx. *Yéñego* 31.
yerno 93, 142.
vx. *yogar* 143, 144.
vx. *yogo* 143.
yugada 144.
yugo 144.
yuguero 144.
yunta 144.
yuntar 143, 144.
yusión 143.
yuso 143.

Catalan.

ábecs 94.
abéi 129.
abreujar 10.
agre 95.
rouss. *aibre* 109.
alegre 117.
alegroi 117.
almoina 93, 109.
alosa 104.
[*áltę*] 103.
altre 93.
anar 116.
ánec 92.
ánet 92.
vx. *ani. anist* 67.
any 103, 111.
rouss. *dpit* 117.
arbre 94.
Arnau 109.
vx. *arribist* 67.
arts 91.
ase 93, 95, 96.
asseure 118.
vx. *atendrems* 116.
atényer 93.
perp. *avit -ida* 117, 118.
bálsem 92.
beure 113.
bisbe 97, 137.
maj. *biuló* 110.
ampourd. *biure* 110.
bonic 117.
bonicoi 117.
bórrec 94.
bou 103.
bras 118.
caixa 108.
cambra 93.
cánem 92, 98.
vx. *cantau* 118.
canté 45.
bal. *carema* 109.
caronya 9.
carréga 104.
catorze 93.
cau 103, 109.
cavall 90.
cefalòpode 98.
cendre 93.
cigró 118.
ciure 117.
ciuró 118.
clau 109.
vx. *coa* 108.
codony 9.
cogombre 93.

colla 109, 110.
collégit 117.
conéixer 93.
conta 94.
cony 9.
coresma 93, 109, 138.
córrec 63.
correig 112.
corretja 112.
cotna 112.
vx. *creire* 113.
créixer 93.
creu 116.
creure 113.
vx. *crou* 116.
cua 108.
cul 108.
cuny 9.
cuso 3.
vx. *cuydi* 67.
vx. *dan* 111.
dany 103.
danyar 111.
danyós 111.
vx. *despendi* 67.
Deu 103.
deume 117.
deute 93, 96.
dimecres 94.
diu 103.
divendres 93.
Doménec 94.
dona 111.
vx. *doni* 67.
min. *dony* 111.
min. *donya* 111.
dormiu 103.
dotze 90, 93.
ébol 94.
rouss., bal. *eima* 106.
ella 103.
empényer 93.
emperadriu 110.
rouss. *érpol.* 94.
maj. *es* (article) 114.
-esa 151.
vx. *escampist* 67.
escó 111.
escupo 3.
rouss. *escúrpit* 117.
esmar 109.
esmorzar 118.
espárrec 92, 98.
esqueixar 109.
vx. *est* 115.
estable 96.
estrényer 93.
ets 115.
vx. *faém* 117.
vx. *faer* 117.
vx. *faets* 117.
faig 9.
vx. *farems* 116.
vx. *fasem* 117.
faser 117.
vx. *fasets* 117.
vx. *fazames* 116.
fem 117.
vx. *fembra* 93, 97.
fer 117.
[*fit*] 103.
freixe 93, 95, 96.
fusts 91.
galta 92, 109.
Gauzach 118.
gendre 93.
génit 117.
glanola 94, 95.
gordar 107.
graó 114.
grau 114.
manres. *gro* 114.

grèbol 94.
greujar 10.
guarda 107.
[*gwęrđá*] 107.
home 93, 95.
homes -ens 114.
illa 94, 96, 109.
jatsia 154.
jau 109.
jove 93, 97.
junt 14.
juy 117.
letra 93.
vx. *leuda* 117.
vx. *loisme* 112.
rouss. *llábit* 117.
vx. *llágrema* 94, 95, 98.
llágrima 94, 98.
llana 103.
llebre 94.
lledesme 112.
lleuger 10.
lli 103.
lliure 93.
llotja 138.
lluisme 112.
lluna 103.
mainada 109.
malalt 93, 96.
malalta 93, 109.
vx. *malaute* 93, 96.
mánec 93, 98.
mánega 98, 104.
manera 74.
marbre 94.
mare 104.
maresma 113.
vx. *marga* 93.
marge 93, 97.
mascle 97.
máta-lo 104.
meitat 153.
mig 112.
mija 112.
rouss. *mitja* 112.
bal. *morit-se* 114.
munt 135.
vx. *naix* (pf.) 84.
vx. *nasch* (pf.) 84.
vx. *nedeu* 94.
rouss. *Nefiac* 118.
néixer 93.
ninoy 117.
nit 18.
nodrir 110.
noi 117.
vx. *noyrir* 110.
obir 104.
oi 114.
onze 93.
rouss. *Opoul* 114.
orfe 92, 98.
orgue 92, 98.
rouss. *orjól* 118.
ou 103.
pa -ns 104, 114.
pairal 110.
palau 103.
pámpol 98.
panxa 93.
paraula 96.
pare 90, 95, 104.
part 90.
partiren 50.
pastel 107.
patna 112.
pebre 93.
pèixer 93.
penyora 97.
peresa 104.
pèsol 94, 96.
vx. *pestel* 107.

vx. *plaen* 104.
plányer 93.
plányer -se 104.
poble 96.
pobre 93.
polvora 97.
pondre 93.
vx. *pos* (pf.) 70.
vx. *poyria* 110.
pregunta 14.
prémit 117.
préssec 93.
punt 14.
púnyer 93.
queix 108.
rahim 104.
rahó 104.
raima 109.
rave 92, 98.
vx. *regeu* 94.
regna 112.
rehina 104.
vx. *relotge* 138.
rellotge 138.
resma 109.
vx. *retingams* 116
retrògrade 98.
riu 103.
ródol 94.
rodólo, -a 97.
roig 10, 11.
roja 112.
romeu 103.
rónec 98.
rónega 98, 104.
ronya 9.
rosa 104.
rotllo, -a 97.
roure 94.
rouss. [*řúč*] 10.
rústega 104.
salze 93.
sarga 93.
rouss. *segle* 97.
ségol 92.
rouss. *sem* 116.
sembla 94.
sembra 93, 97.
seméno, -a 93, 97.
rouss. *seu* (2e plur.) 116.
rouss. *Sirac* 118.
solípede 98.
som 116.
rouss. *sómit* 117.
sota 118.
vx. *sots* (2e pl.) 115.
vx. *sòts* (prép.) 118.
sou (subst.) 109.
sou (2e pl.) 115.
rouss. *Talassa* 118.
rouss. *Talau* 118.
rouss. *Tarerac* 118.
taula 96, 117.
vx. *tebeu* 94, 95.
tebi, -ia 94.
te(n) 32.
tendre 93.
térbol 94.
terme 93.
terméno, -a 104.
terratrémol 110.
vx. *tinrems* 116.
tórcer 93.
vx. *traire* 113.
treure 113.
tranuyta 18.
vx. *trasch* (pf.) 84.
trébol 94.
tredze 93.
tremólo, -a 105.
vx. *trobi* 67.
vx. *uix* 3.

ungla 14.
unta 14.
vx. *uulams* 116.
vx. *vaser* 107.
vau 116.
vęll, vęll 131.
véncer 93.
vendre 93.
vergés 118.
veser 107.
vila 103.
rouss. *Villerac* 118.
vina 32, 33.
visquí 84.
xinxe 93.

Français.

vx. *bautesme* 112.
bille 110.
vx. *carouge* 10.
vx. *chalonge* 11.
chantai 45.
coin 8, 126.
vx. *coluevre* 19, 21.
vx. *conui* 3.
couleuvre 19.
couvre 19.
vx. *croiz* 17.
vx. *cuevre* 19, 21.
vx. *cui* 122.
vx. *cuide, -ier* 4.
vx. *culvert* 137, 152.
vx. *di* 122.
vx. *disner*, mod. *dîner* 152.
vx. *duchesme* 112.
vx. *dui* 122.
chaloss. sept. *eh'kole* 35.
chaloss. sept. *eh'paule* 35.
vx. *-cise* 151.
vx. *emperedre* 110.
chaloss. sept. *estiu* 35.
vx. *estut* 75.
vx. *eũr* 6.
vx. *flour*, mod. *fleur* 125.
franchise 151.
vx. *fui* 122.
vx. *goi* 10.
gouge 10.
grue 123.
huis 3, 6.
huissier 3.
-ise 151.
jeune 19.
joint 14.
vx. *juefne, juene* 19, 21.
lit 127.
longe 11.
lui 122.
Maille, maille 128.
vx. *mei*, mod. *moi* 125.
meuble 19.
montagne 128.
vx. *mueble* 19, 21.
vx. *mui* (pf.) 3.
vx. *naist* 148.
œuf 19.
oint 14.
-oir, -e 6.
once 6.
ongle 14.
vx. *orse* 6.
vx. *out* 75.
paroi 128.
vx. *pieus*, mod. *pieux* 122.
pleut 20.
vx. *plout* 75.
vx. *pluet* 20.

point 14.
vx. *pout* 75.
poutre 110.
vx. *proeise, prooise* 151, 152.
vx. *puisier* 6.
puits 6.
saumure 8.
vx. *sout* 75.
vx. *soe* 123.
teigne 126.
vx. *toe* 123.
vx. *troie* 122.
vx. *tuit* 3.
vx. *uef, uef* 19, 20
vx. *veie, voie* 122.
vx. *vesquit* 84.
vx. *voidier* 4.
vx. *vuide* 4.
[*-war*] 6.

Italien.

andiedi 67.
bne 147.
giunto 14.
mio, -a 123.
nacqui 84.
nasce 147.
punto 14.
suo 15.
tuo 15.
unghia 14.
unto 14.
uovo 19, 20.
uscio 3.
sic. *voi* 147.
zio 113

Portugais.

caronha 9.
vx. *coomba, cooymba* 11.
cunha, -o 9.
dar (pf.) 53.
goira 10.
grou 123.
herdade 154.
herdar 154.
lande 144.
landôa 144.
latir 144.
marroio 10.
meu 123.
minha 123.
novello 144.
vx. *partirom* 50.
dial. *pingar* 39.
pôde 77, 82.
vx. gal. *prix* 72.
vx. gal. *pux* 72.
vx. gal. *quix* 72.
vx. *rigonha* 11.
ronha 11.
vx. *tou* 123.
vender (pf.) 54.
vx. *vergonça* 11.
vx. *vergonha* 11.

Vieux-Provençal.

abet 129.
abreujar 10.
ac 75.
agur 6.

auzir 107.
cairoi 19.
coa 107.
coda 108.
coẓa 108.
crec 75.
crestianesme 112.
dęu 38.
dieu 38.
lang. *diu* 37.
ęm 115.
s co(n) 111.
esmes 115, 116.
espęlh 130.
estec 75.
ętz 115.
-eza 151.
fay 9.
g ǫja 10.
greujar 10.
grua 123.
jatsia 154.
jǫncha 14.
junta 14.
leesme 112.
legisme 112.
mod. *leime, -o* 112.
leugier 10.
mia 123.
mieus 123.
lang. *miu* 37.
nais 148.
nasc (pf.) 84.
ǫncha 14.
ǫngla 14.
ǫnsa 6.
ǫrsa 6.
plac 75.
pǫncha 14.
pǫtz 6.
punta 14.
quęs 71.
quis 71.
rege:me 112.
rǫi 10.
rǫg 10.
saubist 75.
saup 75.
sec (pf.) 75.
sǫ 123.
sǫa 123.
sǫi 123.
sua 123.
sui 123.
tenc 76, 79.
tinc 79.
tǫ 123.
tǫa 123.
tǫi 123.
tua 123.
tuch 3.
tui 123.
tuit 3.
uis 3, 6.
unta 14.
visc (pf.) 84.

Roumain.

mea 123.
mieŭ 123.
nascui 84.
uşă 3.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. O et Ŭ latins en castillan..... 2

II. Miento, Visto, Duermo..... 25

III. Le parfait en Castillan..... 45

IV. A propos du livre de M. Meyer-Lübke : *Das Katalanische*..... 88

V. Remarques au sujet du *Manual de Gramática histórica de la lengua castellana* de M. Menéndez Pidal..... 121

Index des mots..... 156

PÍCARO

This article is intended to be a summary of the discussion concerning the etymology of the word to date.

I. — The earliest appearance of the word in print.

Fonger De Haan in his excellent article [1] states that he knows of no earlier instance than the *Carta del Bachiller de Arcadia*, 1548. De Haan further states that in 1604 Fray Prudencio de Sandoval uses the word when speaking of an event which took place in 1520, and admits the possibility of the word being known and in use then. Bonilla y San Martín gives an instance of *pícaro* from Bartolomé Palau's *Farsa custodia*, written after 1541 and *de seguro* before 1547 [2].

Until further evidence to the contrary is discovered, the appearance of the word it thus fixed between 1520 and 1548, if we admit De Haan's opinion concerning the use of the same by Fray Prudencio de Sandoval, which is quite conjectural, or be-

1. *Picaros y ganapanes* in the *Homenaje a Menéndez y Pelayo*, Madrid, 1899, vol. II, p. 152 : « Cuando el sol muestra su cara de oro, igualmente la muestra á los pícaros de la Corte como á los cortesanos della. »

2. *Las más antiguas menciones de « ganapán » y de « pícaro »*, in the *Revista Crítica Hispano-Americana*, Vol. I (1915), p. 172. Cites a case of *ganapán* in « ciertas coplas de Ribera, poeta de la corte de Alfonso V », written between 1458 and 1473. Mentions an article by Foulché-Delbosc in *RH*, vol. IX (1902), pp. 488-9, wherein a case of *ganapán* in *Eurialo y Lucrecia*, in 1496, is cited. The meaning there is « mozo de cuerda », and the type is associated with the « hez y suziedad de hombres ». Euralio disguises himself as one in order to enter the house of Lucrecia.

tween 1541 and 1547, on the basis of Bonilla y San Martín's statement. As the appearance of new words in a language is usually caused by political and economic changes which occur in the life of the country where they are adopted, the next logical step in our investigation would be to review the political and economic history of Spain of the period above mentioned, and see whether any events could be pointed out which might have helped to introduce the word into Spain and bring it into general vogue there.

II. — Political and economic situation of the Spanish Monarchy in 1520-1548.

Charles V, born in Ghent in 1500, a Fleming by education, inherits the Spanish crown in 1515; brings his Flemigs (*flamencos*) to Spain and creates opposition; is told to learn Spanish first and then try to rule Spain. Is elected Roman Emperor to succeed his grandfather, Maximilian, in 1519. Luther starts the Reformation in 1517 and breaks definitely with Rome at the Diet of Worms, in 1521. Henry VIII of England invades Picardy in 1522-23, without success [1]. Charles V and Francis I of France open hostilities; battle of Pavia, 1525. Francis is defeated and taken as a prisoner to Spain, later returns home, leaving his sons as hostages. In 1534 Francis organizes a *légion de Picardie* [2]

1. William Robertson, *The History of the Reign of the Emperor Charles V*, London, 1792, 7th ed., vol. II, pp. 261-2.

2. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel*, vol. XII, p. 936 : « A partir du XVIe siècle, quand la France commence sa lutte contre la maison d'Autriche, la Picardie joue un rôle militaire considérable. Les Picards passaient pour d'excellents soldats. En 1534, *une légion de Picardie* fut créée par François Ier qui vint la passer en revue l'année suivante dans la plaine entre Amiens et Saint-Fuscien ; plus tard, la Picardie donna son nom à l'un de nos plus anciens régiments nationaux d'infanterie, le régiment de Picardie, créé par Henri II en 1558. »

for wars against Charles V in connection with the succession to the Duchy of Milan. The French invade Flanders and terrorize it ; likewise Savoy, Piedmont, and Provence [1]. Picardy is invaded by the Imperial army in 1536, without success [2]. In 1538, Charles concludes an armistice with Francis. In 1539, the city of Ghent offers to Francis co-operation in recovering Flanders and Artois, but the only perfect gentleman in France generously rejects the offer, and even permits Charles to pass through his kingdom to punish Ghent, relying on the perfidious Hapsburg's promise that he will relinquish his claims to the Duchy of Milan. Troops are discontended, many soldiers desert [3], Spain is being impoverished and despoiled of both men and wealth [4]. Charles does not fulfill his promise with regard to the Duchy of Milan and war is renewed in 1542 [5]. Francis invades the Low Countries in 1543, is victorious in Piedmont, but later Charles penetrates into France and captures Soissons. Then he suddenly makes peace at Crespy on September 17, 1544. This unexpected turn of affairs was probably due to the Protestant troubles in Germany and the imminence of war with the Protestant princes, which broke out in 1545. The victory of Mülberg in 1547, however, ended the war.

1. Altamira y Crevea, *Historia de España y de civilización española*, Madrid, 1906, vol. III, p. 41 : « donde por su conducta sembraron el terror. »

2. W. Robertson, *op. cit.*, vol. III, p. 140.

3. *Ibid.*, p. 168 : « Vast arrears were due to his troops... they lost all patience, broke into an open mutiny, and declared that they thought themselves entitled to seize by violence what was detained from them contrary to all justice... The soldiers in Milanese plundered the open country without controul. »

4. *Ibid.*, p. 170 : « The Spaniards... had often complained that their country was drained not only of its wealth but of its inhabitants, in order to prosecute quarrels in which it was not interested, and to fight battles from which it could reap no benefit. »

5. *Ibid.*, p. 187 : « Of all the transactions of the Emperor's life, this, without doubt, reflects the greatest dishonour on his reputation. »

The plains of Picardy and Flanders, which constitute geographically one unit [1], played an important rôle in many of these struggles. The Picard legion spread its fame throughout the country and the name " Picard " no doubt became well known among the Spanish troops which together with the Dutch and German contingents had to fight the Picard legionnaires [2]. In view of certain characteristics of the Picards, which will be discussed later, the name could have easily become a by-word among the numerous stragglers who roamed about the country in quest of an easy living. It is quite possible, then, that to " live like a Picard " came to mean, among the Spanish deserters, to lead the life of a soldier of fortune, much in the same way as " to live like a Bohemian " came to mean to lead a carefree life or without any permanent abode, exemplified by the life of the gypsies from Bohemia, who between 1427 and 1612 developed into a nuisance in France.

III. — The qualities ascribed to a pícaro.

Don Furón, the picaresque type in Juan Ruiz' *Libro de buen amor*, has the following qualities [3] :

> Era mintroso, bebdo, ladron, e mesturero,
> Tafur, peleador, goloso, refertero,

1. Captain M. Aurousseau, in an article entitled *The arrangement of the rural population in Picardy and Flanders*, in the *Geographical Journal*, vol. LI (1918), p, 393, considers Picardy a part of the plains of Flanders.

2. W. Robertson, *op. cit.*, vol. III, p. 185 : Charles punished the insurgents of Ghent using « one body of troops which he had raised in the Netherlands, with another drawn from Germany, and a third which had arrived from Spain by sea. » The Netherlands contingent especially would have been inclined to use the word « Picard » in a derogatory sense.

Altamira y Crevea, *op. cit.*, vol. III, p. 63 : « Para hacer la guerra, introdujo el Emperador en Alemania, tropas italianas y españolas, lo cual causó tan mal efecto allí como en España, tiempos antes, la entrada de extranjeros. »

3. Ducamin, quatrain 1594.

Rennidor, et adevino, susio, et agorero,
Nesçio, perezoso.

Not all of these qualities correspond to those usually attributed to a *picaro*. He is quarrelsome, but not a fighter : he may start a fight, but usually takes to his heels when the situation becomes too serious. He likes to drink, but is not a habitual drunkard. When pressed by circumstances, he may pretend to be stupid, but certainly is not *nesçio*. The art of introducing himself into the kitchen seems to be posterior to the acquisition of the epithet of *picaro* by this type of *escudero*. A young runaway from the army in Picardy would naturally seek a rich burgher's kitchen to appease his hunger. Until and during the last war it was proverbial for the common soldier in Europe to have a sweetheart in a wealthy man's kitchen who would regale him with the rests of her employers' repast. Even our Irish policemen were often credited with having an Irish kitchen Dulcinea who would save the best of her pies and corned beef for her hero [1].

The first step to become a *picaro* was to be without a definite employment, and to be ragged and dirty. *Llegó* hecho

1. Cervántes speaks of *picaros de cocina*, « sucios, gordos y lucios. ». Rodríguez Marín in Don Quijote, Vol. V, p. 176, note 9, explains that *picaros* were mostly parasites in seigniorial kitchens : « Era gente que, aun perdiendo algo de su amada libertad, gustaba de acomodarse, con ó sin salario — sin él las más veces —, en las cocinas de los señores, y, á no poder más, de los figones y bodegoneros, donde, viviendo entre las ollas, cazuelas y sartenes, sacaban la tripa de mal año á cambio de sus nada limpios servicios... No hubo, no pudo haber cocina de señor sin pícaros. » As they were usually « rotos y sucios » it is possible that as a class distinct from the *ganapanes* they developed from adventurers returned from Flanders. Philip II is mentioned as having made a special effort to have them ousted from the royal kitchens, which would indicate that they had become a real plague during his reign. The obligation of wearing green or yellow caps, introduced in some cities during the second half of the XVIth century (cf. De Haan, *op. cit.*, p. 172) was evidently introduced as a deterrent.

pícaro meant " sucio, roto y viejo ", and *despedazado, asqueroso y desmantelado* (referring to clothing), as De Haan points out [1]. Deserters from the army would easily present such a spectacle after months and possibly years of roaming about the country. Occasionally, they would be compelled to seek employment. " Viéndome tan pícaro, determiné servir a un pastelero ", says one of the brotherhood [2]. In similar situations our " hobo " often was compelled to assume the high office of a dishwasher in a restaurant kitchen.

The outstanding qualities of the Picards would be quite in keeping with some of the outstanding attributes of the *pícaro*. They were not reputed for virtuous life ; they were reputed to be quarrelsome, but not brave [3]. " Ressembler le Picard "

1. De Haan, *op. cit.*, pp. 156-7.

2. *Ibid.*, p. 157.

3. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae Latinitatis*, vol. VI, pp. 309 ff. quotes a ditty composed about the Picards in the 13th century :

Isti Picardi non sunt ad praelia tardi,
Primo sunt hardi, sed sunt in fine couardi.

Quotes under 1499 A.D. : «.. *in quibus merebant sagittarii, ex eo genere Belgarum, quos hac tempestate Picardos appellant, ad facinus omne promtissimi atque vitae prodigi.* » Under 1453 : « *quarum sagittarii quatuor ex ferocissima atque immanissima Belgica gente, quam recentiore vocabulo Picardam dicimus.* » Under 1478 : « Quibus id tantum docemur, tunc temporis coepisse Italis notam esse hanc vocem, Picardosque bellica virtute celeberrimos fuisse... Ut ut est de nomenclature etymo, *Picardi* a caeteris Francis ut moribus, ita et lingua seu idiomate distinguebantur. Ad iracundiam illos procliviores habitos. » In OFr the word *Picard* is unkown before 1100 A.D. ; first mention of Picardy dates from about 1200 ; then it occurs frequently. There are quotations from texts dated 1397, 1388, and one dated 1377 : « *Thevenon doubtanz la mort et la grant austerité de Jehan le Pionnier, qui estoit homme estrange, Picart et de mauvaise vie, comme dit est, etc.* » Matthaeus Paris who died in 1256 writes in 1229 : « *Qui enim seminarium tumultuosi certaminis noverunt, erant de partibus conterminis Flandriae, quos vulgariter Picardos nominamus.* »

The heretic sect, known as « Picards », and in Bohemia as *pikharti*, derives its name from Picardy. According to Bohuslaus Balbinus they first came to

came to mean " éviter le danger " [1]. The name *picart* became synonymous with " thief, robber ", or a sarcastic wit [2].

Under these circumstances it would not have been difficult to apply the term *picart* or *picard*, in its Hispanized form *pícaro*, to people who, in the main answered to the above description.

IV. — Etymologies proposed thus far.

De Haan mentiones several which he rejects, and proposes one he thinks probable. He does not think that the noun *pica*

Bohemia in 1418, three years after the burning of John Hus at Constance, and at the beginning of te Hussite wars. Cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 310 : *Petrus Valdus eorum antesignanus patris relicta in Belgium venit, atque in Picardia quam hodie vocant, multos sectatores nactus, cum inde in Germaniam transiisset per Vandalicas civitates diu diversatus est, ac postremo in Bohemia consedit, ubi etiam hodie ii, qui eam doctrinam amplectuntur, Picardi ea de causa appellantur.* » The sect was suppressed in Bohemia by Žižka in 1421.

1. La Curne de Sainte Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, vol. VIII, p. 286, quotes the distich « Isti Picardi, etc. », and says : De là le proverbe « ressembler le Picard », « éviter le danger » (Oudin).

2. *Ibid.*, *s. v.* : « Brigands, routiers » : Coupe gorge qui n'ist du fuerre,
Fors quant larrecin veut en ferre,
Ou meine routiers ou *picart*,
Au tournoi ne vaut pas soiquart.

Their reputation for sarcasm is also mentioned : « Les *Picards* qui sont grands esquineurs, mot propre à eux pour dire grands causeurs, l'appelloient Charles qui triche » (referring to Charles d'Autriche, i. e. Charles V). Cf. also, François Villon, *Œuvres* (éd. Louis Thuasne), Paris, p. 176, in *Testament* (1461) : *Priere en feray de Picart.*

Auguste Vitu, *Le Jargon du XVe siècle*, Paris 1884, p. 29 : « L'élément principal de l'armée des Gueux, le plus ancien, le plus nombreux et le plus redoutable, c'est le soldat mercenaire. » P. 33 : « Le Picard Barraquin et le Gascon Brandimas s'attaquent au coin d'un bois et se demandent réciproquement la bourse ou la vie ; bientôt ils se reconnaissent, et se racontent leurs mésaventures avec la justice humaine. »

could have served as etymon and his objections are quite valid [1]. Bonilla y San Martín supports him [2]. De Haan furthermore rejects the etymology from " Picard " suggested by Covarrubias [3], though he admits that many Frenchmen were making the pilgrimage to Santiago and many of them were obnoxious beggars. His rejection of this etymology is based on the fact that the

1. *Op. cit.*, p. 117.

2. *Etimología de « picaro »* in the *Revista de Archivos, Bibliothecas y Museos*, vol. V (1901), pp. 374 ff. The etymology, from « picar » he says was supported by the « distinguido criminalista y sociólogo D. Rafael Salillas ». The following are Bonilla's objections : « En efecto sería preciso demostrar ; 1° que la función de *cortar* fué la que primeramente y con toda propiedad desempeñó el *picaro*, cosa que está muy lejos de probarse ; 2° que la derivación *picaro* de *picar*, es natural y corriente, cuando lo normal, tratándose de verbos en *ar*, es la derivación en *ador* (*picar* = *picador*). Esta última circunstancia es de bastande peso. »

Vitu, *op. cit.*, p. 441 : « *pico*, esp. « bec. *Picon* esp. Un trait que l'on fait en seignant une chose, un trait piquant. En jargon, un *pouil.* » Oudin. Le *pico* et le *picon* ont fourni à l'espagnol *picaro*, gueux, mendiant, voleur, etc. » It would be more probable to seek the origin of *picaro* in piqueur. « Un *piqueur*, dans le langage du canton de Saint-Didier, arrondissement de Clermont-Ferrand, c'est un mendiant de profession, un homme qui *va à la pique*, et *aller à la pique*, c'est « parcourir la France soit en mendiant ou en pèlerin ». Eustache Deschamps connaissait cette nuance du verbe *piquer* :

> Chacun qui puet prent, hape et *pique*
> Pour avoir grand estat et mise.

3. *Op. cit.*, p. 177. He says that the word *picardía* « hizo sospechar á Covarrubias que 'en algún tiempo alguna gente pobre dé Picardía viniese á España con necesidad y nos trujesen el nombre' en lo cual no andaba del todo desacertado ». He further states that many Frenchmen were making the pilgrimage to Santiago, or earning their livelihood in small trade. These pilgrims were obnoxious beggars. Guzmán speaks of « vida *esguizara y picaresca*, yendo á mendigar de conformidad ». *Ibid.*, p. 179, De Haan quotes various similes derived from nationality : « no comen como alemanes, ni beben como flamencos, ni juegan como genoveses, ni huelen como italianos, ni visten como españoles, ni prestan como pícaros. » The last clause he thinks should read either « ni *gastan*, etc. », or « como *Fúcares* » (the well-known bankers, Fuggers). Cf. also note 33.

natives of Picardy were called in Spanish *picardos* [1]. Then he proposes an etymology from the Arabic *f ḳ r* (" to be poor "), perhaps a hypothetical *fakiro*, transformed into *fikaro* and then *pícaro* [2]. His argument is based on the decree of February 12, 1502, which turned young Moriscos out of Castile and Léon. These lads were obliged to seek employment as *esportilleros*, and in seeking work it could be easily assumed that they spoke of themselves as " pobrecitos ", Arab. *faqīr*. Apart from the difficulty with the vowels and accent, it would be quite strange that the word *pícaro*, if derived from a Moorish source, would not have been known before. It surely would have been known in the days of Juan Ruiz, just as *refez*, *marfus*, and other words [3]. From the passage quoted by De Haan from *La pícara Justina* it would appear that the *pícaro* used the trade *esportillero* merely as a cover for his real profession, i. e. introducing himself freely

1. *Op. cit.*, p. 179. There is a reference to *la lingua picarda* in Gil Vicente's *Auto das fadas*, mentioned by W. S. Hendrix, *Some native comic types in the early Spanish drama*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 189.

3. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana*, 1611, reprinted in Madrid in 1674, *s. v.* : « Picaro, *vide supra picaño*. Se pudo dezir de pica, que es el asta, porque en la guerra, hincándola en el suelo, los vendían *ad hastam* por esclauos. Y aunque los picaros no lo son en particular de nadie, sonlo de la República para todos los que los quieren alquilar, ocupándolos en cosas viles. » Under « picaño » : « el andrajoso, y despedaçado. » I can find no examples in the older literature except those y given by De Haan, *op. cit.*, p. 176, note 92. In Juan Ruiz there are three cases of the noun « picanna » and there is one in the *Danza de la Muerte*, *BAE*, vol. LVII, p. 385 : « Don sacristanejo de la mala picanna. » The vocabulary at the end of this volume says of the word : « Parece casta, ralea. Siempre viene con el adjetivo mala. » This last statement is not quite correct. In Juan Ruiz, quatrain 1467 : *Fablarme ha buena fabla, non burlas nin picannas*, shows the word without an adjective, and from the context it would appear that something like « picardía » is meant. It would seem that the word « picaño » was pushed to the background by « pícaro » which had become more popular or better known as a consequence of the events explained under II.

into any house and stealing something, if he could [1]. Also, the Moriscos were not given to drinking wine [2].

Bonilla y San Martín enriched this hypothesis by four additional Arabic etyma, picked out at random from the dictionary, and espoused the theory of an Arabic origin quite enthusiastically. " A nuestro parecer, el vocablo " pícaro " es, por su raíz y por su significación, de origen enteramente musulmán. Veamos las palabras árabes en que puede hallar su abolengo : بَقَرَ يَبْقَرُ بَقْر بِكَار , which he transcribes *bikâron*, *bocâron*, *bayqara*, *baqara* [3]. Any Arabist will recognize these etyma to be out of the question. The nunation *-un* (in Spanish transcription *-on*) practically never appears in colloquial Arabic, except when poetry or the Qor'ān is quoted. The accent of the second etymon should be on the first syllabe, and in the mouth of a street Arab the word would sound *bùqar*. It would take us too far to analyze this " eccesso di parenti per un sol figliuolo ", as Sanvisenti puts it, but according to this method of etymology one could argue, for example, that the Shotover Hills in England are so called because they were " shot over ", while they really were named from the French *Château Vert*.

Sanvisenti summed up the investigations made until 1916 [4],

1. *Op. cit.*, p. 162.
2. *Op. cit.*, p. 188.
3. *Vide supra*, note 20.
4. Bernardo Sanvisenti, *Alcune osservazioni sulla parola « Picaro »*, *Bulletin hispanique*, vol. XVIII (1916), nº 4, p. 237. He summarizes the qualities covered by the word, as a noun and an adjective, thus : « equivale a vile, spregevole, ingannatore, senza onore nè pudore, astuto, maligno ; dannoso e malvaggio nella sua condotta. Tipo di uomo sfacciato, obliquo, scurrile e di vita non molto cristiana. » This he cites from the 12th edition of the *Diccionario de la Academia*. However, the *Diccionario de Autoridades*, vol. VI, p. 257, has besides « bajo, ruín, doloso, falto de honra y vergüenza » ; « dañoso y malicioso en su línea » ; « astuto, taimado, y que con arte y disimulación logra lo que desea », also « chistoso, alegre, placentero y decidor », which is a less one-sided picture of the true *pícaro*.

Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana (Espasa), vol. XLIV,

and while he rejects, in my estimation correctly, any Arabic source, he inclines to the belief that the word is derived from the verb *picar*, in the sense of *picar los bolsillos*, rather than meat in the kitchen. He recognized the phonetic difficulties involved, but believes that argot has its own phonetics. His opinion is that the noun *pícaro* may be a verbal form like *pésame*, *recibo*, *pagaré*. In quoting G. I. Ascoli, *Studi Critici*, Gorizia, 1861, Vol. I, pp. 101, 111 (linguaggi furbeschi) " mandare in Piccardia " = fare impiccare, Sanvisenti remarks : " Non sarei alieno dal credere che vi sia una relazione gergale tra Spagna e Italia nel senso attribuito alla parola divenuta di *cobertanza*, anche se fra noi è messa in rapporto all'impiccare e tra gli spagnuoli ai *pícaros*. ".

Cejador y Frauca speaks of a Basque origin [1]. Others have suggested a gypsy origin [2]. If the word were of either Arabic or Basque origin, it would have most likely appeared in the language before 1500, and if of Morisco origin, it would have found its way into Pedro de Alcalá's *Vocabulista arauigo*, 1505. As regards the *gitanos* they would have only helped to popularize the term *pícaro* < Picard, in the same way as they gave vogue in France to the term *bohémien* < Bohême, without borrowing it from their own language.

If we eliminate the Arabic (Morisco), Basque, and gypsy origin, and agree that the verb *picar* is a very unlikely etymon, we may try to bring forward an argument in favor of " Picard "

p. 514, gives the following definitions : « bajo, ruin, doloso, falto de honra y vergüenza, astuto, taimado ; *fig.* dañoso y malicioso en su línea ; malo, insufrible, incorrigible » ; and also « chistoso, alegre, decidor ». Etymology is given as : talvez de *picar*. The same etymology is given in the *Diccionario de la Academia*, 14th ed.

1. *La lengua de Cervantes*, Madrid, 1906, p. 857-8 : « De pic-o como búc-aro, jác-ara, cánt-aro, páp-aro, chách-ara, chích-aro. Sanvisenti, *op. cit.*, p. 244, note 1, discusses these etymologies, as well as those of Diez and Körting, more in detail.

2. Prof. G.T. Northup suggested « picoló ».

as the most natural origin of the word *pícaro*. The French word (pronounced *pikàr* in 1520 [1]), originally denoting a nationality, could have become identified in the popular mind, as a result of the events described under II, with a lazy vagabond, possessing a special ability to introduce himself into seigniorial kitchens. To strengthen the argument, we might cite analogies from other countries, and also try to meet the objections regarding the shift of accent.

We find in Czech two words designating exactly the same type as is represented by the Spanish *pícaro*, namely : *fláma*, *flamendr*. They are derived from the German " Flame " and " Flamänder " (Flamländer), i. e., Fleming. These Flemings, in the sixteenth and seventeenth centuries, were usually deserters from the armies which had overrun Germany and Bohemia. They became the " hoboes " of those days, frequently dressed in rags and begging alms, or meals, often stealing, at times working in the kitchen, very much like the old-time American " dishwasher ", referred to before. " Vésti flámovsky život, flámovati " = to lead a picaresque life, " picardear ", is a familiar phrase in Czech, corresponding to the French " mener la vie de Bohème ".

As shown under II it appears very natural that the young Spanish deserters in Flanders soon learned how to live in Picardy, i. e., in the fashion of *la provincia de* [*la*] *Picardía*, " viviendo como pícaros ", when they were without money and their clothing was torn to pieces [2]. *La vida picaresca*, as *la vie*

1. Charles Thurot, *De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle*, Paris, 1883, vol. II, p. 100 (*rt*) p. 114-5 (*rd*).

2. De Haan, *op. cit.*, p. 157 : « Encontróme un soldadillo leonés, donosa figura, traía un alpargate y calza de lienzo, un gregüesco de sarga, ó por mejor decir arjado de puro roto y descosido... una capa española, aunque según era vieja y mala, más parecía de la provincia de la Picardía. »

Amar sin saber a quién, ed. Buchanan-Frantzen-Swedelius, II, 1516-17 :

Viene un español después
roto de bólsa y de bragas ;

de Bohème, became a designation of the life of certain social types, not necessarily Picards or Bohemians by birth [1]. In like manner, *alemanas toallas* or *toallas alemaniscas*, meant napkins of a certain quality, not necessarily imported from Germany [2].

As to De Haan's objection that the adjective denoting nationality is *picardo* I may say that in Czech the dignified member of the Flemish nation is known as *Flám*, and the adjective *flámský* is used when referring to him ; on the other hand, a person, whether in ragged clothing or well-dressed, but corres-

and note : « The tattered, penniless Spanish soldier, the *soldado roto*, was a common sight in Italy and Spain. »

1. *Dictionnaire du bas-langage*, Paris, 1908, vol. II, p. 388 : *Une vie de Bohème.* Vie de misérable, de bandit, de réprouvé. *Ibid.*, vol. I, p. 374 : *Faire la vie.* Mener une vie honteuse et débauchée. (*Dict. Gén.* vol. I, p. 250 : *Mener une vie de Bohème.*)

Philibert Joseph Le Roux, *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial*, Lion, 1735, has : *Cet homme vit comme un Bohème.* Pour dire qu'il n'a ni équipage, ni domicile assuré.

T. Robertson, *Dictionnaire Idéologique*, Paris, 1859, p. 152 gives las synonyms : « Imposteur, fourbe, coquin, contrefacteur, jongleur, filou, escroc, escroqueur, bohème, bohémien, Égyptien, affronteur, abuseur, pèlerin, piqueur (cf. Marot), aigrefin, attrapeur, aventurier, chevalier d'industrie, soi-disant, fripon, friponneau, goureur, grimacier. »

Cf. also Lorédan Larchey, *Dict. hist. d'argot*, Paris, 1888, 10e éd. Many other examples could be cited. *Il est sénégalais* in the argot of the *poilu* meant « he is drunk ». *Hoosier* in the *wob* or *wobbly* = I.W.W. argot means « incompetent, not knowing his job », because a number of inexperienced farm-hands from Indiana who had been lured into Western lumber camps, proved incompetent at the job. Cf. *The American Mercury*, vol. VII, nº 25, p. 64. A Philistine is not a native of Palestine. The Parisian *Apache* has nothing to do with the Indian tribe of that name, except in his coldblooded method of cutting throats. The American slang abounds with terms of this kind : *Polak, Bohak, Dago, Sheeny.* « You act like a Dago », or, « He is a regular Sheenie » is meant to denote some outstanding quality and the epithet is applied to members of any nationality who show an excess of such a quality. *Il boit comme un Polonais*, and in Czech : *Pije jako holundr* might also be mentioned.

2. Cf. *Don Quijote*, vol. V, p. 184, and note 6 (ed. Rodríguez Marín), speaking of « manteles alemanes, y mas comunmente *alimaniscos* ».

ponding in character to the Spanish *pícaro*, is known as *fláma*, or *flamendr*, with the adjective *flámovský* and *flamendrovský*. There probably are very few Flemings who even dream that in Bohemia their proud nationality has given the origin to a word equivalent in meaning to the American " bum ". In the same way, dignified *Picardos* were certainly quite ignorant of the fact that their nationality, disguised in the form *pícaro*, has become associated in the popular mind in Spain with " rogues ".

The accent difficulty is not as great as it seems. It must be remembered that each language places the accent where it best suits its genius. The people who introduced the word into Spanish were illiterate soldiers, who knew nothing about any final *d* or *t* in *Picard* or *Picart*, and only heard it pronounced : *pikar*. We have two identical examples of similarly introduced words from the same period. The words *jícara* and *México*, which came into Spanish about 1521, likewise through the medium of illiterate *conquistàdores*, are derived from the Mexican *xi-càlli*, *Mexìco* [1]. Bernal Díaz, in his well-known work, speaks of the former as *xicales* [2], indicating that he heard the correct accentuation when he took his first cup of chocolate at the court of Moteuczoma II, but his comrades shifted the accent to the first syllable, possibly on the analogy of *títere*, *chícharo*, *víbora*, etc. The German *Schweizer* (French *suisse* [3]) has remained *szwàjcar* in

1. Cecilio A. Robelo : *Diccionario de Aztequismos*, p. 586.

2. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, *BAE*, vol. II, p. 86 : *sicales*.

3. Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, Leipzig, 1899, vol. IX, p. 2472, *s.v.* Schweizer, (türhüter). « Konditoren nannte man früher in Norddeutschland hier und da Schweizer, da solche vielfach aus den französischen kantonen kamen. personen die viehzucht und molkerei nach Schweizerart zu treiben verstehen nennt man Schweizer, auch wenn sie nicht aus der Schweiz sind. » Similarly in Poland free farmers were called *Hollander*, cf. Roman Dyboski, *Outlines of Polish History*, New York, 1924, p. 34 : « Imported settlers from Germany, Northern France and Flemish lands organized settlements around castles. The name *Hollander* for a free peasant long

Polish, but has changed to *shveitsàr* in Russian, with the meaning of " hotel porter ". The original meaning, denoting nationality, has been completely forgotten.

This sums up the discussion of *pícaro* to date. My belief is that the origin of words like this must be sought rather in the historical background and in the most natural manner, which would correspond to the working of the popular mind. In view of such exemples as *flàma* and *shveitsàr* I should be inclined to seek, as Covarrubias suggests, the origin of *pícaro* in " Picard ".

A.R. Nykl.

survived in Poland as a trace of this foreign origin. » Cf. also : *Słownik Polsko-francuzki*, Berlin, 1858, *s. v. Holender*, *Holendernia*.

Körting, *Lat.-rom. Wörterbuch*, p. 648 : ital. piccáro ; span. *picaro* (die Grundbedeutung ist wohl « Aufpicker ». But modern Italian dictionaries give *pìcaro* (Zingarelli) *pìccaro* (Comelati & Davenport, Petrocchi, Tommaseo-Bellini).

Les Plaideurs (in *Œuvres de J. Racine*, éd. Paul Mesnard, Paris, 1865, vol. II, p. 145) capitalizes *Suisse*, in the text, and has the following note : « Les suisses, domestiques chargés de garder la porte des hôtels, étaient autrefois véritablement Suisses de nation. Celui-ci, au lieu de venir de Suisse, vient de Picardie : c'est qui rend le vers plaisant ». Ed. Didot (1803), p. 213 has *suisse* in the text. The *Picard suisse* referred to is Petit Jean, whose opinions are quite picaresque :

> Un juge, l'an passé, me prit à son service :
> Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
> Tous ces Normands voulaient se divertir de nous :
> On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups :
> Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
> Et je faisais claquer mon fouet tout comme l'autre.
> .....
> Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.

Petijan is also the French type in Torres Naharro's *Tinellaria* (I, 369).

OLD PORTUGUESE SEA LYRICS

It was only with the Romantic movement of a century ago that Nature, in most of the European countries, was elevated into something like equality with man as a subject of art. In the Iberian Peninsula, however, whose people possess a true feeling for art as an ancient heritage, poetry has long served to symbolize, in one form or another, that harmony between man's mind and the natural world which inspired the conscious muse of a Wordsworth or a Shelley. We need not be surprised, therefore, to find that in Portugal, that garden by the sea, as this beautiful country has well been named, the fathomless Deep has served as a dramatic background to its poetic art.

From the very beginning of its literary activity, Portugal has had what may be termed sea lyrics.

Curiously enough, the literary historians of Lusitania fail not infrequently to take sufficient cognizance of this fact. Thus Fidelino de Figueiredo, in his essay " Maneiras de ver o mar "[1], deliberately omits from consideration the older writers, barely mentioning Camões; and in his book " Características da litteratura portuguesa "[2] ignores the medieval period altogether.

1. In: " *Torre de Babel* " 10 millar. Empresa literaria fluminense. Lisboa, 1925, pp. 211-227. — The same author's " Antologia Portuguesa " contains some twenty Old Portuguese poems, but none relating to the sea.

2. It does not reveal much familiarity with the bibliography of the earlier periods of Portuguese letters when the statement is made (*Torre de Babel*, p. 131) that it was only with the publication by the Hispanic Society of America in 1921 of Aubrey F. G. Bell's monograph on Fernaõ Lopes that " se iniciou a curiosidade desta corporação pelas coisas portuguesas ". As Director of the Lisbon National Library Dr Figueiredo might have known that as early

No less disappointing is the extensive " Antologia portuguesa organisada por Agostinho de Campos "[1] in which even Gil Vicente, the greatest figure in the Portuguese Parnassus next to Camões, is overlooked. Still further in the neglect of his country's literary past goes Arturo Ribeiro Lopes [2], in whose recent volume " A inteligência na litteratura nacional " only the nineteenth century is at all considered, and Portugal is explicitly denied the claim to a literature of its own before the fifteenth century.

It is owing to this disdainful attitude toward the earlier periods that the elaborate edition of the *Cancioneiro da Ajuda* published by Madame de Vasconcellos in 1905, or at any rate the body of courtly verse contained in its first volume, was received by the public with such indifference that the learned lady waited until 1922 with the publication of the *Glossario* [3].

Yet, in its medieval court-lyric (1175-1350), Portugal had a flourishing and distinct literature [4], none the less national because Provençals and Italians like Rambaut de Vaqueiras and Bonifaci Calvo composed in its idiom and poetic types in rivalry with the Portuguese, Castilians and Catalans.

While it is true that this lyric school received the principal impulse and example of its development from that of Provence, sharing with the latter much of its frigid formalism, the fact must not be overlooked that it inherited from the indigenous

as 1903 Mr. Archer M. Huntington published a fine fac-simile reprint of the 1626 Lisbon edition of the *Lusiads*, and in 1904 a similar reproduction of the 1516 Lisbon edition of the *Cancioneiro de Resende*.

1. Lisboa, Livraria Aillaud, 1926. Twenty-four-volumes.

2. Lisboa, 1927.

3. *Glossario do Cancioneiro da Ajuda*. Por Carolina Michaëlis de Vasconcellos. In : Revista lusitana, XXIII (1922), p. XII + 95. See p. v.

4. In his ' Regles' (§ 11) composed before 1291, the Catalan metrician Jofre de Foxa names Galician as one of the four poetic idioms of the time (See P. Meyer, *Romania*, IX, p. 53).

folksong an individuality and freshness which manifest themselves in the forms of its very earliest productions [1] and assign to it an independent position in medieval literature.

1. Such are, for instance, *CCB.* 456, 48 (= *CA.* 332), 147, 149, 150 (=*CA.* 32, 34, 35), *Tr.* 1 (= *CA.* 39), *CV.* 239-241; *CCB*, 140, 141 (= *CA.* 392-3); *CV.* 327-329; *CCB.* 367-368b (= *CA.* 427-9); *CV.* 656-660, 662, 726-773; *CCB.* 104 (= *CA.* 375). All these are refrain-songs, whether in parallelistic distichs or in other forms of simple texture, and belong to the very earliest poets known (from about 1175-1245), whose social position brought them into intimate contact with Provençal singers. Though these 32 literary reproductions of native types are coupled with an equal number of refrainless pieces or *cantigas de meestria* for the most part composed by the same poets, and distinguished in part by as many as four or five rhymes (e.g. *CA.* 31 abbaaccdd; 38 abbaccde; 50 ababccdd; 115 abbccdd; 119 abbccdda; 388 abcbddaac), they nevertheless show conclusively that, as might be inferred from other facts (cf. *Liederbuch des Königs Denis*, 1894, pp. LXIII, LXXX, CXL ff.), and as Madame de Vasconcellos later admitted (cf. *CA.* II, pp. 76, 600-601, n. 4 with *Zeitsch. f. rom. Philol.*, 19, p. 592), the first courtly essays of the Portuguese called forth by the contact with the Provençals were in the inherited native manner, not *cantigas de meestria* after the Provençal pattern. The earliest preserved *cantigas de amor* (*CCB.* 48 = *CA.* 332; 140, 141, 147 = *CA.* 392, 393, 32) are native refrain-songs of an archaic type, not *cantigas de meestria*. It is the poetic form, not the phraseology poured into it, that matters. The arguments recently advanced by C. de Lollis in his article " Dalle cantigas de amor alle cantigas de amigo " (*Homenaje a Menéndez Pidal*, I, 617-626) are therefore not to the point. Quite as contrary to long established facts is, on the other hand, the statement of G. Bertoni (*Archivum romanicum*, VII, 1923, 174-75) to the effect that " in realtà, ' la maneira de proençal' era stata, sì, propriamente ed esclusivamente quella di re Denis; 'ma Alfonso X, se mal non m'appongo, avrebbe preteso di più. "

So far from this being the case, it is well known that the imitation of the highly-wrought Provençal *cansó* was on the decline since the mid-thirteenth century. Neither the taunt of Alphonse against Pero da Ponte in *CV.* 70 rehearsed by Bertoni nor the contact of ideas between King Denis and Montagnagol quoted by him from *Liederbuch*, p. XLV ff. (cf. also *Modern Language Notes* X, 1895, col. 219-220) have any direct bearing on this question. It is not without interest, however, that the only example we have of an attempt on the part of a Portuguese to write in Provençal (*CCB.* 454) dates from the years 1211-1218, at least three years before Alphonse X was born (1221). In

Now, not the least charming in the rich and varied treasure of about 1688 secular poems by some 165 *trobadores* are those which rose to the music of the sea. These songs, few in number, fall into several groups [1].

We have in the first place refrain-songs of the type of the *cantiga de amigo* or woman-song, where a love-lorn maiden either invokes the billows of the sea for news about her swain (e. g. *CV.* 884, 890), or calls upon her friends to wait for him with her near the wave-lashed rocks (*CV.* 886, 888), or laments his departure for service on the seas for his King (*CV.* 401). The instances cited all have the parallelistic structure peculiar to the archaic native song of the Northwest of the Peninsula, as illustrated in the one by Martin Codax (*CV.* 884) [2]:

Ondas do mar de Vigo,
se vistes meu amigo?
e ai Deus, se verrá cedo?

it Garcia Mendes d'Eixo, a scion of the powerful house of Sousa, then an exile at the court of Alphonse IX of Leon, utters his longing for his ancestral home.

Abbreviations:

CV. = Canzoniere della Vaticana: *CCB.* = Canzoniere Colocci-Brancuti; *CA.* = Canc. da Ajuda (ed. by C. M. de Vasconcellos); *Tr.* Trovas e Cantares (ed. by Varnhagen); *CM.* = Cantigas de Santa Maria (ascribed to Alphonse X).

1. Cases in which the sea is merely mentioned, for one reason or another, as *CV.* 429, 719, are not considered.

2. The term *cossante* adopted for this type by Aubrey F. G. Bell (*History of Portuguese Literature*, p. 26-27, and elsewhere) is convenient, but neither exact nor authorized by Portuguese usage. It gives no idea of the peculiar texture of the type in question, especially as the singing of the *romance*, of kindred nature, is also accompanied by music and dance. See the various uses of the term *cossante* in the *Cronica del Condestable D. Miguel Iranzo* (Memorial historico español, VIII, pp. 42, 50, 56, 141, 161-162, 167, 446-447).

The whole body of 512 *cantigas de amigo* is now accessible in vol. II of a work soon to be completed by Dr. J.J. Nunes (Coimbra, 1926). — *CCB.* 368 seems to have escaped the attention of the editor.

The edition of some of these poems by A.F.G. Bell in *Modern Language Review*, XV (1920), and XVII (1922) is not critical.

Ondas do mar levado,
se vistes o meu amado ?
e ai Deus, se verrá cedo ?

Se vistes meu amigo,
o por que eu sospiro ?
e ai Deus, se verrá cedo ?

Se vistes o meu amado,
por que ei gran cuidado ?
e ai Deus, se verrá cedo ?

In another group of *cantigas de amigo* we find a modification both of the parallelistic texture and the traditional theme, the idea of the first stanza being repeated in each of the following stanzas with more or less variation of the expression [1]. Thus in *CV.* 424, where a maiden comforts herself with the thought that her lover, having ceased to be admiral, is no longer exposed to the perils of the sea. The author of this song, Pay Gomez Charinho, of whom more will have to be said below, is by some writers supposed to refer to himself [2]:

Disseron-m'oj', ay amiga, que non
é meu amig' almirante do mar;
e meu coraçon ja pode folgar
e dormir ja; e por esta razon
o que do mar meu amigo sacou,
saque-o Deus de coytas qu'afogou.

Muy ben é a min, car ja non andarey
triste por vento que veja fazer,

1. Among the 138 poems ascribed to King Denis, only 48 are without refrain, in other words, fashioned more or less after the model of the Provençal *cansó*, and even of the 76 *cantigas de amor* the majority are marked by the above mentioned variation of the same theme in each stanza.

2. See CA. II, p. 424, and A. F. G. Bell, *History of Portuguese Literature*, p. 30.

nen por tormenta(r) non ei de perder
o sono, amiga. Mays, sse foy el-rey
o que do mar meu amigo sacou,
saque-o Deus de coitas qu'afogou.

Muy ben é a min, ca ja cada que vir'
algun home de fronteyra chegar,
non ei medo que mi diga pesar.
Mays por que m'el fez ben sen lh'o pedir,
o que do mar meu amigo sacou,
saque-o Deus de coitas qu'afogou.

We now come to a group of songs which are *cantigas de amor* in subject, but retain the traditional refrain-structure of the *cantiga de amigo* (*CV.* 488; Tr. 281 = *CA.* 251) [1].

In the first of these two pieces we find the Siren-voice of the onrushing breakers awakening *saudade* for his fair lady in the cleric Ayres Nunes of Santiago, a collaborator of Alphonse X in the composition of the *Cantigas de Santa Maria*, and one of the most gifted practitioners of his school. This poem deserves a place here both for its charming simplicity and for the striking resemblance to its refrain of the beginning of an otherwise apparently unknown Italian song quoted in Boccaccio's *Decamerone* as popular [2]:

Quando vejo las ondas
e las muy altas ribas,
logo mi vẽen ondas
al cor pola velyda :

1. Of the 467 pieces incorporated by Madame de Vasconcellos in her edition of *CA.* from the three extant apographs *CA.*, *CV.*, *CCB* , 440 are *cantigas de amor*, and of these only 209 are de *meestria*. But even of this class, about one third exhibit the threefold variation of the same theme. Though Diez knew only the 310 partly fragmentary poems edited by Varnhagen under the title « Trovas e Cantares », he was greatly impressed by the prominence of this feature.

2. Giornata V, 10 : « L'onda del mare mi fa gran male. » See *Liederbuch des Königs Denis*, p. XXXIV.

Maldicto se[i]a 'l maɪe
que mi faz tanto male.

Nunca ue[i]o las ondas
nen as altas de brocas [1]
que mi non venhan ondas
al cor pola fremosa.
Maldito se[i]a 'l mare
que mi faz tanto male.

Se eu ueio las ondas
e ue[i]o las costeyras,
logo mi uẽen ondas
al cor pola ben feita.
Maldito se[i]a 'l mare
que mi faz tanto male.

In the other poem referred to (*Tr.* 281 = *CA.* 251), the versatile troubadour Pay Gomez Charinho insists that the torments of love surpass in severity the perils of the sea :

Quantos oj' andan en o mar aqui
coidan que coita no mundo non a
se non do mar ; ne[n] an outro mal ja ;

1. For the construction of phrases like *las altas de brocas*, ' the high cliffs ', in which we have an example of the designation of a genus from which one or more individual cases qualified by a governing noun or adjective are segregated, see Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 240. This construction, found in Old French and Italian, is particularly common in Old Spanish and Portuguese. Cf. e.g. *Alixandre* (Ms. P.) 2118b " Las dulces de bayladas, el plorant semiton " ; *Apol.* 179a " Fazia fermosos sones e fermosas de bayladas " ; Juan Ruiz, 1231a " La viuela de arco faz dulçes de vayladas ". In Gautier de Coincy we find, e.g., 11, 10 " Quant a la foiz sent a meschief Mon las de cervel et mon chief " ; 337, 164 " A mes piez la sainte de bouche ". As may be seen from these instances, the use of this construction may serve metrical purposes, and may therefore be resorted to even where the qualifying noun is lacking, as *Apol.* 189b " Doblas e debayladas ". The juncture of *de* and *bayladas* in this passage is due to a scribal error, not to the poet's venturing upon such a compound as *debayladas*.

mais d'outra guisa contece oge a mi :
Coita d'amor me faz escaecer
a muy gran coita do mar, e tẽer

Pola mayor coita de quantas son
coita d'amor, a quen a Deus quis dar.
E é gran coita de mort' a do mar;
mais non é tal; e por esta razon
Coita d'amor me faz escaecer
a muy gran coita do mar, e tẽer

Pola mayor coita, per bõa fé,
de quantas foron, nen son, nen serán.
E estes outros que amor non an
dizen que non ; mais eu direi qual é :
Coita d'amor me faz escaecer
a muy gran coita do mar, e tẽer

Por mayor[1] coita a que faz perder
coita do mar, que faz muitos morrer [2].

Still more interesting, in many respects, than the foregoing, is another composition by Pay Gomez Charinho, a *cantiga de meestria*, probably intended as a satire (*Tr.* 286 = *CA.* 256). For its appreciation, a few words regarding what is known of the author's life will have to be said.

A Galician of noble birth, he served in the navy of Ferdinand III (1230-1252) during the siege of Seville in 1247-1248. This we learn from the epitaph of 1308 on his tomb, in the Convent of St. Francis at Pontevedra, which credits him with the conquest of Seville and the acquisition of valuable privileges for Pontevedra. The absolute silence of the chronicles of the time with regard to him shows clearly, however, that he held only a subordinate post in the naval or other warlike expeditions of that

1. Ms. : " por gran coita tenn a. q. f. p." ; *mayor* is a later correction.
2. A felicitous version of this poem by F. Diez is found in *Kunst- und Hofpoesie*, p. 82.

period. The only admiral mentioned in the records of the conquest of Seville is Ramon Bonifaz of Burgos [1].

Nor is Charinho named whether as commander of a fleet or as an officer of inferior rank, in the annals of the reigns of Alphonse X (1252-1284), Sancho IV (1284-1295) and Ferdinand IV (1295-1310) [2]. As we meet with his name among Sancho's *privados* as early as 1284 [3], he must have deserted the cause of Alphonse the Learned some time before. He was assassinated in 1295 while governor of Zamora [4]. We see then that there is no indication that Charinho ever held the post of admiral unless indeed we accept as such, with Madame de Vasconcellos [5], his previously cited, undatable, *cantiga de amigo* (*CV.* 424), in which an *amiga* hints that her lover was dismissed from that office by the King. But, however this may be, there can be no doubt that both by virtue of his birth and his aehievements he played an important part at the court of his sovereigns. It is therefore not at all unlikely that in the interesting parallel between the changing aspects of the sea and the moods and fancies of the King of Castile and Leon drawn in the *cantiga de meestria* presently to be copied, Charinho had in mind the illustrious patron of

1. *Cronica del Sancto Rey. D. Fernando, Tercero del nombre, que ganó a Sevilla y toda el Andaloʒia*, etc. Medina del Campo. MDLXVIII ; cap. XLIII-XLV (1246-1248).—Mondejar, *Memorias historicas del Rey D. Alonso el Sabio.* Madrid, MDCCLXXVII, l. I, c. XXII (p. 40) — l. II, c. XVII (p. 92). — *Primera Crónica General*, publicada por D. Ramón Menéndez Pidal. T. I (Madrid, 1906), c. 1075 — c. 1125 (pp. 748 b-767 b).

2. *Crónicas de los Reyes de Castilla* (Bibliot. de Aut. Esp., t. LXVI, pp. 3-66, 69-90, 93-96.

During the years 1255-1259 the *Almiraje de la mar* was Ruy Lopez de Mendoza (*Memorial hist. espàñol*, I, p. 79-154). In 1260 the same office was bestowed upon Johan Garcia de Villamayor, the chief majordomo of the king (see *l. c.*, p. 164), and the documents concerning Alphonse X close with the year 1279 without any mention of Charinho.

3. Bibliot. de Aut. Esp., t. LXVI, p. 61a (año 1284).

4. *L. c.* p. 96b (año 1295).

5. *CA.*, II, p. 423-434.

science and art in his day, Alphonse X, whose imprudent and vacillating policy alienated his subjects, amongst whom the poet himself and his relative D. Juan Garcia de Villamayor, for years the king's chief majordomo and *adelantado de la mar* [1], but a partisan of the opposing faction since 1270 [2]. Charinho writes as follows :

De quantas cousas en o mundo son,
non vejo eu ben qual pod' ensemellar [3]
al Rei de Castela e de Leon
se [non] ũa qual vos direi : o mar.
O mar semella muit' aqueste Rei,
e d'aqui en deante vos direi
en quaes cousas, segundo razon :

O mar dá muit', e creede que non
se pod'o mundo sen el governar ;
e pode muit', e a tal coraçon
que o non pode ren apoderar.
Des y ar é temudo, que non sei
quen o non tema ; e contar-vos-ei
ainda mais, e judga[de]-m'enton :

En o mar cabe quant'y quer caber ;
e manten muitos ; e outros y a
que x'ar quebranta e que faz morrer
enxerdados ; e outros a que dá
grandes erdades e muit' outro ben.
E tod' esto que vos conto [4], aven
al Rei, se o soubessedes connocer.

1. *Memorial hist. esp.* I. p. 164 (July 27, 1260).

2. Mondejar, *l. c.*, l. I, c. I-V (p. 273-282). Cf. *CA.* II, p. 423-434.

3. The editor of *CA.* reads *poden semellar*, but this is incompatible with the subject *qual*, which demands a predicate in the singular. As for the compound *ensemelhar*, which is again replaced by the simplex *semelhar* in the editor's *Glossario*, it is true that so far I have not met with it elsewhere. It has its analoga, however, in *embaralhar*, *ensalmourar*, *ensamblar*, *entapizar*, *entisnar* beside *baralhar*, *salmourar*, *semblar*, etc. Cf. *embolcar* (Revista lusit. 13, 116) beside *bolcar* = *virar*, etc. and Span. *entropezar*, beside *tropezar*, etc.

4. Ms. *cuncto*.

(E) da mansedume vos quero dizer
do mar : Non a cont', e nunca será
bravo nen sannudo, se ll'o seer [1]
outro non fezer, e soffrer-vos-a
toda-las cousas. Mais, s'é en desden,
ou per ventura algun louco ten,
con gran tormenta o fará morrer.

Estas mannas, segundo [é] meu sen,
que o mar a, a el-Rei. E por en
se semellan, quen o ben entender [2].

A more picturesque delineation of the character of that unhappy monarch could scarcely be imagined. It is as truthful and impressive as the portraits of the men of his day left us by Pérez de Guzman in his *Generaciones y Semblanzas*. And it may be taken for granted that the idea of such a parallel as the one before us might quite spontaneously have occurred to a poet so familiar as ours with the ways of kings and of the mysterious Deep.

Nevertheless, one can hardly help wondering whether, in conceiving his veiled satire, Charinho did not have in his thought one or another of the similar comparisons current in the literature of his time. The most interesting and important of those comparisons is without question the very elaborate one between the sea and the court of the king which adorns the celebrated legal code known as the *Siete Partidas*, composed under the direction of Alphonse X himself from 1256 to 1263. This comparison is accorded the part of a law in the second *Partida* or Division and deserves to be quoted here in full as a typical illustration of the dignity of thought and expression with which the treaties on moral and political philosophy in that code are invested [3] :

Que semejanza pusieron los Antiguos a la Corte del Rey.

1. Ms. *fazer*, probably due to prolepsis of *fezer*.
2. "If any one understand the matter properly."
3. Partida II-tit. 9-ley 28.

Pusieron los sabios antiguos semejanza de la mar a la Corte del Rey, ca bien assi como la mar es larga, e grande, e cerca toda la tierra, e ay pescados de muchas naturas; otrosí la Corte del Rey, deue ser en espacio, para caber, e sofrir, e dar recabdo a todas las cosas que a ella vinieren, de qualquier natura que sean; ca alli se han de librar los pleytos grandes, e tomarse los grandes consejos, e darse los grandes dones. E porende y ha menester largueza grande, e espacio para saber sofrir los enojos, e las quexas, e los desentendimientos de los que a ella vienen, que son dé muchas maneras; e cada uno quiere, que passen las cosas a su voluntad e su entendimiento. Onde por todas estas cosas ha menester, que la Corte sea larga, como la mar. E aun sin esto, ay otras en que le semeja; ca bien assi como los que andan por la mar en el buen tiempo, van los omes derechamiente, e seguros con lo que llevan, e arriban al puerto que quieren, otrosí la Corte, quando en ella son los pleytos librados con derecho, van los omes en saluo, e alegremente a sus lugares, con lo que llevan, e dende adelante non gelo puede ninguno contrallar, ni ha que auer alzada a otra parte. E aun la Corte ha otra semejanza con la mar: que bien assi como los omes que van por ella, si han tormenta, o non se saben guiar, ni mantener, vienen a peligro, porque pierden los cuerpos, e lo que traen, afogandose, beuiendo el agua de la mar amarga; otrosi los que vienen a la Corte con cosas sin razon, pierden y sus pleytos, y afogaseles aquello que cobdician auer; y algunas vegadas mueren y con derecho, beuiendo el amargura de la justicia por los yerros que fizieron. Onde primeramente el Rey, que es cabeza de la Corte, e los otros que son y, para darle consejo e ayuda con que mantenga la justicia, deuen ser muy mesurados, para oyr las cosas de sin razon, e muy sufridos, para non se arrebatar, ni mouer por palabras sobejanas, que los omes dizen, ni por los desamores, ni por las embidias, que los omes han entre si, porque han a desamar al Rey e a los omes que le consejan si non se les fazen las cosas como ellos quieren. E porende aquellos que en la Corte estan, deuen ser de un acuerdo e de una voluntad con el Rey, para consejarle siempre, que faga lo mejor, guardando a el, e a si mismos, que non yerre, nin faga contra derecho. E bien assi como los marineros se guian en la noche escura por el aguja, que les es medianera entre la piedra e la estrella, e les muestra por do vayan, tambien en los malos tiempos, como en los buenos; otrosi los que han de consejar al Rey, se deuen siempre guiar por la justicia, que es medianera entre Dios e el mundo, en todo tiempo, para dar gualardon a los buenos, e pena a los malos, a cada uno segund su merescimiento.

In citing *los sabios antiguos* the writer of the above paragraph in all probability thought of such collections of ancient sentences as the *Secretum Secretorum* or the Spanish extracts from these

analecta known as *Poridad de las Poridades* [1], and the *Bocados de Oro* [2], a miscellanea which appeared sometime previous to the composition of the second *Partida* in 1257. Of the influence of these collections upon Alphonse's great legal code there is abundant evidence [3].

The similitude under review may, in part at least, have been suggested by the following passage of the *Bocados de Oro* : "Quitate del rrey mientra estan sus fechos turbados, ca pocos estuercen de los que entran en la mar, estando queda, quanto mas quando sus ondas son turbadas por la diversidad de los vientos [4] ". The only earlier developed description of the qualities of the sea for purposes of comparison which is known to the present writer is the very eloquent one in St. Ambrosius' Hexameron, III, 5, 6, 23-25 [5]. Here, however, as in St. Basilius' Greek work of the same name, which served as model, it is not the court of a king, but the Church that is likened to the sea [6].

It is not unlikely that a closer correspondence with Alphonse's sustained parallel between the court of a king and the sea may yet come to light, but in this as in many other cases it must be borne in mind that the liberty with which the medieval author

1. See Knust, *Jahrbuch für roman. u. engl. Sprache u. Literatur*, X, pp. 253 and 303.

2. Published by Knust in *Mittheilungen aus dem Eskurial* (Stuttg. Liter. Verein, CXLI), pp. 66-394.

3. To cite only a few instances, the parallel between a kingdom and a garden found in *Secret.*, *Secret.*, *Bocados de Oro*, etc., occurs with similar development in *Siete Part.* II-10-3 (Cf. Knust, *l.c.*, p. 276-277); the definition of *franqueza* in *Siete Part.* II-5-18 ; the definition of *fe* in *S.P.* I-4-31, II-5-7 (cf. Knust, *l.c.*, p. 398).

4. See *l.c.* p. 315 and cf. the sentences quoted in the note to this passage, and *Buenos Proverbios*, *l.c.*, p. 37.

5. *Corpus Script., eccles. latin.*, ed. Vindobonae, 1897, vol. 32: St. Ambrosii Opera, Pars I, p. 74-5. — This passage is cited by the commentator of the *Siete Partidas* with the remark : " *Ex istis proprietatibus* adaptabilis ad curiam Regis. "

6. Migne, *Patrol. graeca*, vol. 29, § 7, p. 93-94.

treated the information at hand renders it frequently very difficult, if not impossible, to determine the exact source.

To return to Charinho, we may assume that it was the application of the simile to his own king rather than the simile itself that was original with him, very much as the phrase " nevoas d'antano" introduced by his fellow-poet Martin Anes Marinho in a satirical song (*CV.* 454) and François Villon's " où sont les neiges d'antan ? " are but echoes of the time-honoured formula for the impermanence of things " ubi sunt ", etc., familiar from Cicero's query in *Oratio Phil.* VIII, 23 : " Pro Di immortales, ubi sunt ille mos virtusque maiorum ? [2] "

H. R. Lang.

1. To cite but one instance. Into its law on the chastity of kings the *Siete Partidas* (I-5-38) wove the following passage : " E en razon de la castidat, dixo Salomon, que fue Rey e Propheta, estas palabras que pertenescen a la Eglesia : ' Fermosas son tus mexillas como tortola : porque esta aue guarda mas castidat que otra que sea." To this the commentator cites St. Bernard's well-known words (Migne, *Patrol. lat.*, 183, §1410), which reflect the familiar legend regarding the turtle-dove. Cf. Berceo, *Missa*, c. 21. — For the theological interpretation of this bird as the symbol of purity and fidelity we must content ourselves here with referring to the instructive work of A. Salzer, *Die Sinnbilder und Beiworte Mariens in der latein. Hymnenpoesie des Mittelalters* (Leipzig, 1893), p. 134-140, and to the commentary in Goldstaub u. Wendriner's *Tosco-Venet. Bestiarius* (Halle a/S., 1892), pp. 112, 137 ff., 180 ff., 429 ff. — For the part played by the turtle-dove in Romance poetry see W. Hensel, *Die Vögel in der provenz. u. nordfranz. Lyrik des Mittelalters* (Roman. Forsch., 26, p. 650), and especially the charming Spanish ballad " Fonte Frida " (*Primavera y Flor*, nº 116). In this poem, in which the turtle-dove repels the wooing of the nightingale, it is endowed with all the important traits attributed to it both in the older and the later versions of the *Physiologus* : its purity and seclusiveness, its fidelity to its lost mate, its refusal to alight any more upon a green twig or to drink clear water. Cf. P. S. Allen, *Die Turteltaube* (Mod.Lang. Notes, XIX, 1904, col. 175-177).

2. For other, and earlier instances, see J. W. Bright in *Modern Language Notes*, VIII (1893), col. 186-187.

ESTEVANILLO GONZALEZ

I. — Editions of Estevanillo Gonzalez.

In spite of the fact that several writers[1] cite Nicholas Antonio as proof for the existence of a Brussels 1619 and a Madrid 1620 edition of the picaresque novel *La Vida y hechos de Estevanillo Gonzáles Hombre de Buen Humor*, none gives the location of this statement and I have been unable to discover it. What he really says is this : " Stephanus González, scurra seu ridiculus Octavii comitis Picolominaei, dum in Belgio rei militari praeesset, scripsit *Vida y hechos de Estevanillo González*. Bruxellis primum, ut existimo deinde Matriti in 4°. " [2]

As Chandler points out [3], the author mentions the date of 1645 in his last chapter, while not one of the many historical events that he narrates takes place before 1621. It seems certain, therefore, that the Antwerp 1646 edition is the princeps.

Salvá [4] says of this edition : " Esta primera edicion es sumamente rara y bella ; mi ejemplar parece en gran papel ; Nic. Antonio no la cita ; verdad es que no menciona ninguna impresion de esta biografia novelesca y se reduce a decir le parece saliò a luz primitivamente en Bruxelas y despues en Madrid en 4°. "

Of the known copies of the princeps, the Hispanic Society has one, the British Museum another, Bodleian Library a

1. Rojas Carrasco, *La novela picaresca en la literatura española* (Santiago, Chile, 1911, pp. 114-15) ; Fernandez de Navarrete in foreword to B.A.E.. XXXIII, p. xcii.

2. Nicolás Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova* (Matriti, 1788), II, 292.

3. *Romances of Roguery* (New York, Macmillan, 1899), I, 244, n.

4. *Catálogo de la Biblioteca de D. Pedro Salvá y Mallen*, II, 146-47.

third[1], and the Bibliothèque Nationale a fourth. In the British Museum catalog, following the title of the book is added in brackets: " by L. Velez de Guevara y Dueffas?" Brunet[2] says: " Dans le catalogue de la Bibliothèque imp. Y^2 1224 ce livre est attribué à Vincent Espinel : c'est une erreur, car le privilège est bien accordé à Estevanillo Gonzalez et celui-ci a signé l'épître dédicatoire à Picolomini de Aragon dont il était le bouffon. "

In spite of the fact that all descriptions of the volume say there are 382 pages, the text itself actually covers 388 pages. Due to a printer's error, the page following 384 is numbered 337, the next 380, and on in sequence to 382.

One hundred quartos in all make up the body of the book. As a guide to the binder, each quarto has signatures at the foot of three of its four pages. The preliminary matter fills two quartos, marked as follows:

The first sheet, the title page, bears no signature. Its decoration measures 7 1/2 × 4 3/4. It says: LA | VIDA I HECHOS | DE | ESTEVANILLO GONZALEZ, | Hombre de buen humor. | *Compuesto por el mesmo.* | Dedicada à el Excelentissimo Señor OCTAVIO | PICOLOMINI DE ARAGON, Duque | de Amalfi, Conde del Sacro Romano Impe- | rio, Señor de Nachot, Cavallero de la Orden | del Tuson de Oro, del Consejo de Estado i | guerra, Gentilhombre de la Camara, Capi- | tan de la guardia de los archeros, Mariscal de | campo General, i Coronel de Cavalleria i In- | fanteria de la Magestad Cesarea, i Governador | General de las armas i exercitos de su Magestad | Catholica en los Estados de Flandes. | EN AMBERES, | En casa de la Viuda de Iuan Cnobbart, 1646.

The reverse of the title page is blank.

The second sheet of the quarto, also without signature, bears

1. Chandler, *op. cit.*, I, 466.

2. Brunet, J. C., *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (Paris: Firmin Didot, 1861), vol. II, 1666.

the Suma del Privilegio, dated June 28, 1646, and signed by Henricus Calenus, Archidiac. et Vicarius Generalis.

On the verso is printed a beautifully engraved coat of arms of " Ottavio Picollomini (sic) de Arragon (sic) " measuring 6 1/2 × 5 3/8 inches. Below it is the same list of titles and honors as on the title page, except that " camara " appears as " Camera " and " Magestad Imperial " replaces " Cesarea ".

The next sheet, bearing the signature " ã 3 " at the bottom, starts the " Dedicatoria " which runs for two and a half pages, and is signed " El mas humilde i menor criado de V. Exc. Estevanillo Gonzalez. " The fourth sheet of the first quarto, like all the other fourth sheets in the volume, bears no signature mark. On the verso is a full-page steel engraving, 6 3/4 × 5 3/8 inches, " Retrato De Esteuanillo Goncalez, (sic) hombre de buon (sic) Vmor. Autor y Compositor deste libro, " and signed " Vor " the mark of Lucas Vorsterman who used a cipher composed of an L and a V joined together [1]. Salvá [2] reproduces the engraving. Michaud's edition [3] has a frontispiece apparently copied from this directly on to a plate so that the whole picture is reversed, left for right. It further lacks all the beautiful delicacy of light and shade of the original, the work of one of Ruben's favorite pupils and engravers.

Gossart [4] thus describes the picture : " Estevanille est représenté coiffé du sombrero aux larges bords retroussés sur le devant, derrière lequel tombent deux plumes. Par-dessus son manteau, il porte une des chaînes d'or qu'il avait reçues à Vienne lorsqu'il remplissait les fonctions de courrier. Des cheveux longs encadrent négligemment son visage quelque peu tiré et maigri, effet incontestable d'une vie extraordinairement agitée. Les traits, d'ailleurs, ne manquent pas d'une certaine finesse. "

1. Bryan, *Dictionary of Painters and Engravers* (N. Y. 1905), V, 322.
2. *Op. cit.*, II, 147.
3. *Biblioteca Economica de Classicos Castellanos* (Paris, 1912).
4. *Les Espagnols en Flandre* (Bruxelles, 1914), p. 247.

The recto and verso of ẽ, the first sheet of the second quarto give the letter " A EL LECTOR. " Then ẽ 2, recto and verso, contains the following " Prologo en Verso : "

Lector pio como pollo,
O piadoso como Eneas,
O caro como el buen vino,
O barato qual cerveza ;
Señor en Lengua Española,
Monsieur en lengua Francesa,
Domine en lengua Latina,
I min Heer en la flamenca ;
Yo Estevanillo González,
Que fui niño de la escuela,
Gorron de nominativos,
I rapador de molleras.
Romero medio tunante,
Fullero de todas tretas,
Aprendiz de guizar panças,
Sota Alferez de vanderas.
Criad de un secretario,
Marmiton de una Eminencia.
Barrendero, i niño Rey
De un Principe de la Iglesia.
Barvero de mendigantes,
Cirujano de apariencia,
Maestro de mancar braços,
I enfermero sin conciencia,
Moço de plata de un grande,
Alguazil de vara en hiesta,
Amparador de garduños,
Residente de las trenas.
Menino de un pretendiente,
Peregrino con cautelas,
Bohonero con engaños,
Brandevinero con tretas.
Mandadero de prisiones,
Vendedor de tabaqueras,
Complice de la temblona,
Trafegador de bodegas.
Nuebo peon de albañi
Ioben faquin de mareas
Moderno pastor de cabras
Tierno limpiador de cuebas
Aguador con tres oficios,
Sirviente de la comedia,
Tornillero entre Españoles,
Soldado de sus galeras.
Vendedor de agujas finas,
Reçador de coplas nuebas.
Picaro de la marina,
Gavilan de la pesquera.
Navegante fugitibo
Sinon de la gente Hebrea,
Inventor de lamparones,
Paxe de rumbo ilibrea,
Mercadante de millares,
Don Monsieur de la alegreça,
Torvellino de provincias,
Cosario de todas lebas.
Sentenciado a ser racimo,
Mondonguero de plaçuela,
Patron del mal cocinado,
Faraute de todas lenguas.
Zurcidor de agenos gustos,
Trainel de toda braveça,
Mandil de toda hermosura,
Casamentero de a medias.
Cocinero de portante,
Tratante de hierro a secas,
Valiente sobre montañas,
Gallina en campaña yerma.
Pastelero de cavallos,
Gorgotero de a dos cestas
Distilador a el aurora,
I vivandero à la fiesta.

Mosquito de todos vinos,
Mono de todas tavernas,
Raposa de las cantinas,
Cuerbo de todas las mesas.
Grande de España en cubrirme,
Cavallero en preminencias,
Hidalgo de todas chanças,
Infançon de todas muecas.
Menor criado de un Duque,
Ques el Marte de la guerra,
El Achiles en las armas,
I el Alcides en las fuerças.
Entretenido burlesco,
De un Infante cuias huellas,
Entre alcatifas de luces
Pisan tapetes de estrellas.
Gaceta comun de todo,
Postillon de buenas nuebas,
Còrreo de Magestades,
I Embaxador sin grandeça,
Enamorado i celoso
Siendo a costa de mi hacienda,
Asistente de jarama,
I hombro bueno de Zervera.
Congota por mis pecados,
Por mi gran culpa poeta,
I por mi desdicha auctor
De istorias i de tragedias.
De parte de Dios, te pido
Amigo lector, que leas
Asta el fin aquestas burlas,
Pues van mezcladas con veras.
Pues en ellas hallaras
Donaires chistes destreças
Enrredos, embustes, flores
Ardides estratagemas,
Quietudes, sosiegos, paces,
Temores, recelos, guerras,
Victorias, aplausos, triumphos,
Perdidas, desdichas, penas :
Suertes, venturas, bonanças,
Combates, males, tormentas,
Ingratitudes, mudanças,
Amor, lealtad, i firmeça.
I si te cansa vida tan molesta.
Quando tu escribas otra di mal desta.

On the recto of ẽ 3 are two dedicatory stanzas by fellow servants of the author, Francisco de la Cruz, and Francisco de Ali. On the verso of the sheet is a sonnet by the author, the recto and verso of the unnumbered fourth sheet of the second quarto contains each a poem not available in later editions, both elaborate acrostics. By reading the initial letters of the first, middle and last columns of the sonnet by " El Alferez Don Martin Francisco Chillon i Aliende " one spells out : " Parto de Galicia i de Roma crianca i del orbe chanca. "

Pues tus hechos	Insignes	I graciosos
Andado	De tu ser	De tu agudeça
Raios	Esclarecidos	En fineça
Tendiendo	Resplandores	Luminosos

Oy la Galicia,	Oy Roma	Oy los curiosos
Deseos, den	Memoria à tal	Riqueza
En que se vee	A purada la	Biveza
Grabando	Cobres	En labor vistosos
A tu vida se	Rindan	Cortadillos
La picara	Justina se à	Huyente
I a no garle	Alfarache	A los pardillos
Callo la ẽbidia	Neciá i	Negligente
I solo tu	Campea en los	Corrillos
Aplaudido	Alabado	Alegremente

Ending the introductory matter comes on the verso of ẽ 4 the second poem, an acrostic sonnet by Captain Geronimo de Bran, General de los viveres en los Estados de Flandes. The first and second columns spell out " Estevanillo Gonzalez Honor de Galicia ", and the last column gives his attributes.

Eterno te	Haras por lo	Gracioso,
Sin igual	O primero en lo	Entendido,
Tiniendo	Nombre por lo	Entremetido,
En todo el	Orbe ilustre i	Generoso,
Venus hermosa i su	Rapaz	Donoso
Aiuda te an de	Dar, si tu	Atrebido
No empleas mal	El tiempo	Entretenido
Grangeando	Ganancias de	Ingenioso.
Oy imitas à	Apolo en lo	Eminente,
Niegas tu ser, i	Luces	Señalado
Con prosa dulce	I verso	Inteligente,
A cuio acento el	Coro mas	Nombrado
Lauros ofrece	I tu por	Diligente,
EZepto quedas	A vivir	Honrrado.

On the first page of quarto A the text now begins, the initial letter of the first chapter having an elaborate decoration of birds and animals. Several other complicated endpieces appear, both where a chapter fails to end flush with the bottom of a page, and, as on pp. 222 and 385, where there does not remain sufficient space on that page to print the whole of the poem following.

The signatures are ã, ẽ, A-Z, Aa-Zz, (J, U, and W, omited in both cases) Aaa-Ccc, a total of 50 quartos. The text ends on Ccc

2 V° (p. 388 wrongly numbered 382). The " tabla de los Capitulos que se contienen en este Libro, " repetition of the summary which precedes every chapter, covers Ccc 3 and thirteen lines on the recto of the unnumbered Ccc_4, the rest being occupied by an endpiece, an ornate vase of flowers and leaves. The verso of Ccc_4 [the 400th page (counting the title page as one)] is blank.

The actual size of the printed block on each page is 6 7/8 × 4 1/8 inches, and the copy in the Hispanic Society from which measurements were made has a generous margin on all sides.

The following table gives the various editions in Spanish :

1646, Amberes : en casa de la Viuda de Iuan Cnobbart.
1652, Madrid : Gregorio Rodrígues, 388 pp. Mentioned by Brunet and Salvá.
1655, Madrid : Melchor Sanchez. Copies in Brit. M., Hisp. Soc.
1720, Madrid : Juan Sanz, 396 pp. Hisp. Soc.
1725, Madrid : Peralta. 400 pp. Copies in Brit. M., Hisp. Soc.
1729, Madrid : Alonso ý Padilla, 396 pp. Copies in Brit. M., Hisp. Soc.
1778, Madrid : Andres de Sotos, 2 vols. 376 and 317 pp.
1795, Madrid : Ramon Ruiz, 2 vols. 344 and 288 pp. Copies in Brit. M., Hisp. Soc. Ticknor collection and Princeton.
1844, Madrid : " De D.F. de P. Mellado. " 320 pp.
1847, Paris : Baudry. In Ochoa, *Tesoro de Novelistas Españoles*, III, 1-165. (Colección de los mejores autores españoles, XXXVIII).
1854, Madrid, In Rivadeneyra, *B.A.E.*, XXXIII, 285-368.
[1862], Madrid : In *Obras en prosa festivas y satiricas*, II, 1-163.
1910, Paris : Garnier, 180 pp.
1912, Paris : Michaud, 271 pp.

Turning now to the appearance of Estevanillo González in other garbs, the first and only direct translation into a foreign tongue appeared in 1707, in *The Spanish Libertines* [1] " now first

1. London : Printed and Sold by Samuel Bunchley, at the Publishing-Office in Bearbinder Lane, 1707.

made English by Captain John Stevens. " The translator has done much cutting, especially in the places where González tried to show his ability as a poet. Only two poems are retained, one in praise of a queen (for the translator misread the statement González made that it was for the Prince Cardinal) and a Gongoristic sonnet much nearer the original Spanish. He also left out much of the flowery praise that the original author thought it necessary to give every person and place which he mentioned.

Alain-René Lesage [1], who was already indebted to a number of the other Spanish novelists, seized upon this one as a point of departure for his *Histoire d'Estevanille González, surnommé le garçon de bonne humeur, tirée de l'Espagnol par Monsieur Le Sage* (Paris : chez Prault, 1734), 2 vol. 12mo. Claretie [2] says it was reprinted in 1792, 1820, 1825, and 1864. And the British Museum Catalog lists 1741, 1754, and 1821 editions.

In his introduction, the author confesses : " Je n'ai pas traduit littéralement mon original, où il y a bien des choses dont le génie français ne s'accommoderait pas. Je les ai supprimées et remplacées en même temps par d'autres, que j'ai tirées tant de mon propre fonds que de plusieurs auteurs castillans. "

As Chandler [3] says, however, the title gave every reason to suppose the French work a translation of the other. In reality it is nothing of the sort. The action of the French novel is earlier than that of the Spanish. Philip III whose death is recorded in Chapter xxxv of the French version (and Chapter ix of *Gil Blas*) has nothing to do with the Spanish original. The Duke of Ossuna has replaced Piccolomini, to whom the Spanish jester dedicated his autobiography.

1. Collman, O. « Gil Blas und die novela picaresca » in Herrig's *Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen*, XLVI (1870), pp. 219-250, esp., pp. 230-31.
2. Claretie, L., *Lesage romancier* (Paris, 1890), p. 432.
3. Chandler, *Romances of Roguery*, I, 249-51.

Estevanillo has two sisters, while Estevanille has only one, who turns up romantically at the end.

Yet Chandler's assertion that the only borrowings from the Spanish are to be found in Lesage's first chapter is not true, either, though it must be admitted that the greatest similarity is to be found there.

The following are some of the points in common in the two versions :

LESAGE

Chapter I. The father is a doctor.

The mother dies when the boy is small.

The boy is apprenticed to a surgeon and barber.

He shaves a poor man who asks: " Are you shaving my beard or stripping my skin ? "

The barber refuses to let him shave any more people.

He clips off part of the ear of a boy (University student in Lesage). The father pardons him because it can't be helped.

A tall fellow, a *valiente*, comes in to have his whiskers turned up. A fight occurs in the street and the barber runs to see it and help his friends. Estevanillo is ordered to complete the job. He singes the customer and the bully cries : " Do you take me for Saint Lawrence ? " The boy flees with the curling iron on which part of the hair still sticks.

The amateur doctor bleeds a patient and makes him lose the use of one arm. (This is in Chapter III of the Spanish).

The amateur doctor gives water to a patient undergoing cure for dropsy, and kills him, and steals his purse. He calls himself the sick man's heir. (This, too, has been shifted from Chapter III.)

Chapter III. He decides to fall in love, and picks out the niece of a widow. He mentions Saint Stephen, his patron saint.

Chapter VIII. The registrar brings good news for which he is not willing to charge anything. He announces that González is

condemned to die on the scaffold and make retribution with his feet dangling in the air. (Practically the same words are used in Chapter V of the Spanish where he is to be hanged, not as a robber, but as a deserter.)

Chapter IX. The oddity of his clothes, on his release from prison, exposes him to the derision of the people.

Chapter XI. He serve the Duke of Ossuna.

Chapter XII. He goes on an expedition against the Turks under Prince Philibert of Savoy.

Chapter XXVII. He carries messages for his master.

Chapter XXX. He returns to the barber and tells him he spent the intervening time as the Duke's page. (It was page of Pedro de Medici in the Spanish.)

Chapter L. They presented a play by Lope de Vega.

Chapter LIII. Estevanillo can not follow his master because he falls sick.

The differences between the two stories are more apparent and numerous than their similarities. The first words in Lesage, instead of a simple statement of the hero's birth, form a sample of " fine writing " taken, by the way, from the " Vida de don Gregorio Guadaña " in the *Siglo Pitagórico. Rinconete y Cortadillo*, and *Alonso Mozo de muchos amos* are laid under contribution, and for Chapter XX, the necromancer incident of *Marcos de Obregón*, Rel. III, 4, is bodily transferred.

By the time Lesage has reached Chapter II, he has departed almost entirely from his Spanish source. The hero starts for Salamanca to complete his education. There he serves a bishop in his amorous pursuits, steals money from a churchman under cloak of helping him sell his goods to aid the poor, and all in all is a far departure from the type of the *hombre de buen humor* of the Spanish jester. The Gargantuesque drinker, the gamester, the coward at arms never once turns up. And even the end is different. Instead of a gambler going home to open a gaming house and thrive on its earnings, we bid goodbye in Lesage's version to a

man reunited with his long lost sister, having taken vows of celibacy, and ready to settle down with a comfortable fortune.

Lesage's version was shortly translated into English, appearing as : " *Commical History of Estevanille Gonzales, surnamed the merry fellow. Translated from the Original Spanish by Monsieur Le Sage. Done out of the French* [1].

Its next appearance was as : *Geschichte des Estevanille Gonzalez mit dem Zunahmen des Lustigen* [2].

Other English translations followed. *Spanish Tales (Estevanillo Gonzalez) translated from Le Sage and selected from other authors... by J. Layton* [3].

Ballantyne's Novelists' Library vol. IX [4], Walter Scott in the foreword attributes it to Espinella (sic).

History of Vanillo Gonzales, translated from the French... with.. etchings by R. de los Rios [5].

Even the Portuguese have been able to read the story in their own language because José de Fonseca translated the *Historia d'Estevinho Gonçalves, cognominado Rapaz de bon humor* [6].

But Lesage was not through with the Spanish original in that one book. He used part of it in writing his *Gil Blas*. That both mention actors is merely a coincidence, but the Gongoristic sonnet satire of Chapter XII of the Spanish original reappears in the discussion in *Gil Blas*, VII, xiii, while the whole episode of the presentation of the play of *Los Benavides* (Chapter II of the Spanish) come in its entirety in *Gil Blas*, X, x, in what is really a miniature picaresque novel, the life story of Scipion, Gil Blas' servant. He also narrates part of González' own flight to Leghorn from Juana's secretary (Chapter II) as Scipion's own escape from

1. London : O. Payne, 1735, 270 pp., 12mo. ; 2ed., 1737.
2. Wien, 1791, 2 vols., 8vo.
3. London, 1816, 3 vols., 12 mo.
4. Edinburgh, 1822. Vol. IV, pp. 401-534.
5. London: J. C. Nimmo and Bain, 1881, 445 pp. 8vo.
6. Paris : Pillet, 1838.

his gamester master (*Gil Blas*, X, x). In fact, of the three chapters of this life story, the first is almost entirely the work of the Spanish author.

Chandler [1] claims to find in the Spanish original traces of *Lazarillo, Guzmán*, and *El Buscón*. González mentions the first two, and may have read the other, but certainly the result is not apparent in his work. It is true that he mentions a blind man and decides he cannot be his Lazarillo de Tormes, but that seems to be the extent of his borrowings from the first named.

In Paris he put some ointment and plaster on his neck and then went to the ambassador's house saying he had came to be cured. Could one call this a direct plagiarism because a predecessor tells of a rogue that used a similar device on his leg ? Chandler mentions nothing to prove his statement, and I have vainly tried to find wholesale borrowings. It seems, rather, that Estevanillo Gonzalez wrote his book, and gave it to the world, meaning what he said in the last couplet of his prolog. " Read it through, and I hope you'll enjoy it, but

> « Si te cansa vida tan molesta
> Quando tu escribas otra, di mal desta. »

II. — Is the book an autobiography.

That an author puts much of himself and his beliefs into a book is a a well attested fact. The question that here confronts us is; Is this fiction or truth ? Is the writer manufacturing out of whole cloth, interspering accounts of his own escapades with stories he has heard and read, or telling a straight-forward accounts of the events of his own life ?

Nicolás Antonio, one of the early commentators, is authority for the statement that González was actually the jester of Piccolomini, and writers since have cited him. " Stephanus González scurra

1. Chandler, *Romances of Roguery*, I, 244.

seu ridiculus Octavii comitis Picolominaei, dum in Belgio rei militari praeesset, scripsit Vida y hechos, etc. [1] "

Ticknor calls it an autobiography [2]. Rojas Carrasco, in his doctor's dissertation [3] says, " Hoi de acuerdo con don Nicolás Antonio, se cree que su autor es Estevanillo González de quien se tienen pocas noticias, se sabe que fué bufón de Octavio Picolomini de Aragon, duque de Amalfi, contribuye a hacer verosimil esta aseveración el que se haya publicado primeramente en Bruselas (sic) residencia de Picolomini que fué gobernador i capitañ jeneral de los Países Bajos en tiempos de Felipe IV, a quien el autor, 'hombre de buen humor' dedica su libro. "

Lesage believed this an autobiography, as he said in the introduction to his adaptation, quoted by Gossart [4], and Gossart agrees with him.

H. Warner Allen has another reason for believing so, for " the absolute formlessness of *La Vida y hechos de Estevanillo González* bears out its contention that it is a 'true relation', though undoubtedly its author, who held the exalted position of Jester to Octavio Piccolomini, Duke of Amalfi, borrowed from previous picaresque novels and from his own imagination when it suited him [5] ".

G. T. Northup calls it " one of the most autobiographical of the whole series [6] ". Fitzmaurice-Kelly declares that it " is no doubt the genuine autobiography it purports to be [7] ".

Let us see what the book has to say for itself.

In the Prólogo, González disclaims any ability as a creator or

1. *Bibliotheca Hispana Nova* (Matriti, 1788), II, 292.
2. *History of Spanish Literature* (Boston, 1864), III, 129 note 27.
3. *Novela picaresca en la literatura española* (Santiago de Chile, 1911), pp. 114-15.
4. *Les Espagnols en Flandre* (Bruxelles, 1914), p. 245.
5. *Celestina* (London : Routledge, n. d.), XLIX.
6. *Introduction to Spanish Literature* (Chicago, 1925), p. 185.
7. *Encyclopedia Britannica*, XXI, 578 b.

fiction writer. " Te advierto que no es la fingida de Guzmán de Alfarache, ni la fabulosa del Lazarillo de Tormes, ni la supuesta del Caballero de la Tenaza, sino una relación verdadera. " It is all true, he says in substance, with so many witnesses of the events still living that he rather toned down than built up all details.

The first thing that strikes a reader of this novel is the general aimlessness of the author's wanderings. As he states it in the Prólogo, " Los prodigios de mi vida, que han tenido más vueltas y revueltas que el laberinto de Creta, " and he is right, for, though all picaresque novels are to an extent aimless, this goes beyond the rest in this respect.

He starts true to tradition by introducing his chief character. (Let us leave till later the question whether this hero is the author himself or a puppet of his imagination). A couple of pages sketch the family and tell of the mother's death and the boy's start for school. His education completed — half a paragraph does the trick — Estevanillo gets a job, apprenticed to a barber, still running true to the typical picaresque novel. But instead of continuing thus, satirizing his master and his profession, he makes himself ridiculous, being involved in an escapade in which he burns half the mustache of a bullying patron while the barber is watching a street fight. Then off goes Estevanillo on his travels, rich in the possession of six ducats (equivalent to about fifty dollars in our money) with which he expects to see the world for himself.

The service of masters device as a means of satire never really enters into his calculations. He is too busy with his own adventures to pause for that. When in Madrid, for instance, in Chapter III he becomes servant of a pretendiente. Instead of enjoying himself at the expense of the miserable political hanger-on and laughing at the man's weaknesses, he dismisses the episode in some twenty lines to describe how he took up the trade of religious beggar. What little satire the volumn contains is

now poured on Estevanillo himself who chases here and there, his sweet will being his only impelling force, and food and drink (especially the latter) being his pole star.

Only rarely do we find extended bits of satire. As a seller of face powder and perfumes, in telling how he made a success by pretending that his wares were imported, he casually mentions the Spanish craving for foreign things, but instead of scoring their folly, he turns his observation into a neat compliment.

Culteranismo is the chief butt of his wit, and he takes delight in imitating the conceits of the affected writers, especially in the opening descriptions in Chapters V and IX; but the Gongoristic sonnet in Chapter XII is the most biting satire. Seeing a poetic competition, he retires to an inn, sends for writing material, and there turns out a sonnet " To a Rose " which, since no one could understand a line of it, was adjudged worthy of the first prize.

In general, the author's fund of details is too rich for him to stop long on any one thing, even on his professional obligation to poke fun at sham. A person might think that a war against pirates could furnish material for a whole chapter, if not for a book; but no. He is hitting only the high spots, for, as he says: " Antes quito que no añado ". And so Chapter II takes him to the Levant to fight Turkish corsairs, brings him back, gives him a job as secretary to the secretary of Juana of Austria where he is caught at the moment a bully is helping him carry off a trunk containing his master's best clothes, switches him to the kitchen of Cardinal Doria, promotes him from *pícaro de cocina* to sweeper, introduces him to dramatics as the prince in a play of Moors and Christians, and sends him off to Naples with his rich theatrical costume as a souvenir of his first acquaintance with the stage. Someone has criticized Strauss' Blue Danube Waltz as containing themes enough for a dozen musical gems. From this chapter alone could be developed a score of chapters. Such prodigality is proof either of a novice novelist or a truthful scribe.

Examples could be multiplied from almost anywhere in the book. In Chapter IV, for instance, Estevanillo traverses three sides of the Spanish peninsula, twelve hundred miles at the lowest estimate, and in the development of his life story it gets him nowhere. But at least, there is an adventure at every stopping place. When he gets to the Low Countries, his account in places reads like an automobile road map. This is especially true when he is riding post for his master the Cardinal Infante, as in Chapter VII: " Pasamos a Juliers, a Estevans, Uberta, y Diste, y llegamos a Tirlemon, " a couple of hundred miles in a dozen words: or this from Chapter IX: " Repitiendo. 'Adios, Bruselas,' pasé a Namur, Marcha, y Lisel, adonde después de romper los cristales de la Musela y fatigar el bosque de Crucenaque y desempedrar las calles de Wormes, Franquendal, Espira, y Donaverte... desembarqué en Viena. "

I have chosen only two examples out of many. If he took us on a journey because of some adventure that could occur only in that one city, there would be some point in describing a trip; but when we follow him here and there aimlessly, only to find him, like the Duke of Argyle in the old song, returning with nothing more exciting than a letter delivered or a doll obtained for a queen, it makes us wonder why a close observer of human nature, such as the court jester professes to be, should include such uninteresting, unamusing, and unessential details.

Why does he? Why does an amateur writer today lumber up his stories with meaningless details? Because that is the way it actually happened, and it would be sacrilegious to omit a word of it.

He has no plot, with all its ramifications, but he was not trying to invent one. There was little opportunity for the author to let his fancy play with facts. While, in the begining there may be instances where his imagination embroiders the truth, and he may have touched up such episodes as the singeing of the *valiente's* mustache in order not to let a good story spoil, yet the

greater part of the *Vida y hechos* deals with, or is overshadowed by the Thirty Years' War. It was printed in 1646 before the peace was signed, and went on sale at Antwerp. González had a cloud of " testigos de vista y contestes ", as he confesses. He did not dare depart very far from truth.

On the other hand, the vividness of description makes it seem that, as Professor Northup says [1], " the author speaks with the authority of an eye-witness ". And who could have been there and done and seen ALL the author narrates? No one except the man who is told of as experiencing it. In other words, the author must be writing autobiography.

The best way to discover whether the book is entirely autobiographical is to see whether the chief character is ever " out of character ". One well remembers the feeling of let-down that came when, reading *Lazarillo de Tormes*, he reached the point where the unknown author committed the heinous fault of failing to " preserve the illusion " as A. S. Hoffman, Editor of *Adventure*, calls it in his book on writing [2].

We have been introduced to Lazarillo, a quick-witted, spry youngster, early educated to look after himself, yet, in the third Tratado frightened almost to death because he met a funeral procession carrying a lady to " la casa triste y desdichada... donde nunca comen ni beben ".

We laugh as he scampers back to the Hidalgo, fearing that they are bringing the body there; but even as we laugh, we cannot help feeling that the episode is completely at variance with the picture we have been given of the pícaro. The author, for the sake of raising a fleeting laugh, included in the story something that never could have taken place to a boy such as he had been sketching. When circumstances like this arise, it is sure proof that, if the narrative be fiction, the writer has not become

1. *Op. cit.*, p. 185.
2. *Fundamentals of Fiction Writing* (New York, 1924).

thoroughly acquainted with his hero. In autobiography, it means the narrator is lying.

Using this acid test on *Estevanillo Gonzalez*, we find very few episodes that are suspicious. There is, however, one that sounds as if it came from such a joke book as provided the " House of Fasting " story. Chapter VI describes the Battle of Nordlingen which took place September 5, 1634. From his place of safety, Estevanillo shouted encouragement to the Imperial troops who routed the enemy and pursued with shouts of " Victoria, Victoria ! " " Yo ", writes González naively, " imaginando que llamaban a mi madre, que se llamaba Victoria López, respondí... que dejasen descansar los difuntos. "

This is the only time he mentions his mother's name. Probably it was López, one common enough in Spain ; maybe it was Victoria, but the jester's reaction is too obviously lugged in and too greatly out of character to be credible, though, as I show in the notes, the soldiers really shouted as he relates. Defoe, for instance has this to say of the battle : " The imperialists cried Victoria and fell into the middle of the infantry with a terrible slaughter [1]. "

There are several explanations possible. Defoe, himself, provides one, for in his description of the Battle of Leipsic he tells how the imperialists " beat the Saxons quite out of the field, upon which the soldiers cried Victoria. " [2] This was the common cry, apparently, and the story may have been told as a joke in some other campaign and so it came to the ears of our author. Or else González may have made up the yarn, having heard the cry at the actual battle. Since this is a picaresque novel whose chief end is to amuse, the author may have inserted here, as probably elsewhere, in order to get a laugh, material that, while it is typical and rings true, yet did not happen to him. Or he may

1. Defoe, Daniel, *Memoirs of a Cavalier* (Oxford, 1840), p. 128.
2. *Ibid.*, p. 177.

have given part-truths, developed into " good stories " by partial fictionization, while striving to keep verisimilitude. At any rate, it is impossible to believe that it represented the author's own serious reaction at the time.

There are other details to prove that he seized upon the outstanding event of the battle. Schiller telling of this battle in his *History of the Thirty Years' War*, and Defoe in his *Memoirs of a Cavalier*, describe as the high point, the defense of a hill made by some of the Spanish troops who again and again repulsed attacks. *Pompa* [1] even names them as " legionibus Idiaqueâ ". And it was González' enthusiasm, aroused by the gallant fighting of the *tercio* of Martin Idiaquez, that made him shout so loudly in the first place. He may have been able to glean such a detail from a history, but the chances are against it, and certainly histories were not dealing in such minor details as the death of the cavalry officer, Pedro de Ulloa, with which the chapter closes. If he were not writing autobiography there would have been no point in picking out this obscure officer. But the inclusion of the incident does not seem strange when we are willing to believe that the man actually left him some money and possessions, and González was writing of incidents that really happened so that others would similarly reward him afterward in hopes of being made famous.

The other suspicious story is that of the salad dressing, to make which, one must be " exact, liberal, and stingy ". The innkeeper, not knowing that this meant " justo en el vinagre, liberal en el aceite, y miserable en la sal ", lost his profit from the dinner that the jester was giving his old and new mistresses. This habit of reducing to threes, however, appears several times in the course of his story, — the three things that characterize a noble lord, that make a good jester, etc., — and while it may all come from source books of the time, the salad proverb is not

1. *Pompa Introitus* (Antwerp. 1635), p. 100.

out of place in the mouth of a man who was scullion boy to a Cardinal, galley assistant in the navy, cook to Felipe Navarro de Piamonte, and head of the Commissary Department of the armies of the Prince Cardinal and the great Piccolomini.

Nor is there in the book anything that harks back to some other picaresque novel, as has been pointed out in Chapter I. That fact in itself is an argument for the genuineness of the book we are considering. As a study of almost any of the later picaresque novels will show, the authors borrowed largely, and without the apology of quotation marks. Yet, nowhere in *Estevanillo González* can one put his finger on an episode and say: "This is from such and such an earlier story."

It is true that in chapter IV, when the Frenchman, the Genoese, and the Galician-Roman made a partnership, the Genoese being the man of the most experience, acquainted his comrades with what Stevens calls "the ceremonies and observations of the mumping course of life", the rules of thieving. Even though they had been a thought-for-thought transcription from Cervantes' *Rinconete y Cortadillo* or Carlos García's *La desordenada codicia de los bienes ajenos*, which they certainly are not, the similarity might be explained as the author's quotation from a man who may have read the books in question.

In the same way he can excuse the Munchausen-like adventure in chilly Flanders where the soldier cut off his opponent's head, put it back, and made it stay frozen in place until the tavern fire thawed it. That is given frankly as a quotation.

Elsewhere we get frankness of another sort, and from it some may argue that the whole book is fictional, since no one would set down to his discredit some of the details appearing in this volume. Such people must never have read this sentence: "All men of whatsoever quality they may be who have done anything of excellence or which may properly resemble excellence ought, if they are persons of truth and honesty, to describe their life with their own hand."

That is the opening sentence of the autobiography of a man who at fifty-eight remembered many things : furious quarrels and fights, men wronged and women betrayed, gusts of temper unrestrained and passions uncontrolled. With this beginning, Benvenuto Cellini set down full details of many episodes far more to his discredit than anything in the book we are considering.

Rousseau, too, left a frank confession of his faults. De Quincy did not hide the fact that he had clung to the skirts of a woman for his bread, and in Samuel Butler's writings are recorded his hatred for his father for bringing him into the world.

González, court jester, had a different motive for confessing his sins. Making people laugh was his purpose in life, for as they were entertained, so would they give him presents. And telling the truth about himself was one way of entertaining them. Besides, all in all, the faults he confesses are not heinous ones, especially when seen in the light of the ideals of his own time. He kept a mistress — but so did Popes and most lesser men who could afford it. He was overfond of the flowing bowl — but Ben Jonson, though he feigned moderation and begged his lady to " Drink to me only with thine eyes " made merry at the Mermaid Tavern.

It was not his moral lapses nor his drunkenness that would have condemned him in the eyes of his generation. The fact that he was a coward must have loomed larger. Why, then, does he boast to the Archduke at the end of Chapter IX : " Como otros son archiprestes de presbíteros, yo soy archigallina de gallinas " ?

Because cowardice, besides being his stock in trade to make people laugh, preserved his most cherished possession, his stomach. With the coldbloodedness of a typical pícaro, he told his master, mortally wounded at the battle of Nordlingen : " I didn't enter the battle because I did not want to find myself in the condition you are now in. " Then he explained that he was a

soldier-cook, exercising his soldierly traits in the kitchen rather than in the battlefield, since man cannot serve two masters. As a result, he was laughed at, pardoned, and given money.

Yet he was not so thoroughly the jester as to have lost his human pride. With his money gone and his master far away, he rode in his tattered clothes to Brussels. When the postillions sneered, he explained that he was " un caballero mayorazgo que... había escapado de la prisión de Mastrique. " Let the nobles laugh. They paid well for the privilege. But let poor post boys mock and he had a story ready to explain his position.

Here is the philosophy, doubtless, back of his glee in relating pranks of which he was the victim. They usually turned out to his advantage financially. He was willing to play cards under the conditions that, winning, he was to receive money, and losing, he was to receive a paddling. And he let them buffet his pride and furnished them with the implements, provided money came to him.

Even when worsted, he could depend on the prodigality of his patron. Here we have the last argument in favor of the theory that the author and the hero are the same person. In the dedication he calls himself the humblest and least of the servants of Octavio Piccolomini of Aragon, Duke of Amalfi. Ever and again throughout the book he sings Piccolomini's praise, inserting acrostic poems written to him, laudatory paens in prose filling a page, and many shorter tributes to his lord's greatness, amiability, and generosity.

Sometimes he is rather adroit in the way he works in that praise. For instance, coming to Brussels, he asked a courtier about the residence of the Duke. At once the noble launched into an oration about the mighty warrior. Estevanillo thereupon claims those sentiments as his own by calling it " tan verdadera relación ", and saying that with such a subject the courtier could find material to continue praising him for a year.

The King of Spain, too, gets his share of fulsome praise. So

do the many nobles who treated him well in the past. At least a score of them are named and the size of their gifts is frequently mentioned. He has a kind word for the hospital where he was well treated. He pauses in his description of Milan (Chapter XI) to thank Fadrique Enríquez for his help. He pays a grateful tribute to the Totavila brothers of Zaragoza who looked after him when he was sick (Chapter XII).

Why does he slow up his story with mention of people that history proves to have existed, but whose share in the story is of no interest to ninety-nine per cent. of the readers? If one does not believe that this is almost entirely autobiographical, there is no answer: if one does, the answer is simple. He appreciated what they had done for him in the past and was looking forward to the results when his autobiography was in print. He practically says as much in the conclusion to Chapter VI: " Que cinquenta mil años tenga de gloria por el bien que (el capitán) me hizo (he gave him a horse and fifty ducats), y cien mil el que me diere otro tanto por el bien que me hará. "

But suppose the whole story was a fabrication of lies. What could he then expect? Certainly he would have received little in the future from the Duke of Amalfi (the most powerful official in the country where the book first appeared) if he had falsely claimed to be that warrior's favorite. Lying and presuming would have brought neither future favor nor money. No novelist would have invented these insignificant details which would have been worth nothing to him. No, the author who signed the dedicatory epistle was certainly what he claimed to be, Court Jester of the Duke. Only by keeping in his proper place would he be able in the years following the publication of his book to appeal to his patron's generosity.

That he was planning on such a campaign is evident from study of the book — as much from omissions as from what he relates. The victories of Spain are vividly described; her losses are discreetly overlooked. The battle before Leipsic where 5,000

Imperial soldiers and military stores were lost is merely alluded to in order to explain how he came to be leading 2,000 fleeing cavalrymen in a grand battle against the sutlers of a village thirty leagues away. But it is the glory of his patrons, not their disappointments, that furnishes the theme for his pen.

And so, as I believe, Estévan González, as a real court jester wrote a real account of his life, from which he expected real money when as an aging man, he opened a gambling house at Naples to live the rest of his days " a garatusa ", on the profits of his card games.

III. — The Author's Nationality.

Was Estevanillo González a Jew? Let me confess at the onset that I am not trying to prove anything. I am merely setting forth a possibility with whatever arguments can be evinced from the study of the book, realizing that no one is sufficiently strong to settle the point. Yet, possibly " many a little will make a mickle " and give grounds for reasonable doubt of the " sangre limpia " of the author of this novel.

In the past, it has been a favorite occupation of scholars to hint at Jewish ancestry, especially in the case of those writers who show a decided gift for satire. Few now doubt that Fernando de Rojas, principal author of the first realistic novel, *Celestina,* came of Hebrew parentage. It has lately been shown that he married a Jewish girl [1]. Gil Vicente, Montemayor, and Antonio Enríquez Gómez who got out of Spain just a step ahead of the Familiars of the Inquisition who took out their spite on his effigy which they burned, are others whose family tree has been subjected to close scrutiny. Juan de Luna, picaresque novelist, may have had racial reasons for staying in France.

1. Serrano y Sanz in *Rev. de Archivos* VI (1902) 245-260, quoted by G. T. Northup, *Introduction to Spanish Literature,* pp. 162-63.

During the 16th and 17th centuries, even the church had its share of Jews, attaining the rank of bishops and sometimes cardinals. As early as 1494, Torquemada was bringing proceedings against Davila, Bishop of Segovia, and the Bishop of Calahorra for the Jewish blood that ran in their veins.

Some of them tried to conceal their race by outstanding acts of oppression and cruelty against their fellow Jews. Hence, Estévan González, if Jew he was, was not the only member of his race to achieve prominence in Spanish history.

There seems to be no contemporary document mentioning him by name, and so we shall have to be content to learn what we can by the product of his pen.

Of his birth and ancestry he says in the very beginning that his father told him he was " español trasplantado y gallego engerto en romano, nacido en la villa de Salvatierra, y bautizado en la ciudad de Roma. " Before the paragraph terminates, however he is questioning the accuracy of his father's statement, suggesting the strangeness of his being taken all the way to Rome to be baptized, if really born in Galicia, and inviting the curious readers to assemble in the Vale of Jehosaphat at the Last Trump to learn the truth.

Right here González raises a problem to consider. One can only conjecture a need so pressing that it would take a family with a tiny unbaptized baby in such a long flight as that to Italy. He says his father was a gambler, but a discovered gambler would probably be safe in the next town. If the Inquisition became interested in a family, however, scenting heresy or Jewish blood, a wise man would not pause before he put the seas between himself and his pursuers. And yet, in those days when the fear of infant damnation lay heavy upon everyone, Christian parents would never have hazarded the life of a tiny child in a sea voyage without having it baptized first.

The author, in trying to get around the problem, though he claims Salvatierra as the land of his ancestors, hesitates to affirm

it as his natal land (Chapter IV). By some unexplained reasoning, when he has reached Chapter XII, we find him saying : " que a no saber que me volviera a parir vasallo de tal deidad, " i. e., Ferdinand III of Austria.

His father was cursed, so he tells us, by being born a gentleman who could (or at least did) claim descent from Fernán González, and he had a musty pedigree so old he could not read it and so dirty others would not touch it. Then, with his love of a joke, he goes on to trace the lineage of Victoria López, his mother, to the Muñatones, a merry band of rascals and cowards.

In Rome, however, he must have been considered a foreigner, for he tells us that his classmates dubbed him Judas Españoleto. His Spanish ancestry is further borne out by the fluent and colloquial language, full of puns, and quips, and turns of language such as few foreigners could acquire, by such words as " entrapojan " (294, A, 40), by the many Spanish proverbs and customs he cites and by his habit of seeking out Spanish ambassadors wherever his travels take him.

When he met Portugese traders (Chapter V) he could converse with them in their own tongue " porque como mis padres se habían criado en la raya de Portugal, la sabían muy bien, y me la habían enseñado. " So it seems fairly certain that he was of Spanish ancestry. As Valdés tells us in the *Diálogo de la Lengua*, the cultured Italians were eager to learn Spanish, but no Italian spending the little time in Spain that the author records could thus have perfected his style, acquired the wealth of folk-lore and allusions to writers, actors, and plays that make annotating this book so difficult.

Now was he of pure Spanish descent ? Had he " sangre limpia " ?

Madame de Stael relates Napoleon's surprise at the 1600 churches in Moscow at a time when, as he said, the world had oceased t be religious. " Pardon me, sire, " broke in M. Balasheff,

the Russian Minister of Police, who overheard him, " the Russian and the Spaniards are so, still. "

If that were true in 1800, it was still more true in 1600 when Moors and Jews were hated more from religious motives than from any other; and 10,000 convents and monasteries in Spain were being supported by the charity of the religious natives. In that sense, Estévan was far from being a true Spaniard.

Nuns in a convent he holds up to scorn in Chapter IV with the implication that they would run farther to see a man than to avoid him. As for the clergy, in Chapter X he compares the double chin of a mistress to that of a lazy monk. One of the first things that strikes his attention in Spain is the coach loaded with friars and " mujeres de buen vivir — carga de que jamás han ido ni van faltos ".

But it is in his reaction to pilgrims and holy pilgrimages that he is most irreligious. He donned the robe so that he might beg and live, as he says, " con capa de santidad. " With great relish he describes his stop at Toledo, seat of the primate church of Spain, to get his permit, and then with two other rascals he started for the holiest shrine of the nation, Santiago de Compostela. It was no religious zeal that impelled him, but only a desire to " comer a todas horas y por no ayunar a todos tiempos. "

At Orense where pilgrims cleansed themselves for the last stage of the journey, he saw only a chance to get his clothes washed for nothing. And then, having reached Santiago, he left in disgust because the pickings were bad.

There is nothing about church or ceremonies that compelled his respect. He calls one of his tours of the taverns " making the journey to the stations of the cross ", while a single saloon was " una ermita del trago ". After the masque in which he and his companions drank themselves silly, he quotes the Litany " Nos hacía el vino y la señora doña cerveza a unos estar de ASPERGES ME, DOMINE, y otros de HUMILIATE CAPITA

VESTRA." When he returned from England and the greatest dangers he had encountered in his life, "como otros buenos cristianos se van derechos a la iglesia, yo me fuí derecho a una taberna".

Facing death is likely to make even the most irreligious person hedge. Not so Estévan. Condemned to death, with the priest sent in to make him ready for the gallows, he jokingly quoted the thieves' motto of "Antes mártir que confesor", and said if it was just the same to the priest, he would take food and drink rather than prayer and sermons. When the priest made so much noise in his exhortations that he disturbed everyone in the jail, the jester saw he would have to go through with it, so, "hincando una rodilla y poniéndome en postura de ballestro, desembuché la talega de culpas y dejé escuto el almacén de los pecados."

Whether Jew or not, he was not a staunch Christian.

"Birds of a feather," says the old proverb, "flock together." Rarely does Estévan mention the racial stock of his comrades, but usually when he does, they are Jews.

He got his first money cashing a six ducat draft on a man named David. Captain John Stevens, translating the passage, calls him "one of that filthy nation"; González alludes to him as "hebreo", the respectful term, not using even "judio".

His next encounter is with a group of Portuguese-Jewish merchants at Rouen. So well was he acquainted with their cant and ceremonials that he was able to make them believe him a Jew. He convinced them that an envelope full of ashes, scraped up at the inn-hearth, represented all that was left of his father, burned by the Inquisition. They kissed the paper and wept, and made up a purse of twenty-five ducats for him, besides giving him a letter to another Jew in Paris. He must have had some of the racial characteristics to have been able to fool such a shrewd and suspicious group as the Jews of that time had to be.

There is additional proof in the portrait of the author which is the frontispiece of the first few editions. Etched by a favorite

pupil of Rubens, the man who engraved that Flemish master's "Adoration of the Magi" and "Descent from the Cross", it must be a likeness of the author. And the whole impression is decidedly a Hebrew cast, to say nothing of a striking and typical nose.

González nowhere describes himself at length. He mentions twice that he is short, and once that he has a beard and is fat and gouty; but in his Polish costume, he was followed on the street by children, some of whom called him Jew, others Japanese and Turk.

To return to his associates, in Paris we find him residing with a Jew named Granados. In Worms, when the army was quartered on the people, he picked out a Jewish rabbi who tried to curry favor by claiming that they were countrymen and that he had known Estévan and his father in Rome and was certain that the boy would therefore use him well.

Coming later to Vienna at Shrovetide, González found the city full of floats and masquers. Aided by "amigos y conocidos" he staged a fake medicine show. His confederates were, once more, four Italian Jews. After the second and disastrous donkey float the cruelest reproach that the owner of the bed could make was that the jester has used him like a gentile.

Since we are discussing Spain, *refranes* enter naturally. Here is one more; Handsome is as handsome does, or, changing it slightly: Jewish is as Jewish does.

Again and again Estévan shows his canniness and ability to acquire money, to start with the proverbial "shoe-string" and amass a comfortable income, only to have his love for wine bring him misfortune and liquidate his business. Once, for instance, trading his pilgrim habit for a bottle of brandy, he built up a flourishing trade supplying the fleet at Lisbon with drink, in exchange for powder, balls, and muskets.

Twice it was a few cents worth of needles that stocked him. Again, having to make a sea voyage, he laid in a cargo of lemons,

intending to sell them at his destination for four times their cost. He was always looking for a chance to turn a penny, differing greatly from the Spaniard of the time, both caballero and common soldier who aped the haughty hidalgo in being too proud to work. He cannot be accused of writing about trade to be like his models, for the average pícaro would sport a basket and run errands only as a blind to get a chance to steal. A tradesman hero is practically unknown among the Spanish picaresque novels.

Certainly none of them had the business ability that Estévan displays at the beginning of Chapter VI. Waiting at Rosas for his regiment to be recruited to full strength, he opened a delicatessen shop, a chopping block making the table, and some masonry furnishing seats. Here he sold soup, an olla of every sort of meat and herbs, served in the cheapest kind of unglazed vessels, but it gave him a living.

A chapter later we find him again set up as a caterer making six meat pies a day, two of beef and four of horse-flesh of which he found an abundance after every battle. These he raffled off to the troopers as they rested on the march. But he was not content with simply a living. He had ambitions. He branched out, laying in a stock of brandy, cheese, tobacco, and playing cards, which were carried in a corner of a sutler's cart until he was able to acquire a wagon of his own. He then employed a pretty girl who was " all things to all men " to look after his trade while he cultivated the society of the aristocracy.

Another time he became partner of a French faker and took easily to the old clothes business in which he made a brilliant success until the partner was arrested for begging under false pretenses.

In short, as he himself confesses (Chapter VII) : " Ande yo caliente, y ríase la gente, " and " No busco en este mundo pundonores, sino dineros. "

Now let us look at the other side. On occasions he treated the Jews very badly. The rabbi he kept in the snow cellar all day till

he almost froze to death, and one of the four accomplices of his medicine show had a tooth pulled out so unskillfully that his jaw was broken in the process. But no one is accusing Estévan of being an orthodox Jew or of putting the welfare of that race above everything else. Money was his god, and the rabbi was punished for making his guest wait for contributions, while the man with the pretended toothache was made to suffer because Estévan's patron was looking on from a window and the jester knew that he would be well paid if he could make his lord laugh.

In narrating the episode of the ashes, the author shows that he enjoyed the whole affair. Yet there is no bitter ridicule. Rather he is laughing at the way he fooled them, just as he laughed at the way he fooled the actors in Chapter IV, and as even today a Jew will gleefully relate how he bested another member of his race. Only once does the jester use toward the Hebrews any of the epithets so common in literature of that period, when in Chapter VII he says " Perro judio " to the Jew in the well. He has no harsh comments on their usury. Indeed when in Chapter II he wants to satirize money lenders, he attacks the Genoese.

There are some who might point to another episode to refute his Jewish ancestry. At a time when the whole army was starving, the author recounts that he saw a sutler bury in the ground beneath his tent a half bag of bread and two cooked hams. The jester and two companions played sapper, tunnelled them out through a side trench, and ate them. So he was not sufficiently orthodox to restrict himself to Kosher food. Whether Jewish or not, from the way he maltreated his stomach throughout his life, he evidently never thought that it should observe Jewish customs.

It must be confessed that in at least one place he states definitely that he is no Jew. In the course of the episode of the Jewish rabbi, he says the man made González wait for his contributions, " sin ser de su ley " (328, A, 14).

This is open to two explanations. If we believe that the jester had Jewish blood, we can argue that of course he would deny it. The Jews who succeeded in remaining in Spain were capable of going to any lengths that would conceal their race, even to the persecution of their fellow Jews.

The others can well insist that if we are going to believe González speaks the truth about everything else, we should believe him here.

But we are not maintaining any such thesis. About almost everything else, yes : but some suspicion does arise concerning the veracity of parts of the early chapters. Unless we posit an ignorant typesetter who jumbled what the author actually set down, we shall have to confess that González wrote Italian very poorly for one who had spent his school days in Italy. And, on the other hand, his work is singularly free from any of the western dialects of Spanish which he must have known if he either grew up in Galicia (though he says he did not) or learned Spanish from his Galician parents (which he says he did). Either way we consider it, grave doubts of the man's truthfulness in this matter must arise in our minds.

He himself seems to waver in spite of his protestation in the " Prólogo " that this is " una relación verdadera ". For does he not warn us in Chapter II, " no quiero mezclar mis burlas con materia de tantas veras, " and three chapters later, " Si va a decir verdad, aunque no es de mi professión, etc. " ?

For, after all, Estevanillo is a professional " Hombre de buen humor ", and nothing is sacred to a jester. Though we have ample proof and verification for most of what he tells us in the last two-thirds of his book, for the earlier episodes we must use the touchstone suggested in the preceding chapter of this dissertation.

Coming back to the question of his race, we are certain that he knew the widespread animosity against the Jews. Since one of his three purposes in writing this autobiography was to

please the nobles, he would be careful not to raise the slightest suspicion of the purity of his blood.

Decidedly, the question is puzzling. Is his ancestry the one detail over which he casts a gloss, while honestly telling everything else about himself?

We are back where we started. We can only answer : " Possibly ", to the question : " Was Estévan González a Jew? "

IV. — On dating González' birth.

Since history is so reticent about the writer of our book, and apparently nowhere mentions him or the date of his death, it would be interesting to find out, at least, the date of his birth. González himself give us a clue.

In the whole volume there is only one date given definitely, 1645, on Christmas day of which, as he tells us in the final chapter, he left England on his way to Brussels to take leave of his master, the Duke of Amalfi, and to return to Naples where he had permission to open a gambling house which would support him in his declining year; for, as he says : " se me va pasando la juventud, y que me voy acercando a la vejez. " 1645, then, is our *terminus a quo*.

The hint as to when he was born comes at the end of Chapter I and the beginning of Chapter II. He is at Leghorn when he learns that the galleys of the Duke of Tuscany are about to leave for Messina, " para irse a juntar con las (galeras) de España y Nápoles y con otras muchas que habían ocurrido para agradarse con la real, estando por principe de mar y tierra y por general de aquella naval el Serenísimo Principe Emanuel Filiberto ".

Then, when, he gets to Messina, he reports : " Quedé absorto en ver la grandeza de su puerto, ocupado con setenta galeras y cinquenta bajeles, todo debajo del dominio del Planeta y Rey IV defensor de la Fé. "

Wandering about the streets, the young adventurer is hailed by one of the officers of the fleet and given a job. He relates that he did not understand the terms of the contract " por ser tan joven, que en el mismo mes que estábamos cumplí trece años ".

Here, then, is something definite to work on. In the month that the fleet sailed, he was thirteen years old.

When one looks up the dates of Philiberti Manuel and finds his death set at 1580 , the first setback comes. None of the histories of his life mentions any expedition such as our book describes. There was, of course, Lepanto in 1571, but the description of González' voyage with nothing more terrifying than the capture of a few Turkish ships, and only thirty vessels in the Spanish squadron has nothing in common with that greater naval battle.

Even if the expedition had taken place in the very last year of the reign of this second Duke of Savoy, González, thirteen years old then, would have had to be born no later than 1567. No wonder he was complaining of his fleeting youth, when, after rushing over battlefields, riding post, and sleeping anywhere that his drunkeness overcame him, he decided in 1645, at the age of 78, that old age was coming on.

Something is certainly wrong with this reckoning. A dissolute person, such as he proudly boasts himself to be, fond of whiskey and brandy, and afflicted with the gout very surely could not, at such an advanced age, have led the strenuous life he followed.

We face another discrepancy, for, since the next verifiable date cannot be earlier than 1625, the adventures through which he passed in the interim are not sufficient to bridge a gap of forty-five years. Are we to believe the author's memory played him false ?

Neither was there a " Rey IV " back in 1580. Stevens, the English translator, whose interpolated phrases sometimes make the original version easier to understand, here has set down

" Philip IV "; but he did not come to the throne until 1621. The only " Rey IV " at the end of the sixteenth century was Henry IV of France (1553-1610), but he was more interested in alliances with the Mediterranean corsairs than in expeditions against them.

If we look for expeditions occurring later than 1580 the obvious one is that of 1601. The *Cambridge Modern History* [1] says of it :

" It was not till the recklessness of Lerma swayed the Spanish policy and Philip III, without resources, dreamed of rivaling his grandfather's achievements, that overburdened Castile was called upon to contribute to a new Holy League against the infidels. In 1601 a powerful fleet of 70 vessels and 10,000 men was raised by Spain and the Italian states, except Venice, to capture and surprise Algiers..... The younger Doria was leader..... And he..... returned with his fleet to Messina without striking a blow. "

One difficulty about this expedition as a solution for our problem is that Charles Emanuel of Savoy was a leading spirit. It is true that González once mentions the Duke of Savoy as Emanuel Filiberto and again as Philiberto Manuel de Saboya, but he never called him Charles. For a man as careful as he is in the matter of naming those who might be likely to do him good, the confusing of father and son here would be unpardonable.

The number of the ships seventy in each account, is suggestive. But there is the matter of " Rey IV " to be explained away. Certainly not Henry IV, who at the end of the century was allied to the Turks. Philip III, who came to the throne in 1598 was the fourth king of united Spain, but that is a quibble of which González would probably not be guilty.

Nor was Philiberto " generalisimo de la mar ". Prince Giovanni Andrea Doria, who had been appointed in 1593 commander in chief of the Spanish fleet for the protection of Italy [2], was the

1. *Op. cit.*, III, 541.
2. *Calendar of State Papers, Venetian* (1592-1603), no. 144, p. 63.

leader of the 1601 expedition, as the historical account already quoted proves

As for the actual leaders, Diego Pimentel and Pedro de Leiva, history can give us some help. Pimentel was one of the survivors of the Armada disaster [1], a Castellano of Milan in 1610 [2], and late in 1621 as Marqués de Gelves, he was sent to Nueva España to be its Viceroy [3]. Céspedes [4] tells us he died in 1624 fighting Turkish corsairs.

Pedro de Leiva commanded the galleys of Sicily in 1600 [5] and we hear of him again in December, 1613, in charge of the galleys of Naples [6].

Lafuente [7] tells of the preparations for an expedition in 1603. Philip III persuaded the King of Persia to join him against the Turks. The Marqués de Santa Cruz led out the galleys of Naples and attacked a couple of islands and sacked them.

Later in his reign, he encouraged the Duke of Osuna, Viceroy of Naples, to send out Francisco de Rivera on a punitive expedition. This occurred in 1616 [8], but has nothing to do with the one on which González went as cabin boy.

Cabrera supplies us with our first clue with his mention of another Philiberto de Savoy [9], " gran prior de San Juan ", just the sort of man to be chosen for a naval leader. In fact, elsewhere [10], under date of September 1609, he reports :

" Tienese por cosa cierta que verná el prior de San Juan, hijo del duque de Saboya, a ser general del mar mediterraneo [11] "

1. *Calendar of State Papers, Venetian* (1581-1591), no. 764.
2. Cabrera, L., *Relaciones de las Cosas Sucedidas en la Corte de España*, p. 205.
3. Cespedes, *Historia de Felipe Quarto*, p. 140.
4. *Ibid.*, p. 405.
5. Cabrera, *op. cit.*, p. 69.
6. Cabrera, *op. cit.*, p. 538.
7. Lafuente, *Historia de España*, XI, 130.
8. *Ibid.*, p. 186.
9. Cabrera, *op. cit.*, p. 634.
10. *Ibid.*, p. 382.
11. *Ibid.*, p. 495.

and three years later :

" El día de San Francisco (Sept. 1612) juró allí en manos de S. M. el prior de San Juan el cargo de general del mar, y trata ya de partirse a tomar posesion de él en el Puerto de Santa María. "

To show that the method of gathering a fleet to attack the Turks was just such as González describes, here are several quotations from Cabrera touching an expedition for 1614 which, however, failed to sail.

Dated March 8, 1614. " Ha enviado a pedir el Duque de Osuna veinte galeras reforzadas de las escuadras de Nápoles y Génova para juntarles con diez de Sicilia y las del Gran Duque (i. e., of Tuscany) y Malta que serán todas cuarenta, para salir contra las que dicen han de bajar de Turco este año, para tomar satisfaccion del daño que se le hizo el pasado y de cualquier manera de no volver sin hacerle mas daño que entonces [1]. "

On April 5th, Cabrera writes : " Dicen que el Prior (i. e., Philiberto de Saboya) espera allí (i. e., Barcelona) al duque de Tursi a quien han enviado orden para que venga a acompañarle a Levante, a salir con la armada para encontrar la del Turco, si como ha dicho ha de bajar este año [2]. "

But on May 3, the Prior of San Juan returned from Barcelona to the Puerto de Santa María.

" Pues cesa la ocasion de ir a Levante con saberse que no bajara este año la armada del Turco [3]. "

And so we are sure, because of the minuteness of detail with which Cabrera describes everything that happened, that the expedition did not take place before the beginning of 1615 where his chronicle stops.

It is the next court historian, Don Gonçalo de Céspedes y Meneses [4], who gives us details of the expedition which coin-

1. Cabrera, *op. cit.*, p. 548.
2. *Ibid.*, 552.
3. *Ibid.*, 557.
4. *Primera parte de la historia de D. Felipe el IIII, Rey de las Españas* (Lisboa : Pedro Craesbeeck, 1631), II, XI, 108.

cides in every detail with the information which González relates at the beginning of Chapter II of his autobiography. In quoting it I shall superscribe letters which are to be used subsequently in relating it to the picaresque novel we are considering.

« Estaua en Sicilia Filiberto, [a] de buelta de España a esta saçon, y en esperanças de Virrey; pero en el interin, tiniendo nueua que armaua el Turco Osman (ya auemos dicho para que) no solo quiso apercibirse, mas a le buscassen en sus mares : y con aqueste presupuesto, tuuo en Mecina [b] por Setiembre (1621) un grande golpe de Galeras, [c] y entresacando las mejores 13 de Napoles, y 6 del mismo Reino de Sicilia, 6 de Florencia gouernadas por el Marques de Atiri, y 3 del Duque de Tursi con il Chapa, y la patrona y Capitana [d] del Marques de Santa Cruz en que iua el Conde de Moyano, embió con todas a Don Pedro de Leyua, [e] que mediado el mes se hizo a la mar : y a 27 cerca del Zante [f] tomó lengua, no sin opuestos tẽporales, y algun cuidado (por la fama q̃ desparramarõ Venecianos) de que auia peste en esta parte; pero despues se asseguró, sabiendo que era inuencion suya, y con los fines que otras vezes, con que corrió a la vela al Zirico [g] y a Negro Põte, do parò por el rigor de la borrasca. Y a 13 de Otubre prosiguiendo, para hazer agua en CastilRojo, [h] desembarcó 500 hombres, que aunque el Castillo y el lugar se lo quisieron impedir, fue por demas, y se leuaron dos o tres pieças, que enterradas les enseñó un cautiuo Griego. Y dando fuego a algunos varcos, fue costeando el Archipielago, i llegando a la isla de Leandro, en que tomô un vajel de Turcos con solos tres, porque la resta se auia metido por la tierra. A 17 entró en las Fornas, [k] y descubiertos mas vajeles, los dias siguientes tomô tres, y acorraló grãd cãtidad, en Castiblanck de Natolia, y otro al pasar de la canal, donde boluiendo a hazer agua, y discurriendo por el Iamo vltimamente se encontró la Carauana Alexandrina, en 22 caramuçales [l] y vna vrca gruesa, [m] y a la dió caça sin escaparsele ninguno, pero tambien todos sin gente, porque le fue facil salirse excepto 42 esclavos, de quien se supo que el dia antes auian venido assegurandoles otras 22 Galeras Turcas, hasta la fuerça del Estanco, y que auisadas de las nuestras, se retiraran muy aprisa. Y porque el Leiva se informò, que de los vasos adquiridos eran de Griegos cinco o seis, se los tornô, y echando a fondo los mas inutiles, y luego toda la pressa en los mejores, se encaminó para Sicilia, bien que primero las tormentas [n] le hizieron echar a pique dos, y en las Galeras su despojo, con quien a 15 de Nouiembre [p] entró en Mecina [q] reciuido con regocijo de su Alteça, [r] saluas [s] y aplausos del lugar, que generalmente aclamô la estimacion de su jornada. »

Setting this account beside the one given by González, we see

the following points of similarity (the references being to the B.A.E. edition) :

a) Principe Filiberto Manuel was at Messina. 293, A 40.

b) " Llegamos a Mesina " which was " occupado con setenta galeras y cincuenta bajeles. 290, B, 44-46.

c) " setenta galeras " were there. See above.

d) " treinta galeras ", 291, B, 7.

e) " yendo por cabo de ellas... don Pedro de Leiva. 291, B, 9.

f) They went from Zante to Negroponte (usually called Euboes) a large island on the east of Greece. González (291, B, 26) " surcando la costa de Grecia ".

g) Zirico is modern Cerigo, an island off Matapan, in southern Greece. Maina, which González mentions, 291, B, 29, is the general name of this peninsula.

h) " Fuimos a Castel-Rojo a hazer aguada, " 292, A, 17.

j) " Enderazamos las proas a San Juan de Pate ", 292, A, 20.

k) Fornas (modern Furni, a few miles north of Patmos). See above.

l) " Cogimos diez y seis caramuzales ", 292, A, 5.

m) " Cogimos... una urca ", 292, A, 6. He calls it " ballena " ; Céspedes says " gruesa ".

n) " Tuvimos... una provechosa tormenta, llegando a pique de perderse toda la armada ", 293, A, 1.

p) They left in September and returned in November. González, 293, A, 20, says " llevaban bastimento para tres meses. "

q) " Llegamos a Mesina ", 293, A, 34.

r) " Saltamos en tierra, donde los dos generales fueron bien recibidos de su alteza. " 293, A, 38.

s) (La ciudad) " hizo salva real a nuestra buena venida ", 293, A, 37.

Obviously, none of these parallelisms taken alone would be enough to prove that the two authors were describing the same expedition. Many fleets proceeded against the pirates, and their course was very similar, doubtless ; and yet nineteen points of

similarity go far to remove any possibility of coincidence in their agreement, and make it evident that Céspedes and González, the one from documents, the other from his own experience, were describing the same expedition.

The two accounts do not agree in every detail. But that would be too much to expect. Independent observers are certain to stress different points. And González was writing from memory twenty-five years after the event, while Céspedes was setting down as things happened.

And so, remembering that González tells us he was thirteen years old in the very month the armada started we can with a a high degree of certainty, set down the date of his birth as September, 1608.

V. — Résumé of the Historical Events in *Estevanillo Gonzalez*.

1608

Chap. I. — Born.

1621

At Leghorn he learned that galleys of the Duke of Tuscany were to sail to Messina to join those of Spain and Naples under Emanuel Philibert of Savoy.

Chap. II. — Found 70 galleys and 50 men of war of Philip IV. At age of 13 sailed in one of the 30 galleys sent by Prince Emanuel Philibert under Diego Pimentel and Pedro de Leiva to fight Turks in the Levant. They returned in 3 months and were received in Messina by Philibert. 25 of the vessels went to Melazzo and Palermo.

Long passage of time. González served Secretary of Juana of Austria, was scullion boy for Cardinal Doria; went to Naples, Capua, and Rome; apprenticed to a barber; served as intern in Santiago hospital at Naples (about 1624?)

Served Navarro who was ensign in force of Melchor de Bracamonte on his way to Lombardy.

More passage of time. Deserted and led soldiers back to Rome. Back to Santiago Hospital at Naples; to Sicily to get money after his father's death. Served the Viceroy., etc.

Recruiting officer for cavalry of Diego Manrique de Aguayo.

1625

CHAP. IV. — Two months in Zaragoza hospital. Pilgrim to Santiago de Compostela.

At Lisbon found fleet outfitted because of report that the English were coming.

1626

Lived as beggar; captured by gypsies : was bricklayer, one week at Cazalta; Reached Sevilla at the time of the great flood. (Spring, 1626.)

Became servant in one of best companies of actors in Spain, whose manager was famous. Leading lady 14 years old, singer only, and no actress.

CHAP. V. — Enlisted at Arahal. Skipped and enlisted in the Armada under Pedro Osua? and went to Cadiz; deserted and enlisted in Duke of Fernandina's fleet. Sailed in galley *Santo Domingo*. The *Santa Catalina* was in it, too.

Antonio de Oquendo borrowed two companies to go out and meet the treasure fleet, and 12 galleys followed the route of Columbus. Meeting a storm, they returned with half the ships missing.

1627-8

Deserted and finally reached France, enlisting in a privateer. France and England were at war.

Started to Lyon; stopped by contagion. Joined French company of Juni (Joiny?) in regiment of Baron Montème (Montaigne?).

1629

Was sent in fleet under Duke of Guise to relieve Casal in Montferrat. Galleys of Naples under Melchor de Borja awaited them at Villafranca. Deserted to Borja's fleet which, by order of the Duke of Savoy, left with the Spaniards for Genoa. At Leghorn, González learned that the Duke of Tuscany was raising men to send to Milan. He waited there 4 months till the Gov. of Milan sent word the men were not needed.

1630-2

Went to Rome to visit his sisters. Became a bully at Naples.

Joined cavalry under Prior of Rochelato be mounted in Spain. They left for Spain under the marquises of Campo Lataro and Santo Luchito, José de Palma being comissary general. Soldiers landed at Rosas, near Barcelona.

González deserted, was captured and condemned to death.

Released from jail by Francisco de Peralta, secretary of his highness the Prince Cardinal. Prior de la Rochela died and Marquis de Este became general of the cavalry.

1633

Chap. VI. — Enlisted in Duke of Cardona's regiment (at Barcelona) to be sent to Lombardy under Duke's son, Philip of Cardona. Regiment sailed to Genoa to march to Lombardy. González reported sick and skipped to Milan.

The Infante Cardinal just arrived there from Barcelona to govern Milan.

González set up as keeper of a bawdy house.

Joined Duke of Feria's army that marched to Alsace to join Aldringer. They went into winter quarters in Burgundy.

1634

Became cook to Pedro de Ulloa.

Army went to Bàvaria, joined army of Prince Cardinal and fought the Battle of Nordlingen.

1635

CHAP. VII. — Marched to Chavenburg. Joined Prince Cardinal before Tirlemont. Prince Cardinal visited Louvain. Enemy attacked. Joined regiment of Count of Fuenclara. Met his future patron, Piccolomini at Namur. Piccolomini left for Brussels and later for Germany.

1636-8

At Vienna Piccolomini gathered a force and ordered them to Flanders. González met Baltasar de Marradas, Viceroy at Prague. He rejoined Imperial army at Worms, and marched to Hainault and Mons where Count of Bouquoi, Governor of the Country, met them.

Prince Thomas near them. Piccolomini went to Brussels with Prince Cardinal. González went to Vienna with Piccolomini.

1639

CHAP. VIII. — Piccolomini left Vienna with army for Flanders. The army went to the relief of Thionville. Piccolomini made Duke of Almafi by King of Spain. González and Piccolomini went to Dunkirk in time to see the battle there, Oquendo and Andres de Castro being in charge of the Imperial fleet. The army went into winter quarters.

1640

Gonzalez spent the year at Brussels. See note on mistake on time scheme.

1641

CHAP. IX. — Cardinal took the field. French besieged and took Aire. Prince Cardinal took sick and died. Baron de Beck in command. Piccolomini was in Germany.

1642

González took leave of Francisco de Melo, governor of the Netherlands. Went to Vienna. Met Marquis of Castel Rodrigo, Spanish Ambassador and plenipotentiary for treaty of peace. Francisco Alberto killed. and Piccolomini went to take charge of Imperial armies. They went to Helbruna in Moravia, and to the relief of Brieg. They besieged Glogau.

CHAP. X. — News of birth of son to Grand Duke of Tuscany.

Imperial force defeated at Leipsig.

González spent winter with old love at Brussels.

1643

Army took the field under Francisco de Melo. González spent the year riding post.

CHAP. XI. — González reached Vienna four days before New Years.

1644

González followed Piccolomini to Italy, to find he had gone by sea to Flanders.

González met Marquis de Velada, governor of Milan. Duke of Medina de la Torres, who had been Viceroy of Naples, took González toward Spain, but a storm drove them to Leghorn.

González went to Rome, and then to Naples where he found 25 ships to carry troops to Spain.

The Queen of Spain died (Oct. 6, 1644).

González sailed with troops under Pedro de Arellano, Knight of Santiago. Melchor de Borja, general of the Gallleys of Naples, was on board.

1645

CHAP. XII. — Disembarked at Vinaroz. Fleet went on with soldiers to Tortosa.

Reached Zaragoza with Borja in first week of Lent.

King of Spain came to Zaragoza (Mar. 11, 1645)

González took the cure. Got permission from the King to open a gambling house in Naples. Went to San Sebastian, and aboard ship for Holland.

Chap. XIII. — Held up 25 day by storm. Reached Falmouth. Arrested near there and finally released. Sailed for the Continent (Dec. 25, 1645).

1646

Found his master at Brussels during Lent.

Empress María died while he was finishing his book (May 1646).

Permission for publication of his autobiography given June 28, 1646.

Willis Knapp Jones.

LARRA. NUEVOS DATOS CRÍTICOS Y LITERARIOS (1829-1833).

En un artículo reciente [1] se publicaron algunos detalles hasta entonces desconocidos sobre la disputa entre el autor de *El duende satírico del día* y los redactores de *El correo literario y mercantil*, disputa que culminó en una riña de café y en la suspensión de *El duende*. Pero no son éstos los únicos datos acerca de Larra que nos suministra el examen de los periódicos de la época. He aquí algunos más, relativos a los años 1829-1833, sacados del ya mencionado *Correo*, de las *Cartas españolas*, y de *El correo de las damas* [2].

1. *Larra poeta.* — En el número 192 de *El correo literario y mercantil* [3], correspondiente al día 2 de Octubre de 1829, se halla bajo el rótulo « *Publicaciones nuevas* » la siguiente noticia de la composición titulada « *A los terremotos de España ocurridos en el presente año de 1829. Silva, por D. Mariano José de Larra* » [4] :

Dedicada esta composicion al Excmo. Sr. Comisario General de la Cruzada [5]

1. F. Courtney Tarr, *Larra's « Duende satiric o del dia »*, en *Modern Philology*, XXVI (1928), págs. 31-46.

2. Quiero expresar aquí mi agradecimiento al Sr. D. Antonio Asenjo, de la Hemeroteca Municipal de Madrid, quien tuvo la bondad de facilitarme algunos datos que me hacían falta para completar este trabajo.

3. A partir del 1 de Enero de 1829 se tituló *El correo. Periódico literario y mercantil.* Véanse Hartzenbusch, *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños* Madrid, 1894, núm. 225 y Le Gentil, *Les revues littéraires de l'Espagne*, Paris, 1910, págs. 16-26.

4. Así la portada. Fué impreso por Aguado. Está reimpreso en las *Obras completas* de Larra, edición Montaner y Simón, Barcelona, 1886, págs. 944-949. Véase también Chaves, *D. Mariano José de Larra*, Sevilla, 1898, notas 13-15.

5. « Excmo. e Ilmo. señor don Manuel Fernández Varela, del Consejo de

lleva en sola esta circunstancia una recomendacion, siendo, como es, notorio el gusto literario del noble Mecenas que el autor ha elegido. Preciso es con efecto en esta ocasion tributar elogios á los versos del Sr. Larra, y á la energía y sensibilidad con que representa los funestos efectos que los terremotos causaron en Murcia, Orihuela, Almoradí y otros pueblos. Un suceso tan desgraciado y terrible no podia menos de inspirar á los alumnos de las musas castellanas.

El poeta da principio á su canto como si estuviese colocado en medio de las ruinas siendo testigo del destrozo universal: las describe con rasgos fuertes y sostenidos, y conmoviendo al lector le consuela igualmente cuando pone su justa esperanza en el supremo Autor de la naturaleza.

Seria preciso copiar casi toda esta composicion poética si hubiésemos de dar una idea de todos los hermosos versos que contiene y que anuncian para lo sucesivo, si el autor sigue cultivando este género, un poeta distinguido. Ya en el dia se ha adquirido justos títulos a este dictado con solo la obrita que anunciamos. ¡Cuán bello es el discurso que se oye en el abismo del volcan, y se dirige a los hombres por un ser celestial!

Y, ciegos, grita: conoced mortales
la mano del Señor, que en las alturas
del empinado monte
su alto trono asentó. De gloria lleno
desniveló en su saña el orizonte;
esos horrendos males,
á vuestra debil comprension arcanos,
males no son humanos.
El que impulsa los orbes refulgentes
en curso igual por el espacio inmenso,
y en él los equilibra, los ardientes
volcanes encendiera,
y a trechos en el orbe los pusiera.
Si, inmenso Dios: tu brazo poderoso
en el trastorno universal se ostenta &c.

Pudieran citarse en esta composicion algunos versos flojos, y que desdicen

S. M., Comisario Apostólico general de las tres gracias, Cruzada, Subsidio y Excusado, caballero de la orden de Càrlos III, Arcediano de Madrid, Dignidad de la iglesia metropolitana de Toledo, individuo de la Academia de la Historia, Vice-protector de la de San Fernando, Socio de la de San Carlos de Valencia, etc., etc. » (Chaves, pág. 30). Véase también Carmen de Burgos, *Figaro*, Madrid, 1923, págs. 62-64.

del todo, algunos pensamientos afectados y oscuros y otros lunares; ¿pero qué obra humana hay perfecta? ¿ni por qué, siendo mas lo bueno que encontramos en la silva del Sr. Larra, hemos de detenernos severamente en examinar sus defectos? Seria esta ocupacion impropia en la actual esterilidad de nuestra literatura poética[1]; y bajo este concepto nos es grata la mencion que hacemos de estos versos, dejando al buen gusto del autor el cuidado de corregir las faltas que él mismo sabrá encontrar en ellos.

A pesar del escaso valor crítico de esta noticia, tiene cierto interés por demostrar que ya habían hecho las paces Larra y los redactores del *Correo* después de la riña que precedió a la suspensión del *Duende*. Sirve, además, para indicar que el joven literato ya se había conquistado cierto prestigio, si no con el *Duende*, al menos con sus poesías de ocasión y — fuerza es confesarlo — con la protección que le brindaba el poderoso Varela. Quizá se deban a este hecho tanto como a los dudosos méritos del poema los elogios algo condescendientes del *Correo*.

Durante los años 1829-1832 Larra compuso muchos versos ligeros que hasta ahora se ha creído no llegaron a publicarse durante su vida[2]. Sin embargo, salieron en el mismo *Correo* tres de estas composiciones juveniles y otras dos de la misma índole, que tal vez puedan atribuírsele. Todas son poesías de circunstancias y versan sobre el mismo tema.

1. La postración de las letras patrias es un tema que no se cansan de repetir los periódicos literarios de la primera parte del siglo. El deseo de fomentarlas motiva la excesiva benevolencia de ésta y otras críticas de los pocos escritos originales publicados en aquella época. Esta actitud patriótica facilita enormemente el triunfo de los románticos, quienes, ante todo, eran escritores cuyas obras originales restauraban el prestigio de la literatura nacional.

2. No existe impresa ninguna colección completa de las poesías de Larra. Algunas están incluídas como inéditas en la edición Montaner y Simón de 1886. Chaves, en el Apéndice I de su libro, publica unas cuantas más, entre ellas la *Oda a la Exposición Española de 1827*, única reimpresión que tenemos de esta primera publicación de Larra. Carmen de Burgos, *op. cit.*, págs 57-75, ofrece el estudio más completo de Larra poeta y reproduce del cuaderno en que las conservaba Larra varias poesías suyas hasta entonces inéditas y desconocidas.

En el número 370 del *Correo* (22 de Noviembre de 1830) aparecen tres sonetos dedicados « *al feliz nacimiento de la Serma. Sra. Infanta de España María Isabel Luisa* » bajo el título « *Composiciones Poéticas. Remitidas a los teatros de esta corte para repartirlas en presencia de los Reyes nuestros Señores y su augusta Familia, la noche en que SS. MM. y AA. se han dignado asistir* ».

El primer soneto, que lleva la firma A. S. P. [1], no nos interesa. Reproduzco los otros dos :

La fiel España mira ya cumplido
El voto que al Eterno dirigia,
Y una nueva ISABEL Dios nos envía,
Que á la Católica deje en olvido.
El sólio de FERNANDO esclarecido
Tiene ya sucesion : volverá el dia
En que el nombre español temblar hacia,
Y en todo el universo era temido.
En vano ya la rebelion pretende
Minar del trono el sólido cimiento,
Y robarnos la paz y la ventura.
La providencia misma le defiende,
Y escrito está en el alto firmamento
Que a la tierna PRINCESA le asegura.

Salve, Infanta Real, por quien confia
Ver su esplendor España recobrado,
Y en quien promete el cielo que hermanado
Será el poder con la hermosura un dia.
No ambiciona ya mas la patria mia
Que mal un pueblo de héroes, avezado
Solo á amar y vencer, don tan preciado,
Tan gran favor desconocer podria.
Yo, que adorando vivo la belleza,
El primero en tu honor, el aura hendiendo,
Haré sonar mi lira jubilosa ;
Que es gloria el rendimiento y no flaqueza,

1. No he podido identificar a A. S. P.

Y es dichoso el que puede, obedeciendo,
Obedecer al menos á una hermosa. = *M. J. de Larra.*

El último de estos sonetos es indudablemente de Larra [1]. Quizá lo sea el otro también [2], porque, tal como están publicados, la firma puede aplicarse a los dos. En contra se puede alegar la improbabilidad de que se publiquen a la vez dos sonetos del mismo autor sobre el mismo asunto. Sin embargo, esto es precisamente lo que ocurre en una ocasión parecida diez meses más tarde. En el número 496 del mismo *Correo* (12 de Setiembre de 1831) entre las « *Composiciones distribuidas en los teatros de esta corte la noche del dia 10 del actual, y escritas con el plausible motivo de hallarse encinta la Reina nuestra señora Doña María Cristina de Borbon* » se hallan dos poemas auténticos de Larra : la octava que empieza *Bastante tiempo, o Rey, la refulgente* [3] y el soneto *Guarda ya el seno de Cristina hermosa* [4], y sólo después del último se encuentra la firma « *Mariano Larra* » [5], Y más : el soneto *Guarda ya el seno*, publicado en 1831, parece ser escrito en el año 1830, en la misma época que los dos sonetos que arriba publicamos [6].

Con mucho menos fundamento se le puede atribuir a Larra la

1. Fué publicado como inédito por Chaves, Apéndice I. También lo trae Carmen de Burgos, pág. 68.

2. Este soneto no está incluido en ninguna de las ediciones de Larra, ni lo mencionan Chaves ni Carmen de Burgos.

3. Publicada como inédita en la edición Montaner y Simón, pág. 954.

4. Lo traen Chaves (como inédito), y Carmen de Burgos, *loc. cit.*

5. A estos dos poemas de Larra siguen un soneto de Vega y un romance de Bretón.

6. Chaves, *op. cit.*, publica juntos los sonetos *Salve*, *Infanta Real* y *Guarda ya el seno* y afirma haberlos sacado de un manuscrito poseído por el Marqués de Jerez de los Caballeros y titulado « Relacion de las funciones ejecutadas en esta corte á la publicacion del embarazo de la Reina Nuestra Señora Doña Maria Cristina de Borbon en 8 de Mayo de 1830 y á su feliz alumbramiento en 10 de Octubre del mismo año con las composiciones poéticas circuladas con tal plausible motivo, por don Pedro José Trota. Madrid, 1830 ». Según esto el soneto *Guarda ya el seno* publicado en el núm. 496 del *Correo* lo compuso Larra el

octava dedicada « *A la Reina Nuestra Señora* » que salió en el número 372 del *Correo*, cuatro días después de los dos sonetos del número 370 :

Clara y serena la radiante aurora
Risueña anuncia el porvenir del dia.
Tranquila con faz encantadora
Sale ostentando gracia y lozania :
Tal nuestra escelsa angélica Señora
Infunde en nuestros pechos alegria,
Haciendo con su vista y su hermosura
Amor, respeto y celestial ventura.

M.J.Ll.

No he logrado identificar a M. J. Ll. Es posible que sea error tipográfico por M. J. L. De todos modos, estos versos, si son de Larra, nada añaden a su fama. Todos los publicados en el *Correo* le colocan entre los poetastros adocenados de la época. Sin embargo, nada más natural que al principio de su carrera [1] el joven Larra siguiese la moda del día, escribiendo versos ligeros y de circunstancias, y aprovechando la ocasión de ver en letras de molde algunas de sus composiciones, participara en el culto oficial a María Cristina, en quien cifraban sus esperanzas los liberales españoles. Pero también es natural que más tarde el gran crítico, empleando consigo propio la misma claridad y rectitud que tenía para los demás, dejara en olvido todas las mediocres poesías de su juventud, no incluyéndolas en ninguna de las colecciones que publicaba de sus obras.

2. *En torno a* « *No más mostrador* ». — Larra dió principio a su carrera dramática con la comedia « original » en cinco actos

año anterior para celebrar el primer embarazo de María Cristina ¡ y ahora lo hace servir para el segundo! Interesante comentario sobre el verdadero entusiasmo y inspiración con que celebraba la fecundidad real.

1. A partir de 1831 no publicó Larra más poesías de ocasión y sólo un año más tarde escribió su *Sátira contra los malos versos de circunstancias* (*Pobrecito hablador*, núm, 5, Octubre de 1832).

No más mostrador [1], estrenada en el Teatro de la Cruz el 29 de Abril de 1831. Para aquella fecha había dejado de ser el *Correo* el único periódico de la corte que traía artículos y noticias literarias. El ambicioso Carnerero había obtenido el permiso real de publicar una revista puramente literaria y crítica y la famosa *Cartas españolas*, precursora del resurgimiento literario postfernandino, salió por primera vez el 26 de Marzo de 1831 [2]. El estreno de una obra original en aquella época de traducciones y arreglos era un acontecimiento de importancia y ambos periódicos dedicaron a la pieza de Larra noticias críticas bastante extensas.

La primera noticia es la del *Correo*. Salió en el número 439 (2 de Mayo de 1831) y lleva la firma B[retón de los Herreros [3]]. Es un buen ejemplo del estilo de Bretón como crítico dramático y demuestra su preocupación con la decadencia del teatro español, decadencia que atribuye no sólo a la boga de traducciones y

1. Casi todos los que han escrito sobre Larra han discutido la « originalidad » de esta comedia, siendo el más detallado el estudio de Miss E. Mc Guire, *The Writings of Mariano José de Larra (University of California Publications in Modern Philology*, VII, 1919, págs 117-120). Pero se habría podido evitar toda discusión consultando el artículo titulado *Vindicación* que publicó Larra en *La revista española* del 23 de Mayo de 1834 (reimpreso en nuestros días por Cotarelo, *Postfigaro*, Madrid, 1918, t. II, págs. 218-223 y por Carmen de Burgos, *op. cit.*, págs 78-79). Aquí Larra, contestando a una crítica anónima publicada en el *Diario de Comercio* del día anterior, admite que había tomado la idea central y unas cuantas escenas de un *vaudeville* en un acto *Les adieux au comptoir* escrito por Scribe (y Legouvé). Pero de éste hizo una comedia en cinco actos, con personajes, situaciones, ideas y diálogo nuevos. Por eso dice « tendré mi comedia por mía y por original a pesar de las escenas que he creido deber y poder *robar* a Scribe ».

2. Continuaba publicándose hasta el 1 de Noviembre de 1832, cuando se convirtió en *La revista española*. Véanse Hartzenbusch, núm. 231 y Le Gentil, págs. 26-31.

3. Al fundar Carnerero las *Cartas españolas*, Bretón le remplazó como redactor literario del *Correo*. Durante los años 1831-1833 este periódico está lleno de reseñas, artículos y poesías suyas.

arreglos [1], sino también a la concurrencia de la ópera [2]. Son justos y nada extravagantes los elogios y se señalan con acierto los defectos que tiene la pieza. El autor era amigo de Bretón, pero éste sabía ser imparcial. En la transcripción siguiente se omite el resumen de la acción con que empezó su crítica Bretón :

Si en todos tiempos ha sido grata á los amantes de nuestra literatura dramática la aparicion en escena de una obra original, necesariamente ha de serlo mucho mas en nuestros dias. Por maravilla se consagran al culto de las musas las personas acomodadas. Averiguado està que los poetas en general son poco favorecidos de la fortuna, tanto que vulgarmente pasan por sinónimos poeta y *pobre*. La corta recompensa *pecuniaria* que alcanzan poemas de esta naturaleza desalienta á los buenos ingenios; y como al fin es mas preciso comer que seguir las instrucciones de *Horacio* y las huellas de *Terencio* [3] y por otra parte con escasa diferencia lo mismo han solido pagar una mala traduccion que un buen original ; de aqui es que toda pluma docta o ignorante, visoña o aguerrida, se ha empleado en traducir *á diestro y á siniestro*; de aqui la espantosa irrupcion de dramas exóticos que nos aflige ; de aqui ese enjambre de inectos [*sic*] *dramaturgos* que *vandalizan* nuestra escena [4]. Hay mas : para la multitud tan nuevo es lo traducido como lo inventado, y esto no lo puede perder de vista ningun impresario que entienda de *Aritmética*.

Si á las precedentes consideraciones, y á otras que pudiera añadir, se agrega

1. Es la misma queja que en disculpa del decaimiento del teatro español vienen repitiendo desde los primeros años del siglo todos los periódicos literarios, sin buscar una explicación más sencilla : la falta de genio creativo en los escritores y de cultura en el público.

2. En 1828 escribió Bretón su sátira *El furor filarmónico* (*Obras de Manuel Bretón de los Herreros*, Madrid, 1884, t. V, págs. 17-28). Véase Le Gentil. *Le poète Manuel Bretón de los Herreros*, Paris, 1909, págs. 374-376.

3. Estas palabras nos recuerdan Lope de Vega y su *Arte nuevo de hacer comedias*. — ¡ Y los que más deploraban la escasez de obras originales (entre ellos Bretón, Carnerero y Larra) seguían la línea de menor resistencia proveyendo el teatro de traducciones y arreglos ! Son los románticos los que con sus dramas originales restauraban en parte el prestigio del teatro nacional. Véase la nota 1, pág. 248.

4. Bretón, como Larra en *El duende satírico del día*, hace la guerra al *drama* y a los *dramaturgos* románticos, no sólo por ser a esta fecha partidario del llamado clasicismo, sino por ser los innovadores franceses y extranjeros.

la de no ser facil disputar su triunfo á la *Opera italiana*, que de algunos años á esta parte es el *niño mimado* de nuestros Coliseos, y que justamente se ha hecho el espectáculo favorito de los madrileños, ya por el lujo asiático que le acompaña, y da nuevo realce á los atractivos de la música, ya por que los cantantes son por lo regular bien escogidos y mejor pagados ¿quien podrá negarme que el componer una comedia y arrostrar con ella la pública censura, sobre ser muy laudable tiene algo de *heróico*, y á todas luces se puede mirar como una solemnidad literaria [1]? El autor anónimo de la que ha dado materia al artículo presente la anunció como primer ensayo de su pluma en arte tan dificil; y hé aqui otra razon para tratarle con indulgencia al mencionar algunos defectos que he creido notar en su obra.

NO MAS MOSTRADOR la titula, y *mas mostrador* quisiera yo en ella. Desde el acto tercero hasta el quinto progresa la intriga en muchas escenas con demasiada independencia de la idea capital que dicho título parece anunciar; y no sé si convendria mas á la pieza el de AL MOSTRADOR ME ATENGO, u otro equivalente que estuviera mas acorde con el desenlace. El caracter de doña *Bibiana* me parece exagerado en algunas ocasiones. Creo que no es muy natural la aficion que manifiesta á *las deudas* y á los *desafios*, porque el ánimo del poeta no ha sido sacarla hasta tal punto de la órbita de su sexo, porque la oye su *hija*, y porque no necesitaba mostrarse insensible y viciosa para ser vana y extravagante. La vergonzosa cobardia del *conde* tan poco nos parece muy verosimil. Se conoce que el autor se valió de este espediente, a despecho suyo, para desembarazarse de un personage que le estorbaba. Hay algunas escenas que no estan bien ligados entre sí, sobre todo en el acto quinto, donde los interlocutores entran y salen con poco fundamento, y se buscan sin encontrarse dentro de una casa en donde hay *demasiados* sirvientes que pudieran ahorrarles tan ímproba fatiga. El escondite del *conde* para que pueda saber que otro le ha suplantado entra en el número de los *tristes recursos*, y con mas razon, el olvido de su cartera, que no se justifica, y aun justificado podria parecer repugnante.

Estos lunares, que disculpa la inesperiencia, y tal cual espresion inoportuna o atrevida, están á mi juicio compensados con las agudezas en que abunda el diálogo, sobre todo en los dos primeros actos, y con las situaciones *verdaderamente* cómicas que produce la recíproca usurpacion de nombres y circunstancias entre *don Bernardo* y *el conde*. La accion es animada, y camina á su fin sin episodios impertinentes. La moral es pura, y está en la esencia de la composicion, no en áridas sentencias y monólogos enfadosos. El lenguaje *castizo*, casi siempre correcto, y correspondiente al caracter de cada personage.

1. Las observaciones de Bretón forman hasta este punto un resumen modelo del estado del teatro por aquella fecha, y merecen citarse como tal.

El público, que no se hizo sordo al reclamo del cartel, pues fué muy regular la entrada á pesar de haber diluviado por la tarde y noche, alentó con sus aplausos al nuevo *alumno de Talía*; y yo que, si ha de valer mi debil opinion reconozco en él disposiciones mas que comunes para el género cómico, le doy el parabien de su buena suerte con la sinceridad de que me precio, y me atrevo a pronosticarle mas de una palma en nuestro teatro, si lo estudia con aplicacion y constancia.

La comedia se ejecutó á satisfaccion del auditorio, que no fué ingrato al celo e inteligencia de los actores. Sin duda se ensayó bien. Solo hubieran deseado algunos que la decoracion fuese algo mas análoga al lugar en que se finge la escena.

B.

Sabemos por esta crítica de Bretón que Larra había presentado su obra anónimamente, sin duda por la mezcla de modestia y temor característica del principiante. Pero, con el éxito de su pieza, abandonó la anonimidad y envió al *Correo* la siguiente nota (publicada en el número 440, del 4 de Mayo) que rebosa contento y agradecimiento :

Señor editor del *Correo* : Con estraordinario placer he leido la crítica que se hace en su periódico de vmd. de mi primera produccion dramática titulada *No mas mostrador*, inserta en el último número del *Correo*; y no puedo dispensarme, visita su imparcialidad y aun el mucho favor que en ella me hace, de tomar la pluma para manifestarle mi reconocimiento.

Alguna razon pudiera alegar en mi defensa con respecto á la exageracion que se cree encontrar en el caracter de doña *Bibiana* ; pero quiero evitar una discusion, que haciéndose larga, podria no ofrecer bastante interes á sus lectores, y mucho mas cuando, reconocida la verdad que hay en general en sus demas reconvenciones, las creo de mayor exactitud y justicia, y pienso darle una muestra del aprecio que hago de sus consejos, corrigiendo en lo posible para otras representaciones aquellos defectos que permita eliminar el poco tiempo y el estado de una pieza que se está representando.

No quisiera dejar pasar tampoco esta ocasion de demostrar mi agradecimiento al público que con tanta indulgencia ha juzgado y favorecido esta comedia, ni esta oportunidad de dar un evidente testimonio á todos los actores que la han ejecutado de la gratitud que debo á sus felices esfuerzos.

Tenga vmd. la bondad, señor Editor, de insertar estas líneas en su próximo número como una prueba de la consideracion con que tengo el honor de repetirme S. S. A. y S. Q. S. M. B. = *L.*

Es imposible averiguar hasta qué punto modificó Larra el texto original de su comedia conforme a las indicaciones de Bretón. No serían muchas ni de consideración las modificaciones — si las hiciera — porque los reparos de Bretón siguen aplicables al texto impreso [1].

La noticia publicada en *Cartas españolas* la firma C[arnerero]. Apareció en la entrega 5, correspondiente al día 10 de Mayo[2]. Tiene mucho menos valor crítico que la de Bretón, a pesar de haber salido con posterioridad a ésta :

COMEDIA NUEVA

La que con el título de *No mas mostrador* se ha estrenado ultimamente en el Coliseo de la Cruz, ha obtenido un éxito tan positivo de aplausos, que el autor no podrá menos de encontrar en ellos un estímulo poderoso, para seguir la dificil carrera que emprende. Una buena comedia es sin disputa una de las obras mas dificiles del ingenio humano, y usar con rigor del compas de la crítica en la primera produccion de un joven, que se anúncia con felices disposiciones y con toda modestia, seria un pedantismo inoportuno. Hay cierta difusion en el plan de esta produccion dramática ; defecto de que suele adolecer el que nunca ha escrito para el teatro : la experiencia, como en todas las cosas, es la que sucesivamente enseña al poeta cómico la verdadera combinacion que exige su argumento. El señor de L. habrá precisamente encontrado en la repre-

1. Tres años más tarde, cuando estaban en pleno desarrollo sus facultades criticas, Larra juzgó así a su comedia : « En último análisis confieso que tengo por de muy poco mérito mi comedia *No mas mostrador*, y no la creo acreedora ni aun de los elogios que le dispensa el articulista [del *Diario de comercio* — véase el ya citado artículo *Vindicación* (*supra*, nota 1, pág. 252) de donde tomo las palabras de Larra]; de modo que la abandono voluntariamente á la merced de todos los amigos de la verdad. Los defectos de su plan, de su estilo, de sus caracteres, me son conocidos y creo que, si pudo agradar al público, lo debió en gran parte á habérsela considerado como primera produccion de un principiante. Sin embargo, buena o mala, no creo que su éxito se haya debido á lo que de Scribe hay en ella. « Otro testimonio de la sinceridad e imparcialidad del gran crítico. No se dejaba engañar acerca del verdadero valor de las poesías ni de las piezas teatrales de su primera época.

2. Tomo I, págs. 118-119.

sentacion efectos con que no contaba, y aun por eso suele oportunamente decirse que el teatro es un *arca cerrada*. El fin que se ha propuesto en esta comedia es moral, de consiguiente útil, y alcanza á todos los tiempos, porque siempre ha habido gentes ridículas que quieren hacerse superiores á su estado social, ó á la profesion que ejercen.

Tout petit Prince a des Ambassadeurs
Tout Marquis veut avoir des pages [1].

En el mundo hay una ambicion laudable; la que es hija de una noble emulacion; y pocas cosas habrá mas hermosas que la de elevarse una persona sobre su misma suerte, no debiendo esta elevacion sino á sus virtudes y á su talento. Es claro que en la vieja de esta comedia no es semejante emulacion la que se encuentra: muger presumida, tontísima, charlatana, quiere pasar del mostrador á la carroza, y emparentar con marqueses. Hay para esta doña *Bibiana* modelos de sobra, y el poeta, cargándola la mano, no hace sino reproducir un cuadro que tiene no pocas copias en el mercado de las vanidades humanas [2].

La exposicion (aunque no es la parte mas original de la comedia) está habilmente presentada; el diálogo, salvas algunas trivialidades, abunda en gracias picantes, que agradan tanto mas á la muchedumbre, cuanto muerden y pinchan de recio: este siempre es un recurso eficaz para agradar á la malignidad humana. Convendria mas estudio en el tegido de la accion; que las entradas y salidas de los interlocutores estuviesen algunas veces mejor motivadas; que se suprimiesen varias frases atrevidas e indecorosas; que el *Conde* no hiciese un papel tan mezquino y despreciable, o por lo menos que formase mas exclusion de la generalidad de su clase, en la cual, como en las demas, hay de todo; y seria bueno ademas que la comedia fuese menos larga, y que el poeta debilitando ciertos coloridos que degeneran en sátira apasionada, no reprodujese el sistema de Quevedo cuando decia:

Que calle, no puede ser,
Pues soy poeta en efecto;
Y por decir un concepto
Deshonraré a una muger.

Estas indicaciones no ofenden al señor de L. Dictadas por la verdad, y por el aprecio que merece su trabajo, no quitan que en su obra se encuentren ras-

1. La Fontaine, *Fables*, libro I, fábula 3.

2. Aquí Carnerero parece defender a Larra contra la crítica que hizo Bretón de doña Bibiana.

gos de mucha originalidad, escenas realmente ingeniosas; y sobre todo un anuncio claro de que el que asi sabe entrar en tan dificil senda podrá correrla con acierto. En una época en que la literatura dramática está tan decaida, escribir esta comedia, es empezar por donde otros quisieran concluir = *C.*

El tono benévolo de esta crítica parece indicar que Carnerero ya le había perdonado a Larra por completo los feroces ataques dirigidos contra él por *El duende satírico del día.* Pero nos es lícito dudar de la sinceridad de Carnerero cuando leemos en la entrega 8 (10 de Junio de 1831) [1] de *Cartas españolas* la noticia siguiente:

ANECDOTILLA. *Poéticamente chismográfica.* = Don Mariano Roca de Togores, jóven de cuyo mérito hemos hablado en unos de estos cuadernos insertando al mismo tiempo un gracioso romance suyo [2], ha compuesto una oda al excelentísimo Señor Conde Duque de Luna, Don Marcelino Aragon Azlor Fernandez de Córdoba. Esta composicion, en que abunda el estro, contiene algunos retazos descriptivos de la noble carrera reservada á los que, por su ilustre cuna y brillante educacion (como el protagonista de la oda) pueden distinguirse en el servicio de su Rey. Citaremos la siguiente octava, interpolada á la silva que constituye el metro de la indicada composicion.

Ora sobre el bridon enjaezado
Con barras y castillos y leones
El arnes primoroso tachonado
Conduzcas los guerreros escuadrones;
Y en el campo de nuestros hacenados
Tremoles de Castilla los pendones
Dando á tu soberano la victoria,
Timbre á tu casa y á tu nombre gloria.

Estos versos indican suficientemente la facilidad poética del que los ha escrito [3]; hasta aqui la parte literaria. Sépase ahora que al señor Roca de Togores se le ha dirigido por un anónimo un elogio poético, en el que, al paso que se le inciensa, no deja de traslucirse un fondo de crítica algo mordaz hácia cierta

1. Tomo I, págs. 191-192.
2. *Ibid.*, págs. 177-178.
3. El juicio de Carnerero es correcto — si se toma irónicamente.

Comedia, ejecutada hace poco en el Coliseo de la Cruz, y que abunda en descripciones demasiadamente vivas de los vicios y ligereza de costumbres de algunos señoritos, que por su clase, debieran ser los primeros en dar buenos ejemplos, agradeciendo de esta suerte las ventajas sociales de que los prodigó el Destino. Y asi como en un *Mostrador* se exhiben los géneros, para que el comprador los vea y los juzgue; asi nosotros, sin glosas ni comentarios, presentamos los versos que han sido dirigidos al señor Roca de Togores, y que se explican segun sigue, en el adjunto

SONETO

De torpes vicios el fatal sendero
Corre la ilustre juventud liviana,
Y con imbécil corrupcion, profana
El claro nombre que heredó primero.
Ingrato Genio, en tanto lisongero,
Adula, en necia farsa, la villana
Plebe, mofando la nobleza Hispana,
Por ganar los aplausos de un tendero.
Tú solo, de los tuyos apartado,
La estrecha senda que al Parnaso guia
Sigues, Mariano; y llevas juntamente
Al hijo digno de tu Duque amado.
El da fama a tu dulce Poesía
Y yo corona para ornar tu frente.

Para la completa inteligencia del soneto que acaba de copiarse, resta añadir que llegó a casa del autor a quien elogia, acompañado de una corona.

Ésta es la única *Anecdotilla literaria* de la especie que se encuentra en la colección completa de *Cartas españolas*. Parece que Carnerero se complacía en dar publicidad a este ataque sobre Larra con el pretexto de cumplir con su deber de periodista. Así podía herirle a Larra sin exponerse a sí mismo.

Pero Roca de Togores — el futuro Marqués de Molins — era amigo de Larra; además, como caballero y hombre de bien, no podía menos de indignarse de tal empleo de su nombre y de repudiar públicamente toda complicidad en el asunto. Tampoco podía

dejarlo sin réplica Larra. Así es que en el número 460 del *Correo* [1] (30 de Junio de 1831) aparecen las siguientes comunicaciones :

CORRESPONDENCIA. VINDICACION.

Señor Editor del *Correo* : en estos dias pasados ha sido moda dirigir anónimos en verso á diferentes personas. Uno de los favorecidos he sido yo con un soneto, en que se trasluce otra intencion que la de prodigarme alabanzas, que ni merezco ni creo de buena fe.

Ahora bien, el tal soneto ha venido á manos del señor editor de las Cartas españolas, y este lo ha impreso en el cuaderno octavo : le alabo en este punto, pues no ha hecho mas que cumplir con su deber, que es entretener á los lectores. Pero no puedo menos de hacer presente, en honor de la verdad, y para disipar las dudas que esto pudiera suscitar, harto dañosas á mi opinion, que no solo no he tenido interes ni parte alguna en que se publique, sino que me ha sido muy sensible que vea la luz un soneto, cuyos elogios me comprometen, y en el que se trata poco favorablemente á una clase a que pertenezco, y á un autor con cuya amistad me honro.

Concluyo dando las gracias al Sr. Carnerero por su artículo sobre mi oda, y suplicando a vmd., señor Editor, dé acogida á este en su apreciable periódico, á cuyo favor vivirá agradecido S.S.S.

Mariano Roca de Togores.

CRITICA

Señor editor del *Correo* : En el último numero de las Cartas españolas he visto un soneto anónimo, en el cual se deja caer cierta alusioncilla tan clara, que el no responder á ella habria de parecer á muchas personas á lo menos falta de urbanidad.

Efectivamente, el segundo cuarteto, que por fatalidad es muy bueno y lo mejor de la composicion, dice :

Ingrato Genio, en tanto lisongero
Adula, en necia farsa, la villana
Plebe, mofando la nobleza hispana,
Por ganar los aplausos de un tendero.

Juzgue vmd. mismo si se puede equivocar, y si esto que voy á hacer es meter la hoz en mies agena.

1. No se olvide que el redactor literario del *Correo* era Bretón, amigo de Larra.

Todo el sonetillo me parece bien : tiene sus catorce versos como otro cualquiera, y todos ellos constan : hay su poco de plan ; hay su miaja de episodio ; hay ideas, y aun hay mas.

Ingrato Genio : esta es una concordancia de sustantivo y adjetivo que no he podido comprender ; sin embargo, no puedo menos de estar agradecido á aquello de Genio con G mayúscula. El *ingrato* es una punzadilla, que allí donde vmd. la ve, debe de estar puesta con mucha picardía, gracia y oportunidad, y manifiesta el caracter juguetoncillo del poeta : si es verdad que es una de aquellas indirectas que solo entiende el autor, y hubiera podido aclararse su anfibología, porque si la modestia no me permite pasar por el sustantivo, la conciencia me dice que en cualquier sentido estoy aun mucho mas lejos de merecer el adjetivo. Pero yo me inclino á creer que esto podrá ser alguna hipérbole poética, o un epíteto para llenar o hacer mas numeroso el verso ; en cuyo caso es muy laudable la intencion del sonetista.

En necia farsa. ¡ Cómo me gusta cuando los autores usan de estas espresiones vagas, escondiendo su idea entre celages, como quien teme decir demasiado... ! Parece que estoy viendo al del soneto : debe de ser una persona de suyo comedida, reservada, y aun etiquetera, naturalmente inclinado á encomios y adulaciones... ¿ No le parece a vmd. lo mismo, señor Editor ?

La villana plebe...por ganar los aplausos de un tendero. A esto nada hay que responder, porque conocido ya el espíritu decidor del soneto, y lo chancero que debe de ser su autor, tengo para mí que todo eso lo dice por broma ; y á decirlo de buena fe, lo cual solo probaria un candor angelical, quiero hacerle el favor de no remover esta cuestion, porque estoy seguro de que cuando se haya visto impreso se habrá arrepentido de haber manifestado un modo de pensar tan nuevo y estraordinario en aquel desprecio, que yo creo irónico, hácia el comercio, parte tan útil á la sociedad.

Pero yo no gusto siempre de pensar lo peor, y pudiera ser que no fuese todo malicia : ¿ quién sabe si el autor pensará lo contrario de lo que dice ; y ya por un ingenioso disimulo, ya por no haber encontrado de pronto una manera de esplicarse mas adecuada á su idea, habrá dicho lo que no haya querido ?

Mofando la nobleza hispana. Ahora bien, esta es la ocasion, y de aquí en adelante hablo seriamente (sea esto dicho para evitar toda falsa interpretacion) : esta es la ocasion, repito, y no quiero dejarla pasar, de dar un público testimonio de mis sentimientos en este particular. Muchos, á imitacion del sonetista, han creido deber encontrar en mi comedia un tiro decidido á cierta clase de la sociedad. Esta asercion es calumniosa ; y tanto mas cuanto que ha habido quien ha hecho aplicaciones particulares de que soy incapaz. Nada hay en ella que no pertenezca á la comedia ; es decir, hay cuadros generales de costumbres ; pero ni una palabra de nobleza, de grandeza, ni de clases, ni invectivas personales ni semejantes deliriós : á lo menos tal no ha sido mi intencion. Mas

diré. Cuando dí esa comedia estaba seguro de que ningun individuo de aquella clase que tuviera un regular discernimiento se habia de creer ofendido, y no he visto burladas mis esperanzas : he recibido testimonios de varias personas que me han confirmado en mi opinion ; personas que no pueden desconocer que aunque en mi comedia se hablase directamente de esa clase, hay en ella como en todas ridiculeces de la jurisdiccion de la comedia, y de tanto mas trascendencia cuanto que es la que da el ejemplo ; que estas ridiculeces deben perseguirse en la escena lo mismo que se han satirizado siempre las de los malos médicos, de los escribanos trapalones, de los militares calaberas, de los poetas pedantes, &c. &c., y que Moliere con sus *marqueses* nos daba el ejemplo, y nada menos que en la muy aristocrática, ilustrada y urbana corte de Luis XIV, que era la primera que le aplaudia ; personas que no pueden desconocer que el autor de *No mas mostrador*, á quien individuos muy apreciables de esta clase honran con su amistad, respeta su posicion social, y admirará y alabará siempre las virtudes que en ella encuentre, y las cualidades brillantes que le son peculiares, y que en ningun caso podria animarle interes alguno personal, rencor ninguno privado, ni necias e injustas preferencias de clase á clase.

Esta es pues mi profesion de fe en este particular, despues de la cual nada me queda que decir, seguro de que los individuos ilustrados de aquella clase siempre se creerán mas verdaderamente ofendidos por los que indiscretamente les han querido aplicar las alusiones generales de mi comedia, que por el autor imparcial de aquella produccion.

Para acabar creo deber decir que el autor del soneto, puesto que con tanta gracia le da el naipe para sonetos, no debe contentarse con ese, sino abrazar con firmeza una carrera, por la cual le llama el cielo con tan decidida vocacion, eligiendo siempre buenos asuntos ; si bien el del presente es lo mas acertado que tiene, pues la oda de mi amigo el Sr. Roca de Togores que le ha motivado, merece á toda luz, no digo yo el soneto en cuestion, pero aunque fuera otro mejor.

Tenga vmd. la bondad, señor Editor, de insertar estas líneas en su *Correo*, contando con el agradecimiento de su amigo y servidor, Q. S. M. B. = *El autor de No mas mostrador.*

En esta carta — demasiado larga de todo punto de vista — Larra emplea en la primera parte una arma satírica característica, el elogio irónico, pero no tan acertada ni tan graciosamente como más tarde la esgrime en *El pobrecito hablador* [1]. No ha llegado

1. *V. gr.*, en *La carta de Andrés Niporesas al Bachiller* (núm. 10, Diciembre de 1832).

todavía a su madurez el talento precoz de Larra ; esta carta revela cierto avance sobre la polémica violenta de *El duende satírico del día*, pero queda en ella más de un recuerdo de la pesada ironía y las complicadas y mal tejidas frases con que se desahogaba el *Duende* contra « Guindilla » y Carnerero [1].

En la parte seria de la carta es interesante notar que Larra se ha creído en la obligación de defenderse no sólo contra el sonetista anónimo, sino contra otros muchos que veían en el personaje del Conde del Verde Sauco una caricatura de la nobleza y aun de ciertos individuos [2]. La defensa de Larra es la convencional del satírico : que sólo hace « cuadros generales de costumbres » sin alusiones personales. Estas palabras tienen un interés especial ; son más o menos las mismas que emplea al hacer la apología del *Pobrecito hablador* [3]. Ponen de relieve la conexión esencial que existe entre el *artículo de costumbres* y la *comedia de costumbres* : ambos géneros tienen por fin la crítica social mediante la risa y el ridículo [4]. En todo estudio que se haga de los orígenes del llamado *costumbrismo* habrá que tomar en consideración más de lo que hasta ahora se ha hecho el íntimo parentesco entre el *artículo de costumbres* y el teatro social : la comedia y el sainete [5].

3. *Nuevo artículo atribuible a Larra.* A partir del 26 de Diciembre de 1832 Larra colaboraba en *La revista española*, suce-

1. Véase Tarr, *art. cit.*, págs. 41-43.

2. Parece cierto que en su comedia no tenía Larra la intención deliberada de satirizar a la nobleza. Sin embargo, el personaje del Conde es una caricatura tan exagerada y repugnante que naturalmente dió lugar a tal interpretación. Véanse las críticas de Bretón y Carnerero, *supra*.

3. « Protestamos contra toda alusion, toda aplicacion personal, como en nuestros números anteriores [núms. 1 y 5]. Solo hacemos pinturas de costumbres, no retratos. » (núm. 10, nota 1, repetida como epígrafe del núm. 13.)

4. Es de notar que Modesto Lafuente titula su colección de artículos « *Fray Gerundio. Teatro social del siglo XIX.* (Madrid, 1846.)

5. En un estudio posterior espero tratar este punto con la detención que merece.

sora de las *Cartas españolas* [1]. El último número de su « revista satírica » *El pobrecito hablador* se publicó a fines de Marzo de 1833 [2]. Pero esto no quiere decir que después de terminar *El pobrecito hablador* Larra dedicara exclusivamente a *La revista española* sus labores de periodista. Entre el 3 de Junio y el 9 de Diciembre de 1833 Larra redactaba *El correo de las damas*, según consta de la advertencia publicada en el número 24 (9 de Diciembre de 1833) :

ADVERTENCIA. El editor del Correo de las Damas avisa á los señores suscritores que D. M. J. de L. Redactor encargado de este periódico hasta la presente ha dejado este cargo; en vista de lo cual ha tomado todas las medidas que ha creido necesarias para montar y organizar nuevamente su redaccion de una manera que no solo no desdiga de los esfuerzos hechos hasta ahora, sino que los supere...

Entre sus contemporáneos Larra tenía casi tanta fama de pulcro y elegante como de crítico y escritor. Así parece muy natural que el editor D. Angel Lavagna le hubiese escogido a él para dirigir su « periódico de modas, bellas artes, amena literatura, música, teatros, etc. [3] » Es difícil determinar la intervención literaria de Larra en este periódico, porque en él aparecen sólo dos artículos

1. Tal es la fecha del primer artículo que lleva su firma : una reseña de la representación de *Don Quijote en la Sierra Morena*, « drama episódico » de Ventura de la Vega (Cotarelo, *op. cit.*, t. II, pág. 5). El primer artículo que firma *Fígaro* es el conocidísimo *Mi nombre y mis propósitos* (15 de Enero de 1833). A juzgar por el título del artículo *Ya soy redactor* (19 de Marzo de 1833) le nombraron redactor definitivamente en el mes de Marzo, mes en que decide poner fin al *Pobrecito hablador*.

2. El número 14 (el último) lleva indicado en la portada el mes de su publicación (Marzo). Pero los números 12 y 13 se publicaron en Marzo también, y en el 13 se anuncia ya la próxima suspensión del periódico.

3. Véase Hartzenbusch, *Catálogo*, núm. 237. — Este tipo de periódico enciclopédico para mujeres parecía tener una atracción especial para Larra; véase el prospecto publicado por Carmen de Burgos (pág. 106) de su proyectado periódico *Fígaro : Boletín de teatros, música, modas, bellas artes, costumbres, amena literatura, política, Cortes, noticias, anuncios, etc.*

firmados L[arra]. Salen en los números 1 (3 de Junio) y 2 (10 de Julio) bajo el epígrafe « *Teatros. Revista Semanal* [1]. »

La parte puramente literaria del *Correo de las damas* contiene cuentos románticos [2] y articulitos de índole costumbrista [3]. De éstos es muy posible que Larra escribiera algunos. El que con mayor fundamento puede atribuírsele es el articulito titulado *El ladrón*, publicado en el numero 17, del 23 de Octubre de 1833 :

EL LADRON

Si es *ladron* todo aquel que toma lo que no le pertenece, mal haya si conozco un hombre de bien que no merezca ese epíteto.

Entiéndase que cuando hablo de hombres de bien, no quiero hablar ni de proveedores, ni de escribanos, ni de sastres, ni de procuradores, ni de mayordomos, gentes todas que son mas o menos el blanco de la pública murmuracion (injustamente) ; sino de los hombres de bien mas hombres de bien, del honradísimo empleado, del religioso guarda, de lo mas honrado en fin que hay en la sociedad.

¿ Qué hombre de bien no ha infringido una vez siquiera en su vida el séptimo precepto ? ¿ Quién, si le dieron un duro falso, no lo pasa al vecino ? ¿ Qué tendero no vendió húmeda la sal ? ¿ Quién al pasar por una viña no arrancó un racimo ? Tú, empleado ¿ porqué escribes á la familia en papel de la oficina ? ¿ porqué enseñas á escribir á tus hijos con plumas del estado ? ¿ porqué hacen flores tus hijas con las obleas del gobierno ? ¿ porqué te vas al paseo, porqué te finges malo mientras te corre el sueldo ? Eres un ladron.

Y tú, fiel guarda, que estás en ese soto para impedir el robo ¿ porqué cortas una vara para tu hijo, porqué cazas una sola liebre para tu familia ? Eres un ladron que prendes ladrones.

1. Estos artículos fueron reimpresos por Cotarelo, *Postfigaro*, I, págs. 195-201.

2. Entre éstos citemos como ejemplos *La espantosa sonrisa* (núm. 5, 30 de Julio), *Ya era tarde* (*Historia romántica del siglo XIII* — núm. 10, 4 de Septiembre), *Una aparición* (*Traducción del inglés* — núm. 12, 18 de Septiembre). *El castillo de Dunstan* (*Crónica escocesa* — núm. 12, 20 de Noviembre).

3. Merecen citarse *Retratos vivos* y *El purista y yo* (núm. 2, 10 de Julio), *Costumbres* (*Artículo traducido* — núm. 7, 14 de Agosto), *Mi fea* (núm. 13, 25 de Septiembre).

¡ Con que lo somos todos ! El mundo no es mas que una grande asociacion de ladrones: ladrones decentes, ladrones vulgares. Esa es la única diferencia. En este pícaro suelo de preocupaciones no es crímen el robo sino en cuanto es robo de necesidad; que quien roba por pasatiempo y por gusto, nada tiene que temer. Asi que el gran problema para prosperar es este: robar uno mas que le roban. La balanza de comercio y la prosperidad de los particulares y de las naciones se reduce definitivamente á ese importante axioma.

Desconfiemos pues de todos, y especialmente de los hombres de bien : los hombres de bien son los ladrones decentes; con esos no hay querellas, no hay tribunales, no hay restitucion.

Por tanto no dejeis nunca á un hombre de bien solo en vuestro jardin, porque se comerá vuestras frutas y cogerá vuestras flores.

No le confieis vuestra muger, especialmente si es bonita; los hombres de bien hacen á todo.

No le presteis un libro jamas si gusta de leer; se le olvidará volverle.

Si gusta de escribir, nunca solteis en su presencia una idea de valor, porque le vereis impresa al dia siguiente con su nombre.

Y estimadlo sin embargo, porque es lo que se llama todo un hombre de bien; nunca le vereis en la cárcel ni en el presidio. Pero roba, porque robar es su naturaleza, porque robar para él es vivir.

¿ Tienes hambre ? ¿ Robas á uno solo una sola peseta, exponiendo tu vida ? Morirás ahorcado, infamado.

¿ No lo necesitas, robas sin embargo millones á una nacion entera, sin exponerte á riesgo alguno ? Vivirás rico y respetado. ¡ Qué injusta indiferencia ! Es la que hay sin embargo entre Alejandro y José María. Habia una ley en Esparta por la cual no se castigaba el robo, sino la torpeza del que no sabia robar. Muchas veces han citado los moralistas esta ley como una extrañeza de aquella legislacion, como una rara divergencia de nuestros actuales usos. Yo confieso que no encuentro la diferencia. En nada hemos variado despues de tantos siglos. Tampoco en nuestra sociedad se ahorcan á mas ladrones que á los que se dejan coger. Los que no se cogen no se ahorcan. Sigue pues en su vigor entre nosotros la ley de Esparta.

Lo repitimos, robar es vivir, y roba el ladron porque roban todos : yo mismo que estoy hablando robo este artículo que escribo, no sé donde ni á quien.

(*Le voleur*)

La idea general de este artículo — la condenación de la sociedad por hipócrita e injusta — no es nada original. Es característica de toda la literatura moralista y satírica. Sin embargo, Larra es el unico escritor español de la época cuya preocupación cons-

tante es precisamente esta hipocresía e injusticia de la sociedad, es el único que llega a sentirlas con una sinceridad y profundidad crecientes hasta que culminan en los gritos rebeldes y angustiados de los últimos artículos de *Fígaro*, tales como *Los barateros*, *Día de difuntos* y *Noches de invierno*. Pero en 1833 Larra dista mucho de ser el *Fígaro* de 1836 y 1837. Es el joven que unos meses antes escribió la *Sátira contra el corte*, sátira en que se condena a la sociedad de la misma manera general y retórica [1].

La forma concreta que toma en este artículo la idea general de la hipocresía e injusticia social se puede expresar en la frase *Robos decentes*. Es éste precisamente el título y el tema de uno de los artículos de *El pobrecito hablador* [2]. Este artículo tiene la forma convencional de «Correspondencia» ficticia, en que tres supuestos suscritores del periódico se quejan en sendas cartas de que los «batuecos» tienen la mala costumbre de no devolver los libros que piden prestados, de llevarse los periódicos de los peluquerías y de ocupar en el teatro las localidades ajenas sin haberlas pagado. Se verá que no hay repetición de materia en los dos

1. *Pobrecito hablador*, núm. 2, Agosto de 1832. Compárense sobre todo los versos siguientes:

Mal haya para siempre el torpe suelo
Donde el pícaro solo hace fortuna;
Donde vive el honrado en desconsuelo;
. . . . . .
Donde no es otro mérito atendido
Que el oro; donde al mísero atropella
El coche de un bribon vano y henchido;
Donde en millones nada, por su estrella,
Quien al pueblo los roba desangrado
En un destino que le dió una bella;
Donde al ciento por ciento da prestado,
Sin que nadie lo mate, un usurero
Y vive rico, alegre y respetado...

2. Número 8, Diciembre de 1832, págs. 28-32 (reimpreso por Chaves, Apéndice I, y por Cotarelo, t. I, págs. 188-191).

artículos, a pesar de la semejanza de idea. *El ladrón* es en realidad una ampliación más detallada y seria de la idea del artículo anterior.

Además, hay en *El ladrón* rasgos concretos que hacen todavía más probable la atribución a Larra. A pesar del tono retórico, hay frases directas, cortas, antitéticas [1]. Este estilo incisivo es característico de lo mejor de Larra. Pero lo más característico de todo se encuentra en las últimas palabras del artículo, donde el autor graciosa e irónicamente vuelve su crítica contra sí mismo [2]. Este procedimiento lo había empleado Larra en *Vuelva Usted mañana* [3]. Indica los comienzos de ese subjetivismo tan propio de él, que, profundizándose y amargándose, llegará a su colmo en artículos como *Dia de difuntos* y *Nochebuena de 1836*, donde Larra, como romántico genuino, siente concentrado en su propia alma todo

1. La misma mezcla de retórica gastada con frases cortas, enérgicas e incisivas se ve en algunos artículos del *Pobrecito hablador*, *v. gr.*, *Carta a Andrés* (núm. 3, Septiembre de 1832), *Carta segunda escrita a Andrés* (núm. 6, Noviembre de 1832). *Muerte del Pobrecito hablador* (núm. 14 y último, Marzo de 1833).

2. Y en el mismo sentido irónico la firma *Le voleur*. Este seudónimo francés sería más natural que lo emplease Larra que cualquier otro autor de la época. Además, Larra ya había calificado de *robados* a algunos de los artículos de su *Pobrecito hablador*: « ... habrán artículos que sean una capa ajena con embozos nuevos. El de hoy [*¿ Quién es el público y dónde se le encuentra?* (Artículo robado)] será de esta laya. Ademas, ¿ quien nos podrá negar que semejantes artículos nos pertenezcan despues de que los hayamos robado ? Nuestros serán indudablemente por derecho de conquista. » (*Dos palabras*, prólogo al núm. 1, Agosto de 1832). Véase también la nota 1, pág. 256, donde emplea la palabra *robar* al hablar de lo que tomó a Scribe en *No más mostrador*.

3. « Y concluyo por hoy confesándote que ha mas de tres meses que tengo, como la primera entre mis apuntaciones, el título de este artículo, que llamé : *Vuelva usted mañana* ; que todas las noches y muchas tardes he querido durante este tiempo escribir algo en él, y todas las noches apagaba la luz, diciéndome a mí mismo con la mas pueril credulidad en mis propias resoluciones : ¡*Eh, mañana le escribiré*! Da gracias que llegó por fin este mañana, que no es del todo malo ; pero ¡ ay de aquel mañana que no ha de llegar jamas ! » (núm. 11, Enero de 1833).

el trágico conflicto social y humano que le rodea. Pero en la época de que se trata aquí sólo se ven los gérmenes del futuro lirismo intelectual; sigue predominando en la compleja personalidad de Larra la fase racionalista y crítica heredada del siglo XVIII.

F. Courtney Tarr.

SOME REMARKS
ON THE
CANTIGAS DE AMIGO

Literature possesses masses of cultivated poems; those which seem to spring spontaneously out of the soil are comparatively rare and have to be treasured accordingly. They are miracles which can scarcely be repeated, although one need never despair of some new thing. "Moça tan fermosa Non vi en la frontera"; "I wandered lonely as a cloud That floats on high o'er vales and hills". There is nothing new here in the words, which are those of common speech, nor in the subjects, which are as old as Nausicaa and the grove of Colonus. But the simplicity of genius with the tools of everyday produces after so many centuries an entirely new thing, an imperishable poetical masterpiece; which shows how little it may avail to search for new rhymes and experiment in metres and make a deliberate pursuit of coy originality. As Luis de Leon said, "The writings which endure well up from the soul, which during many years composes and weighs and examines them". Those simple lyrics which seem to be so easy after they are written and may actually have been easy to write are always the ultimate result of prolonged and profound study or experience, suffering or thought. Popular poetry almost always consists of brief cries of the heart, such as the modern quatrains of Spain and Portugal and the *villancicos* (such a cry as "Pájaro que vas a la fuente, Bebe y vente").

Cries of the heart undoubtedly are many of the *cantigas de amigo*. They are more popular than the *cantigas de amor* and

include the parallel-strophed songs known for convenience as *cossantes*. They thus form a song-book apart; and this has now been published separately by Dr José Joaquim Nunes: *Cantigas d'Amigo dos Trovadores Galego-Portugueses. Edição crítica, acompanhada de introdução, coméntario, variantes, e glossário*. Coimbra: Imprensa da Universidade 1926-28. In his introduction (Vol. I, p. 1) he quotes from the fragmentary *Poetica* of the "Canzoniere Colocci-Brancuti": "e se elas falam na primeira cobra, he outrosy d'amigo" (that is to say, those poems are *cantigas de amigo* in which the opening lines are placed on the lips of the *amiga*). The poems were not written by women, except by a poetical convention. The *cossantes* will always remain something of a mystery. They were evidently dance-songs and the i-words followed by a-words (*pino, ramo; rio, vado*; etc.) are evidently part of the clashing music of the dance. The simplicity of the parallel form by which a slight change (from *pino* to *ramo*, for instance) is made in each successive verse would allow a brief popular cry of the heart to expand easily into a formal poem, and this might account for the fact of lyric poetry flourishing early in Galicia. This in turn would account for the early poets of the rest of the Peninsula, an Alfonso X, an Archdeacon of Toro or a Pedro Amigo of Seville being attracted to the employment of Galician verse. This rather than the greater softness of Galician as a material for lyrics (Introduction p. 163). One has to admit that the brief undeveloped popular *villancicos* of Castille were as common and early as any Galician poetry; but Castille, as so often, preferred to import her wares ready-made and absorb foreign talent than to manufacture her own very rich raw material. In Castille the lyric poetry existed as an essential part of the culture of the people and was for the most part not developed into formal composed poems; in Galicia *juglares* like Palla brought the popular poetry to Court. "La poesía juglaresca destinada a un medio cortesano, reducido y selecto, no se diferenciará, o se diferenciará poco, de la poesía

trovadoresca más aristocrática" says Señor Menéndez Pidal (*Poesía Juglaresca y Juglares*, Madrid, 1924, p. 438); but the active patronage by King Dinis of all that was national and popular would sufficiently account for the flowering of this popular poetry and especially for its survival. Palla (Palea), *domini Imperatoris joculator* at the court of Alfonso VIII in 1136 (Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 147), was a Galician of Santiago de Compostela and was held in high regard, no man of straw. Senhor Nunes does not mention him and no samples of his poetry survive; the time for royal song-books had not yet arrived. Of the relations of this early Castilian and Galician poetry with the Arabic poetry of the south of Spain and of the influence of the latter in Provence and in Italy, and perhaps only through Provence on Galicia, much has been written; but Dr Nunes does not go into this intricate question. The Moors, carriers from the East, might well have brought the parallel form of poems to the Peninsula; but it is perhaps simpler to suppose that they were imported in the psalms and other canticles of the Christian Church. Dr Nunes goes a little way towards accepting such an origin. "Pelo seu lado o povo adaptava por vezes tambem aos seus cantos a mesma toada que ouvia na igreja" (Introduction, p. 142). One can only say that the development of the primitive poetry of Galicia may have been influenced to some extent by the chants of the Church and so indirectly by the East.

The most popular of the poems that we possess in the *Cancioneiros* are, as Dr Nunes says (Introduction, p. 135) "not without art, and their authors must have learnt this art somewhere. Where?" And he answers: "No doubt from the pilgrims who came from all lands to visit the tomb of St James". This, however, takes us no nearer to the origin of the parallel form of the *cossantes*. The origin of the *cantigas de amor* is clear enough, most of the poems of the Galician Portuguese *Cancioneiros* are consciously imitated from the Provençal poetry,

of which the Galicians and Portuguese had knowledge through Provençal *juglares* residing at the Courts of Castille, Leon and Aragon; through pilgrims to Santiago; and through sojourn in France (as in the case of Afonso III of Portugal before he ascended the throne). There are several explicit references to Provençal poetry; but when King Dinis says

> Quer'eu en maneira de proençal
> Fazer agora un cantar d'amor (*Canc. da Vat.* Nº 123).

one has the impression that he who so greatly favoured the more popular indigenous poetry is here consciously contrasting it with Provençal poetry. When Alfonso X addresses Pero da Ponte with the words :

> Vos non trobades como proençal
> Mais como Bernaldo de Bonabal (*Canc. da Vat.* Nº 70).

he is probably not casting a slur on the indigenous poetry but merely declaring, rightly or wrongly, that Bernardo de Bonabal was a bad poet. As Dr Nunes says, only two out of nineteen poems by the Galician *segrel* Bonabal can be called popular (Introduction p. 296). If, as may very probably have been the case, the fashion of Provençal poetry in Galicia and Portugal brought the primitive indigenous poetry to the surface, that, to us, is the chief service rendered by Provençal poetry in those countries.

That many of the *cantigas de amigo* and *cossantes* are truly popular and based on an ancient popular literary tradition can admit of little doubt, but to what extent they have been worked up is a matter of contention. Dr Theophilo Braga (in his 1878 edition of the *Cancioneiro da Vaticana*, p. XCVII) considered that these indigenous poems could not be the result of " uma vulgarisação de obra individual " as that would imply " an intimacy between the erudite and the people in the thirteenth and fourteenth centuries such as has never anywhere occurred ". But there was the humble *jogral* to form a link between the people

and the noble patron, who, one may well believe, might soon weary of the monotony of Provençal poetry as translated into Galician and welcome the fresher, more varied and individual indigenous verse. " If we to-day appreciate it, how much more must that have been so when culture was so much less ? " says Dr Nunes (Introduction, p. III) (although surely the higher the degree of culture, the more not the less must the beauty of these poems be felt). Often, however, the noble patron was not in immediate touch with the people. Thus Joan de Gaya takes a *cantiga de vilão* and uses its refrain (Vede-lo cos, ai cavaleiro) in a poem (*Canc. da Vat.* 1043) which he addresses to a bishop's tailor at Lisbon. This fact may be considered in connection with the satirical poem addressed by Martin Soares to a *cavaleiro* " who considered the poems he composed were excellent, as likewise their tunes; and it was not so " (*Canc. da Vat.* N° 965). These songs of yours, he says, have brought true *trobadores* to shame; they please only the common people and inferior *jograes* who play on brass instruments; they are on the lips of the villagers and are popular in the small towns; they are liked by the tailors, the furriers and the millers; but the *trobadores* and ladies prefer " cantares fremosos e rimados ".

More significant is the fact that the same poems or fragments of poems occur in the work of more than one poet. Airas Nunes thus quotes or works up poems by Zorro, and Nuno Fernandez Torneol. To two of Torneol's poems again (C. V. 245 Que coita tamanha ei a sofrer, with its refrain " E pousarei solo avelanal ", and C. V. 242 Levad'amigo) there seem to be references in the beautiful early Spanish lyric, the *Razon de Amor* : " e posamos so ell-olivar ", and " de nuestro amor ementando "). Torneol, who had visited Valladolid, Toledo and Olmedo, may even have been the author of this poem. Other instances might be given of popular poems used by two authors. It was not a case of plagiarism, but of going to a common anonymous or quasi-anonymous source. But in any

case the *cossantes* suggest an immeasurable antiquity in their simplest form; in their original elements, brief cries of the heart, they may truly be said to be as old as man's existence on the earth. Dr Nunes is of opinion that the *cantigas de amigo* of the *Cancioneiros* are the descendants of others, not preserved, composed by the women of Galicia (Introduction, p. 12). Some of them are completely popular, that is composed in imitation of others actually sung by the people (p. 17 and 88). " It cannot be doubted that there existed in Galicia and Portugal an indigenous poetry anterior to the Provençal, and that a considerable number of *trovadores* imitated the forms of this indigenous poetry in their songs " (p. 130). And he goes on to say that he considers that the fragments of song placed by Airas Nunes on the lips of a shepherdess as refrains to her own song (C. V. 454) are " remains of this indigenous poetry " (p. 131). Two of these fragments, however, are by known authors, Torneol and Zorro, and they cannot be said to be more popular in character than many scores of other *cantigas* by Zorro, Meogo, Codax and other authors. It is clear that nothing that we have in the *Cancioneiros* belongs to " the lost primitive poetry of Galicia ", of which Dr Menéndez Pidal speaks, except at several removes. The *cantigas de amigo* are a " género sin duda indígena y antiquísimo " (*Poesía Juglaresca* p. 329). There can be no doubt of their sincerity and genuine inspiration: as Dr Nunes says " ao contrario do que muitos pensam, eu tenho como realmente sentidos, em especial os cantares de amigo " (Introduction, p. 92). They come from the very heart of the people. But perplexity is not at an end if we would prove their popular character from the existence of similar poems interspersed by Gil Vicente in his plays (E prova bem evidente de que elas foram decalcadas sobre outras cantadas pelo povo é que essa mesma contextura se encontra em muitas que Gil Vicente põe na boca dos seus personagens rústicos ", says Dr Nunes in his Introduction, p. 88), or from the existence of popular parallel-

strophed modern poems gathered by Dr Leite de Vasconcellos, or from the existence of the modern popular quatrains. We become a little suspicious when we read the beautiful *cossante* of Vicente's " Tragicomedia da Serra da Estrella " beginning " Um amigo que eu havia "; it is too artistic to be the invention of shepherds, though they might possibly sing it (cf. *Lyrics of Gil Vicente.* Third edition (1925), p. 115 : " It is given as a typical rustic song of the mountain shepherds as they dance and sing, but it bears the hall-mark of Vicente the goldsmith "). Our suspicion is increased when we turn to the extremely rough unliterary character of some other songs in Gil Vicente's plays, that for instance which is given (Hamburg edition II. 448) as typical of the popular songs in the towns and villages :

Nas villas e nas aldeas
Quando as festas se ajuntavão,
Cantigas de mil raleas
Deste compasso cantavão : -

No penedo João preto
E no penedo.
Quaes foram os perros
Que matárão os lobos, etc.

There is nothing here of the charm and poetry of the *cossantes*. The same rough unpoetical character marks the modern parallel songs collected by Dr Leite de Vasconcellos. As to the modern quatrains, Dr Nunes remarks (Introduction p. 11) that, " Se compararmos as nossas cantigas de amigo com as actuais poesias populares, reconheceremos, entre umas e outras, grande, se não completa similhança, quer na igualdade de sentimentos que ambas patenteiam, quer no uso a que se destinam ". Yet after all these quatrains are mere brief cries of the heart rather than composed poems; they resemble rather the original popular *villancicos*, from which lyrics subsequently developed. The refrain of the *cossante* seems certainly to have originated in the

movements of the dance (cf. Introduction, pp. 11-12) and it may also have had some connection with sung rhythmical proverbs. Whatever may have been the exact course and manner of their development, the exquisite *cossantes*, as we have them in the Galician-Portuguese song-books and in the plays of Vicente, are fascinating links which carry us back ultimately to man's first cries of sorrow, longing and admiration and to the primitive songs of shepherds as they leap to keep off the cold (cf. Gil Vicente, II, 459).

Dr Nunes expresses overtly, and also implicitly in his edition, his deep appreciation for this early poetry. This is not surprising, for he has been familiar with these poems for thirty years, and these poems remain as fresh at every new reading of them as the swallows and daffodils in each succeeding Spring : " Esse prazer espiritual que a sua leitura me causava ainda hoje a sinto com a mesma, se não maior intensidade de outrora " (Introduction, p. VIII). The sea, the solitary pilgrim-shrines, the hills, the dark pinewoods of Galicia live in these poems, which a poetical vagueness generalizes and renders immortal. To edit them is not an easy task, and their history since they were first edited by Ernesto Monaci in 1875 has been a very chequered one. The *Canzoniere Colocci-Brancuti*, now in the Lisbon Biblioteca Nacional, arrived too late for Dona Carolina Michaëlis de Vasconcellos to make use of it. Accurate scholarship, knowledge of medieval philology, a sensitive ear for rhythm, are the gifts required of their editor, and these gifts Dr Nunes possesses. His text has been made with great care, it is the work of years. In a sense his edition may be said to have fallen between two stools. It is a critical edition and it is also an anthology, addressed to the women of Galicia and Portugal. It is intended to be widely read and to make these beautiful poems popular; but it also claims to follow the original so far as possible with the utmost faithfulness : " Dei o texto tal qual consta nos apografos ou, melhor, como se me afigurou dever ler-se em ambos, cote-

jando cantiga por cantiga " (Vol. II, p. xi); comparing that is the text of the *Cancioneiro da Vaticana* and the *Canzoniere Colocci-Brancuti*; on the other hand, " da ortografia é que me permití afastarme um pouco, no intento apenas de a tornar mais harmonica e regular " (p. xii). We shall have something to say as to uniformity in his text presently. He considers that the originals reproduce not the spelling of the time of the poems (13th and 14th centuries) but that of the fifteenth century. This does not of course apply to the language itself, since prose lagged behind verse, and the prose of Fernam Lopez, for instance, is very much more modern than the language of the *cantigas*.

We are slowly advancing towards a definitive text of these poems, and towards this Dr Nunes' text is an excellent step taken. It is excellent in itself and excellent in the plan of separating the poetical sheep from the goats. There seems no reason, even when a definitive text is attained, why it should not be divided into two volumes, that mainly composed of *cantigas de amigo*, which provide one of the most delightful collections of poetry in any language, and that containing the other poems, which are partly extremely dull, partly very offensive and partly of historical and social, not literary interest, all of which can be left in a separate volume for the learned. Dr Nunes' edition consists of three volumes, the first (1928) containing the Introduction, the second (1926) the text of 512 poems by 88 poets, and the third (1928) containing commentary, variants and glossary. It is a great pity that the Introduction is riddled with small misprints. Notice of a few of these will show that the word ' riddled ' is scarcely an exaggeration :

Frauenlider (p. 3), Letterature (13) romansosas (25) s'appele, Poitivins (36) age (for âge, 40 et passim) Juglaresa (for Juglaresca (40), Hasting for Hastings (40), soubait (for souhait 43) Encyclopede, Cabham (43) Funk-Brentano (48) Chatelain (57), Funk-Bretano (59), Galeran (54): Galleran 62), poéts (63) nimiumpre (64)

épiquer, troi, tambeau, ou for au, prinches (122), s'acrut, pèlerinag'e, Gelrmirez (123) som for son (140) Boletim for Boletin, poesia for poesía, (*passim*), D. Dinis (233) D. Denis (263), siécle (198), poesie (336), Flammi for Flamini (480). On page 118 a familiar quotation from Silius Italicus has been so badly mauled that an attempt to correct it in the Errata has not perfectly succeeded. A quotation on p. 126 from the *Monvmenta Portvgaliae Historica* (page 344, not 355) has some small inaccuracies and omissions. It was worth noting these points because a reader might suspect from them that Senhor Nunes is not a careful and a learned scholar, which would be a mistake; and because they have some bearing on his text. This text is the best we have got so far of these *Cantigas*; Dr Nunes would not claim for it a definitive character; that can only be reached when every line of his text has been carefully examined by other scholars. Meanwhile a few remarks are given in no carping spirit of criticism but because in poetry of such worth a good text is of far more importance than Plato. Golden rules for such a text must be to follow the original codices closely, to try to get as near as may be to what the poets actually wrote, to attain uniformity of spelling as far as possible, relegating variants to notes at the end or foot-notes, and to burden such slender delicate lyrics as little as possible with accents and other heavinesses. We would reject all accents which are not indispensable to distinguish a word from its homonym : the Portuguese may torture modern Portuguese with accents but they must not impose them on the early *Cancioneiros*. Even more decidedly we would reject such forms as baiozinho (Nunes, vol. II, p. 22) for baiosinho, dormire'-des (p. 71), averê'i (auerey) (in C. V. 406, Nunes, p. 206), o'ir (p. 234), 'ousar (p. 234 : far better write *o ousar*), loução (p. 18, assonant with *amado;* Lang's reading *louçano* is preferable) and almost all the endings in -em, -om and -am. This is a case in which an editor has to decide and, having made up his mind, must record the variants in

notes, and give a consistent text. This is what Dr Nunes has not done. He has made up his mind that the correct form is the ending in -an and -on, but as the original sometimes has the forms in am and -om he copies it in these cases. The result is sometimes picturesque. Possibly a Portuguese editor does not realize how burdensome these forms are to any but a Portuguese reader. On p. 29, for instance he has *tan gram bem* (Lang reads *tam gram bem*; the definitive reading should be *tan gran ben*); he allows *cajom* to rhyme with *perdon*; but we also have *perdom* and *prisom*; where the original omits or abbreviates a refrain or repetition after the first line, Dr Nunes adopts the correct form in -an, and thus we frequently find a sequence such as *gram, gram, gran, gran, gran,* or *non, nom, non,*; *veen, veem, veen, veem* (the original here has *ueen* in the first verse and in the remaining three verses only gives the first word of the line in which the word occurs). The fact is that, as we have seen in the Introduction and may see in the Index (where the forms Joam, Fernan and Juião occur on the same page) Dr Nunes likes a little variety.

On page 38 (C. V. Nº 189), if King Dinis was really guilty of the cacophony " já quê o que ", we should like (accents apart) to retain it; but we cannot blindly follow a copyist whose errors are often obvious and will prefer to read with Dr Henry Lang " ja o que ".

P. 40 (C. V. 191) d'aquest' : é non al. This may be correct; but " d'aquest ' e non al " seems rather more congenial to the quaint and unnecessary repetition familiar in the poetry of both King Alfonso X and King Dinis.

P. 43 (C. V. 195) Ma madre, Usually the original *mha* is given as *mia*; *ma* might posssibly be relegated to a note.

P. 51 (C. V. 203). The addition of *e* in square brackets may be logical but the *pois* repeated (cf. nº 103. C. V. 271) is common enough; the comma after the *e* can only convert it into an interjection.

P. 68 (C. V. 238) mi-am. One would prefer *mi an.*

P. 71 (C. V. 242) en ment'avian (enmētauyā). This is of course possible, but the parallel form in the next verse seems to make *enmentarian* preferable.

P. 75 (C. V. 246) ler. This word is given in the glossary as meaning *praia*; but it may never have existed. There may be assonance instead of rhyme here (*les-atender*) as in the last verse added to this poem.

P. 82 (C. V. 256) sever. This is apparently a misprint for *serei* (the original has *serey*).

P. 111 fihe. A misprint for *filhe*.

P. 119 (C. V. 300) par Deus, se ora chegasse. Senhor Nunes, who usually makes so great a point of following the original, here deserts it, to the regret of lovers of poetry. His reading may be right, but there was an intensity about " par Deus, se ora se ora chegasse " which we miss, even if it was a mere oversight of the copyist.

P. 142 (C. V. 322) eu al rio me vou banhar. Dr Nunes omits the second line of the refrain in the original : al mare; no doubt because it seemed a contradiction in words. The fourth line certainly adds to the music of the poem, and river and sea at Lisbon and in the *rías* of Galicia are not always mutually exclusive.

P. 150 culdasse, a mere misprint for *cuidasse*.

P. 153 (C. V. 336) fremosas en cós. The original has *cos* and the reading *sós* was delightful and gave a more beautiful sense. Dr Nunes requires another syllable for the metre, as in the third, corresponding, line of the next stanza.

P. 234 (C. V. 454). There is certainly no point in printing the last refrain of this beautiful poem in three lines because the ignorant copyist did so and thus murder one of the most beautiful of Joan Zorro's lyrics. The copyist has made a similar medley at the end of C. V. 462, but Dr Nunes has not thought it incumbent upon him to follow him there.

P. 244 (C. V. 517) de o por amig'aver vel falasse comigo.

Vel (for *uel* in the original) is here given as a conjunction (meaning *embora*); but a certain poetical vagueness characteristic of these poems might be better imparted by the reading, strictly in accordance with the original, *u el* (to have him for my love, *where he* might speak to me).

P. 266 (C. V. 606) ca (è) meu ben. This is an ingenious emendation of the unmeaning *camen ben* of the original and is probably right, although the reading *ca ei en gran ben* would correspond better with the *ca ei en gran sabor* of the following verse.

P. 324 (C. V. 723) a Santa Maria ir pois (mi non leixan ir). This repetition of the word *ir* is rather attractive; but of course the missing line might quite well be assonant, something like " pois partiu-se d'aqui ". The " pois mi non leixan ir ", coming to explain " mi non leixan " in two of the verses, is perhaps too much repetition.

P. 347 (C. V. 751) por amo (res muĩ queixosa). Dr Nunes definitvely rejects the reading " por amor da Gloriosa " and departs boldly from the original *glosa* (*glosa*, *Gloriosa*). Yet one thinks it might be maintained. To entreat for the sake of the glorious St Mary would be quite in keeping with the mixed character of love and religion which we find in many of these poems.

P. 349 ler. Cf. supra, p. 75; but here again the form *may* have been *les*. Zorro was rather fond of assonants. Cf. *amostre-forte* in C. V. 758.

P. 352 (C. V. 759) Dr Nunes now accepts the reading " Jus'a lo mar e o rio ".

P. 380 (C. V. 797) Dr Nunes rightly reads Mentir, minha filha, for Braga's *mentis*. The phrase indeed seems to have been proverbial. Cf. *Comedia Doleria* I. ix: " Mentir, hija, mentir, y no tanto ".

Dr Nunes is perhaps less happy in converting *mentir al* in C. V. 168 into an unknown adjective *mentiral* (p. 125) *Mentir*

al (Dr Lang's reading) makes excellent sense and balances the first half of the line.

P. 427 (C. V. 867) Tres moças cantavan d'amor. Cf. p. 414 (C. V. 848) tres fremosas. The two passages give some countenance to the reading adopted by Dr Nunes in C. V. 462 : *tres* (for *tš̄*) of the original. His *tres* better suits the *muiñera* rhythm of line, although one may be a little unwilling to part with the reading " todas, todas, ai amigas ".

P. 458. The new form given to the oldest of the *cantigas*, the short poem of King Sancho I, may not please every critic. Many will continue to think that the first line should be " Ai eu coitada, como vivo " in assonance with *amigo* ; and will wish to read *veo* or *veio*, not *vejo* in the second stanza (cf. C. V. 505 : pois non ven meu amigo).

But the number of minute points to be considered in this text is endless. A few alterations Dr Nunes will no doubt make in a second edition.

Meanwhile he is to be cordially congratulated on having accomplished with such care and scholarship a laborious and difficult task. (Dr Nunes seems to prefer the name Corpancho to Carpancho for the author of eight of these lyrics, although Carpancho would more probably have been altered to Corpancho than the reverse. The word *carpancho* is familiar to readers of Pereda : it occurs in the glossary to " Sotileza " as meaning a sardine-basket).

The congratulation to Dr Nunes should be extended to all lovers of poetry, since now for the first time they have an opportunity of reading these wild flowers of song in a pleasant and easily accessible text. An additional interest of these poems is that they contain a good many similarities to the poems of the Galician revival of the last three quarters of a century.

Aubrey F. G. Bell.

ADOLF SCHAEFFER

A los 83 años de edad falleció el 17 de noviembre de 1928 en Francfort del Meno, después de muchos años de vida retirada, el hispanista Adolf Schaeffer. Originariamente banquero, se dedicó, una vez en posesión de su ingente fortuna, exclusivamente a sus inclinaciones científicas y artísticas. Según se desprende de las dedicatorias de sus libros, era entusiasta admirador de la nación española y de su cultura. Autodidacta completo, eligió como materia principal de sus trabajos la literatura dramática española de los siglos XVI y XVII. Ésta es materia que constituye un verdadero laberinto en vista de la extraordinaria fecundidad de los dramaturgos españoles de aquel tiempo y en ella han logrado penetrar, en opinión de Pfandl, sólo tres personas hasta ahora : Ticknor, el conde de Schack y Adolf Schaeffer. Schaeffer comprendió que si él había de adelantar los estudios sobre la materia más allá del punto en que los había dejado el conde de Schack con su « Historia de la literatura y del arte dramáticos de España », sólo podía hacerlo a base de una abundante biblioteca. Dada la relativa escasez de obras literarias españolas en las bibliotecas públicas alemanas, reunió una biblioteca particular que en lo completo y abundante es única en su clase. Esta colección la formó en su mayor parte, con celo vigilante, en subastas de Londres y París. Algunos volúmenes proceden de la célebre biblioteca de Salvá, tales la rara colección de las « Comedias nuevas escogidas », de la cual adquirió todos los tomos, excepto el XVII y el dudoso XLI. Merece también

mención la serie de más de mil « Comedias sueltas », verdadero tesoro, y la de las comedias de Lope de Vega, completa como pocas, de principios del siglo XVII, de la que poseía 27 volúmenes. Algunas obras son ejemplares únicos, de las que ya no se conoce igual. En 1890 publicó Schaeffer su « Historia del Drama Nacional Español », en dos tomos, que todavía hoy es fundamental. El romanista Gottfried Baist alaba en ella el juicio personal independiente y los amplios conocimientos de la materia. En 1887 publicó con el título « Ocho comedias desconocidas de Don G. de Castro, etc. » (2 vols.) algunos dramas desconocidos que había encontrado en un tomo enigmático impreso de su biblioteca. A su estro poético debemos, además de algunos dramas impresos y un tomo de muy sentidas poesías (1908), la traducción alemana de dos dramas de Diego Ximenez de Enciso : « Der Prinz Don Carlos » y « Die grösste Tat des Kaisers Karl V. » (1887). Cinco ensayos sobre algunos dramaturgos españoles del siglo de oro no están todavía publicados. Otra de sus inclinaciones le llevó al estudio de la historia antigua del Peru. Resultado de esta inclinación es una obra, que tampoco ha sido publicada, sobre la mitología de los antiguos peruanos.

Por iniciativa de Gottfried Baist fue nombrado Schaeffer en 1898 doctor honoris causa de la Universidad de Friburgo de Brisgovia. La Facultad de Filosofía señaló con esta ocasión los sobresalientes méritos científicos que Schaeffer había demostrado con su historia del drama español y con su colección de impresos españoles raros, especialmente del siglo XVII. Agradecido a la distinción de que se le hizo objeto, ha legado su biblioteca a la de la Universidad de Friburgo [1]. Con este legado expresó la esperanza de que « sea la semilla que algún día produzca abundantes frutos en la materia tan grata de la literatura española ». La

1. La Biblioteca de la Universidad de Friburgose complacerá en remitir a los interesados que lo soliciten un catálogo crítico impreso de la biblioteca de Adolf Schaeffer.

Universidad de Friburgo es un centro de estudios hispánicos en Alemania, como lo muestran los nombres de Heinrich Finke, Gottfried Baist, Hanns Heiss. Después de haber adquirido en 1921 la biblioteca de Gottfried Baist, rica en obras españolas, posee hoy la biblioteca universitaria un fondo de literatura española único en Alemania.

Ludwig KLAIBER.

LOPE Y SU DEFENSA DE LA PUREZA DE LA LENGUA Y ESTILO POÉTICO

I

Corresponde a Lope de Vega, sin duda, el primer lugar entre los adversarios del culteranismo. Y fué él precisamente el modelo de dulzura, claridad y pureza que sus contemporáneos opusieron unánimemente a los extravíos cultistas. Frente a la escuela de Góngora, se levantó con no menos orgullo de los discípulos la escuela de Lope. Fueron los grandes caudillos de los dos bandos poéticos rivales. Y como el honor demandaba, nadie luchó con más arrojo que el Fénix de los Ingenios contra las huestes de la poesía nueva. Ganáronle otros, como Jáuregui, en doctrina y puntualidad crítica al hacer la censura del culteranismo, pero ninguno insistió tan continuada y porfiadamente como él en los ataques : su vasta obra lírica, dramática y novelesca está henchida de alusiones, críticas y sátiras contra los *cultidiablescos*.

No creemos que las relaciones, nada cordiales, de los dos caudillos tuvieran mucha parte en aquella posición literaria de Lope de Vega. Muéstrase en todo tiempo un enamorado del arte popular, de los refranes que tan bien conoce, alaba y prodiga en sus páginas, de los viejos poetas españoles, de la lengua patria, de los metros castellanos tradicionales, y en una palabra, de cuanto entrañaba lo puro nacional. Por temperamento y por visión consciente era el poeta de su pueblo, el Poeta de España. Amigo o enemigo personal de Góngora, hubiera sido en todo caso el paladín de lo castizo en el arte y la lengua castellana.

Amigo o enemigo, decimos. Amigos fueron en un tiempo; lo

dice Lope como veremos; lo niegan críticos modernos, respetables pero imaginativos, que han basado en motivos psicológicos la hipótesis de una ceñuda antipatía entre los dos poetas desde que llegaron a conocerse en 1593 en Salamanca o Alba de Tormes. Enemigos, sí, luego, lo más del tiempo. Las hostilidades literarias las rompe,como era de esperarse, el genio burlón y satírico del cordobés, con ocasión de la primera obra de Lope publicada : la *Arcadia*, en 1598. Cítanse en el libro quinto a los grandes poetas contemporáneos; no deja de figurar Góngora entre ellos [1]. Hasta la salida a luz pública de este libro, de ningua alusión escrita cruzada entre ellos tenemos noticia : ni se han cambiado elogios ni censuras. El primero en mencionar al otro, honrándole, es Lope en la *Arcadia*. El primero en el ataque es Góngora. En la portada de dicho libro aparece un emblema heráldico con diez y nueve torres que el autor se atribuía como de su linaje; en mayo del mismo año, ese soñador descendiente de Bernardo del Carpio se digna contraer segundo matrimonio con la hija de un carnicero de la corte, acaudalado pero carnicero. Pues contra el emblema heráldico, y contra el enlace del poeta de los castillos con la hija del matarife, y contra su teatro, todo junto, lanza Don Luis aquel mordacísimo epigrama : « Por tu vida, Lopillo, que me borres... » Este soneto inicia la serie de asaltos personales del ingenio andaluz contra el poeta castellano. Dentro del mismo año de 1598 se pone a la venta *La Dragontea*, y a cierto señor que le envió un ejemplar a Góngora, dirige éste su soneto satírico contra el autor : « Señor, aquel Dragon de Ingles veneno... » Publícase en 1609 la *Jerusalén conquistada*, y la recibe el cordobés con la sonetada : « Vimo, señora Lope, su Epopeia... » En septiembre de 1611 ingresa el Fénix genial y pecador en la orden tercera de San Francisco, y el otro genial y deslenguado escribe entonces el soneto infame : « Que humanos ojos quedarán enjutos... »

Hasta los años de 1613 o 1614 ha soportado Lope en silencio

1. *Arcadia* : *prosas y versos*, ed. Amberes, 1605, págs. 441-442.

las mordacidades de su rival : en silencio literario, pues de verbo ya sabemos como las gastaba el inflamable poeta. Lo cierto es que la primera vez que nombra a Góngora por escrito en aquellos años, no es para devolverle los dardos, sino para hacer su elogio : en 1613 circulan copias manuscritas de las *Soledades* y el *Polifemo* ; divídense las opiniones sobre su mérito o demérito ; pues entonces sale Lope a la defensa del autor con el soneto : « Canta cisne andaluz, que el verde coro... » Del mismo año, o de principios del siguiente, debe de ser la « carta que se escribió echadiza a D. Luis de Góngora » atribuída con fundamento a Lope de Vega, y en la cual se defiende de ataques que le había dirigido Góngora en cierta carta a Andrés de Mendoza. Celebra Lope con sumos elogios la poesía del gran lírico cordobés, pero le acusa de ingrato y maldiciente : « se conoce el odio con que siempre ha mirado Vm. sus costumbres [las de Lope], dèuiendole tan diferentes correspondencias, pues inçitandole muchos que respondiesse a tantas satyras como Vm. le tiene escritas, o permitiesse que sus amigos lo hiziessen, lo mas descompuesto que saliò de su boca en estas vltimas fue decir : « En què me puede a mi ofender quien lo haze a tantos ? » ; i es mui bueno que alaba Vm. su paciencia, despues de llamarle herege i alumbrado, con cifras que le parece a Vm. que las entenderà Mendoça, como secretario de la de Vm., i no los otros. Alabe Vm. su ingenio, señor don Luis de Gongora, su sangre, sus letras, su virtud, su compostura, su patria, su hacienda, su casa, su patio, i sus amigos, pero su paciencia, eso no, pues no le ha quedado en este mundo què maldecir, sin perdonar a sus bienhechores, ni a las ciudades i guespedes donde le han seruido, hasta los rios, telas, i edificios publicos [1]... » Lope no exageraba. La mirada burlona y satírica del Marcial cordobés abarcó a casi toda España, hombres y cosas : su obra misma se lo dirá a cualquier lector moderno. Del año

1. *Obras poéticas de D. Luis de Góngora*, ed. Foulché-Delbosc, t. III, págs. 277-78.

1614 es también la primera mención que Lope hace de Góngora, mención satírica, en su correspondencia con el duque de Sessa.

A partir de entonces, los cambios de alusiones en los escritos de ambos poetas serán frecuentes, y de bien distinta índole en cada uno de ellos : el cordobés seguirá atacando a su rival descubiertamente, nombrándole, ataques fieros a su persona, a sus amoríos con doña Marta de Nevares (que fueron, en realidad amores grandes y trágicos para Lope), a su teatro, a sus libros de versos ; sobre todo ello caerá de vez en cuando algún cáustico soneto o décima de Góngora ; jamás tendrá un elogio para Lope, ni le dará en modo alguno la más leve señal de estimación literaria o personal. Lope de Vega, en cambio, alabará en ocasiones varias a su enemigo, no mencionará su nombre sino con respeto, y hasta en sus censuras del culteranismo hará a menudo una salvedad honrosa para el ilustre cordobés. Se ha repetido por los críticos modernos que Lope temía los pérfidos saetazos de Góngora, y por ello trataba de desarmarle con halagos. Pero ¿ por qué suponer a Lope tan lleno de miedecillos ? ¿ podía nadie temer el verse singularizado ante el público con las sátiras de un escritor que contra tantos otros se revolvía satíricamente, y en tiempo de continuas escaramuza y guerrillas literarias ? ¿ Necesitaba Lope, ídolo de los españoles, del aplauso de Góngora ? ¿ Ni cómo admitir que Lope, arrogante de suyo, se humillase a hacer la alabanza hipócrita de quien le maltrataba con grandísimo desprecio de su persona y de su obra ? Y, finalmente, ¿ cómo suponer a Lope tan ciego que se pasara diez o quince años esperando desarmar a un enemigo que no cesaba en sus acometidas ? Si poniéndose en su lugar, ningún crítico se confesaría tan temeroso y acobardado, ¿ por qué suponerlo en aquel espíritu valiente en todo lo demás ? Un biógrafo distinguido de Góngora declaraba hace poco que Lope no desaprovecha ocasión de mortificarle « en sus comedias, en las fiestas de San Isidro y dondequiera » [1]. Podía el cordobés sen-

1. Miguel Artigas, *Don Luis de Góngora y Argote : biografía y estudio crítico*, Madrid, 1925, p. 141.

tirse, en efecto, mortificado por los ataques del madrileño contra el culteranismo ; pero es lo cierto que Lope a quien ataca no es a Góngora (salvo contadísimas ocasiones), sino a sus discípulos. Tampoco vemos ningún doble juego en Lope, censurando y alabando alternativamente, y aun simultaneamente, a su rival ; ni tenemos por razonable que ello se atribuya a contradictorias indecisiones, hijas de un carácter débil e impresionable. Todo esto se ha basado en fundamentos muy débiles, si no caprichosos. Y lo que clarísimo nos parece es que Lope, al par que reconocía y elogiaba las facultades poéticas del gran cordobés, censuraba a los que sin el genio del maestro, le imitaban perversamente : su posición crítica es la misma que la de un lector de gusto en nuestro tiempo. Suponer otra cosa equivale a tratar de leer el pensamiento íntimo de Lope, y hacer al par caso omiso de sus obras.

Bien conocidos son los ataques de Góngora contra Lope. Veamos ahora cómo le correspondió éste. En 1617 está fechada su comedia *Lo que pasa en una tarde*, en cuyo acto primero hay una referencia laudatoria para

> la pluma del cordobes
> Gongora, ingenio eminente [1]...

De una seductora letrilla de Góngora saca Lope el título de su comedia *No son todos ruiseñores*, en cuya jornada III cita la primera estrofa de tal composición [2]. Y de un celebrado romance del mismo sale el título de *Un pastoral albergue*, comedia atribuida a Lope, en la cual hallamos nueva alusión al maestro cordobés, llamado allí Lisardo :

> tan levantado y tan noble
> espiritu, que la gente
> por deidad le reconoce [3].

1. Nueva Edición de la Academia Española, t. II, p. 300.
2. Ed. de la Academia Española, t. XV, p. 115.
3. *Ibid.*, t. XIII, p. 356.

En el teatro de Lope, la más antigua alusión satírica a los culteranos, de fecha cierta, se encuentra en la jornada II de *El desdén vengado*, comedia firmada en 1617 :

> Hablar en prosa y en verso
> desde que el hacha brillante
> calce coturnos de fuego
> en aurorizantes nichos,
> si reiterados, no tersos [1].

Ninguna de las comedias de Lope de fecha conocida, y con alusiones culteranas, es anterior a 1617. En la *Segunda Parte de las Rimas*, publicadas en el tomo de *La hermosura de Angélica* (1602), tiene una sátira contra los poetas malos y afectados (*Epístola a Gaspar de Varrionevo*), contra aquellos precursores de los gongoristas que tenían el prurito de singularizarse con nuevas maneras de decir, de pocos entendidas, y de los cuales ya venían quejándose algunos escritores del siglo XVI como Ambrosio de Morales [2]. Lope, en posteriores ataques al culteranismo, no cesará de lamentar su latinización del lenguaje, pero en la *Segunda Parte de las Rimas*, como aun no había nacido la poesía nueva, y tiene sólo en cuenta la afectación de ciertos escritores, que en todo tiempo se hallan, aprueba la españolización de voces latinas : « Pues espantarse de que vn vocablo Latino se Españolize, no se por qué, que el mismo Ariosto le tomò Español, quando dixo : *Soprame questa empresa tutta quiero* [3] » Y en el *Arte nuevo de hazer comedias* (versos 264-265) pedirá que no se ofenda el lenguaje dramático con « vocablos exquisitos » : si para entonces hubiese reconocido ya la existencia del culteranismo, es muy probable, por no decir seguro, que le hubiera aludido en tal pasaje.

1. *Ibid.*, t. XV, p. 425

2. *Discurso sobre la lengua castellana* (1546), en *Las obras del Maestro Fernán Pérez de Oliva*, Madrid, 1787, t. I, p. XXX.

3. *La hermosura de Angélica*, Madrid, 1602, fol. 250 v.

II

Sigamos ahora a Lope en su defensa de la lengua y ataques al culteranismo conforme al orden de publicación de sus obras, y no según las fechas en que cabe conjeturar que fueron escritas: cuando la composición sea muy anterior, en su lugar lo consignaremos.

El 19 de mayo de 1620, con ocasión de las fiestas a la beatificación de San Isidro, celebróse un certamen o justa poética en Madrid. Fué Lope elegido su fiscal o presidente. Y, a cargo suyo, salió immediatamente un libro del certamen : *Justa poética y alabanzas justas... al Bienauenturado San Isidro en las fiestas de su beatificacion*. La introducción de Lope y varios trabajos suyos leídos en la justa con el seudónimo del Maestro Burguillos abundan en comentos y censuras de la nueva poesía, en su mayoría de tono burlesco. El desdén con que los amigos de Góngora miraban la poesía antigua española, contrastando con su rudeza el primor y cultura del maestro cordobés, llévale a Lopé a tratar en el prólogo la cuestión de si los antiguos poetas españoles fueron o no más excelentes que los modernos. Su dictamen, que no fueron inferiores. « Porque de las sentencias, concetos y agudezas arguyen que, si alcançaran este genero de versos largos que Garci Laso y Boscan trasladaron de Italia, no fueran menos habiles en escriuirle que los que agora le exercitan... Quando bueluo los ojos a las agudezas de los Poetas Españoles antiguos, considero que en este tiempo fueran aquellos ingenios marauillosos... ; aunque a los confiados desta edad les parezca facil, diganme los que mas lo son, en que estudiado (y como ellos dizen culto) soneto o cancion tendra ygual este pensamiento de los antiguos :

Ven muerte tan escondida [1]...

1. *Justa poética y alabanzas justas que hizo la insigne Villa de Madrid al Bienauenturado San Isidro en las fiestas de su Beatificacion, recopiladas por Lope de Vega Carpio*, Madrid, 1620, fol. 1.

Y continua Lope la cita de trozos poéticos de los antiguos con suma alabanza; justa observación hace cuando, reconociendo las desigualdades grandes que se notan en el *Cancionero general*, agrega : « pero lo mismo sucederia aora si a bulto se imprimiessen las obras de todos los Poetas deste siglo [1]. » Rudo se hallará el lenguaje de los antiguos cancioneros, pero con divinos pensamientos, con donaires y agudezas admirables : « Contraponer a la antiguedad de sus obras las de los modernos no es justo, pues lleuan las armas auentajadas de la pureza a que ha llegado nuestra lengua con tantos ornamentos y hurtos, que casi llega a ser en algunos nimia y enfadosa, en otros dulce, graue y limpia del poluo destas nuues que la escurezen [2]. » Entre las cédulas jocosas que era costumbre leer en tales certámenes, y en las academias literarias, tiene nuestro poeta varias asestadas a los cultistas : « Vn Poeta Arabigo se ha conuertido a la fe de nuestra lengua Castellana ; estara a la puerta en habito de catecumeno ; vuessas mercedes le hagan caridad, para que otros se animen a tomar su exemplo [3]. » Dice otra cédula : « Dos Poetas Peregrinos van al monte Parnaso a visitar las fuentes Caualina y Iumentina, por voto que hizieron estando enfermos de la cabeça [4]... » He aquí otro poeta caído en manos de aquéllos antes de su curación : « Vn Poeta cautiuo en poder de Poetas Hugonotes, donde estuuo cerca de serlo si Dios no le tuuiera de su mano, passa con gran necessidad a su tierra, donde entiende que no ha de ser bien admitido; va en compañia de otro Poeta Armenio; vuessas mercedes ayuden a su rescate... » Y, finalmente, todos los tales reunidos : « En el Academia de los Poetas legos ay disparate plenissimo, murmurando lo que quisieren por la paz y concordia de los Poetas Christianos : ganase hasta puesto el sol, porque despues todo hombre guarde

1. *Ibid.*, fol. 2 v.
2. *Ibid.*, fol. 4 v.
3. *Ibid.*, fol. 10 v.
4. *Ibid.*, fol. 11.

la cabeça [1]. » No deja de señalar más adelante, en festiva composición, las tinieblas de la poesía nueva :

La Poesia desta edad
a mi intento se acomoda,
que es Hieroglyficos toda [2].

El abuso del hipérbaton, frecuentísimo y molesto en aquella poesía, le sugerirá una muy graciosa comparación :

Y pues está nuestra lengua
ya con tan honradas galas,
no la vistays de remiendos
con ignorante arrogancia :
mirad que al cielo se quexa
la pureza Castellana,
que esté en Xetafe el conceto
y en Vizcaya las palabras [3].

Y a la oscuridad, abuso de licencias y ser todo viento y humo, irán destinadas las siguientes redondillas :

Huuo Poetas Esfinjes
buenos para Edipo y Thebas,
con enigmaticas frasis,
con enfaticas licencias.
Monoculos de reboço
con sus capotes de mezcla,
y en laberintos de paja
concetos de ataracea.
Alquimistas sin Mercurio,
philosofales quimeras,
que bueluen aire la plata,
y con el humo se ciegan [4].

En el mismo año de 1620 sale la *Parte Catorze* de las *Comedias*

1. *Ibid.*, fol. 11 v.
2. *Ibid.*, fol. 96 v.
3. *Ibid.*, fol. 109 v.
4. *Ibid.*, fol. 125 v.

de Lope, y en su prólogo reprende el afán de latinizar, « aunque nos descuydemos de saber romance », aboga por la pureza de la lengua, de « mi lengua, tan noble, copiosa y rica como todas », y se burla de los pedantes que la tienen por baja para la expresión de altos conceptos.

El primer libro de Lope que debió de mortificar vivamente a su rival arrogantísimo es *La Filomena, con otras diversas rimas, prosas y versos* (1621), libro que comienza con la defensa del ruiseñor, que es Lope mismo, contra las acometidas del tordo, no otro que el satírico sin ventura Pedro de Torres Rámila. La cuestión del culteranismo parece preocupar ahora, más que nunca, el ánimo de nuestro poeta : en la defensa de la pureza del estilo poético, se ha visto tan maltratado por los amigos de Góngora, que la cuestión de principios semeja ya cuestión personal, y sus ironías y donaires vibran con acentos de cólera. En su epístola a D. Francisco de la Cueva, aquí por vez primera publicada, tras hacerle notar que en castellano le habla, y « no os assombre », admírase de que siendo el Tiempo un anciano, tenga imprudencias de mozo al gustar tanto de las cosas nuevas : y tales novedades bien claro nos dice que son las del culteranismo [1]. Más adelante, en otra epístola poética, la dirigida al Dr. Gregorio de Angulo, toma a risa los extravíos cultistas, el desdén con que los de la nueva escuela miran a Garcilaso, su latinización del castellano, sus paradojas y desatinos, sin los cuales no es posible parecer poeta (culterano),y afinando la puntería contra Góngora, que tan admirado y agasajado era de algunos grandes señores de la corte, agrega :

> Tal vez vna palabra, como cuña,
> de Hebreo y Griego, es cordial bocado,
> y sea de Vizcaya o Cataluña,
> Que no la entenderan, y acreditado
> quedareys en estremo, como alguno
> que tiene mas de vn Principe engañado [2].

1. *La Filomena...*, Madrid, 1621, fol. 109.
2. *Ibid.*, fol. 117.

¿Quién podía ser este escritor que tenía a más de un príncipe engañado con su nueva poesía, sino Góngora? No Villamediana, que era él mismo gran señor o príncipe. No Paravicino, de quien siempre habla Lope en sus obras con ternura y devoción fraternas. Era ciertamente Góngora, el de gustos aristocráticos, el bienquisto con la nobleza. En carta conocida, de septiembre de 1617, decía Lope a su dueño y camarada en correrías amorosas, al duque de Sessa : « Estos dias he passado mal con los de la nueva poessia. No se que ha de ser de mi; pero leerele a V. exa. quando le vea una carta que le escrivi y no se la he dado, ni copiado del original, porque me arrepenti de haberla escrito y estudiado, conociendo que disponia mi quietud a las arrogancias y desberguenças de sus defensores [1], que estos aun no faltaron a Luthero, *y por la mayor parte señores*. Dios guarde a V. exa., que assi sabe conocer y distinguir la verdad entre las tinieblas de la soverbia y novedad de los nombres [2]. » También Pellicer refiere de Góngora su comunicación con los grandes señores : « Llamado a esta Corte de grandes Principes, los gozò familiares, i estimadores mucho [3]. »

Sigue luego en la epístola para Angulo, en *La Filomena*, una lista de voces culteranas, o que por tales las tenía el autor :

> Y advertid que el vocablo se entremeta
> verbi gracia, boato, asumpto, actiuo,
> recalcitrar, morigerar, selecta,
> terso, culto, hembrion, correlatiuo,
> reciproco, concreto, abstracto, diablo
> epico, garti pundio y positiuo.
> Iugareys por instantes del vocablo,

1. Esta carta es probablemente, como supone La Barrera, la que Lope publicó cuatro años más tarde como *Respuesta* al *Papel que le escribió un señor destos Reynos*, y no la carta « echadiza » atribuida a Lope, que debió de ser escrita hacia 1614, a raíz de la circulación manuscrita de los dos poemas mayores de Góngora, o muy poco después.

2. La Barrera, *Nueva Biagrafía*, págs. 280-281.

3. *Vida menor*, en *Obras poéticas de Góngora*, ed. cit., t. III, p. 294.

como dezir, si se mudó en ausencia,
ya no es muger estable, sino establo.
Que en la Corte no piensan que ay mas ciencia
que hablar en gerigonça estos diuinos
y andar con la Gramatica en pendencia.

Haremos notar asimismo que en la enumeración elogiosa de poetas de dicha epístola brilla por su ausencia el nombre de Góngora. En la dirigida a Elisio de Medinilla alude el autor a un cierto poeta, andaluz, maldiciente, retador, que habla bien sobre caballos (y sabido es la afición que les tenía Góngora y lo mucho que de ellos entendía):

...Que no se me da nada que en la rueda
sobre la popa del gigante santo,
papagayo Andaluz hablando exceda.
Pues vos sabeys que nunça ofende tanto
quien habla por costumbre en lo que ignora,
que mas que en sus iguales ponga espanto.
Bien aya la que agora le enamora,
pues se lleua de aqui tan gran Poeta,
aunque dexe sin retos a Zamora.
Bien habla de la brida y la gineta,
bien pinta cauallitos y veranos,
lepidum caput, repentona seta [1].

¿Se trata aquí de Góngora? Así nos lo parece. Notemos de paso una trivialilad: los adjectivos *gigante... andaluz* los emplea Lope en el *Laurel de Apolo* para designar explícitamente a Góngora, *andaluz gigante* [2]. Al primer terceto no podemos hallarle más sentido que como alusión a las fiestas de San Isidro, el « gigante santo » a cuyo certamen poético se habían abstenido de concurrir los amigos de Góngora (salvo Villamediana), acaso por ser Lope su fiscal, y contra el cual se desató con motivo de la justa toda la ira de los cultistas.

1. *La Filomena*, fol. 123.
2. *Laurel de Apolo, con otras rimas*, Madrid, 1630, fol. 72 v.

Pasando algunas páginas más, damos con la epístola a D. Diego Felix de Quixada, donde tras celebrar la memoria de Garcilaso y de Herrera, añade :

> Laberintos Emphaticos escriua
> Poeta Minotauro, que no importa,
> redime el tiempo, la verdad cautiua.

Y concluye con un

> Confundase el estilo Babilonico.

En otra epístola, al Conde de Lemos, tiene también un recuerdo para el modo enfático y para aquellos que del habla común desvían :

> de tal suerte la lengua Castellana
> que las frasis Latinas desafia.

Otra carta en verso dirige nuestro Belardo a su Amarilis, donde exclama :

> Bien ayan los Poetas que en estraños
> circulos Enigmaticos escriuen,
> pues por ocultos no padecen daños [1].

Al hacer el catálogo de los libros que guarda su biblioteca, en epístola a Francisco de Rioja, Lope nombra a su rival y parece insinuar su dura condición :

> Aqui don Luys de Gongora, en laureles
> los oliuos del Betis transformando
> para su honor, que no por ser crueles [2].

Había prodigado Lope de Vega, y continuó prodigando en adelante, grandes elogios a los poetas de su tiempo, pero sólo en una ocasión se atreve a designar a uno solo como el mayor poe-

1. *La Filomena*, fol. 147.
2. *Ibid.*, fol. 154 v.

ta de aquel siglo. Y ése no es Góngora, sino el rector de Villahermosa :

En fin en vna edad muchos escriuen,
pero si en esta no ha de auer mas de vno,
(o ! quantos a escucharme se aperciuen),
dixera yo que no llegó ninguno
donde Bartolome Leonardo llega,
aunque se enoje la opinion de alguno...
Tu solo el cetro del imperio tienes
en esta edad por natural, por arte,
con que a mezclar lo dulce y vtil vienes [1].

Más adelante, quejándose de los cultistas, hace una salvedad a favor de Góngora : lamenta los nuevos modos de decir exquisitos que andan en boga, sin propiedad ni enriquecimiento de la lengua castellana, y que no es « sino vna odiosa inuencion para hazerla barbara, mal imitada de quien pudo ser Lipso de los Poetas y veneración justa de su Patria » [2]. Y torna de nuevo al ataque en su canción « A las obras de Francisco de Figueroa » :

...Y pues que no alcançaste
de aquesta edad los barbaros escritos,
y docto nos dexaste
de tu dulçura exemplos infinitos,
enseñen como infusas
estos monstros bastardos de las Musas.
Tu dulce, tu sonoro,
casto, limpio, suaue, finalmente
con mil laureles de oro
diuino en el aplauso de la gente,
sirue de arte, que en mengua
de España han hecho barbara su lengua [3].

Con todo, lo más serio y grave del volumen de *La Filomena*,

1. *La Filomena*, fol. 163.
2. *Ibid.*, fol. 201.
3. *Ibid.*, fol. 214.

sobre esta guerrilla literaria, es el *Papel que escribió un señor destos reinos a Lope de Vega Carpio, en razón de la poesía*, salido al parecer de la propia pluma de nuestro poeta, y su *Respuesta*. La fecha probable de ambos escritos es 1617 [1]. En el *Papel* declara su autor haber leído con gusto « los dos Poemas de esse Cauallero », esto es, las *Soledades* y el *Polifemo* de Góngora, solicitando entenderle con su conocimiento de las lenguas latina y toscana; dudoso está sobre su mérito, aunque reconoce las muchas partes dignas del renombre del autor que contienen ambos poemas; pídele a Lope una opinión acerca del nuevo estilo poético y si es propio de la lengua castellana, pues tan oscuro estilo hace necesario que al publicarse poemas semejantes vayan acompañados de comentos.

En la *Respuesta* dice Lope que se propone descubrir su sentimiento íntimo, « bien diferente de lo que muchos piensan, que dando credito a sus imaginaciones son interpretes equiuocos de los pensamientos agenos [2]. » Parécenos esto alusión a la carta de Góngora que provocó la otra carta « echadiza » que se atribuye a Lope. Y nos fortalece en esta conjetura el párrafo que sigue de la *Respuesta*: « mas ay algunos que a las cosas del ingenio responden con Satiras a la honra, valiendose de la ira donde les falta ciencia, y quieren mas mostrarse ignorantes y desuergonçados, negando lo que escriuen, que doctos y nobles en lo que defienden [3]. »

1. *V.* Millé y Giménez, *Lope, Góngora y los orígenes del culteranismo*, en *Revista de Archivos*, etc., t. XLIV, págs, 310-312.

2. *La Filomena*, fol. 190 v.

3. Lo mismo dirá Jáuregui, más incisivamente, dirgiéndose a Góngora: « Aunque muchos hombres doctos y cuerdos desean con buena intencion desengañar a Vmd. y aconsejarle no escriba versos heroicos, no lo llegan a intentar. Lo uno, porque desconfian de la enmienda; lo otro, por no trabar guerra con Vmd. si recibe mal su consejo; y Vmd. no se desvanezca de que asi le huyan el rostro, que no se infiere de ahi ninguna valentia suya. Si un hombre ultrajara a otros, desafiandolos en publica plaza a reñir con espada y capa, sin duda le aceptarian muchos el desafio; pero si el tal retador señala por armas sendos trapos sucios, nadie seria tan poco limpio que saliese al certamen, ni se

Y teniendo quizás presente la costumbre de Góngora de lanzarle precisamente en forma de sonetos (aparte alguna décima solitaria) sus mortificantes pullas, agrega : « En las Academias de Italia no se halla libertad ni insolencia, sino reprehension y desseo de apurar la verdad ; si esta lo es, qué pierde por que se apure, ni qué tiene que ver el Soneto deslenguado con la oposicion cientifica ? » Mejor manera hay ciertamente de hablar que « responder con desatinos en consonantes, que mas parecen libelos de infamia, que Apologias de hombres doctos. » Y refiriéndose ahora al genio poético del gran cordobés, dice tenerle por « el mas raro y peregrino que he conocido en aquella Prouincia, y tal que ni a Seneca ni a Lucano, nacidos en su patria, le hallo diferente, ni a ella por menos gloriosa que por ellos». Que las relaciones de ambos poetas fueron en un tiempo cordiales, contra lo que se viene sosteniendo, dalo a entender Lope de modo indubitable. Recuerda respecto de Góngora : « de sus estudios me dixo mucho Pedro Liñan de Riaza, contemporaneo suyo en Salamanca. » Y un distinguido crítico moderno, comentando esta frase, entiende que Lope nos deja con deseos de saber « si lo que dijo era bueno o malo [1]. » Laudatorio fué sin duda, ya que Lope agrega a continuación : « Rindio mi voluntad a su inclinacion. » Y esta primera inclinación favorable hacia Góngora fué « continuada con su vista y conuersacion passando a la Andaluzia, y me parecio siempre que me fauorecia y amaua

reputarian de cobardes cuantos lo rehusasen. Asi, las mas veces dejan a Vmd. por señor del campo, viendole empuñar un soneto merdoso y otro peor, y al *minorete* un *monoculo* o *cagalarache*. »(*Antidoto contra las Soledades* (1624), ed. Jordán de Urríes, *Biografía y estudio crítico de Jáuregui*, Madrid, 1899, p. 149.) Enemigo de Góngora es quien así habla, pero su mismo panegirista, Pellicer, en semblanza del poeta (*Vida Mayor*) reconoce que « su donaire llegó a tocar, entre las burlas del graçejo, con las veras de la ofensa, pues no se detenia en los defectos su estilo, sino que se desliçaua a manchar con los rasgos las personas ». (Ed. Foulché-Delbosc, t. III, p. 299.)

1. Artigas, *op. cit.*, p. 33.

con alguna mas estimacion que mis ignorancias merecian » [1]. Menciona luego el autor a varios poetas ilustres, « entre los quales se hizo este Cauallero tan gran lugar, que ygualmente dezia dél la fama lo que el oraculo de Socrates. Escriuio en todos estilos con elegancia, y en las cosas festiuas, a que se inclinaua mucho, fueron sus sales no menos celebradas que las de Marcial, y mucho mas honestas. Tenemos singulares obras suyas en aquel estilo puro, continuadas por la mayor parte de su edad, de que aprendimos todos erudicion y dulçura, dos partes de que deue de constar este arte... : mas no contento con auer hallado en aquella blandura y suauidad el vltimo grado de la fama, quiso(a lo que siempre he creydo con buena y sana intencion, y no con arrogancia, como muchos que no le son afectos han pensado) enriquecer el arte, y aun la lengua, con tales exornaciones y figuras quales nunca fueron imaginadas, ni hasta su tiempo vistas, aunque algo assombradas de vn Poeta en Idioma Toscano, que por ser de nacion Ginoues no alcançó el verdadero Dialeto de aquella lengua, donde ay tantas insignes obras intelligibles a la primera vista de los hombres doctos, y aun casi de los ignorantes. Bien consiguio este Cauallero lo que intentó, a mi juyzio, si aquello era lo que intentaua; la dificultad esta en el recibirlo, de que han nacido tantas, que dudo que cessen, si la causa no cessa [2]. »

No fué Lope el único adversario que reconoció en Góngora una plausible intención al emprender nueva senda poética. Su censor más implacable, Jáuregui, en el *Discurso poético* (1624) contra el culteranismo, que tan acervas sátiras le valió, también lo admite así: « Es, pues, la suma de mi persuasion que el intento original de los autores propuestos, en su primera raiz, es loable, porque sin duda los mueve un aliento y espiritu de ostentarse bizarros y grandes; mas, engañados al elegir los medios, yerran en la ejecucion, tanto que los efectos son vituperables y justamente

1. *La Filomena*, fol. 192.
2. *Ibid.*, fols. 192-193.

aborrecidos; no en parte alguna utiles, antes en extremo dañosos a nuestra lengua y patria, introduciendose en ella tal linaje de escritos y versos [1]. »

Se ha insistido demasiado sobre los males del gongorismo. Todos hemos exagerado sus estragos como calamidad nacional, llegando a decir que mató o a punto estuvo de matar la lírica castellana en el siglo de oro. Antiguos y modernos han examinado con aspereza crítica sus defectos, y no se ha ponderado debidamente lo que contiene de aportación notable y valiosa al progreso de nuestra poesía : su virtualidad lírica, su fina sensibilidad, la valentia en los contrastes, la intensidad de los halagos sensoriales, su tesoro en motivos de belleza, su enriquecimiento de la lengua poética. Y tenemos por cierto que de lo bueno de Góngora tomaron ejemplo sus más ilustres contemporáneos [2]. Y en lo malo, oscuridad, extremado artificio, violencia del lenguaje, sólo le siguieron los poetastros, que tampoco hubiesen podido alcanzar gloria alguna, ni ilustrar nuestras letras, por caminos poéticos más llanos. Pudiera decirse de los escritores de aquel tiempo que, con Góngora, los ricos se enriquecieron más, y los pobres padecieron mayor indigencia. Algo por el estilo debió de penetrar Lope al escribir el siguiente pasaje : « Pero boluiendo al proposito, a muchos ha lleuado la nouedad a este genero de Poesia, y no se han engañado, pues en el estilo antiguo en su vida llegaron a ser Poetas, y en

1. Ed. Jordan de Urríes, *loc. cit.*, p. 221.

2. Por ello nada exagerada nos parece la opinión de Martín Vázquez Sirvela, devoto de Góngora, que antes de 1628 se expresaba en los términos siguientes : « Porque si no nos queremos negar a la razon, sino confesalla sinceramente, ¿ quien a escrito verso en España despues que esta antorcha se encendio, que no aya sido mirando a su luz ? No digo aora de sus bien afectos i los que voluntarios quisieron entrar luego por aquel camino, sino de aquellos desdeñosos y mal contentos que hicieron reputacion de aborrecer su estilo, y con satiras, con invectivas, con libelos y chanzas teatrales testificaron su aversion y mal gusto. » (*Discurso sobre el estilo de Don Luis de Gongora i caracter legitimo de la poetica*, ed. Artigas, *Góngora*, p. 382.)

el moderno lo son el mismo dia : porque con aquellas trasposiciones, quatro preceptos y seys vozes Latinas, o frasis emphaticas, se hallan leuantados a donde ellos mismos no se conocen, ni aun sé si se entienden. Lipso escriuio aquel nueuo Latin de que dizen los que le saben que se han reydo Ciceron y Quintiliano en el otro mundo, y siendo tan doctos los que le han imitado, se han perdido; y yo conozco alguno que ha inuentado otra lengua y estilo tan diferente del que Lipso enseña, que podian hazer vn Diccionario, como los ciegos a la gerigonça, y assi los que imitan a este Cauallero produzen partos monstruosos, que salen de generacion, pues piensan que han de llegar a su ingenio por imitar su estilo [1], mas pluguiera a Dios que ellos le imitaran en la parte que es tan digno de serlo, pues no aura ninguno tan mal afecto a su ingenio que no conozca que ay muchas dignas de veneracion, como otras que la singularidad ha embuelto en tantas tinieblas que he visto desconfiar de entenderlas grauissimos hombres que no temieron comentar a Virgilio ni a Tertuliano [2]... » Considera Lope como fundamento de este edificio de la nueva poesía la transposición, principal causa de la dificultad del sentido, y que los imitadores hacen con más dureza y menos gracia que su modelo. Alaba, claro está, los colores retóricos que tanto hermosean la oración y que en sí nada tienen de enigmas, pero censura su desmedida abundancia : « Pues hazer toda la composicion figuras es tan vicioso y indigno como si vna muger que se afeyta, auiendose de poner la color en las mexillas, lugar tan propio, se la pusiesse

1. En la carta « echadiza » se lee también algo muy parecido ; habla de los imitadores de Góngora, a quienes « sucede lo que a muchos que contrahacen el Latin de Justo Lipsio i escriuen vna lengua tan monstruosa, que ni es Latina, ni Hebrea ni Arabiga. Mas no por esto Lipsio deja de ser aquel diuino inuentor de tan vnico estilo, que es lo mismo que sucede a Vm., vnico ingenio i inimitable. » (*Obras poéticas de Góngora*, ed. cit., t. III, p. 276.)

2. *La Filomena*, fol. 194.

en la nariz, en la frente y en las orejas [1]... » Todo género de tropos y figuras admite por buenos, como hermosuras que esmaltan la oración, mas han de emplearse con discreción y según pida la calidad de la materia y del estilo. Y torna a encararse con la transposición, « la mas culpada en este nuevo género de Poesia », porque de su violento uso proviene la fealdad y tinieblas de los imitadores: hallándola más fácil manera de componer, ya que con ella pasan el consonante a donde bien les plazca, no se toman el trabajo de ablandarla y seguirla con lisura y facilidad.

Hagamos una pausa : dejemos descansar por un momento la voz del maestro. Grave cosa es el hipérbaton vicioso, nada más censurable : lo único que hallamos molesto y sin gusto en los poemas mayores de Góngora. Restitútayese en las *Soledades*, v. gr., el orden regular (como ha hecho un galano erudito, a quien tanto debe la causa de Góngora), y las tinieblas se desvanecen. Es lo que más desagrada hoy, y fué lo que todos los adversarios del culteranismo, no sólo Lope de Vega, señalaron como su más intolerable abuso. Jáuregui reconoce que los asuntos son de ordinario claros y llanos, mas la claridad del argumento se halla entenebrecida con el lenguaje sólo, con incisos prolijos y ambiguos, confundiendo los casos, los tiempos, las personas, multiplicando las metáforas, y sobre todo, « dislocando las palabras y transportando el orden de hablar por veredas tan desviadas y

1. Contra la ornamentación se declaraba, entre otros, el menor de os Argensolas, en los siguientes tercetos :

...Que en sus purezas de un jardin trastorna
lleno el canasto, i con las mismas flores
la encubre, cuando piensa que la adorna.
I embuelto en los poéticos honores
(si la superflua erudicion no cesa)
pereze lo essencial de los amores...

(*Rimas de Lvpercio i del Dotor Bartolomé Leonardo de Argensola*, Zaragoza, 1634, p. 451.)

extrañas, que en muchos lugares no hay cosa mas clara que el no decirse en ellos cosa alguna [1]. » Enfadábanle sobremanera a Tirso de Molina aquellos poemas escabrosos en la primera digestión que necesitan de gramáticos que los interpreten, y los cuales por tener desacomodados con violencia los adjetivos de sus sustantivos, y por contera de la oración los verbos, « merecen, mientras sus autores no cantan la palinodia, ridículas invectivas, como el que convidando a curiosos huespedes les da guisadas las aves con sus plumas y las frutas con sus cascaras, para que primero que entren en provecho al ingenio se quiebren en ellas los dientes del entendimiento » [2]. Francisco del Villar, en carta a un amigo, había defendido la transposición, que, alabada en los autores latinos, no veía razón para reprendérsela a los españoles, sobre todo usándola Góngora con tanto donaire y suavidad. Replicóle el humanista Cascales acertadamente que nuestra lengua no conviene con la latina; natural es en ésta el trastorno

1. *Discurso poético*, ed. Jordán de Urríes, *loc. cit.*, p. 259 *et passim*.

2. *Cigarrales de Toledo*, ed. Said Armesto, Madrid, 1913, p. 167. De Tirso es también la más burlesca satira que se hizo del confuso desorden gramatical de los cultistas : « Poetas deste tiempo (cuyo nombres cayo), estavan assentados en un trono o catedra, y sobre su cabeça unas letras tan corpulentas que desde lo mas distante se permitian leer, y dezian : *Parnaso critico*. Causó novedad el trage de los nuevos dogmatiçantes, porque las coronas de la ingrata ninfa no ceñian sus sienes como se acostumbrava, sino sus cinturas. Pudo ser por llamar a los desta facultad, que tan mal se dan a entender por palabras, bachilleres de estomago. Y aunque curiosamente vestidos, havian mudado el uso hasta en el modo de su adorno, porque traian los baqueros de tela abotonados por las espaldas, las rosetas de las ligas les servian de cuellos y puños, y los puños y cuellos de ligas, las mangas de greguescos y los greguescos de mangas, a imitacion de su poema. Pues si toda su elegancia consiste en anteponer y posponer vocablos, entretegiendo verbos entre adjetivos y sustantivos (que tambien tiene Apolo sus pedantes), del mismo modo les parecio podian critiquiçar sus vestidos posponiendo los unos y anteponiendo los otros. Hasta la misma barca los imitava, porque vogava al rebes, la popa adelante y la proa atras, con no poca risa de los que entendieron la satirica navegacion. Parece que venian los afectados Academicos interpretan-

de palabras, no sólo en el verso, sino también en la prosa, y siendo cosa cierta que ambas lenguas corren por cauces diferentes, « quererlas D. Luis llevar por una misma madre es violentar a la naturaleza i engendrar monstruosidades » [1]. En términos parecidos se expresaba Quevedo al censurar la transposición, justificada en el latín por la calidad y posición de las vocables, pero no en castellano, donde no hay la propia condición de ritmo ; y es el primero en manifestar que « aun desta mala invencion no han sido autores los que presumen de serlo ; que ya habiase escrito esta demasia en España, como se lee en muchas partes del *Cancionero general* mas antiguo, en Boscan y Garci-Laso », a cuyos nombres agrega los de Francisco de Figueroa, Francisco de Aldana, Barahona de Soto y Ercilla [2]. Como los cultistas insistían en que, siendo lícito el hipérbaton en latín no había por qué rechazarlo en nuestro idioma, ya que éste debía gozar de las mismas exenciones y privilegios que aquél, los adversarios no cesan de repetir la misma protesta. Así, el Príncipe de Esquilache escribirá :

No es sentencia si es oscura;
porque en darla lustre y ser,
colocar, no trasponer,
es verdadera cultura,
y es noche sin la hermosura

dose a si mismos unos a otros, con escandalosa confusion de todos, segun lo que declarava un pergamino que rodeava el Parnaso, plaça de su peregrina seta, porque venian en el unas letras:

O somos gallegos,
O no nos entendemos.

Dio la que traia don Melchor, enemigo acerrimo de todo lo que se opone a la claridad y lisura, imitadora de la Naturaleza. Leyeronla y dezia:

Mecene y joylice, barbarismos
de los que no se entienden a si mismos.

(*Ibid.*, pags. 100-101.)

1. *Cartas Philologicas* (1634), ed. Madrid, 1779, p. 104.
2. *B. A. E.*, t. XLVIII, p. 487.

de la luz de la mañana.
Y assi no sigue profana
mi Talia nueua seta;
porque siempre fue Poeta
de la Iglesia Castellana.
Confieso que los Latinos
vsaron trasposiciones,
y partieron las dicciones
con trastornos peregrinos,
que son diuersos caminos
nacidos del propio Idioma:
mas ya quien licencia toma
para vestir como el Cid
o para vsar en Madrid
el traje que vsaua Roma [1]?

En todos los tonos se escucha el mismo reproche, y ya en el burlesco dirá un personaje de Salas Barbadillo con gracia y desenfado: « ¡ El diablo tiene en el cuerpo una poesia llena de trampas y rodeos donde tropieza el entendimiento, las mas veces para no levantarse, y cuando acaso es tan dichoso que se pone en pie, va muy bien descalabrado » [2]. Donaires también sobre el hipérbaton vicioso de los cultistas escribe Tirso en *La fingida Arcadia* (III, 3) y Castillo Solórzano en su romance de instrucción para saber el lenguaje culto, en *Donaires del Parnaso*.

Lope nos aguarda. Tornemos a escucharle. Censura en la *Respuesta* la latinización del castellano, que tanto embaraza la locución ; sufrióla nuestra lengua cuando era esclava de la latina, pero ahora que se ve señora, la desprecia. Frente a la oscuridad de los culteranos, recuerda que la poesía ha de costar gran trabajo a quien la escribe, y poco al que la lee [3]. Nueva excepción

1. *Las obras en verso del Principe de Esquilache*, ed. Amberes, 1663, « A su libro ».

2. *El sagaz Estacio*, ed. Clásicos Castellanos, Madrid, 1924, p. 180.

3. Apunta Lope en varios lugares el hecho bien conocido de que la perspicuidad, y la sencillez con elegancia, es empresa nada fácil. Esta difícil facilidad la hacen notar igualmente, en ataques al gongorismo, varios escritores

legítima en favor de Góngora : « esto es sin duda infalible Dilema, y que no ofende al diuino ingenio deste Cauallero, sino a la opinion desta lengua que dessea introduzir ; mas sea lo que fuere,

de aquel tiempo. Asi, Jáuregui, para el cual la poesia ha de ser tan apacible y fácil que « quien la viere presuma de si que haria lo mesmo, y al intentarlo, se canse y consuma sin provecho. » (*Antidoto contra las Soledades*, ed. cit., p. 170.) Bartolomé L. de Argensola, en epistola a Fernando de Sova Galvarro, recomienda en la poesia la brevedad concisa, la peinada y lisa elocución :

Este que llama el Vulgo estilo llano,
encubre tantas fuerzas, que quien osa
tal vez acometerle suda en vano...

Algo por el estilo dice el Príncipe de Esquilache (Ed. Zaragoza, 1634, p. 444) en cierta epístola al conde de Valdereis :

De pies en los linderos Castellanos,
esto que os digo aqui, borro y escriuo
con puros versos en cultura llanos.
A nadie en ellos de entenderme priuo,
y si es facil o no llaneza tanta,
prueue la mano el culto mas altiuo...
Que vn graue estilo, facil y sonoro
no es cosa que se imita ni se aprende,
ni esta del pendantismo en el tesoro.

(*Las obras*, ed. cit., p. 188.)

Y González de Salas, con la intención en los cultistas, escribe : « Pero ni tampoco deben persuadirse que es facil la empressa de la Perspicuidad, que assi encarecidamente aconsejan tantos hombres insignes ; ni que dexò de ser valeroso el vencimiento de el que llegò a alcançarla. Sepan los que no lo han experimentado, que aquello que les parece que por su blandura i sencillez (como es la formula de el vulgo) *se estaba ello dicho*, es lo que para llegarse a decir costò difficiles porfias, cuidados i desvelos. Cosa es bien advertida que, en tanto que de esta materia pesada nos componemos, lo sutil i elegante de el concepto no puede por medios faciles prestarse a la communicacion. Aquello pues difficil, fuerça ha de ser que a alguno de los dos fatigue, o al que exprime la sentencia, o al que la attiende, i assi no ha de haber duda que si padece el Lector, el Auctor quedo libre ; i que al contrario, el Auctor sudò mucho quando facil se hallò el Lector en la inteligencia ». (*Nueva idea de la tragedia antigua o ilustracion última al libro singvlar de Poética de Aristóteles Stagirita*, Madrid, 1633, p. 93.)

yo le he de estimar y amar, tomando dél lo que entendiere con humildad, y admirando lo que non entendiere con veneracion ; pero a los demas que le imitan con alas de cera en plumas tan desiguales jamas les sere afecto, porque comiençan ellos por donde el acaba [1]. » Dos folios después cita unos tercetos de Herrera, con el comentario que sigue : « Esta es elegancia, esta es blandura y hermosura digna de imitar y de

1. Semejantes salvedades en honor de Góngora, no sólo son frecuentes en las obras de Lope, sino que se hallan asimismo, como era de esperar con justicia, en los escritos de otras censores del culteranismo, v. gr., Castillo Solórzano: « Llegaron a sus manos unos [versos] de algun autor pesado, de aquellos a quienes la rudeza del vulgo llama *cultos*, siendo este nombre tan opuesto al que merecen ; no hablo de particulares sujetos, que en la oscuridad de sus escritos han descubierto elegancias y rayos de ingenio, dando con ellos, admiracion a nuestra nacion y las extranjeras. » (*Tardes entretenidas* (1625), ed. Cotarelo, Madrid, 1908 p. 308.) También Suárez de Figueroa, tras reprobar el nuevo estilo poético, agrega : « permita se impugne esta nouedad su primer autor, si bien lucidissimo ingenio en nuestro vulgar ». (*El Passagero* (1617), ed. Bibliófilos españoles, Madrid, 1914, p. 101.) Y aun los mayores censores, no ya del gongorismo en general, sino del maestro mismo en su segunda manera, no dejan de pagar al mismo tiempo un tributo a sus dotes geniales. Fuera de Jáuregui, ninguno otro formuló juicio más severo del *Polifemo* y las *Soledades* que Francisco Cascales ; pues hasta él le califica de ingenio divino que antes de hacerse príncipe de las tinieblas, había sido príncipe de la luz, « que ha ilustrado la poesia española a satisfaccion de todo el mundo : ha engendrado tan peregrinos conceptos ; ha enriquecido la lengua Castellana con phrases de oro, felicemente inventadas i felicemente recividas con general aplauso : ha escrito con elegancia i lisura, con artificio i gala, con novedad de pensamientos i con estudio sumno lo que ni la lengua puede encarecer ni el entendimiento acabar de admirar, atonito i pasmado ». (*Cartas Philológicas*, p. 78.) Y al par que le reprocha en todos los tonos los versos ciegos y enigmáticos, y el haber engendrado la culterana secta, confiésase, por la parte de su obra que quedaba fuera de tachas, fervoroso admirador del archipoeta de Córdoba: « siempre le he tenido i estimado por el primer hombre i mas eminente de España en la poesia, sin excepcion alguna, i que es el cisne que mas bien ha cantado en nuestras riveras... Si Don Luis se huviera quedado en la magnificencia de su primer estilo, huviera puesto su estatua en medio de la Helicona. » (*Ibid.*, págs. 101 y 108.)

admirar, que no es enriquezer la lengua dexar lo que ella tiene propio por lo estrangero, sino despreciar la propia muger por la ramera hermosa. » Aceptable es una voz latina cuando sea sonora, inteligible y no tenga correspondiente en castellano. Consigna lo mucho que importa al deleite la claridad en los versos, y termina su larga *Respuesta* con un elogio de Góngora que ya había escrito hacia 1614 : « y para que mejor V. Excelencia entienda que hablo de la mala imitacion, y que a su primero dueño reuerencio, doy fin a este discurso con este Soneto que hize en alabança deste Cauallero quando a sus dos insignes Poemas no respondio ygual la fama de su misma patria :

Canta Cisne Andaluz, que el verde Coro
del Tajo escucha tu diuino acento,
si ingrato el Betis no responde atento
al aplauso que deue a tu decoro.
Mas de tu Soledad el Eco adoro
que es alma y voz del Lyrico portento,
pues tu solo pusiste al instrumento
sobre trastes de plata cuerdas de oro.
Huya con pies de nieue Galatea
(Gigante del Parnaso), que en tu llama
sacra Ninfa inmortal arder dessea,
Que como (si la embidia te defama)
en ondas de cristal la Lyra Orfea
en circulos de Sol yrá tu fama . »

Aunque celebrase el genio de su rival, no dejaba Lope de apuntar en frecuentes alusiones su arrogancia, su mordacidad y su errada orientación poética. En la dedicatoria de *El marido mas firme*, escrita hacia 1621, habla de los que se alejan de la propia lengua llevados de su arrogancia y « mueren desamparados de su naturaleza, perdiendo las fuerças que les huuiera dado reconocer la patria [1]. » Esta alusión, velada aquí, la repetirá Lope en *La Circe* dirigiéndola derechamente a Góngora, según veremos. Y recorre toda la

1. *Comedias : Parte Veynte*, ed. Barcelona, 1630, fol. 275.

escala de tonos en sus burlas del culteranismo, desde el ligeramente irónico hasta el más punzante y sarcástico. En la comedia titulada *Con su pan se lo coma*, anterior a 1621, el tono es suave :

— « En un arroyo de perlas... »
— Cómo hay pastor que llorando
con sus lagrimas le aumenta,
de puro cristal las aguas
y de esmeraldas las hierbas?
— Señor, los terminos son
de la poesia nueva
con que escribimos agora [1].

En otra comedia, *Amar, servir y esperar*, compuesta probablemente entre 1618 y 1623, es bastante más desdeñoso :

— ¿Ya te deslizas en culto?
— Por hablar con cascabeles,
que es linda cosa el ruido
aunque no se diga nada,
esta lengua disparada
que tan dilatada ha sido,
tabaco de ingenios es
que los hace estornudar:
toman humo para hablar
y es todo viento despues [2].

Con dureza no menor ataca el mal gusto y peor juico de los que aplauden a semejantes poetas. En el prólogo a la Parte Decimaquinta (1621) de sus *Comedias*, pone en boca del Teatro la siguiente parrafada : « Estas son suyas [de Lope], en la lengua que los Poetas deste año llaman Antigua : caso notable, que tengan muchos por bueno aquello solo que no entienden : creo que tienen razon, porque desconfiando de sus juyzios les parece cosa de poco ingenio la que con facilidad alcança el suyo. Ya saben, se-

1. Nueva Ed. Academia, t. IV, p. 318.
2. *Ibid.*, t. III, p. 235.

ñores, los que leen aquella maxima de Aristoteles en los Topicos : *Omne inconsuetum est obscurum...* » Y en la Parte Decimaséptima, impresa en el mismo año, torna a censurar a los críticos españoles, « que celebran siempre mas lo que menos entienden [1]. »

Mayor importancia aún ofrece la Parte Decimaoctava, por la dedicatoria de la segunda comedia, *La pobreza estimada*. Habíala incluido ya en la lista de la primera edición de *El Peregrino en su patria* (1604), pero claro está que Lope no escribió su dedicatoria sino al ir a imprimirse por vez primera en la Parte XVIII (1623); la Aprobación es del 22 de junio de 1622, y la Dedicatoria, al Príncipe de Esquilache, ha de ser anterior a 1621, año en que éste cesó en su cargo de Virrey del Perú, que había desempeñado desde 1615. Comunícale Lope que después de su partida del reino sobrevino en el Parnaso castellano una estupenda mudanza, una tempestad violenta que pretendió arrasar los templos consagrados y los laureles antiguos ; difícil es entender el juicio de los hombres, pues fueron muchos los que se pusieron de parte de esta nueva poesía o fantástica quimera. « Alguna defensa se ha hecho a esta fiera introduccion de vozes ; mejor huuiera sido oluidarla, pues como violenta injuria de nuestro idioma, auia de ser Ephimera [2]. » Cuenta como los poetas castellanos están divididos en dos bandos « como los Guelfos y Gebelinos, pues a los vnos llaman Culteranos, deste nombre Culto, y a los otros Llanos, Eco de Castellanos, cuya llaneza verdadera imitan. V. E., que no le ha visto, no podra hazer discurso a este nueuo arte : pero le certifico, assi las Musas me sean fauorables, que no tiene todo su Diccionario catorze vozes, con algunas figuras impossibles a la Retorica, a quien niegan que sea el fundamento de la Poetica, digo en las locuciones, que en lo demas ya se que lo es la Filosofia. Es finalmente tan escura, que tiene por Hieroglifico a la puerta la Cabala, y por letra, Plus vltra. »

1. Ed. Madrid, 1621, fol. 235 v.
2. *Comedias* : *Parte Decimaoctava*, Madrid, 1623, fol. 25.

Las fechas en que fueron escritas las censuras y las defensas de este movimiento literario marcan con bastante fijeza su curso. Respecto a la fecha de aparición, las referencias de los contemporáneos son algo vagas, pero de sumo interés para nuestra curiosidad. Hacia 1614 Suárez de Figueroa, el descontentadizo, alaba a los poetas españoles por su ingenio y erudición, y agrega, portador casi siempre de malas noticias : « Algunos siguen de poco a esta parte vn nueuo genero de composicion (al modo de Estacio en las siluas) fundado en escurecer los concetos con interposiciones de palabras y ablatiuos absolutos, sin articulos, aunque cuydadoso en la elegancia de frases y elocuciones. Grandes son las contiendas que causó esta nouedad entre los Poetas de España, contradiziendola por vna parte muchos, come contraria a la claridad elegante, y por otra siguiendola algunos, como exquisita y adornada de Poeticos resplandores [1]. » Dos años más tarde vuelve a escribir que sin duda se levanta en España nueva torre de Babel, « pues comiença a reynar tanto la confusion entre los arquitectos y peones de la pluma [2] ». Antonio López de Vega, en el prólogo de su *Lírica poesía* (Madrid, 1620), habla de « esta guerra civil entre el [estilo] antiguo y moderno », dando a entender por éste último el gongorismo. Afirmaba Quevedo hacia 1630 que « no tiene mucha edad este delirio, que pocos años ha que algunos hipocritas de nominativos empezaron a salpicar de latines nuestra habla, que, gastando de su caudal, enriquecio a Europa con tan esclarecidos escritores en prosa y en verso [3] ». En 1634 Pellicer sostiene que el nuevo estilo, con el cual no había degenerado la poesía, sino alcanzados su perfectión « llegó poco ha... a España [4]. » Lo curioso es que aquella contienda civil que varios autores señalan hacia 1620 la retrasa

1. *Plaza vniuersal de todas ciencias y artes*, ed. Perpiñan, 1630, fol. 370.
2. *El Passagero*, ed. cit., p. 101.
3. *B.A.E.*, t. XLVIII, p. 486.
4. *Obras de Anastasio Pantaleón de Ribera*, Madrid, 1634, Prólogo.

Pellicer en diez años, hablando de Anastasio Pantaleón de Ribera en los siguientes términos : « Sordamente i sin estruendo corrio Anastasio, que el hazer batalla de lo entendido, i lid escandalosa la competencia, aun no auia madrugado en su tiempo : despues de su muerte lo hemos padecido [1].» Sobrevino tal muerte en 1629. Sin duda para el sabio e ingenuo Pellicer no empezó la lid escandalosa hasta que, a raíz de publicarse sus *Lecciones solemnes* (1630), se vió metido en ella de pies a cabeza y zarandeado sin piedad por los anticulteranos.

III

Dos años después de las fiestas de la beatificación de San Isidro, celebráronse solemnemente las de su canonización, decretada por el Pontífice Gregorio XV. Hubo también certamen poético, presidido por Lope, y reunido el 28 de junio de 1622. Pocos meses después sale a luz la *Relación de las fiestas*, hecha por nuestro poeta, y como de tal pluma, la mejor que conocemos en su género. Insertó Lope al principio del volumen un « Capítulo y parecer » de fray Angel Manrique : es un ataque valiente contra los cultos, contra la escabrosidad de su estilo, un grito de guerra contra los « apostatas de la lengua Castellana » [2]. No era trabajo presentado en el certamen, ni relacionado con él o con las fiestas de San Isidro : había sido ya escrito y publicado en otra ocasión ¿ Por qué traerlo ahora para encabezar el volumen de las fiestas ? Pues porque nuestro Lope tiene el corazón lleno de ira contra los cultistas, que le vienen maltratando con violencia desde que publicó el libro de la justa de 1620. Y en el presente, con la obsesión de las ofensas recibidas, se va a desahogar. El Prólogo que sigue, de Lope, está trazado en estilo nada sereno, con denuncia acaloradísima de la soberbia, de la ira y

1. *Ibid.*
2. *Colección de las obras sueltas* (de Lope), Madrid, 1777, t. XII, p. XIII.

viles sátiras personales de sus enemigos, que habían caído sobre él con motivo de la primera justa poética, en la cual había actuado de fiscal. Asi, en la *Relación* cuídase de consignar que en este segundo certamen fué secretario el del Ayuntamiento (patrocinador del certamen), y « no yo, como quieren los descontentos » [1]. Y más adelante insistirá en recordar que en esta ocasión presente no « fui juez, ni secretario, ni fiscal, aunque he sido el blanco de tantos golpes y el sujeto de tantas injurias » [2], y terminará la relación de las fiestas declarándose estafermo de mil locos que por valentía tienen quebrar lanzas en su pecho :

Muchas satiras me esperan,
mas sirvame de consuelo
que me faltan muchas faltas
que sobran en muchos dellos.

Cosa era de esperar, en efecto, con tantos agudos dardos como él arroja en este certamen contra el bando poético rival. Habíanse abstenido los culteranos, excepto el de Villamediana, de concurrir a la justa de 1620. Y en la presente fueron excluidos expresamente, pues una de las leyes de la justa, con franqueza y resolución militar, mandaba así : « Quien no escribiere en lengua puramente Castellana, no se admite [3]. » Caso único de exclusión digamos oficial, de los discípulos de Góngora y del maestro en su nuevo estilo. Y como si esto no bastara, las punzadas burlescas y satíricas de Lope le van dando aún más definido carácter al certamen : certamen poético y anticulterano. Habla de los jueces, de su competencia y rectitud, y se refiere a los poetas quejosos : « y no presuman que para la inteligencia de sus escritos han de bajar del cielo espiritus Angelicos, que es sobervia vergonzosa y condicion ridicula, como creer que se conquista la opinion con arrogancias, sino con vivo ingenio y obras, por quien los conozca

1. *Ibid.*, p. 158.
2. *Ibid.*, p. 316.
3. *Ibid.*, p. 157.

el mundo y les dé nombre eterno y inmortal fama... Ni piensen que hace ofensa a la verdad asentada la novedad exquisita. No quito a la Poesia su libertad, pero certifico a muchos engañados, si valen años deste genero de estudio, que lucian mejor sus escritos en sus naturales fuerzas que en las imitaciones estrañas » [1]. La última frase va ciertamente contra Góngora, según veremos en su propio lugar, cuando topemos con un caso cierto que aclare éste dudoso. Y, en realidad, toda la parrafada nos parece ir derecha al corazón de D. Luis.

Leyó Lope las cédulas de rigor, con que se dió principio a la justa. Tres de ellas son risa de costas para los de la nueva lengua, los poetas « candoreos, ostentones y brilladores » que despachan por un pesquisidor al Parnaso contra los que escriben en lengua común, mientras tres poetas barbados, de la orden de la necesitad, van a rescatar la lengua castellana.

Y ahora, en tanto que la audiencia, compuesta de lo más florido de la corte en linajes, armas y letras, escucha al gran Lope que lee dulce y sonriente más cedulillas que no importan a nuestro propósito, escuchemos nosotros otros donaires a costa de los cultistas en cédulas también, y pragmáticas, compuestas para recreo de alguna academia literaria o de los lectores. « Nos Apolo y las nueve de nuestro Consejo, contra la heretica culticidad y apostasia castellana... », dictan las *Premáticas y leyes que deve guardar todo poeta avido y por aver*, según testimonio de Polo de Medina [2]. En la Academia que reunía el marqués de Fajardo en su jardín de Espinardo, en las afueras de Murcia, el mismo regocijado escritor lee unas cédulas que nos interesan : « ... 3 Esta cedula dize que ha llegado a este lugar vn Maestro graduado en Torre de Babilonia : enseña todas las lenguas, y principalmente la culta, por moderado precio, y a los Poetas de valde ; posa en casa de un amigo... — 5. Esta cedula dize que han lle-

1. *Ibid.*, págs. 159-160.
2. *Obras en prosa y verso*, ed. Zaragoza 1670, p. 68.

gado a este lugar dos Poetas Religiosos que van convirtiendo a nuestra lengua Catolica Poetas Hereges y cultos. Vs. ms. les ayuden con su limosna y cumpliran con lo que mandan los quadros de las animas del purgatorio : *Sacame de aqui, que mañana sera por ti.* — 6. Cierto Poeta que se ha convertido a su Dios y dexado la mala secta culta en que vivia, pide por esta cedula que rueguen a Dios por èl, porque le conserve en su claridad, y a Vs. ms. no los dexe caer en la tentacion [1]. » También Salas Barbadillo, por tener todo género de gracias, y pocos con más sal en nuestro siglo de oro, tiene sus *Leyes y constituciones de la discreción* en la novela de *El necio bien afortunado* : « Que no se hable, con brincos poeticos ni cabriolas retoricas, sino cristianamente, como se lo dictare su conciencia y lo aprendieron de sus padres, que santa gloria hayan... Item, se manda borrar del vocabulario de los entendidos todas las palabras extranjeras, latinas, italianas, portuguesas, gallegas y moriscas, por cuanto la lengua castellana por si sola es bizarra, galante, dulce y la mas aliñada de todas las lenguas [2]. » Nombrando a Salas Barbadillo, va se sabe que hay que nombrar a Castillo Solórzano, pero después, que nunca alcanzó éste la inventiva, la gracia del diseño, el sentido de modernidad y el estilo nervioso y pintoresco del primero. Pues bien, callando nuestra cedulilla sobre estos valores literarios, es el caso que el segundo Don Alonso nos describe en *Tardes entretenidas* a un burlesco tribunal de los cultos, encargado de conferir grados de suficiencia en la nueva poesía. El título del grado de culto va a este tenor : « Primeramente, le damos facultad y licencia *in scriptis* para que en sus obscuras composiciones (sean en el genero de versos que quisiere) no repudie ninguna extranjera voz, inusitada frase, esquisito verbo y extraordinaria novedad, aunque venga todo tinto en latino, griego o italiano. — Item, que las oraciones que escribiere en sus obras las pueda

1. *Ibid.*, p. 14.
2. Ed. Bibliófilos españoles, Madrid, 1894, págs. 324-325.

volver de abajo arriba, y de arriba abajo, y detras adelante, sin que se pueda entender si es oracion activa o pasiva, libres del dominio de la construccion, siguiendo el estilo de los oficiales de la ropa vieja, pues el que compra de su tienda unos calzones no sabe si se derivan de capa, balandran o sotana [1]. » Y en algunas de las tales cédulas y pragmáticas se tiene la cortesía de recordar también a los doctos comentaristas, como se ve por la siguiente de Vélez de Guevara : « Yten, que los poetas mas antiguos se repartan por sus turnos... a recoger los que hallaren comentando, enfermos y perdidos en las *Soledades* de Don Luis de Gongora [2]... »

1. Ed. cit., p. 338.

2. *Academia burlesca que se hizo en Buen Retiro* (1637), ed. Morel-Fatio, en *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, p. 617. No faltaron en aquel tiempo las alusiones nada piadosas a los comentadores de los cultistas, como en el siguiente lugar de Castillo Solórzano, donde se habla de versos gongorinos : « Perdia el juicio nuestro bachiller investigando interpretacion a cualquier verso destos ; y para darles la verdadera a su satisfasccion, decia millones de disparates, como suelen hacer otros mayores ingenios por averiguar sentido donde no le hay. » (*Tardes entretenidas*, ed. cit., p. 309.) Después de salir a luz las *Lecciones solemnes* (1630) o comentos a Góngora hechos por Pellicer, tales referencias satíricas se hacen más frecuentes; así, fray Fulgencio Maldonado en carta a Rodrigo de Carvajal y Robles, dirigiendo ironía a los culteranos, no perderá ocasión de burlarse también de sus comentaristas : « Si vuestra merced, Sr. D. Rodrigo, hecho a que lo tan copioso y crespo de su estilo quiera descender a ver loores de su silva en la humildad del mio, que en esta sequedad y desmayo arrastra, como se ve, por suelos, sin elevaciones, sin circulos, sin enigmas : oiga en buen hora una oracion con todos los verbos de su necesidad, y esos castellanos, naturales, domesticos. Grande alivio a los comentadores desta epistola, que es tan buen año dellos; y porque me desconfiaré yo de que vuestra merced y yo nos veamos con nuestros mismisimos ojos comentados o adivinados, o hechos unas mayas con todos los dijes del barrio, que es lo mismo. Y en verdad, que por entrar en el uso, que le he de dar a vuestra merced sus alabanzas en comento, que es como si dijeramos en jigote, el mas valido de los platos. » (*V.* Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 268.) Y tantas burlas como veras encierran las redondillas siguientes del prócer Esquilache :

Y assi claro sere yo :
sabran todos lo que dixe,

Notemos que las *Soledades*, ayer como hoy, fué el poema del maestro más satirizado por su oscuridad.

Volvamos a la justa poética. Unos versos leídos en ella bajo el nombre supuesto de Pelayo Resura, en realidad de Lope, por hallarse en lengua antigua le dan ocasión a nuestro poeta para

mas no lo que el otro elige,
que por si me comentó.
Que vn docto Comentador
(el mas presumido digo),
es el mayor enemigo
que tener pudo el Autor.
Y es de su ingenio el primor,
vender lo que dize caro,
encarecer su reparo,
ostentar gran variedad,
huir la dificultad,
y hazer oscuro lo claro.

(*Las obras*, ed. cit. « A su libro ».)

Con mucho donaire y tino se describe al más famoso comentador de Góngora en la *Academia burlesca del Buen Retiro* : «...se descubrio por ultimo abenturero Don Joseph de Salas Pelliçer, coronista de Castilla i de Leon, segun el diçe. Benia en un cavallo de color obscuro, y deçia un retulo que le salia de açia la gana : yo le comentaré. Traia el *Poliphemo* de Don Luis de Gongora debajo de el lado siniestro. Apuntavale con el dedo segundo de la mano derecha con un retulo que deçia : él se entiende. Llevava en las espaldas siete lenguas pintadas, pero no savia lo que traya, porque algun poeta se las devio de poner por maça. Luego, luego le tuvimos por Calepino, despues, despues por savado, de alli a rato por el secretario de lenguas, pero la letra y la divissa nos desengañaron presto. Traia un phenix pintado con ceniças y una letra sobre él que decia :

« No he de bolver a naçer
a ſee de Phenix honrrado,
asta que me hayan sacado
del libro de Pelliçer. »

(Francisco de Rojas, *loc. cit.*, págs. 666-667.)

Broma nada más fué en esta ocasión, pero fiera sátira en muchas otras ocasiones en que nuestros ingenios no estaban de tan clemente humor, le

disertar sobre lo que entiende por pureza de la lengua : lengua pura es aquella « que con toda perfeccion de su Gramatica hablan los hombres que, dejando su aspereza, usan la facil hermosura de que esta adornada... Hablar puramente castellano es usar aquellas locuciones y terminos que sufre su dialecto, y no con quatro phrasis andar toda su Poesia al torno, diciendo siempre una misma cosa, con que parecen papagayos de su inventor, o que se prestan los unos a los otros las mismas palabras » [1]. No quiere que la poesía no tenga adorno, ni que se usen de voces bajas, sino que se levante la sentencia en lengua puramente castellana a una locución heroica ; que sea clara, no oscura, y ni humilde ni hinchada ; no sólo en ello está el daño, sino que « por levantar el estilo a locuciones altas, escriben desatinos barbaros, quedando sus composiciones sin dulzura y sentencia, sin cuerpo y alma, dando a beber penado a los hombres doctos, confusion y desconfianza a los ignorantes. Yo confiesso que lo soy, pero no tanto que como a Indio me engañen con cuentas azules y cascabeles de azofar, que es lo mismo que esta nueva Poesia, *colores y ruido*; y cierto que he sabido de hombres doctos, que llevaran en paciencia la ofensa a nuestra lengua, si hallaran diferencia en sus escritos : pero como he dicho, es tan miserable este linaje phantastico, que no tiene todo su Diccionario quince voces ». Semejante pobreza de vocablos en los cultistas la señala Lope en alguno otro lugar, como en la dedicatoria de *La pobreza estimada*. Y a continuación se dirige recto y a fondo a Don Luis : « llamanse *Cisnes*, y a nosotros *palustres aves*, *turba lega*, que ignora

valieron a Pellicer sus comentos : sátiras y enemistades. Con fundamento pudo decirle Tamayo y Salazar, al dedicarle la *Fábula de Ecco* : « I aunque alguno me notará de ignorante porque busco su amparo de v. m. quando quiero huir los ceños de los maldicientes, i desatinar las calumnias, siendo assi que el mismo a quien me acojo es el blanco de todas ellas, i en quien con particular punteria le esta siempre amenaçando la malicia...» (A continuación de *Obras de Anastasio Pantaleón de Ribera*, Madrid, 1634, fol. 212 v.)

1. *Loc. cit.*, p. 232,

el estilo Atico y la erudicion Romana ». Recuérdese el soneto de Góngora « A los apassionados por Lope de Vega » :

Patos de la aguachirle Castellana,
que de su rudo origen facil riega,
i tal vez dulce inunda nuestra Vega,
con razon Vega por lo siempre llana :
Pisad graznando la corriente cana
de el antiguo idioma, i *turba lega*,
las ondas accusad, quantas os niega
Attico estylo, erudicion Romana.
Los *cysnes* venerad cultos, no aquellos
que escuchan su canoro fin los rios ;
aquellos si, que de su docta espuma
vistiò Aganippe. Huis ? No quereis veellos,
palustres aues ? Vuestra vulgar pluma
no borre, no, mas charcos. Zabullios [1].

La alusión de Lope permite fijar, a nuestro juicio, la fecha del citado soneto de Góngora, como escrito a raíz de la justa de la beatificación de San Isidro (1620), cuando tantas alabanzas prodigaron al Fénix sus apasionados, y tantas diatribas los enemigos, y tan general, en fin, se hizo el asalto al campo culterano : al escribir la *Relación* de 1622 parece tener Lope sólo en cuenta los ataques recientes de los descontentos de la justa anterior, y a ellos hace continuas referencias, digamos, de actualidad.

En dos poesías del certamen parodia Lope el estilo de los cultos, en una sola estrofa del Combate Séptimo [2] y en cuatro estan-

1. Ed. Foulché-Delbosc, t. III, págs. 5-6.
2. He aquí la estrofa :

Afectaré camisas
cuyo candor a Phebo libre nieve,
y con quatro cornisas,
bonete en Español, las Nymphas nueve
visitaré quotidie,
que todo culto mi fulgor envidie.
(*Loc. cit.*, p. 327.)

cias del Octavo Combate [1], agregando por vía de comentario a estas últimas : « De priessa debia de estar el Maestro Burguillos [seudónimo con que las firma], pues se valio de la nueva Poesia en estas ultimas *Canciones*, en cuyo estilo no hay que detenerse, porque no se desecha termino que llegue a la imaginacion, por desaforado que sea... », y en que se olvida lo principal, la sentencia, el alma de la idea, sin la cual y sin buena elocución y compostura de palabras convenientes no es posible hacer un magnífico poema. Y en la poesía final de la *Relación* torna a encararse con los de la nueva lengua :

O tantos como escribis,
metaphoricos Silenos,

1. Dicen como sigue :

Brillen diamantes y oro
sobre vuestras crucigeras abarcas,
no ya cisne canoro,
ostenten su rigor con vos las Parcas,
vivid, y mueran ellas,
bebiendo soles y calzando estrellas.
No flores, sí diamantes,
no margaritas quantas Alva inunda,
mas rayos coruscantes
con que su efigie intonsa el sol circunda
adornen la tiara
que examina tres orbes en su cara.
Con tan alto os deseo
afecto el cielo, que a triumphante sede
vislumbres bruxulea,
lucernas liba y esplendores cede,
cantando a voz sagrada
instrumento de pluma solfa alada.
Estas riberas, quales
no juncos, si candor con nieve halaga,
no rosas, si corales
Manzanares veloz, que al Tajo amaga,
afectan hymnos; quantos
celicolas alla respiran santos.

(*Ibid.*, págs. 347-348.)

calidades sin substancia,
abstractos sin los sujetos,
dejad la palestra limpia
de tanto barbaro enredo,
que quiere Apolo premiar
los Castellanos conceptos.

Condensa, finalmente, su parecer en la siguiente redondilla :

No niego la exhornaçion,
ni las figuras les niego,
la moderacion alabo,
y los excessos condeno.

IV

En una comedia de fecha incierta, pero sí muy anterior a 1623 (según Lope mismo declara), en *El capellán de la Virgen*, había hecho ya nuestro poeta la parodia de los cultistas, no de sus varios abusos del lenguaje, sino de uno solo, la transposición, la que especialmente desagradaba a Lope como a los modernos; más que parodia de los discípulos de Góngora, lo es de éste mismo, ya que alude a sus comentaristas, los únicos que por tener la contracifra podrán interpretarlo :

— ... Porque yo soy un poeta
fantastico, con lenguaje
diabolico, de un linaje
que aquel solo lo interpreta
que tiene la contracifra;
que hay temerosos discretos
de que entiendan sus concetos,
y escriben versos en cifras..
Ines, tus bellos, ya me matan, ojos,
y al alma, roban pensamientos, mia,
desde aquel triste, en que te vieron, dia,
con tan crüeles, por tu causa, enojos.
Tus cabellos, prisiones de amor, rojos,
con tal, me hacen vivir, melancolia,

que tu fiera, en mis lagrimas, porfia,
dara de mis, la cuenta a Dios, despojos.
Creyendo que de mi no, amor, se acuerde,
temerario, levantase, deseo
de ver a quien me, por desdenes, pierde.
Que es venturoso, si se admite, empero,
esperanza de amor, me dice, verde,
viendo que te, desde tan lejos, veo [1].

Y más adelante, en la misma comedia, tiene una referencia al *Polifemo* que parece escrita cuando, reciente aún la publicación manuscrita del poema de Góngora, más enconados andaban los ánimos y más violentas las disputas entre apologistas y agresores. Por ello, cabría conjeturar la fecha de *El capellán de la Virgen* como de 1614, poco más o poco menos. La referencia en cuestión es la que sigue :

¡ Estad alerta, garrote,
que en topando algún blasfemo
del gigante Polifemo,
no esta seguro el cogote [2] !

En fecha ignorada, pero anterior probablemente a 1620, en que las relaciones de Góngora y Lope quedan rotas abiertamente por parte de ambos, y desde luego, antes del año 1623, el dramaturgo le dedica al lírico cordobés su comedia *Amor secreto hasta los celos*. Confiesa el autor « mi inclinacion a sus letras y virtudes, tan dignas de admirable veneracion y respeto en los mas seueros juyzios ; verdad que no ha negado jamas mi conocimiento » [3]. Mas en esta dedicatoria, como en otros elogios a Góngora, tiene Lope una justeza de expresión, un laconismo, cual si meditase cada palabra, en contraste con su exuberancia

1. Ed. Academia, t. IV, págs. 469-470.

2. *Ibid.*, p. 487. Veáse sobre el citado soneto de *El capellán de la Virgen* en relación con el aludido en la carta « echadiza », las *Notas gongorinas* de Millé y Giménez, en *Revue Hispanique*, t. LXVIII, págs. 207-215.

3. *Comedias : Parte Decinveve*, ed. Valladolid, 1627, fols. 23 v.-24.

habitual al celebrar a los demás escritores contemporáneos, si exceptuamos a Tirso y Calderón. Y aunque dedicada a Góngora, no falta en el texto de la comedia alguna alusión humorística a las transposiciones del estilo culterano.

Una graciosa parodia de Lope sobre este abuso acabamos de ver. Y varias más tiene. Los poetas de aquel tiempo, en particular los jocosos, gustaron mucho de hacer parodias de los versos culteranos. De las mejores es la *Canción lúgubre al húngaro Tiburcio en la opresión de Smirna*, de Jáuregui, en la cual imita burlonamente la canción de Góngora « En roscas de crystal serpiente breue... », terminando así la del primero :

> Cancion, al que indignare
> tu voz altiva y silabas tremendas,
> dile que en silogismos no repare,
> que no te faltará de quien lo aprendas :
> basta que tu me entiendas,
> y que el lenguage culto
> muchos no le distinguen del oculto [1].

Menos artísticas, pero de chispeante buen humor, son las varias parodias que compuso Polo de Medina, y entre ellas, una de las más largas del género, el *Romance culto* [2]. En romance también está una de las imitaciones satíricas de Quevedo, su *Ejemplo hermafrodito*, contra el culteranismo de Pérez de Montalbán en el *Romance a una boca* [3], y divertida la de unas décimas contra todo estilo afectado [4], pero tenemos por la mejor de todas las suyas el soneto « A un tratado impreso, que un hablador espeluznado de prosa hizo en culto », cuyos versos 2, 4 y 10

1. *Rimas*, ed. P. Estala, Madrid, 1819, p. 115.
2. *Obras en prosa y verso*, ed. Zaragoza, 1670, págs. 182-183 ; ed. *B.A.E.*, t. XLII, págs. 197-198.
3. *V.B.A.E.*, t. XXIII, págs. 482-483.
4. *B.A.E.*, t. LXIX, págs. 146-147.

parecen brotados de la pluma de un romántico o de un modernista :

Leí los rudimentos de la aurora,
los esplendores lánguidos del día,
la pira, y el construye, y ascendía,
y lo purpurizante de la hora.
El murice, y el tiro, y el colora,
el sol cadáver, cuya luz yacía,
y los borrones de la sombra fría,
corusca luna en ascua que el sol dora.
La piel del cielo cóncavo arrollada,
el trémulo palor de enferma estrella,
la fuente de cristal bien razonada.
Y todo fué un entierro de doncella,
doctrina muerta, letra no tocada,
luces y flores, grita y zacapella [1].

Mucho más exagerada está la latinación del vocabulario y el vicioso hipérbaton en el soneto en *Burla de los poetas cultos* de Gómez Tejada de los Reyes [2]. Varias imitaciones festivas de los gongorizantes se hallarán en las comedias de Tirso de Molina, v. gr., en *Amar por arte mayor* (I, 5) y *Amor y celos hacen discretos* (I, 5), y abundan las tales en los libros de Castillo Solórzano, y todas con gracia [3]. Continúa hasta fines del siglo el gusto por semejante forma satírica del gongorismo, pero más exagerada cada vez y de menos ingenio ; una de las últimas de aquel siglo es la del romance de Cepeda y Guzman que lleva por encabezamiento : « Don Rodrigo Felix de Estepona, a quien llaman el redivivo Gongora, incola de la diafana cabeza del torrentequivir, y poeta laureado *in-utroque* (*hoc-est*, comico y lirico) en la celeberrima festividad que con estrondoso aplauso por los alumnos

1. *Ibid.*, p. 132.
2. *Ibid.*, t. XLII, p. 538.
3. *V. Las harpías de Madrid*, ed. Madrid, 1907, p. 95 ; *Aventuras del Bachiller Trapaza*, ed. Madrid, 1905, p. 159 ; *Tardes entretenidas*, ed. Madrid, 1908, págs. 311-312, 313, 322-323 y 331-332.

del raptado Elias, en majestuosa pompa, altisima funcion se propola. Epogdos [1]. »

V

Al publicar *La Circe, con otras rimas y prosas* (1624) declara Lope hacerlo en servicio de los que estiman la claridad y pureza de la lengua castellana, « cuya Gramatica en algunos ingenios padece fuerça ». Contiene el volumen numerosas ataques contra los culteranos, ya en serio, ya en burlas. En un lugar dice : « Confiesso a V. m. ingenuamente que hallo nueua la lengua de tiempos a esta parte, que no me atreuo a dezir aumentada ni enriquezida, y tan embaraçado con no saberla, que por no caer en la verguença de dezir que no la se, para aprenderla creo que me ha de suceder lo que a vn labrador de muchos años [2]... » Y más adelante, tras una de esas notas festivas y frecuentes de Lope sobre la abundancia de poetas « en este fertilissimo siglo deste genero de legumbres, que ya dizen que los pronosticos y almanaques ponen entre garuanços, lentejas, ceuada, trigo y esparragos, aura tales y tales Poetas », dirá con respecto a un mancebo versista : « dexemos de disputar si era culto, si puede o no puede sufrir esta Gramatica nuestra lengua [3]... » Entre las censuras al gusto gongoriano no ha de faltar, claro está, el elogio consabido al « padre de los cultos desvarios » :

> Los dioses para su guarda
> se han puesto apellidos nuebos,
> Borja y Gongora dos Febos [4]...

Aquí se halla un bellísimo soneto en loor del poeta cordobés,

1. Ed. Gallardo, *Ensayo*, t. II, cols. 380-381.
2. Ed. Madrid, 1624, fol. 109.
3. *Ibid.*, fol. 110 v.
4. *Ibid.*, fol. 149 v.

de los más laudatorios que salieron de su pluma, y en el cual arremete de paso contra los imitadores del inimitable maestro :

Claro Cisne del Betis, que sonoro
y graue, ennobleciste el instrumento
mas dulce que ilustró musico acento,
bañando en Ambar puro el Arco de oro.
A ti la Lyra, a ti el Castalio Coro
deue su honor, su fama y su ornamento,
vnico al siglo, y a la embidia essento,
vencida, si no muda, en tu decoro.
Los que por tu defensa escriuen sumas,
propias ostentaciones solicitan,
dando a tu inmenso Mar viles espumas.
Los Icaros defiendan que te imitan,
que como acercan a tu Sol las plumas,
de tu diuina luz se precipitan [1].

Algunas páginas después tornará a insistir sobre esta distancia de los imitadores que, por llamarse cultos, se oscurecen con círculos y ambages, hallándose « tan lexos de imitar a su inuentor como esta del primer Cielo de la Luna el lucidissimo Impirio ». Leyendo tales elogios a su rival no se puede menos de reconocer la mucha razón que le asistía a Lope de Vega para estar orgulloso de haber alabado siempre a los buenos poetas y aun soler « tratar bien quien mal me trata » [2]. Sin embargo, todas las poesías en que celebra a Góngora en libros posteriores a 1620 son poesías compuestas en otros tiempos. Lope, al irse a publicar un poema suyo de cierta extensión, pero no suficiente para formar volumen, lo completa con rimas y prosas que andaban olvidadas entre sus papeles. Puede comprobarse en cualquiera de sus libros cuyo título diga *con otras rimas*. Por este sistema de juntar en el cuerpo del mismo volumen lo escrito recientemente y lo de tiempos atrás, se han engañado, en parte, los críticos al atri-

1. *Ibid.*, fol. 204.
2. *Ibid.*, fol. 184.

burle contradictorias indecisiones. No nos parece posible en lo humano, que tras aquellas cóleras y violencias de las justas de San Isidro, se sentara Lope a escribir expresamente un soneto a su rival, a quien al propio tiempo censuraba duramente, y un soneto de tan grandes alabanzas como el de « Claro Cisne del Betis... » Ni tampoco que tras haberle escrito a don Francisco de Borja, Príncipe de Esquilache, todo aquello que hemos leído en la dedicatoria de *La pobreza estimada*, y viniendo a ser luego el de Esquilache un resuelto enemigo de las tinieblas de Góngora, se le ocurriera a Lope hablar de « Borja y Gongora dos Febos... » Y justamente, en este mismo volumen, y no muchos folios después de juntar los nombres de Borja y Góngora, hallamos los siguientes tercetos en que opone a los ingenios de las tinieblas las claras luces de Esquilache :

Yo la lengua defiendo : que en la mia
pretendo que el Poeta se leuante,
no que escriua Poemas de Ataugia.
Con la sentencia quiero que me espante
de dulce verso y locucion vestida,
que no con la tiniebla extrauagante...
Yo voy con la dotrina Castellana
que Fray Angel Manrique me aconseja,
por facil senda, permitida y llana.
Y tengo para mi que quien se aleja
de la opinion de ingenio tan diuino.
la luz del Sol por las tinieblas deja.
Por esta senda a la alta cumbre vino
el Principe famoso de Esquilache,
sin embidiar el Griego ni el Latino [1].

Los únicos versos que Lope escribió en honor de Góngora despues de 1620 ciertamente, son los del *Laurel de Apolo*, en ocasión que no podía pasarle en silencio, y ya veremos cuánto distan de ser clara y resueltamente laudatorios.

1. *Ibid.*, fol. 175.

Cuando Quevedo es atacado por los de « las culturas inauditas », Lope sale en su defensa e increpa a los tales :

> O tu de Apolo Trapala confusa,
> reconoce, da honor si tienes alma
> a los estudios y a la parte infusa [1]...

Y ¿ quién era entre los de la trápala el que mayor número de poesías, y las más insultantes, escribió contra D. Francisco de Quevedo ? No otro que D. Luis de Góngora.

La epístola séptima del volumen está dirigida « A vn Señor destos Reynos », y versa sobre la nueva poesía. Niega Lope sinceridad a los que dan a entender que tal lengua no es contraria a la gramática, sino exornación altísima de la poesía, apartada de la profanidad del vulgo : « bien sabemos que lo sienten de otra manera que lo dizen » [2]. Cascales expresará igualmente su duda sobre la sinceridad, no ya de los cultistas, de Góngora mismo, en el nuevo estilo : quien con tanta elegancia y lisura había cultivado la poesía castellana, no podía salir ahora, seriamente, con modo tan enigmático y fuera de todo estilo, con una lengua tan llena de confusión « que parecen todas las de Babel juntas » ; Góngora lo ha hecho o para probar sus fuerzas y caudal propio, o para reírse de los demás ; no, no ha sido sino eutrapelia y cosa de humorismo en el poeta de Córdoba : « pues quiere a fuerza de ingenio, con estas ilusiones, haceros recivir por bueno lo que el conoce ser malo, vicioso i detestable. I si acaso (lo que no pienso) habla de veras, i le parece que esta nueva secta de lenguage poetico deve ser admitida, confesará de plano que o yo he menester purgarme con las tres Anticyras de Horacio, o el va totalmente fuera de trastes [3]. »

A juicio de Lope, no anda la poesía tan perdida que necesite de restauración, y en todo caso, como no consiste aquélla en los

1. *Ibid.*, fol. 184.
2. *Ibid.*, fol. 190 v.
3. *Cartas Philológicas*, ed. cit., p. 80.

metros y números, sino en algo más sustancial, la novedad de locuciones en ciertos poemas nuevos no basta a constituir nueva poesía. Diserta sobre la gramática, la lógica y la retórica, y concluye que la filosofía es fundamento de todo arte, y por lo tanto, fundamento de la poética, la cual requiere del bien hablar y de la lógica. También el Licenciado Diego de Colmenares, en respuesta a una carta de Lope de Vega, de este mismo año de 1624, declara que « el pedestal, plinto y basa de la poetica son la gramatica, logica y retorica » [1]. Y no son en estas cosas, viene a decir Lope, sino en tropos, enigmas, alegorías y horribles metáforas donde fundan ciertos discursistas culteranos los méritos de la poesía nueva, y muchos la alaban sólo por la dificultad que ofrece al entendimiento. « Y finalmente, es conclusion que muerto el dueño (que viua y le guarde Dios muchos años para honra de nuestra nacion, pues su ingenio es como el Sol, y su estilo como las nuues, que con ser tan soberana luz, y ellas cosas tan vil y compuestas de materia tan baxa, son poderosas con su escuridad a que no sepamos si ay Sol, hasta que alguna vez las desuia hablando su propia lengua) queda esta Poesia perdida » [2]. Elogia luego la claridad del Príncipe de Esquilache, que juntamente con los Argensolas, suele Lope presentar en sus escritos como insignes modelos de pureza literaria; y transcribe del primero la *Egloga a la infanta doña María*, agregando : « Lea pues V. Excelencia essa Egloga con mucho gusto, y vera poner las manos en el instrumento de nuestra lengua al Principe, con la mayor limpieza (excelencia suprema de los Musicos) que hombre jamas las puso. Que dira de esta claridad Castellana? De essa hermosa exornacion? De esse estilo tan leuantado con la propia verdad de nuestra lengua?, sin andar a buscar para cada verso tantas Metaforas de Metaforas, gastando en los afeytes lo que falta de faciones, y enflaqueciendo el alma con el peso de tan excesiuo cuerpo. »

1. *B.A.E.*, t. XXIII, p. CXXXII.
2. *La Circe*, fol. 192 v.

Digamos en este punto, que el Príncipe de Esquilache fué uno de los más tenaces defensores, en la práctica y en la teoría, de la pureza de la lengua poética; las alusiones y sátiras anticultistas menudean en su obra. Tuvo suma autoridad entre los poetas de aquel tiempo, y no es sólo Lope quien le alaba por la propiedad y hermosura con que manejaba el idioma castellano. Agustín de Castro, en la censura (1639) de sus *Obras*, afirma : « Dexa deudora nuestra Nacion de immortal reconocimiento : pues para franquear tan gran tesoro no mendiga de las estrañas la frase ni las vozes; en Castellano nos da mejoradas las elocuciones de todos los mas bellos idiomas. » Y el P. Alonso de Heredia resume la opinión general diciendo del Príncipe que unió « a lo cortesano y airoso de la frasi, la propiedad ajustada de la lengua Española » [1].

Por vez primera, niega Lope en la séptima epístola todo valor a la producción culterana de Góngora, que mientras escribió conforme a sus fuerzas naturales y en su lengua propia fué leído con general aplauso, « y despues que se passó al Culteranismo lo perdio todo » [2]. Ni antes ni después hizo Lope semejante atrevida e injusta afirmación. Al hacerla aquí por vez única, dejóse cegar por la pasión de los anticulteranos, que todo se lo negaban al gran poeta cordobés. La reacción contra el gongorismo fué extremada por muchos que, ciegos para lo que tenía de plausible y artístico el nuevo gusto, y fijando sólo la atención en lo excesivo y lamentable, quisieron cortar las alas a la fantasía y sujetar la poética y la lengua a una rígida austeridad. No podía figurar entre ellos, claro está, un verdadero artista como Lope. El criterio amplio y justo del poeta lo compartía Jáuregui, que fué censor tan severo como docto de la nueva escuela : así,

1. *Las obras*, ed. cit., Aprobación de 1653.

2. *La Circe*, fol. 194. Nuevas alusiones al lenguaje « bergamesco » de los culteranos, a las fantásticas quimeras que los tienen pervertidos, y a la asperezas de sus obras, se hallarán en otros dos lugares de este volumen, folios 217 y 231.

al par que la ataca con brío, sostiene también : « En esta parte descubren plebeyo gusto y peor juicio algunos discursos que he visto contra la demasia moderna, porque sin mas distincion que la queja ordinaria vulgar, les vedan a los escritores todas osadias. Quieren restringir al poeta en puntuales gramaticas, cerrarle en sus palabras solas castellanas, contenerle en el camino real y trillado, sin dejar que se divierta un paso a otras florestas, ni suba por collados y cumbres : como si a la dificil Helicon se pudiese llegar por camino llano. Licito es y posible al ingenio contravenir muchas veces a la regulada elocuencia y sus leyes comunes sin ofender las poeticas, antes ilustrando sus fueros [1]. »

VI

En la dedicatoria de *Virtud, pobreza y mujer*, comedia anterior a 1625, lamenta nuestro poeta que se haya introducido en España la bárbara aspereza que llaman culta, « por quien la defensa de la lengua (cuya gramatica no sufre estas nouedades) me deue tantas injurias » [2]. Muchos disgustos le venía ocasionando, en efecto, y no de muy buena gana había aceptado Lope los cargos para que fué designado en los certámenes de San Isidro, sabiendo que había de provocar la ira de sus enemigos. No cesa, sin embargo, en los ataques. En la dedicatoria de *Lo cierto por lo dudoso*, escrita en fecha anterior a 1625, torna a la censura de la nueva poesía en términos firmes ; « Deuiera Apolo hazer concilio de sus Musas, y definir que estilo deuemos vsar aora, para quietud de los eleuados y singulares, que assi se llaman los que mal contentos de la verdad de la lengua, quanto agradados de su vanidad y locura, penan en diferentes lugares como las almas... Constituyeron algunos el natural principio de todas las

1. *Discurso poético*, ed. cit., p. 239.
2. *Comedias : Parte Veynte*, ed. Barcelona, 1630, fol. 204 v.

cosas en el Chaos (eran Gentiles), dél quisieron que procediessen la materia, la forma, los elementos, a quien otros añadieron los atomos; no fuera sin causa poner entre ellos este genero de versos, pues a la claridad del Sol no se les halla mas que confusion y ayre...; si el remedio del corto natural se ha de fundar en la escuridad y barbaro estilo, para qué escriue el que ha de fatigar al que le ha de leer?...; puesto que la peregrinidad sea vicio de los Españoles, como refiere Crinito, y lo confirma la inconstancia de sus trages, barbas y cabellos, pero sacar de su naturaleza la Rhetorica, y que no sea su definicion Arte de bien dezir, sino de lenguage barbaro, qué facultad lo permite ?, qué nacion lo sufre? Si agora preguntaran a Guillelmo Budeo quando hauia de ser el dia de la mayor confusion, no respondiera aquel donayre, sino que en el tiempo que escriuiessen los hombres para no ser entendidos » [1]. Las muchas mudanzas que se veían en aquel tiempo, como en los nuestros, y el gusto por las novedades que indica Lope, es tema frecuente de nuestros clásicos:

> En la corte cada dia
> se muda todo : el lenguaje,
> el sitio, el estado, el traje,

dice Tirso de Molina [2], el gran cronista dramático de la actualidad, el que va apuntando en sus comedias los acontecimientos del día, las calamidades públicas, las fiestas de la corte, las habilidades literarias, los escándalos, y los mil incidentes en fin de la vida madrileña según van acaeciendo. Y refiriéndose ya a las libertades poéticas, escuchamos decir a un personaje de otro observador de la vida que pasa, de Solórzano : « como vuestra merced mejor sabe, el tiempo no esta para otra cosa sino para oir novedades, que lo comun y trivial hasta los rusticos no se dignan

1. *Comedias : Parte Veynte*, fols 27-28 v.
2. *El pretendiente al revés*, I, 10.

de oirlo »[1]. El de Esquilache, con la misma puntería a los cultos, se queja del necio que

> desconociendo el error
> no estima lo que es mejor,
> sino lo que es diferente :
> aborrece lo corriente,
> y ama los versos y empeños
> fantasticos como sueños,
> que alabandolos, infaman,
> si arrojamientos los llaman,
> y en la verdad son despeños[2].

Los enemigos del gongorismo, al atacarlo, solían ofrecer como magistral modelo de claridad, dulzura y pureza castellana los versos de Lope de Vega[3]. Bien lo sentía él así, y sin

1. *La Garduña de Sevilla*, ed. Clásicos Castellanos, Madrid, 1922, p. 305.
2. *Las obras*, p. 403.
3. Recuérdese, por ejemplo, a Quevedo, cuando en *Aguja de navegar cultos* termina diciendo : « Y Dios tenga en el cielo el castellano y le perdone. Y Lope de Vega a los clarisimos nos tenga de su verso,

> Mientras por preservar nuestros pegasos
> del mal olor de culta jeringoza,
> quemamos por pastillas Garcilasos.
> (*B.A.E.*, t. XXIII, p. 483.)

Y en la Aprobación de las *Rimas del Licenciado Burguillos* habla de este estilo poético suyo « que solamente ha florecido sin espinas ». Vicente Espinel, al dar su Aprobación a *La Filomena*, señala en Lope « aquella claridad en que luze tanto su natural artificio ». Otro escritor de menos fama, Antonio Balvas Barona, escribía en 1625 : « He querido parecer lo que soy, por no hacer a la disfrazada poesia figura de Carnestolendas, dando lustre el vulgo con mascara de disfraz, en deshonor, afrenta y vituperio de la patria España, donde, hecha Ginebra, tantos escriben con libertad de ingenio, tan mal entendidos en esta equivocacion, que lo que en buen romance o mal latin llaman culto, solo se concede al Colon deste descubrimiento D. Luis de Gongora, como al Apolo español Lope de Vega Carpio la alteza y majestad de las coplas castellanas entre lo heroico de mayor jerarquia, a quien siempre he tenido delante de los ojos. Esta imitacion quisiera ver yo en los que afectan lo culto, y no la bastarda forma de sus escritos. » (Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 10.) Y oponiendo asi-

empacho, consigna en el prólogo a la Parte Veinte (1625) de las *Comedias* que su propio arte es « el que España admite, y el estilo para la imitacion el que nuestro idioma sufre, no de aquello Grecolatino, porque no se espante Iuuenal de nuestras Musas como de las damas de Roma... » Y algunos años después confesará también, en la *Egloga a Claudio* (1632) :

Pense yo que mi lengua me deuia
(assi lo presumio parte de España,
o el propio amor me engaña)
pureza y armonia [1]...

Cuando Lope señala en sus censuras un defecto solo del culteranismo, suele ser, o el de la transposición violenta, o el de empleo de barbarismos, o el de la oscuridad. Así, en la comedia *Amistad y obligación*, anterior a 1630, escuchamos este diálogo entre dos personajes :

— ¿ Sois vulgar o culterano?
— Culto soy.
— Quedaos en casa,
y escribireis mis secretos.
— Tus secretos, ¿ por que causa ?
— Porque nadie los entienda [2].

Y en *Acertar errando*, de fecha ignorada, el dardo va contra los barbarismos :

— Los cultos es gente honrada.
— Asi es verdad; pero muchos

mismo a los cultistas el estilo de Lope, decía el autor de *Endimión* : «...determiné seguir el estilo claro y cierto de Castilla, contra quien se levantaban entonces torres de presunciones vanas, fundadas solo sobre la oscuridad, que es nada puro; ...enmiende y examine si pertenece a la escuela de Lope de Vega..., a quien yo a voces llamaré maestro con eterno elogio mio, porque lo es doctisimo de España, de Europa, del orbe. » (Marcelo Díaz Callecerrada, *Endimión* (1627), ed. *B.A.E.*, t. XXIX, p. 457.) Lo curioso es que, a pesar de lo que el autor sostiene en este prólogo, su poema es bastante conceptuoso y oscuro.

1. Ed. *La Vega del Parnaso*, Madrid, 1637, fol. 95.
2. Nueva Ed. Academia, t. III, p. 353.

han infernado sus almas
por no acertar a ser cultos.
Uno conozco que se anda
buscando en el Calepino
las voces mas intricadas
para acreditar sus versos,
y puesto que de « amo, amas »
no pasó en toda su vida,
llegó como una beata,
no solo a escribir latines,
pero la griega y hebraica
lengua trae al redopelo [1].

Con asperezas o con donaires señalan todos los defensores de pureza semejante abuso de latinismos y extranjerismos. Para Suárez de Figueroa, contra la opinión de los cultistas, los versos no pierden cosa alguna por ser claros, y de ningún modo es lícito afectar en ellos oscuridad. Es uno de los autores que más empeño puso en abogar por la llaneza del estilo y la limpieza de la lengua. En numerosos pasajes, en obras distintas, nos da a conocer su criterio del empleo de la lengua poética : ha de escusar el escritor los vocablos que son demasiado antiguos, y también los comunes en demasía ; aquéllos traen oscuridad, y éstos decaimiento de la oración; elíjanse de las comunes las voces más dignas y convenientes para la exornación del poema; claridad, justeza y medida en la expresión, que es lo demás « frusleria, yerro y nouedad viciosa, digna de ser euitada » [2] ; sobremanera, huír de voces bárbaras y exóticas, pues la pureza es cosa principal, y toda habla será menos pura cuanto más se aparte de su natural fuente. « O ! quanto se pudiera tocar de camino contra los nueuos perseguidores de la lengua Castellana, contra los que afectan toda diabolica escuridad, poniendo particular cuydado en no ser entendidos : mas tengo por acertado librar solo en

1. *Ibid.*, p. 46.
2. *El Passagero*, p. 103; *Plaza universal*, fols. 136 v.-137.

silencio semejante impugnacion, por no merecer censura tan extrauagante nouedad, tan perniciosa introducion. Assi, antiguamente, hablando Griego los Sorianos y Egipcios, vinieron a deslustrar el candor de su natural idioma, quedando incapazes y torpes en vno y otro » [1]. Señala Jáuregui el aborrecimiento que los culteranos tienen pór las palabras comunes, « y llenos de furiosa afectacion, no solo buscan voces remotas de la plebe, sino del todo ignoradas en nuestra lengua y traidas en abundancia de las ajenas » [2], y no sólo llenan de latinismos, helenismos e italianismos la mayor parte de sus versos, sino que las palabras mismas que usurpan son aún en su origen eruditas y de no muy claro entendimiento. Fray Plácido de Rojas reprueba, igualmente, a los que tienen gusto en hacer escabrosa y desconocida la lengua española con exóticos arreos [3]. Burlándose de un poeta tonticulterano, le dice Castillo Solórzano por boca de cierto grandísimo socarrón : « Si, señor, grados se dan por el Conclave culto, que son tres regentes de diferentes naciones, Latino, Griego y Garamanta, de quien dicen consta este celebre idioma [4]... » Tantas voces forasteras en esta « nueva jerigonza », en estos versos herejes, apóstatas de la cristiana lengua castellana, hacen necesaria la publicación de un Vocabulario de ellas, ya que tanto se usan, o que todos se pongan a aprender el latín [5]. Latinismos, en efecto, son los que predominan, y los que sus censores señalan comunmente. Por ello, el de Esquilache, en epístola al conde de Lemos, hablará de los pedantes que andan mendigando palabras entre necias y latinas, y de los bobos que en ellas ponen su admiración [6]. De « versificadores de ensam-

1. *Varias noticias importantes a la humana comunicacion*, Madrid, 1621, fol. 129 v.

2. *Discurso poético*, p. 226.

3. Aprobación de *Tardes entretenidas*, p. 10.

4. *Tardes entretenidas*, p. 324.

5. Castillo Solórzano, *Tiempo de regocijo* (1627), ed. Cotarelo, Madrid, 1907, págs. 406-407.

6. *Las obras*, p. 224.

blage » los califica Tirso, cuyos vocablos hermafroditas y eslabonamiento de cláusulas no resultan ni romance ni latín [1]. Y Esteban Manuel de Villegas, tan elegante clasicista, escribe en la elegía octava de sus *Eróticas o amatorias* (1618) :

Mal sabes tu quien es talento godo ;
romancista veras que latiniza
y sin ser pretor lo juzga todo.
Con palabras hinchadas martiriza
las orejas sencillas del oyente
y en el mas comedido hace mas riza [2].

Cuál sea en realidad esta lista de voces introducidas por los culteranos es estudio que está por hacer, y empresa nada sencilla por la falta de vocabularios completos (y ni incompletos los hay) de los autores de los siglos XV y XVI. Larga lista puede hacerse de las que les atribuyeron, no siempre con bastante conocimiento, los autores de parodias que páginas atrás hemos mencionado. De todos ellos, quien con mayor exactitud reproduce, por donaire, voces culteranas es Quevedo, en la conocida sátira que se titula *Aguja de navegar cultos, con la receta para hacer Soledades en un día, y es probado* :

Quien quisiere ser culto en solo un dia,
la jeri (aprendera) gonza siguiente :
fulgores, arrogar, joven, presiente,
candor, construye, metrica armonia ;
poco mucho, si no, purpuracia,
neutralidad, conculca, erige, mente,
pulsa, ostenta, librar, adolescente,
señas traslada, pira, frustra, harpia ;
cede, impide, cisuras, petulante,
palestra, liba, meta, argento, alterna,
si bien, disuelve, emulo, canoro.
Use mucho de *liquido* y de *errante*,

1. *Deleytar aprovechando*, Madrid, 1635, fol. 214 v.
2. Ed. Alonso Cortés, Madrid, 1913, p. 335.

su poco de *nocturno* y de *caverna*,
anden listos *livor*, *aduncо* y *poro* :
que ya toda Castilla
con sola esta cartilla
se abrasa de poetas babilones,
escribiendo sonetos confusiones;
y en la Mancha pastores y gañanes,
atestadas de ajos las barrigas,
hacen ya cultedades como migas [1].

Sólo de las obras de Quevedo puede sacarse un nutrido catálogo de voces y frases culteranas, o que él las da por tales, pues muchas hemos hallado en escritores ya del siglo XVI. Larga es también la enumeración que de ellas hace Solórzano en un romance satírico de *Donaires del Parnaso* [2], y muchas reproduce Tirso en sus comedias *La fingida Arcadia* (III, 3), *Santo y sastre* (I, 1), *Celos con celos se curan* (III, 2), *La celosa de sí misma* (II, 5), y *Amar por arte mayor* (I, 5). Las voces *libar*, *purpúreo*, *trémulo*, *candor*, *fulgores*, *afectar*, *meta*, *canoro*, *palestra* son de las que más suelen echarse en cara a los cultistas en parodias, cédulas y pragmáticas burlescas, como en el soneto que acabamos de citar de Quevedo y en el siguiente bando de Vélez de Guevara, donde figuran casi todas aquellas palabras : « Primeramente se manda que todos escrivan en voçes castellanas, sin yntroduçir las de otras lenguas, y que el que dixere *fulgores*, *libar*, *numen*, *purpurear*, *meta*, *tramite*, *afectar*, *pompa*, *tremula*, *amago*, *ydilio* por cançion, ni otras de esta manera, ni yntrodujere posposiçiones ni hiperboles desatinados quede privado de poeta por dos academias, y a la segunda vez comfiscados sus consonantes y arados de sal como traidores » [3].

En las *Rimas* de Lope publicadas en 1602 le hemos visto aprobar la españolización de vocablos latinos, pero teniendo en cuen-

1. *B.A.E.*, t. XXIII, p. 482.
2. Ed. Gallardo, *Ensayo*, t. II, cols. 293-294.
3. *Academia burlesca*, ed. cit., p. 616.

tas sus demás escritos, sólo cuando pudiera hacerse con claridad y elegancia, y siempre con grandísima moderación. Los autores mismos que hacen la censura de los barbarismos, hallan plausible la formación discreta y oportuna de neologismos. Cascales, por ejemplo, comparte la opinión de Herrera de que las voces peregrinas, « de quando en quando sembradas por el Poema le adornan, y enriquecen nuestra lengua » [1]. Suárez de Figueroa, gran purista, reconoce que las lenguas, no siendo de mejor condición que todo lo demás, vienen a ser tan mudables como las costumbres, las leyes, los modos de vivir públicos y privados [2]; lícito le parece valerse de voces extranjeras para expresar bien el pensamiento, pero sólo cuando falten en nuestra lengua; pasarlas de un idioma a otro, y también las figuras del decir, así como componer vocablos nuevos, dan gracia y distinción a los escritos, con gusto del que los lee, pero en todo ello ha de usarse con libertad prudente y excelente juicio : « quien huuiere alcançado con estudio y arte tanto juyzio que pueda discernir si la voz es propia y dulce al sonido, o estraña y aspera, puede y tiene licencia para componer vocablos y enriquezer la lengua de palabras limpias, significantes, magnificas, numerosas » [3]. Este es el criterio que se venía defendiendo desde los tiempos de Herrera [4]. Mucha autoridad pedía López Pinciano en quien inventase neologismos o trajese vocablos forasteros, y que además procediesen éstos de lenguas bien habladas, « qual si del lenguage Latino, Italiano y aun Frances, hiziessemos alguno Castellano, como en la verdad se han introduzido muchos de poco tiempo a esta parte y se van introduziendo » [5]. Había lamentado Herrera que se desechasen las voces humildes castellanas [6], pero veía bien que

1. *Tablas Poéticas*, ed. Madrid, 1779, p. 79.
2. *Varias noticias importantes*, fol. 128.
3. *El Passagero*, p. 102.
4. *V. Obras de Garcilasso de la Vega, con anotaciones de Fernando de Herrera*, Sevilla, 1580, p. 267.
5. *Philosophia Antigua Poética*, Madrid, 1596, p. 231.
6. *Loc. cit.*, p. 121.

se evitase en la oración las torpes y rústicas. De la misma opinión es Cervantes : su inmortal caballero, el de la figura triste y adorable, explicaba así en una ocasión a su primer discípulo, al bueno de Sancho : « *Erutar*, Sancho, quiere decir *regoldar*, y este es uno de los mas torpes vocablos que tiene la lengua castellana, aunque es muy significativo ; y asi, la gente curiosa se ha acogido al latin, y al *regoldar* dice *erutar*, y a los *regueldos*, *erutaciones* ; y cuando algunos no entienden estos terminos, importa poco ; que el uso los ira introduciendo con el tiempo, que con facilidad se entiendan ; y esto es enriquecer la lengua, sobre quien tiene poder el vulgo y el uso [1]. » Juan de la Cueva, que merece lugar distinguido entre los que se declararon por la pureza de la lengua, admite una justa libertad para su enriquecimiento :

Los Poetas que fueren diligentes,
observando la lengua en su pureza,
formarán vozes nuevas de otras gentes.
No a todos se concede esta grandeza
de formar vozes, sino aquel que tiene
ecelente juicio i agudeza,
aquel qu'en los estudios s'entretiene
i alcança a dicernir con su trabajo
lo que a la lengua es propio i le conviene...
Este tiene licencia en paz segura
de componer vocablos, i este puede
enriquezer la lengua culta i pura...
Peregrinos vocablos i estrangeros
sirven a su proposito, i mesclallos
permitido es tambien con los Iberos.
Mas deven con tal orden aplicallos,
que su economia i su decoro sea
en el nuevo idioma trasladallos [2].

Y, en fin, Jáuregui, con aquella sagacidad crítica y frase

1. *Quijote*, I, cap. XLIII.
2. *Exemplar Poético*, ed. Walberg, Epist. I, versos 121-129, 133-135 y 331-336.

ceñida y elegante que tanto admiramos en su *Discurso poético*, expone el criterio ideal de la siguiente manera : « el que induce nuevas palabras latinas, o bien de otra lengua, o como quiera que las invente, demas de ser limitado en el uso dellas, debe saber que se obliga a otros requisitos : que la palabra sea de las mas conocidas en la jurisdicion de su origen; que no consista en sola ella la inteligencia de lo que se habla, porque si la ignoran algunos, no ignoren tambien el sentido de toda la clausula; que se aplique y asiente donde otras circunstantes y propias la hagan suave y la declaren, usandola en efeto de modo que parezca nuestra [1]. »

VII

En 1630 sale de la prensa madrileña el *Laurel de Apolo, con otras rimas*. Encierra el más largo catálogo de poetas elogiados que escribió Lope de Vega. Bien fundadamente pudo escribir dos años más tarde en la *Egloga a Claudio* :

> Y como mi llaneza me retira
> de toda embidia, en mi laurel de Apolo
> canté de polo a polo
> quantos ingenios mira
> que anhelan por España a la corona
> de la dificil cumbre de Helicona [2].

Como de costumbre, en el *Laurel* prodiga sus alabanzas con regia liberalidad ; tantas suertes hay allí de celebrar ingenios que, conforme nota Jáuregui en la Aprobación, « no nos dexa el Autor modo nueuo de encarecer el suyo ». Recuerda Lope en el prólogo que para San Agustín la cosa más admirable en la naturaleza era amar a los enemigos, « y esto pienso hazer yo por hazer alguna cosa admirable ». Y en tal disposición de ánimo,

1. Ed. cit., p. 228.
2. Ed. *La Vega del Parnaso*, Madrid, 1637, fol. 98.

declara que aunque en verdad no le agrada el nuevo estilo de algunos, no por eso deja de reconocer sus grandes ingenios y venerar sus escritos. Acaso fué Lope el único que se dió cuenta de que un movimiento literario no podía ser juzgado por los contemporáneos de manera absoluta, y que al tiempo había que someter el fallo definitivo : « que el agrauio de nuestra lengua (si lo es) el mismo tiempo boluera por el, o se conocera que no lo ha sido. » Y no es un acierto ocasional. Es un pensamiento fijo y madurado. Diez años antes lo había expresado ya en la *Justa poética* [1], y tornará aún a declararlo un año antes de morir, en el « Aduertimiento » que precede a sus *Rimas del Licenciado Burguillos*. Pues, el Fénix no sólo tuvo los aciertos de inspiración que le reconocen los críticos, sino muy singulares aciertos fruto de la reflexion, de artista consciente, como se probará en otra ocasión, Dios mediante.

Hay que confesar que aquel amor con que se propone tratar a sus enemigos, no se muestra muy cálido en el caso de Góngora. Elógiale en la Silva Segunda, mas con cierta discretísima moderación que contrasta marcadamente con las alabanzas hiperbólicas que dedica copiosamente a tantos otros poetas. En otros dos pasajes nombra también a Góngora, pero con ambigüedades nada amorosas. En el siguiente, antes de llegar al encarecimiento, nos hace pasar por la vía de la risa :

> Quién ay que no perfile sus Estancias
> de vn trilingüe esquadron de estrauagancias,
> y como Merlinize
> no responda que Gongora lo dize
> capitulo tercero de la Esparça
> donde pintó la Garça?
> como si mas que Basa fuesse Basis,
> y hurtar las vozes, imitar las frasis :

1. « Trabajan mucho algunos por boluer al passado siglo nuestra lengua : este cuydado, si es justo, dira el tiempo que con las nouedades se descuyda, sino son acertadas; porque quando lo son el las aumenta. » (Fol. 4 v.)

como si aquel ingenio soberano
que frisó con el nombre de diuino,
el Griego, y el Latino,
el Frances, y el Toscano
pudiesse traduzirle agena mano [1].

Y ac no muy grata lectura para el cordobés insigne hubiera sido este trozo poético :

Y si mirar deseas
la docta escuridad quanto elegante
del Andaluz Gigante,
escarmiento de esquiuas Galateas,
oy quedaran tus ojos satisfechos,
los circulos Platonicos deshechos
y el intricado nudo Gordiano,
hablando Polifemo en castellano :
que don Garcia Coronel ha sido
tan diferente de Vlises, que le ha dado
la vista que el de Grecia le ha quitado,
y estando de tinieblas ofendido
es Sol resplandeciente,
humillando su frente
a que tan alto Coronel llegase
y aquel Monte de Enigmas coronase :
que Gongora tambien, porque pudiesse
quedar a quien le viesse
como docto suaue,
de sus secretos le dexó la llaue [2].

Cuando llega su turno a fray Luis de León, tras proclamarle honor de la lengua castellana y recordar la defensa que de ella hizo, como lengua literaria, frente a la latina, no dejará Lope de aprovechar la ocasión para aludir a los de las culturas inauditas:

Si en esta edad viuieras,
fuerte Leon, en su defensa fueras [3].

1. *Laurel de Apolo, con otras rimas*, Madrid, 1630, fol. 4.
2. *Ibid.*, fol. 72 v.
3. *Ibid.*, fol. 34. Quevedo opondrá también al gusto gongoriano el puro

Porque muy quejosa está la lengua de que tantos la afrenten, pensando adornarla :

pues a lo antiguo barbaro la tornan [1].

También para Jáuregui el lustre del habla española padece en manos de muchos que « creyendo que la enriquecen, la descomponen » [2]. Búrlase Lope de la hinchazón de los versos cultistas, de sus imposibles metáforas y de esas tinieblas que requieren de comentos casi al punto mismo de ser escritas :

Que no haze à los versos el ruido,
sino el sutil conceto
de possibles Metaforas vestido,
dulce, sonoro, facil, erudito,
que esto le hara perfeto,
y no sobre Elefantes vn mosquito,
que aunque los hincha no los haze tersos
el balago del rumbo de los versos :
que son como las velas de las Naues,
que porque lleuan viento van muy graues.
Añadio que el Laurel mereceria
quien con su pura y candida Poesia
venciesse los demas, no en versos duros
que ponen la excelencia en ser escuros,
pues se admiran de ver los que bien sienten
que a quien escriuio ayer, oy le comenten [3].

Hace notar que las redondillas, como buenas castellanas, no

estilo de fray Luis de León : « No tienen en nuestra España, en los grandes y famosos escritores de aquel tiempo, comparacion las obras de fray Luis de Leon, ni en lo serio y util de los intentos, ni en la dialectica de los discursos, ni en la majestad de la diccion, ni en la facilidad de los numeros, ni en la claridad... » (*B.A.E.*, t. XLVIII, p. 488.)

1. *Laurel de Apolo*, fol. 51 v.
2. *Discurso poético*, p. 220.
3. *Laurel de Apolo*, fol. 87.

admiten la adulteración de voces extranjeras, y quedan a salvo de la general infección :

estas, como donzellas recatadas,
huyen culteranismos,
porque solo permiten Hispanismos,
y acabar por contrarios,
si bien terminos varios,
como vemos que suena
bien, mal, Amor, oluido, gloria y pena [1].

Esta observación la había hecho ya, años antes, en la *Relación de las fiestas de San Isidro* :

Ya la dulce compostura
de Castilla esta pidiendo
su lugar en Redondillas,
y ya de verlas me alegro.
Porque no sufren faxina
ni emphaticos desafueros,
sino la verdad hermosa
de sentencias y conceptos [2].

Según Lope, a los versos líricos propios de nuestra lengua corresponde la claridad, « donde el concepto corre libremente a deleytar el entendimiento, sin hazer fuerça la aspereza de la locucion a la breue inteligencia » [3].

Imprimióse por vez primera en este volumen el soneto *A la nueva lengua*, que muchos años atrás había circulado manuscrito. El soneto ha sido muy citado, pero dándose siempre el primer

1. *Ibid.*, fol. 99. Nada del gusto del menor de los Argensolas era tal tejido de contrarios, y él, tan serio hasta en sus burlas, dice con mucha gracia :

Yo te confieso que cuando uno empieza
celos, glorias, desdenes i esperanzas,
que se me desvaneze la cabeza.
(Ed. Zaragoza, 1634, p. 292.)

2. *Relación de las fiestas...*, ed. cit., p. 416.
3. *Comedias : Parte Decinveve*, Valladolid, 1627, fol. 174.

verso sólo, o sólo la última estrofa. Copiémoslo aquí por ser menos conocido que citado, y por tratarse del más gracioso que contra los culteranos lanzó la festiva musa del poeta :

— Boscan, tarde llegamos. Ay posada ?
— Llamad desde la posta, Garcilaso.
— Quien es ? — Dos Caualleros del Parnaso.
— No ay donde nocturnar palestra armada.
— No entiendo lo que dize la criada.
Madona, que dezis? — Que afecten paso,
que obstenta limbos el mentido Ocaso
y el Sol depinge la porcion rosada.
— Estas en ti, muger? — Negose al tino
el Ambulante huesped. — Que en tan poco
tiempo tal lengua entre Christianos aya ?
— Boscan, perdido auemos el camino,
preguntad por Castilla, que estoy loco
o no auemos salido de Vizcaya [1].

Un biógrafo distinguido de Góngora [2], y amigo nuestro admirado, ha supuesto que el gran poeta cordobés respondió a este soneto con las décimas que empiezan :

Por la estafeta he sabido
que me han apologizado...

No estamos conformes. En ellas se alude a quien « imputa obscuridad / a vna opaca Soledad », y hemos comprobado que en tal soneto no hay alusión alguna particular a las *Soledades* : ninguna de las supuestas voces o frases culteranas, ni cosa alguna del soneto se hallan en el notable poema de Góngora. La verdadera respuesta de Góngora la encontramos en el soneto que dice así :

« Aqui del Conde Claros », dixo, i luego
se agregaron a Lope sus sequazes...

1. *Laurel de Apolo*, fol. 123.
2. Artigas, *op. cit.*, p. 141.

Léase junto al de Lope, y se nos dará la razón, o mucho me engaño. Téngase en cuenta, además, que entre las obras del Fénix mencionadas en este soneto figura *La Filomena* (1621). Y recuérdese, finalmente, que en la primera justa de San Isidro parece haber congregado nuestro Conde Claros a todos sus secuaces. Creemos, pues, que el soneto de Lope *A la nueva lengua* y el que en respuesta escribió Góngora, son del año 1621 o algo posteriores.

En el mismo volumen del *Laurel de Apolo* se imprimió también el conocido soneto satírico contra los cultistas, que termina de la siguiente manera :

— Entiendes, Fabio, lo que voy diziendo ?
— Y como si lo entiendo. — Mientes, Fabio,
que yo soy quien lo digo, y no lo entiendo [1].

En tal vena de buen humor componía Polo de Medina cierto romance :

Hazer versos me ha mandado
de juyzio la Academia,
ni lo entiende ni lo entiendo,
que somos todos poetas [2]...

¿ Qué clase de poetas ? Quevedo nos responderá :

Ni me entiendes, ni me entiendo,
pues catate que soy culto [3]...

Así podía exclamar con gracia y fundamento una criátura del hidalgo alcalaíno : « Verdaderamente que hay poetas en el mundo que escriben trovas que nos hay diablos que las entienda [4]. »

Vemos a Lope insistir sobre las tinieblas de la nueva poesía,

1. *Laurel de Apolo*, fol. 129 v.
2. *Obras en prosa y verso*, Zaragoza, 1670, p. 121.
3. *B. A. E.*, t. LXIX, p. 147.
4. *La ilustre fregona*, ed. Rodríguez Marín, Madrid, 1917, p. 84.

y es reproche que contra ella lanzan todos sus adversarios. No faltan durante el siglo XVI las referencias a los poetas que afectaban la oscuridad. La cuestión había sido ya tratada en el terreno de los principios por Herrera y López Pinciano. El cantor de las glorias militares del imperio y de las dolencias también de su corazón enamorado, tuvo rasgos de amaneramiento, y de énfasis y redundancias magníficas, pero no adoleció de enigmático ni, contra lo que se ha dicho, sostuvo como aceptable la oscuridad en la poesía ; de un largo párrafo suyo en defensa justamente de la claridad, se ha entresecado una frase o dos para presentarle como su enemigo [1]. He aquí el párrafo en cuestión : « Es importantisima la claridad en el verso ; i si falta en el, se pierde toda la gracia i la hermosura de la poesia. I bien se ve en Virgilio que el hilo del parlar i la testura i coligamiento de las diciones lo hazen clarissimo ; porque las palabras son imagenes de los pensamientos. Deve ser la claridad que nace dellas luziente, suelta, libre, blanda i entera ; no oscura, no intricada, no forçada, no aspera i despedaçada. Mas la oscuridad que procede de las cosas i de la dotrina es alabada i tenida entre los que saben en mucho. Pero no deve oscurecerse mas con las palabras ; porque basta la dificultad de las cosas. Causase la clareza de la puridad i elegancia. La elegancia es modo que trae la claridad a todos los modos de la oracion ; la puridad, de si mesma, es clara i abierta ; mas la elegancia esta en la grandeza i manificencia del dezir, i es como el sol, que deshaze la oscuridad. Las palabras que usa son claras, llanas, nativas (llamo nativas las que sinifican con el sentido i son casi nacidas con las mesmas cosas), i tales que ninguna dureza se halla en ellas, i finalmente las mesmas que usa la pureza [2]. »

Aquella oscuridad que procede de « las cosas i de la dotrina »

1. *V.* Erasmo Buceta, *Algunos antecedentes del culteranismo*, en *The Romanic Review*, t. XI, p. 331.

2. *Obras de Garcilasso*, ed. cit., págs. 126-127.

es inevitable, claro está, cuando el lector no alcanza el plano de cultura del autor, y no es propiamente oscuridad, sino ignorancia sólo del primero. Explicitamente lo consigna López Pinciano, que defendiendo la sana doctrina y censurando a los poetas que andan en busca de vocablos para no ser entendidos, admite la oscuridad « causada de la mucha leccion y erudicion, en la qual no tiene culpa el poeta, sino el lector que por ser falto dellas dexa de le entender el poema [1] ». Pocos escritores salieron tan repetidamente como el autor de *El Pasagero* en defensa de los versos llanos, abiertos y corrientes [2], pero reconocía también que no es imputable al poeta que sus versos hagan dificultad a la inteligenca si es « por historia o fabula ».

Suele presentarse a Luis Carrillo y Sotomayor como el abogado del diablo de las tinieblas en la poesía, y para algunos críticos, y aun casi todos, como el inspirador de Góngora en el nuevo estilo. Grande error. Baltasar Gracián fué quien antes que todos le llamó « el primer culto de España [3] ». Pero Gracián, que tantas cosas sabía de España, recordaba mal muchas de principios de su siglo. Y los muy doctos modernos, como Gracián, lo sabrán todo, pero no esto : Sotomayor ni defiende la oscuridad poética, ni es el primer culto de España, ni siquiera puede ser llamado culterano. Las poesías de Sotomayor están limpias en casi su totalidad del culteranismos : nos parecen de puro lenguaje y

1. *Loc. cit.*, p. 249.

2. Véase una muestra : « Con esta claridad suaue, con esta limpieza, tersura y elegancia, con la fuerça de sentencias y afectos, se deue juntar la alteza del estilo. Mas, sobretodo, sin la claridad no puede la poesia mostrar su grandeza; porque donde no ay claridad, no ay luz de entendimiento, y donde faltan estos dos medios no se puede conocer ni entender cosa. Y el poema que siendo claro tendria grandeza, careciendo de claridad es aspero y dificil... No sirue el hablar de encubrir o poner en tinieblas los concetos, sino de descubrirlos y declararlos... Pena es de sentido, como de las almas, atormentar con la dificil construccion de los periodos. No se deue cargar vn vestido, aunque sea de joyas : que saldra pesado. » (*El Passagero*, págs. 100-101 *et passim*.)

3. *Obras*, ed. Amberes, 1669, t. III, p. 10.

estilo claro y sentido. En cuanto a su teoría, permitido le es al poeta emplear lenguaje diferente del ordinario y común, pero no en las voces, sino en la disposición de ellas [1]. En su *Libro de la erudición poética*, anterior a 1607 según se ve por la Carta segunda [2], defiende, sí, la latinización de la sintaxis y estilo castellanos, pero no precisamente de su vocabulario : « Si tenemos tan escogidas palabras como tuuo Virgilio, porque nuestra industria y nuestro trabajo no nos ha de meter en possession de tan buenas sentencias, tan agudas translaciones, y de todo aquel (digamoslo assi) mueble necessario para recebir tan illustres personas como las Musas ? Lugar nos ha quedado ». Y tras nombrar a Virgilio, Horacio, Propercio, agrega : « Todos estos competidores de la lengua Griega procuraron trasladar, y sucedioles con felicidad dichosissima, a su lenguage Romano aquella galantaria estrangera. Fue esto aspero a los que lo oyeron ? Fueron poco recebidos los que lo intentaron ? No, por cierto. Sus obras no lo dizen ? Su fama no lo predica ? Nosotros pues, porque en esto no iguales, les reconocemos ventaja ? En sus vitorias, penetraron sus vanderas, a poder de valor y manos, adonde las nuestras no ayan puesto vitoriosamente sus armas ? Porque en estilo nos hemos de conocer menores ? [3] » Entiende que efecto del buen hablar es dificultar algo las cosas [4]. Pero no dejará de añadir : « No pretendo yo, por cierto, ni nunca ocupó en mi imaginacion lugar, aprouar la escuridad por buena : el mismo nombre lo dize, sus mismos efetos lo enseñan... Se quan detestable sea, y quanto mas a los mas agudos entendimientos, a los mas acertados oydos. Aquella templança persuado que Aristoteles, aquella que todos los que en este genero de exercicio, por su trabajo y entendimiento, mereció lugar su voto entre los prime-

1. *Libro de la erudición poética*, en *Obras* (1611), ed. Madrid, 1613, fol. 136.
2. *Ibid.*, fol. 157 v.
3. *Ibid.*, fols. 150 v.-151.
4. *Ibid.*, fol. 140.

ros. Bien se que se ha de vsar con discrecion, en sus lugares, de las agudezas o dificultades que arriba he propuesto. Mas que cosa no se ha de tratar con ella ? » [1]. Y dos folios después, pregunta que quién hubo que no apeteciese la claridad, « o quien tan enemigo del parecer humano, que osasse preferir la noche al dia, la escuridad a la luz? : essa se deue a los buenos versos : deuda suya es conocida ». Moderación y templanza se requiere en todo ; viciosa es la abundancia excesiva de figuras retóricas, y el demasiado cuidado de las palabras, o la confusión de ellas. « Los epitetos, quien niega ser elegantes ? ; y quien no juntamente viciosa su demasiada copia ? ». Y volverá a insistir en que no pide él que sea el poeta siempre filósofo ; que en algunas partes lo sea, y no siempre redundante en sus figuras ; pero nunca estéril. Niega, por supuesto, que baste con que el poeta sea claro : « engaño cierto no pequeño [2]. » Y declara que « en lo que toca a mi discurso [el *Libro de la erudición poética*], el fin suyo y mio es prouar, siendo vicio la escuridad, como lo es, no ser escuro a lo que el vulgo da tal nombre [3] ».

La última frase citada refleja, en este punto, el criterio y la posición de los defensores del gongorismo. La oscuridad, por sí misma, era indefendible. No se admitía, pues, oscuridad en los versos de ciertos poetas, de Góngora, v. gr., sino incomprensión de los lectores que en su incultura no podían penetrar el pensamiento culto, pero claro, del poeta. Por esto, el censurar por culto, conforme a Villamediana, es « comun falta que imputan muchos a los versos que no alcançan » [4]. Y Pellicer, refiriéndose al « orador mas celebre deste siglo », esto es Paravicino, y también a Góngora, escribe : « No fue culpa en aquel i este cultissimo Genio no ser comunes i publicos. Flaqueza seria de nues-

1. *Ibid.*, fol. 140 v.
2. *Ibid.*, fol. 146.
3. *Ibid.*, fol. 157.
4. *Obras*, Zaragoza, 1629, « Al Lector ».

tros ojos: pues ai cosas que las oculta el exceso de luz. Nunca se esconde mejor el sol, que en si mismo; i en cielo muy sereno sus propios rayos nos apagan los ojos: i que seria si le emprendiessemos desde inferior Region? Tan escondido anda vno por las alturas, si son muy distantes, como pudiera por los senos i concauos [1]. » Los que miran la poesía por el lado de dulzura, quieren que la claridad sea lo essencial en ella, y tan fácil que no dé dificultad alguna al entendimiento: « no quieren buscarla sino que los busque; i no saben que el agua del mar es mas dulce en lo profundo. Condicion es de lo precioso viuir escondido. Lo vulgara los ojos está de todos [2]. » Escribe Pellicer esto en el prólogo a las *Obras* de Pantaleón de Ribera, que en estre-

1. *Obras de Anastasio Pantaleón de Ribera*, Madrid, 1634, Prólogo.

2. Sabido es que Baltasar Gracián, en *Agudeza y arte de ingenio*, fué quien más resueltamente proclamó que la oscuridad no es mancha de la agudeza, ya que el percibir de agudeza « acredita de Aguila ». (*Obras*, ed. cit., t. II, p. 4.) En opinión suya, no puede negarse arte allí donde reina tanto la dificultad: « quien dize misterio, dize preñez, verdad escondida y recondita, y toda noticia que questa es mas estimada y gustosa... Quanto mas escondida la razon, y que questa mas, haze mas estimado el concepto, despiertase con el reparo la atencion, solicitase la curiosidad... La verdad quanto mas dificultosa es mas agradable, y el conocimiento que questa es mas estimado. Son noticias pleiteadas, que se consiguen con mas curiosidad, y se logran con mayor fruicion que las pacificas. Aqui funda sus vencimientos el discurso, y sus trofeos el ingenio. » (*Ibid.*, págs. 33, 39 y 41.) Mas todo esto lo dice Gracián sobre aquellas composiciones en verdad preñadas de ideas, y no sobre las de los culteranos, como se aclara cumplidamente en el siguiente lugar: « Esta diferencia ay entre las composiciones antiguas y las modernas: que aquellas todo lo echaban en concepto, y assi estan llenas de alma y viveza ingeniosa; estas toda su eminencia ponen en las ojas de las palabras, en la escuridad de la frase, en lo culto del estilo, y asi no tienen tanto fruto de agudeza. » (*Ibid.*) págs. 161-162.) Semejante opinión la había expresado años atrás el rector de Villahermosa en aquellos tercetos algo conocidos que dicen así:

Nuestra Patria no quiere, ni yo quiero
abortar un Poema colecticio
de lenguaje i espiritu estranjero:
Pues cuando me quisiera dar propicio,

cha comunicación y amistad con Paravicino y Góngora, les bebió el estilo, según el prologuista. En confirmación del asserto de Pellicer, viene la crítica repitiendo estos versos de Pantaléon, para encasillarle, sin más ni más, entre los escritores culteranos :

Poëta soi Gongorino,
imitador valeroso
del estilo que no entienden
en este siglo los tontos [1].

Mas es lo cierto que semejante profesión de fe literaria nada prueba en este caso. A pesar de ella, y a pesar de lo que Pellicer dice de su autor en el prólogo, y han repetido como un eco los modernos, las notas cultistas son en él tan leves, que apenas se le puede clasificar en tal grupo. Por otra parte, la casi totalidad du su obra poética, si se exceptúan quince o veinte composiciones, está en los metros tradicionales castellanos. Y si en los octosílabos citados se declara gongorino, no deja de burlarse de los culteranos en los versos siguientes :

Fuego de Cristo, un Soneto
de un culto se viene abaxo.
que aquel monton de cascote
catorze versos son de cal i canto [2].

Claro nos parece que, junto a su admiración por el estilo magnífico y de tan sutil magia poética del maestro, a quienes desdeñaba era a sus malos imitadores ; y es lo cierto que tampoco sale bien librado el culteranismo de su maestro en el pasaje que

Maron para tu fabrica centones,
quien sabe cùál surgiera el edeficio ?
Con marmoles de nobles inscripciones
(Teatro un tiempo i Aras) en Sagunto
fabrican hoy tabernas i mesones...
(Ed. Zaragora, 1634, p. 445.)

1. *Obras*. fol. 184.
2. *Ibid.*, fol. 174.

sigue : « ¿Es ley que Gabriel de Roa mofe de mi, hombre que si le hacen trisilaba la voy *luciente*, pone pies en don Luis de Góngora como en pared, y lleva al que porfia con el por esos matorrales, despeñaderos y barrancos hasta las mismas *Soledades* y yermos, donde no tiene un hombre a quien volver su cabeza [1] ? »

Si bien muchos enemigos reconocían que lo oscuro de Góngora era debido a su preñada leccion y doctrina, no pensaban igual respecto de sus imitadores : en éstos veían la oscuridad como natural fruto de su ignorancia, y no del saber [2]. Tirso de Molina, por ejemplo, afirmaba que muchos, teniendo por desaire que los entendiesen, afectaban tinieblas desabridas y eran como aves nocturnas fugitivas de la luz, « quiça porque con ella temen manifestar las manchas y lunares de su aparente estudio [3] ».

1. Citado por la Barrera, *Catálogo bibliográfico y biográfico*, etc., p. 329. No hallo tal párrafo en la ed. príncipe que tengo a la vista ; presumo que Pellicer, que se encargó de ella muerto ya el autor, omitió tal párrafo, que no podía ser de su gusto y que desmentía algo de lo que él escribió o iba a escribir en el prólogo.

2. Por ello, algunos tenían semejante estilo como bueno para encubrir ignorancias, como expresamente afirma cierto escritor : « Si el estilo te pareciere comun respeto del peregrino que la sutileza española ha introduzido, alabado con razon de algunos, y entendido con justicia de pocos, te advierto que bien pudiera usar dél para encubrir mis ignorancias, pues en tal idioma menos las entendieran... » (Sebastián de Nieva Calvo, *La mejor mvger, madre y virgen : Poema sacro*, Madrid, 1625, Prólogo).

3. *Deleytar aprovechando*, Madrid. 1635, fol. 212. Es nuestro buen mercedario, no sólo entre los poetas dramáticos, sino entre todos los literatos del siglo de oro, quien después de Lope más menudeó alusiones satíricas contra los de la nueva poesía. Además de los lugares ya mencionados, pueden verse otros en las comedias *Quien calla otorga* (II, 10), *La celosa de sí misma* (I, 3 ; III, 1), *Por el sótano y el torno* (I, 15), *Amor y celos hacen discretos* (I, 5 y 6), *Celos con celos se curan* (I, 3), *Habladme en entrando* (II, 13), *Escarmiento para el cuerdo* (I, 2), *Ventura te dé Dios* (I, 2), *La mujer que manda en casa* (II, 12), y *La lealtad contra la envidia* (I, I). Su más extensa y desenfadada censura satírica de los cultistas se hallará en *Deleytar aprochando*, folios 214-215 de la ed. que venimos citando. Cierto crítico ha hablado vagamente de notas culteranas en la obra de Tirso. No pasan de cuatro los pasajes gongorinos que

Para el de Esquilache, la oscuridad obedecía, además, a no saber declararse, y así hacía la distinción de :

poetas para entendidos,
y poetas para necios [1].

Y el autor de *Eróticas o amatorias*, distinguiendo también entre los poetas que con la claridad se atraen justamente los ánimos, y los que con sombras tiénenles en devaneos, dice de los versos de estos últimos que el lector :

con las palabras y el sentido lucha,
porque jamas acierta a disolverlas,
que el ñudo es ciego y la ignorancia mucha [2].

Siguiendo a Aristóteles, anteponía González de Salas la virtud de la claridad a todas las demás en la obra poética, y dolíase de que en los últimos tiempos no observasen los ingenios españoles la perspicuidad en la oración ; sin duda tenía el pensamiento

hallamos en todo el teatro que se conserva del gran poeta : sólo cuatro versos en *Por el sótano y el torno* (1, 15) :

Cumplio su efimero curso
el sol, y ya casi muerto,
en tumulos de escarlata
lutos cortaba el silencio.

Nada más que una línea en *No hay peor sordo* (1, I) :

Desde que raya el oriente
hasta que el ocaso visten
nocturnos del sol desmayos...

Marcado sabor culterano tiene la relación de *Privar contra su gusto* (1, 3), y el soliloquio de *El amor y la amistad* (1, I) : afectados son, mas con esa magia poética que tanto nos seduce en el autor del *Polifemo* y las *Soledades*. Donde Tirso no agradará tanto a un lector moderno es en la prosa de los *Cigarrales* ; no es su estilo allí culterano precisamente, pero sí a trechos conceptuoso y siempre de una pulideza, amanerada : recuerda, más que el estilo de Quevedo, tan conciso y enérgico, el retocado y frío de las novelas pastoriles.

1. *Loc. cit.*, « A su Libro ».
2. *Loc. cit.*, p. 330.

en Góngora al agregar que, si la observasen, « cierto podrían competir con quantos huvo señalados en la Antiguedad de todas las mas cultas naciones. Alto es su spiritu, i atrebido a la maior empresa ; felices son tambien en las invenciones, floridos en el Stilo, i que naturalmente acometen siempre a enriquecerle i dilatarle. Pero no se de que mal astro tocados le han pervertido en estos años postreros de nuestra edad, obscureciendole i afeandole : de manera, que monstros son ià muchos de los partos de sus ingenios, que necessario es religiosamente expiarlos i consultar para su interpretacion los Oraculos, no de otra suerte que si fueran Libros Sibylinos. Con esto, los Poetas Lyricos nuestros, que en mi opinion son bentajosos a los Griegos i Latinos, assi se hallan deformados, que en pocos se conosce iá la hermosura i elegancia primera. Los Comicos estan mas preservados hasta hoi de esta pestilente influencia ; quiera el Hado propicio librarlos de su contagio, quando tienen ià en aquel grado la Comedia adonde, con no pequeña distancia, de ninguna manera llegò la de los Antiguos [1] ». Y avisa a continuación cuánto importa la enmienda. Niega que dentro de cualquiera de esas obras tenebrosas que se escriben halla otro tesoro sino el que suele hallarse en la oscuridad de las cuevas escondidas, « ceniça i carbones [2] ». Más adelante, contra los que padecen delirios de tinieblas, escribirá : « Attentamente tambien he io considerado si podrian en su abono aquellos Lucifugas opponer aun alguna apparente raçon, i ninguna hallo que lo sea. Porque si dixessen que con aquella difficultosa Obscuridad contraen i grangean un cierto respecto i admiracion què cosa se puede imaginar tan sin fundamento ? Pues esta admiracion i reverencia de quien viene a ser ? Solo de el torpe vulgo, o de alguno que, siendo superior, dignamente occupa por ignorante en el aprecio de los Doctos et lugar mas infimo de la plebe [3].» De esta estimación que los versos

1. *Nueva idea de la tragedia antigua*, ed. cit., págs. 84-85.
2. *Ibid.*, p. 88.
3. *Ibid.*, p. 91.

enigmáticos lograban entre lectores ignorantes, tenemos copiosos testimonios que revelan ese rasgo de bobería que en todos los tiempos hace mirar con reverencia aquello que no se entiende. Tiene el de Esquilache más de un lugar en que, hablando de versos, afirma que si son oscuros no hay quien los entienda, y si claros, quien los estime, v. gr., en su epístola al conde de Lemos :

> Que escriua a lo moderno le aconsejo
> al que aplausos inutiles pretende,
> y al Greco imite el horrido bosquejo :
> que el vso aora estas durezas vende,
> porque es tan presumida la ignorancia,
> que solo estima aquella que no entiende [1].

De « gran fiesta del ignorante vulgo », califica José Ortiz de Villena las voces peregrinas y las desaforadas hiperboles con que « se sueñan muchos auer llegado a la infinita magestad del arte [2] ». Lo mismo vendrá a decir, entre otros, Castillo Solórzano con el desenfado pintoresco de su prosa, tratando de « una fulleria de jerigonza que han aprendido los mal oidas poetas para que el vulgo los aplauda y celebre, que, como no lo entiende, hace misterio de lo que no lo es, celebra a ciegas lo que se escribio con ojos ciegos de la razon. No aconsejaria a v. m. que prosiguiese en este modo de versificar, porque seria echar a perder su buen natural : los cultos o incultos, por mejor decir, escriban asi, hablen frases barbaras, hagan transposiciones, encajen una metafora en otra como cesto sobre cesto, para que el mismo demonio no lo entienda, y v. m. se ria de ellos dandose a la pura claridad, a lo grave y bien colocado, haciendo la fuerza en el concepto, y no en el exquisito modo del decir [3] ».

1. *Las obras*, p. 203.

2. *La Vega del Parnaso*, ed. cit., Prólogo.

3. *Aventuras del Bachiller Trapaza* (1635), ed. Madrid, 1909, p. 160. *En Tardes entretenidas* se refiere de igual modo a la *nueva gerigonza*, que esto tiene « darse los que la leen por entendidos della, por no ser menos que otros, y

Nadie ignora que D. Francisco de Quevedo publicó las obras poéticas de fray Luis de Léon, « singular ornamento y el mejor blasón de la habla castellana, « para que tuviese » el estilo desconocido y extraño, castigo autorizado y eficaz, que en los que hallare verguenza dejará enmienda [1] ». En el prólogo de esa edición del augustino, condena el estilo que se pierde en la confusión amanerada de figuras y en la inundación de vocablos extranjeros. « La locution esclarecida hace tratables los retiramientos de las ideas y da luz a lo escondido y ciego de los conceptos. Esto mandaron con imperio los que escribieron artes de poesia, y escribieron desta suerte los que tienen el imperio de los poemas. Y en todas lenguas, aquellos solo merecieron aclamacion universal, que dieron luz a lo obscuro y facilidad a lo dificultosa; que osbcurecer lo claro es borrar, y no escribir; y quien habla lo que otros no entienden, primero confiesa que no entiende lo que habla. » Para nuestro crítico, no sólo es reprensible componer de manera oscura, sino aun poco clara. Y precisando más el ataque contra los cultistas, escribe: « Ni se que codícia u que gloria mueve a los charlatanes de mezclas y a los que escriben taracea de razonar en prosa espuria y voces edvenedizas y desconocidas, de tal suerte que una cláusula no se entiende con la otra [2]. »

tragando la burla procurar pagarsela con otra tal, si son poetas, quedando todos mas ayunos de su entendimiento que la familia de un miserable en año caro ». (Pág. 312). Allí, cierto personaje desea conocer a « un varon consumado en esto que llaman culto, que aunque lo profesan millones de hombres que yo conozco, son tan indigestos en sus escritos, que uno entre mil es el que tal vez se deja entender en ellos, y es grande rigor que lo que se escribe con fin de deleitar y entretener cause duda, ponga confusion y dé trabajo de andar acaza de interpretar lo que quiso decir ». (Pág. 317). Y en *Tiempo de regocijo* vemos a otro personaje que tuvo la desgracia de toparse « con un culto de los del nuevo idioma, tan obscuro en sus versos como Noruega en la mitad del año, hombre que para exagerarle de poco entendido, bastará decir que él mismo no sabia entenderse lo que escribia ». (Pág. 405.)

1. *B. A. E.*, t. XLVIII, p. 484.

2. *Ibid.*, p. 486. Con gravedad se expresaba aqui el colector de fray Luis,

En todos estos ataques, si se nombra a Góngora, es para hacer una salvedad en su honor, que tan alto poeta ciertamente merecía. Cascales, como Pedro de Valencia, es uno de los pocos que admirando el genio lírico del cordobés, entra sin embargo en la censura de sus versos cultos y consagra muchas páginas al examen de su oscuridad. « ¿ Que otra cosa nos dan el *Polyphemo* i *Soledades*, i otros poemas semejantes, sino palabras trastornadas con catachreses i metaphoras licenciosas, que quando fueran tropos mui legitimos, por ser tan continuos i seguidos unos tras otros, havian de engendrar obscuridad, intricamiento i embarazo? I el mal es que de sola la colocacion de palabras i abusion de figuras nace i procede el chaos de esta poesia. Que si yo no la entendiera por los secretos de naturaleza, por las fabulas, por las

pero más frecuente es la burla que hace de las tinieblas ,como de los otros defectos culteranos :

Graduado de tinieblas
pienso que me sacarán,
para ser noche de invierno
o en culto algun madrigal.

(*Obras*, ed. Menéndez y Pelayo, t. III, p. 275. Véase otra alusión en el mismo tomo, p. 355.)

En *La hora de todos y la Fortuna conseso*, llégale su turno a cierto poeta, que estaba en un corrillo « leyendo una cancion cultisima, tan atestada de latines y tupida de gerigonzas, tan zabucada de clausulas, tan cortada de parentesis, que el auditorio pudiera comulgar de puro en ayunas que estaba. Cogiole la *hora* en la cuarta estancia, y a la oscuridad de la obra, que era tanta que no se via la mano, acudieron lechuzas y murcielagos; y los oyentes, encendiendo lanternas y candelillas, oian de ronda a la musa a quien llaman

la enemiga del dia,
que el negro manto descoge.

Llegose uno tanto con un cabo de vela al poeta (noche de invierno, de las que llaman boca de lobo) que se encendio el papel por en medio. Dabase el autor a los diablos de ver quemada su obra, cuando el que la pegó fuego le dijo : — « Estos versos no pueden ser claros y tener luz si no los queman : mas resplandecen luminaria que cancion. » (*Los Sueños*, ed. Cejador, Madrid, 1917, t. II, págs. 91-92).

historias, por las propriedades de plantas, animales i piedras, por los usos i ritos de varias naciones que toca, cruzara las manos i me diera por rendido i confesara que aquella obscuridad nacia de mi ignorancia, i no de culpa suya, haviendolo dicho dilucida i claramente como deve... Que hable el poeta como docto, consientolo i apruevolo; i es bien que, ya por la divinidad de la poesia, ya porque los poetas son maestros de la philosophia i censores de la vida humana, hablen en sublime estilo i toquen cosas arcanas i secretas [1]. » Mas esta poesía nueva no encierra doctrina secreta alguna, sino sólo un trastorno de palabras y un modo de hablar peregrino jamás usado en nuestra lengua ni en ninguna otra de las vulgares : « camina como el lobo, que da unos passos adelante, i otro atras, para que assi confusos no se eche de ver el camino que lleva. I quando aquel modo de escrivir intricado se usara raras veces, pudierase llevar i se hallara menos cansado nuestro entendimiento; pues tenia pausas para descansar, i uno con otro fuera comportable. » Lo intolerable es semejante perpetuo modo de hablar confuso. Hijas del Mongibelo son, en fin, estas nuevas y nuncas vistas poesías, « que arrojan i vomitan mas humo que luz [2].» Para el humanista murciano, no es viciosa la oscuridad cuando procede de alguna doctrina exquisita, con tal que no ocurra asi a menudo, o cuando alguna palabra ignorada de los hombres semidoctos entenebrece la oración, o si se trata de disimular con ella cualquier concepto deshonesto; ni como viciosa debe considerarse en los poetas satíricos al dorar sus flechas con perifrasis intricadas y fingiendo nuevos nombres para que quede disimulada la persona de quien hablan satíricamente. En todos los demás casos es siempre condenable; y así, todos debemos impugnarla como a enemigo declarado, como peste de la elocución poética. Analiza algunos versos del *Polifemo*, concluyendo que su oscuridad se debe, no a que las palabras sean

1. *Cartas Philológicas*, págs. 81-83.
2. *Ibid.*, págs. 86-87.

antiguas o inauditas o nuevas, sino a su confusa colocación y las « continuas i atrevidas metaphoras, que cada una es viciosa, si es atrevida, i juntas mucho mas » ; debida también a la omisión de artículos, que son indispensables en nuestra lengua, « so pena de hablar Vazcongado », y al hipérbaton ambiguo y frecuentísimo. Y termina con que al autor del *Polifemo* no puede moverle a tinieblas tan sin excusa mas que hacer prueba de ingenio y ostentación de sus fuerzas. « Si es esso, ya le concedemos essa gloria i le confessamos que tiene tan felice ingenio que podra hacer impossibles, como no quiera sustentar que tiene esse por camino cierto de la elocucion poetica : pues me ha de conceder que qualquier escriptor pretende en sus obras enseñar, deleitar i mover ; i que la obscuridad cierra a cal i canto las puertas de los tres oficios ; porque ¿ como sera enseñado el que no entiende la cosa ? ¿ como deleitará el que no es entendido ? ¿ como movera los animos al lector, que se queda ayuno de quanto lee una vez i otra [1] ? »

Francisco del Villar, en carta a fray Juan Ortiz, contesta a las censuras de Cascales : dice que lo que ha hecho a Góngora oscurecerse es permitirlo las materias que con tanta agudeza ha tratado, « i no cansen las cosas por tener mucho bueno, que es lastima que los rhetoricos presuman de un ingenio que se cansa de agudezas i methaforas continuas, como si no huviera hombres que en su vida pudieran llevar el agrio en ninguna comida, i otros que no estiman otra moneda que el oro. Si nuestro poeta tratara de alguna historia, culparamosle en hora buena, porque como los heroicos hechos i grandiosas hazañas se proponen para que todo el mundo las imite i entienda, es bien se traten con el estilo claro ; mas, conceptos sutiles, levantados de punto, singulares alusiones, pinturas fabulosas, galanas fabulas a proposito, *qui potest capere capiat* ; i si sabe hacer todo esto, diganlo sus obras todas [2]... ». Hace un breve cotejo de Góngora con los

1. *Ibid.*, p. 91.
2. *Ibid.*, págs. 93-94.

poetas latinos, declarando de paso que « por cierto, no supieron, ellos mas bien su lengua que el nuestro la suya » ; y afirma que, lejos de ser reprobable, digno de premio se hace Góngora por haber usado de frases nuevas, imitadas de la latina, « i haverlas amplificado con notable gala i agudeza ». Replicóle Cascales, en cuanto a la oscuridad, que tantos tropos y alegorías engendran enigmas, « i las enigmas no son para la poesia, ni son cosa que merece respuesta ». No le deniega a la poesía licencia de algunos lugares oscuros con motivo, « mas, afectar la obscuridad, esso se vitupera. La poesia es como la pintura, testigo Horacio, la cual mucho tiempo se usó sin sombra. Inventola Polygnoto con gran felicidad, porque realmente la sombra hace campear las demas partes, que estavan sin ella languidas i casi muertas. Esso tambien deve hacer el poeta, traher algunos passos de recondita erudicion que levante la poesia, i con esso parecera docto i hara lo que los poetas Griegos i Latinos con gran alabanza hicieron ; porque siendo todo obscuro, es pintar noches, que aunque pintura valiente, es desagradable i no para ordinaria [1] ».

VIII

Pasemos a *La Dorotea* (1632) de Lope, en la cual no falta algún recuerdo para « aquel famoso Cordoues », ya muerto desde 1627; pero lo que abunda son las censuras de sus imitadores : toda la larga escena 3 del acto IV constituye una sátira contra los tales. No cree Lope que los nuevos términos cultistas levanten la hermosura de la lengua, porque no puede tomarse por realce suyo lo que de ninguna manera se entiende : el verso pide, tanto como la prosa, sentido y forma, « que son como discrecion y hermosura » [2]. Y mucho de griego, de desconocido, tiene la

1. *Cartas Philológicas* p. 109.
2. *La Dorotea*, Madrid, 1632, fol. 156.

nueva lengua. Veneración se debe a los grandes ingenios que hablando y escribiendo, orando y enseñando, han ilustrado y enriquecido con frases noveles y no vulgares términos, al par que con justísima propiedad, la lengua española, pero « la mala imitacion de otros, por quererse atreuer con desordenada ambicion a lo que no les es licito, pare monstruos informes y ridiculos. » Y pone a continuación un soneto burlesco que ya había mandado manuscrito [1], con algunas variantes, al duque de Sessa hacia 1630 :

Pululando de culto, Claudio amigo,
Minotaurista soy desde mañana,
derelinquo la Frasi Castellana,
vayan las Solitudines conmigo.
Por precursora desde oy mas me obligo
al Aurora llamar Bautista o Iuana,
chamelote la mar, la ronca rana
mosca del agua, y sarna de oro altrigo.
Mal afecto de mi con tedio y murrio,
caligas dire ya, que no griguiescos,
como en el tiempo del Pastor Badurrio.
— Estos versos son Turcos o Tudescos?
— Tu Letor Garibay, si eres Banburrio
aplaudelos, que son Cultidiablescos [2].

Mención se hace de los buenos poetas en el acto IV, escena 2 : algunos con conceptos elogiosos, como el marqués de Peñafiel, « que tanta gracia tuuo para los versos Castellanos », y Francisco de Figueroa y Fernando de Herrera, « que entrambos han merecido nombres de diuinos ». De Góngora, como del resto, sólo se da los nombres. La voz *culto*, tan empleada por el poeta cordobés sobre todo en *Soledades*, la declara Lope en su proprio sentido, bien contrario al que en tono de reproche se aplicaba a los dis-

1. *V.* La Barrera, *Nueva Biografía*, p. 651.

2. *La Dorotea*, fols. 183 v.-184. Puede verse otra parodia de los cultistas, en prosa, al principio de *La moza de cántoro*, comedia escrita en la misma época, hacia 1631.

cípulos. Culto fué Garcilaso, porque culto es el poeta que « cultiua de suerte su Poema que no dexa cosa aspera ni escura, como vn campo, que esso es cultura, aunque ellos diran que lo toman por ornamento... A mi me parece que al nombre culto no puede auer Etimologia que mejor le venga, que la limpieza y el despejo de la sentencia libre de escuridad; que no es ornamento de la oracion la confusion de los terminos mal colocados y la barbara frasi traida de los cabellos, con metafora sobre metafora » [1].

Por el sentido peyorativo que venían dando à la voz *culto*, Lope parece evitarla, empleando a menudo en su lugar la voz *científico* : a los autorcillos de malas coplas, opone « los poetas cientificos » [2]; en varias ocasiones habla también de « caualleros cientificos » [3], o de « hombres virtuosos y cientificos » [4]. La voz *culto*, en bueno y en mal sentido, debió de generalizarse después de la aparición de los dos poemas mayores de Góngora, que tanto la repite. Sus discípulos se la aplicaban a sí mismos en su legítimo significado; los adversarios, se la lanzaban al rostro como ofensiva; y la masa de lectores la usaba conforme a sus gustos, en tono de aplauso unos, y de reprobación otros. El autor del *Discurso poético* se había anticipado a Lope en esta queja : « Ya veo que la ciega plebe se alarga hoy a llamar *cultos* los versos mas broncos y menos entendidos : tanto puede con su lengua la rudeza. ¡Bien interpretan la palabra *cultura* !... Mas lo menos sufrible del caso es que piensan dar a entender que el ser obscuros les cuesta particular estudio y que no se consigne aquella tenebrosidad menos que con alto cuidado. Y muchos del bando ignorante lo creen asi y lo porfian. De donde ha procedido llamar *cultos* a los versos mas ciegos y mas broncos » [5]. Hacia la misma fecha, o algo después, en las *Academias del jardín*, de

1. *La Dorotea*, fol. 187.
2. *Comedias* : *Decimaséptima Parte*, Madrid, 1621, Prólogo.
3. *Ibid.*, fol. 210 v.
4. *Comedias* : *Parte Veynte*, ed. Barcelona, 1630, fol. 275 v.
5. Ed. cit., págs, 249 y 259.

Polo de Medina, se habla de una composición ligeramente culterana ; califícala de versos *cultos* un interlocutor, y responde el otro con apresurada cólera : « No me infameis con tan odioso nombre » [1]. En cambio, los que siguen a Góngora se honran llamándose así, como se ve en sus obras, y expresamente nos dice Quevedo en el siguiente pasaje : « De buena gana lloro la satisfaccion con que se llaman hoy algunos *cultos*, siendo temerarios y monstruosos; osando decir que hoy se sabe hablar la lengua castellana, cuando no se sabe donde se habla, y en las conversaciones aun de los legos tal algarabia se usa, que parece junta de diferentes naciones, y dicen que la enriquecen los que la confunden » [2].

1. Ed. cit., p. 103.

2. *B. A. E.*, t. XLVIII, p. 488. Semejante empleo ambiguo de la voz *culto*, y también la de *crítico*, explica la insistencia con que los tratadistas de aquel tiempo procuran aclarar su significado verdadero. La Gasca y Espinosa diserta sobre el estilo elegante, y agrega : « *Culto* es lo mismo que labrado con trabajo. *Critico* se deriva de *crisis*, que es tanto como primor del entendimiento, con que se discierne lo bueno de lo malo : y asi, terminos cultos y criticos es decir que han de ser los terminos labrados y pulidos primorosamente con trabajoso cuidado del entendimiento, limados con la propiedad de su viva significacion, suavidad y dulzura de voces, buena y justa colocacion de ellas, y de que procede la elegancia de las frases con que en poco se dice mucho y bien. La barbara ignorancia del ignorante vulgo, con desvanecida presuncion, ha inventado una diabolica gerigonza, usando de los terminos *cultos* con tal desconcierto y corruptela, que su disonancia no solo confunde el entendimiento de su sentido, y su aspereza enoja y fastidia, y aun tal modo de hablar puede irritar la mayor paciencia, trocando en horroroso aborrecimiento el más fino amor. De que resulta que ironicamente y por irrision llaman a estos *cultos* y *criticos*, como si dijeran *ignorantes barbaros* de primera classe. » (Gabriel de la Gasca y Espinosa, *Manual de avisos del perfecto cortesano*, Madrid, 1631 : *V.* Gallardo, *Ensayo*, t. III, col. 36.) En epístola al Licenciado Andrés de Salvatierra, sobre el lenguaje del púlpito, Cascales rechaza que el lenguaje crítico y culto deba entenderse, como lo entendía el vulgo, equivalente a lenguaje intricado y oscuro, ambiguo y enigmático : « No hai lenguage critico, como no hai lenguage decretorio. Diranme que assi lo dice el vulgo. En fin, cosa de vulgo, que es tanto como decir bestia de muchas cabezas, i cada una de su

Insiste Lope en *La Dorotea* sobre el extremo de la oscuridad, dando por igual a lo que no fué escrito lo que, escrito, no sea entendido. « Viciosa es la oracion en buena Logica que se saca por terminos escuros e impropios, y que mas escurece que declara la naturaleza de la cosa definida ; y si las que entre si tienen essencial correspondencia no se pueden definir la vna sin la otra, que relacion hara *velera paloma* a las *naues*, para definirlas o descriuirlas por este termino?, pues que lo mismo fuera velero cernicalo a vn galeon, o velera cigueña a vna fragata » [1]. Refiriéndose a la prueba o aclaracíon de un concepto por medio de la metáfora, dice Lope de Vega : « La prueua se ha de hazer por las cosas mas conocidas, que de otra suerte seria confusion, y no prueua ; porque ha de manifestar el entendimiento, y no confundir el entendimiento. » Las de los culteranos, más parecen « proposiciones Hipoteticas, que pueden ser y no ser, con cierta condicion que las denuncia. — Mejor dixerades Enigmas, que si Platon emboluio su Filosophia en escuros terminos, los Poetas para declarar sus concetos, deuen vsar los mas faciles, y para esto pensaua yo que borrauan los primeros delineamentos, que es lo que llaman lima ». Probado está que puede levantarse la lengua castellana sin recurrir a barbarismos, pero los cultistas, por ignorancia o falta de ingenio, no lo piensan así. Muchas cosas de ellos agradan por la hermosura de las voces, « como llamando al Ruiseñor *citara de pluma*, que por la misma razon auia de llamar la citara Ruiseñor de palo : pero la baxeza del sonido destas dos vozes nos sufre que se diga, siendo lo mismo ; de suerte que la hermosura de citara y pluma haze que no se repare en la conueniencia. — ¿ Y si tuuiera lo vno y lo otro ? — Fuera perfeto, poseyendo la forma essencial del conceto mejor materia en las vozes,

parecer, i pareceres contrarios. » Reprocha la acepción de culto en mal sentido, pues « lenguage culto es un modo de havlar bien travajado i cultivado, no humilde ni desechado en ninguna manera ». (*Cartas Philológicas*, p. 327.)

1. *La Dorotea*, fol. 187 v.

como para la perfeccion de la hermosura es opinion de Leon Hebreo en sus dialogos » [1]. Permitidas, claro está, son las licencias, y esto se ha de entender de los consonantes, pero con discreta moderación, porque ninguna cosa debe disculpar al buen poeta : « piense, borre, aduierta, elija y lea mil vezes lo que escriue, que Rimas se llamaron de *Rimar*, que es inquirir y buscar con diligencia, assi le vsó Ciceron, assi Estacio. » Cosa excelente es la metáfora, pero siempre que sea tan apropiada, tan ajustada al sentido como traje bien cortado lo es a cuerpo galán [2].

1. *Ibid.*, fols. 195 v.-196. Escribe Francisco del Villar en su mencionada carta a fray Juan Ortiz, aludiendo à Góngora : « i lo que me admira es que, despues de haverlo satirizado, le imitan todos, quedando pasmados de oir que a las aves llamava *citharas de pluma* : i Lope en su *Andromeda* llama a los anades *naves de pluma* ; i otras infinitas imitaciones... » (*Loc. cit.*, p. 99.) Pero ya hemos visto que Lope encuentra bella tal metáfora. En cuanto a satirizar *citaras de pluma*, sí hemos hallado burlas por el estilo de las siguientes :

y a un sacre que daba caza
en el aire a una picaza,
llamó *corchete de pluma.*
(Tirso, *Celos con celos se curan*, III, 2.)

El mismo poeta, en la comedia *Santo y sastre* (I,1) :

...y a un nebli
llamó *estafeta de pluma.*

Y Castillo Solórzano, en el citado romance satírico « Para saber el lenguaje culto » :

Un breve *globo de pluma*
se llamó a un abejarruco,
y caracteres alados
a la banda de unos grullos...

2. Apenas hay escritor, entre los adversos al gongorismo, que no señale este vicioso empleo de la metáfora. Burlábase ya de ellas, cuando incurrían en extravagancia, Juan de la Cueva en su *Epistola a D. Juan de Arguijo* :

¿Es porque voy como es razon, huyendo
duras frasis, perifrasis d'extremos,
metaforicos nombres imponiendo?
¿ Es porque alas no llamé a los remos,

Abusan los cultos de ciertos términos figurados, y burlonamente nos dice Lope que mucho sabrán de calzas, « porque todo es calçar estrellas, calçar flores, nubes, noches, soles, y aun ponelle

y a los pies remos, nubes a la ropa,
rayos cirreos los ojos con que vemos?
¿Es porque alcazar no llamé a la popa,
capa de Marte al defensivo escudo,
de Baco escudo a la vinosa copa?
(Ed. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 695.)

Disgústabale sobremanera a Suárez de Figueroa, tan amigo del decir natural, sin ornamento, « todo sincero, todo sano y sin adulterino color ». (*El Passagero*, p. 82.) Jàuregui censura en aquellos escritores del estilo nuevo e abuso de lo figurado, a lo cual se abalanzan tan desaforadamente que en vez de mostrarse valientes, incurren en temerarios, desbaratándolo todo, no dejando verbo o nombre en su propio sentido, forzándolos a que sirvan donde nunca pudiera pensarse, y « aun las mismas metafora metaforizan ». (*Discurso poëtico* p. 229). Polo de Medina, en su poesía *Retrato del autor*, suelta sonrisitas y carcajadas sobre el mismo tema :

Tambien mil veces me aplico
a criticas novedades :
llamo al mar cielo de peces,
peine del viento a la nave ;
a un arroyo muy corriente
posta de vidrio galante,
y colchaduras de plata
las olas que el viento hace.
Porque rodeaba un tronco,
no con circulos iguales,
por solo hacerlo toquilla
le llamé sombrero a un sauce ;
al fuego de unos pastores
que un monte excelso arde
luciernaga garrafal,
pensil con alas a un ave;
al prado pais florsido,
y otros humores a achaques
que apellidan frases cultas
los heliconios magnates...
(*B. A. E.*, t. XLIII, p. 183.)

chapines a la luna, como si fueran a proposito para andar buscando a Endimion por el monte Lathmo. » [1] Y, finalmente, la poesía de estos *cultidiablescos* tiene más tinieblas que los versos de Licofronte, y aun los que la escriben son quienes menos la entienden. Al año siguiente (1633), en la égloga *Amarilis* insiste sobre este último concepto, al celebrar los versos claros, limpios y tersos, y burlarse de aquellos otros poetas griegos en castellano :

que como pescadores,
del ingenio al papel echando el lance,
ya sacan vna perla, ya vna sierpe,
ya vn bucio o caracol, monstros de Euterpe,
de suerte que ellos mismos desconocen
el parto que produzen,
y los que los comentan, los traduzen [2].

IX

Después de la muerte de Góngora, cesa Lope en sus alabanzas; es decir, escribió, sí, un soneto nobilísimo « A la muerte de D. Luis de Góngora », pero fué ya su postrero elogio [3]. Las del *Laurel de Apolo*, donde no podía dejar de aludirle por la índole del poema, ya hemos visto que son frías o ambiguas. En *La Dorotea*, dos veces le nombra, sin señalarle particular distinción. Y en las *Rimas humanas y divinas del Licenciado Tomé de Burguillos* (1634) no se halla una sola mención laudatoria de Góngora. Alúdele en un soneto de fecha muy anterior, y por vez primera en este volumen impreso, en que « Responde a vn Poeta que le afeaua escriuir con claridad, siendo como es la mas excelente parte del que escriue » : el Poeta en cuestión era Góngora, que en alguna ocasión había reprobado la manera llana de escribir de Lope, y ofre-

1. *La Dorotea*, fol. 204 v.
2. *La Vega del Parnaso*, fol. 176 v.
3. *V.* el soneto en La Barrera, *Nueva Biografía*, p. 400.

cídole como modelo que imitar el estilo del granadino Pedro Soto de Rojas, vate culterano e « intricado ». El soneto es suma de la aspiración artística del Fénix frente a los gongorinos :

Libio, yo siempre fuy vuestro deuoto,
nunca a la fee de la amistad perjuro :
vos en Amor como en los versos duro,
teneis el lazo a consonantes roto.
Si vos imperceptible, si remoto,
yo blando, facil, elegante y puro :
tan claro escriuo como vos escuro,
la Vega es llana y intricado el Soto.
Tambien soy yo del ornamento amigo,
solo en los Tropos impossibles paro,
y deste error mis numeros desligo
En la sentencia solida reparo,
porque dexen la pluma y el castigo
escuro el borrador, y el verso claro [1]

Otro soneto publica este volumen, con referencia evidente a Góngora, y de particular significatión. Pero recordemos primero que en la *Respuesta* al *Papel... en razón de la nueva poesía* hemos leído ya un pasaje en que Lope dice de Góngora que quiso enriquecer la poesía y lengua castellanas « con tales exornaciones y figuras quales nunca fueron imaginadas, ni hasta su tiempo vistas aunque algo assombradas de vn Poeta en Idioma Toscano, que por ser de nacion Ginoues no alcançó el verdadero Dialecto de aquella lengua » ; y en la *Relación de las fiestas* (de San Isidro) le hemos escuchado cierta alusión a algunos « que lucian mejor sus escritos en sus naturales fuerzas que en las imitaciones estrañas ». Conocido, además, es el pasaje de la carta que Pedro de Valencia dirigió a Góngora el año 1613 en censura de las *Soledades* y el *Polifemo*, donde tras celebrar la Sencillez y claridad tan propias suyas, le recomienda que se retraiga de « travesuras i appetitos

1. *Rimas humanas y divinas del Licenciado Tomé de Burguillos*, Madrid, 1634, fol. 74.

de lo ageno », ya que « lo intricado i trastrocado i estrañado es supositio i ageno, imitado con mala affectacion de los Italianos i de ingenios a lo moderno [1] ». Pues bien, en *Rimas del Licenciado Burguillos* publica Lope el segundo soneto a que nos referíamos, anterior sin duda al fallecimiento de Góngora, en que lanza contra éste su más duro ataque, calificándole de imitador y plagiario de los italianos, en especial de Stigliani y de Chiabrera. El soneto se halla dedicado a D. Franscisco López de Aguilar, grande amigo y leal defensor de Lope :

Das en dezir, Francisco, y yo lo niego,
que nadie sabe Griego en toda España,
pues quantos Helicon Poetas baña,
todos escriuen en España en Griego :
Para entender al Venusiano ciego,
querras dezir, por impossible hazaña,
si a las lenguas la ciencia no acompaña,
lo mismo es saber Griego que Gallego.
Cierto Poeta de mayor Esfera,
cuyo dicipulado dificulto,
de los libros de Italia fama espera :
mas porque no conozcan por insulto
los hurtos de Estillani y del Chabrera,
escriue en Griego, disfraçado en culto [2].

En el « Aduertimiento » que precede a las *Rimas* parece apuntar Lope una reacción en el gusto general contra los excesos culteranos : habla de los que saben apreciar las rimas ajenas « si el estilo es mas Castellano que culto : perdonen los que lo son, porque este Poeta dezia que como duran poco las nouedades, andando el tiempo caerian los hombres en la verdad y se bolueria a vsar la propria lengua ». Lo mismo debía de pensar el escritor de las *Cartas filológicas*, cuando tratando del gongorismo escribe : « En

1. *Obras poéticas de Góngora*, ed. cit., t. III, págs. 245-246. *V.* Millé y Giménez *Lope, Góngora y los orígenes del culteranismo*, loc. cit., págs. 315-317.
2. *Rimas humanas y divinas* ..., fol. 37.

fin todo esto es un humor grueso que se le ha subido a la cabeza al auctor de este Atheismo, i a sus sectarios, que como humor se ha de evaporar i resolver poco a poco en nada [1]. » La reacción general contra el culteranismo la había indicado ya dos años antes que Lope otro escritor, Pedro Ezquerra de Rozas, en su edición (1632) de *La Araucana* de Ercilla : manifiesta que, hallándose este poema con dificultad en las librerías, vuelve a imprimirlo « para satisfacer al deseo de muchos nobles espiritus, los cuales, cansados ya de la escabrosidad y tinieblas que el nuevo estilo de algunos poetas deste siglo ha querido introducir, suspiran por la dulzura y claridad de D. Alonso, cuya celebre *Araucana* ha sido nuestra *Iliada* y *Eneida* [2]... »

Soneto satírico contra los pobres culteranos (de los cuales es cosa de irse apiadando ya) es el que consagra Lope « A la sepultura de Marramaquiz, Gato famoso en lengua culta, que es en la que ellos se entienden »[3]. En otro soneto, en elogio del menor de los Argensolas, indica un hecho que hallamos confirmado por varios autores, y que por lo demás (no hay que alarmarse), nada tiene de sorprendente : que el desvarío en el empleo de la lengua poética cundía de modo especial entre la gente moza.

La nueua juuentud Gramaticanda,
llena de solecismos y quillotros,
que del Parnaso mal impuestos potros
dize que Apolo en sus borrones anda.
Por escribir como la Patria manda
(elementos los vnos de los otros)
de la suerte se burlan de nosotros
que suelen de vn Catolico en Olanda.
Vos que los escriuis limpios y tersos
en vuestra docta y candida Poesia,
de toda peregrina voz diuersos.

1. *Cartas Philológicas*, p. 107.
2. Cit. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 934.
3. *Rimas divinas y humanas...*, fol. 25

dezid (si lo sabeis) qué valentia
puede tener, leyendo agenos versos,
copiar de noche y murmurar de dia [1]?

Entre las variantes de *culto*, en sentido, peyorativo, que Lope emplea se halla la de *cultero*, de mucha fuerza despectiva, y que no hemos visto en ninguno otro autor [2]. Hállase en este conjuro, que tanto recuerda la graciosa manera de Quevedo :

Conjurote, demonio Culterano.
que salgas deste moço miserable

1. *Ibid.*, fol. 28 v. Refiriéndose a los dos Argensolas, en el mismo año en que se imprimió por vez primera este soneto, también escribía Lope la conocida frase : « pareze que vinieron de Aragon a reformar en nuestros Poetas la lengua Castellana, que padeze por novedad Frasis horribles, con que mas se confunde que se ilustra ». (*Rimas de Lvpercio i del Dotor Bartolomé Leonardo de Argensola*, Zaragoza, 1634, Aprobacion). En términos parecidos hablaba de ellos otro escritor, gran amigo de Lope y de Quevedo : « Develes Aragon su nuevo lustre, nuestra Castilla grandes honras, la Poesia su esplendor, i nuestra lengua (en prosa i verso) lo erudito, lo puro acendrado i perfeto que se halla en ella». (Lorenzo Vander Hammen i Leon, *ibid.*, Aprobación segunda).

2. Humorísticas o despectivas son las siguientes variantes : « cultifono romance », dice Solórzano de un culterano (*Tardes entretenidas*, p. 312), y « modo de cultizar » llama a semejante estilo (*Ibid.*, p. 317); « culticidad » acuña Polo de Medina (*Obras*, p. 68); « y culticias » Francisco Cascales (*Cartas philologicas*, p. 339); de los « culterismos » se ríe el de Esquilache (*Obras*, p. 254); de las « cultedades », Quevedo (*B. A. E.*, t. XXIII, p. 482); de la « griegomancia », Trillo y Figueroa, aunque no poco tenía él de lo mismo (Romance XXI, ed. *B. A. E.*, t. XLII, p. 77); de los « lucifagos », González de Salas (*Nueva idea*, p. 91); y finalmente, de « los de la gericonça critica » se burla Vélez de Guevara (*Diablo Cojuelo* ed. Bonilla y San Martín, Vigo, 1902, p. 39). Uno de los primeros, si no es el iniciador, en usar la palabra « gongorizar », en buen sentido, fué Miguel Colodrero de Villalobos en *Varias rimas* (1629), paisano y discípulo entusiasta de Góngora. En su significado despectivo se venía empleando desde algunos años antes : « gongorizar », dice Polo de Medina en una de sus silvas (*B. A. E.*, t. XLII, p. 184). y Tirso en la comedia *Santo y satre* (I, 1) y en *Deleitar aprovechando* (ed. cit., fol. 82). También éste último llama al gongorismo « criticismo » o « jerigonzar critiquicios » o « critiquizar »

que a penas sabe hablar (caso notable)
y ya presume de Amphion Thebano :
por la Lyra de Apolo soberano
te conjuro, Cultero inexorable,
que le des libertad, para que hable
en su natiuo Idioma Castellano [1]...

Escúchase hoy a menudo, en nuestra España, la protesta contra la introducción de voces exóticas que suele acompañar a las nuevas modas y los deportes, y ya Lope se quejaba de ello con respecto a los estilos femeninos ; reprende el poeta a los que hablan enflautado, y agrega [2]:

Ampliar la lengua propia es cosa vrbana,
adulterarla es barbaro defeto,
porque su idioma y candido dialeto
con vozes peregrinas se profana...
Vnas vozes se inuentan, y otras caen,
pues hasta las mugeres andan cultas,
hurtando a las naciones lo que traen [2].

No sólo andaban nuestras bisabuelas cultas en el aderezo, sino también, a lo que parece, en el lenguaje. *La culta latiniparla* de Quevedo, contra la pedantería de las mujeres cultistas y hembrilatinas, no debía de ser una caricatura sin fundamento en la vida real. Tirso, en la comedia *Habladme en entrando* (11, 13), afirma :

Las damas de hogaño,
siguiendo lo culto,
huyen de lo craso.

Y por ello, en *Deleitar aprovechando* [3], al hablar de una dama

y a los culteranos « criticos », « critizantes » y « poetas academicistas », v. gr., en *Celos con celos se curan* (I, 3 ; III, 2), *La celosa de si misma* (I, 3 ; II, 5) y *Quien calla otorga* (II, 10).

1. *Rimas humanas y divinas...*, fol. 60 v.
2. *Ibid.*, fol. 70.
3. Ed. cit., fol 197.

se cuida de celebrar entre sus gracias la elegante sencillez de su lenguaje : « Era discreta como hermosa, y quantas vezes conuersaua con su hechizo tantas encarecia la lisura de sus palabras, que desnudas de ponderaciones, ni la eloquencia critica se las dificultaua, ni la penuria de concetos sostituia ambages y rodeos pomposos con metaforas indigestas y vocablos adoptiuos, que el vso deste siglo efectado gasta; salteando idiomas estrangeros y Españolizandolos, hazen vn confuso mixto que como monstruo producido de especies diuersas, ni bien es Griego, ni Castellano. » Mucho le hubiera enfadado, de seguro, a tan discreta dama conversar con cierta doña Beatriz (bastante más joven à la sazón) que hemos tenido el agridulce gusto de conocer en la *Vida de D. Gregorio Guadaña*, hijastro de Antonio Enríquez Gómez : « Doña Beatriz sacó vn pañuelo de Olanda, y dixo : — Tia, lleguese al Norte y dexe la Noruega. — Critica es V. md., mi señora Doña Beatriz, dixo el Poeta ; bien haze de hablar culto, que la posada no es muy clara [1]. » Algunas hembricultistas nos da Tirso en *Amor y celos hacen discretos* (1, 5) y *Amar por arte mayor* (1, 5). Y el Príncipe de Esquilache, que mil veces pregunta a una tal Clori

> porque aborrece tanto a Melibeo,
> no siendo dezidor, culto ni feo [2]...

y tan impaciente se muestra con los varones del culteranismo, había de encolerizarse naturalmente cuando cierta señora le sale por el mismo registro :

> No me canses de oy maś doña Lucia,
> hila, y no hables necio culterano [3]...

Hombres había por el estilo, que no cedían en pedantesco len-

1. *El Siglo pitagórico y Vida de D. Gregorio Guadaña*, Roan, 1644, p. 100.
2. *Obras*, p. 83.
3. *Ibid.*, p. 87.

guaje a tales damas. Uno de ellos nos presenta Quiñones de Benavente en el entremés de *Las civilidades* [1], un doctor gongoresco que quiere corregir las expresiones populares y desterrar el lenguaje llano. Y en otro entremés, el de *Las dos letras*, escuchamos el siguiente diálogo :

— Beso a vüesamerced los dos remates,
cimiento de esa basa o bellos fines
que cubren los dichosos escarpines,
— Para dezir los pies, pobre pasante,
¿hablais critico, culto y relevante ?
— Señora, lo que se usa no se excusa.
— Vos traés una linda garatusa.
— Yo conoci a un galan que dijo a un paje,
comiendo en un convite habra dos dias,
por decir « echa poco y a menudo »,
« licoriza por atomos en tropa »,
y el paje astuto le quebró la copa [2]...

En *El Criticón* de Gracián sale también uno de estos tipos, « que parecia hablar entre boca de noche, y todos creyeron era tudesco; mas el mismo dijo : — No soy sino uno de estos que por hablar culto, hablo a oscuras » [3]. Y recordaremos, finalmente a aquel conde y primer ministro que se nos da a conocer en las *Aventuras de Gil Blas de Santillana*, el cual brillaba en el consejo por cierta elocuencia natural, « y escribiria tan elegantemente como habla, si no afectara, para añadir decoro y magestad a su estilo, el harcerle obscuro, formandole de voces exoticas, altisonantes, poco usadas, de significado incierto, y por consiguiente sujetas a una construccion ambigua y a una inteligencia revesada » [4].

1. Ed. Cotarelo y Mori, *Colección de entremeses*, etc., en *N. B. A. E.*, t. XVII, págs. 503-606.
2. *Ibid.*, p. 771.
3. Parte I, crisi 7.
4. Libro XI, cap. V.

Tornemos a Lope de Vega, para despedirnos por ahora de él. La nota de distinción y cultura acompañada de desprecio del vulgo, y llevada al extremo tenebroso, la señala de muy graciosa manera en el siguiente trozo :

...O vos, rubia manada,
y todos los demas que paso a paso
paceis los alcaceres del Parnaso
prestadme vuestra ayuda sobre prenda
para que el vulgo barbaro no entienda
por mis necios efectos
el alma de mis versos y concetos [1]...

Y así, el gran español celebra el verso claro y puro que parece retraido a la poesía de tono popular :

Con dulze voz y pluma diligente,
y no vestida de confusos chaos,
cantais Tomé las vodas, los saraos [2]...

En el mismo año de las *Rimas del Licenciado Burguillos*, escribió Lope *Las bizarrías de Felisa*, acabada en 24 de mayo, y que es probablemente su última comedia; tres alusiones tiene allí para la nueva escuela gongorina, de las postreras que salieron de su pluma, tenaz en la defensa de la pureza de la lengua y del estilo poético de España.

M. Romera-Navarro.

1. *Rimas humanas y divinas...*, fol. 81 v.

2. *Ibid.*, fol 86 v. Pocos meses después, el genial Tirso, que le siguió en lo dramatico y le acompañó en la censura del gongorismo, hablando de una fiesta de montañeses parece repetir como un eco :

...al vayle van Olallas, Blases, Giles,
trouas cantan, no cultas por estrañas,
que alla no se autorizan
los que al vso de agora gongorizan.
(*Deleytar aprovechando*, fol. 82.)

NOTES FOR AN EDITION OF GIL VICENTE

In the country of the blind the one-eyed man is king. The fact that no edition of Gil Vicente had been published since 1586 gave to the third edition, published at Hamburg in three volumes in 1834, an extraordinary importance. Subsequent editions (those of Lisbon 1852 and of Coimbra 1907-14, both in three volumes) followed it slavishly. The fact that the edition of 1834 was not a very good or accurate edition must not blind us to the debt of gratitude owed to its editors. Without it Gil Vicente would have remained practically unknown. It professed to be a faithful copy of the editio princeps (Lixboa, 1562) from the copy existing in the library of the University of Göttingen. In the century since the Hamburg edition appeared much valuable work has been carried out concerning problems in the life and works of Vicente; but, as in the case of Camões, study of the life and works has naturally preceded the making of a critical text. The great scholar whose exceptional gifts of head and heart were always at the service of the literature of her adopted country, the late Carolina Michaëlis de Vasconcellos, at the time of her death was preparing an introduction for the promised facsimile edition of the editio princeps. That edition, but without the introduction, now stands before us : Obras Completas de Gil Vicente. Reimpressão " fac-similada " da edição de 1562. Lisboa : Oficinas Gráficas da Biblioteca Nacional. 1928. This editio princeps was described by Gallardo as very incorrect. The works of Jil Vicente were " impresas mui incorrecta-mente en Lisboa el año de 1562 por Juan Alvares, aunque en la reimpresion

que hizo en 1586 Andres Lobato salieron mas correjidas; no tanto que no reclamen otra impresion mas castigada, que ignoramos si ha llegado a hacerse "[1]. This hint came too late for the editors of the Hamburg edition, for this was dated 1834 and the fourth number of *El Criticón*, which contained these words of Gallardo, was published in 1836; nor were they heeded by subsequent editors, so that Vicente's text remains to-day substantially where it was in 1836 and in 1586. It is unfortunate that the editio princeps did not print a list of errata and substituted for it the following statement (f. 262 v.): " Achar se ham neste liuro algũs erros, assi de faltas de letras, como tãbem algũas mudadas : porem sam tã conhecidos os erros, que facilmente poderaa o discreto lector suprílos ". Printers were no doubt more careful in the sixteenth century than in the nineteenth, but there were necessarily many misprints and errors in a book published a quarter of a century after its author's death and compiled from manuscripts and popular flying editions of separate plays. The editors had to cope with Vicente's Spanish and with his use of slang and dialect. Sixty years had passed since the first play was written in those palmy days of the fortunate King Manuel, and the times were now more suspicious and severe. Many a passage must have been omitted as too irreverent, and traces of such omissions occasionally appear in the text. Fortunately the Censorship did not at first treat profane works of this kind with the same rigour as theological treatises. It was otherwise with the edition of 1586, in which long passages and whole plays were cut out. Subsequent editors treated Vicente's text with the half contemptuous neglect of the early Inquisitors, regardless of the fact that he was a great artist and exquisitely sensitive in matters of detail. Eventually it will be realized that when Menéndez y Pelayo called Vicente a sovereign genius he did not mean that

1. *Obras Escogidas de Don Bartolomé José Gallardo* (Vol. II of Los Clásicos Olvidados). Madrid, 1928, p. 30.

he was an insignificant writer, a second-rate poet or a negligible artist in words but that he was a sovereign genius in poetry and language. Vicente's day is still to come, in the twentieth century or later. His plays are sometimes coarse and sometimes trivial, but on almost every page of them the strong touch of genius is evident. He is one of the greatest lyric poets of all time, he is a real humourist and can with a few touches give a vivid and undying emphasis to a character or scene, so that his plays are an excellent witness to the effects in Europe of the discovery of the New World. A critical edition of the works of Gil Vicente presents many and great difficulties. The ideal scholar for the task would have been the late Carolina Michaëlis de Vasconcellos, whose *Notas Vicentinas* to some extent paved the way for it. The late Anselmo Braamcamp Freire, one of the ablest of modern critics, also provided a good deal of material for a critical edition, and the future editor will have to consider carefully Braamcamp Freire's scholarly examination of the rubrics and colophons of the plays. Dr Leite de Vasconcellos, who after over fifty years of work, continues to delight scholars with many learned and living publications, can scarcely be expected now to add an edition of Vicente to his other labours. What is clearly indicated is that a younger scholar, working on this new facsimile text of the plays, should submit to Dr Leite de Vasconcellos those passages which will forever remain the poorer if they do not receive the weight of his authority on questions of philology. The following notes are but a series of desultory suggestions; they may serve to show that the future editor must keep his eyes open in reading the existing texts and must not go sheepishly following either the editio princeps (much less, of course, the truncated second edition of 1586, although this has its uses) or the third edition of Hamburg 1834, as if they were sacred and intangible. These notes may be regarded as a few rough stones which will have served their purpose if they induce a competent editor to come forward and complete the edifice.

Auto Pastoril Castelhano.

1562 edition f. 2 v. nhi de asseo. 1834 ed. and subsequent editions ni deseo.

f. 2 v. Conociste a Juan domado. No satisfactory explanation has ever been forthcoming for *domado* in its reference to the indomitable King João II (*Ioã domado dezia por el rey dõ Ioã segũdo*, is the marginal note printed in the 1562 edition). It seems extremely likely that Vicente here as elsewhere let a Portuguese form creep into his Spanish and wrote *dourado*, which by a misprint or by the 1562 editors was altered to the meaningless *domado*, instead of to *dorado*. Compare in other plays of Vicente *corte dourada*, *santas douradas*, *donzela dourada*, *filha dourada*, *um mancebo dourado* (Shakespeare's " golden lads and girls "). See *The Modern Language Review* for July 1926.

f. 3 v. Papiharta, misprinted Rapiharta in 1834.

Auto dos Reis Magos

f. 5 v. que gota no he dormido (cf. the phrase 'no ver gota'). The 1834 edition has *jota* (a jot).

Auto da Sibila Cassandra.

f. 8 v. Y reprietas. 1834 Ni reprietas.

f. 9 Ay de niña juuentud. *Niña* is perhaps a misprint for *miña*, *minha*, *mia*.

The 1586 edition substitutes *tierna*.

f. 9 bolloritas. 1834 velloritas, which is of course the more correct form but scarcely the correct reading.

f. 9 Pues que bien puedo escusarlas. 1834 Pues bien puedo.

f. 9 v. Yo lo fio. 1834 Y lo fio.

f. 9 v. Muy entirriada estaa. The 1586 ed. reads *enterriada*. (Cf. Lucas Fernandez; *Farsas y Églogas* (Madrid, 1867), p. 25 : Estais más enterriado; p. 124 : ¿ Allí está la enterriada ?). The 1834 ed. has *entirrada*, which does not seem to be known outside Vicente and in a later passage of this *auto* (ed. Alvaro Giráldez (Madrid,

1921), p. 27, line 384), where the 1834 ed. again has *entirrada*, the edition of 1562 reads *embirrada*.

f. 9 v. Y el diablo no querrá. 1834 ed. Cuando el diablo no querrá.

f. 10 Por Dios. 1834 Pardiez.

f. 10 Sañosa estaa la niña. 1834 Qué sañosa.

f. 11 Ya Casandra desuaria. 1834 Casandra desvaria.

f. 11. Y el hijo Emanuel. 1834 Y del hijo Emanuel.

f. 12 v. De tu ganado cuydoso. 1834 cuidadoso.

f. 13 vn ben olo. The 1586 ed. reads Un bien solo.

f. 13 Nuestro sino Laureolo Cf. *Comedia de Rubena*. f. 99 :

> Dadme la mano, señora,
> por mi esposa y laureola,
> pues que sois merecedora
> para ser emperadora,
> quanta mas princesa sola.

Although in the first passage the Laureôlo is written with a capital in the editio princeps and in the second passage laureola is not, the reference appears to be to the daughter of the King of Gaula, heroine of Diego de San Pedro's novel " La Carcel de Amor ". The reference bears witness to the popularity of this book and to the eagerness with which Vicente must have read it when it appeared in 1492. The name Laureola is omitted in *Notas Vicentinas* IV (Coimbra, 1922).

Auto da Fe.

f. 13 v. retartanilla (for retartalilla)

f. 13 v. and 14. atobobado; a ti bobado. The 1834 ed. prints in both instances *atabobado*. Gil Vicente seems not to have written *atán bobado* but to have coined a word from the two Spanish words *atobado* and *abobado*. *Atobobado* may therefore stand.

f. 13 v. Que feñita aqui esta gente. 1834 Que infiñita; and for the same word on f. 14 : lo que feñita, the 1834 ed. has *fiñita*.

Auto dos Quatro Tempos

f. 16 v. Val de Sogar seems to be an invention (see C. Michaëlis de Vasconcellos : *Notas Vicentinas*. IV. (Coimbra, 1922) p. 366; a kind of pun on *segar*, to reap.

f. 16 v. no los hallo como suele. *deue* would make almost as good sense as this second *suele* and would rhyme.

f. 17. Either the line Y mis amores tamaños must be repeated or a line supplied. See *Lyrics of Gil Vicente*. Third edition (1925) p. 120 : where the line *Y mis amores penando* is tentatively suggested.

f. 17 Patoxas. For this unknown word (which, however, Vicente was quite capable of inventing) the 1834 ed. reads *pitorras*.

f. 17 v. For *ouejas colmeneras* the 1834 ed. makes the obvious correction *abejas*.

f. 17 v. Cesson (1834 ed. sizon) is probably a misprint for *cesion* (an old form for *cicion* : fever).

f. 18 For *El otono* the 1834 ed. substitutes Es lo Otoño.

f. 18 v. No veis questoy regañado. 1834 renegado.

f. 18 Ramusa. 1834 Rhamnusia

f. 18 v. son sumidas. 1834 sumidos. Whether strictly grammatical or not, Vicente almost certainly wrote *sumidas*.

f. 18 v. Estes. 1834 Estyx. *Notas Vicentinas* IV, p. 298.

f. 19 Castos y polas juñidas. 1834 Castor y Polux unidas (!). Gil Vicente is intentionally making a play on words, and although one may in a note indicate what gods he is referring to, one cannot give their correct forms and retain the feminine participle, which on the other hand the rhyme requires.

f. 19 v. Tambien hoy caramillos. The 1834 ed-substitutes *Tocan* for the unmeaning *Tambien*; but *tañen* would probably be the better reading.

f. 20 Bendezid todas les oras (for *obras* ?). 1834 horas. For *sobras* infra one should perhaps read *cobras* to go with *dracones*. See *Auto de la Sibila Casandra* (Madrid, 1921 ed.) p. 7.

f. 20 v. Y luego los adorare (for *adorar*). 1834 wrongly *adoraré*.

Auto da Mofina Mendes.

f. 21 v. Casandra del rey *Priamo*. This Priamo would seem to have crept into the text from a marginal note explaining the original reading *del rey Troyano*. At least this is what the rhyme requires, and where it does not interfere with the sense one should meet its requirements.

f. 22 ao Senhor meu poder. One is almost inclined to replace the last three words by the adjective *poderoso*, making an assonant for *cognosco* supra.

f. 22 Spiritus Sanctus superveniet in te. 1834 Spiritus Sanctus supervenit (*sic*) in, omitting *te* and giving the verb a past tense.

Auto Pastoril Portugués.

f. 27, 27 v : Here both the 1562 and the 1834 editions twice have *entirrada*. (The 1562 ed. in this play, by the way, has the two forms Madanela and Madalena, for which the 1834 ed. gives an uniform Madanella.)

f. 27 v. Catalina minha dama. One should probably substitute *fada* for the sake of the rhyme.

f. 28 The quintilha beginning Oo Catalina has six lines and wrong rhymes. It could be set right by omitting(*Fer*. Oo Madanela)

f. 30 parira. 1834 paría.

Auto da Feira.

f. 31 v. Lepus (the constellation), not *le pus!*

f. 35 deemee logo quanta disso. 1834 Dá-me logo cantá disso. But the Deemee might possibly stand for Demo é.

f. 36 v. Viestes. 1834 misprints *vieste*.

f. 36 v. E os sanctos de saude. This is the only passage in the whole play where the rhyme goes all wrong. One may per-

haps infer that Vicente had written something about St Peter at the celestial gate which appeared too irreverent in 1562.

f. 37 v. Em Belem vila do amor in the second verse should probably read *amar*.

Auto da Alma (see the critical edition printed in *The Modern Language Review* Vol. XIII(1918) N^o^ I and reprinted in *Four Plays of Gil Vicente* (Cambridge 1920).

f. 38 pensada. 1834 pousada.

f. 38 mantenimientos. For the first *mantenimientos* it has been suggested to read *alimentos*. See *Four Plays*, p. 2.

f. 38 se chegando a esta pousada. The *se* seems due to the *se* beneath it, and one should probably read *Em chegando*.

f. 38 v. a resistir. So all editions with the exception of 1852, which has *e resistir*.

f. 39 & a auey prazer. 1834 e havei prazer.

f. 39 & fortunas. All the editions, from 1562 to 1926, with the exception of Cambridge 1920 (see p. 73) give this reading, although it seems a certain misprint of editio princeps for *farturas*.

f. 39 possagem. 1834 passagem.

f. 39 v. Hũns chapins aueis mister de Valença, eylos aqui. This is the reading of all the editions except Cambridge 1920, but it cannot stand. The form of the stanza (abcaabc) will not suffer it, and it is evident that some words have dropped out. The 1920 ed. suggests

> de Valença, muy fermosos,
> eylos aqui.

Dr Augusto C. Pires de Lima in his edition of this play, *Auto da Alma* (Pôrto 1926) retains the ordinary reading without comment. (On his titlepage he calls his edition the sixth, although he refers to that of 1902. More properly it should be the eighth (1562, 1586, 1834, 1852, 1902, 1907, 1920, 1926).

f. 39 v. & acquirir prosperidade a que poder. Better *& acquirir a que poder prosperidade*

f. 39 v. dadas, duly corrected in 1834 to *dados*.

f. 40

neste espelho vos vereis
& sabereis
q̃ nam vos ey de enganar.

This appears corrupt in a play of very regular versification; the 1920 edition suggests the omission of the last two lines, reading *neste espelho bem lavrado vos vereis*.

f. 40 v. *tudo tendes* seems an obvious error for *tudo temos*; but the 1562, 1586, 1834, 1852, 1902, 1907, 1926 all read *tendes*.

f. 41 violentas. The 1586 ed. has *tromentas*.

f. 41 a todo mal inclinada. 1834 a todo o mal; 1852 e todo o mal

f. 42 Quando o seu Deos padecia. All the editions from 1562 to 1926 inclusive, except Cambridge 1920, have this line which suits neither the exigencies of rhyme or rhythm. It is better to read

Quando o seu Filho e Deus
padecia.

f. 42 podera ver. 1834 and subsequent editions podera haver.

f. 42 v. a força de nossa vida (1834 da nossa vida). A four-syllable line ending in -ora must have dropped out after this line.

f. 42 v.

Vereis seu triste lavrado
natural.

All the editions except Cambridge 1920 read thus, and the latest (1926) edition defends the accepted reading. See p. 65, where Senhor Peres de Lima writes in explanation of his text ' Isto é, o lavrado da toalha, o desenho, a figura, o que dá sentido perfeito. " But this certainly seems very strained, and moreover the stanza is manifestly corrupt, running *abaacb* instead of the regu-

lar *abcaabc*. Dona Carolina Michaëlis de Vasconcellos (*Notas Vicentinas* IV (1922) s. v. Veronica) suggested the substitution of *rosto* for *triste*. The Cambridge edition (see *Four Plays* pp. 18 and 73) suggests

> Vereis, triste, lavrado
> Com rosto de fermosura
> Natural

which gives a meaning and completes the defective stanza; but it is of course always questionable how far such restoration is legitimate.

f. 43 tristura. This has been printed in the 1562, 1586, 1834, 1852, 1902, 1907 and 1926 editions, although it is an obvious misprint for *tristeza*.

f. 43 v. te darei, triste, louvores. All editions except Cambridge 1920 have altered to the incorrect *te darei tristes louvores*.

Auta da Barca do Inferno.

f. 43 v. Ora venha a caro a ree. This line has been discussed at length. See the *Diario de Noticias* (Lisbon) 1912; reprinted in the *Revista Lusitana* (1912) pp. 268-289, and in Afonso Lopes Vieira, *A Campanha Vicentina* (Lisboa, 1914). The 1834 reading, in which *venho* replaces *venha*, cannot of course stand for a moment and seems to be a mere misprint.

f. 45 After *chegar ella, chegar ella* (1834 Chegar a ella, chegar a ella) the line muytos & de boa mente has dropped out in the 1834 edition.

f. 48 v. Venhais embora, etc. This is one of the few exceptions to the regular versification (abbaacca) of this play; but no alteration seems necessary.

Auto da Barca do Purgatorio.

f. 50 & o batel está em seco. Before or after this line a line in-*eco* has been omitted.

f. 50 v. Dandrã. 1834 ed. corrects to *d'Adão*; but in so doing loses the *lavrador's* confusion between Adam and Andrew.

f. 51 trinta dias. A possible reading would be *trinta minhas*.

f. 51 da mais & a mais sam. The 1834 ed. alters to *da melhor*, etc. *da mais* was perhaps due to *dauas* beneath it.

f. 51 v. E vi fataxas fazer. 1834 fateixas. But *fataxas*, used by D. Francisco Manuel de Mello a century later, may stand (*façanhas*).

f. 52 v. Al tem ele que comer. *Comer* seems an attraction to the preceding *dizer*. A line in -ar is required : something like Altem ele em que pensar

f. 53 mobradaraa. 1834 m'o bradará. Possibly there was a double meaning (m'obra dará).

f. 53

nem nunca xeremiquey
nem xeremicos faley.

The 1834 edition carelessly omitted the second line and has only

Nem nunca mexeriquei.

f. 53 v. maa rauugem na tarasca. It seems unnecessary to altar *tarasca* to *madrasta* to rhyme with *agasta*.

Auto da Barca da Gloria.

f. 55 v. *friete* for *flete*, perhaps through the attraction of *cielo* below. 1834 *flete*.

f. 55 es mas fuerte y trabajada. A line has fallen out either before or after this line. This may be the more confidently stated because the versification is very regular throughout the *Barca da Gloria* (abaabccdccd)

f. 55 *pobrecicos*; not, as in the 1834 ed. *pobrecitos*.

f. 57 Quia ventus est vita mea. It is extremely probable that Vicente wrote *mea vita*, or even *mea vida* here.

f. 58 v. Lo que queda es lo seguro. 1834 Lo que da (!)

f. 60 Here again a line has been omitted either before or after the line

y lo mas que os condeno.

Auto da Historia de Deos.

f. 70 quanto pero despejo. 1834 quanto ao despejo.

f. 74

e desde Almeirim
bem ate a Herra & tudo pẽr alẏ.

The 1834 edition wrongly divides this, making the first line end at Herra.

f. 74 *embarbascado* (stunned). 1834 *embasbacado* (astonished). There seems no reason to change the original reading.

f. 74 v. Doẽme as canellas. 1834 doe-me.

Dialogo sobre a Resurreiçam

f. 75 o que fazes dizia Jacob badear. The 1834 edition makes *badear* a proper name : Badear; but it seems rather to be an imperative infinitive : *vadear*, " be careful what you are about ! "

f. 75 v. *E não tem nome* belongs to the previous line.

f. 75 v. Que doilos ha laa ? que foy ? que queres?

The 1834 ed. altered *doilos* unecessarily to *dolor*. Jorge Ferreira de Vasconcellos uses the word *doilos* in the sixteenth century ;

Todos os doilos com pão se comem.

f. 77

Aroz : Leixayme passar.
Levi : Bem venhas, irmão, pera onde vas

This is evidently corrupt, and the verse requires

Leixai-me passar. *Levi.* Bem venhas, irmão,
Pera onde vas ? *Aroz.* A campear vou

(or rather some verb similar in sense to the *campear* infra : *que vou campear*).

f. 77

ſama que Christo despois denterrado
da ho panete, he resuscitado.

The subsequent editors could make nothing of this, and the 1834 edition has the absurd reading *de opa netta* instead of *da o panete*. But the text of the editio princeps must stand. Levi indulges in a little very irreverent slang and says that Christ has given them the slip and has risen. Compare the familiar phrase *tomar panete* : meaning ' to flee '. Moraes' Dictionary (1877 edition) under *pano* gives the reference : deu o pano todo, fugindo ao mar largo.

Auto da Cananea

f. 80 v. Antenhão for Anteão.
f. 82 v. que pace feno en fiel. 1834 infiel.
f. 83 *celerada*, for *scelerada* ? 1834 *celebrada*

Auto de S. Martinho

f. 85 O muerte que tardas de quien te detien.
The 1834 edition reads o muerte, qué tardas? quien te detien? One may suggest that the *de* of the editio princeps is a misprint for *dí* and read

o muerte que tardas, dí, quién te detien?

Comedia de Rubena

f. 87 v. el moço ahuyo (cf. ahuyentar) 1834 huyó.
f. 88 las espaldas empanadas1834 empandadas.
f. 89 Vayte aa porta do ouro. The metre demands a longer word than *ouro* and the rhyme a word in -eiro. One might tentatively suggest reading *terreiro*.
f. 90 v. cam nisi que antre o gram. The ending of this line may be corrupt or another line ending in -am may have been omitted.

f. 91 seus dinheiros. 1834 wrongly prints *seu dinheiro* in the singular.

f. 91 seu torno o meu alguidar. This may be right or the right reading might be *tomo* or *torno ao* instead of *torno*.

f. 92 v. Maocha (maochas, en má hora) 1834 moacha.

Comedia do Viuvo.

f. 101 habla de ti Neron 1834 habla em ti Neron

f. 101 v. Badiehones (apparently an augmentative of *badea* (*sandia*). 1834 bayones.

f. 102 muy prudente y em sí regida 1834 así regida

f. 103 v. dephesa (for *dehesa* ?) 1834 defesa; in f. 119 v. *dephesa* becomes in 1834 *dehesa*.

A Divisa da Cidade de Coimbra.

f. 107 v. sabey que as farsas todas chocarreyras. This line was omitted in the Hamburg edition (II 108), but it is printed in Dr Mendes dos Remedios' (1912) edition.

f. 108 v. For *plantas* one might be inclined to read *fianças*, but there are of course a good many assonant lines in Gil Vicente. One would not for instance alter on f. 107 E por provas certas to Por provas concretas for the sake of the rhyme with *pretas*.

f. 108 potestas. Misprinted *postestas* in 1834 and 1852; corrected by Dr Mendes dos Remedios.

f. 109 v.

y quatro hermanas dellas,
a una llaman Sossideria
y la otra Belicrasta,
la otra ha nombre Siluenda,
todas de muy noble casta,

The rhyme demands in the second part of this verse something like

Silvenda es una dellas
y la otra Perigeria,
todas de muy noble casta;

but in any case the first line is without meaning and can hardly stand. Very probably Vicente wrote *dẽllas* (for *doncellas*), which his posthumous editors carelessly printed as *dellas*. The line would then run

Quatro hermanas doncellas,

with a semi-colon instead of the full stop after *llamas*. Such abbreviations as *dẽllas* were of course common. cf. *descado* for *descuidado* on f. 52 v.

f. 109 v. *diesa*. The right reading here is probably *diosa*, to rhyme with *cosa* infra.

f. 111 quatro damas, sus hermanos, q̃ prẽdio. The 1834 edition altered *hermanos* to *hermanas*; but probably *sus hermanos* is an interpolation in the original text, perhaps due to the corruption of the text at f. 109 v.

f. 111 v. Some lines have been omitted at Señora, muy malo es esso.

f. 111 v. no quiero yo. The 1834 and subsequent editions misprint no quiero ya.

Floresta de Enganos.

f. 114 v. Coleo Romano. Carolina Michaëlis de Vasconcellos in *Notas Vicentinas* 1922 : *Cultura intelectual e nobreza literária*, p. 288 s. v. Coleo Romano, asks : " Quem será êsse legislador, ao qual obedece o filósofo da *Floresta de Enganos*, embora tivesse sido deshumano para êle ? Quite possibly there is a covert allusion to the Colegio Romano, the Sacred College of Cardinals, and the difficult negotiations of King John III with Rome, which ended with the establishment of the Inquisition in Portugal at this time (1536).

f. 118. v. No so yo solo. 1834 No yo solo.

f. 118 v. y micelos (from Latin *misellus*?). 1834 y mis celos.

f. 119 Aca me ha quedado todo. We may read Aca todo me ha quedado for the rhyme.

f. 119 vindes vos em vosso siso. It looks as if three lines have been omitted here.

f. 120 *Escogierades*, not *escoguierades*, as corrected in the 1834 Errata.

f. 121. v. q̃ no quiero q̃l q me vido me vea. One might read *deseo* for *quiero* for the sake of the rhyme, but it is unnecessary to do so.

f. 122 esta demanda. 1834 es la demanda.

Dom Duardos.

f. 123 v. este despecho. 1834 misprints *esto.*

f. 124 v. Sañas y terrores. 1834 *señas.*

f. 125 v. no tien cuya. 1834 misprints *cuyo.*

f. 125 v. Compararla con tisones (Portug. *tições*, Span. *tizones*). 1834 and subsequent editions have the unmeaning *lizones.*

f. 127 Amargo estais. Tapad presto should form one line. *estais* has nothing to do with the rhyme above.

f. 128 v.mi Damian. 1834 mi diaman.

f. 128 parecem viejas pinturas. Better : parecem vieja pintura.

f. 129 In the ed. princeps Oriente is spelt Oriante and rhymes with *bargante.*

f. 130 Señora, es ora de nona. 1834 misprints *Señores.*

f. 130 v. por causa de nuestra vieja. The 1834 editors were at a loss and made an ingenious emendation to *vega* (ignoring the rhyme with *aconseja*); but Flerida is not thinking of her flowers but of the (supposed) mother of Julian and says : " I should be sorry for the old woman if he goes away ", disguising her own love under cover of concern for Constança Roiz.

f. 130 v. perdiese (rhyming with *partiese*). 1834 perdiera.

f. 131 v. Su madre de la tristura (rhyming with *ventura*). 1834 ed. La madre de la tristeza.

f. 133 cahi en el fuego en que muero. 1834 en tal fuego.

f. 134 v. pues pesad en justo peso. 1834 injusto peso.

f. 136 v. Dona Carolina Michaëlis de Vasconcellos introduced

various alterations in this beautiful *romance* beginning "En el mes era de Abril ". See *Lyrics of Gil Vicente*. Third edition, Watford, 1925.

The editors of the Hamburg edition followed the second (1586) edition from their page II. 185 to II. 189. The variants of the editio princeps may be seen in the 1852 edition and in that of Dr Mendes dos Remedios. On f. 124, however, where the Censorship altered

Por vos cantó Salamon
el cantar de los cantares.

to (in the second line)

aquellos tristes cantares.

Dr Mendes dos Remedios has retained the latter reading.

On f. 124 v. the 1852 edition follows that of 1562 .

que cada vez que mirais
matais a pura afficion
aaquel que os vio.

The 1834 and 1914 editions read

que solo el aire que dais
mata de pura aficion
al que os vio.

A good example of the 1586 censorship is in the passage of the editio princeps which reads

Porque es cosa sabida
que quien ama y no adora
no tien fee;

this in 1586 and 1834 became

Porque es cosa sabida
que quien alaba colora
su gran fe!!

Amadis de Gaula.

f. 137 v. Hijos del Rey Perion. 1834 Hijos del Padre Perion

f. 138 v. No temierades peligros. 1834 No sentiriades.

f. 138 v. Dexemos su pelear. 1834 Dexemos lo pelear.

f. 139 v. es comiençó de tristezas. 1834 misprints *tristeza*.

f. 140 v. No os congojeis, señor. 1834 misprints *señora*.

f. 142 v. ni teneis ni descansais. One may suggest ni teneis, y descansais.

f. 144 v. que yo nel yerno posaré. 1844 pasaré.

Nao de Amores

f. 146 lo que señora hacia. 1834 la señora. In Spanish seventeenth century plays servants often speak of their master as señor without the article.

Fragoa de Amor

f. 152 v. quanto vueso amor quisier. 1834 quisiere.

f. 154 Some lines appear to have been omitted after Branca como ouo de galinha.

f. 155 v. Pevidoso (Portug. = stammering).

f. 155 v. pelejo (for *pellejo*). 1834 pellego.

Exhortaçam da Guerra.

f. 158 belenisima. 1834 bellenisima. Possibly this nonce word was coined by Vicente in allusion to the new Hieronymite convent at Belem, built to commemorate Vasco da Gama's achievement.

f. 158 v. dioso. 1834 idoso.

f. 158 v. muyto tossegoso. 1834 muito socegado.

f. 158 v. que teu encomendo. 1834 qu'eu t'encomendo.

Templo de Apolo.

f. 161 v. in domum tuum. The masculine gender has been retained in subsequent editions.

f. 162 v. que no temiesse cegar. 1834 temese.

f. 164 v.

Aguila una señora
muy graciosa boladera.

All the editions have followed this strange misprint of the editio princeps for *señera* (single, solitary, distinguished). The 1834 ed. even prints *Señora* with a capital.

Cortes de Jupiter.

f. 166 After the line Eu sou Sul, Fallae comigo a line has dropped out, something like E deixai de ter cuidados.

f. 166 Elle sueste tambem *Elle* for *E o*?

Tragicomedia Pastoril da Serra de Estrella.

f. Aas vezes faz Deos cousas. The 1586 ed altered this piece of irreverence to Aas vezes faz um rey cousas, a really curious example of the all-powerful Church laying the burden on the Monarchy. The Hamburg edition restored the Deity.

f. 170 v. nega porquee tam devassa. All the editions read *porque*, but it should doubtless be *porqu'é*.

f. 170 v. seguem os dous açores. 1834 seguem dous açores.

f. 170 v. arrenega tu do argem. 1834 arrenego eu

f. 171 v. nunca Deos ha de querelo. All the editions read *querê-lo*, but the right reading is almost certainly *querer*.

f. 172 Vayamonos ambos, amor vayamos. 1834 Vayamos ambos.

f. 172 v.Fazeyme esmola, señores. The whole of this hermit scene, 125 lines, was omitted in the 1586 edition.

f. 173 de te tomar por amigo. One should probably read *marido* here to rhyme with *atreuido* infra.

f. 173 & que a filha do juiz. This and the two following lines were omitted in 1834, owing to a tear in the Göttingen copy.

f. 174 Hum amigo que eu auia. Dona Carolina Michaelis de

Vasconcellos suggested *queria* instead of *auia* as the proper pendant to *amaua* infra.

Triunfo do Inverno.

f. 175 There seems no need to alter *gatas* to *lapas* to rhyme with *papas* supra.

f. 175 v. *contina*. One might alter to *cantiña*; but probably it represents the Portugese *continua*, the burden of a song.

f. 175 v. quien maora ca mi sayo. It seems probable from another passage

(f. 17 *Auto dos Quatro Tempos*. Hamburg ed. I. 83).

O quien mora ca mi sayo
para cobrirme estos pies

that the sense is O that I had my cloak, O that someone would now give me " my plaidie to the angry airt ", and that one should read Quien m'ora ca mi sayo, understanding some verb such as *diese*; but the spelling *maora* for *mora* may indicate that the omission here is larger than in the *Auto dos Quatro Tempos*, in which case one could retain the reading of 1562: Quien maora (meaning má hora, bad luck to it) [me diese ora] mi sayo. The reference quoted in *Lyrics of Gil Vicente*, Third ed. 1925, p. 122 (*Epistolae Obscurorum Virorum*. Part II (1517) 12 : Dixit autem socius mihi " O si haberem pellicium meum ") seems to confirm this sense in both passages. Professor Joseph E. Gillet in *Modern Philology* (May 1927) has the very ingenious suggestion that *ma ora ca* is a misprint for the verb *ahoraca*, meaning " to pierce. "

f. 178 v.

& como ha o vosso cã nome, piloto ?
Vosso pay torto.

One might perhaps correct to

E como ha nome, piloto,
O vosso cam ? *Pil.* Vosso pai torto.

f. 179 pues la tierra gusta el frio. For *gusta* (in all editions) one should probably read *gasta*.

f. 179 Riesguese. Probably a misprint for Rásguese.

f. 179 fere fogo. 1834 and subsequent editions : fere logo.

f. 179. que manda vossa mercea. 1834 mercé. Cf. *Auto da Festa* 1906 ed., p. 13 : E não ve vossa mercea.

f. 179 v. nas tuas sanctas mãos me meto should probably precede Oo senhora da batalha (da Batalha).

f. 179 v. polo teu precioso manto (some jewelled cloak of the Virgin in the church at Batalha, or an allusion to the pearl cloak at Guadalupe). The 1834 edition alters, perhaps unnecessarily, to *mando*.

f. 179 v. senhor so libra. 1834 senhor libra

f. 180 v. pues dezis que soys contentas. 1834 wrongly alters to *contentes*.

f. 182 v. Nao sem 1834 naos em.

Romagem de Agravados.

f. 184 v. cacis 1834 Assis.

f. 186 & por isso nas maas horas. Cases of assonance are fairly common in this play : e. g. tanto-branco, Narciso-bispo, cabras (fadas ??) -passadas, pasmo-asno, agravos (agrados ??) -agravados, tempo-casamento, tempo (tento ?)- bolorento, abonda-longa ; otherwise one might be tempted to suggest that Vicente wrote not *nas maas horas* but *dolorosa* and that this was altered as irreverent.

f. 187 v. andauelle namorado. One should probably read Andauelle com amor.

f. 187 v. A line has been omitted after Se o mesmo Pero Carvalho.

Quem tem farelos?

f. 191 v. en demaas si le va bien. This reading might be defended : ' if he likes it (it's his own concern). Or one might

alter to *se le ve bien* (you see how it agrees with him). 1834 edition has *se le va bien*, which does not seem to agree with the escudeiro's famished appearance as one imagines it.

f. 194 v. Secreta. 1834 misprints *discreta*.

Auto da India.

f. 195 restelo. 1834 Rastello.

Auto da Fama.

f. 198 v. Oo fama nutra dama. Vicente may have made even the Frenchman say *notra dona*, as *corona* three lines later without a rhyme seems to indicate.

f. 199 v. que nam falleis mais comigo. *nisso* for *comigo* would suit the rhyme; more probably a line has been omitted: some piece of irreverence such as *mi dulce paradiso* in the same passage. In his gibes at the monks, his desire to reform the convents and diminish their number, Gil Vicente may in a sense be called an anticlerical. In this and in his mordant irony he was a follower of Erasmus, but to describe this most pious of Catholics as a Protestant or as having any tendency that way is grotesque. He represented the other difficulty with which the poor sixteenth century popes were beset: the regalism and independance of the national church in Spain and Portugal; its object being of course to destroy, not to encourage Protestantism.

O Velho da Horta.

f. 202 A line ending in -aça has been omitted in the second quintilha.

f. 202 minha senhora e nam al (rhyming with *natural*). The 1834 and all subsequent editions print *e al não*, destroying the rhyme without increasing the reason.

f. 202 v. Quem vos trouxe este meu horto (the 1834 ed. corrects to *a este meu horto*). After this line a line (*de tristura* ?) has probably dropped out.

f. 203 v. Huy amara do meu fado. Probably one should read *da minha fada* to rhyme with *destemperada* infra. Cf. *Inés Pereira* : tendes boas fadas.

f. 204 estas velhas sam pecados. The right reading should surely be *estas velhas sam pesadas*.

f. 204 after *zombaria* a line in -orte seems to have disappeared.

f. 204 v. ante que ... coraçam. One would have expected two lines in -am, followed by one in -orta, and the passage is probably corrupt.

f. 205 A line in -á has been omitted after Daylhe senhora conforto.

f. 205 v. sem gastardes bem do vosso should precede *vencer hũa mòça tal*.

Auto das Fadas.

f. 207 v. A line has been omitted either before or after *se vier o marechal*.

f. 208 tu hi estaas should probably read *tu estaas hi*.

f. 209 v.

> Gonçalo da silua, por la anriquez tal
> Gonçalo da silua mordiendo la tierra.

The first of these lines is evidently an interpolation and should be omitted. It seems to have crept in from the line below : El Calataud (i.e. En Calatayud ?) por la Anriquez tal.

f. 210 v. moogueyra. This spelling does not support the suggested derivation from Megera, but no other derivation has been proposed. In another passage (Hamburg, ed. II 25) it is spelt *mogueira*.

Inés Pereira.

f. 214 comendone eu logo oo demo. for *demo* read *diabo*.

f. 214 v. assolverey, nam assolveras. One would have expected *assolverei, nam assolverei*.

f. 215 v. minha mãy & vos seguro. For & read *eu* ?

f. 219 v. para nos geytar por riba. One may suggest *cima* for *riba* here (*como rima*, to quote Lianor in the next line).

f. 219 vede que caualarias. caualaria ?

f. 219 v. Marido nam digo nisso. The line to rhyme with this has been dropped.

f. 220 v. Quereis que as leve?
Inés. Si ; hũa aqui & hũa aqui.

Better : Quereis que as leve ? *Inés.* Si :
Hũa aqui e hũa aqui.

O Juiz da Beira.

f. 224 v. o outro nam ha em christãos. The 1834 without reason and to the ruin of the rhyme changed *em christãos* to *um christão*.

Farsa das Ciganas.

f. 226 v. oo preciosa rozica. The 1834 edition misprinted *rozica rozua* and all subsequent editions have submissively followed it !

f. 227. ciñuras y rozas y ricas. Probably the correct reading would be *ciñuras* (*señoras*) *y rosas floridas*.

f. 227 v. muchuz filhuz. 1834 muchos hijos.

Farsa dos Almocreves.

f. 228 v. nam de gentes. 1834 nam de gente.

f. 228 v. raya. 1834 raiva.

f. 228 v. de tudo o que. 1834 de tudo quanto.

f. 229 Uos trazeis seis moços de pee. 1834 Trazeis, etc.

f. 229 v. O recado que elle da. The Cambridge 1920 edition suggested adding *Madraço !* after this.

f. 231 oo que aramaa te fartaste. 1834 fretaste.

f. 231 gram noo. 1834 gram do.

f. 231 Cauaua andando. 1834 Cavando andava.

f. 231 v. mao burel que bom frisado. 1834 mao frisado.

f. 231 v. nunca sobem mais nada. 1834 nunca sabem mais nada.

f. 232 que sam dalem da Sertày (Cf. *Auto da Lusitania* : rendeiro na Sertãe : modern Sertã or Certã). The 1834 wrongly *do sertão*.

f. 232 Pola hostia consagrada, etc. These lines were deleted by the censorship in 1586.

f. 232 v. The 1834 edition wrongly separates *Alma minha* from *Se o disseram digam*.

O Clerigo da Beira.

f. 238 porem se jugar a pella. 1834 by misprint or bad emendation *pelle*.

Auto da Lusitania.

f. 238 v. One line, or perhaps two lines have been omitted before the line *senam infiar aljofre*. Something like Nem pensar em cousas taes.

f. 240 ora olhay como a digo. *Digo* perhaps should read *decia*.

f. 240 v. *E se o nosso infante . . . gualteyra* is evidently corrupt.

f. 242 teus olhos sam teu perigo. Teus perigos?

f. 242 nesta braua serrania Braua o ey de deshonrar. These two lines might perhaps exchange places with advantage.

f. 243 v. E tu diesa magestá. Read *E tu magestá diesa*.

Auto dos Fisicos.

f. 246 v. E se quebranto for. Read *E se quebranto é*.

f. 247 entendeis se sam sanguinhas. Sanguinas.

f. 247 Ha muyto que nam sahistes. Read *sais* (present second person plural).

f. 248 Estais donosa (i. e. teneis gracia), mi pariente. The 1834 edition altered *donosa* unaccountably to *dañosa*.

f. 249 v. la que Eua auia nombrado. For *nombrado* read *nombre*.

Sermam.

f. 252 v. ni ve lo que dexa ni ve lo que lleva. For *lleva* read *llega* (i. e. lo que le dan).

f. 253 poco biueraas oo triste de ti. This should come before the preceding line.

f. 253 The passage beginning *Cerrados los dientes* is corrupt. It might read Cerrados los dientes, y Dios es testigo, oo pesia tal, y Dios es presente.

Aa morte del Rey D. Manuel.

f. 254 v. Senhora senhora nossa. This should probably read Senhora, nossa senhora.

Pranto de Maria Parda.

f. 260 Dizem la que nam he tempo. *Tento* would make good sense and would have the advantage of rhyming.

Auto dà Festa.

1906 edition, p. 101.

Se tu diante lhe deitas. This quintilha is evidently corrupt. The Conde de Sabugosa, owner and editor of this play, suggested *peitas* for *penitas* in the third line; and in the last line of the same quintilha *cousas fritas* appears to have ousted something like *bons juizes*.

In the last line of the same page 101 *como vença esta demanda* seems to be obviously a mistake for *como vença esta batalha*.

p. 107 lisonjería should be lisonjerías.

p. 113 *espera* seems to have been attracted to the rhyme of *feira*, whereas a rhyme in -aixo is required. The second *feira* is most likely a misprint for *Beira* : inda nam vi eu na Beira.

p. 124 Boa concrusam he essa. The Conde de Sabugosa suggested *esta*, as the rhyme requires. *Essa* was, however, retained by Dr Mendes dos Remedios when he included this play in the fifth edition of Gil Vicente's *Obras*.

p. 128 Nam muito mal adevinhou. In all probability one should read *adevinha* for *adevinhou* here.

There are of course many other passages ; and there are thou-

sands of words and expressions which require the philologist's utmost skill. Partly to amuse the Court by his knowledge of the country, partly aware of the value of the fast vanishing treasures of popular language and traditions which the upheaval after the discovery of America had brought to the surface, Gil Vicente set them like jewels in the long series of his plays (1502-1536), which became a real " tesoro del Luso ". Yet in the texts as hitherto published almost anything has been considered good enough for Mestre Gil, even in his masterpieces, the trilogy of *Barcas* and the *Auto da Alma*. All the modern editions make him talk of " jasmine and cattle " (*ganados*) when he wrote " jasmine and pomegrantes " (*granados*), and the utmost indifference has been shown in the matter of rhyme, to which he himself was very attentive. He was regarded as a merry clown, from whose rubbish heap one might glean a pearl here and there, but in printing whom one need not be over-concerned not to substitute cows for skylarks. More recently it has been recognized that this exquisite lyric poet, the greatest dramatist before Shakespeare, the etcher of mordant farces who gathered into himself all the traditions of a people; the author who more than any other could present peasants to the life as they talked and moved, yet could delicately extract the poetry from the romances of chivalry and soar to solemn grandeur and ecstasy in the *Barcas*, in the *Historia de Deos* and in the *Auto da Alma*, deserves all that scholarship and the printer's art can give him. Towards the long overdue edition which shall be worthy of his genius these notes cannot pretend to be more than a straw in the wind.

Aubrey F. G. Bell.

EL RREKONTAMIENTO DEL RREY ALIŠANDᵉRE

FOREWORD

In the present study I have attempted to bring together all the information on the subject of *aljamiado* literature accessible to me, in order to fill a gap which is noticeable in all histories of Spanish literature. Corrections and additions will be gratefully welcomed.

For help received I wish to thank the following friends :

Dr. Karl Pietsch, of the University of Chicago, at whose suggestion the work was undertaken and witters in 1921 ; Professor C. Carroll Marden, of Princeton University, and Professor George Tyler Northup, of the University of Chicago, who have read the manuscript and made valuable suggestions ; and Professor Martin Sprengling, of the University of Chicago, who has furnished many bibliographical references in the field of Islamic studies.

A. R. N.

BIBLIOGRAPHY

Abdo-l-Wáhid Al-Marrékoshi : The History of the Almohades, ed. by Dr. R. P. A. Dozy, Leyden, 1847.

Aboulféda : Géographie, transl. by M. Reinaud, 2 vols. 1848.

do : Texte arabe, par M. Reinaud et Baron Mac Guckin de Slane, 1 vol. Paris, 1840.

Ajbar Machmuâ : Vol. I of the Colección de obras arábigas de historia y geografía que publica la Real Academia de la Historia. By Don Emilio Lafuente y Alcántara. Madrid, 1867.

Albîrûnî : The Chronology of Ancient Nations, transl. by Dr. C. Edward Sachau, London, 1879.

Alcalá, Pedro de : Vocabulista arauigo, Granada, 1505.
Altamira y Crevea, Rafael : Historia de España y de la civilización española, 4 vols. Barcelona, 1902-1906.
Amador de los Rios, José : Historia crítica de la literatura española. Madrid, 1863. Vol. III.
Amezúa y Mayo, Agustín de : El casamiento engañoso y el Coloquio de los perros de Cervántes, Madrid, 1912.
Anonyme de Cordoue : Chronique Rimée des Derniers Rois de Tolède et de la Conquête de l'Espagne par les Arabes, éditée et annotée par le P. J. Tailhan de la Compagnie de Jésus. Paris, 1885.

Baist, G. : Die spanische Sprache. GG I, 878 ff. Strassburg, 1888.
» Die arabischen Laute im Spanischen. RF IV (1891), 345 ff.
» El Libro dela Caza, Halle, 1880.
Barjaktarević, Dr. Fehīm : Srpska pesma o Muhamedovu rođenju, Skoplje, 1927.
Borao, D. Jerónimo : Diccionario de Voces Aragonesas. Zaragoza, 1884.
Budge, Ernest A. Wallis : The History of Alexander the Great, being the Syriac version of the Pseudo-Callisthenes. Cambridge, 1888.
» The Life and Exploits of Alexander the Great, being a series of Ethiopic texts edited from manuscripts in the British Museum and the Bibliothèque Nationale, Paris. London, 1896, 2 vols.

Cancionero de Baena, ed. Madrid, 1851.
Cejador y Frauca, Julio : Historia de la lengua y literatura castellana, Madrid, 1915. Vol. I.
Chinnock, E. J. : The Anabasis of Alexander, from the Greek of Arrian the Nicomedian. London, 1884.
Clark, Capt. H. Wilberforce : The Sikandar Nāma, e Bará, or Book of Alexander the Great, written A. D. 1200, by Abū Muḥammad Bin Yusuf bin Mu, ayyid-i-Nizāmu 'd-dīn. London, 1881.
Cobarrubias Orozco, Sebastiano de : Tesoro de la lengua castellana. Madrid, 1674.

Cuervo, Rufino José : Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas. RH II, 1895, 1 ff.

» Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano, 5th ed., Paris, 1907.

» Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana, Paris, 1886, 1893, 2 vols.

Diez, F.: Grammatik der romanischen Sprachen. Bonn, 1882.

Dozy, R. : Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge, 3rd ed., 2 vols. Leipzig, 1874.

Geschichte der Mauren in Spanien bis zur Eroberung Andalusiens durch die Almoraviden (711-1110), 2 vols. Leipzig, 1874.

» Supplément aux dictionnaires arabes, 2 vols. Leyde, 1881.

» et Engelmann, Dr. W. H.: Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe, 2nd ed. Leyde, 1869.

» and F. Griffin Stokes : Spanish Islam. London, 1913.

Droysen, J. A.: Geschichte des Hellenismus, 3 vols., 2nd ed. Ist part : Geschichte Alexanders des Grossen. Gotha, 1877.

Eguílaz y Yanguas, Leopoldo : Glosario etimológico de las palabras españolas de orígen oriental. Granada, 1886.

Fitzmaurice-Kelly, James : Historia de la literatura española, 2nd ed. Madrid, 1916.

Ford, J. D. M. : The Old Spanish Sibilants. Harvard Studies and Notes in Philology and Literature, VII. Boston, 1900.

» Old Spanish Readings. Boston, 1911.

Foulché-Delbosc, R. : La transcription hispano hébraïque, RH I, 1894, p. 1 ff.

» Le testament d'un juif d'Alba de Tormes en 1410, RH I, 1894, p. 197 ff.

Fournel, H. : Les Berbers. Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes. Paris, 1875, 2 vols.

Friedländer, Dr. I : Die Chadhirlegende und der Alexanderroman. Leipzig-Berlin, 1913.

García de Diego, Vicente : Caracteres fundamentales del dialecto aragonés. Zaragoza, 1918. (Miscelánea filológica).

Gayangos y Arce, Pascual de : The History of the Mohammedan Dynasties in Spain. London, 1840-43, 3 vols.

Gessner, E. : Das spanische Personalpronomen, ZfrP XXII, 1893, p. 1 ff.

» Das spanische Possessiv-und Demonstrativpronomen, ZfrP XVII, 1893, p. 329 ff.

Gil, Pablo, J. Ribera y M. Sánchez : Colección de Textos Aljamiados, Zaragoza, 1888.

Guillén Robles, F. : Leyendas Moriscas. Madrid, 1885-6, 3 vols.

» Leyendas de José y de Alejandro Magno, Zaragoza, 1888.

Haji Khalfae : Lexicon Encyclopaedicum et bibliographicum, ed. Gustavus Fluegel, Leipzig, 1835-58, 7 vols.

Hilka, Dr. A.: Studien zur Alexandersage, RF XXIX, 1911, pp. 1-71.

Homenaje a D. Francisco Codera en su jubilación del profesorado. Zaragoza, 1904.

Houtsma, Th. J. : The Encyclopedia of Islam. London and Leyden, 1913, 1927.

Huart, Cl. : Le livre de la Création et de l'histoire de Motahhar Ben Tâhir El-Maqdisī. Paris, 1899-1916, 5 vols.

Hughes, Patrick Thomas : Dictionary of Islam, 1885.

Ibn Khallikan : Biographical Dictionary, transl. by Baron Mac Guckin de Slane. Paris, 1843-1871, 4 vols.

Ibn Sa'ad : Biographien, ed. Dr. Carl Brockelmann. Leiden, 1904, 8 vols.

Janer, Florencio : Libro de Alexandre. Poetas Castellanos anteriores al siglo XV. Bibl. de Aut. Esp., Madrid, 1864.

Kinzel, Karl : Lamprechts Alexander nach den drei Texten, Halle a. S., 1884.

Klein, Rev. F. A. : The Religion of Islam, London, 1906.

Knust, Hermann : Mitteilungen aus dem Eskurial, Tübingen, 1879.

Lafuente y Zamolloa, Modesto : Historia general de España, Barcelona, 1888. Vol. IX, Book III, c. 4.

Lane, Edward William : Arabic-English Lexicon. London, 1863-1893.

» Selections from the Ḳur'ân. London, 1879.

Landgraf, Dr. Gustav : Die Vita Alexandri Magni des Archipresbyters Leo (historia de preliis), Schweinfurt, 1885.

Lea, Henry Charles : The Moriscos of Spain. Philadelphia, 1901.

Le Plongeon, Dr. Augustus Queen Móo and the Egyptian Sphinx, New York, 1896, p. 193.

Lerchundi, P. Fr. José de : Rudimentos del árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos. Madrid, 1872.

Levy, Emil : Petit Dictionnaire Provençal-français. Heidelberg, 1909.

Marden, Charles Carroll : The Phonology of the Spanish Dialect of Mexico City, PMLA XI, 1896, pp. 85 ff.

» Libro de Apolonio, Part I : Text and introduction. Baltimore, 1917.

Part II : Grammar, notes, and vocabulary. Princeton, 1922.

Mas'udi : Les Prairies d'or. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Paris, 1861-1877, 9 vols.

Mattson, Emanuel : Études phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth. Upsal, 1910.

Meissner, Bruno : Mubašširs Aḫbār el-Iskender, ZDMG XLIX, 1895, pp. 583-627.

Menéndez y Pelayo, M. : Orígenes de la novela, Vol. I, Madrid, 1905.

Menéndez Pidal, Ramón : Poema de Yūçuf, materiales para su estudio, RA VII, 1902, pp. 91-129, 276-309, 347-362.

» Cantar de Mio Cid, Madrid, 1908-1911, 3 vols.

» Manual elemental de gramática histórica española, 4th ed. Madrid, 1918.

Meneu, Dr. : Documentos : Literatura Aljamiada, RA X, 1904, pp. 60 ff.

Meusel, Heinrich : Pseudo-Callisthenes, nach der Leidener Handschrift herausgegeben. 5. Supplementband der Jahrbücher f. klass. Philologie. Leipzig, 1871.

Meyer, Paul : Alexandre le Grand dans la littérature fran-

çaise du Moyen Âge. Paris, 1888, 2 vols.

Meyer-Lübke, W. : Grammaire des langues romanes. Paris, 1890-1900, 3 vols.

Monaci, Ernesto : Crestomazia italiana dei primi secoli, Città di Castello, 1912.

Morel-Fatio, Alfred : El Libro de Alixandre, MS Esp. 488, Bibl. Nat. de Paris. Dresden, 1906.

» Recherches sur le texte et les sources du Libro de Alexandre, Rom. IV, 1875, pp. 7-90.

Mugica, Pedro de : Dialectos castellanos : montañés, vizcaíno, aragonés. I. Berlin, 1892.

Müller, Carl : Pseudo-Callisthenes. Paris, 1865.

Müller, Marc. Jos. : Drei Morisco-Gedichte. Sitzungsber. d. Kgl. bayer. Akad. d. Wiss. zu München, philos.-philol. Classe, 1860.

Nöldeke, Theodor : Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans. Denkschriften der kaiserl. Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Bd. XXXVIII. Wien, 1890.

Ochoa, Eugenio : Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la biblioteca real de París, 1884.

Palmer, E. : The Qur'ân. Sacred Books of the East, VI, IX.

Penrice, John : A Dictionary and a Glossary of the Kôran. London, 1873.

Pfister, Friedrich : Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo, Heidelberg, 1913.

Pietsch, Karl : Preliminary Notes on two old Spanish Versions of the Disticha Catonis. University of Chicago Decennial Publications, VII, pp. 193 ff. 1902.

Qazwînî : Nuzhat-al-Qulûb, transl. by G. Le Strange. London, 1919.

Reckendorf, H. : Die syntaktischen Verhältnisse im Arabischen, 1895.

Ritter, C. : Über Alexander des Grossen Feldzug am Indischen Kaukasus. Berlin, 1832.

Roskoschny Hermann : Das asiatische Russland. Leipzig, 2 vols.

Saavedra, Eduardo : Discursos leídos ante la Real Academia Española el 29 de Diciembre de 1878. Madrid, 1878.

Sarolhandy, J. : Remarques sur le poème du Yûçuf, BH VI, 1904, pp. 182 ff.

Schack, A. F. von : Poesie und Kunst der Araber in Spanien und Sizilien, 1865.

Schmitz, Martin : Über das altspanische Poema de José. RF XI, 1900, pp. 315 ff.

Schwartz, Franz von : Turkestan, die Wiege der indogermanischen Völker. Freiburg i. B., 1906.

Seybold, Ch. F. : Die arabische Sprache in den romanischen Ländern, GG I, pp. 515 ff.

Simonet, Francisco Javier : Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes. Madrid, 1889.

Sprenger, A. : Das Leben und die Lehre des Mohammad. Berlin, 1865, 3 vols.

Ticknor, M. G.: Historia de la literatura española, transl. by Pascual de Gayangos and Enrique de Vedia. Madrid, 1856, 4 vols.

Torres Fornes, C. : Sobre voces aragonesas usadas en Segorbe. Valencia, 1903.

Umphrey, George Wallace : The Aragonese Dialect. RH XXIV, 1911, pp. 1-45.

Vogel, J. Ph. : Indian Serpent-Lore, or the Nâgas in Hindu legend and art, London, 1926.

Voretzsch, Dr. Carl : Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur. Halle a. S. 2nd ed. 1913.

Weymann, Karl Friedrich : Die aethiopische und arabische Übersetzung des Pseudocallisthenes. Kirchhain N. 1901.

Wherry, E. M. Rev. : A comprehensive commentary on the Qurân. Boston, 1885, 4 vols.

Yule, Sir Henry : The Book of Marco Polo, 3rd ed. London, 1903, 2 vols.

Zacher, Julius : Pseudocallisthenes. Halle, 1867.

Zingerlé, Dr. Oswald : Die Quellen zum Alexander des Rudolf von Ems. Im Anhange : Die Historia de preliis. Breslau, 1885.

ABBREVIATIONS

Ae	Budge, The Life and Exploits of Alexander the Great.
Altamira	Historia de España.
AM	Ajbar Machmûa.
Amezúa	El casamiento engañoso y el Coloquio de los perros.
Apolonio	Libro de Apolonio.
Beiträge	Nöldeke, Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans.
Borao	Diccionario de voces aragonesas
BH	Bulletin Hispanique.
Cuervo	Apuntaciones.
Dozy	Dozy, Supplément.
DE	Dozy-Engelmann, Glossaire.
DI	Hughes, Dictionary of Islam.
Eguílaz	Glosario.
Fournel	Les Berbers.
Fr	Friedländer, Die Chadhirlegende.
GG	Grundriss der rom. Philologie, Dr. Gustav Gröber.
HP	Zingerle, Historia de preliis.
Homenaje	Homenaje a D. Francisco Codera.
IKh	Ibn Khallikān.
JV	Julius Valerius.
LAlex (Janer)	Janer, El Libro de Alexandre.
LAlex (MFat)	Morel-Fatio, Libro de Alixandre.
Manual	Menéndez Pidal, Manual.
Meissner	Mubašširs Aḫbâr el-Iskender.
MC	Menéndez Pidal, Cantar de Mio Cid.

ML	Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes.
MFil	García de Diego, Miscelánea Filológica.
PC	Müller, Pseudo-Callisthenes.
PMLA	Publications of Modern Language Association
RA VII	Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1902 (año VI).
RF	Romanische Forschungen.
RH	Revue Hispanique.
Saavedra	Discursos.
Syr.	Budge, Syriac version of the Pseudocallisthenes.
Schmitz	Über das altspanische Poema de José.
Sprenger	Das Leben und die Lehre des Mohammad.
Ticknor	Historia de la literatura española.
Weymann	Die äthiop. und arabische Übersetzung des Pseudocal.
Yule	The Book of Ser Marco Polo.
Zacher	Pseudocallisthenes.
ZDMG	Zeitschrift d. deutschen Morgenl. Ges.
ZfrP	Zeitschrift für romanische Philologie.

INTRODUCTION

The *aljamiado* texts have thus far received but scant attention. Literary critics have dismissed them with very brief remarks in their works, and it cannot be gainsaid that from the point of view of a literary historian their importance is, with but few exceptions, small. They are more interesting as human documents reflecting the cultural and mental status of a foreign race speaking the language of a nation whom they had conquered at first, and who conquered them in turn : the tenacious struggle between two elements diametrically opposed in religion, customs and views concerning questions of social and political life. Most of the texts belong to the period when the Moriscos in Spain where intellectually on the decline, irrevocably headed for their final ruin, yet still hoping for some miracle that might bring back the old glory [1]. The literature produced under such circumstances naturally can only reflect the resignation of a subject people, trusting not to its strength, but seeking refuge in superstitions, charms, divinations, and a vague belief that Allāh will send someone to deliver them from the evils and persecutions of which they are the victims. The language must needs share their fate. Hence the *aljamiado* texts, especially those of the XVIth century, are chiefly interesting from the cultural and the linguistic [2], rather than the literary point of view.

1. The woes of the conquered Muslims in Spain have found an eloquent poet in Abū-l-Baqā Ṣāliḥ ibn Šerīf Ar-Randī, translated in Jorge Manrique's style by Juan Valera.

2. Ch. F. Seybold, *The Encyclopedia of Islam*, p. 300 : « These works, « textos aljamiados », have an especial value historically and philologically : in spite of the difficulties of reproducing Spanish in Arabic characters, and Arabic names in Latin letters, it is extremely interesting from the philological and phonetic

The *Rrekontamiento del rrey Ališand^e^re* combines a double interest; first, on account of its dialectal features, mainly Aragonese, and secondly, as a version of the Alexander legend. I have endeavored to be complete in the study of the first, limiting myself to a brief outline as regards the second. The first part of my study will comprise a survey of the Muslim conquest of Spain and the Reconquest, during which the *aljamiado* literature came into existence, together with a general classification of the principal subjects treated in it, the study of the language and the sources of the text under consideration. The second part will contain the text itself with notes, glossary and a list of proper names.

The earliest mention of the MS to my knowledge is by José Antonio Conde in Ochoa's catalogue [1]. Saavedra [2] gives a very

point of view, to know how the Mudéjares and Moriscos of different centuries pronounced Spanish and transcribed it in Arabic letters and how they reproduced Arabic names and expressions in Latin letters. Moreover these documents give evidence of the faith, the customs, the social and political vitality of that people without a country of its own, which was indeed tolerated at first, but was more and more oppressed, until finally as the result of Spanish fanaticism owing to the Inquisition and the Reformation, it fell a victim to Christian intolerance. »

Saavedra, p. 53 : « El cuadro que de esa literatura muerta he deseado poner ante vosotros, hace ver como pintados por sí mismos a los musulmanes españoles, con sus costumbres, con sus creencias, con sus pensamientos y con sus dolores. » *Ibid.*, p. 56 : « Mas no para deplorar errores pasados traigo este asunto a la Academia ; sino para poner de manifiesto y proponer al estudio, como la lengua castellana sale de las plumas aljamiadas con especiales giros, ya en el estilo, ya en la sintáxis, ya en el vocabulario, etc. »

Gayangos, in Ochoa's *Catálogo*, p. 60 : « Descubrí que no solo su contenido era castellano y en algunos casos con levísima mezcla de palabras árabes, sino que conservando todo el laconismo y robustez de nuestro idioma y la elegancia, riqueza y brillantez del arábigo, había trozos de singular mérito, como composiciones en prosa y verso, que debieran publicarse como otro tantos monumentos, que atestiguan el enlace y aproximación de los dos idiomas patrios, etc. »

1. *Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la biblioteca real de Paris*, 1884, p. 20.

2. *l. c.*, p. 20ff. *Ibid.*, p. 116, he mentions the fact that D. Pascual de

good description of its general character and quotes a few passages with great accuracy. Ten years later F. Guillén Robles published the whole text with an introduction. Menéndez y Pelayo [1], in his brief mention, follows the comments of Robles. Fitzmaurice-Kelly gives the correct title of the text for the first time in the 1916 edition of his *Historia de la literatura española* [2].

As regards Sr. Robles's edition it must be borne in mind that his object was primarily to arouse the interest of the reading public in the *aljamiado* literature. " Ante todo he tenido en cuenta, que esta obra se dirigía al público en general, y no sólo a los eruditos : si la hubiera escrito tal cual la tenía ante mí, su lectura hubiera sido enfadosa, molesta y muchas veces imposible de ser entendida : para evitar esto traduje al castellano moderno las palabras y expresiones ininteligibles ú oscuras, y por nota al pié puse las del texto; de esta suerte el lector podía comprender éste cumplidamente, y el erudito podía seguirle en su antigua redacción. Procuré, sin embargo, ser muy parco en este recurso á que la necesidad me obligaba, dejando aquellas palabras ó frases que á poca detención pudiera explicarse el lector, y sobre todo algunas voces, locuciones y giros, dignos de ser conservados, y aún usados, en nuestro culto castellano moderno " [3]. Such a task could hardly have been accomplished without a considerable sacrifice of accuracy. The reader was left to wonder as to the meaning of many phrases and proper names, either totally unexplained, or inadequately elucidated, while the scholar was to trust the footnotes, in which errors and misprints are altogether too abundant.

Gayangos had published a part of the beginning of the story at the end of his *Principios elementales de la escritura arábiga*, Madrid, 1861.

1. *Orígenes de la Novela*, I, p. LXIX
2. p. 5
3. *l. c.*, LVI

CHAPTER I

A. — The Origin of the Aljamia and of the Aljamiado texts.

1. *Brief Survey of the Conquest and the Reconquest.*

During the 780 years which intervened between the landing of Muslim armies in 711-12 A.D. and the capture of Granada in 1492, two waves of influence passed over the Iberian Peninsula : one from the south northward, the other from the north southward, each bringing into being new social conditions and creating new social classes.

The Muhammadan conquerors of Spain are called Moors by some, Arabs by others. Neither term is correct [1]. A large number of the invaders were North African Berbers, who had, at first unwillingly, adopted the Islamic faith and the Arab domination at the beginning of the VIIIth century. The army of 12,000 men which invaded Spain in 711 under Ṭārik ibn Ziyād consisted chiefly of Berbers. In 712 Mūçā ibn Nuṣair, the governor of Maghreb, being jealous of his lieutenant's success, brought along some Arab contingents from Syria and Yemen, numbering 18,000 men, who then assumed the leadership [2]. Later immigration was almost entirely of Berber origin and the Arabs constituted a kind of aristocracy among the Berber masses, whose language was the Moroccan Arabic dialect, widely divergent from the Classic tongue of the Prophet. This explains why the Berber population, after the Arab aristocracy had been expelled from

1. Cp. Altamira, I, 214; Dozy, *Geschichte*, I, 267 ff.

2. Fournel, I, 248. The term « *muzlemia* » in *Vida de San Millán*, 417 *d.* is very happily chosen. Cf. also « muçlīmeš » in the *aljamiado* texts.

the cities during the Reconquest, rapidly degenerated and adopted to a large extent the *romance* as their tongue when they came under the Christian domination. They, however, clung to their Islamic religion with more fervor and fanaticism than the pure Arabs themselves, which again explains why they adhered to the Arabic alphabet and their religious customs so tenaciously.

After the battle of Guadalete (Wādī Bekka or Wādī Lekka) [1] the Muslims pushed their conquests northward without encountering serious opposition, due to the political disintegration of the Visigothic kingdom. Their advance was, however, checked in Cantabria by Pelayo, the Asturian chieftain, in the battle of Covadonga (718 A.D.) Spanish historians consider this battle as the actual beginning of the Reconquest [2]. The Aragonese, under Garci-Giménez, constituted another nucleus of active resistance against the invaders, preserving the Gothic Latin from extinction [3].

As Spain (*al-Andalus*) was conquered by the African Muslim troops it was at first considered a dependency of the *emīr* of Africa, and the *emīr* of the new province was appointed by the former pending the approval of the Khalīfa, then belonging to the Omayyad family. In 758 ʿAbd-ur-Raḥmān, a descendant of this family, who had in the meantime lost the Khalifate, took refuge in Spain and proclaimed an independent emirate as ʿAbd-ur-Raḥmān I. His most glorious descendant, ʿAbd-ur-Raḥmān III proclaimed himself Khalīfa of Spain in 912. Under him, and later under the famous general Al-Manṣūr (+ 1002), the Muslim dominion in Spain and its capital Córdoba reached the zenith of their glory. The Khalifate came to an end in 1031 and the country was divided among a number of local chiefs, known as the *Tāifas* (*aṭ-Ṭawāif*), which circumstance enabled the Christian

1. AM, p. 22.
2. Altamira, I, 223.
3. Borao, p. 3.

element of the north to reduce them one by one. The progress of the Reconquest was for a time checked by the arrival in Spain of fanatical hordes of Berber sects from Africa : the Almoravides (Al-Murābiṭīn) who remained in power from 1086-1149 and the Almohades (Al-Muwaḥḥidīn), who defeated the former and maintained themselves until 1238, not long after their power had been utterly crushed by Alfonso VIII in the decisive battle of Las Navas de Tolosa (1212). Despite this fresh influx of Muslim forces the Reconquest had been progressing with irresistible force ever since the capture of Toledo by Alfonso VI in 1085. Zaragoza was taken in 1118 ky Alfonso I el Batallador of Aragon. After the battle of Las Navas the southern frontier was broken and Fernando III (San Fernando) captures Cordoba in 1236, and Seville in 1248, while Don Jaime of Aragon drives the Almohades from Valencia in 1238. Murcia fell in 1266. Since the second half of the XIIIth c. the Muslim dominion is reduced to the small kingdom of Benī al-Aḥmar of Granada, who are able to maintain themselves in power solely on account of civil struggles raging among the Christian rulers of northern Spain.

During the first period of the Muslim-Christian struggles, when the former were in the ascendancy, the Arabic was the official language, but the *romance* never ceased to be spoken by the conquered Christian population, who for the most part also remained faithful to their religion, despite being outwardly arabicized. These were known as the Muzárabes [1], and the *romance* they spoke was called by the Muslims *aljamía* [2].

1. From the Arab. musta'rib مُسْتَعْرِب = arabicized. Cp. Seybold, GG I, 517 Eguílaz, p. 460. DE, p. 321.

2. From the Arab. *al-'ajamīyya* العجميّة = foreign, barbarous (language) in opposition to *al-'arabīyya*. Three principal dialects were distinguished by the Arab writers : the Aragonese, the Valencian and the Castilian. Cp. Cejador, I, iii. Seybold (The Encycl. of Islam, p. 301). DE, p. 145. In some texts the transcription *alchemía* is used.

The *aljamía* was also spoken by the *muladís* [1] and the *moros latinados*, but these were not influential enough in the later period to be taken into account as a special class.

When the Christians extended their conquests south, large number of Muḥammadan population (including the *muladís*) came under their rule, most of whom likewise clung to their faith, but being isolated from the rest of the Muslim element, were gradually forgetting their Arabic speech [2] and spoke almost exclusively the *romance*. These were called *mudéjares* [3].

Lastly, after the conquest of Granada, it became the policy of the fanatics of the Inquisition to convert the remnants of the Muslim population to the Catholic faith by force. The campaign lasted over 100 years, but despite the fact that the baptized Muslims professed outwardly to be Christians, they adhered to their Islamic faith and observed their old rites when the watchful eye of the Inquisition was directed more toward the Marranos [4] and

1. Eguílaz, p. 460 : « El hijo de árabe y de cristiana o judìa. De *mugualladin* مولّدين pl. de مولّد nombre que se aplicaba a los españoles y arabizados. » — It was also applied to renegades who had adopted the Islamic faith. Altamira, I, 252. Dozy, *Geschichte*, I, 278.

2. Cp. Robles, p. LXIII, Figuerola's *Memoria*, speaking of the *moros* of Zaragoza, in the years 1517-21 : « Y ellos, como simples ignorantes que no saben leer ni entender ell alcoran, ni saben algarabia, que todos son aljimiados, dauan fé al dicho alfaquí. » In Don Quixote, c. IX, the *moro aljamiado* in the Alcaná of Toledo, is represented as still knowing Arabic, which would be a somewhat doubtful accomplishment in 1600. Cp. Altamira, I, 268.

3. From the Arabic *muḍajjan* مدجّن = one paying tribute. Cp. Eguílaz, p.460. Seybold, GG I, 517. DE, p. 321. Lea, p. 2, has the following etymology : « Mudéjar, a corruption of Mudegelin, an opprobrious name bestowed upon them by the Moors, derived from the word Degel which were are told was equivalent to Antichrist. » Sr. Fernández y González besides *mudajjan* proposes *mudākhal* (one who enters upon negotiations) in Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.* 7a ed. (1901), p. 23, n. 4. Cp. also Müller, *Sitzungsber. d. kgl. bayer. Akad. d. Wiss. zu München, philos.-philol. Classe*, 1861, Bd II, p. iii.

4. Opprobrious name given to converted Jews, from Hebrew *Maranâtha* (curse be upon thee, lit. " Come, our Lord ! " — 1 Cor. XVI. 22. Possibly from *marrano* < *muḥarrama*).

the Protestant heretics. These outwardly christianized Mudéjares were called *moriscos*.

The Mozárabes naturally fused with the Christian population during and after the Reconquest and have produced no *aljamiado* literature. The latter is the product of the Mudéjares and of the Moriscos.

2. *The Mozárabes.*

The Muslims during the Conquest cared more for acquiring wordly substance than for forcing the Christian population to become the followers of the Prophet. As a rule, they respected private property of those who remained, and took possession only of the property of the Church, the dead people and of those who had fled before them.

The Christians were allowed to follow their religion and use their churches, provided they paid a certain head-tax varying according to the social position of the person. Women, children, monks, cripples, beggars and slaves were exempted. Thus the large mass of the Hispano-Roman and Visigothic population continued its old life under the Muslim domination with their counts, judges, bishops and churches [1]. In addition to the head-tax the landowners had to pay a land tax in produce same as the Muslims, though in some cases the tax was double. It was to the advantage of the Muslim rulers to have a large number of subjects paying the head-tax, and with few exceptions they treated them fairly.

As regards other than private property it was divided among

1. Some of the Visigothic nobles became renegades and acquired considerable importance causing constant troubles to the emīrs by their attempts at independence, especially along the *Frontera Superior*, i. e. Aragon and Toledo. Of these the best know is 'Omar ibn Ḥafṣūn, who in 884 came near to conquering almost the whole of Andalusia, but was overcome by 'Abd-ur-Raḥmān III. Cp. Altamira, I, 232; Dozy, *Geschichte*, I, 366 ff.

the conquerors on the following principle, in accordance with the Qur'ān : one fifth was confiscated by the State, and the cultivation of the land was entrusted to young native serfs, with the understanding that they had to deliver one third of the crop to the emīr. The remaining four fifths was distributed among the invading army, the less fertile districts in the north (Galicia, Leon, Castile, Aragon) being given to the Berbers, while the fertile southern regions, chiefly Andalusia, were retained by the Arabs. The latter were not much addicted to agriculture, however, and left it largely in the hands of the Visigothic serfs who had remained on the soil, with the understanding that the latter had to deliver one fifth or one third of the crop as the yearly tax.

Until the XIth century, despite the constant warfare between the Christian and the Muslim kingdoms, the two contending elements were rather friendly to each other in private life, before the bigotry of their respective clergy created religious hatred between them. The *Romancero* furnishes frequent instances of this original attitude. At time Christian chiefs allied themselves with Muslims in their civil warfares, or served in Muslim armies, and *vice versa*. Intermarriages were very frequent both in noble families and among the common people. The native *romance* was spoken side by side with the Moroccan dialect of the invaders [1], and in many districts, especially in the north, largely outnumbered the latter. In the course of time the *aljamía* prevailed and became the general language of the mass of the population, while the Classic Arabic was understood and learned only by the upper classes in large centers of learning. This explains the comparative ease with which the Christians were later able to reconquer their former territory. They found the new districts inhabited by a people that not only spoke the *romance*, but was largely Christian as well.

1. Cp. Borao, p. 2, n. 1 ; Fitzmaurice-Kelly, p. 5 ff. Schack, *Poesie u. Kunst der Araber in Spanien u. Sizilien*, *passim*.

The Mozárabes had their own government and administration, the pow er of which varied according to localities. In large towns they had their own governors, appointed by the emīr, as for example in Toledo, who at times were Muslims, at times Christians. The law by which they were governed, was the old *Fuero Juzgo*. In Cordoba there existed a functionary, called the protector, who represented all the subjected Christians and defended their interests at the court of the emīr. As a general rule, they lived in separate quarters, sometimes outside the city walls.

However, as the Christian conquests advanced south, the position of the Mozárabes was becoming more and more difficult. The hatred of the Muslim clergy and populace against them was constantly increasing. When Alfonso I el Batallador of Aragon captured Zaragoza in 1118 the Mozárabes of Valencia, Murcia and Andalusia, fearing reprisals, asked him to help them in their plight, which he did, making a raid into the Muslim territory and taking 10,000 Mozárabes with him, whom he settled in the district of Zaragoza.

The Mozárabes preserved some of their characteristic peculiarities even after they passed again under Christian domination. They exercised considerable influence upon the Christians of the north of Spain, and it was the language they spoke which became the leading literary language of Spain since the reign of Alfonso X el Sabio.

3. *The Mudéjares.*

By this name were designated Muslims who became subject to the Christians either by conquest, treaty, payment of tribute or by alliance, but who otherwise preserved their laws, religion and freedom. The conquerors followed at first the policy of reconciliation, not being desirous of having an enemy element within their territory, and wishing at the same time to have the agricultural districts cultivated by an industrious population.

This policy was followed throughout the IXth, Xth and XIth centuries.

The *mudejarismo* as an institution came, however, into being only after the more important conquests of the XIth century. It is true that in some instances Fernando I and other kings expelled the Muslims from certain districts, but as a rule they allowed them to remain in their villages and adhere to their religious customs, provided they paid the prescribed tax. Alfonso VI showed himself especially lenient toward them after the capture of Toledo, possibly under the influence of his Moorish wife. A similar policy was observed by the Cid when he captured and for a time held Valencia in 1094, and also in Zaragoza.

At the end of the XIIth century the number of the Mudéjares became so large in Castile that the Church began to devise rules for the relations between them and the Christians in order to preserve the faithful from contamination. The councils of Letrán (in 1177 and 1215) forbade the Christians to live together with the Mudéjares, and ordered the latter to wear a special costume the same as the Jews, but no pressure was exercised upon them to recant their religion.

The victories of San Fernando added new contingents of Mudéjares to the population governed by the Christian kings. The Muslims of Seville were allowed to remain in possession of their houses and lands without change in the amount of tribute. Those who preferred to leave were permitted to take along their movable property. In the city of Seville the Mudéjares were allowed to have one mosque in their quarter, for which privilege they had to pay a special tribute.

The social status of the Mudéjares was not the same all over the reconquered territory. In some regions they were placed almost on an equal footing with the Christians — as in Aragon — but in other places their rights were considerably curtailed [1].

1. Cp. Altamira, *passim*.

During the reign of Altonso X el Sabio, who held the Oriental culture in great esteem, the condition of the Mudéjares in Castile was greatly improved and general rules, based on Aragonese models, were established.

The Mudéjar population was divided into those living in cities and those living in the country. The latter were divided into three classes : serfs, who worked on the hereditary possessions of the *ricos-omes*; soldiers, who lived in fortified places under their chiefs (*ar-raeces* or *alcaides*), subject to Castilian kings, and finally free peasants, who formed groups or *aljamas*, enjoying relative independence, either under the protectorate of the king or masters of military orders. Such *aljamas* were later formed in the cities also, but their freedom was much more restricted. They had to wear special dress and in many cities were not allowed to practice their worship in public.

On the whole, the lot of the Mudéjares living in towns, despite all restrictions and heavy taxes, was better than that of their brethren in the country, who had to suffer considerably at the hands of the landlord and the Christian serfs. Consequently, they were gradually drifting into the cities, forming large *morerías*. They were clever business men and were accumulating considerable wealth. For this reason the cities were clamoring for a more strict legislation and heavier taxes on them [1].

In the XIVth century, as the religious hatred between the Christians and the Muslims grew, the social condition of the Mudéjares was becoming worse. They had to pay a very heavy head-tax, yield one tenth of their property or income to the State and another to the Christian churches as if they were Christians. As a consequence, many of them preferred to emigrate south to the kingdom of Granada, as much as they were allowed to do so.

1. During the reign of Sancho IV the morerías and juderías were yielding large sums of money in taxes : in the Archbishopric of Toledo 140,068 maravedís; in Seville 8,000, in Avila and Segovia 6,515 ; in Palencia 5,671. Cp. Altamira, II, 22.

These restrictions had become somewhat lighter in the second half of the XVth century, under the reign of Enrique IV, and the Mudéjares were held in great esteem by many of the leading noble houses of Castile, mostly on account of their resourcefulness as money lenders. It was a period of relative peace when the nobles of Castile were fraternizing with the Muslim gentry of Granada in tourneys and jousts. But this was merely a brief interval before the final destruction of the Muslim power in Spain and the subsequent decadence of the Morisco element during the XVth century.

4. *Moriscos.*

Bad times came for the Muslims after the conquest of Granada in 1492. In that same year, shortly after the capture of the last Muslim stronghold, the Jews had been expelled from Spain [1], because they had acquired too much financial power and were feared. This probably formed a precedent for the final expulsion of the Moriscos in 1609.

During the first years following the capture of Granada the treatment accorded the Muslims was fairly lenient. The capitulation of Granada was based upon 67 articles, which the Catholic Kings swore to observe faithfully, including the following : safety of persons and property of the Muslims, freedom to remain in places where they lived, maintenance of the Islamic religion, mosques and their properties, recognition of the Muhammadan law, freedom to leave the city after having sold their property, taking along their jewels and obtaining a free passage on the King's ships to Africa. Tributes were limited to *azaque* [2] and the tithes; the Muslims were to have the freedom to travel in Christian lands with perfect safety of person and property; no special

1. Saavedra, p. 79. Altamira, II, 417 ff.
2. Obligatory religious tribute (alms).

costume was to be exacted and the main clause was " que no se forzaría al que hubiese abrazado el islamismo, a hacerse nuevamente cristiano, y que si algún musulmán se hubiese cristianizado, se le darían algunos días de plazo para que lo meditase y, transcurridos que fueran, comparecería ante un juez musulmán y otro cristiano, y si se negara a volver al islamismo, sería mantenido en su resolución. "

However, the Catholic Kings did not keep their pact very long. Heavy taxes were imposed upon the Muslims and a vigorous campaign of forced conversion was inaugurated under the leadership of the confessor of Queen Isabel, the Archbishop of Toledo, Ximénez de Cisneros. Protests were of no avail and when theirt appeal for help to the Sultan of Egypt had failed, a large number of the Muslims in Granada (50-70,000) became Christians. Cisneros in his zeal had a large number of Arabic books, including some wonderful specimens of Arabic calligraphy, burned on the Plaza de Bibarrambla in Granada. This policy caused the rebellion of the Muslims in the Alpujarras and elsewhere in Andalusia, but in the end the Muslims had to capitulate on condition tha whosoever so wished would be allowed to return to Africa. After 1501 the Moorish population of Andalusia consisted merely of converted Muslims, called Moriscos.

In 1502 a decree was issued by the Catholic Kings ordering all Mudéjares in Castile and Leon to either recant or leave Spain It seems that the majority of these people also became Moriscos. The Mudéjares of Aragon were excepted from this order, but in later years the same fate overcame them [1].

In 1511 a decree, inspired again by Cisneros, required the Moriscos to give up all their books in Arabic for the purpose of being examined [2]. Books on philosophy, medicine and history were returned, but all books bearing on religion were burned.

1. January, 1526, Altamira, III, 211.
2. Cp. Altamira, II, 416.

However, the Moriscos did all in their power to hide their books in walls and towers, and it is mainly in specimens thus preserved that the *aljamiado* literature has come down to us.

On December 25th, 1528, a decree was issued by Charles V ordering again, peremptorily, all Muslims throughout Spain to become thoroughly Christian within four years, and the Holy Inquisition was commissioned to take charge of the execution of this law.

Nevertheless, for nearly a whole century the Moriscos resisted the Christian influence despite all efforts of the Inquisition. They read their books in secret and assembled secretly to worship Allāh according to their rites, and even attempted an unsuccessful rebellion under Aben Humeya in 1568 as a protest against Pedro de Deza's edict of January 1,1567, according to which the education of their children was to be taken away from them and entrusted to the Church [1].

Finally, Felipe III and his Prime Minister Duke of Lerma decided to solve the Moorish problem in a manner, which to them seemed most logical, namely, by their expulsion from Spain. This occured in 1609. The opinions on this rather arbitrary act of autocracy are divided. Some hold that it caused a great economic harm to Spain [2], from which she was never able to recover, others think that it was necessary for political reasons [3], as the Moriscos were accused of plotting against the dynasty with the German Lutherans. Be it as it may, with 1609 the *aljamiado* literature in Spain comes to an end. Some traces of it remained in Tunisia and Algiers, among the exiles, but they are insignificant.

1. Lea, pp. 230-248, Altamira III, 208-226.
2. Lafuente, XI, ch. 4, p. 146
3. Cánovas in *Saavedra*, pp. 88, 99.

B. — Subjects of the Aljamiado texts.

The amount of the *aljamiado* literature is very large as shown by the list attached to D. Eduardo Saavedra's "Discurso". The earliest specimens are placed in the XIVth century, but the bulk of the texts belongs to the XVIth century. According to subjects treated they can be classified as follows[1] :

1. Religious.
2. Poetry and Fiction.
3. Sciences, especially Medicine.
4. Folk-lore (Magic, Astrology, Dream books).
5. Private letters and business documents.

1. *Religious.*

To this class belongs the largest number of the texts. Judging from descriptions given in Saavedra's book and from examples given in the *Colección de Textos Aljamiados*, they show mainly two facts, namely, the decline of the knowledge of the precepts of the Islamic faith and of the Arabic language, and the endeavor on the part of the alfaquís to keep religious flame alive, so far as it was possible under the Inquisition.

For the most part they consist of translations of the Qur'ān, prayers, Friday sermons and moral enjiemplos, translations of Christian books, life of Jesus, life of Muhammad and theological disputations. In a large number of them eloquent appeals are made to the believers to remain faithful to their religion, the excellence of which above all others is exalted. Duties of good Muslims are carefully described together with the rewards that the faithful will receive in the Paradise, and the terrible punish-

1. A more detailed classification is given in the *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-americana*, XXXVI, 1107.

ments which await the unbelievers and evildoers in Jahannam. As a rule, the traditions of the Mālikī sect are followed therein, but the Ḥanefī tradition is also taken into account. In order to make the Qur'ān intelligible to the masses, the imāms and alfaquís made translations of the Holy Book into *aljamía*, sometimes interlinear, with elaborate and interesting commentaries. For the daily use of the Muslims there was an abundance of briefer extracts from the Sacred Text, accompanied usually with prayers, sermons, and the like[1].

2. *Poetry and Fiction.*

These are the only *aljamiado* texts that have been more carefully studied. The best known among them is the *Poema de José* (*Yūçuf*), written under strong Castilian influence, but containing too many Aragonese traits to permit us to doubt its Aragonese origin. It has been preserved in two MSS. MS *B* has first been transliterated by Pascual de Gayangos and published in his translation of Ticknor[2]; later copied and published in Arabic characters by Morf[3], and from the latter text transliterated and carefully analyzed by Schmitz[4]. The other, much more fragmentary MS *A* was published by R. Menéndez Pidal with a detailed commentary[5]. Neither of the two MSS is complete. As to the date of *A* opinions vary. Morf believed it belonged to the XVth century and was by about three quarters of a century older than *B*. Saavedra[6] is inclined to think, despite the contrary opinion of

1. Cp. Saavedra, p. 12 and Appendix, esp., p. 155 concerning « Breviario çunní », publ. in *Memorial histórico*, t. V. Zetterstéen, K. V.: *Ein Handbuch der religiösen Pflichten der Muhammedaner*, Vienna, 1923.
2. Ticknor IV, Appendix H.
3. *Gratulationsschrift der Universität Bern an die Universität Zürich*, Leipzig, 1883.
4. RF XI (1900), 315 ff.
5. RA VII (1902), cp. « Bibliography ».
6. Saavedra, p. 50.

Amador de los Ríos, that the *Poema de José* is a little later than Berceo. Menéndez Pidal places the José part of a in the XIVth century, while the rest is placed in the XVIth century. *B* is placed by Menéndez Pidal in the second half of the XVIth century [1].

Other more important poetic productions of the Mudéjares are: *Poema en Alabanza de Mahoma* [2], in Alexandrine meter, dating from the XIIIth or XIVth century ; the poem of Maestro Mahomat el Xartosse de Guardarfaxara, physician of Diego Hurtado de Mendoza, which is preserved in the *Cancionero de Baena* [3] and the poem in *romances* of *Muhamad Rabadán* [4], dated 1603, all written in Latin characters. Interesting is the *Almadha de Alabandça al annabi Mohammad* [5], dating from the XIVth century. Original, though not very artistic, are the *Coplas del alhichante de Puey Monçón* [6], ca. 1600.

As regards prose texts, some of them have drawn their subjects from Western sources, such as *Historia de los amores de Paris y Viana* [7] (translation of Provençal novel of the XVth century), the *Donzella Carcayona*, which Saavedra believed to have

1. Ford, *OSp Readings*, pp. 168-9 gives a summary of the various view Cp. also Saroïhandy, BH (1904), 183 ff.

2. Publ. in Ticknor IV, Appendix H.

3. Ed. Madrid, 1851, No. 522. Arte mayor, 20 strophes and 1 strophe as « fynida », described as « rrespuesta quinta » to the « pregunta muy sotil » made by Ferran Sanches Calavera to Pero Lopes de Ayala el viejo and other great wizards of letters, « la qual rrespuesta es muy ssotil é bien letradamente fundada, non enbargante que non van guardados los consonantes, nin esso mesmo non va guardada el arte de trobar ».

4. Publ. in *Journal of the Asiatic Society*, 1867-1872. Cp. Saavedra, pp. 148-150.

5. Publ. in *Sitzungsber. d. königl. bayer. Akad. d. Wissensch. zu München*, 1860, p. 217, by M. J. Müller. Cp. Saavedra, pp. 45, 139-140.

6. Publ. by Mariano de Pano y Ruata, *Colección de Est. dr.* I. r. Zaragoza, 1897.

7. Fragments publ. in *Revista Histórica*, t. III. Cp. Saavedra, p. 199.

strong reminiscences of the *Libro de Apolonio* [1], and indirectly also our text. However, the largest number of them are direct translations from the Arabic, such at *Leyendas Moriscas* [2], *Leyendas de José* and our text [3], *El Recontamiento de Almicded y Almayesa* [4], *Al-hadīṯ del banno de Zaryāb* [5], the Tale of the hermit [6], and others, still unpublished.

3. *Sciences.*

Several manuscripts on medicine are preserved in the Biblioteca de D. Pascual Gayangos in Madrid [7], but so far as I know none has been published.

4. *Folk-Lore.*

These texts are very numerous and extremely interesting as cultural documents, showing how completely the decaying Morisco element in Spain was dominated by superstitions of the most childish and absurd kind [8]. At the same time we can gather therefrom what the chief interest of the Morisco population were : a large progeny [9], large crops, absence of hailstorms, plenty of

1. Saavedra, p. 28. Marden in his edition of *Libro de Apolonio*, p. XXXII, n. 5 rightly doubts this. The story was publ. in *Leyendas Moriscas*, I, 181.
2. Publ. by F. Guillén Robles, Madrid, 1885.
3. Publ. by same author, Zaragoza, 1888.
4. Publ. by Mariano de Pano y Ruata in Homenaje, pp. 35-50.
5. Publ. by Ed. Saavedra in *El Mundo Illustrado*, No. 88, Barcelona, 1881.
6. Publ. by Dr. Meneu. Cp. R. Menéndez Pidal : *Relaciones entre las leyendas moriscas y las cristianas*, in Studies in honor of A. Marshall Elliott, Baltimore, II, 257-266. Also *Colección de Textos Aljam.*, p. 49 ff.
7. Saavedra, pp. 165, 166, 176.
8. Saavedra, p. 13 and *Colección de Textos Aljamiados.*
9. Cervantes in his *Coloquio de los perros* finds fault with the Moriscos for multiplying too fast and hopes that they « hallarán a tanto daño cierta, presta y segura salida ». Amezúa, p. 351.

rain, defeat of the Christians, success in business and love. Future events are foretold by the eclipse of the sun and the moon, by the position of the stars and other phenomena; large volumes are filled with interpretations of the dreams and all sorts of magic formulae and charms for preventing diseases [1], and as to the means of rendering oneself invisible.

5. *Private Letters and Business Documents.*

These are very good examples of the corruption of the *aljamía* among the Moriscos during the XVIth century, and at the same time throw light on the daily occupations of these people. They also show how superficial was their conversion, as quotations from the Qur'ān appear side by side with statements like "ku^{w}arenta šu^{w}eldoš loš ku^{w}aleš an de šerbir para en deškargo de laš almaš de nu^{w}ešoš padreš [2]", paid probably to some Catholic priest.

1. How deeply these superstitions were rooted may be judged from the *Vocabulista arauigo* of Pedro de Alcalá, who devotes a whole chapter to questions pertaining to these offenses against the First Commandment.

2. *Colección de Textos Aljamiados*, p. 149.

CHAPTER II

El Rrekontamiento Del Rrey Ališand^{e}re.

The Manuscript.

The MS forms part of the Gayangos collection (Gg 48) at the Biblioteca Nacional in Madrid. Saavedra gives the following description [1] : " I t. en 4°, letra de mediados o fines del siglo XVI, con 129 hojas útiles." The description given by Robles in his edition, is as follows [2] : " MS Gg 48, 4° : 15 centímetros por 10 de caja [3] : 16 y 15 líneas por página : 125 fol. : aljamiado : algunos epígrafes y palabras en carmín : 4 fol. blancos al principio : 1 con nota, letra de Iriarte, dando cuenta bastante exacta del libro. Al fin 7 fol. algunos con notas en aljamía ; escrita una el lunes 20 de Junio de 1588, con los comienzos de una tradición o *alhadhits* ; la traducción aljamiada del *Bismillah, en el nombre de Dios,* y la fecha del nacimiento de Mahoma. Encuadernación moderna, imitación de la oriental, en cuya guarda anterior se ha conservado una nota en aljamía, sobre el modo de hacer las abluciones, y en la última, otra con algunas alabanzas a Dios."

My photographic copy, made with the kind help of my friend, D. Américo Castro of the Junta para Ampliación de Estudios, consists of the following : One fol., with the note mentioned by Robles, which reads : " Libro en castellano, con caracteres Arabes, intitulado Libro del Racontamiento del Rey Alexandre,

1. Discursos, p. 116.
2. *Op. cit.*, p. LV.
3. These dimensions are correct, not so the number of lines and the date.

en que se refieren sus batallas victorias y conquistas. Un tomo en 4° de muy buena letra, sin nombre de Autor, ni fecha." This is followed by 125 folios of text, the last fol. consisting of but one page, recto. Fol 1 r. has 17ll.; fol. 39-41 r. 17ll.; the rest 16 or 15ll. as follows: 1 v.-38v, 41v-47v, 49r-94r-16ll. (48r-15ll.; 48v has actually only 14ll., fol. 58r, 60v, 76v, 77v, 81v, 85v, 89r, 92r have actually only 15ll.); fol. 94v-102v-15ll. (97r and 103r have actually only 14ll.); 103v-111r-16ll. (108r. 15ll., 111v has actually only 13ll.); 112r-125r-15ll. (112v, 114r, 116r, 122r, 124r have actually only 14ll.)

Fol. 126 contains the following text: B-içmi-llāhi-r-rahmāni-r-rahīm. Memoriya šiya de kuwando še bido la luna de Ramadan del anno 1588; apareçiyo luneš a la tarde, ke še kontara el marteš el primero del meš de Ramaḍan, i fuwe a loš beyntišeyš de Julio [1]. Memoriya šiya de kuwando še bido la luna de Ramaḍan del anno 1588; pareçiyo luneš a la tar[de]. Pareçiyo la lūna de Ramaḍān tarde de luneš a nuwebe diyaš del meš de Jenero [2]." Below, some later (Christian) hand added "a nueve dias del mes de Genaro" in Latin characters, underlining the corresponding words in the *aljamiado* writing.

Fol. 127 is covered with scribbled, disconnected phrases like B-içmillāhi, dišso Allah ta'ālā, an-nabī Muḥammad 'aleihi-ş-şalātu wa-ç-çalām, noš te daremoš al-Kauṭar [3], dišo lan-nabī al-Kaušar (*sic*) eš, also the whole of the Sūra Abī Lahab (CXI) in Arabic. The hand is very similar to that of scribe no 2, and ortho

1. This statement is correct, according to Wüstenfeld's tables. Ramaḍan is written with short *a*.

2. There must be some confusion in this entry. The nearest dates of the 1st of Ramaḍān in January about this period are: 1573 (Jan. 5), 1606 (Jan. 10). The last sentence is written by a different hand, which may account for the discrepancy. The same hand appears in fol. 127, 128, 128v, and seems to be later than the writing of the MS. It shows no similarity with the writing of the copyists.

3. Sūra CVIII. Cp. DI, 262.

graphic errors show his ignorance of Arabic [1]. It seems as if the scribes had used this page for trying out their pens.

Fol. 128 reads thus : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-rahīm wa ṣallā-llāhu ʿalā çeyyidinā Muḥammadin el kerīm wa ʿalā ālihi wa çallam taçlīman. En el lonbᵉre de Allāh piʸadošo de piʸadat i faga Allāh aṣ-ṣalā šobre Muḥammad i šobre loš šuyoš ; çiʸento i binte i çinko fojaš.

B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīm. Naçiʸo an-nabī Muḥammad ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam en diʸa de al-iṯnein, a doze diʸaš de la luna de rabīʿu el-auwwal [2], dešpuʷeš de la benida de la konpanna del al-fīl [3] kon çinkuʷenta diʸaš, i fuʷe entᵉre al-fīl i-ʸel fᵃraguʷamiʸento de la kaša de Makka kinze annoš.

Fol. 128v : Šab [4] adereçeme Allāh i-ʸa tu, ke še adebdeçe ke šepa[š] ke Allāh, onrrado eš i noble, ke eš šolo en šu rreišmo.

Evidence of the attempt to divide the text into chapters appears in fol. 5, 14v, 19v, 73, 108. It seems that in the Arabic original the various incidents were arranged under separate headings, each of them illustrated by a miniature. Of these there were 32, and

1. Since the above was written I had the opportunity to examine the MS in the Biblioteca Nacional personally. The MS is bound in leather; three blank leaves precede the text; the present No. of the MS is 5254. Preceding the text itself there is a leaf which reads as follows :

Diraš tᵉreš bezeš ašhadu an lā ilāha illā-llāh | wa ašhadu anna Muḥammadun raçūlu-llāh : dešpuʷeš | diraš tᵉreš bezeš Allāhuma ṣallī ʿalā Muḥammadin | il kerīm wa ʿalā ēlihi dešpuʷeš diraš tᵉreš | bezeš içtaghfiru Allāhi wa atūbu ieihi | kata no deššeš de dezirlo todo ešto dešpuʷeš | ke abraš tomado al waḍū ken dezirlo por ello | ay gᵃran guʷalardon.

The Arabic text in the captions is in red letters occasionally, for example, in 6r, then in 39v — 77r; then black. In the middle portion of the MS the phrase « a kuʷanto depuʷeš » is occasionally in red ink. Beginning with 55v the paper is quite different, glossy. From 112v the handwriting is in the same hand, but the paper is of a much poorer quality.

2. Cp. Sprenger. I, 138.

3. Cp. Dl, 108, under « Elephant », also p. 368.

4. May it be Imper. 2 sg, i.e. *Sabe* ? It is more probable that it stands for [*dir*]*ša*, (dir-se-ha) or [*dira*]*š*.

their captions both in Arabic and Spanish (excepting the last two, where only the Spanish is given) appear in the text. Frequently words and syllables at the end of pages are repeated at the beginning of the next.

The propagandist character of the story has already been pointed out by Saavedra [1]. Alexander is portrayed as an Islamic leader whose mission is to spread the true religion all over the inhabited world, by fire and sword, if necessary. With the exception of the Gog and Magog, the Snakes, and some peoples who resemble rather animals than human beings, his success is complete. He is not a prophet, but merely an admonisher, a model (عِبْرَة) for people to follow in order to escape the punishment of the Day of Judgment, f. 5v. The Jews become Muslims, 10. Alexander proclaims his mission in f. 11v. Urges the people of Yūnuç to say the *kelima*, but finds them already converted to Islām, 16v. Summons the Gog and Magog to believe in Allāh, 19. Cave dwellers summoned to adopt Islām, 22v. Angel repeats to Alexander God's summons to make war on the unbelievers, 39v, 40, 40v. Alexander sends letters to the kings of the East and of the West summoning them to the true belief, 41. Writes to Darius in Quranic terms, 41v ff. Writes to his armies, calling himself "šanto fijo de Yūneš", and encourages them to put their trust in Allāh and in him, Allāh's viceregent on earth, 42v ff. Writes threatening letters to idolatrous kings, replete with praises of Allāh in Quranic terms, 44-47v. Darius pretends to be God's viceregent, and uses the standard Quranic expressions, 49. Alexander's answer refutes this in still more powerful terms, 53 ff. Soldiers of Darius, dragged out of the frozen river, become Muslims, 59. Darius shows himself a thorough Muslim, his mother and daughter likewise, 66-66v. (Strangely enough, in 63v Alexander is rather liberal and leaves it to the Persians to believe in Islām or not. This is in harmony with the original

1. P. 23.

PC and was probably overlooked by the Arab compilers.) Destruction of idols and temples in India, 73v. Reassertion of the divine mission, 73v. The Turjamānin episode is replete with Islamic tradition and superstitions, 74v-85v. Queen Semiramis summoned to become a convert to Islām, 86v. Reassertion of the divine mission, 97v, 99.ff, 107, 110. Submission of the Chinese ruler to the " rrey šanto ", 118-120. Alexander builds a mosque, 124. Alexander admonished by Aristotle (also a Muslim) to think of the next world, 125.

The literary merit of the text Sr. Robles says is " bastante escaso " [1]. This is on the whole true, with a few exceptions, where the author rises to the point of eloquence and shows excellent touches of consistent characterization of the principal hero. This comes best to light in the principal episodes, which have suffered least in their transmission from the original Greek, namely : the story of the Land of Darkness and the Fountain of Life, Darius, the king of India, Brahmans, Candace and the Amazons.

Date and author.

Sr. Guillén Robles believed that the text belonged to the second half of the XVIth century, and that like the MS of the legend of *José, hijo de Jacob*, it was a translation of an Arabic book, " sin que pueda determinar cumplidamente si son copias ú originales de estas traducciones, pues no hay rastro por donde averiguarlo " [2]. Judging from the language and from the note in fol. 126, it would appear that the text cannot be much earlier than the date given therein, i.e. 1588.

After a careful examination of the MS I am furthermore led to believe that it is a copy, rather than the original of the transla-

1. *Op. cit.*, p. LVI.
2. *L.c.* LVI. Cp. also Saavedra, p. 116.

tion. In the first place, the frequent errors in the Arabic passages (cp. especially notes to fol. 19v, 38v, 85v) would show an insufficient familiarity with the language to make a translation. Secondly, the writing shows clearly three different hands. From fol. 1 to the end of fol. 38r the MS is the work of a fairly careful copyist. At that point the style of letters and the general appearance of the work suddenly change, and from fol. 44 on become rather careless. The *wāw* in Dzū-l-qarneini (only in this part of the MS) is frequently omitted (fol. 38v, 39v, 40v, 41, 50, 50v, 51v); several passages are crossed out where it is clear that the scribe anticipated words occurring ahead in the text (fol. 41v, 43, 53); the word "pᵉrešona", which the preceding scribe had always spelled so, is occasionally spelled "peršona", and in place of "weštеš" the variant "guʷeštеš" is used, which the first scribe carefully avoids. That he also was subject to anticipating words in the next line appears in fol. 2v, l. 3 and 4, words "i era". From fol. 54v the hand changes again and the writing becomes very careful, in places even exceedingly painstaking. The last line on fol. 54r, especially the manner in which the word "chuʷeka" is written, occupying almost the entire half line would indicate that the second scribe was finishing a portion of the MS which was to fit to fol. 54v. where the text begins with the words "i-ɣūna juʷeka". It may be that the portion from 38v to 54r had been inserted in place of a deteriorated part of the original copy.

The anonymous author of the translation may have been one of the half-learned alfaquís of the type which the Valencian Juan Martin Figuerola describes in his *Memoria* [1]. His knowledge of both Arabic and Castilian was defective: he tries to write in literary Castilian, but his native Aragonese will constantly creep into his work, causing a great confusion in spelling. The copyists had still less learning and were not particularly accurate. Espe-

1. Robles, *l. c.*, p. LVIII.

cially toward the end of the story the incidents are strangely mixed up (fol. 110, 112), and there is a good deal of needless repetition (fol. 15v, 33v), all of which would also corroborate the theory that the MS is not the original translation, as such repetitions could have hardly existed in the Arabic original.

Sources.

The ultimate source of the *Rrekontamiento* is Pesudo-Callisthenes (believed by Budge to have been possibly written originally in Egyptian [1]), which translated into Pehlewī [2] passed thence into Syriac [3], and from the latter into Arabic and Ethiopian. A direct translation from the Greek into Armenian was made in the V-VIth c.A.D. The Pehlewī and the original Arabic translations are not extant [4]. In this study I am leaving out of consideration, except for comparative purposes, the Latin translations of Julius Valerius and Archpresbyter Leo, the *Itinerarium Alexandri Magni*, the *Epistolae de situ Indiae* and *de moribus Bragmanorum*, and the *Epitome* of JV [5], which together with Quintus Curtius, Arrian and Plutarch were the sources of West and North-West European versions of the *Alexandreis*. Of the Arabic recensions which are reflected in the contents of the Arabic original of our text, and which I have been able to examine partially, that of Mubaššir [6],

1. Syr., p. xxxvi.

2. Beiträge, p. 14.

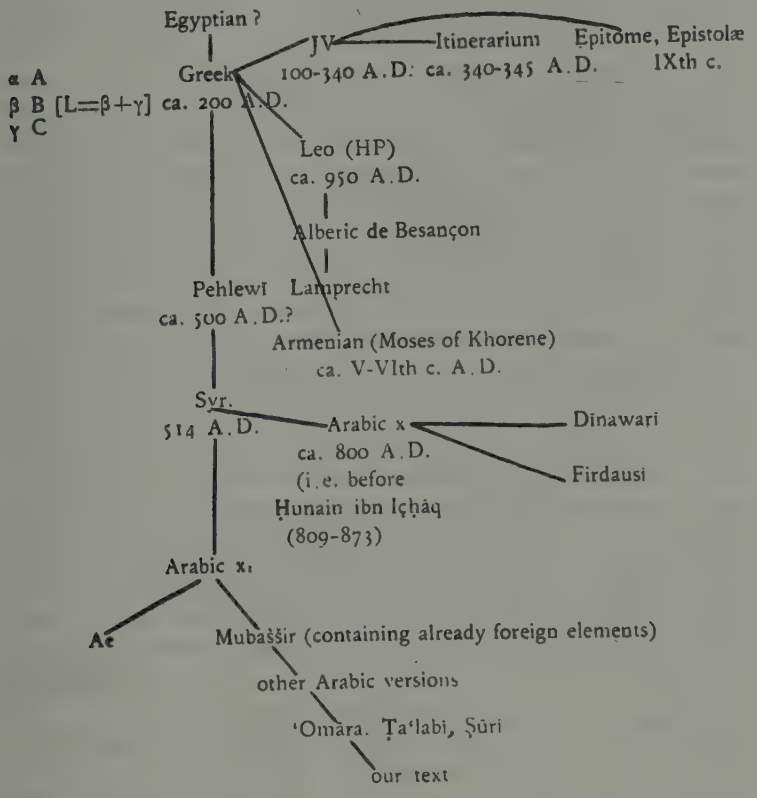
3. Contrary to the opinion of Budge, based on that of Wright, who thought that Syr. was a translation from the Arabic.

4. Weymann, pp. 64-65.

5. Cp. Morel-Fatio, *Recherches*, p. 57. Pfister, pp. 35 ff. Paul Meyer, II, ch. 2.

6. This version seems to be an epitome of a larger work on Alexander by the same author, the physician Mubaššir ibn Fātik (+ 1053-4), cp. Meissner, pp. 585-6.

'Omāra and Ṭa'labī [1] show the most resemblances, especially the second-named. In the following suggested genealogy, based on the various authorities, I also include a brief outline of the European branch :



1. In Fr. (Ṣūrī's version also shows some similarities, though Meissner, p. 583, n. 1 says : « Nicht auf PC beruht sicher » referring to it.)

2. Syr., p. xxxvi, Weymann, pp. 41, 46, 67, 70, Beiträge, p. 34, Fr., pp. 2 ff., Zacher, pp. 179 ff. Pfister in his introduction, pp. 40-41 gives very

Copy of 'Omāra's text, preserved in Brit. Mus. dates from 916 H./ 1510-11 A.D. (Or. 9928). It begins as follows: حد يث ذي القر نين و اخبار ه و عجائبه على اختلاف الروايات ..ومن جعنا اخبارهم وذكرنا احسنهم و ذكرنا ما يوافق كتاب الله تعالى

'Omāra himself cannot be identified with certainty, but several of the authorities quoted by him are identical with those mentioned

complete genealogies, especially of the European branch, particularly of HP. In addition to the α, β, γ recensions mentioned by others, he speaks of a δ recension, which he believes to be the source of both Leo and of the Oriental versions. In the absence of detailed information on this point, and basing myself on the comparison of his edition of Leo with the Arabic, Syriac and Ethiopian versions available, I would doubt the second part of this statement. Cp. also Meissner below. Voretzsch, pp. 269 ff. (following Paul Meyer II, 98, contrary to Zacher, p. 109, who gives Leo as Alberic's source), gives the *Epitome* as the source of Alberic. Pfister, p. 38 speaks of JV, not the *Epitome*, as Alberic's chief source. Concerning Mubaššir, Meissner, p. 620, says : « Obschon er hier wie auch sonst seine Gewährsmänner nicht citirt, werden die nachstehenden Betrachtungen lehren, dass er im Wesentlichen einen auf Pseudocallisthenes zurückgehenden Alexanderroman benutzt hat. Ja, man kann noch weiter gehen : seine Vorlage muss zur Redaktion A gehören, da er nichts erwähnt, was B und C eigenthümlich ist. » And on p. 625 : « Die Hauptquelle für Mubaššir war also jedenfalls eine durch theologische Zusätze erweiterte Bearbeitung des Pseudocallisthenes in einer S. (= Syr.) sehr nahe verwandten Recension. » (Incidentally I might remark that Knust's thesis as to the Spanish and Latin versions of Mubaššir being independent of each other, which Meissner p. 585, doubts, is more probable than Gildemeister's assumption that the Latin is a translation of the older Spanish version. Cp. Knust, pp. 436-6 where Arab. كرّة is rendered correctly in the Lat. « spera », while in Sp. « espada ». The reverse would be more probable).

On the various recensions of HP cp. Pfister, pp. 14 ff. Concerning Arabic and Hebrew translations of J2 recension, *ibid.*, p. 39.

As regards the date of PC, A.H. Krappe, in an article on *Tiberius and Thrasyllus* (Am. J. of Philology, XLVIII, 4 (1927), p. 366) claims it " to be practically certain that there existed literary Greek versions of the PC at the beginning of our era. " Francis P. Magoun, jr., in the Introduction to his edition of " The Gests of King Alexander of Macedon ", Cambridge, Mass., 1929, discusses PC in detail, and gives ample bibliographies.

in our text. In the latter, fol. 16, occurs the passage: Dišso li Muqātil : loš de Jābarṣā i loš de Jābalqā de qi'en šon ? yo oi a Mujāhidan ke dišso : Loš de Jābalqā šon de loš qe finkaron de laš jenteš de Hūd, 'aleihi-ç-çalām, i loš de Jābarṣā šon de loš ke finkaron de laš jenteš de Ṣāliḥ, 'aleihi-ç-çalām", which is the explanation given in 'Omāra's text following the words *qāla* 'Omāra, in answer to the latter's question directed to *Muqātil ibn Çuleymān* [1]. Friedländer thinks that 'Omāra must have been a younger contemporary of Muqātil. A prominent place is given to Al-Ḥasan (*Al Haçan al-Baṣrī*) and Ka'b (*Ka'b al-Aḥbār*). Friedländer believes that 'Omāra doubtless followed the oral tradition of Muqātil, but sees no absolute certainty in assuming that he also used written sources of Al-Kalbī and Ibn Içḥāq. 'Omāra's work is a mere compilation : he used various recensions, differing and even contradictory in their origin and content. This confusion is still greater in our text, since there is an obvious tendency on the part of the author to interpolate moral and religious observations, intended for the edification of the reader.

Though the actual evidence is not very strong, it would be safe to assume that the compiler of our *Ḥadīṭ Dzī-l-qarnein* used to a great extent the same sources as 'Omāra, and very likely 'Omāra's recension itself. The names *Qanbir* and *Qarāmīn* would point to a common source with the Ae. The episode of the Land of Darkness shows a great similarity with both 'Omāra and Ṭa'labī.

1. Fr., p. 139.

LANGUAGE

Good many traits (*tubido, kiᵛeš, kišiᵛendo, diçir, biᵛenço, pᵉrešona, ubido, šigir, begada*) would point to the probability that the translator and the copyists belonged to the region bordering on the Aragonese-Catalan line, from which hailed the *alhichante de Puey Monçón*, and the author of *El Recontamiento de Almicded y Almayesa* [1]. *Beuš* might also be added, since the *ḍamma* can represent both *u* and *o*. Influence of the Catalan seems, therefore, probable [2]. The form *-adeš* appears only twice (*keriadeš* 9v, *hariᵛadeš* 65) and *-edeš* only once (*aturašedeš* 52), which would point to the late XVIth century, when these forms were beginning to disappear. Unusual are : *akeyō* 121 (Andalusian), *tenyō* 54v (Portug.).

Phonology.

Writing.

Various theories have been advanced as to why the Moriscos adhered to the Arabic alphabet in writing the *aljamía* [3]. The most plausible explanation is that they attached a sort of religious respect to the writing in which the Qur'ān was written, the same as the Jews adhered to their alphabet in writing Yiddish,

1. Homenaje, p. 35.
2. RA. VII, 287. BH. VI (1904), 186. Re *-edeš* ibid., p. 191.
3. Saavedra, p. 7. Seybold, The Encycl. of Islam, p. 300. Ford, *OSp. Readings*, p. 167. The earliest examples are official documents.

Spanish [1], Portuguese, Old French [2] and Arabic; probably also because it was more familiar to them. Sounds unknown to Spanish : *ṯ* (ث), *q* (ق), *ḥ* (ح), *kh* (خ), *ṣ* (ص), *ḍ* (ض), *ṭ* (ط), *ẓ* (ظ), were retained only in Arabic words (though *q* and *ṯ* were sometimes used for *k* and *t*). Sounds unknown to Arabic (*ll*, *nn*, *p*, *ch*) were formed from *l*, *n*, *b*, and *j* with *tešdīd*.

1. *Arrangement of syllables.*

In Arabic there are only two kinds of syllables: the open, consisting of a consonant and a vowel, and the closed, consisting of consonant, vowel and consonant.

As a consequence, when a syllable in Spanish is composed of two consonants plus a vowel, both are written with the same vowel, though the first is not pronounced to form a separate syllable, e: g. : *k^{a}labe* (clave), *t^{i}rigo* (trigo), *p^{o}rofeta* (profeta), *t^{e}reš* (tres), *t^{u}rujo* (trujo) [3]. In case of diphthongs *ue*, *ua*, *ie*, *ia*, *io*, the *aljamiado* writing as a rule inserts a *wāw* or a *yā* to serve as support of the following vowel : *t^{u}ru^{w}eno* (trueno), *çi^{y}ençi^{y}a* (ciencia), *ku^{w}ando* (cuando), *bi^{y}o* (vió) [4].

2. *Vowels.*

In Arabic as a rule no vowels are written, except in very carefully written texts, in the Qur'ān, and often in poetry. There are only three vowel signs : *fatḥa* for *a*, *kesra* for *i* and *ḍamma* for *u*. The intervening nuances *e* and *o* appear only in pronunciation of the preceding three. The *aljamiados* use a special sign

1. Cp. Foulché-Delbosc, RH I, 22.
2. Aron, RF. XXII, 860.
3. There are, however, cases where this rule is not observed : *padre*, *onbre*, *lonbre*, *otro*. Cp. RA. VII, 113.
4. Exceptions can be found: *recontamiento*, *enbiado*, *šabyo*, *judiçyo*. Cp. RA. VII, 113.

for the Spanish *e*, but for both *u* and *o* only the *ḍamma* is used.

As no syllable in Arabic can begin with an unsupported vowel, *alif* or *hamza*[1] are used to support vowels at the beginning of syllables.

A when initial or independent is written with *fatḥa* over (*alif* أَ); when medial or final, with *fatḥa* over the preceding consonant: (*šanar* شَنَرْ, *šakar* شَكَرْ, *aki* اَكَي, *arpada* رْبَدَ).

E when initial, is written with *fatḥa* over *hamza* followed by *alif*; when medial or final, it is represented by *fatḥa* over the preceding consonant, followed by *alif*[2] (*ešte eš akel ke me be* ءَاشْتَا ءَاشْ اَكَالْ كَامَابَا.

I when initial or independent, is written with *kesra* under *alif* (اِ); when medial or final, with *kesra* under the preceding consonant (*i binole de miʸen* اِبِنُلَادَامِيَانْ). When it has a long sound it is often followed by *yā* (*mī* مي *dīšo* ديشُ *amīgo* اَمِيغُ).

O and U are both represented by *ḍamma* (*fumo* فُمُ *komo* كُمُ). If initial or independent usually by *ḍamma* over *alif* (اُ); when medial or final, by damma over the preceding consonant (*mano* مَنُ *tu poko šaber* تُبُّكُ شَبَارْ). When then sound is long, it is often though not always, indi-

1. Also *wāw* with *hamza*: *uno* ؤُنُ 15, and *alif*, *wāw* with *hamza* (أُونُ) or *yā* with *hamza* (ئُي). I do not transcribe these hamzated consonants in my text as Menéndez Pidal does, e. g. *lowar*.

2. Cp. Simonet, p. CXXVI III.

cated by a following *wāw* : *Tū* تُو *šū manō* شُو مَنُو *nōšo-trōš* نُوشْتْرُوشْ (Cp. Accentutation). Schmitz, in what he calls "mechanische Transkription" uses *u* exclusively. I am following the view of Menéndez Pidal [1]. The *wāw* is sometimes used to represent the sound *gw*; cp. under *G*.

The absence of a vowel over a consonant is indicated by *sukūn* (°).

3. *Consonants.*

B (ب) This is used for both *b* and *v* sounds, not for purely orthographic reasons as is the case of the *ḍamma* for *u* and *o*, but because the confusion of these two sounds already existed in certain regions before the XVIIth century [2].

Ç (س) This is used frequently where the OSp voiced ز should be used : *haçer* 57v, *adūçelaš* 95v, showing the prevailing confusion of the two sounds [3]. In the case of *poçado* 112v where it stands for *x* (š), I would ascribe it as Menéndez Pidal does in analogous cases to the omission of the diacritical dots of *šīn*. *Çuççi*ᵛ*edad* 30v, *çufrençi*ᵛ*a* 98v, 100, *ençendeçen* 109, *maçkami*ᵛ*ento* 55, *teçer* 62v, are apparently cases of *ceceo*, similar to the spelling *çuçediese*, quoted by Menéndez Pidal from the *Memoria* of Francisco Nuñez Muley [4].

D Represented by د and ڈ. Sometimes ڈ is used where

1. RA. VII, 112.
2. Cuervo, RH. II, 11. Apolonio, II, 2.
3. Ford, OSp. Sibil., 5 ff. Manual, § 66. Cuervo, RH. II, 45. J. Saroïhandy, BH. IV, 198.
4. RH. VII, 217. Cp. also BH VI (1904), 151.

the Judeo-Spanish uses ñ, but the use is not consistent enough to establish a differentiation.

F (ڤ) Spellings like *fijo* and *hijo*, *fašta* 9, and *hašta* 3v, etc., testify to the fluctuation of the pronunciation of *f* and *h* during the period [1], and *ijo* 121v, *açer* 1v, tc. show that *h* in many cases was already gone from pronunciation.

G Represented by *ghain* (غ). This letter is used for all *g* sounds, represented in mod. Sp. by *ga*, *go*, *gu*, *gua*, *gue*, *gui*. The *gua* and *güe* combinations are sometimes represented by *wāw*, as in *awa* (awwa 7v), *wardado*, *lenwa* (lenwa 6v), showing that the velar *g* sound was sometimes omitted in pronunciation, as is also today the case in various regions [2].

H (ه) Appears very seldom. At the end of words it is often written merely to indicate a lengthening of the syllable.

CH Represented by *ǧīm* with *tešdīd* (ج̃). The *tešdīd* is sometimes omitted, which would indicate that in the speech of the Moriscos the *j* (*dž*), *ch*, and *x* (*š*) sounds werefre quently confused [3].

J Represented by *ǧīm* (ج) is the same sound as *j* on OFr up to the XIIIth century [4]. The pronunciation of this sound being prepalatal in Aragonese, similar to the *j* or *x* of the Galician, the rendering of it in the text varies from *j* (*dž*) to *š*, *šš*, and *ch* (*tš*): *dišo*, *diššo*, *dijeron*, *dicheron*. The modern sound of the *j* corresponds to the Arabic *kh*, as appears from the book of Pedro de Alcalá, where the sign ḫ ـ‍ـ is used to represent it.

1. Manual, § 68. Zfr. Ph. (1920), XL, 290. Schmitz, p. 353.
2. Cuervo, § 741. Marden, PMLA, XI (1896), 123. Schmitz, p. 354.
3. Ford, OSp. Sibil., p. 127 ff. RA. VII, 280. BH. VI (1904), 190.
4. RA. VII, 115. Ford, OSp. Sibil., 127 ff.

K (ك) This is used in the *aljamiados* for all *k* sounds, corresponding to *ca, co, cu, cua, cue, que, qui* in mod. Sp. In some cases the scribes use the Moroccan qāf (ڤ), which is a deep guttural sound in Arabic, in words like *ڤurtŏ* 123, *qe* 16, *cerqa* 90, *abarqada* 111v, *ešquridad* 23, *qi'en* 16, *qoraçon* 101v, *qonjūrado* 105v, and in Arabic words like *khaleqar*, though it is not probable that there existed any phonetic difference [1]

L (ل) = lām.

LL (ّل) = do. with *tešdīd*.

M (م) = *mīm*.

N (ن) = *nūn*.

NN (ّن) = *nūn* with *tešdīd*.

P (ڤ) = *bā* with *tešdīd*. The Moriscos frequently confused it with *b* [2]: cp. *Badroš* بَدْرُشْ, 90, 91. *Qanbir* قَنْبِر, 96v, 97.

See *k*. Q>g in *al-yaguta, al-giyama*. See Glossary, s. v.

R = *rā*.

RR = *rā* with *tešdīd*.

Š (ش) This sound, corresponding to mod. Fr. *ch*, is used for all XVIth c. Sp. *s* and *x* sounds. Ford treats it and its history fully [3]. Menéndez Pidal gives instances of assibilation [4] which have caused the original *s* sound to become *j* in modern Spanish through being mispronounced by the Moriscos as *x* (*š*).

T (ت) = *tā*.

Ṭ (ط) This letter appears mostly in Arabic words, but in our text is often used where the *tā* would be the correct

1. RA. VII, 115.
2. *Ibid.*
3. Ford, OSp. Sibil., pp. 117, 151-152.
4 RA. VII, 116 ff.

rendering, e g., *ṭorre* 113v, *ṭodo* 31v (freq.), *ešṭatoš* 18v, *širbiṭūd* 47, *šaliminṭo* 48, *akešṭo* 47v, *šenbᵃlanṭe* 47v, *ṭokar* 14, *açerṭar* 13v, *ṭᵒronpetaš* 12v.

Z (ز) = *zāy*. Confusion with *ç* is frequent: *boçeš* 3v, *paç* 101v, *rraiç* 102 v.

In my transcription I have adopted the system of Menéndez Pidal, which I find clearer and more adequate than that of Schmitz, Meneu, Gil and Ford. I prefer, however, *nn* to *ñ* and *š* instead of *x*. In spelling Arabic words I am using *q* for ڤ (=ق) where Menéndez Pidal uses *ḳ*, *ṣ* for ص, *kh* for خ, *ṯ* for ث, *ṭ* for ط, *ḥ* for ح and *'* for ع.

Accentuation. Throughout the text I have indicated the lengthening of the vowels *o*, *u*, *i* which at times coincides with the stress ; *pōko*, *kōdo*, *mī*, *konōçe*, *dīšo*, *akī*. In most cases, however, this lengthening appears in syllables, where even taking into account García Diego's remarks [1], we could not expect any stress : *kōnoçe*, *adōbar*, *šalūdar*, *kaminō*, *mānō*, *dīre*, *fīçiᵛeron*, *bōšoṭᵒrōš*, *derrōkašen*, *todō*, *šupō*, *tomolō*, *-iᵛentō*, *-rōn* (in which last-named instance scribe No. 3 is fairly consistent, while the other two use lengthening in the 3 pl. Pret. very sporadically), *benimōš*, etc. It would seem, therefore, that the lengthening does not indicate stress. Similar cases occur in the *Poema de Yūçuf* and in other *aljamiado* texts I have examined.

Vowels.

1. *Tonic*. Diphthongization of *ḗ* in the conjug. -IO : *biᵛengo* 70v. Diphthong *ie* < *ae* (as in Castilian) : *piᵛriᵛešto* 15v, (but *piᵛrišto* 15). Cp. Manual, 112 bis ₂. Propagation of diphthong to pretonic stem of verb : *rruᵘegar* 75, *rruᵘege* 110, *rruᵘego* 101v, 102, *rruᵘegare* 89v, *rruᵘegando* 61. Manual, 112 bis ₃. *Muᵘelgo*

1. MFil, p. 3. In LAlex (MFat) occur muchō, fechō, which the editor transcribes and mentions in the preface, p. XXIV, without explanation.

55, Manual 113 bis 2, *Nu^{w}eẓe* 41v, *nu^{w}eçe* 45v, Manual 114$_2$. As regards *ku^{w}ent^{a}ra*, cp. Manual 13,4 and RA VII, 285. Diphthongization of *ẹ* : VĬNCO *bi^{v}enço* 61, *bi^{v}ençaš* 7, *bi^{v}ençe* 114v, *bi^{v}ença* 99v. VĬNDĬCARE (change of pref. *re* to *de*) *debengar*, postverbal noun *debi^{v}engo* 119v. VĬGA *bi^{v}ega* 29v. Absence of diphthong : *kontō* 82v, 83, cp. Manual 13,4. In *šaliminto* it may be scribal (omission of ﻴ). *Pidra* 28v, cp. Manual 10, note 2.

2. *Atonic.* Initial *e* falls [1] : *çeptō* 63v, 105, *štori^{v}a* 73, *špada* 19v (but *ešpada* 43v), *šperança* 46v (more likely a case of *vocal embebida he* + *e*). In most cases the falling of initial *e* is due to contraction : *lo špendi^{v}eron* 15, *nonde* 105, *lende*, *šende* 39v. Change of initial and medial vowels is frequent [2] : *rromani^{v}en* 119, *konešemoš* 65, *t^{e}rašoro* 60, *t^{e}rebaššar* 14, *bantaja* 75, *obrir* 57, *šennoša* 93v. *Assimilation* : *çarrar* 56v, *nig^{i}lijente* 18, *šigira* 82v, *širbitud* 14v. *Dissimilation* : *obadeçyen* 67v, *šak^{e}refiçi^{v}o* 110v. *Umlaut* : *obidençi^{v}a* 40v (analogy with *obidiente*), *lugartini^{v}ente* 87v, *intinçi^{v}on*1v. Final *e* falls following *t* in group (cp. also Consonants, Final, under *t*.) : *fu^{w}ent* 11v, *fu^{w}ert* 12, *wešt* 25, *art* 48v, *mu^{w}ert* 61v, *part* 60, 76v, 97v, *mont* 90v, *šenb^{a}lant* 107, 108, *perteneçi^{v}ent* 80, *poni^{v}ent* 106, *šalli^{v}ent* 83v, 99v, 69v, *akešt* 105v. In some cases it remains : *pašante* 34v, *aborreçi^{v}ente* 93v, *p^{a}laçi^{v}ente* 87, *poni^{v}ente*, *šali^{v}ente* 5v. Final *o* falls after *d* : *mund* 49 ; after *nd* : *ku^{w}an* 121v ; after *nt* (*t* also falls) : *montamen* 80v, 107, 109v, 122v, *parellamen* 59v.

Consonants.

Initial. F is kept in *forka* 65, *fu^{w}eša* 85v, *fablar* 76, *finkar* 56v, 75v, *ferir* 19v, 13v, *façer* 61v, *fijo* 21v, *fija* 62v, *folgar* 120v. Replaced by *h* : *haçer* 57v, *hija* 67, *hablar* 76v, *hinkar* 58, *herimi^{v}ento* 59. Disappears : *ijo* 121v, *açeyš* 47, *azer* 41, 51v,

1. RH. XXIV, pp. 12, 13.
2. Cp. LAlex (MFat) preface. RH. XXIV, p. 13.

içi^{y}ešen 120v, 117v [1]. *B* > *P* : *pu^{w}enō* 66, *šen pa* 84v. This may be, as Menéndez Pidal thinks, a case of "umgekehrte Schreibung" [2]. In *šen pa* it may also be due (as in *lanpidi^{y}a* 83) to the influence of preceding *n*. *J* preserved : *Jenero* 126. Falls : *itarše* 105v. *N* > *L* : *lonb^{e}re* (frequent), *lonb^{a}rar* 13v, 53, *lonb^{a}rami^{y}ento* 15. Castil. *G* = *K* : *kayatō* 110v ; vice versa : *k^{i}rido* 11v.

Medial. Lat. *G* falls : *konkollir*, *konkoššer* 30v. *T* kept : *pareteš* 4v, 91, *eštaṭo* 18v. Cast. *T* = *D* : *k^{i}rido* 11v. Cast. *G* = *K* : *kabalkar* 116v, *rreknō* 72v, *maldīkno* 76v. Intervoc. *D* kept : *pošedi^{y}an* 59, *bedi^{y}a* 109v, *šūdireya* 72v, *pi^{y}edeš* 31v, *judiçi^{y}o* 5v. Intervoc. *B* falls : *bi^{y}anda* 33, *bianda* 36 ; kept : *bibanda*, 104.

Final. *R* secondary falls : *pašaloš* 19, *binī* 79v (?). *T* secondary before *e* kept ; *mitat* 72, *pi^{y}adat* 73, *laškuridat* 75v, *k^{a}laredat* 76, *boluntat* 72 (but *boluntadeš* 64v), *širbitut* 74, *unidat* 74. In the imperative (Castil. *d*) dropped : *açe* 71, *liga* 7v, *toma* 7v, *buška* 27, *haçe* 66, *beni* 14v, *awardame* 28. Remains : *parat* 95. (However : *tornadboš* 33, *ayudadboš* 70, *ašentadboš* 96v, *šušti^{i}ribadboš* 70.) In the pres. part. (group *nt*) falls : *kontaštan* 65v, *obadeçyen* 67v, *qali^{y}en* 11v, *šenb^{a}lan* 62, 63v, *oyi^{y}en* 67v, *temi^{y}en* 82v, *menoškaban* 85. Nouns : *montamen*, *parellamen*. Prepos. : *deban* 120. In group *rt* falls : *fu^{u}er* 26. *D* remains : *pi^{y}ed* 31. *V* vocalized : *li^{y}eu* 70v [3]. *B* vocalized : *nuu* 115v [4], *kizau* 23, 69v.

Initial groups. *PL* : *p^{e}legar* 5v, 89v, 90, *p^{o}loro* 108v. *KL* : *k^{a}lamar* 42, 59, 62v, 110, *k^{a}lamador* 62v. *FL* : *f^{a}lamaš* 115.

Medial groups. Intervoc. *PS* > *Š* : *kaša* 54, *kašša* 55. Intervoc. *KT* > *IT* : *leyto* 67, *dereyto* 55v, 77v, *feyto* 115, *p^{o}robeytar* 84, *dito* 67v, *itarše* 105v. Intervoc. *LT* > *IT* : *ku^{w}iti^{y}elō* 110v. Intervoc. *SC* > *Š* : *konešemoš* 66, *aparešerše* 80v (but *paçer* 75v).

1. RH. XXIV, 23-24.
2. RA. VII, 116.
3. Cp. *grieu*, RH. XXIV, 15.
4. *Nuues* LAlex (Janer) 9b. The *wāw* has invariably a *sukūn* in MS. unlike *eštaw* (اشْطَو) RA. VII, 114, hence I solve "u". Cp. also Schmitz, p. 330, §7.

PL after cons. remains : *anpᵉleza* 80v, 112, *inpᵉle* 84v (but *inchir* 26v, *enchir* 30). Intervoc. *K'L* > *LL* : *aparellar* 67, *parellamen* 59v, 66v, *bermello* 110 (but *bermejo* 4v), *šobellano* 70v, *yazilla* 61v, *tenallaš* 55 (but *tinajaš* 54). *K'L* > *Š* (*CH*, *SS̆*, *J*) : *tᵃrabaššo* 79v, *tᵃrabacho* 92v, *tᵉrebaššar* 14v, *aguja* 4v. After cons. remains: *maškᵘlo* 99. *NB* > *NP* : *lanpidiʸa* 83. *ND* < *NG* : *pᵉrengan* 97. *ND* > *LD* : *aldadura* 106. *RŠ* > *Š pešōna* 62. *LL* > *Y* : *akeyō* 121. *NT* > *ND* : *imendar* 18v. Loss of cons. : *PT* > *T*: *korruto* 111. *STR* : *maešro* 43. Glide sound omitted : *šenlant* 121.

Groups of cons. and voc. Intervoc. *LI* > *LL* : *muller* 60v, *fillo* 67v, 88v, *konšello* 95v (but *konšejo* 3v, *konšešo*, *konšeššo* 95v), *šemellar* 76, 81, *ešpollado* 75 (but *ešpoššado* 81v, *ešpošado* 110), *entallar* 40v (but *ataššar* 5v, *tajar* 38), *konkollir* 30v.

Assimilation : *lelwaje* 6v, *arrededor* 69, 76, 117v, *endiʸende* 54.*Dissimilation* : *berino* 21v. *kontᵃrašdarše* 81.

Metathesis : *pᵉrešona* (frequent), *kᵉrebar* 40, 42, *kᵉrebanto* 42, 57v, *kᵃrabiʸellaš* 13, *enkᵘrubir* 69v, *eškᵘrubir* 112v, *katᵉreda* 91, *pelrra* 36v.

Epenthesis. Y : *fayaldaje* 18, *eya* 24v, *engᵃrandeye* 64, *açageyar* 31, *beyo* 64, 72, *beyeš* 79, *beya* 95v, *beyeron* 61v, 96, *peleya* 44, 59, 71v, *feyaš* 55v, *leyoneš* 101, *peleyar* 21v, 58v, 72v, *peleyemoš* 72v, *peleyašen* 71, *dešeyaš* 74v, *dešeye* 76v, *dešeyariaš* 79, *dešeyara* 83, *rrodeyo* 7, *rrodeyašen* 69v, *gerreyad* 109, *gerreyar* 99, *gerreyo* 10, *pareçeya* 28, *kᵉreya* 63v, *rreçebeyeron* 14. N : *konmençe* 48. R : *pᵒroᵗᵃranka* 27, *çelešᵗriʸal* 53v [1]. *B* : *obiʸerōn* 58.

Contraction of vowels and syllables. Very inconsistent and difficul to classify. Proclisis. *El*, *ella*, *ello*, *elloš*, *ellaš* coalesce with preceding *de*, *šobre*, *entᵉre*, *ke*, with very few exceptions : *ke elloš* 4v. *Akel*, *-lla*, *-llo*, *ešta*, *-o*, *akešte*, *-a*, *-o*, and words beginning with vowel, usually coalesce with preceding *de*. *Me*, *te*, *se*, *le*, coalesce with forms of *haber* in future and conditional constructions, and in the Present Perfect. *Ke* coalesces with forms of *šer*,

1. Cp. Saroïhandy, BH, VI (1904), 185. In *Donzella de Karkayona*, f. 155.

eštar, *haber*, the dem. adj. *ešta*, *ešto* and prep. *en*. Proclisis : *nella* 11, *layre* 5. Enclisis : *no·š* 81, *ke·š* 11, *ke·l* (masc. 8, 74. 93v, 106v, fem. 3, 87), *no·l*. 34. *Elision*: *layuda* 103v, *lagwa* 108v, *laguja* 4v, *loyeron* 37v, *šeškureçiʸa* 13. Apocope: *kamin y* 24, *bašt* 76, *pobla de* 28. Vocal embebida : *teng(o) ordenado* 44, *še (a)apokeçido* 61, *i-ʸ(a) atorgar* 22v, *podⁱri(a) abarkar* 16, *e (e)škⁱribto* 66v, *ši (ʸe) hechiços* 33v, *darboša (a) ber* 70, *i-ʸ (he) entendido* 68v. Contraction : *š(i)adireya* 72, *la (e)škuridad* 24v, *la (e)npidiʸa* 83, *a (e)ntender* 54, 107, *a (e)škⁱribto* 60v, *mi (e)rmana* 60, *lo (e)špendiʸdron* 15v, *i-ʸa (e)škapado* 90, *la (e)štʷruyaš* 49, *šu (e)škⁱribano* 41, *laš (eš)kilaš* 3v, *e (era) rrey* 2v, *y(o) era* 62. : Synalepha *k(e ha o) akurrido* 119, *m(e ha) ayudado* 100, *l(e ha)akaeçido* 122.

Morphology.

Gender. Nouns in *-or*, fem., *kalor* m. 22v. Infinitive used substantively, fem. : *dešyerrar* 42. Great confusion of gender in pronouns and adjectives is due to differences between Arabic and Spanish in the gender of nouns to which they refer : *la*, *ella* referring to *mundo* (Arab. *ad-dunyā*) ; *špada* (*aç-çaif*, m.) *-kon el* 19v ; *muʷerte* (*al-maut* m.) *-del* 18 ; *pᵉrešona* f. (*aš-šakhṣ*, m.) *-akel* 31 ; *barraganiʸa* (*al-baṭal* m.) *-kon el* 77 ; *rrešpuʷešta* (*al-jawāb* m.) *-en el* 86v ; *boškaješ* (*al-qaiḍatu* f.) *-en ella* 109 ; *çiʸelo* (*aç-çamā* f.) *-en ella* 81 ; *kara* (*al-wajhu* m.) *-tōdo* 81 ; *mar* (*al-baḥru* m.) *-porkello eš lebado* 76 v ; *tiʸerra* (*al-arḍu* m.) *-akel* 35v ; *kaᵗreda* (*al-kurçī*, m.) *-šobrel* 91, *kama* (*aç-çarīr* m.) *-afeytado* 110.

Article. *Lo* occurs 85, 85v. The Arabic *al-* frequently forms part of the noun and the Spanish article is added : *el al-janna* 27v, *el al-miçke* 26, *el al-malak* 5, *lal-qaṣar* 29. The assimilated *l* of the Arab. article is often omitted : *a-dirham* 15, *a-dunyā* 53v. Exceptional case is that of *a-Dzū-l-qarneini*. *Ell* occurs in : *ell aguwwa* 7v, *ell un* 31, *ell otro* 15, 31, *ell abe* 30.

Numerals. Mostly Aragonese in form : *diçišeyš* 7, *diçiocho* 11, *binte* 126, *bintekuʷatro* 85, *beynt* 28v, *beynte* 24v (*beyte* 28v seems

to be scribal error), *tᵉrenta* 112v, *kuʷarenta* 29 (*kuʷerenta* 12 may be scribal error), *šišanta* 96, *witanta* 20.

Pronouns. *Personal. Tu* with preposition : *de tu* 23v, 49v, 93, *enta tu* 91v, *a tu* 14v, 35v, 66, *en tu* 56v, 92v, *kon tu* 66v, 95, *šobre tu* 74v, 76. *Por migo* 89v may be scribal error, but in view of form like *sin tigo* (Rodríguez Marín, Cantos populares III, 252), could be explained as analogy of *konmigo* which occurs 6 lines lower in MS, though *kon mi* is more frequent.

Atonic pers. pron. : *taštar-o* 54v (may be scribal). *Ende* used as pronom. adverb : *ende* 39, 56v, 104v, *lende*, *šende* 36v, *nonde* 105, 110v. Pronom. adverb *ye* (for *i*) 26v [1].

Demonstrative (Pron. and adj.). *Ešt* 29v, *akeš* 90, *akešt* 41v, 42 (frequent), occur side by side with regular modern Castilian forms.

Relative. Kuʷala occurs once 77. *Kiᵛen* used of things 79v, 80v, 118. *Kiᵛeš* = qui es 35v.

Possessive (Pron. and adj.). *Lur*, *lureš* (*llureš*) < *illōru*, common. *Miᵛoš* = *mis* 60.

Indefinite. Kuʷalke 60, 77, *kadaguno* 72v.

Verb. *Infinitive* : 2nd conjug. verbs pass into *-ir* : *bençir* 4, *alᵉrebir* 83v.

Conjugations : 2nd pl. pres. : *-l(i)s* > *-ç* very frequent : *lebantaç* 64v, *kobdiçiᵛaç* 79, *tᵉrobaç* 81v, *fagaç* 81v, *ayaç* 57, *abreç* 70, *wabeç* 95, *keç*, *eç* (habéis) 86v, *komeç* 122, *açerkaç* 114v, *lançaç* 114v *-š* : *yeraš* < eratis 63v, *ayaš* < habeatis 64 *-š* falls : *abeyla* 34, *šeay* 32v *-adeš* 9v, 65 *-edeš* 62. *Preterite* 2nd sg. : *-ar* conjug. *-eš* : *jureš* 65, *eškapeš* 93, *mateš* 93v, *demandeš* 101, *hableš* 118v. 3rd sg. *-er* and *-ir* conjug. : *konkoššo* 30v, *incho* 30, *eškojo* 27 (contraction of *-ió*) : *konkošši* 30v, *konkolli* 30v, *aškondi* 82, *abrilaš* 80, *ešᵗʷrui* 102, *komišeloš* 116, *defendi* 93v, *parti* 21 (possible analogy with 1st sg.); *koniçiᵛo* 59v, *amaniçiᵛo* 59v, *akaiçiᵛo* 59v (Umlaut); *šentiᵛo* 31, *enchio* 30, *enchiᵛeron* 71v, *beštiᵛoše* (lack of Umlaut).

1. Characteristic of Benasque ; cp. BH. VI (1904), 185.

1st pl. *-ar* : *açerkemoš* 106v, *bašemoš* 108, *taštemoš*, *t°robemoš* 107v, *paremoš*, *lançemoš*, *matemoš*, *mudemoŋoš*, *akabemoš*, *ašentemoš* 109. 2nd pl. *-er* : *kōrreç* 86, *-ar* : *atūraç* (for *atūreç*) 86, *lebešteš* 86. 3rd pl. *-ar* : *ešpuntoron* 72, *pagoron* 74. In *bajaroše* 28v, loss of *n* may be due to following *s*. Imperf. Subj. *-er*, *-ir* : *korrešen* 71v, *šapareše* 80v, *ençendešen* 109v, *temešen* 105v, *eštendešen* 117v, *beštiše* 87v, *bençišeš* 78. Pres. Subj. *-ar* : *bašt*, 76v.

Irregular verbs.

Ser. Present : 1 sg. : *šo* 32, 62, *šoyš* 29v, 87, 118v, *šoy* 1 (usual), 2 sg. : *ereš* 26, *eš* 92, 94v, *yeš* 89. 3 sg. : *ye* 10v, 54v, 70v, 75v. *yeš* 78, 84v. 3 pl. : *yen* 72, 85v. Impf. 3 sg. : *yera* 80v, 81, 2 pl. : *yeraš* 63v. 3 pl. : *yeran* 60v, 81, 89. Pres. Subj. 1, 3 sg. : *ši(ye)* 33v, *šiᵛa* 54v. 2 pl. : *šeay* 32v. Impf. Subj. : 1 sg. : *fuʷeš* 93.

Haber. Present : 3 sg. : *a* = *hay* 16v, 19, 70v, 95. 2 pl. *abeyla* 34 : 1 pl. : *imoš* 86v. Preterite : 3 sg. : *ubyo* 59v. Pres. Subj. : 2 pl. : *ayaš* 64v, *ayaç* 57.

Hacer. Infin. : *fer* 80, 80v, 95v. Pres. Ind. 2 sg. : *faš* 95, 1 pl. : *femoš* 10v, 17. Impf. : 3 sg. *feba* 117v, 3 pl. : *feban* 117v. Preterite : 1 sg. : *fiz* 65v, 2 pl. : *fazišteyš* 65, *hiçištelo* 57. Impf. Subj. : 3 sg. : *feše* 5, 40v, *fešen* 87. Impve : 2 sg. : *feš* 2, *fed* 17 (frequent).

Tener. Present : 1 sg. : *tenyo* 54v. Pret. 1 sg. : *šoštenī* 108v. Past part. *tubido* 54. Impve : 2 sg. : *rretiᵛen* 69.

Querer. Present : 2 sg. *kiᵛeš* 26 (almost general, though *kiᵛereš* also occurs 31v). Pret. 1 pl. : *kešimoš* 112v. Impf. Subj. : 1 sg. : *kereše* 78v. Pres. Part : *kišiᵛendo* 23, 56. Past part. : *kešido* 51v, 94v.

Poder. Pres. : 2 sg. : *puʷeš* 104. Fut. : *pore* 93, *poraš* 95v, 104v, *poremoš* 27v, 80v. Condit. : *poriᵛa* 90v, *poriᵛaš* 81. Impt. Subj. : 3 sg. : *pudeše* 83.

Ver. Pres. 1 sg. : *beyo* 64, 2 sg. : *beeš* 5, 78, *beyeš* 79, 3 pl. : *been* 21v. Impf. 1 sg. : *bidiᵛa* 10v (for *bide*), 3 sg. : *bediᵛa* 109v, *bediᵛamoš* 121 (for *bedimoš*), *bediᵛan* 36v. Pret. : 1 sg. : *bide* 107v, 108v,

bidi 108v, 3 sg. : *bido* 126, *beyeše* 61v (for *vióse*), 1 pl. : *bedimoš* 112v. 3 pl. : *beyeron* 96, 61v. Impf. Subj. : 2 sg. : *biᵛeš* 19 (vieses), 3 sg. : *beše* 96v.

Prender. Pres. Subj. : *pᵉrengan* 97. Past part. : *pᵉrešo* 62, *pᵢrišo* 73v, 96.

Šaber. Pret. 1 sg. : *šabi* 1, 2 pl. : *šabešteš* 78v [1]. Impf. Subj. : 2 sg. : *šabešeš* 35, 3 sg. : *šabeše* 93v.

Poner. Fut. *porne, pornemoš* 39. Pret. : 1 pl. : *ponimoš* 23.

Decir. Pret. 1 sg. : *diš* 76, 107. 3 pl. : *dešeron* 113v.

Benir. Pret. : *biniᵛo* 74, *beniᵛemoš* 86v, 2 pl. *benište* 55, *beniᵛeron* 79v. Fut. : *berne* 39, *bernaš* 49, 70v, 78. Condit. : *berniᵛa* 25. Impf. Subj. : *beniᵛešen* 38.

Oir. Condit. : *šudireya* 72v. Pres. Subj. : *oya* 93v. Pret. : *obiᵛeron* 58.

Šalir. Frequently spelled *šallir*. Fut. : 1 sg. : *šalrre* 24, 3 sg. : *šallira* 83, 3 pl. : *šalrran* 26v. Pret. : 3 sg. : *šallo* 90, 104v, *šalli* 96, *šalliᵛe* 96. Impvè : 2 sg. : *šalle* 96v. Impf. Subj. : *šalliše* 80v.

Morir. Pret. 3 sg. : *muri* 76v. Fut. : 2 sg. : *morraš* 114, 3 sg. : *morra* 82v.

Placer. Pret. 3 sg. *pᵃlaziᵛo* 69, *pᵃlaçiᵛo* 72v. Past part. *pᵃlazido* 91v.

Prepositions. *Ad* frequent : *ad Allāh*, 26v, 66, *ad akešte* 30v, *ad a-Dzu-l-q*. 50 ; but also *a Allāh* 3, *a Dzū-l-q*. 56v, *a al-malak* 35. *Šineš* 53v, *šiᵛeneš* 6, *en šiᵛeneš* 77, *a šiᵛeneš* 15, *šinše* 92v.

Adverbs. *Dakiᵛa* (frèquent), *deyušo* (frequent), *dedeššo* (error for *deyušo* ?) 5, *apᵉreš* (frequent), *eniᵒro* 19, *den* 7 (*for de en* ?), *deban* 120, *delant* 62v, *kuʷan* 121v.

Formation of words. Prefixes : *Es-* for Cast. *des-* very frequent, cp. glossary. DE- : *depᵉrender* 6v. EN : *enpenšar* 3v, *endebulgar* 6v. PER-PRE-PRO : *porlongar* 91, *porparar* 84, *pᵉrešona* (fre-

1. In RA VII, 286. Menéndez Pidal takes it for 2 pl. Pres. Ind., and ascribes *-st-* to contamination with Pret. I am inclined to take it for Pret. (أ نتم لعر فتم).

quent), *pergonero* 88v, *perqurador* 8v, *porkurador* 31v, *perkaçado* 84v, *porkaçado* 35v.

Suffixes: Arab. stem + *-ar* : *khaleqar* 80v, *ḥarremar* 83v, *maçḥar* 61v. *açajdar* 45. *-ança* : *jarikança* 22. *-iᵛento* : *khaleqamiᵛento* 44v. This last suffix is a favorite one also with Spanish stems : *peršigimiᵛento* 17, *noçimiᵛento* 17v, *eštorçimiᵛento* 30v, *benimiᵛento* 58, *baimiᵛento* 106, *tornamiᵛento* 9v, *forçamiᵛento* 2, *atorgamiᵛento* 11v, *afeytamento* 58, *afinamiᵛento* 23v, *entᵃramiᵛento* 26v, *turamiᵛento* 77v, *duzimiᵛento* 72, *redoblamiᵛento* 11, *bençimiᵛento* 7, *endebulgamiᵛento* 6v, *ponimiᵛento* 22v. *-or* : *lᵃlankor* 61. *-dad* : *eššedad* 15v. *-ible* : *mantenible* 53v. Corruptions : *šaštihaçer* 89v, *blṗeçiᵛalmente* 84v.

Syntax.

The translator followed his Arabic original in most of its syntactic peculiarities [1], of which I am mentioning only those which seem necessary in order to facilitate the reading of the text.

Prepositions. The Arabic prepositions have been variously rendered : BI : *kon* 1, 1v, 7v; *a* 15v, *por* 2, 24v, *en* 7. WA : *por* 70v. LI : *por* 1, *para* 4v, *a* 1v, *kon* 16v, *ke* 8, *dakiᵛa* 42v, *i* 14v. KA : *komo* 11. ILĀ : not trans. (accus.) 5, *a* 11v, *enta* 22v, 122v. ḤATTĀ : *dakiᵛa* 3, *hašta* 3v, ʿALĀ : *šobre* 15v, *kon* 40v. ʿAN : *por* 1, *de* 6, 8v, *kon* 14v. FĪ : *en* 4, 15, *a* 58. MAʿA : *kon* 1, 27v. MIN : *kon* 1v, *de* 1, 18v. Noun in accus. as prep : WARĀ'A : *çaga* 62v, 88, *çaga de* 57v, 102v [2]. QUDDĀMA : *delant* 41, *de delante* 25. AMĀMA : *delant*. BAʿD : *depuʷeš* (regular), *dešpuʷeš* 39. BEINA : *entᵉre* 21v. TAḤTA : *deyušo* (regular), *debaššo* 5. DŪNA : *šineš*, cp. glossary. ʿINDA : *enta* 2v.

Frequently prepositions are used when the Spanish requires

1. Cp. Robles, p. LVI.
2. On omission of prep. cp. RH. XXIV (1911), p. 39.

none : *benç^{i}a kon* 13v, *mando kon* 14, *oir kon* 33v, *oir de* 20v, *aborreçer en* 82v, *rehušar en* 52, *abišar kon* 42v, *k^{e}reer kon* 43v, *menoš-p^{e}reç^{i}ar kon* 47, *konkištar šobre* 102. Wrong prepositions used : *menešter a* 37v, *pešarošo a* 63, *šufri^{v}enç^{i}a šobre* 55, *rrepentirtaš šobre* 78, *eškibar en* 46v, *ubi^{v}eron mi^{v}edo a* 64. DE repeated : *de dambaš laš parteš* 56, *de delante* 25. A used with dir. object when not required : *çarrar a n. pu^{w}ertaš* 56v. Not used when required : *demandad b. enemigoš* 59, *fu^{w}e bu^{w}eno lureš p^{e}rešonaš* 70.

Nouns with gen. used as *adv.* or *adj.* BA'Ḍ (some) *partida* 4, BA'ḌUHUM BA'ḌAN (one another) *partida delloš a partida* 7v. MIṬL : *šenb^{a}lan* (*de*) 18v. GHEIR : *šineš* (*de*) cp. glossary. ÇIWĀ : *çepto* 63v.

Adverbial particles : anteš (بَلْ), ke (قد), ea ši (هل), ši (نعم).

Conjunctions : fa (*i*) ـِبـ, li (لـ) *para ke*, illā (إلّا) *šino*, ammā (امّا) *a ku^{w}anto*, kaanna (كأنّ) *komo ke*, lianna (لأنّ) *porke*, tsumma (ثُمّ) *depuweš*, idzā bi (اذا ب) *beoš kon* 1, 30v, *bemoš kon* 106v, *eoš* 87v.

Comparative and *superlative* : *maš fu^{w}erte en b^{a}lankura ke* (اشدّ بيا ضاً من) 2, 24, *maš fu^{w}erte en bišta* 26v.

Accus. of aim and purpose rendered by nominative : kobdiç^{i}a de (رغبةً في) 64 *kon lo ke a el nu^{w}ebaš* (بما لديه خبرا 23).

Pluperfect : (وكان — قد) rendered regularly *i-^{v}era- -ke* 2 v, 28, 18, 19 ; *i yà šakaba* 5.

Rel. Pron. in Rel. Sentence : (للسبع الموصول في الصلة) *eŝpejo ke še demošt^{a}raše en el* 4, *ke no bi^{v}o šenb^{a}lanteš della* 4, *ke no a poder a mi kon ella* 6, *lo ke kereyš de demandarme por ello* 8v, etc.

Figura etimológica : *g^{i}ritaron g^{i}rito* 115v, *lebantare lebantàmi^{v}ento* 64v, *lloro lloro* 35v, 62, 63, *lloro llorami^{v}ento* 35, *ešpantado ešpanto* 59, *enšannoše šanna* 55v, *pelearon peleya* 56, *maškola maçkami^{v}ento* 55, *endebulgare endebulgami^{v}ento* 6v, *ag^{a}radeçi^{v}o ag^{a}radeçimi^{v}ento*

96, *rrepiᵛentete rrepentençiᵛa* 84, *ubo miᵛedo miyedo gᵃrande* (خاف حو فًا شد يدًا) 97, *façer fecho* 89v, *tormentar tormento* 12.

Ser used for *haber* : *eš* 32, 53v, *lo keš* 53, *no ye* 75.

Haber used for *tener* : *ubo miᵛedo* 97, *e ešperança* 54v (but *tengo ešp. ibid*).

Ser used as auxiliary of intrans. verb : *n. šõmoš benidoš* 86 (Cp. RH. XXIV, 38), cf. LAlex Janer : *eran pasados* 243a, *fue arribado*, 272a.

Agreement of past part. with aux. *haber* : *noš emoš açerkadoš* 86. Cf. LAlex (Janer) : *as nos bien confortados* 727a, *es passado* 1176a, *son benidos* 1501a, 1792c, *erase ya tornado* 2294c.

Non-agreement of number : *i še fuʷe kon elloš šuš algoš* 14v, *i še iwala a noš laš bidaš* 17, *jeneraçiᵛon ke beštiran* 3v, *šobre todoš kiᵛen te kontᵃraštara* 7, *i lo ke finkan* 22, *še kunpᵉliᵛo a elloš beynte diᵛaš* 28v, *i fuʷe akello šuš biᵛandaš* 33, *dekamiᵛošeleš šuš koloreš* 64, *pᵉlegole laš nuʷebaš* 61, *i-ᵛa boš šiᵛa buʷeštᵒroš algoš* 63v, *wardo laš konpannaš* 71, *eškureçela akelloš monteš* 25, *dakiᵛake morra šuš buʷenoš* 82v, *no noš ešpanta tuš weštеš* 99, *ši biᵛene a nošotᵃraš enemigoš* 99, *no puʷeden a elloš nenguno* 19, *akel -yen* 75v, *ta obedeçido laš jereneçiᵛoneš* 92v, *korriᵛeronnoš el šennor* 87v.

Non-agreement of tenses : *dokiᵛere ke kaminaraš yo šoy kon tu*, 6v. Characteristic is the use of present tense for preterite, which, however, may also be ascribed to confusion of *fatḥa* and *ḍamma* : *i warde en kiᵛen lo mata* 65v, *tᵒrobaloš de tᵉreš* 19, 23, *pᵉlega a el* 67v, *manda kon šallir* 70v, *šaçerqa* 97v, *tᵃragašeloš i tornaše* 115v, *gerrealoš* 101v, *afinaloš* 102, *porlonga šu marabellamiᵛento* 91, *no tira šu mano* 62v.

Non-agreement of pronouns : *no puʷede šer menoš de šu entᵃramiᵛento* 26v, *ke tenpareš de šoterrarte* 62v, *dijeronle* 1, *dijole* 1v.

Participles : *Past for pres. abarkado kon* 12, *por* 24v (surrounding). *Past with active meaning* : 104v (surrounded).

As gerund : *demandado* 84, *açajdado* 105v.

Infinitive. Used substantively : *dešyerrar* 42v, *demandar* 75. For

future : *ataššar* 82, *derrokar* 93. For pres. 2 sg. : *haçer* 57v, *penšar* 98. For impve : 93v *dar*. *Konoçer* for *šaber* 6v, 32v, 57v. Omission of " *ser* " frequent : *šuš pennaš* (eran) *al-yaqutaš* 79v, *nošotroš* (šomoš) *laš peršonaš* 76.

Reflexive verb. Not used reflexively : *mas ke no debe* 62, 69 (mimmā yajibu).

Partitive : *de konpannaš* 89, *doš mīl de kopaš* 120, *t*ereš de loš fijoš* 86. *Adj. with partitive* : *bu*wena de šallida* 21.

A. R. Nykl.

Eśte eš el libro del rrekontamiento del rrey Ališand^{e}re. B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi wa ṣallā-llāhu ʿalā çeyyidinā Muḥammadin waʿalā ālihi [1] wa çallam taçlīman [2]. Kitābu ḥadīṭi Dzī-l-qarneini.

B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi.

Fu^{w}e rrekontado por ʿAbdu-r-Raḥmāni fijo Beni Ziyādi-bni [3] fijo Anʿumin, por ʿan Saʿidi-bn fijo Almuçayyabi [4] por ʿan Saʿidi-bni Abī Waqāṣin. Qāla [5] (diššo). Šalli de poder del menšajero de Allāh, la šalbaçi^{y}on de Allāh šea šobrel šalba [6]; beoš kon jenteš kon elloš al-kitēbeš i-^{y}eški^{i}ribturaš, i elloš eran judioš, [7] i diššeronme : Ea ši [8] podemoš ent^{a}rar šobre bu^{w}ešt^{o}ro an-nabī nenguno? Diššeleš : Ši. Diššeronme : Ki^{y}en ereš tu ? Diššeleš : Yo šoy Saʿdubnu Abī Waqāṣin [9]. Dijeronle : Kobra por noš liçençi^{y}a del para dent^{a}rar šobrel. Dišo. I lu^{w}ego me torne [10] a donde eštaba el menšajero de Allāh, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam [11], i šabī kelloš keri^{y}an demandar al menšajero de Allāh, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam, por košaš ; (f. 1^{v}) i kiše açerle a šaber al menšajero i dent^{e}re šobrel, i dijele : Yā raçūlu-llāh, tu ereš en ku^{w}enta de mi padre i de mi madre; šabe ke jenteš de loš judi^{y}oš eštan a tu pu^{w}erta, i kon elloš al-kitēbeš i-^{y}eški^{i}ribturaš, i elloš ki^{y}eren ke leš deš liçençi^{y}a a elloš kon ent^{a}rar šobre tu, ke te ki^{y}eren demandarte. I demudošele la kolor del menšajero de Allāh i dijole : Yā Saʿad, kelloš ki^{y}eren demandarme por košaš ke yo no še, i laš oraš tardarša de mi la rebelaçi^{y}on, i yo no digo koša šino kon rebelaçi^{y}on. Diššo. I fu^{w}e akello pešado šobre mi, laš oraš ke yo bi al menšajero de Allāh, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam, ke era pešado akello šobrel. I yo šalli kon intinçi^{y}on de açerloš tornar. I ku^{w}ando yo eštube

a la mitad de [1] la kaša llamome el menšajero: Yā Saʿad, tornate. I yo me bolbi luʷego a šu llamado. I dijome: Yā Saʿad, biʸenme kon awwa. I llebele el awwa. I fizo al-waḍū, i fizo aṣ-ṣalā [2] doš arrakʿaš kon un aç-çalām i paro šuš manoš alçadaš al çiʸelo kon rrogar (f. 2) ad Allāh, i yo parado; i pare miʸentᵉreš a el, i šuš lagʲrimaš korriʸan šobre šuš mejillaš, i depuʷeš pare miʸentᵉreš a el i konoçi el goço en šu kara, i dijome: Yā Saʿad, fešloš entᵃrar a elloš iʲ-ʸa kiʸen ešta kon elloš de miš konpannaš. I hiçeleš entᵃrar i kiʸen eštaba kon elloš de aṣ-ṣiḥāba, i dijo a elloš el menšajero de Allāh, ṣallā-llāhuʿaleihi wa çallam: Bošotroš beniš [1] a demandarme por košaš, ke ši kereyš, açerboš lo e a šaber por ello. Dijeronle: Yā raçūlu-llāh, haçlo a šaber a nošotroš por lo ke benimoš a demandarte por ello. Dijoleš: Benišme a demandar por a-Dzū-l-qarneini, i de lo ke fuʷe de šuš nuʷebaš, i de šu rrekontamiʸento, i de šu fecho, i de šu linaje, i de šu parenteško, i de šuš padreš, i de šuš aweloš, i de lo ke llego de šu fecho, i komo akošigiʸo lo ke akošiʸo, i de lo ke le diʸo Allāh de la potençiʸa i del forçamiʸento šobre laš billaš. Dijeronle: Ya menšajero de Allāh, por ešo te benimoš [2] a demandar. Dijoleš la ora el (f. 2ᵛ) menšajero de Allāh, ṣallā-llāhuʿaleihi wa çallam: Era Dzū-l-qarneini, ke šu lombᵉre era Aleçkandar, de loš hijoš de loš rreyeš kʲrištianoš [1]; i era [2] šu padre šoberbiʸo de loš šoberbioš de loš kʲrištianoš; i era Dzū-l-qarneini del pʲrimero de šu kʲriʸamiʸento ke fizo amar Allāh a el la šerbitud [3] i demandar loš altoš de loš afereš; iʲ-ʸera šu padre ke lo abia aborreçido por lo ke beia de šu umildança ad Allāh. I depuʷeš muriʸo šu padre i enšennoriʸo de loš kʲrištianoš Irištotileš, i e rrey [4] šerbiʸente ke konoçiʸa aʼAllāh; i fuʷe kʲriado [5] kon šençia i ṣaber, i demando a el Arištotileš, i no le demando por koša ke no le tᵒrobaše enta el dello šabidor; i kuʷando para miʸentᵉreš a l'aššanpᵘlura de ṣu šençiʸa i lo ke le diʸo Allāh del entendimiʸento, rrenuçiʸole [6] el rreišmo, iʲ-ʸeštubo Arištotileš kon a-Dzū-l-qarneini oyendo a el, iʲ-ʸobedeçiʸendo su fecho. (f. 3) I fuʷeše Dzū-l-qarneini kon loš keštaban kon el de loš onrradoš [1] de loš kʲrištianoš a una çibdad keʼl diçen a ella Aleškandariʸa, i llego

kon ello a laš jenteš [2], i-ʸallego laš jenteš lo ke no poriʸa šer abarkado a kuʷanta delloš, para fᵃraguʷarla; i kuʷando fuʷeron fᵃraguʷadoš šuš al-içēçeš, i fuʷeron iguʷaladoš, pušo farina šobrello; depuʷeš mando ke parašen kuʷerdaš munchaš i ke pušiešen en ellaš eškilaš, i ligo laš kuʷerdaš a unoš pilareš, i diššo a laš jenteš: No fᵃraweyš dakiya ke [3] oygayš el meçimiʸento de laš eškilaš. I echoše a dormir a-Dzū-l-qarneini, i-ʸenbio Allāh abeš šobre akella farina i komiʸeronšela, i hiçiʸeronšelo a šaber akello ad a-Dzū-l-qarneini, i dišoleš a elloš: Aun enbiʸara Allāh šobre [4] jeneraçiʸon ke šera ganançiʸa i de buʷenaš koštunbᵉreš a elloš [5]. I mandoleš ke pušiʸešen farina otra begada i echoše a dormir otra begada. I biniʸeron (f. 3ᵛ) kuʷerboš, i-ʸašentaronše šobre laš kuʷerdaš de laš eškilaš, i meçiʸeronše i tᵉremularon laš eškilaš; i-ʸenpenšaron laš jenteš ke akello era de šu konšejo, i pušiʸeron šuš manoš en fᵃraguʷar. I-ʸalçaronše laš boçeš de laš jenteš kon hablar, i-ʸabiʸa entᵉrelloš rruido muy gᵃrande; tantoš eran. I-ʸešpertoše a-Dzū-l-qarneini al rruido delloš, i diššoleš: Ke eš akešo? I diššeronle a el: Laš bozeš de laš jenteš kon hablar kon loš fᵃrawadoreš. I diššoleš, ke kiʸen leš abiʸa mandado poner en ello laš manoš. Diššeron: Šennor, meçiʸeronše laš eškilaš. I demandoleš a Dzu-l-qarneini ke kiʸen laš abiʸa rremeçido. I no lo hallo hašta ke le bino un onbᵉre, i hizole a šaber kello eš ke še ašento un kuʷerbo, i še rremeçiʸeron laš kilaš. I diššo Dzū-l-qarneini: Fᵃrawad, ke aun mandara Allāh šobrella jerenaçion [1] ke beštiran (f. 4) de negro, ke bençiran šobre el mundo, i-ʸakello eš por lo keš deyušo de šuš manoš de laš jenteš. I kuʷando ubiʸeron fᵃrawado mandoleš ke afeytašen šuš karreraš i šuš merkadoš, i beštiʸo a šuš onbᵉreš de negro i de bermejo, dakiʸa ke lonbᵉre konoçiʸa šuš rropaš de la bᵃlankura de la çibdad. Depuʷeš mandoleš ke hiçiʸešen en ella una a-ṣumuʿa i hiziʸeronlo [1]; i mandoleš ke la lebantašen alta dakiʸa ke pušiʸešen en ello šaber [2]. I pušieron en lo maš alto un ešpejo ke še demoštᵃraše en el kiʸen še meçiʸa en la mar de andadura rredrada [3]; ke no še meçiʸa en la mar fušta ke no lo bieše el ke eš perkurador kon el ešpejo. I tenian en ello

marabillaš munchaš ke non biʸo [4] šenbᵃlanteš della. I mando a loš keštaban kon el de laš weštеš ke no beštiešen šino de lo negro i lo bermejo ; i era ke kuʷando andaban por la çibdad de nocheš še bedian partida delloš a partidaš, (f. 4ᵛ) de la bᵃlankura de šuš pareteš, i še konoçiʸa lo negro de lo bermejo komo la noche de kᵃlara lūna [1]. Diššo Abū Içḥāq, diššo Abū ʿAbd-ul-Maliki : Hadaṭanī kiʸen akošigiʸo de loš šabyoš ke elloš dijeron : Era laguja ke še kaeše de la mano del onbᵉre en la noche eškura i la hallaba de la kᵃlaredad de šuš pareteš. Diššo Içḥāq, diššo ʿAbd-ul-Malik : I-ʸel de [2] loš kⁱrištianoš ke hiçiʸešen tᵒronpetaš ke laš šonašen i fuʷeše a elloš abišo para pelear en šuš batallaš [3], i hiziʸeronlo, i fuʷe el pⁱrimero de kiʸen laš tomo, i tornaron loš kⁱrištianoš a haçer akello en laš gerraš dakiʸa nuʷeštᵒro diʸa akešt. Diššo : I-era Dū-l-qarneini en laš oraš mançebo de pokoš diaš, i kuʷando fuʷeron kumpⁱlidoš šuš afereš i llego a šer de edad, i fuʷe iwalado, enbiʸo Allāh a el un al-malak kabiʸa por lonbᵉre Zayāfīl, i pušolō debaššo de šu ala i šubiʸalo enta el çiʸelo ; i šakō (f. 5) Dzū-l-qarneini šu kabeça dedeššo de šu ala, i diššole [1] a el : Para miʸentᵉreš ke beraš.

Ṣūratu la fegura de Dzū-l-qarneina i-l-malaku [2] del al-malak ke ya lo puyaba wa huwa i-ʸel yaṭīru ke bolaba bihi kon el fi-l-hawā en layre wa qad ikhraja i ya šakaba rā'çahu šu kabeça taḥta deyušo janāḥi dell ala il-malaki del al-malak yanẓuru ke wardaba ilā d-dunyā el mundo min taḥtihi debaššo del.

Kapitulo. Komo alço el al-malak ad a-Dzū-l-qarneini diššole a el : Ke beeš ? Diššo : Beo mi çibdad i al rrededor della çibdadeš munchaš. I bolo kon el puyandolō lo ke kišo Allāh ; depuʷeš šako šu kabeça de debaššo de šu ala, i diššole el al-malak : No eš akeša tu çibdad, enpero eš el mundo ; i ya Allāh taʿālā te manda ke bayaš akiʸen ešta (f. 5ᵛ)en šu mitad de laš al-ummaš i loš linajes, i-ʸa kiʸen ešta en šuš kaboš, i pareš miʸentᵉreš a lo kešta en ella de šuš marabillaš i šu potençiʸa, i ke pᵉlegeš a šōl šaliʸente i-ʸa šol poniʸente, dakiʸa ke rodeeš kon loš keštan en ella de laš al-ummaš ; i a kuʷanto loš keštan en šuš kaboš šon jerenaçiʸoneš

ke [1] no poriʸan eštar konpᵉrešoš elloš, i šon loš de Jūju wa Mājūju, wa Māwīl wa Yāwīl, wa Nāšid wa Bārīš, wa Jābalqā wa Jābarṣā ; no dellaš [2] jerenaçiʸoneš ke leš pareçkan otra jerenaçiʸon. I kišo Allāh, yā Dzū-l-qarneini, en ke ataššaše la rrazon de ši mišmo, i te pušieše rrazon a el šobre loš khaleqadoš [3], por tal ke no digan el diʸa del judiçiʸo : No noš bino de parte tuya, yā šennor, kiʸen noš feše a šaber ke tu eraš nuʷeštᵉro šennor, i ya te a puʷešto Allāh rrazon en ello šobre elloš. Diššo. I dišeronle al an-nabī : Yā menšajero de Allāh, era an-nabī el ? (f. 6) Diššo : No, enpero era amīgo de šuš amigoš, rrey šabidor ; dešenganna Allāh, i dešengannolo, i fizolo rrey ; i ši ubiʸeše eštado an-nabi abriʸale benido Jibrīl, i-ʸešbiʸoše del Jibrīl i binole Zayāfīl ; enpero eš de la kaša de lan-nubū'a [1] i metal de mešajeria la kaša de Makka i la kaša šanta de Jerušalen [2] ; i kuʷando eš enbiado šiʸeneš de akeštaš doš billaš debateše del lan-nubū'a i torna rrazon šobre todoš loš de la tiʸerra. Diššo Dzū-l-qarneini i el en el ayre deyušō dell ala del al-malak : Yā mi šennor, tu eš el piadošo de gᵃran piadad, akel ke no košᵗirrineš a nenguna peršona [3] maš de lo ke puʷede en šu entᵉremetimiʸento, anteš la piʸadad eš šiʸenpᵉre kon ella i la košᵗirrine menoš de šu poder ; puʷeš komo me košᵗirrineš a mi lo ke no a poder a mī kon ello, i komo šera a mī iʸa elloš [4], i kon kuʷal poder llegare a elloš, i kon kuʷal (f. 6ᵛ) lenwwa leš hablare, i komo šera a mi en ke yo šepa šuš nuʷebaš, i komo konoçere [1] šuš hablaš, i komo šere giʸado šobrelloš, i kiʸen apᵉlegara entᵉre mi i-ʸelloš ? Entonçeš enbiole Allāh ad akel al-malak : dile a el : yo no košᵗiringo a nenguna peršona šino lo ke puʷeda façer en šu entᵉremetimiʸentō [2], i-ʸo abre piʸadad kon ella ; i-yo te pᵉlegare a elloš, i-ʸensanchare a tu en tu entendimiʸentō, i demoštᵃrarte, i konoçeraš ṭoda koša, i depᵉrenderlaš, i-ʸentenderaš šu hablar, i demoštᵃrarte el lelwaje de toda koša, i no te hablara ninguno ke no lo entiʸendaš i tornaraš šu rrešpuʷešta, i lançare en tu qoraçon laš jornadaš de la tiʸerra toda, i-ʸendebulgare a tū la tiʸerra endebulgamiʸentō ; bete en ella kon tuš weštеš i tuš konpannaš i loš onrradoš de tuš konpannaš ; alli

dokiʸere ke kaminaraš yo šoy kon tū ; bete de diʸa kon elloš (f. 7) i dejaloš ke duʷerman de noche i deškanšen ; i-yo alibiʸaneçere šobre tu lo ke yo te lebare, i-ʸabaštarte de la pᵒrobišion i darte layuda, i-ʸel bençimiʸentō, i-ʸel ešpantō šobre todoš kiʸen te kontᵃraštara, i-ʸenbiare [1] loš koraçoneš de loš de la tierra i loš koraçoneš de loš rreyeš dešpanto de tū ; no peleara nenguno kon tū ke no lo biʸençaš. Depuʷeš al-malak Zayāfīl deballolo a la tiʸerra, i tomō a-Dzū-l-qarneini en lo ke le mando Allāh. Qāla (dišo) : Dijeron : Yā menšajero de Allāh i en kuʷanto tiʸenpō rrodeo lad-dunyā ṭoda ? Diššo : Den doçe annoš [2]. Yera Muqātil [3] ke dijo ke la rrodeyo en tienpo de diçišeyš annoš, i ke eš rrekontado por an-nabī, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam. I dijeronle : Yā raçūlu-llāh, komo eran šuš jornadaš ? Diššoleš : Era ke amaneçiʸa en el rio de Miṣri, i beniʸale el al-malak, i deçiʸale a el : (f. 7ᵛ) Do tᵉrešnocharaš ešta noche ? I deçiʸale a el : Bi-l-Endalūç. I era šenbᵃlante de akešto šuš jornadaš, ke še lo abiʸa demoštᵃrado Allāh taʿālā laš jornadaš, i laš abiʸa puʷešto en šu koraçon. I dijeronle : Yā raçūlu-llāh, no era ke ataššaše kon el la mar ? [1] Diššo : Šī. Dijeronle : Era ke rrodeaba kon ella o nō ? Diššo : Anteš iba šobre la kara del awwa kon šuš weštеš [2], i laš oraš ke era de noche baššaba el i šuš weštеš šobre la kara del awwa ; i laš oraš ke še rremeçiʸan loš kaballoš, i-ʸentᵃraban partida delloš a partida, i no loš deššaban dormir ; i dijeronle al rrey : Yā al-walī de Allāh, nō noš dešan [3] dormir nuʷeštᵒroš kaballoš. Diššoleš : Toma eštakaš i liga buʷeštᵒroš kaballoš a laš eštakaš, i dormireyš. I šakaban eštakaš de fierro, i laš finkaban por fuʷerça en ell aguwwa, i-ʸendureçiʸašeleš a elloš el aguwwa de la mar (f. 8) i nō podian hazerlaš entᵃrar laš eštakaš šino por fuʷerça, aši komo entᵃraban en la tiʸerra, i ligaban en ella šuš kaballoš i dormian. Akello eš el dicho de Allāh, onrrado eš i noble : I dimošle de toda koša rrazon i no pašaba por nenguna koša ke no la alkançaše kon liçençiʸa de Allāh, el alto [1]. Diššō el menšajero de Allāh, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam : I-ʸabiʸa kon el un onbᵉre de loš hijoš de loš kⁱrištianoš, i no abiʸa en la tiʸerra en laš oraš maš

šabidor kel, ke·l deçiʸan a el Afašakhīd ; i-ʸera Al-Khaḍir, ʿaleihi-ç-çalām [2], ke le abiʸa mandado Allāh ke fuʷeše kon el, i ke lo obedeçiʸeše, i-ʸel [3] hiçiʸeše a šaber lo ke no alkançaba šu šaber; i era Dzū-l-qarneini ke kuʷando era algun fecho šobrel muy pešado ke no lo alkançaba šu šaber, i tardaba el al-malak Zayāfīl, demandaba Afšakhīd (f. 8ᵛ) i le hazia a šaber; i ašī Al-Khaḍir, lo ke no alkançaba Afšakhīd, era ke lo alkançaba Al-Khaḍir; i era Afšakhīd ke hablaba kon lo ke hallaba en loš al-kitēbeš, i-ʸera Al-Khaḍir ke hablaba kon lo ke le abiʸa dado Allāh de la çençiʸa. I era Dzū-l-qarneini ke abiʸa fecho perqurador šobre partida de šuš weštеš a un onbᵉre de loš maš onrradoš de loš kⁱrištianoš ke še llamaba Baṭlemīç, i abiʸa otro onbᵉre ke še llamaba Leṭaqūn; i pušo debaššo de la mano de Leṭaqūn ochenta mil de kaballō, i debaššo de la mano de Batlamīç, ochenta mil de kaballo ; i era el kapitan de lo ke kedaba de laš weštеš; i-ʸeran šuš weštеš ochō çiʸentoš mil de a kaballō [1]. I era ke le diʸo Allāh šennorio muy gᵃrande. I era de fermoša kara, alegre, onrrado, piʸadošo de gᵃran piʸadad, kuʷerdo, muy šabidor. I eš ešto lo ke demandayš i lo ke kereyš de (f. 9) demandarme por ello. Dišso a elloš el menšajero de Allāh, ʿaleihi-ç-çalām [1] : Akešto eš [2]. Dešpuʷeš dišsoleš : A kuʷanto šu linaje i šuš padreš i šuš awweloš, el eš Aleçkandar, enpero lonbᵃraše Aleçkandariʸʸa por šu lonbᵉre ; i-ʸel eš hijo de Lufāš, i šu madre Algaide ; i-ʸeš fijo de Layāç, fijo de Ṭarīn, fijo de Riʸaç, fijo de Khiryāç, fijo de Ṭāṭūn Ḥaywāl, fijo de Hayziyūn, fijo de Malūç, fijo de Nušāṭ, fijo de Larzīn, fijo de Lerdī, fijo de Jaywāl, fijo de Rūm ; i-ʸeš akel ke naçiʸeron del loš kⁱrištiʸanoš ; i-ʸera ešte Rūm ke fuʷe de larga bida, i-ʸera rrey ke kašo kon muchaš mujereš, fašta ke naçiʸeron a el kuʷarenta fijoš maškaloš ; i por akello fuʷeron muchoš loš kⁱrištiʸanoš en šol šaliʸe (f. 9ᵛ) nte de la tiʸerra. I-ʸel era fijo de Aura [1], fijo de Šahāl, fijo de Harbān, fijo de ʿAlqā, fijo de īṣū, fijo de Içhāq, fijo de Ibrāhīm, el amīgo del piʸadošo, šobrel la šalbaçiʸon ; i-ʸakešto eš lo ke me keriadeš demandar por el de šu fecho, i šu linaje, i šu parenteško, i šuš padreš i šuš aguʷeloš. La ora dišeron : Yā an-nabī de Allāh,

fazemoš teštemoniʸo ke tu ereš menšajero de Allāh berdaderamente, i tū no diçeš šino la berdad ; aši, w'allāhi, tᵒrobamoš šu lonbᵉre, i-ʸel lonbᵉre de šuš padreš [2], i de šuš aweloš, en el šaber de nuʷeštᵒroš padreš ke gerreaban kon el a loš rreyeš deškᵉreyenteš, depuʷeš de šu tornamiʸento de šol šaliʸente i de šol poniʸente, ke llebaba en šu wešt ocho çiʸentoš mil de a kaballō ; i-ʸera ke [3] abiʸa (f. 10) mandado Allāh kon gerrear a loš de la tiʸerra de loš deškᵉreyenteš, i derrokar laš igᵉlešiaš, i kᵉrebar loš imajeneš ; i fuʷe el pⁱrimero de kiʸen gerreyo de loš rreyeš de Furçē, Dāriʸūš. En laš oraš de akello fuʷe muy gᵃrande šu fecho, i še enforteçiʸo šu šennoriʸo, i fuʷe gᵃrande šu ešpanto en la tiʸerra šobre loš šuyoš [1] ; i še ašento kon ellaš de la muchišima koša, i baššoᵃ kon elloš lo ke no era iwal, i elloš kon el poder [3]. Diššo, ke kuʷando še mudo de la çibdad de l'Eçkandariʸa, bino Baṭlemīç en la delantera de šu kaballeriʸa, i-ʸabiʸa en šu wešte un onbᵉre de loš onrradoš de loš kⁱrištianoš en ešpeçiʸalmente, un onbᵉre ke lo llamaban Leṭaqūn ; i-ʸera un onbᵉre de gᵃrandeš arteš en la gerra, i de gᵃrandeš abišoš ; i eštaba kon el Afšakhīd, i-ʸera muy šabidor ; i ya Allāh, el alto, mando ad a Al-Khaḍir ke fuʷeše kon el, (f. 10ᵛ) ke lo obedeçiʸeše, i lamoštᵃrašen. Diššo. I fuʷeše kon šuš weštes dakiʸa ke še ašomo šobre una çibdad en šol šaliʸente, ke še llamaba de nuʷeštᵒroš aweloš pⁱrimeroš ; kello eš, w'allāhi, šaber ke no la šabe nenguno de loš de la tierra, šino a an-nabī [1], onrrado ke šiʸa, enbiado del çiʸelo. Depuʷeš elloš dijeron : Femoš teštemoniʸo ke no ay šennor šino Allāh šolo, ke no ay konpannero a el, i ke Muḥammad eš šu šierbo i šu menšajero. Diššo Saʿad, ijo de Abī Waqāṣin : Por Allāh, no še mudaron šuš piedeš dakiʸa ke še fiçiʸeron muçlimeš i fuʷeron del al-içlām ; i yo nunka bidiʸa maš marabillaš ke akel diʸa, komo leš hizo a šaber el menšajero de Allāh, ʿaleihi-ç-çalām, amigo de mi koraçon, por lo keʿl biniʸeron a demandarle por ello, de anteš keʿl demandašen, i leš fizo a šaber kon šuš padreš i šuš aweloš ; i-ʸe akello ke (f. 11) akello enta elloš [1], aši komo leš diššo el menšajero de Allāh, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam. Diššo Muqātil, hijo de Çuleymān : I-ʸentᵒro

Dzū-l-qarneini de[2] la çibdad de l'Eškandariʸa, en el dicho de loš šabyoš, ke eran ocho çiʸentoš mil de a kaballo ; dišso partida delloš ke eran diçiocho mil de a kaballo, i dišso partida delloš maš de akello, kon rredoblamiʸento de akello. I dišše [3] a Muqātil : E ši kᵉreçiʸo šu wešte šobre akešte? Dišso [4] : Naʿam, enpero la wešte akella ke era ke no biʸeron loš khaleqadoš šenbᵃlante de akella en el mundo ; i nella abiʸa de laš peršonaš lo ke no še podriʸa kontar el kuʷentō delloš šinō Allāh taʿālā. I kuʷando še poniʸa el šol, oiʸan en ella muy gᵃrande rruido, keʿš penšaban loš del mundo ke lad-dunya še derrokaba. I loš de akella çibdad še rremuʷeben, i še marabillan, i še umildan (f. 11ᵛ) ad Allāh del rruido del šol, en la ora ke kae en la fuʷent qaliʸen [1].

Ṣūratun la fegura de Dzū-l-qarneini wa jamāʿati i konpannaš maʿahu kon el yanẓurūna ke wardaba ilā-š-šamçi al šol keifa komo taçqutu kae fiʿain il-ḥamiati en la fuʷente kaliʸente.

I ši nō por loš biniʸenteš ad akella çibdad, i ši nō por loš de la çibdad, i šuš kⁱridoš de dentᵒro de la çibdad, oiriʸan [2] loš de šol šaliʸente šu rruido laš oraš ke kae en la fuʷente. Depuʷeš entᵒro en la çibdad, i llamološ a la kᵉreyençiʸa, i-ʸatorgamiʸento a el kon la unidad, i kon obedeçer ad Allāh, i eš ke no ay šennor a bošotᵒroš šino Allāh šolo, i el me diʸo la šennoriʸa šobrel mundo, i me a lançado šobre loš šuyoš kon la špada, i ḳiʸen rrešpondera (f. 12) a la obedençiʸa ay kamino a el, i kiʸen nō rrešpondera tormentarle kon la špada. Depuʷeš [1] tormentarlo-a Allāh kon el fuʷego el diʸa del judiçio. Dišso. I-ʸeštubo kuʷarenta diaš ke noʿš leš hablo, i torno šobrelloš rrešpuʷešta, i-ʸel ke ordenaba šu fecho. I depuʷeš de loš kuʷarenta diaš dišsoleš : A kuʷanto kiʸen fara tuʷerto aun lo tormentare, depuʷeš šera tornado a šu šennor, i lo tormentara tormento fuʷert el diʸa del judiçyo kon fuʷegō. Dišso. I-ʸel llego a elloš kon laš weštеš akellaš keštaban kon el, i-ʸel ašentō šuš weštеš. Depuʷeš bino al monte abarkado kon el mundo [2], i mando a šuš konpannaš en ke ligašen šuš konpannaš šuš kaballoš al šignō del buʷey i-ʸarrimašen šuš armaš a laš kᵃrabiʸellaš [3]. Kuʷando abiʸa (f. 12ᵛ) akabado lo ke kišo,

binō al lugar de šuš armaš i laš armaš de šuš konpannaš de Jābarṣā [1], çibdad muy g[a]rande, ke abi[y]a en ella doçe mil pu[w]ertaš; de pu[w]erta a pu[w]erta t[e]reš millaš; šobre kada pu[w]erta doçe mil wardeanoš, i delloš ke deçi[y]an ši[y]ete mil wardeanoš; kent[a]raba kada di[y]a por kada pu[w]erta çi[y]en mil onb[e]reš [2] de šuš partidaš, i šalli[y]a kada di[y]a della çi[y]en mil a [3] šuš menešteres i-[y]a šuš merkadoš. Diššo, ke ku[w]ando še ašomo šobrelloš la kaballeri[y]a de Dzū-l-qarneini, šali[y]eron a berloš en ku[w]anto ke no pod[i]ri[y]an šer kontadoš šino por Allāh, el altō; i mando Dzū-l-qarneini ke tokašen laš ṭ[o]ronpetaš i tokaronlaš, i pušo šobre šu kabeça la korona del rreišmo, i mando a Baṭalemīç ke rrellegaše laš wešteš i laš rreg[a]laše, i mando (f. 13) ad a Leṭaqūn ke fu[w]eše t[a]raš del. Depu[w]eš adelantoše el, i loš keštaban kon el de laš wešteš, i mando a Layre ke fu[w]eše a la mano derecha de la wešte i-[y]a man içki[y]erda; i ku[w]ando pararon mi[y]ent[e]reš [1] a la wešte ke šeškureçi[y]a i beni[y]a šobrelloš, i še lebantaba el polbo i torbaba laškuridad, i tokaban laš t[o]ronpetaš i no pudi[y]eron šobrep[e]renderlaš [2]. I diššo: Aturad daki[y]a el kabo del anno kel çielo rrodea šobre la ti[y]erra. [I laš jenteš ke no lo šaben dijeron:] [3] agu[w]ardaron un anno kunp[l]ido, depu[w]eš la k[a]rabiellaš tornaron al lugar akel ke abi[y]an kolgado šuš armaš dellaš, i t[o]robaronlaš, i tomaron šuš armaš. Diššo Ka'bun: Hadīṭanoš Abū Dzarri ke Allāh di[y]o ad a-Dzū-l-qarneini fecho ke no lo di[y]o a nenguno de šuš formadoš, i potençi[y]a ke no pu[w]ede (f. 13[v]) šobrella nenguno de šuš formadoš, ke diçe: dimošle de toda koša šaber [1]. Porke še lonb[a]ra a-Dzū-l-qarneini? Diššo: Rrekontome Hišām, hijo de Ka'bi, diššo: ke teni[y]a doš ku[w]ernoš ke ligaba šobrelloš šuš ṭckaš. Diššo: enpero lonb[o]rolo Allāh a-Dzū-l-qarneini porkel llego a loš kaboš de la ti[y]erra, a šol šali[y]ente i-[y]a šol poni[y]ente, i bi[y]o el šol de donde šali[y]a, i lo bi[y]o donde še poni[y]a, i por akello lō lonb[o]ro Allāh Dzū-l-qarneini. Diššo Muchāṣir [2]: Lonb[o]rolo Allāh Dzū-l-qarneini porkel era barragan, i-[y]era kenkont[a]raba la pelea, i ši açertaba [3] el ku[w]ando še ap[e]retaba, i ku[w]ando paraban mi[y]ent[e]reš šuš konpannaš adelantabanše a morir, i laš oraš bençi[y]a kon lo ke keri[y]a, i feri[y]a

šobre šuš kuʷernoš doš feridaš kon la špada, šobre šu kuʷerno el içkiʸerdo ⁴ (f. 14) Diššo Kaʿbun : Anteš entᵒro en Jābarşā el i šuš weštes, i demoštᵒro šuš armaš, i ṭokaron šuš konpannaš laš tᵒronpetaš, i leš diʸeron a ber fecho ke no lo biʸeron šenbᵃlante de akello ni lo konoçiʸeron, i no kedo en akella çibdad en akel diʸa moça birjen ke no šubiʸeše šobre la muralla, i pararonše laš jenteš ad açefeš, parando miʸentᵉreš a el i-ʸa lo ke le diʸo Allāh de laš weštes. I pašo Dzū-l-qarneini por donde eštaba un biejo tᵉrebaššando šobre šu obra, ke no alçaba šu kabeça, ni paro miʸentᵉreš en el. I no abiʸa en akella çibdad maš konoçido biʸeššo ke akel biʸeššo ¹. I mando a-Dzū-l-qarneini kon rrepošar i-ʸašentoše, i-ʸašentaronše šuš konpannaš, i mando a loš de la çibdad en ke obedeçiʸešen ad Allāh, i rreçebeyeron del, i oyeronlo, i-ʸobedeçiʸeronlo, i diššoleš (f. 14ᵛ). Dzū-l-qarneini : Benimekon un biʸeššo. I tᵘrujeronšelo. Kapitulo de lo ke pašo kon akelaš jenteš.

Sūratun la figura dzī-l-qarneini de Dzū-l-qarneini wa-š-šeikhu i-ʸel biʸeššo yukallimuhu keʿl hablaba.

I diššole Dzū-l-qarneini al biʸeššo : Yā biʸešo, no šabeš ke akeštaš weštes ke yo llebo, ke šon weštes del šennor de laš jenteš i šuš alwališ, i no pareš miʸentᵉreš a elloš yaʿ širbitūd ? Ke koša eš ke no lebantaš tu kabeça i ke pareš miʸentᵉreš a elloš ? Rrešpondiʸole el biʸeššo : Porke yo ya e bišto anteš de tu rreyeš, ke leš a šido dado del mundo šenbᵃlante de lo ke teš dado a tu, i alkançaron del mundo šenbᵃlante de lo ke tu alkancaš, enpero ya leš falleçiʸo el mundo, i loš afinado, i še fuʷe kon elloš, i še fuʷe kon elloš (f. 15) šuš algoš, i še an eštᵘruido šuš kašaš i šuš kaštilloš, i še ataššaron šuš rraštᵒroš, i no akedado šino šuš nuʷebaš, i lo ke eran ke hazian de fecho feo o fermošo ; i ši tu obraš por Allāh, aun šera buʷeno tu lonbᵃramiʸento, i šera mucho tu biʸen, i durara tu šennoriʸo ; i ši tu obraraš ašiʸeneš de Allāh, ya šera afollado tu šennoriʸo, i šera feo tu lonbᵃramiʸento i šera poko tu biʸen ; no te enganne el mundo i šuš šaboreš, para miʸentᵉreš para tu pᵉrešona o deša ¹. Qāla (diššole) Dzū-l-qarneini : Yā

biʸeššo, kuʷanto abançaš de tu obra kada diʸa? Diššole el biʸeššo: Un a-dirḥam kada diʸa. Diššo Dzū-l-qarneini: En ke lo dešpiʸendeš? Diššo el biʸeššo: El terçiʸo del, pago kon ello mi debdo, i-ʸell otro terçiʸo, lo pⁱrišto, i kon ell otro terçiʸo bibo kon el. [Diššole Dzū-l-qarneini: En ke lo dešpiʸendeš? Diššole (f. 15ᵛ) el biʸeššo: El terçiʸo del, pago kon ello mi debdo, i-ʸel otro terçiʸo lo piriʸešto, i kon ell otro terçiʸo bibo kon el.]¹ Diššole Dzū-l-qarneini: En ke ešpiʸendeš el terçiʸo? Diššo el biʸeššo: A mi padre i-ʸa mi madre; šon de gᵃrandeš diaš, ke loš alkanço la beššedad, i-ʸelloš a šobre mi en kada diʸa el terçiʸo del a-dirḥam, keš debdo a elloš šobre mi, ke lo špendiʸeron šobre mi šiʸendo pekenno, dakiʸa ke fuʷe kⁱriado; i-ʸel otro terçiʸo lo doy a komer a miš fijoš, ke šiʸa para elloš enpⁱrišto, i ši lo abre menešter en la beššedad, tornarmelo-an šobre mi i mantenerme kon ello; i-ʸel otᵒro terçiʸo bibo kon el yo i mi mujer. Diššole entonçeš a-Dzū-l-qarneini: Tu ereš biʸeššo, i eš onbᵉre šabyo, i-ʸereš konbenible šobre nošotroš en ke te demoš a enparar el fecho de akešta çibdad, (f. 16) ke yo no kuydo ke pašaraš en ella, ni tᵉrešpašaraš el mandamiʸento de Allāh. I fiçolo kapitan šobrelloš, i mandoleš en ke le obedeçiʸešen i oyešen del, i no dešobedeçiʸešen šu mandamiento. Diššo li-Muqātil ¹: Loš de Jābarṣā i loš de Jābalqā de qiʸen šon? Yo oi a Mujāhidan ke diššo: Loš de Jābalqā šon loš ke finkaron de laš jenteš de Hūd, ʿaleihi-ç-çalām, i loš de Jābarṣā šon de loš ke finkaron de laš jenteš de Ṣālih, ʿaleihi-ç-çalām, i šon akelloš ke kᵉreyeron kon akello ke deballo Allāh, i llegaron en kantidad ke no loš podⁱri abarkar šino akel ke loš a formado. Diššo. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini fuʷeše de šol poniʸente a šol šaliʸente, i mandole ke biniʸeše a jenteš; i bino a elloš i tᵒroba loš ke no abiʸa a šuš ganadoš (f. 16ᵛ) paštoreš, i tᵒroba loš ke no abiʸa en šuš kašaš puʷertaš, i tᵒroba loš ke no abiʸa a elloš juʷeš ni kapitan, i ke no abiʸa en elloš pobre, i biʸo šuš fuʷešaš šobre šuš puʷertaš. Diššoleš a elloš Dzū-l-qarneini: Dezid LĀ ILĀHA ILLĀLLĀH, i no pongayš aš-šarik kon el en nenguna koša. Dijeronle: Yā rrey, no šerbimoš a otro šennor šino a el, tiʸenpo a ke noš

rrekonoçemoš [1]. Diššoleš : Beo bu^{w}eštºroš ganadoš ke no tienen paštoreš. Dijeronle : No ay ent^{e}re nošotroš ladºron. Diššoleš : Beo bu^{w}ešt^{a}raš kašaš ke no ay en ellaš pu^{w}ertaš. Dijeronle : No ay ent^{e}re noš šošpechošoš. Diššoleš : No beo a bošotroš kapitan. Dijeronle : No noš eng^{a}randeçemoš. Dīšoleš : No beo en bošotroš p^{e}reçi^{y}adoš. Dijeronle : No šomoš (f. 17) šoberbioš, enpero eš p^{e}reçi^{y}ado ki^{y}en eš šoberbi^{y}o. Diššoleš : No beo a bošotroš al-qāẓī. Dijeronle : Nō jujamoš ni p^{e}leyteamoš, enpero t^{a}ratamoš la berdad ent^{e}re noš, por mi^{y}edo del konto del di^{y}a del judiçyo. Diššoleš : No beo en bošotroš pobre. Dijeronle : Ku^{w}ando eš el onb^{e}re de noš rriko, kabalga en šu bešti^{y}a i demanda pobre ke parta kon el šu algo, daki^{y}a ke no ay en noš pobre, ni ay de noš bantaja šobre šu konpannero, por mi^{y}edo del peršigimi^{y}entō del di^{y}a del judiçyo ; šon iwaleš ent^{e}re noš loš ar-riçqeš, i še iwala a noš laš bidaš [1]. Diššo : Beo bu^{w}ešt^{a}raš palabraš i bu^{w}eštºroš minoš derechoš. Dijeronle : Departe ke noš no femoš engannoš, ni femoš falši^{y}a. Diššo : Fedme a šaber porke šemellan [2] bu^{w}eštºroš koraçoneš. Dijeronle : Departe ke nu^{w}eštºroš [3] (f. 17^{v}) koraçoneš no ay falši^{y}a ni enbidi^{y}a. Diššoleš : Ke eš ke no ay en bošotroš korajūdo, ni de mal koraçon? Dijeronle : Departe de la umildança ad Allāh, ʿazza wa jalla. Diššoleš : Fešme a šaber porke pušo Allāh bu^{w}ešt^{a}raš bidaš largaš? Dijeronle : Depart ke noš judgamoš kon la juštiçi^{y}a i t^{a}ratamoš la berdad ent^{e}re noš. Diššoleš : Ke eš ke no boš wardayš? Dijeronle : Porke noš derrenki^{i}limoš nu^{w}ešt^{a}raš peršonaš al mandami^{y}ento de Allāh, i-^{y}a šu ordenaçi^{y}on, i dešemparamoš el fecho a el, i šomoš pagadoš kon lo ke parti a noš de laš tentaçi^{y}oneš, i de loš noçimi^{y}entoš. Diššoleš : No beo ke boš akaeçkan tachaš. Dijeronle : Porke noš šušti^{i}ribamoš šobre Allāh, ni demandamoš ke llu^{w}eba a laš ešt^{e}rellaš [1], ni-^{y}a laš nubeš. Diššoleš : Beo bu^{w}ešt^{a}raš fu^{w}ešaš (f. 18) šobre bu^{w}ešt^{a}raš pu^{w}ertaš. Dijeronle : Por tal ke no olbidemoš la mu^{w}erte o šeamoš nigi^{i}lijenteš del. Diššoleš : Beoboš wardanteš. Dijeronle : No šomoš nigi^{i}lijenteš en demandar perdon, i-^{y}en dementar ad Allāh, ʿazza wa jalla. Diššo : Fedme a šaber ši bu^{w}eštºroš padreš

ke hiçiyešen akešto anteš de bošotroš. Dijeronle : T°robemoš nuʷéšt°roš padreš ke tenian piyadad a loš meçkinoš, i konšolaban a loš pobreš, i-yonrraban a šuš mayoreš, i perdonaban a kiyen leš açiya mal, i faziyan biyen a kiyen leš haçiya mal a elloš, i-yeran šinp°leš šobre kiyen era torpe šobrelloš, i-yagᵃradeçiyan šobre lo ke leš era dado, i pagaban loš fayaldaješ, i wardaban loš fechoš, i-yaberdadeçiyan laš p°romešaš, i-yagᵃradeçiyan [1] loš biyenfechoš, i demandaban perdon a kiyen loš de (f. 18ᵛ) moštᵃraban, i-yallegaban [1] a šuš pariyenteš i-ya kiyen še leš apartaba delloš, i no še engᵃrandeçiyan šobre loš pobreš, i-yadobaba Allāh kon akello šuš eštaṭoš, i wardabaloš, i-yera šobrel en ke imendaše delloš šenbᵃlant delloš [2], i fizo akello kon elloš. Dišš̌oleš Dzū-l-qarneini : Nō e bištō šenbᵃlant de bošotroš. Depuʷeš diyo aç-çalām šobrelloš i fuʷeše delloš.

Ṣūratu la figura DZĪ-L-QARNEINI YUÇALLIMU ke daba aç-çalām ʿALĀ šobre JAMĀ ʿATIN konpannaš MIN QAUMI de laš jenteš YUNUÇA de Yūneç WA YANṢARIFU i še tornaba ʿANHUM delloš.

Dišš̌o. Demande a Içḥāq, apageše Allāh [3], i delloš [4], i dišš̌o : Šon loš ke finkaron de laš jenteš de Yūneç, ʿaleihi-ç-çalām. Dišš̌o. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini mudoše (f. 19) delloš a šol šaliyente, i fuʷeše dakiya ke bino a laš doš montannaš, akellaš ke šako Allāh la una dellaš de laš parteš de la tierra del Andaluziya de man derecha, i la otᵃra de parteš de la tierra de man içkierda, dakiya ke kuʷando llego a la mitad del mundo, i biyo entᵉrelloš una puʷerta muy gᵃrande entᵉre doš montannaš ; i-yakelloš doš monteš muy altoš, ke ya še abiyan enjalçado en layre, i no podiya nenguno pašaloš, ni-yafirmarše šobrelloš nenguna koša. Dišš̌ole : Ke hariyaš ši biyeš, yā Dzū-l-qarneini, akeštaš doš montannaš ke çaga delloš ay jenteš muy largoš, de gᵃrandeš kuʷerpoš, de [1] largaš bidaš, ke matan a laš jenteš, i no puʷeden a elloš nenguno, ni llega a elloš nenguno, šino por una puʷerta ? [2] I-yentᵒro a jenteš de loš de Jūju wa Mājūju, i (f. 19ᵛ) tᵒrobaloš de tᵉreš ; delloš una jerenaçiyon ke lanpᵉleça de kada onbᵉre delloš e šu alteça ṭodo uno ; i delloš jerenaçiyon ke še kubᵉren kon šu oreja la una i-yeštiyenden

la otra debajo del ; i delloš jerenaçiʸon ke šuš kuʷerpoš šon komo kuʷerpoš de pᵉrešonaš i šuš karaš karaš de perroš [1].

ṢŪRATU la fegura DZĪ-L-QARNEINI WA QUDDĀMAHU [2] i delante del JAMĀʿATUN konpannaš de loš de Jūji wa Mājūji WA HUWA iʸel QAD RAFAʿA ke ya abiʸa [3] YADAHU [4] šu mano BI ÇEIFIHI kon šu špada LI YIḌRABAHUM-[5] para ferirloš BIHI kon el.

KAPITULO de lo ke pašo kon elloš.

Dijeron : Llamološ a la kᵉreyençiʸa kon Allāh, iʸobedeçiʸeron šu mandamiʸentō, i komo el še fuʷe lūʷego dešᵏᵉreyeron kon Allāh, el altō. (f. 20) Diššo, ke konpannaš de loš de Jūji wa Mājūji la largeza de kada uno delloš eš witanta kōdoš, i no muʷere el onbᵉre [1] delloš dakiʸa ke naçe a el mil fijoš o maš, i la ora de akello eš çiʸerto kon la muʷerte, iʸaparejaše a ella. Iʸa-Dzū-l-qarneini fuʷeše para loš kulebroš, iʸenpeço a gerrearloš, i matabanle loš kaboš de la wešte i dijeronšelo [2] akello, i mando ke laš matašen, iʸapᵉretaronše šobrellaš, i mataron dellaš muchaš, i fuyeron laš ke kedaron, iʸapartaronše por miʸedo de la olor del beninō ; depuʷeš kanšaronše de pelear, i pararon miʸentᵉreš al lugar dellaš ke eran muchišimaš ; iʸešpantolo akel fecho, i kišo demandar por akello, i bajole el al-malak, el ke šoliʸa benir kon la çençiʸa de parte de šu šennor. Diššo Dzū-l-qarneini : (f. 20ᵛ) Akešto eš fecho muy gᵃrande. Diššole el al-malak, ke la menor jerenaçiʸon dellaš eš maš ke loš hijoš de Edam en šol šaliʸente iʸen šol poniʸente. Diššo, ke loš llamo a-Dzū-l-qarneini kon lo ke le abiʸa dado Allāh de la potençiʸa, i del ešpanto, i rrešpondiʸeronle, i oyeron del, iʸašotilaronše a el, i kᵉreyeron kon el, i kuʷando šende fuʷe delloš, tornaronše a la dešᵏᵉreyençiʸa akello ke eran šobrello. Diššo. Depuʷeš el še fuʷe dakiʸa kentᵒro en la tiʸerra de laš Çunchubiʸaš, iʸen ella abiʸa kulebraš otraš, mayoreš [1] ke akellaš ke abiʸa bišto, i la largeça de kada kulebra dakellaš teniʸa çinko al-millaš, i dellaš kulebra de la largeça de una milla, i dellaš kulebraš šenbᵃlante de un monte, i menoreš i mayoreš. Diššo Dzū-l-qarneini : Šennor, pon a mi de mi fecho buʷena (f. 21) de šallida, i dame folgura dellaš, ke tu ereš šobre toda koša pode-

rošo. Diššo Allāh al al-malak, akel ke le šoliʸa benir de parte de šu šennor : Deballa šobrel, i dile ke Allāh, tabāraka wa taʿālā, parti el mundo entᵉre Edam i laš kulebraš [1], i diʸo a laš kulebraš andadura de çiʸen annoš, i diʸo a Edam andadura de çiʸen annoš; i tomaron laš kulebraš loš yermoš, i loš dešpobladoš, i loš monteš; i-ʸakeštaš kulebraš, akellaš ke šon de šuš linaješ, keštajan kon loš hijoš de Edam ; i-ʸeš la kulebra akella ke bajo kon Edam del al-Janna muy gᵃrande, i šaliʸeron della kulebraš šenbᵃlanteš della en gᵃrandeça ; pušo Allāh šu ar-rizqe en la tiʸerra, i-ʸella eš en akešta tiʸerra dakiʸa ke muʷera, i laš ke šon dellaš chikaš šon de çiʸen kobdoš (f. 21ᵛ) i menoš i maš ; eš akella ke peleya, i eš la jerenaçiʸon akella kaš bištō. Enpero pušo Allāh dellaš entᵉre loš hijoš de Edam lo ke puʷeden defenderše dellaš [1], i ši ubiʸeše puʷešto Allāh taʿālā de akeštaš kulebraš kon loš fijoš de Edam nenguna koša, moririʸan de šu olor i de šu berino, i no fizo eštajar Allāh, ʿazza wa jalla, kon loš hijoš de Edam šino lo ke puʷeden šobrello, i kuʷando še haçen gᵃrandeš ellaš en poder delloš [2], manda Allāh, ʿazza wa jalla, al-malakeš ke laš matan, i šon laš kulebraš akellaš ke laš been ke še lançan en la mar por la potençiʸa de Allāh taʿālā. I diššo [3] : Enpero eštajan loš hijoš de Edam de la tiʸerra andadura de çiʸen annoš. Diššo [4] : Ši ; la tiʸerra eš ṭoda andadura de šeyš çiʸentoš annoš, i loš çiʸen annoš eštajan laš Çunjūpiaš, i šon laš kulebrašˢ, i loš otroš çiʸen (f. 22) keštajan loš fijoš de Edam, i loš tᵉreçiʸentoš annoš baçioš de moradoreš[1]. Diššo: Kiʸen eštaja en akeštoš çiʸen annoš de loš fijoš de Edam ? Diššo : Loš de la jarikança moran della nobenta annoš, i nuʷebe annoš para loš negroš, i lo ke finkan para loš kᵉreyenteš. Diššo. Depuʷeš Dzū-l-qarneini fuʷeše a la çibdad de Jābalqā, i biʸo una çibdad ke teniʸa doçe puʷertaš, i šobre kada puʷerta nobenta mil porteroš, kentᵃ-raba kada diʸa çiʸen mil pᵉrešonaš para šuš menešthereš, i šaliʸa kada diʸa šenbᵃlante de akello por kada puʷerta. I-ʸentᵉre puʷerta i puʷerta andadura de tᵉreš millaš. I biʸo šuš khaleqadoš ke no teniʸan peloš ni barbaš, ni poštannaš [2] en šuš ojoš, ni çejaš, ke ya leš ende abiʸa kemado el šol ; i elloš tiʸenen kuʷebaš de debajo de

la (f. 22v) tierra, ke nellaš abiya kašaš, i šabakan laš ollaš šobre la kara de la tiyerra, i loš paneš koçiyan al kalor del šol; i kuwando benia el šol al ponimiyentō šaliyan de šuš kuwebaš, i bendian, i konpᵃraban, i kaminaban; i-yelloš iban de noche i šeškondiyan de diya. I llamološ a-Dzū-l-qarneini a la kᵉreyençiya kon Allāh taʿālā, i-yatorgar kel eš šennor ke no ay šennor šino el; i kᵉreyeron, i-yaberdadeçiyeron, i rrešpondiyeron, i-yobedeçiyeron. I eštaba awardando a-Dzū-l-qarneini komo šaliya el šol de šu rruweda šobrelloš.

ṢŪRATU la fegura DZĪ-L-QARNEINI de Dzū-l-qarneini YANẒURU ke wardaba ILĀ-Š-ŠAMÇI al šol KEIFA komo TAṬLAʿU ṣaliya MIN DAURIHĀ [1] de šu rruweda W-AL-QAUMU i laš jenteš WARĀ-A-HU çaga del YANẒURŪNA parando miyentᵉreš ILEIHI a el KEIFA komo YANẒURU wardaba ILEIHĀ a el. (f. 23).

Akello eš el dicho de Allāh, ʿazza wa jalla: Dakiya ke kuwando llego al šalimiyento del šol, tᵒrobalo ke šaliya šobre jenteš que no ponimoš a elloš ašieneš del kubiyerta; i-yaši i-ya abarkamoš kon lo ke a el nuwebaš [1]. Diššo: Depuweš fuweše kišiyendo buškar laškuridad Dzū-l-qarneini, i-yašentoše kon šuš weštes en la tiyerra poblada de laš partidaš de akella çibdad de Jābalqā, en la çageriya de šu tiyerra. I era Dzū-l-qarneini ke abiya bišto en el libro [2] del Eçkenderiyuš [3], ken la tiyerra abiya una ešquridad, i-yen la mitad de laškuridad una fuwente ke šu awa eš el awa de la bida. I-yubo konfiyança en beber della, i beber de šu awa el i šuš weštes, kizau ke durariyan kon el mundo, i durariya šu šennoriyo kon el duramiyentō del mundo, dakiya el (f. 23v) diya del afinamiyentō. I depuweš demando ad Allāh a-Dzū-l-qarneini en ke mandaše Allāh a el lal-malak Zayāfīl ke·l biniyeše; i binole, i-yapartoše kon el a-Dzū-l-qarneini, i demandole, i diššole: yā Çayāfīl, ea še ay en la tiyerra ešquridad kel aya eštachado de šuš khaleqadoš? Diššo a yel Zayāfīl: Ši. Diššole Dzū-l-qarneini: En donde ešta akella ešquridad? Diššole el-malak: Ke laškuridad ešta delante de tu. Diššole Dzū-l-qarneini: Kuwanto ay entᵉre mi yella? Diššole el al-malak: Entᵉre tu i-yella andadura de doçe

annoš. Diššole Dzu-l-qarneini : Ea [1] še ay delante de noš nenguno de loš hijoš de Edam ? Diššole al-malak : Nō ay delante de tu nenguno, i ešta eš la maš rredrada de laš eštajaš de loš fijoš de Edam. Diššole Dzū-l-qarneini : Kuʷanta eš la largeza de laškuridad ? Diššole al-malak : Andadura (f. 24) de kuʷarenta [1] annoš. Diššole Dzū-l-qarneini : Ea še ay ke kamin y ninguno ? Diššole al-malak : No y kamina nenguna peršona, ni al-jini, ni-ʸaš Šayṭan, ni-ʸal-malak, ni šaben lo ke ay en ella šino Allāh, ʿazza wa jalla. Diššole Dzū-l-qarneini : I porke la pušo nuʷeštºro šennor aši, i la eštajo de šuš khaleqadoš ? Diššole al-malak : Porke Allāh pušo en ella lagwa de la bida [2], i-ʸešta en šu miṭad ; no llega a ella nenguno. Diššole Dzū-l-qarneini : I komo eš la šenbᵃlança de akešta fuʷente ? Diššole al-malak : Šu awa eš maš fuʷerte en bᵃlankura ke la leche, i maš dulçe ke la miʸel, i maš bᵃlanka kel rrekešon, i maš dulçe ke la bᵉreška, i mejor en olor kel al-miçke [3]. Diššole Dzū-l-qarneini : Donde kae la fuʷente de laškuridad ? Diššole : En šu miṭad. Diššole : Kuʷanto ay de laškuridad a la fuʷente ? Diššole : (f. 24v) Andadura de beynte annoš, i de la fuʷent dakiʸa šu çageriʸa de laškuridad andadura de beynte annoš. Diššole Dzū-l-qarneini : I kuʷando yo šalrre de akešta eškuridad adonde šalire ? Diššole : Šalliraš a tiʸerra bᵃlanka [1], kabeçoš muy altoš. Diššole Dzū-l-qarneini : Ke ay depuʷeš de akella tiʸerra ? Diššole : El monte abarkado por el mundo [2]. Diššole Dzū-l-qarneini : Kuʷando yo šallire de laškuridad, šallire a la kᵃlaredad del diʸa ? Diššole [3] : Ši. Diššole : Eya še ay en ella šol ? Diššole lal-malak : No ay en ella šol. Diššole Dzū-l-qarneini : Ke koša eš la ke eštašša el šol della ? Diššole lal-malak : Laltura de la montanna ke kuyda kontender kon el çiʸelo, i rrodea al rrededor della e al šol šalliʸente i-ʸa šol poniʸente, i-ʸa parte de çiʸerço [4] del al-qibla monteš muy altoš en layre ; akello eštaja el šol della, i ši no por akel (f. 25) monte šeriʸa el šol ke berniʸa kon el monte, i tiraše el šol de akella tiʸerra, i-ʸeškureçela akelloš monteš. Diššo depuʷeš a-Dzū-l-qarneini al al-malak : Tornate šalbo, dete walardon Allāh biʸen. I tornoše al-malak, i tornoše Dzū-l-qarneini a šu wešt, i

diššoleš : Benidme kon loš šabyoš [1], i t[u]rujeronšeloš. I de ke eštubi[y]eron de delante del dijoleš : Ea ši šabeyš ku[w]anto ay ent[e]re noš i-[y]ent[e]re lo maš rredrado de akešta ti[y]erra ? Dijeronle : No lo šabemoš. Diššoleš : Ea ši šabeyš ke Allāh pušo eškuridad en la ti[y]erra ke no y ent[a]ra p[e]rešona, ni-[y]al-chine ni-[y]aš-Šayṭan, ni-[y]al-malak [2] ? Dijeronle : No lo šabemoš. Diššole Afšakhīd : Yō lo še, yā rrey. porke la meyṭad del šaber de Edam a llegado a mi ; yō le bišto en laški[y]ribtura ke Edam imentō a šu fijo Šiš, ke Allāh teni[y]a (f. 25v) eškuridad en la ti[y]erra andadura de ku[w]arenta annoš, i-[y]ent[e]rella i lo maš apartado de la ti[y]erra de loš fijoš de Edam doçe annoš. Diššole Dzū-l-qarneini : Ake[š]ta eškuridad eš šenb[a]lante de la noche o šenb[a]lante del fumō ? Diššole : Anteš eš eškuridad ke no pareçe al fumō, ni-[y]a laškuridad de la noche, i no ye dent[a]ra nenguna koša ke no še pi[y]erda. Diššole Dzū-l-qarneini : Ke ay çaga della ? Diššole : La ti[y]erra b[a]lanka i montannaš muy altaš. Diššole : Ay en ella šol o nō ? Diššole : No ay en ella šol. Diššole Dzū-l-qarneini : I porke akello ? Diššole : Porke Allāh laštajo kon laš montannaš altaš, daki[y]a ke llegan a laš rri[y]endaš del çi[y]elo. Diššole Dzū-l-qarneini : I porke la pušo Allāh laškuridad akešta en la ti[y]erra, i laštajo de šuš khaleqadoš ? Diššole : Porkel pušo en ella el awa de la bida. Diššole Dzū-l-qarneini : Ea ši šabeš donde kae el agu[w]a de la bida della ? Diššole : En šu meyṭad ; ent[e]rella i šu p[e]rençipi[y]o (f. 26) de laškuridad beynte [1] annoš, i de alli a šu çageri[y]a otroš beynte annoš. Diššole Dzu-l-qarneini : I komo eš akeš ta agu[w]a ? Diššole : Maš fu[w]er en la b[a]lankura ke la leche, i maš b[a]lanka [2] kel rrekešon, i maš dulçe ke laçukar, i mejor en olor kel al-miçke. Diššole Dzū-l-qarneini : Yā Afšakhīd, ke tu ereš maš šabidor ke ku[w]antoš eštan en la ti[y]erra ; nō ay konf[o]lochami[y]ento a mi de tu, i yo šoy menešterošo a tū ; akonšejame a mi. Diššole : Yā rrey, i ke ki[y]eš ? Diššole : Ki[y]ero demandarte por akella eškuridad. Diššole Afšakhīd : Ke tu no podraš šobre akello. Diššole : I porke akello ? Diššole ; Porkella eš eškuridad ke no pu[w]eden ber en ella nenguno šu mano, i-[y]e mi[y]edo i temo en ke šea tu ent[a]rami[y]ento en ella i no šea de Allāh

apagança [3], i temo no še enšanne Allāh šobre nošotroš, i noš perdamoš (f. 26v) en ella. Diššole Dzū-l-qarneini : No puʷede eštar menoš šino ke emoš de dentᵃrar en ella. Diššole Afšakhīd : Teme ad Allāh, yā rrey, ke por Allāh, tu te perderaš i perderšan laš jenteš kon tu, i šeran dešyerradaš en eša eškuredad, i no šalrran della nunka jamaš. Diššole Dzū-l-qarneini : No puʷede šer menoš de šu entᵃramiʸento en ella [1]. Diššo, ke era Dzū-l-qarneini onbᵉre muy gᵃran barragan, ke no le inchia šu koraçon ninguna koša, i era muy atᵉrebido, i muy kuʷerdo, aunke era de pokoš diaš. Depuʷeš dišo Dzū-l-qarneini : Yā Afšakhīd, kuʷaleš šon laš beštiaš ke šon maš fuʷerteš en bišta en laškuridad ? Diššole : Laš fenbᵃraš de loš kaballoš. Diššole : Kuʷaleš šon laš fenbᵃraš maš fuʷerteš ? (f. 27) Diššole : Laš pᵒrotᵃrankaš birjeneš šon laš maš puraš en bišta i laš maš fuʷerteš en laškuridad. Diššole Dzū-l-qarneini : Buškamelaš donde kiʸere keštubieren. I içiʸeron šu mandado ; tᵒrobaron dellaš en laš partidaš de Jābalqā šeyš mil [1] de laš fenbᵃraš de loš kaballoš, eškojidaš, ke no laš abiʸan tokado [2] loš kaballoš, i biniʸeronle kon ellaš. Depuʷeš el eškojo de šuš konpannaš de loš maš onrradoš de šuš jenteš, i loš maš tenpᵃradoš i fuʷerteš en fuʷerça, i loš maš anchoš en šešo ; i-ʸakello fuʷekel abiʸa konfiʸança kel durariʸa, i ke durariʸan kon el šuš konpannaš, para ke rriješen kon el rreišmo miʸentᵉreš ke duraše el mundo. I entonçeš leš diššo : Aparejaoš para dentᵃrar en akeštᵃ eškuridad konmigo. Diššole Afšakhīd : Teme ad Allāh (f. 27v) yā rrey, fa komo poremoš eštorçer, por Allāh, še deštorçemoš i yerramoš el kamino ? No noš apᵉlegaremoš nunka [1]. Diššole Dzū-l-qarneini : Benidme kon Al-Khaḍir. I tᵘrujeronšelo i diššole : Yā Al-Khaḍir, adelantate, šobre la gᵃraçiʸa de Allāh i šu ayuda, kon doš mil de a kaballo, i-ʸentᵃra en laškuridad. Diššole Al-Khaḍir : Teme ad Allāh, yā rrey, ke yo e miʸedo en ke noš perdamoš. Diššole Dzū-l-qarneini : No puʷede eštar menoš a mi de akello, ke kon mi ay koša ke noš giʸaremoš kon ella, in-šā-allāh. Diššo. Depuʷeš el šako una piʸedra pᵉreçiʸoša [2]. Qāla (diššo) Içḥāq, diššo Abū ʿAbdu-l-Malik, diššo a Muqātil : Ke era akella piʸedra ?

Diššo : Tubi^{y}eron deferençi^{y}aš onb^{e}reš, ke delloš diššeıon kella era la pi^{y}edra akella ke bajo Edam del al-Janna, i-^{y}eredaronla daki^{y}a ke torno ad Arçaṭeṭeliç [3], i la di^{y}o (f.28) ad a-Dzū-l-qarneini ; diššo partida delloš, ke akella pi^{y}edra era la ke di^{y}o Allāh a Nūḥ, ʿaleihi-ç-çalām, en la nabe, porke šupi^{y}eše kon ella laš oraš de loš aṣ-ṣalāeš ; i ḍel al-Janna bajo, i era ke pareçeya šu k^{a}laredad a la k^{a}laredad de la luna. I tod ora ke moria el an-nabī la [1] eredaba el otro an-nabī, daki^{y}a ke llego a Ibrahīm, ʿaleihi-ç-çalām ; depu^{w}eš torno [2] a ʿĪṣū, wa [3] depu^{w}eš torno a šuš fijoš ap^{e}reš del. Depu^{w}eš diššo Dzū-l-qarneini ad Al-Khaḍir : Toma eśta pi^{y}edra kella eš k^{a}laredad i gi^{y}anoš por laškuridad [4], daki^{y}a ke šalgaš della, in-šā-allāh taʿālā. Diššo. I tomola Al-Khaḍir la pi^{y}edra kon šu mano, i fu^{w}eron kon el doš mil de a kaballo, i tomo Dzū-l-qarneini ku^{w}atro mil de a kaballo, i diššo [5] al rrešto de la weśte ke kedaba : Awardame aki doçe annoš [6], i ši yō no bengo, tornarošeyš a bu^{w}eśt^{a}raš billaš, ke yo fago kapitan šobre bošotroš a Leṭaqūn ; oid del i-^{y}obedeçedlo, ke el eš el maš amado de laš jenteš (f.28v) a mi, i-^{y}el boš tornara a bu^{w}eśt^{a}raš billaš kon el poder de Allāh. Diššo. I dejo šuš weśteš en ti^{y}erra muy bašta, poblada [1] de mucho bi^{y}en. I fu^{w}eše Dzū-l-qarneini, i ku^{w}ando llego a laškuridad bajaroše de šuš kabalgaduraš, i še apannaron, i komençaron a dent^{a}rar en laškuridad. I tomo Al-Khaḍir la pi^{y}edra, i ligola en el fi^{y}erro de šu lança, i tomo la lança kon šu mano, i-^{y}alçola porke bi^{y}ešen laš jenteš la pidra. I fu^{w}eron aši daki^{y}a ke še kunpli^{y}o a elloš beynte di^{y}aš ; i fu^{w}eron en beynt diaš andadura de beynte [2] annoš kon el poder de Allāh. Depu^{w}eš mando Allāh šobre Al-Khaḍir un al-malak i-^{y}amošt^{o}role donde eśtaba la fu^{w}ent akella ken ella eśta ell awwa de la bida. I diššole : Bi^{y}en a la fu^{w}ente i bebe de šu agu^{w}a. I pararonše šuš konpannaš, i fu^{w}eše el a la fu^{w}ente, i la pi^{y}edra (f.29) en šu mano ke še gi^{y}aba kon ella, i bedia la fu^{w}ent kon šu k^{a}laredad daki^{y}a ke llego a la fu^{w}ent ; i bebi^{y}o della, i fizo al-waḍḍū, i fizo aṣ-ṣallā, i tornoše a šu jente, i kaminaron daki^{y}a ke šalli^{y}eron de laškuridad, por el poder de Allāh taʿālā, en ku^{w}arenta diaš, i

šaliʸeron a tiʸerra bªlanka [1] ke no abiʸa en ella šino arena, i no abiʸa en ella monteš; i pararon miʸentᵉreš a la kªlaredad del diʸa. I fuʷeše en akella tiʸerra dakiʸa ke bino a una al-qaṣar muy gªrande; šu largeza tᵉreš lewwaš i šu ancheça aši, kuʷadreado, la maš fermoša ke pudiʸeše eštar de al-qaṣareš i lo maš alto, ke konteniʸa kon laš nubeš. Qāla (diššo) Dzū-l-qarneini: Ašentadboš al rrededor de akešta al-qaṣar. I-ʸašentaronše laš weštes. Depuʷeš el še fuʷe šolō al al-qaṣar, i la komenço a rrodear por lal-qaṣar, dakiʸa ke açerto (f. 29v) a šu puʷerta. I-ʸentᵉro en el, i biʸō en šū miṭat una biʸega de fiʸerro ke teniʸa dende el pᵉrençipiʸo del al-qaṣar dakiʸa šu çageriʸa en largeça; beoš kon una abe šenbªlante de golondᵈrina o mayor kella [1], pintada šu kabeça, akorbado a la tiʸerra, i kuʷando la biʸo Dzū-l-qarneini diššole ell abe: I kiʸen ereš tu? Diššole: Yo šoyš Dzū-l-qarneini. Diššole ell abe: Yā Dzū-l-qarneini, no te bašta lo ke aš deššado de laš jenteš i de la tiʸerra, dakiʸa ke aš entªrado en lugar ke no y dentªra peršona, ni-ʸal-jjini nunka; i-ʸeš [2] la rraçon ke tu aš entªrado en akešte lugar? Diššo. I paro [3] miʸentᵉreš a el Dzū-l-qarneini; beoš ke še rreškolgo ell abe, šu kabeça ligada [4] a la biʸega, maš negra ke nunka bi de negᵘrura šenbªlante de akella. Diššole Dzū-l-qarneini: Mi šennor me a fecho dentªrar en ešt lugar, 1 por šu mandamiʸento, i kon šu potençiʸa. (f. 30) Diššole ell abe: Fešme a šaber ši šon muchoš loš fijoš de la lušurya i laš rrudeçaš en la tiʸerra? Diššole Dzū-l-qarneini: Šī. I rreškolgoše ell abe, i incho šu kuʷerpo el terçiʸo del al-qaṣar. Depuʷeš diššole: Yā Dzū-l-qarneini, ea ši amucheçe la teštemoniʸança falša? Diššole Dzū-l-qarneini: Šī. I-ʸeškolgoše [1] ell abe, i incho šu kuʷerpo el terçiʸo de lal-qaṣar. Depuʷeš dišso: Yā Dzū-l-qarneini, fešme a šaber ši šigen laš lujuriʸaš en la tiʸerra? Diššole: Šī. I-ʸeškolgoše ell abe, i-ʸenchio šu quʷerpo por al-qaṣar ṭoda, i tubō miʸedo Dzūl qarneini. Depuʷeš dišso ell abe: No ayaš miʸedo, yā Dzū-l-qarneini; fešme a šaber por lo ke yo te demandare por ello. Diššole Dzū-l-qarneini: Demandame por lo ke kerraš Diššole: Fešme a šaber ši dejan laš jenteš de teštemoniʸar INNA LĀ ILLĀHA

ILLĀ-LLĀH. Diššole : No lo dešan ; i kon akello e llegado (f. 30v) ad akešte lugar, i-ʸo kiʸero matar a laš jenteš todaš šobre akello. I konkoššoše ell abe, i fuʷeše del terçiʸo. Depuʷeš diššole : Yā Dzū-l-qarneini, fešme a šaber še dešan [1] laš jenteš el aṣ-ṣalā adebdeçido. Diššo a el : No. I konkoššiše ell abe, i fuʷeše del terçiʸo. I depuʷeš diššole : Yā Ḏzū-l-qarneini, dime ši dejan [2] laš jenteš el bannar de la çuççiʸedad. I diššole : Nō. I laš oraš konkolliše ell abe, i tornoše a šu debido eštado. Depuʷeš diššole : Yā Dzū-l-qarneini, bete šobre akella eškalera, ke a tu abra en akella mucho biʸen, i mucho eštorçimiʸentō de lo ke tu yeš en ello. Diššo. I paro miʸentᵉreš Dzū-l-qarneini : beoš de parte deyušo de lal-qaṣar dakiʸa lo alto una eškalera. I šubiʸo Dzū-l-qarneini en akella eškalera, i-ʸel marabillandoše ; beoš kon un pᵃlano en lo maš alto de lal-qaṣar ke no podiʸa ber šu kabo ; (f. 31) beoš kon una pᵉrešona šobre el pᵃlanō, i šobrel rropaš en fegura de mançebo el maš fermošo ke pudiʸeše eštar, i-yera onbᵉre, puʷeštō el kuʷerno en šu boka,

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI QAD ṢAʿIDA [1] ke puyaba FĪD-DARAJI en laškalera WA HWA [2] i-ʸel YANẒURU ke para miʸentᵉreš ILĀ-Š-ŠAKHÇI a la pᵉrešona ELLEDZĪ akel FĪ AʿLĀ en lo maš alto AÇ-ÇAṬḤI del pᵃlano KEIFA komo YANTAẒIRU atiʸende AN-NAFKHA el šufᵃlar FĪ-Ṣ-ṢŪRI en el kuʷerno WA HWA [2] i-ʸel WĀQIFUN parado.

adelantado ell un piʸed, i-ʸaçageyado ell otro, enfeštillado šu bišta enta el çiʸello, komo kel kiʸere šuflar en el kuʷerno. I kuʷando šentiʸō kon a-Dzū-l-qarneini, diššole : Yā Dzū-l-qarneini, no ta baštado lo kaš bišto de laš jenteš de la tiʸerra dakiʸa ke aš llegado a mī ? Diššole Dzū-l-qarneini : I kiʸen ereš tu, apiʸadete (f. 31v) Allāh ? Diššole : Yo šoy un [1] al-malak de šuš al-malakeš, i kiʸero darte a ber komo ešta parado el šennor del kuʷerno, i komo kiʸere šuflar, i no ay en akešta tiʸerra ni-ʸen akešta eškuridad šino el šennor del kuʷerno, wardando el al-ʿarš, ke no torna šu bišta dakiʸa ke manda Allāh kon šu hablar en el ; i šon šuš piʸedeš en loš abišmoš de la tiʸerra bašša, ke ya inche šu kuʷerpo en el ayre ; fa ke kiʸeš de akešt mundo, i kiʸe-

reš ke korra tu šennoriʸo šobre loš al-malakeš ? Diššole Dzū-l-qarneini : No manda Allāh ešo, enpero šo košteʳrennido dakello ṭōdo lo keš kiʸeto [2], por mandamiʸento de mi šennor i por šu ordenaçiʸon, i ši no por mi šennor, no abriʸa llegado aki. Diššole al-malak : Ke Allāh a fecho porkurador al šennor del ḳuʷerno, i-ʸel ešta šiʸenpʳre aguʷardando kuʷando mandara Allāh kon šufᵃlar en el quʷerno. Diššole (f. 32) al-malak : Mira ši eš menešter nenguna koša, yā Dzā-l-qarneini. Diššole Dzū-l-qarneini : Ke nuʷeštᵃra pᵒrobišiʸon ya eš akabada, i noš emoš miʸedo ke noš perderemoš en akešta eškuridad ; eškapanoš della. Diššole al-malak : Toma akešt rraçimo [1], kel šera pᵒrobišiʸon para tuš konpannaš dakiʸa ke šalgaš de akešta eškuridad, i llegeš a tuš weštеš akellaš ke aš deššado. Dijole laš oraš Dzū-l-qarneini : I un rraçimo de uba i-ʸuna peyedra ? [2] I diššolle : Akešta piʸedra pušo Allāh a tu šenbᵃlança, i ši še fartara akešta piʸedra fartartaš tū, i ši no še fartara akešta, no te fartaraš tū nunka. Puʷeš a-Dzū-l-qarneini tomō el rraçimo de uba, i diššole : Akešte rraçimo šera pᵒrōbišiʸon de šeyš mil onbʳreš kon šuš beštiaš ? Ešte eš fecho muy gᵃrande. (f. 32v) Depuʷeš el kōmiʸo del un gᵃrano i kontentoše, i-ʸabebroše, i fiço naçer Allāh en el lugar dakel gᵃrano otro ; i laš oraš konoçiʸo ke akel rraçimo baštariʸa, i no še afinariʸa. Depuʷeš tornoše a šuš konpannaš, i tᵒrobološ ke loš abiʸa tomado la hanbʳre muy gᵃrande, i demandaronle šokorro [1] kon el, i dijeronle : Yā-l-walī [2] de Allāh, fanbʳre. Dišso en ši mišmo : Ši yo porparo šobrelloš el rraçimō akuytaršan šobre mi, i mataršan unoš a otroš. Depuʷeš diššoleš : Šufrioš, dakiʸa ke llege a la tiʸerra, i pošarme en mi lugar, i pašad šobre mi uno enpuʷeš otro, dakiʸa ke šeay akabadoš, ke yo kiʸero kontarboš. Dišso. I pušoše en šu lugar, i pušiʸeronše a pašar šobrel uno apʳreš de otro, anšī komo leš mando ; i tod ora ke pašaba šobre un onbʳre, poniʸa en šu mano un gᵃranō, (f. 33) i komiʸalo, i kontentabaše, i-ʸabebrabaše del ; i-ʸaši dakiʸa ke še akabaron todoš. Depuʷeš diššoleš : Tornadboš uno depuʷeš de otro. I tornaronše aši komo leš mando, i diʸoleš gᵃrano empuʷeš gᵃrano, i diššoleš : Akešto

eš para buʷeštᵃraš beštiʸaš. I tomaronloš, i diʸeronloš a šuš beštiaš, i-ʸabebraronše, i fartaronlaš, i no ubiʸeron fanbᵉre ni šed šuš beštiaš, i fuʷe akello šuš biʸandaš. I-ʸamendaba Allāh en el lugar del gᵃrano laš oraš ke lo kortaba otro, i kedo el rraçimo aši komo era, ke no menguo del nenguna koša por el poder de Allāh. Diššo : Depuʷeš ¸a-Dzū-l-qarneini allego [1] šuš šabyoš i diššoleš : Ešta piʸedra me fuʷe dada, i me fuʷe dicho : Ke Allāh la pušo en tu šemejanša, i-ʸe puʷešta a mi šenbᵃlança a otro šiʸeneš del [2] ; i-ʸo kiʸero ke me agayš a šaber (f. 33v) kon ello. Diššo. I tomaronla uno apᵉreš de otro en šuš manoš, i pararonle miʸentᵉreš i dijeron : Pešadla kon pešo. I fuʷe benido kon el pešo, i pešaronla kon piʸedraš šenbᵃlante della, i pešo maš la piʸedra. I pušiʸeron maš piʸedraš, i pešo maš la piʸedra. I pušiʸeron piʸedraš gᵃrandeš [1] i chikaš, i pešo maš la piʸedra ; i no še tiraron de meter kon ellaš piʸedraš ke no podiʸan lebantarlaš šino kon gᵃran afan, i pešaba maš. Diššo. I marabilloše de akello Dzū-l-qarneini, todoš loš šabyoš, i dijeron : En akešta piʸedra ay afer muy gᵃrande i çençiʸa mucha ; nō emoš bišto ni oido kon šenbᵃlante dello, ni šabe la çençiʸa de akešto šino Allāh taʿālā. I-ʸera Al-Khaḍir todoš tiʸenpoš kallando, ke no hablo kon nenguna koša, i dijeron al rrey : E noš miʸedo en ke ši hechiçoš [2], (f 34) ke noš rrep ruʷebe Allāh. Diššoleš Dzū-l-qarneini : E ši ay enta Al-Khaḍir dello šaber ? I llamolo : Yā Al-Khaḍir [1], açerkate. I-ʸallegoše enta el, i diššole Dzū-l-qarneini : Fešnoš a šaber por el fecho de akešta piʸedra, ke a mi eš dada kon akešte rraçimo, i dijeronme : akešta piʸedra la pušo a tu šenbᵃlança ; i-ʸa še an kanšado akeštoš šabyoš, i no tᵒrobamoš [2] nenguna koša ke la puʷeda pešar, i no ay šaber a noš kon ello. Diššo. I tomola Al-Khaḍir por šu mano, i diššoleš : Abeyla pešado ? Dijeronle : Ya lemoš pešado kon piʸedraš muchaš, chikaš i gᵃrandeš ; i pešamoš i no·l podemoš dar pešo. I tomo Al-Khaḍir el pešo ; la piʸedra en la una balança, i tomo un punnado de tiʸerra, i pušola en [1] la otra balança, i pešo maš la tiʸerra. I kuʷando (f. 34v) biʸeron akello, marabillaronše, i torbaronše, i kᵉreçiʸeron en marabillamiʸento, i dijeron : Al-Khaḍir

eš maš šabidor ke nenguno de nošotroš. Diššo Afšakhīd : Ke akešta çençiʸa eš muy gᵃrande. Depuʷeš diššoleš Al-Khaḍir : I ši la ubiʸešyeš pešadō kon loš monteš, pešariʸa maš ke loš monteš. I diššole Dzū-l-qarneini : Yā Al-Khaḍir, aši komo aš šabido šu pešo, aši šabeš šu dekᵃlaraçiʸon. Diššo Al-Khaḍir : Sī, yo lo dekᵃlarare a tu [1], in-šā-allāh, yā rrey ; ke Allāh da marabillaš a šuš khaleqadoš, i šuš košaš formadaš todaš šon marabillaš, ke no lo šabe ninguno šino Allāh, i šu judiçyo, i šu ord naçiʸon en elloš ; i šu judiçyo eš pašante šobrelloš, -ʸel ya a pʾrobado a šuš khaleqadoš kon lo ke kiʸere de pobreça, i de rrikeça, i de çençiʸa, i de torpeça (f. 35), i tiʸenta a partida delloš kon partida ; i-ʸa me a [1] tentado a mi kon tu, i-ʸa miš padreš kon mī. I lloro Dzū-l-qarneini lloramiʸentō muy fuʷerte, dakiʸa ke fizo llorar a kuʷantoš eštaban çerka del. Depuʷeš diššole ad Al-Khaḍir : Habla i di lo keš enta tu. Diššo Al Khaḍir. Akešta piʸedra la puʷešto Allāh taʿālā a tu šenbᵃlança, kel ta dado de la šennoriʸa lo ke no diʸo a nenguno de šuš khaleqadoš, i ta dado del bençimiʸento, i de layuda, i del ešpanto ašī ; i tu šennoriʸa šobre loš rreyeš de loš de la tiʸerra en šol šaliʸente i-ʸen šol poniʸent, i te a fecho entᵃrar en akešta eškuridad, i ta šakado della, i-ʸaš ido dakiʸa ke aš llegado a al malak akel ke šufla en el kuʷerno, i ši šabešeš ke de caga de akešta tiʸerra ubiʸeše otra tiʸerra atᵉrebertiaš a [2] dentᵃrar il legar a ella ; i ši pudiʸešeš šobre (f. 35v) puyar al çiʸelo, i šaber lo ke ay en el, haçerlo-iaš i no te fartariaš de nenguna koša, i nō aš konfiança [1] en ke kᵉreçkaš šennoria a tū šennoria ; i-ʸaši šeraš dakiʸa ke el diʸa de la fin ; i ši te fuʷeše dada la bida [2] i todo lo kaš porkaçado, i-ʸaš enšennoriado, i-ʸaš forçado, i-ʸaš llegado, dešaraš ; i-ʸaši komo no še farta akešta piʸedra kon piʸedraš šenbᵃlant della, aši tu nunka te fartaraš, i tu tornamiʸento šera ad akešta tiʸerra, kiʸeš akel ka pešado šobre laš piʸedraš, i la farto ; i no šera tu parte del mundo maš de akešte palmo akel ke duʷermeš en el el diʸa de oy, i akešto no puʷede eštar menoš a tu de tornar a el, i dormir deyūšo del. Diššo. I lloro Dzū-l-qarneini lloro muy fuʷerte, dakiʸa ke loyeron

loš de la weŝte ṭodoš ; i nunka le bino penšamiʸento en el koraçon nenguna (f. 36) koša del mundo depuʷeš de akello, i fuʷe abiltado šobrel, ni demando ninguna koša ke lo tomaše de nenguna koša ke biʸeše, i no še afaçendo šu koraçon kon nenguna koša del mundo maš. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini dišso : Por Allāh, ya aš fecho biʸen, porke aš šabido, i-ʸaš llegado [1], porke aš hablado ; parad miʸentᵉreš en la mudança. I mando Allāh, ʿazza wa jalla, ad Al-Khaḍir ke dentᵃraše por el kamino šobre šiʸeneš del kaminō akel ke bino del, i ke še apartaše del lugar de la fuʷente akella ke ešta en ella ell awa de la bida ; i no le fizo a šaber Al-Khaḍir ad a-Dzū-l-qarneini kon akello. Dišso. I bino Al-Khaḍir šobre la delantera de la weŝte aši komo hizo la pⁱrimera begada, i tomo la piʸedra pᵉreçiʸoša, i fizo kon ella lo ke hizo la pⁱrimera buʷelta ; i dentᵒro en laškuridad, i no teniʸan elloš biʸanda, ni awa, šino akel rraçimo (f. 36v) de uba ; i kuʷando fuʷeron en la miṭad de laškuridad, beoš kon un rriʸo [1] ke abiʸa en el piʸedraš muchaš i piʸedraš ke relunbᵃraban aši komo relunbᵃran laš kandelaš ; ke bediʸan dellaš loš piʸedeš de loš kaballoš, i la tiʸerra akella ke iban šobrella. I marabillaronše de akello, i dijeronle : Yā biʸenkišto de Allāh, keš akešto ? Dišoleš : Toma dellaš ši kereiš, kello eš ke kiʸen en tomara rrepentiršenda, i kiʸen nonde tomara dellaš, šende rrepentira [2]. Dišso. I kojeron ende partida delloš, i dejaron de kojer dellaš algunoš, i rrepentiʸeronše. I-ʸaši dišso [3] Dzū-l-qarneini, kuʷando šaliʸeron de laškuridad, i biʸeron la kᵃlaredad, beoš kon laš piʸedraš akellaš ke kojeron, de laš piʸedraš pᵉreçiʸošaš i pelrraš ke rrelunbᵃraban, ašši komo dišso an-nabī Muḥammad, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam [4] : Apiʸade Allāh a-Dzū-l-qarneini, kel entᵒro en akel rriʸo (f. 37) i-ʸel ya abiʸa aborreçido el mundo ; i ši por abentura el laš ubiʸeše bišto anteš ke ubiʸeše aborreçido el mundo, abriʸaše llebado todo lo ke abiʸa en el, i no abriʸa deššado en el ninguna koša. Enpero el dentᵒro en el i-ʸel ke ya abiʸa aborreçido el mundo, i-ʸeš ke Allāh še lo abiʸa fecho aborreçer en šu koraçon kon akella šenbᵃlança, akella ke le abiʸa dado Allāh el alto, i še lo abiʸa dekᵃlarado Al-Khaḍir, ʿaleihi-ç-çalām ;

fa por Allāh, ya še eškaeçiʸo, i llego en ello, i todo akello por el kerimiʸento de Allāh. Dišso. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini fuʷeše hašta ke llego a šuš weštеš, akellaš ke abiʸa dejadō anteš ke abiʸa dentᵃrado en laškuridad, i kuʷando llego a elloš, mandoleš ke še mudašen ; i fuʷeronše hašta ke llegaron entᵉre loš doš aç-çoteš, i šupiʸeron loš šuyoš kel llegaria a elloš, i šaliʸeron a rreçebirlo demandando šokorro kon el, (f. 37v) i dijeronle : Yā Dzū-l-qarneini, ke loš Jūji wa Mājūji šalen šobre nošotroš en la pʳimabera, i še noš paçen lo ke ay en [1] nuʷeštᵃraš billaš de laš yerbaš, i de laš biʸandaš, i no pašan por nenguna koša ke no še bayan kon ello ; i ši še lo debedamoš, matan noš i nō podemoš defendernoš delloš : en kada ano açen akello de noš. Nošotᵒroš ya kᵉreemoš kon Allāh, i šomoš pagadoš kon tu i kon tu ad-dīn, i noš pornemoš a tu rrenda porke pongaš entᵉre noš i-ʸelloš una ççot. Qāla (dišso) a elloš Dzū-l-qarneini : Akello ke me a dado mi šennor del šennoriʸo eš mayor ke lo keš enta bošotroš, i-yo no e menešter a buweštroš algoš, ni kiʸero šino el walardon de Allāh en bošotroš [2]. I dišso. I mando a loš de la wešt ke še ašentašen, i-ʸašentaronše ; depuʷeš adebdeçiʸo šobre unaš konpannaš de tajar (f. 38) fiʸerro, i šobre otᵃraš [1] konpannaš tajar kobre, i šobre otraš konpannaš tajar lenna, i diʸoleš pᵃlaço šabido ke beniʸešen kon ello; i mandoleš kon kordura i buʷen entᵉremetimiʸentō en akello todo, i kuʷando le biniʸeron kon akello kel leš mando, i kuʷando eštubiʸeron juntoš, mandoleš en ke lo metiʸešen entᵉre laš doš montannaš, dakiʸa keštubiʸeše iwwalado entᵉre [2] laš doš montannaš. Dijoleš :Ençended fuʷego en akellaš baraš. Dakiʸa ke kuʷando lo pušiʸeron kaliʸente, dīšo : I benidme i buitad šobrel kobre rregalado [3]. Dīšo. Jenteš pušiʸeron pʳimeramente azoraš de fiʸerro, depuʷeš pušiʸeron tᵒroçeš de kobre, dešpuʷeš la lenna i-ʸel karbon. Dešpuʷeš šuflaron fašta ke torno fuʷego, i korriʸo el fiʸerro kon el kobre ; (f. 38v) depuʷeš la lenna partida kon partida.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI la figura de Dzū-l-qarneini WĀQIFAN parado ʿALĀ šobre AÇ-ÇUDI šobre laçud WA-L-QAUMU i laš jenteš

YATAŞIFŪNA[1] ke še t[a]rašnaban BI-ZUBARI-L-ḤADĪDI[2] kon laš azobraš del fi[y]erro YALQŪNAHĀ[3] FI-Ç-ÇUDI[4] ke la lançan en el çud WA HUWA YANẒURU ILEIHIM i-[y]el mirando a elloš.

Depu[w]eš enbi[y]o Allāh šobrel kobre šenb[a]lante del agu[w]a, i korri[y]o šobrel, i igu[w]alolo; i-[y]ubo de laš jenteš ki[y]en dīšo ke poni[y]a el kobre a t[o]roçeš šobre laš azobraš del fi[y]erro, i korri[y]a šobrel fašta ke konjuntabá, i še igu[w]alaba. I-[y]eš el dīcho de Allāh, ʿazza wa jalla[5], fašta ke ku[w]ando llego ent[e]re laš doš montannaš t[o]robo jenteš ke no kuyda (f. 39) ban entender šu dīcho. Dīšeron : Yā Dzū-l-qarneini, ke loš de Jūji wa Mājūji šon afollanteš en la ti[y]erra ; ea ši porneinoš a tu rrendaš[1] šobre en ke pongaš ent[e]re noš i elloš açud. Dišo : Lo ke ma dado lugar mi šennor eš mejor ; ayudadme kon fu[w]erça, i porne ent[e]re bošotroš i-[y]ent[e]relloš ; enpero benidme kon azoraš de fi[y]erro fašta ke ku[w]ando šera igu[w]alado ent[e]re laš doš montannaš. Dīšo : Šuflad en el. Fašta ke ku[w]ando lo pušiveron kali[y]ente, dīšo : Benidme, i baziare šobrel kobre rregalado, i no podran ende mošt[a]rarše, ni podran a el foradar. Dīšo : Akešto eš ar-rāḥma de mi šennor, i ku[w]ando berna la p[o]romeša de mi šennor[2] ponerla p[a]lano, i-[y]eš la ʿp[o]romeša de mi šennor berdadera. Dešpu[w]eš elloš di (f. 39v) šeron : Yā rrey, ello eš ke finka delloš una finkança de loš de Jūji wa Mājūji. Dīšo a elloš i lonb[o]rološ[1] Tur[u]ku, por el dīcho de Dzū-l-qarneini : dešaldoš. Dišo an-nabī, ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam[2] : No pu[w]ede eštar menoš a elloš de foradarlo i šallir de akel açud, daki[y]a keʿš demošt[a]raran šobre laš jenteš en el mundo, i nō ay[3] ent[e]relloš, i-[y]ent[e]re el šallimi[y]ento del ad-Dajjāl[4], i-[y]el deballami[y]ento de ʿĪcā ibnu Maryama šino poko ; šabed akello. Depu[w]eš a-Dzū-l-qarneini fu[w]eše, daki[y]a ke ku[w]ando dent[o]ro en la kaša de šu šennori[y]a, i bino el al-malak de parte de šu šennor, en ke p[e]legaše a todoš loš de la ti[y]erra, i-[y]en ke še paraše šobre todoš loš fijoš de Edam, alli doki[y]ere ke šeran, i loš llamaše ad Allāh i-[y]a su ad-dīn, i-[y]a šu šerbitud (f. 40), i-[y]en ke leš bini[y]eše doki[y]ere ke šeran en ti[y]erra, i-[y]en mar, o a šol šali[y]ente, o a šol poni[y]ente ; fašta ke lo ponga Allāh rrazon a loš de la

tiʸerra, i-ʸeštᵘruya šobre šuš manoš a loš rreyeš de loš deškᵉ-reyenteš. Qāla (dīšo) : Fizome a šaber Abū ʿAbd-il-Limun por Muqātil, por Çuleymān el-Khorāçānī, ke Dzū-l-qarneini llego a šol šalliʸente de la tiʸerra, i-ʸa šol poniʸente, i ya entᵒro en la eškuridad, i lo ke eš depuʷeš de akello ; i-ʸakello todo en doze annoš por el poder de Allāh, ʿazza wa jalla ; dešpuʷeš tornoše a la kaša de šu šennoriʸo, i mandole Allāh ke llegaše a loš rreyeš de la tiʸerra, i loš gerreaše ; i mandole kon kᵉrebar laš idolaš i matar a kiʸen laš adoraba, i mandole ke no dešaše lugar de la tiʸerra en el de loš fijoš de Edam, ke nin (f. 40v) guno ke no y entᵃraše, i loš kᵃlamaše a la šerbitud de Allāh, i-ʸa šu obi-dençiʸa ; fašta ke no dišeše ninguno el diʸa del judiçiʸo : No noš bino albᵎriçiʸador i moneštador. I kišo Allāh, ʿazza wa jalla, entallar kon el la rrazon de todoš loš de la tiʸerra, kon ke pušo ad a-Dzū-l-qarneini ke loš llamaše a todoš loš de la tiʸerra a šu širbitud, i-ʸentᵉre lar-rizqi ᵎ de Allāh, i-ʸeš fᵃrankeado šobre todoš šuš khaleqadoš, i ke leš feše a šaber ke no abiʸa šennor a elloš šino Allāh. Dišo. Kuʷando šašento Dzu-l-qarneini en la kaša de šu šennoriʸo, apᵉlegaronše a el loš kᵎrištiʸanoš alli dond eran, i konoçiʸeron kel era de gᵃran balor, enbiʸado šobre loš rreyeš de la tiʸerra, bençedor kon elloš, i diʸeronše pᵎriša a el kon benir i-ʸobedeçer ; (f. 41) i-ʸel era joben de pokoš diʸaš, i pušo la korona šobre šu kabeça, i-ʸentᵒro en eštado de loš rreyeš. Depuʷeš el paro miʸentᵉreš en azer menšajeroš para enbiarloš a loš rreyeš de la tiʸerra a šol šaliʸente i-ʸa šol poniʸente, i mando a šu eškᵎribano ᵎ keškᵎribiʸeše a elloš, i ke leš fiziʸeše a šaber kon šu peršona, i loš kᵃlamaše a obedeçer ad Allāh, i-ʸatorgar kel eš šennor, ke no ay otro šennor šino el ; i paro miʸentᵉreš en dereçarše para la gerra, i lo ke abiʸa menešter para la gerra de laš armaš i-ʸotro šineš dello del aparejamiʸento.

La figura de Dzū-l-qarneini i de šuškᵎribano ṢŪRATU DZI-L-QARNEINI WA KĀTIBIHI YAKTUBU keškᵎribe QUDDĀMAHU delante del (f. 41v).

Qāla(dīšo) Içḥāq : El pᵎrimero de loš rreyeš kenpeço a ger-

rear fu^{w}e el rrey Dari^{y}uš, rrey del Furçē. Dīšo ke Dzū-l-qarneini eški^{r}ibi^{y}o una let^{a}ra a partida de loš rreyeš, en ello : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. Ke Allāh [1], mi šennor i bu^{w}ešt^{o}ro šennor, ya me a dado šennori^{y}o šobre bošotroš por piadad del i por a-raḥma, i^{y}el eš akel ke oš abibeçe, depu^{w}eš oš matara ; i-^{y}oš ap^{o}robecha, i-^{y}oš nu^{w}eze ; i nošotroš šomoš šuš ši^{y}erboš i forma de šuš khaleqadoš, i loš çi^{y}eloš, i la ti^{y}erra, i lo ke ay ent^{e}re elloš en laš maneraš de šus khaleqadoš, i laš marabillaš de šu potençi^{y}a ; temed ad Allāh, i konoçedlo, i-^{y}obedeçed (f. 42) lo, kel eš akel ke oš ap^{o}robecha i oš nu^{w}eze ; šabed kel mundo i lo keš en el eš en šu poder el di^{y}a de la fin, i loš çi^{y}eloš son enbol-kadoš en šu mano, en šu mano la derecha, i-^{y}el eš el maš derecho [1] de ki^{y}en debe šer šerbido i-^{y}obedeçido, i-^{y}eš akel ke noš a formado, i noš da ar-rizqi ; i-^{y}el, noble eš šu nobleça, mandonoš kon k^{e}rebar laš idolaš ; i ši bošotroš šoiš berdaderoš kellaš pu^{w}e-den noçir o ap^{o}robechar, defi^{y}enšen de šuš peršonaš lo ke leš pu^{w}ede benir del afollami^{y}ento i del k^{e}rebanto de Allāh, ke ya me a lançado šobrellaš. Obedeçed mi mandami^{y}ento i mī al- kitēb akešt a bošotroš, ke yo no rreçibo de nenguno nenguna koša del mundo ; ki^{y}en ešta de bošotroš apartadoš o açerka, no loš dešare o[2] ši^{y}er (f. 42v) ba ad Allāh šolo, ke no ay konpannero a el, i-^{y}Allāh eš el ayudante, i no ay poder ni fu^{w}erça šino kon Allāh, el alto, g^{a}rande, el marabillošo. Depu^{w}eš eški^{r}ibi^{y}o una karta a šuš gu^{w}ešteš : Del šanto fijo de Yūnēš : A ku^{w}anto depu^{w}eš, ya oš e fecho a šaber bu^{w}ešt^{a}ra dešyerrar akella ke bošo-troš šoyš šobrello, i-^{y}akel ke a deškubrido Allāh de bošotroš de la çegedad, i-^{y}oš e abišado kon lo ke bošotroš šoyš çi^{y}egoš dello, i fu^{w}eron çi^{y}egoš bu^{w}ešt^{o}roš koraçoneš anteš de mī, i bu^{w}ešt^{a}ra, çegedad i de ki^{y}en era šenb^{a}lante de bošotroš eš koša baldera i dešk^{e}reyençi^{y}a, pu^{w}eš agora obrad i penšad daki^{y}a ke (f. 43) konoçkayš lo ke bošotroš šoyš en ello, laš košaš berdaderaš ; ke Allāh ya ma dado layuda šobre bošotroš. Noš [1] tirareyš šobre bi^{y}en, mi^{y}ent^{e}reš ke dure bu^{w}ešt^{o}ro fecho uno, šobre obedeçer ad Allāh, tan loado eš, en šu šerbitud ; no ay šennor šino el ; no

ay konpannero a el; i-ʸeš akel ke oš apᵒrobecha i boš puʷede nozir; i oš mata, i-ʸoš rrebibka; loš çiʸeloš i la tiʸerra, i-ʸel fecho del mundo i del otro, eš kon šu liçençiʸa; no lo enšennorea ninguno otro šino el. Penšad, šiʸerboš de Allāh, en mi dicho a bošotroš, i-ʸeštad de Allāh, tabāraka wa taʿālā, šobre ešpanto i perçebimiʸento, kel maešro del biʸen [2], Arišṭōṭileš, el eš enta Allāh en gᵃran pᵉreç, noble, (f. 43v), el me dīšo a mi, kel tᵒrobo en šu çençiʸa ke Allāh mandariʸa šobre loš rreyeš de la tiʸerra un šabiʸo de loš šabiʸoš, onbᵉre šanto de gᵃran al-baraka, šabyo ke še umillaran a el loš rreyeš; i-ʸo e ešperança de Allāh en ke šea yo akel kel ya ša demoštᵃrado akello del; kel ya me a dado konoçimiʸento kon šu gᵃrandeza, i me a ešpeçiʸalado kon šu onrra, i pušo šu rreišmo en mi mano, i-ʸa fecho akaeçer en mi koraçon la çençiʸa i-ʸel šaber; i me a puʷešto šu ešpada šobre loš dešᵏreyenteš, i kon el [1] i loš dešᵏreyenteš šoberbiʸoš de loš rreyeš de la tiʸerra, i ma konkordado a kiʸen kᵉree kon el i lo širbe en kenššalce šu gᵃrado, i-ʸen ke rretorne šobrel kon piʸadad (f. 44), i la šanna šobre šuš enemigoš; i ma dado lo ke no diʸo a ninguno de loš rreyeš del mundo. Ya teng ordenado loš fechoš en šu šennoriʸoš, i-ʸen loš rreišmoš, i-ʸen lo ke šon en ello šobre laš balderiʸaš; i no puʷede eštar menoš a mi delloš, i ya Allāh eš el ayudante, i no ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gᵃrande, el marabillošo. I dešpuʷeš ᵉšᵏiribiʸo una karta a un rrey de loš rreyeš de la tiʸerra: B-içmillāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷanto dešpuʷeš; ke Allāh, ʿazza wa jalla, ya me a dado šu šennoriʸo šobre todoš loš del mundo, i-ʸa puʷešto el fecho de la gerra i de la peleya en mi mano, i me a dado a konoçer šennoriʸo, i šu rreišmo, i šu potençiʸa, i šu gᵃrandiʸa, i-ʸe atorgado [1] (f. 44v) a el kon la šerbitud. I nuʷeštᵒroš fechoš todoš šon en šu mano, i nuʷeštᵒroš a-rrizqeš, i nuʷeštᵒroš pᵃlazoš, i nuʷeštᵒroš fechoš šon enta el. No ay konpannero kon el ninguno en šu fazimiʸento i-ʸen šu khaleqamiʸento; mantiʸene loš çiʸeloš por šu mandamiʸento, i-ʸeštendiʸo la tiʸerra por šu onrra, i formo lo ke ay en ella por šu poder; i pušo en ella laš marabillaš, i loš khaleqadoš

de loš al-jineš, i de laš peršonaš, i de laš abeš i laš çanjupiʸaš ; šu judiçiʸo en nošotroš i-ʸeš adelantado ; šu šabiʸeza en nošotroš eš tᵉrešpašante ; i lo keš del fecho de Iblīç ya boš a llegado por el [1] lo ke šabeyš ; kon ke adelanta a bošotroš la de (f. 45) šamištança en buʷeštºroš padreš, i-ʸoš biʸene entᵉre buʷeštªraš manoš, i de šaga de bošotroš, i-ʸa buʷeštªraš man dᵉreytaš, i-ʸa buʷeštªraš manoš içkiʸerdaš ; i-ʸa boš engannado, i-ʸa oš dešyerrado ; a oš fecho olbidar a buʷeštºro šennor, i-ʸa fecho ir kon šu imentamiʸento de buʷeštºroš koraçoneš, i-ʸa parado a bošotroš laš imajeneš, i dīšo a bošotroš : Akešte eš buʷeštºro šennor ; açajdad a el i šerbidlo, ke no ay a bošotroš šennor šino el. Ke ya fizo gªraçiʸa Allāh šobre mī kon šu onrra, i dekªlaro a mī akello, i ma konkordado a šu obidençiʸa i-ʸa šu šerbitud ; no pongayš konpannero (f. 45v) kon el ninguna [1] koša, ke yo ya e bišto [2] de šu gªrandiʸa i šu šennoriʸo i šu potençiʸa lo ke no puʷedo šobrešenbªlançarlo ; kello eš kel me a giʸado a šu obedençiʸa, i-ʸello eš kel a puʷešto šu rreišmo en mi manō, i me a mandado kon açajdar a el, kel eš el formador, i-ʸel ke da ar-riçke, i-ʸel ke inbibeçe i-ʸel ke mata, i-ʸel ke nuʷeçe i-ʸel ke apºrobecha, i še ke las imajeneš enpero šon feguraš de loš diʸabloš, i yō ya boš doy a konoçer, i dekªlaro šobre bošotroš, i boš dešenganno, kel ma mandado kon akello, i me a ayudado kon šu rreišmo šobre bošotroš. Obedeçed mi mandamiʸento, i šerbid aḏ Allāh, i no pongayš konpannero (f. 46) kon el en nenguna koša ; i no ay rraçon a bošotroš apᵉreš de akešto šobre Allāh, i no ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gªrande, el marabillošo [1]. Depuʷeš ešᵏribiʸo otra letra a otºro rrey.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI YAKTUBU kešᵏrebiʸa WA QUDDĀ i delante del MAHU AL-MAḤBARATU el tintero WA-L-MUQĀÇU [2] i laš tišeraš WA HUWA i-ʸel YAKTUBU kešᵏrebiʸa. MIN DZĪ-L-QARNEINI el rrey : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-rahīm : A kuʷanto depuʷeš : Ya boš e enpeçado kon miš letraš akeštaš, i-ʸenbiʸado miš menšajeroš (f. 46v) a bošotroš, rraçon a mi šobre nošotroš i-ʸeškuša ad Allāh en bošotroš [1], ke yo eškibo en berter buʷeštªraš šangᵉreš, i

derrokar buʷeštᵃraš billaš, i rrobar būʷeštᵃraš mujereš i buʷestᵒros hijoš, i partir a buʷeštᵒroš algoš en miš weštes ; enpero yo boš llamo al adobimiʸento de buʷeštᵃraš pᵉrešōnaš, i šošegad buʷeštᵃraš šangᵉres, i no a menešter a derramar buʷeštᵃraš šangᵉreš ni ke še piʸerda nenguno de bošotroš ; i yo al bienfecho šoy maš menešterošo ke otro šiʸeneš de mī ; i-yō eṣperança ad Allāh en ke (f. 47) boš dara a konoçer berdadero konoçimiʸentō, i no šeayš de kiʸen menošpᵉreçiʸa kon mi mandamiʸento. Ši no, lançarma Allāh šobre bošotroš, i nošᵗ pᵃlaçera por muchoš ke šeayš, ke yo konjuro por el šennor de loš çiʸeloš, ke ši no açeyš lō ke yo boš mandare kon ello, i no boš akuytaiš a lo ke yo boš llamo a ello, yō boš gerreare kon todaš miš weštes ; depuʷeš demandarmeiš mi perdon, i nō lo rreçebire de bošotroš. Puʷeš tomad kon lo mejor para buʷeštᵃraš pᵉrešonaš, i šobre buʷeštᵃraš mujereš, i buʷeštᵒroš algoš ² ; i-ʸatorgad a Allāh kon la širbiṭud i-ʸa mī kon la obedençiʸa, i šalbareiš ; (f. 47v) i kiʸen entᵃra en mi obedençiʸa darle šenbᵃlante de lo ke doy a miš weštes, kello eš ke no ay biʸen a mi en la bida menoš de miš weštes, kello eš ke kōn elloš adoba Allāh el fecho de šu obedençiʸa, i-yo no šo enbiʸado a bošotroš šino por adobar buʷeštᵃraš pᵉrešonas ; eštad ayuda šobre buʷestᵃraš ¹ pᵉrešonaš, i rreçebid de mī lo ke porparo šobre buʷeštᵃraš pᵉrešonas, porke laš weštes ² de Allāh šon kon mi ; enpero elloš šon šenbᵃlanṭe del fuʷego en el boškaje, i akešṭo eš mi mandamiʸentō a bošotroš ³. I ya Allāh (f. 48) šiᵗ teštemoniʸo šobre bošotroš, i no ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gᵃrande, el marabillošo. Depuʷeš a-Dzu-l-qarneini paro miʸentᵉreš a ² hazer gerra, i-ʸel pⁱrimero ke konmenço a gerrear de loš rreyeš fuʷe el rrey Diriʸūš. Qāla(diššo), keˢ ešᵏribiʸo Dāriʸuš a la tiʸerra de Ṭabraçēn ³, una çibdad de šuš çibdadeš, i-ʸa kiʸen abia en ella ⁴ de šuš mayoreš : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-rahīmi. A kuʷanto depuʷeš, ya me a llegado el šaliminṭo de akešte ladōron (f. 48v) kon ṭodo lo ke a šakado de loš ladᵒrōneš, i kuʷando berna šobre bošotroš pᵉrendedlo a el i-ʸa šuš konpannaš, i fundid a šuš konpannaš en la mar, i mandad kon el a mi

ešpeçiʸalmente ; ke bošotroš šoyš konpannaš de gerra, i de gᵃran art, i šabidoreš kon la gerra, i nō puʷede eštar menoš ni ay eškuša a bošotroš ši fūiš de un mançebo fᵃlako, menošpᵉreçiʸado ; i-ʸaši buʷeštᵒro fecho uno [1]. I kuʷando llegō a Dāriʸūš ke (f.49) Dzū-l-qarneini še abiʸa ašentado šobre el riʸo de Šaṭradōš, ešḳiribiʸo ad a-Dzū-l-qarneini [2] : De Dāriʸūš, rrey de la tiʸerra, akel ke rrešpᵃlandeçe a loš del mundo šenbᵃlant del šol, ad-a-Dzū-l-qarneini, el ladron, i-ʸa šuš konpannaš. A kuʷanto dešpuʷeš : Ke Allāh me a puʷešto rrey del mund, i me a lonbᵃrado kon šu lonbᵉre, i ya Allāh me a dado el rreišmo, i-ʸel pᵉreç, i-ʸel enšalçamiʸentō, i yo šo akel ke rreçpᵃlandeçko šenbᵃlant del šol i de la luna en el mundo ; dešpuʷeš tu aš te atᵉrebido ke tu aš afirmado šobre tu (f. 49v) kabeça en ke dekamiʸaraš loš rriʸoš i faraš kamino en loš monteš, i-ʸen loš yermoš, i ke bernaš a nuʷeštᵃra tiʸerra para rrobarla ; i-ʸe šabido ke tu aš afirmado šobre tu kabeça la korona del rreišmo, i tu aš llegado konpannaš, i kiʸeš ir a nuʷeštᵃra tiʸerra para ke laštᵘruyaš, i-ʸeštᵘruyaš loš šuyoš ; tornate a tu peršona, i tornate a tu tiʸerra, ke yo perdono de tu tu pekado, i yo no te konpᵉrendere por lo ke aš fecho de tu torpeza, i kon lo ke yo še del atᵉrebimiʸento de loš rromanoš, i lo poko de buʷeštᵒro šaber kon la gerra. Konpannaš de los rromanoš pašaoš [1] de nuʷeštᵃra bantaja šobre bošotroš, i bošotroš pagayš a mi loš ešpᵉley (f. 50) teš, i loš malefiçiʸoš, i guʷardaoš en ke demandeyš lo ke bošotroš šoyš dello en gᵃran konfᵒlošamiʸento, -ʸa e ešḳiribto a bošotroš kon dešengannaçiʸon, yā mançebo, por piʸadad šobre tu ; i Allāh šea el ayudador, i no ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gᵃrande, el marabillošo. Dišo. I mando menšajeroš kon šu karta, i kuʷando llegaron šuš menšajeroš a Dzu-l-qarneini, i le diʸeron la karta, mando kon loš menšajeroš, i fuʷeron dešpojadoš de šuš rropaš, i-ʸeškubriʸo šuš kuʷerpoš, i fuʷeron ligadoš, i diʸoleš a ber ke loš keriʸa (f. 50v) matar. Dešpuʷeš dīšoleš a loš menšajeroš : No me kolpeyš, maš kolpad a buʷeštᵒro šennor, akel ke oš a mandado, i-ʸel ma lonbᵃrado adron ; i yo no fago kon bošotroš šino lo ke faze el ladron kon kiʸen kiʸere gerra.

La figura de Dzu-l-qarneini ke hablaba kon ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI YUKHĀṬIBU RUÇULA[1] DĀRIYŪŠ loš menšajeroš de Dāriyuš.

Faqālū[2] (dišeron) a el loš menšajeroš[3] : Yā Dzu-l-qarneini, ke Dāriyuš no šabe lo ke tu ereš šobrello de la fuʷerça, i lo ke ta dado de laš guʷešteš Allāh, i-ʸa ešᵏribto a tu kon lo ke (f. 51) a ešᵏribto ; enpero nošotroš ya emoš bišto tu fecho, i lo ke tu eš šobrel de la potençiʸa, i de gʳan afer, i de bantajošo šaber ; toma nuʷeštᵉro fecho kon piʸadad i kon biʸenfecho, i tornanoš a nuʷeštʳaš billaš fašta ke fagamoš a šaber a Dāriyuš kon lo kemoš bišto de tu, i šeremoš šobre akello de loš teštemoniʸoš enta el. Dišo a elloš Dzu-l-qarneini : No beyš ke yo e ubido piʸadad šobre bošotroš, i boš e[1] šalbado de la muʷerte, i no oš e dešpojado i deškubiʸerto buʷeštᵉroš kuʷerpoš šino por kaštigo de mi a bošotroš, i no e kešido mataroš ; šabed ke (f. 51v) akel ke oš a mandado a kešido mataroš, i ya en el pᵉrençipiʸo de mi fecho a ešᵏribto a mī kon la yerra i la torpeza ; i loš rromanoš šon maš šabyoš ke loš de Fāriç, i maš abišadoš ke no elloš, i, por mi bida, no deben matar loš rreyeš a loš menšajeroš. I šoltološ de šuš ligarçaš, i bištiʸeronše šuš rropaš ; i mando ke leš diʸešen de komer, i diʸeronleš, i komiʸeron ; i kuʷando biʸeron loš menšajeroš ke Dzu-l-qarneini loš onrraba i leš faziʸa biʸen a elloš kišiʸeron azerle a šaber i-ʸašomarlo šobre loš šekretoš de loš de Fāriç, i de šu (f. 52) rrey ; i komo lo pᵉrenderiʸan, i por do leš beniʸa. I kuʷando oyo Dzu-l-qarneini akello delloš, kišo darleš a konoçer kel no hariʸa lo ke le akonšejaban šobrel, ni fariʸa lo ke le abiʸan dicho kon ello, i dīšoleš a elloš : No rreçebire de buʷeštʳa dešengannaçiʸon, porke bošotroš kereyš tornar a el ; i ši por abentura aturašedeš enta mi, šeriʸa ke yo rreçebiriʸa de bošotroš lo ke dezīš, i ši por bentura uno de bošotroš fuʷeše kon la rrešpuʷešta, i fiziʸeše a šaber a Dariyuš lo ke a bišto de[1] miš guʷešteš i de mi potençiʸa. Enpero yo šoy kon el poder de Allāh, (f. 52v) i šu fuʷerça konfᵒlošante de bošotroš, para fer ašomar šobre lo ke kiʸero de mi fecho. I kuʷando oyeron loš menšajeroš šu dīcho, marabillaronše de šu šešo, i de šu buʷen konšejo, i

dišeronle : Yā nuʷeštᵒro šennor, no an parido šenbᵃlante de tu laš mujereš. Qāla (dīšo). Depuʷeš Dzu-l-qarneini eškⁱribiʸo a Dāriʸuš la rrešpuʷešta de šu karta. De parte de Dzu-l-qarneini, ibnu Layēç, rrey de loš rromanoš, a Dariʸuš, rrey de Fāriç, akel ke allega ke laš guʷešteš del çiʸelo le an miʸedo, i-ʸelloš medrošoš del : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷanto depuʷeš, tan bendīto eš (f. 53) šu nonbᵉre en ke lonbᵉre a ninguna peršona de šuš khaleqadoš por šu nonbᵉre, aunke šea nenguno de šuš khaleqadoš šenbᵃlante de Dzu-l-qarneini enta el, noble eš šu nobleza, i tan alto eš, aunke šeays šenbᵃlante del šol i de la luna, anteš [1] eš tu peršona menošpᵉreçiʸado, fᵃlako, mentirošo ; por lo keš lonbᵃrado tu peršona por šu nonbᵉre iʸaš allegado kel te nonbᵃra por el, iʸeš maldīgno kon lo ke te a dado de la šennoriʸa, i taš fecho šuperbiʸo ; i ya Allāh eš konpᵉrendiʸente por tu tu pena [2] ; no beeš ke Allāh, onrrado i noble, da la šennoriʸa a kiʸen (f. 53v) kiʸere de šuš šiʸerboš, iʸelloš šon konoçiʸenteš kon šu deritaje, atorganteš a el kon la šerbitud, i no ponen kon el šennor otro, iʸel eš Allāh, akel ke no ay šennor šino el, uno, poderošo, el ke de ar-rizqi, el forçador çiʸerto, kel eš mantenible, akel ke no muʷere [1] ; enpero [2] a el perteneçe ke šenšanne šobre kiʸen eš maldīto i še lonbᵃra por šu nonbᵉre ; i faze ayrar šobrel šuš guʷešteš [3] ; i ši tu fuʷešeš šennor aši komo allegaš, no morriʸaš ni še iriʸa de tu tu šennoriʸo ; tu dešaraš el a-dunya a otro šineš de tu, enpero la onrra, i la šoberbiʸa, i la šennoriʸa eš çelešᵗriʸal, iʸeš a Allāh, el bibo, mantenible, iʸeš te en (f. 54) gannado porke lonbᵃrašte tu persona por šu nonbᵉre, i no aš tubido miʸedo ni berguʷença, ni aš parado miʸenᵗreš, i ya ši kerra Allāh, šera ayrado šobre tu, i yo ire a tu kon laš guʷešteš de Allāh, ke te kiʸero gerrear, i no te dešare a tu šobre tu dešyerrar i tu çegedad ; iʸallegaš ke a tu no eš eškⁱribta la muʷerte ; ší, por Allāh, la maš fuʷerte de laš muʷerteš ! Endiʸende mī dīcho : No ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gᵃrande, marabillošo. Dīšo. Iʸera Dariʸuš, rrey de Fāriç, ke abiʸa mandado a el kon tinajaš de moštaçiʸa [1] para ke pᵒrobašen kon ellaš šu

šešo de Dzu-l-qarneini, i mando a el una kaša llena de oro, i-ʸuna piʸedra pᵉreçiʸoša, (f. 54v) i-ʸūna juʷeka, i-ʸuna al-yaqūta[1]. Qāla (dišo). I-ʸešᵏribiʸō a el Dzū-l-qarneini : A kuʷantō depuʷeš, lo kaš mandado a mī, i maš moneštado, i maš dado a-ntender ; enpero aš lo mandado a mī menošpᵉreçiʸando mī afer, i pᵒrobando mi šešō, i yō dekᵃlarare a tū lo kaš mandado a mī kon ello [2] ; akello ye ke la piʸedra pᵉreçiʸōša šu dekᵃlaraçiʸon eš açōteš de tormentō ko me a mandado Allāh kōn ello a bošotroš, porke oš de a taštar-o por šu lombᵉre, i šiʸa šobre bošotroš šennor. A kuʷanto la juʷeka, yō e ešperança en ke pᵉlege Allāh a mī el šennoriʸō de la tiʸerra ṭoda kōmō lapᵉlegamiʸentō [3] dakešta juʷeka. A kuʷantō lal-yaqūta, yō tengō ešperança de Allāh en ke rrešpᵃlandeçka mi fechō aši komō rrešpᵃlandeçe lal-yaqūta. A kuʷantō la kaša de orō, yō tenyō ešperança en Allāh en ke šiʸan tuš tᵉrešōroš miʸōš. A kuʷantō loš gᵃranoš (f. 55) de alegriʸa, eš ke me hazeyš a šaber ke tūš weštеš šon šenbᵃlante de loš gᵃranōš dalegriʸa ; i, por mi bida, ya šon ašī ; enpero nō a biʸen en elloš niʸa šufriʸençiʸa a elloš šobre la peleya, i ya e mandado a tū kon tenallaš de moštançiʸa, para ke šepaš ke miš weštеš nō šōn šenbᵃlante de tuš weštеš. Dešpuʷeš a-Dzū-l-qarneini tomō un punnadō dakelloš gᵃranōš dalegriʸa, i lançōla en šu boka, i maškōla maçkamiʸentō muy fuʷerte ; dešpuʷeš dišō : Yō tengo ešperança de Allāh en ke me dara a bençer kon laš weštеš de Fāriç, i loš molere ašī kōmō muʷelgo loš gᵃranoš dalegriʸa, ke tantōš šon, i tan menūdoš, i tan bᵃlandoš ; i ya Allāh mayūdara šobrelloš. Qāla (dišso). Kuʷando ubō akabado dešᵏebir laš kartaš, dišō a loš mešajeroš de Fāriç : Lebantadbōš i tomad la kašša akella ke benište kon ella, i idbōš a el, i dadle miš kartaš (f. 55v) akeštaš. I lebantarōnše i kišiʸeron agᵃraçiʸarše da-Dzu-l-qarneini, i-ʸaçajdarōn a el, i šaliʸeronše, i fuʷerōn a šu rrey Dariʸūš, i hiziʸeronle a šaber kon lo ke abiʸan bišto da-Dzū-l-qarneini i de šuš weštеš, i lo kabiʸan bištō de šu šešō, i lo keˡleš abiʸa[1] dicho a elloš de laš palabraš, i lō ke abiʸa hechō kon elloš, i lo ke abiʸa hechō kon loš gᵃranoš dalegriʸa.

Ṣūratu la figūra DZĪ-L-QARNEINI YUKALLIMU ke habla RUÇULA [2] kon loš mešajeroš DĀRIYŪŠ de Dariʸūš WA HUWA i-ʸel JĀLIÇUN eštendidō [3] AR-RIJLI el piʸe L-AIMANI dereytō.

Qāla (dišo), I-ʸenšannoše Dariʸūš šanna muy fuʷert, i tomō de la moštançiʸa una arpada dakella ke abiʸa mandado a el Dzū-l-qarneini, i lançola en šu bōka i dišō : Tᵒrobo [4] laš weštеš de Dzū-l-qarneini kaliʸenteš, muy feyaš, enperō yō parare miʸentᵉreš en šu fecho. Qāla (dišo) (f. 56). Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini paro miʸentᵉreš en allegar, i-ʸallegō šuš weštеš, i šaliʸō kišiʸendo pelear kon el rrey de Fāriç, Dāriʸūš, i oyō konel Dāriʸūš i-ʸallego šuš weštеš, i šaliʸo a el a [1] rreçebirlō. Kuʷando šenkontᵃrarōn pelearōn peleyā muy fuʷerte šīʸete diʸaš, i perdiʸoše delloš jenteš muchaš de dambaš laš parteš. Dešpuʷeš [2] fuʷe bençido Diriʸūš, i tornoše a šū tiʸerra. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini mando kon loš muʷertoš de šūš konpannaš, i de laš konpannaš de Dāriʸūš, i šoterrolōš a ṭodoš. Depuʷeš mudoše Dzū-l-qarneini delloš a çibdadeš muchaš ke laš konkištō, i-ʸadebdō šobrellōš ešpᵉleyteš, i tomō delloš algoš muchoš, i hizo biʸen a šuš weštеš, i hizolōš pagadōš. Depuʷeš mudoše dellaš a una tiʸerra ke le diçen a ella Kabe; kon ella çibdadeš muchaš; i-ʸobedeçiʸeronlō, i hiciʸerōn (f. 56 v) konpošiçiʸōn šobre çiʸertōš ešpᵉleytes, i-ʸapᵉlegarōn a el algoš muchoš, i diʸerōn lende. Depuʷeš mudoše della a una tiʸerra ke še llama Qablēn Addaʿmūn, ke laš pᵒropiʸedadeš šiʸete akellaš ke finkan en ella a loš šennaleš de la çençiʸa; i konkištōla, i-ʸadebdō šobrellōš loš ešpᵉleyteš. Depuʷeš fuʷeše della a una çibdad ke še llama Qorōmā, i eš de loš mojoneš de la tiʸerra rromana, i-ʸa otra çibdad ke še llama Aqlabiʸa. I kuʷando llegō a loš de la çibdad el benimiʸento [1] da-Dzū-l-qarneini i de šuš konpannaš, çarrarōn laš puʷertaš; i mando Dzū-l-qarneini a šuš konpannaš en ke diʸešen a fuʷegō a la çibdad, i-ʸallegarōn lenna. Kuʷando biʸerōn loš de la çibdad lo ke keriʸa haçer kon elloš, dišširōn : Ke nošotroš nō emoš çarradō a nuʷeštᵃraš puʷertaš por miʸedo de tū, ni por aborreçimiʸentō en tū, enpero emōšlaš çarrado por miʸedo de Dāriʸūš en ke dišše še (f. 57) a nōšotrōš; obriʸenteš

laš puʷertaš ad a-Dzū-l-qarneini i hiçištelō entᵃrar en buʷeštᵃra billa, i-ʸeštᵘruirnōš-iʸa [1]. I dīšo a elloš Dzū-l-qarneini : Obrid laš puʷertaš de buʷeštᵃra çibdad, ke yō no dentᵃrare en ella dakiʸa ke me ayūde Allāh taʿālā ; a mī šū tiʸerra i tiʸerra de otro šiʸeneš del ; nō ayaç miʸedo ke ya šabeyš mi fe a kiʸen la pᵒrometō ; i-ʸa mī a dado Allāh la bençita i la šennoriʸa šobrelloš, i pūšō šū rišmō en miš manōš. Dišō. I-ʸōbriʸerōn laš puʷertaš, i šaliʸeron kon šuš merkaderiʸaš a šuš weštеš, i nō kišō entᵃrar, i kunpᵘliʸō a elloš la fe. Depuʷeš mudōše a una çibdad ke še llama Abraçaṭuç wa Naçtūryān ; akeštaš çibdadeš ṭōdas de laš tiʸerraš de Fāriç. I hallarōn laš konpannaš da-Dzūl-l-qarneini fanbᵉre muy fuʷerte i fuʷe malō lur kuidar. I dīšo a elloš Dzū-l-qarneini : Yā ǰenteš, komed buʷeštᵒrōš kaballōš, (f. 57 v) ke buʷeštᵃraš pᵉrešonaš šon mejor ke buʷeštᵒrōš kaballoš. Dīšō. I komiʸerōn šūš kaballōš [1] šinō pōkoš, i hallarōn ad akellō kᵉrebantō muy fuʷerte en šuš pᵉrešonaš. I dīšo a ellōš : Yo konoçkō lo ka entᵃrado šobre bošotroš de buʷeštᵒroš kaballōš, i, por mi bida, še finkabōš ašī eštᵘruiremoš a kuʷantōš šōn çaga nōšotroš. Depuʷeš mudōše a una cibdad ke še llama Fawāriç, i konkištola, i tᵒrōbō en ella bibanda mucha i kaballōš muchoš ; i šakō loš kaballoš, i partiʸōloš entᵉrelloš. Depuʷeš mudōše a una çibdad ke še llama Qandaṭūc, i tᵒrōbō en ella un adebinō [2] en ūna ṭōrre ; i demandole ke šeriʸa de šu fechō. Dijole el adebinō : Yō no te hare a šaber kon ellō. Dišo a el Dzū-l-qarneini : Por Allāh ši no me haçer a šaber por lo ke yō te demandare por ellō, (f. 58) yo kemare akešta ṭōrre, i yo tirare šuš afeytamentōš, i šuš beštimentaš. I rrehūšō en hazerle a šaber, i mando Dzū-l-qarneini kon derrokar la tōrre ; i-ʸōbiʸerōn [1] del una bōz komō boz de ombᵉre : No hagaš, yā Dzā-l-qarneini, ke tū hechō i tū afer aun še demoštᵃrara šobre tōdoš loš de la tiʸerra, i hinkara tū lonbᵃramiʸentō dakiʸa el diʸa de la fīn. Kuʷando oyō Dzū-l-qarneini akellō, mando kon dešar el derrōkar la tōrre, i tornō lo ke tomō del.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI YANẒURU ke wardaba ILĀ-L-HAIKALI a la ṭōrre WA YUKALLIMU i hablaba AŠ-ŠAKHÇA a la pᵉrešona

ELLEDZĪ akel YATAKALLAMU ke hablaba FĪHI a el WA HWA[2] i-ʸel DĀKHILUHU dentᵒro MUṢAUWWARUN fegurado FĪHI en el.

Depuʷeš mudoše Dzū-l-qarneini a una çibdad ke le diçen a ella Alyāç. Kuʷando llegō a loš de la çibdad el benimi (f. 58 v) ʸentō de Dzūl-l-qarneini a elloš, çarrarōn laš puʷertaš de la çibdad; depuʷeš pūyarōn šobre la mūralla i llamarōn: Yā Dzā-l-qarneini, biʸen a peleyar o mūdate de nuʷeštᵃra çibdad. Kuʷando oyō Dzū-l-qarneini el dicho, rriʸoše i dīšō: Aun lo šabᵉreyš. Depuʷeš mando a šuš weštes en ke çerkašen la cibdad. Depuʷeš mando a loš ballešterōš en ke lançašen kon ellaš[1] para ke derrō-kašen la çibdad. I kuʷando biʸerōn loš de la çibdad akello, obriʸ-erōn laš puʷertaš de la çibdad, i šaliʸerōn a el kon la obedençiʸa. Qāla (dišō). Kuʷando šūpō akellō el rrey Dāriʸūš, i era akella çibdad warda a el i-ʸa šuš weštes, binō ad a-Dzū-l-qarneini kon konpannaš muchaš ke nō laš podriʸan abarkar šinō Allāh taʿālā, i-ʸenkontᵃraronše loš kaballoš i loš onbᵉreš kon loš ombᵉreš, i rrōdeo la gerra entᵉrellōš, i šençendiʸō,- i fuʷe muy gᵃrande (f. 59) la peleya dentranbaš laš parteš, i no še oiʸa šinō el herimiʸentō del fiʸerro en el fiʸerro en ṭōdo el diʸa; i fuʷe bençido Dāriʸūš depuʷeš ke fuʷe muʷerto de šuš konpannaš jenteš muchaš, dakiʸa ke kuydaron ke še afinariʸan dakiʸa el çagero delloš, i laš konpannaš da-Dzū-l-qarneini ke pošediʸan laš ganançiʸaš. I ya šabiʸa ešpantado ešpantō muy fuʷerte, i-ʸera bençidō i še tor-naba bençidō, i nō šupō Dzū-l-qarneini kuʷal kaminō abiʸa tomadō el i loš ke iban kon el; i kᵃlamō Dzū-l-qarneini en šuš konpannaš: Dešad laš ganançiʸaš dakiʸa ke oš torneyš, kelloš šon de bošotrōš, i demandad buʷeštᵒrōš enemigōš allī dokiʸere ke šeran. Dijerōn. I peršigiʸerōnloš dakiʸa ke dentᵒro la noche, i-ʸešpartiʸološ laškuridad de la noche, i šanō Allāh el koraçōn da-Dzū-l-qarneini i de šuš konpannaš dellōš. I fuyō Dāriʸuš dakiʸa ke a (f. 59v) kaiçiʸō a un rriʸō muy gᵃrande ke era šše1ada šu agwa, i-ʸentᵒrō en el, i-ʸel ke nō lo koniçiʸō, i šalbō en konpan-naš pōkaš, i perdiʸerōnše šuš konpannaš en akella jelada. Kuʷando amaniçiʸō Allah kon la mannana, wardō Dzū-l-qarneini ad akel

rriʸō, i tᵉrōbō de laš konpannaš de Dāriʸuš jenteš muchaš ke šabiʸan fundido, i mando Dzū-l-qarneini kon šakarloš ; i šakarōnloš, i llamōloš Dzū-l-qarneini a la kᵉreyençiʸa, i hiziʸerōnše muçlimeš, i fuʷerōn buʷenoš muçlimeš. I tornōše Dzū-l-qarneini i šuš konpannaš a laš ganançiʸaš, i tomarōn šuš ganançiʸaš. I Dāriʸūš llego a šu çibdad, i-ʸentᵉro en la kaša de šū šennoriʸa i-ʸel perdido, ke ya abiʸa perdido šuš weštes : i binole de miʸen lo ke era en el del parellamen, i de laš konpannaš, i de la fuʷerça, i del šennoriʸō, i šušpirō, i-ʸubyo gᵃrande oriʸença, i dišo en šī mešmō : Nō beyō ke puʷeda (f. 60) eštorçer de la muʷerte šinō ke haga kuʷalke kautela šobre Dzī-l-qarneini, i-ʸatorge a el kon el šennōriʸō en loš diʸaš akelloš ke la dado Allāh, kel eš onrrado, kumpʲlido. Qāla (dišō). I-ʸeškʲribiʸō Dāriʸūš [1] : Al šennor de loš rreyeš a-Dzū-l-qarneini de part de šū šerbidōr Dāriʸūš : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, ke Allāh ya ta dado la bençita i la šennoriʸa šobre loš rreyeš tōdoš de loš de la tiʸerra, feš gᵃraçiʸa šobre mī por tū bondad, i ten piʸadad a kiʸen atorga a tū kon el šennoriʸō, i te oye a tū, i te obedeçe ; para miʸentᵉreš en mī fecho, e finke mi [2] muller, i mi fillō, i mi rmana, i mi madre, i manda šegurança i-ʸomenaje dakiʸa ke me beraš parado šobrellō [3] ; i-yo abrire a tū miš alçadōš i miš tᵃrašōrōš, i lo ke allegarōn loš miʸōš antipašadōš de mī, i-ʸayūdarte šobre tuš enemigoš (f. 60v) Qāla. Kuʷando pᵉlegō la karta de Dāriʸūš ad a-Dzū-l-qarneini, apᵉlego šuš konpannaš e laudo ad Allāh taʿālā [1].

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI YUKALLIMU ke habla RUÇULA [2] a loš menšajeroš DĀRIʸŪŠ AL-MALIK el rrey.

Qāla (dišo) a šuš konpannaš : Ke Dāriʸūš a škʲribto a mī kon la obedençiʸa, i-ʸa atorgado kon el šennoriʸō, i ke abrira a mī šuš tᵉrešōrōš. I dišō : Yō kiʸerō rrešponderle a lo ke demanda, i tornarle a el lo ke le pᵉrešō del, i-ʸen ke leše šu mūller, i šū fillō, i šū ermana, i šū madre šobre lo ke yeran šobrel. I-ʸera çiʸertō šobre Dāriʸūš en ke demōštᵃraše a el kon akešta mešajeriʸa anteš ke peleyaše kon el [3]. I fizōle konpōšiçiʸōn a-Dzū-l-qarneini ; depuʷeš mando a šuš konpannaš kon šoterrar loš muʷertōš de šuš konpannaš i

laš konpannaš de Dāriʸūš. (f. 61). Dīšō. Depuʷeš Dāriʸūš eškⁱribyō a Liʸōn, rrey del Hinde[1] : A kuʷantō depuʷeš, ke yō me šuštⁱribō šobre tū, rruʷegando a tū la ora ke še a apokeçido mi biʸen, i še apokeçido mi jente, i še a enfᵃlakeçido mi šennoriʸa, i-ʸeštado bençido ; ayūdeme kon tū wešt ka-Dzū-l-qarneini ya ma bençido, i-ʸa eštᵘrṛūido miš weštеš, i loš afinado. Akude šobre mī kon tuš weštеš, i ayūdame šobrel, i yō hare mucho biʸen a ellōš kon mī algo i kon mī onrra, i dare a elloš laš donaçiʸoneš nobleš kuʷando me bernan ; ši yō biʸençō a-Dzū-l-qarneini, enbiʸare a tū kon la mitat de lo ka enta el, in-šā-allāh. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini pᵉlegole laš nuʷebaš de la karta akella ke mando Dāriʸūš al rrey del Hinde ; eškⁱribyō a el Dzū-l-qarneini : Ši tū mandaš a Dāriʸūš tuš weštеš i le ayūdaš, yo ire a tū kon miš weštеš i te eštᵘrūire. (f. 61v) Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini kabalgo i fuʷeše a demandar a Dāriʸūš. Kuʷando llegō a Dāriʸuš ka-Dzū-l-qarneini lo demandaba, šalliʸō kon šuš weštеš para enkontᵃrarše kon el. Kuʷando beyerōn laš konpannaš de Dariʸūš ad a-Dzū-l-qarneini i kel loš akošigiriʸa, tornarōnše a lur rrey Dāriʸūš para matarlō, i beyeše[1] la muʷert ; i kuʷando biʸō akello Dzū-l-qarneini fuʷeše a elloš, manō adebantado a el[2], i biʸōloš a Dzū-l-qarneini, i-ʸakuydo en ir a elloš, i-ʸakošigiʸōloš, i ya labiʸan lançado en la tiʸerra muʷertō. I-ʸakošigiʸōlo a-Dzū-l-qarneini kon lalma en el, i tomōlō, i pūšō šu kabeça šobre šu piʸerna ; i-ʸera a Dzū-l-qarneini de gᵃran piʸadad, de fuʷert arraḥma, i maçḥō šū kara, i dīšo a el : Še tū te lebantaš de tū yazilla akešta, tornarte a tū rrišmō i tuš billaš, i tornare a tū lo ke yō e pᵉrešō de tū, i fare biʸen a tū i nō dare (f. 62) a perder a tū ninguna kōša ; fešme a šaber kiʸen te a muʷertō, i yō jūro billāhi ke ši tū muʷereš yo demandare tu šangᵉre, aunke fuʷeše enta lo maš amado de laš jenteš enta mī, i lo matare por tū. Kuʷando oyō Dāriʸūš la palabra da-Dzū-l-qarneini lloro lloro muy fuʷert, i lloro kon el Dzū-l-qarneini. Depuʷeš tomō Dāriʸūš la manō da-Dzū-l-qarneini, i pušola šobre šuš pechōš, i-ʸel ke lloraba, i dīšō a el : Yā Dzū-l-qarneini, no alçeš tu pešōna maš

ke nō debe; ke nō eš buʷenō en ke akošigaš el fechō todo, i pᵉlegeš del rrišmo lo kaš pᵉlegado; i bengate imiʸen a lo ke tiʸeneš de tornar a ello; komō šakabō depuʷeš ke yera [1] en ello de la šennoriʸa iʸen el rrišmō lo ke no abiʸa a nengunō de nengunō de loš rreyeš del mundo šenblan dellō, i loš rreyeš del mundo ṭodoš eran ke teniʸan miʸedo; para miʸentᵉreš komō yō šo el diʸa de oy lançado en (f. 62v) la tiʸerra, muʷerto, abiltado. Depuʷeš dišō: Yā Dzū-l-qarneini, ši yō muʷerō, šeaš tū akel ke tenpareš de šoterrarme [1], i kaštigote kon mi mujer, i miš konpannaš loš de Fāriç; konpannaš muy fuʷerteš i de gᵃrande onōr; onrraloš, iʸašiʸenta mi madre en el lugar de tu madre, i me ermana en el lugar de tu rmana, i mi mujer en lugar de tu rmana, i mi fija Rrašīqa yō te kašo kon ella, kella eš la maš amada de laš jenteš enta mī. Dišō depuʷeš, ka-Dzū-l-qarneini no tira šū manō de šuš pechoš dakiʸa ke muriʸō. Depuʷeš mando kon mortašarlō, i fuʷe mortašadō en rropaš de rrey, teçidaš kon oro. Depuʷeš kᵃlamō el kᵃlamador da-Dzū-l-qarneini en laš weštеš de Fāriç en ke fuʷešen deyūšō de loš kandoš [2] de Dāriʸūš, iʸa šu manō derecha, iʸa šu mano eçkerra, i delant del, i çaga del, dakiʸa ke llegaron a šu fuʷeša, (f. 63) i Dzū-l-qarneini kon elloš; i šoterrolō Dzū-l-qarneini, i lloro šobrel llōro muy fuʷert [1]. Kuʷando biʸerōn laš weštеš de Fāriç el llōramiʸentō da-Dzū-l-qarneini i šū tⁱrišteça šobrel, agᵃradeçiʸeronšelō, i loarōnlō, i oyerōn a el, iʸōbedeçiʸeronlō por lo ke biʸeron de šū piʸadad, i de šu ar-raḥma, iʸel kumpⁱlimiʸentō de šū fe. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini ešᵏribyō a laš tiʸerraš de Fāriç todaš, dišširʸendo: B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš: Del rrey a-Dzū-l-qarneini a loš de laš çibdadeš de Fāriç ṭodaš. A kuʷanto depuʷeš, ke yō šoyš kobdiçiʸōšō šobre adōbar iʸendereçar a bošotroš, pešarōšō a haçerboš nengun dannō, i ya me a dado a bençir Allāh kon bošotrōš, i me a demoštᵃrado šobre bōšotrōš, i me a ayudado, iʸoš a turbado; i ya šoyš bošotroš jenteš (f. 63v) de gᵃran fuʷerça, i de buʷen konšeššō, i de buʷen rrešwarte; i yō, še kerra Allāh, šere a bōšotroš šenbᵃlante

de lo ke era Dāriyūš, še oīš, i-yobedeçeyš, i pagayš la obedençiya i la berdad akella ke pūšō Allāh a mī šobre bošotroš ; i yō no boš forçare būweštra kiriyança ; kiyen kiyere kereya, i kiyen kiyere eškerea ; i-ya bōšotrōš šiya buweštoroš algoš çeptō la palata i el oro ; apelegadlō a mī i mandadlo a mī, para ke mantenga kon ellō kuwentra buweštoroš enemigoš, i lo špiyenda šobre laš weštеš de bōšotrōš, i bōšotrōš šoyš enta mī šenbalan ke yeraš enta Dāriyūš i maš adelante, i nō šakare nengūnō de šu billa. Apelegad a mī el oro i la palata, para ešpenderlō šobre buweštorōš enemigōš ; i kiyen nō a a el de bōšotroš kaballō, yo lende dare (f. 64) i fare biyen a el. Oid mi dichō i-yobedeçed mi fechō, i no a poder ni fuwerça šino kon Allāh, el garan, marabillošō. Depuweš a-Dzū-l-qarneini allegō šuš weštеš i laš weštеš de Fāriç, i dišō a elloš : Yā jenteš kello ye ke konbiyene, i lo beyō deretaje šobre mī en kengarandeye el deretaje de laš konpannaš akellaš ke matarōn a Dāriyūš, i-yenšalçe lūreš i garadoš i lureš eštadoš, porke mataron a Dāriyūš kobdiçiya dellōš šobre nuweštra konpanniya, i por kobdiçiya en nuweštra onrra, i por onrrar nuweštoro šennoriyō. Kuwando oyerōn akellō laš weštеš de Fāriç, dekamiyošeleš šuš kolōreš, i-yūbiyerōn ešpantō a Dzū-l-qarneini, i-yūbiyerōn miyedo a šū šanna, i wardo partida dellōš a partida, i fuweron çiyertōš ka-Dzū-l-qarneini loš keriya engannar dakiya ke šupiyeše lo ke teniyan en (f° 64v) šuš boluntadeš. Kuwando oyerōn akello del ubiyeron miyedo. Dīšo a-Dzū-l-qarneini : Yā jenteš, no ayaš miyedo de mī traiçiyon ; nūnka ni fare mal a bōšotrōš, ke yō kiyerō konoçer kiyen šon loš ke matarōn a Dāriyuš, porke enšalçe šū garada, i-yonrre šū afer, i taga kon el lo kel perteneçe, rrōmanō šiya o de loš de Fāriç ; ke yō jūro billāhi, ke yo lebantare šū matador lebantamiyentō ke no še lebantara nengunō de šobrel ni šenbalan del. Kuwando oyerōn loš matadoreš de Dāriyūš, biniyeron ad a-Dzū-l-qarneini i dijeronle : Nōš lo matemōš, yā rrey. Dišō a elloš : Bošotroš lebantaç akellō ; dezid la berdad. Dišširyerōn : Nōš lo matemoš berdaderamente. I mando perenderloš, i fuweron perešōš ; i mando ke fuwešen ligadoš, i fuwerōn ligadōš ; i kuwando

biʸerōn (f. 65) akellō, dijeron : Yā rrey, nō eš tū akel ke jureš ke lebantariʸaš nuʷeštᵃraš gᵃradaš i nōš onrrariʸaš ? Dišō a elloš : Lebantarboš-e en la forka i fare kon bošotroš lo ke mereçeyš ; akeštō eš lo ke oš perteneçe a bōšotroš en ke boš ahorke ; i ši oš deššaše hariʸadeš tᵃraiçiʸon a otro, ašī komō fazišteyš tᵃraiçiʸōn a būʷeštᵒro šennor Dāriʸūš ; fakeštō eš walardon a kiʸen faze falšiʸa, ke šiʸa enforkado i šiʸa muʷertō. I mando kon elloš, i fuʷerōn lebantadoš en la forka, i fuʷerōn degolladōš šobre la tuʷeša de Dāriʸuš. Depuʷeš llamō el llamador da-Dzū-l-qarneini : Yā konpannaš de laš weštešᵗ de Fāriç, šošegad i no tengayš miʸedo, i parad miʸentᵉreš ke eš el walardon del tᵃraydōr. I kᵉreçiʸerōn lur amoriʸō dellōš (f. 65v) a el, i marabillarōnše del ɪ-ʸagᵃradeçiʸerōnšelō. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini ešᵏribyoᵗ a la madre de Dāriʸūš una karta : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. Da-Dzū-l-qarneini, el rrey, a Zarājīb², madre de Dāriʸuš. A kuʷantō depuʷeš, noš demandemōš a Dāriʸūš porke³ era kontaštan a nōšotroš kuʷando noš diʸō Allāh la bençida kon el i kōšigilō i ya le abiʸan hecho tᵃraiçiʸōn šuš konpannaš, i le abiʸan muʷertō ; i-ʸakōšigilō el alma en el, i-ʸešpanteme šobrel ešpantō muy fuʷerte, i-ʸel kaštigome kon šū madre, i šu rmana, i loš šuyōš, i mandome en ke me kašaše kon šū hija. Kuʷando ubō deštinado kon akellō tōdo šaliʸō šū alma, i nō imentō otro šiʸeneš dakellō. Depuʷeš yō pare miʸentᵉreš en bannarlō, i-ʸen šōterrarlō, i warde en kiʸen lo mata, i fiz kautela šobrellōš, i tomelōš, i-ʸahorkelōš, (f. 66) i degōlleloš šobre šu fuʷeša ; šobre bōšotrōš šiʸa kon šufᶠrir, i yō boš dešare en buʷeštᵃraš billaš i dešare a bōšotrōš buʷeštᵒroš algōš. I ya šō kašado kon Rrašiqa ; haçe biʸen en ella, aparejadla kon lo ke šiʸa buʷenōᵗ a ella, i benī kon ella a mī. Depuʷeš la madre de Dāriʸūš, kuʷando llegō la karta da-Dzū-l-qarneini, fizole rrešpuʷešta : Ad a-Dzū-l-qarneini, el rrey, de Zarājīb, madre de Dāriʸūš. A kuʷantō depuʷeš, yō demando ad Allāh, akel ka bašado la kōrona de mi hijo i ta lebantado, i ta dado el rreišmo i la bençita šobrel i šobre otro šiʸeneš del, en ke te kᵉreçka en bençimiʸentō, i-ʸen šennoriʸa, i lo kaš fechō por tū

bondad i por tu jentileza. Ponga bendiçiʸon Allāh a tū en lō ke te a dado i de ṭōda eškibeza te warde. Depuʷeš nōšotrōš konešemōš tu bōndad, iʸel kunpⁱlīmiʸentō de tū fe, el onrrado de tū fechō, i nōš ya te ašen (f. 66v) tamōš en el lugar de DārīʸūŠ, i maš enšalçado; i nōš eškⁱribimōš a laš billaš de Fāriç kon oir iʸōbedeçer a tū. A kuʷantō Rrašīqa, te manda a šalūdar i loa ad Allāh, šobre lo ka ordenado a ella de tū, la ora ke yeš pagado della para tu; i yō e škⁱribtō [1] a laš tiʸerraš de Fāriç kon šū kašamiʸento della kon tu, i kon el biʸenfechō ke tū aš fechō kon šū padre, en ke hagan [2] ermōša obedençiʸa a tū, i-ʸen ke te ašiʸenten en el lugar de DārīʸūŠ en ṭōdoš tuš fechōš. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini eškⁱribyō a Naqīdi, [3] šū madre, hiçiʸendole a šaber kon el fechō de DārīʸūŠ, i lo ke abiʸa fecho Allāh taʿālā a el de la onrra, i fizole a šaber kon el kašamiʸentō de Rrašīqa, hija de DārīʸūŠ. Depuʷeš eškⁱribyō a šū mujer Rrašīqa [4]: B-içmi-llāhi-r-rahmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, yō e škⁱribtō a tū madre kon tū fechō en ke tenbiʸe kon parellamen (f. 67) de šenbᵃlante de tū, akello ke miʸa pᵉlegado por tū de la bondad i del šešō; aparellate i tōma lo ke šiʸa buʷenō para tu, i biʸen a mī šobre la gᵃraçiʸa de Allāh taʿālā. Dišō. Kuʷando llegō la karta da-Dzū-l-qarneini a šu mujer Rrašīqa, wardo lo ke era buʷenō iʸabiʸa menešter, i tomolō, i binō a el, iʸentōro kon ella.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI WA HUWA iʸel QAD DAKHALA [1] kentᵃraba BINTI [2] kon la hija L-MALIKI del rrey DārīʸūŠ WA HUMĀ iʸellōš FI-Ç-ÇARĪRI en el leytō TAḤTA deyūšō L-KILLATI [3].

Dišo el rrekontador del al-ḥadīṯ: Akī še akabado el rrekontamiʸento de DārīʸūŠ, rrey de Fāriç, kon a Dzū-l-qarneini. Qāla (dišō). Depuʷeš LiʸōN, rrey del Hindi, enbiʸa ayūda a DārīʸūŠ: kuʷando fuʷe en partida del kaminō, pᵉlega a el el perdimiʸentō de DārīʸūŠ, i tornoše ad al-Hindi. Kuʷando pᵉlego a (f. 67v) Dzū-l-qarneini akellō, eškⁱribyō a el: Da-Dzū-l-qarneini al rrey del Hindi: B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, ke Allāh me a alçado, iʸōš a abašado; i ma onrrado, iʸōš a abiltado; i ma ayudado, i bōš a turbado por šu potençiʸa. I yō e wardado

a tū, yā Liʸōn, ašī komō e wardado mi pᵉrešona ; wardate en ke me lançe Allāh šobre tū ; ši nō, eštᵘrūirte i-ʸa tuš weštеš, i derramare tu šangᵉre, i rrobare a loš tūyōš, i-ʸa tūš fillōš, i-ʸešpartire tū apᵉlegado, i-ʸenšennōrie [1] tū rrišmō, ašī komo e hecho kon Dārⁱʸūš i-ʸōtᵒrō šiʸenes del. Para miʸentᵉreš a tū pᵉrešona, ke yō ya e pᵉrešō laš tiʸerraš de Fāriç ṭōdaš, e² laš enšennoriʸado, akellaš ke šon maš ke tū tiʸerra i maš en fuʷerça ke tū , šiʸe a mī obadeçiʸen, oyiʸen a mi ditō, obadeçyen a mi fechō ; i-ʸadebanta la obedençiʸa anteš (f. 68) ke te piʸerdaš [1] ; ši nō, rrepentirtaš i nō te apᵒrobejara la rrepentinçiʸa, i yō juro billāhi ke ši nō oyeš mi dichō, i-ʸōbedeçeš mi fechō, yō te gerreare kon weštеš ke no še iguʷala kon ellaš nengunō i šon weštеš de Allāh, ke no šon torbadaš ni puʷeden šobrellaš ningunō. Kōnoçe tū pᵉrešōna, i konōçe miš weštеš, i lo ke me a dado Allāh taᶜālā, i nō digaš komō lo obedeçere i-ʸatorgare a el kon la šennoriʸa; i yō rrey de loš rreyeš del mundo ; ke nō puʷede eštar menōš de perderte, i de eštᵘruirte, i ya te dešengannō ; ni-ʸa fuʷerça ni poder šinō kon Allāh, el gᵃran, marabillōšō. Qālā (dišō). I rrešpondiʸole Liʸōn, rrey del Hindi, i-ʸešk[i]ribyō : Ad a-Dzū-l-qarneini del rrey del Hindi. A kuʷantō depuʷeš, ya ma pᵉlegado tu karta kon tū mešajero, i-ʸentendido lo kaš lonbᵃrado en ellō, i lo ke kiʸeš de pagar la obedençiʸa a tū, i-ʸatōrgar kon al-içlām ; i tū kiʸeš gerrearme i-ʸešme (f. 68v) dᵃrarme, i šabeš tū la fortaleza de nuʷeštᵃra fuʷerça i nuʷeštᵒro eštabliamiʸento en nuʷeštᵃraš billaš ; i ši tū aš bençido a Dārⁱʸūš, i-ʸaš enšennoriʸado tiʸerraš de Fāriç ṭōdaš, i kuydaš ke akellō nōš ešpanta o entᵃra en nuʷeštᵒroš qorazoneš dellō nengūna kōša ; i ya me binō la karta de Dārⁱʸūš, i me fizo a šaber kel keriʸa gerrearte i demandar a mī ayuda, i me rruʷegō a mī ke le ayūdaše, i ši por abentūra el nō še ubiʸeše perdido dakiʸa ke ubiʸeše llegado a el mī ayūda i miš weštеš, abriʸante eštᵘruido i-ʸa tūš weštеš ; i ši nō por šuš konpannaš ke·l hiçiʸerōn falšiʸa, i lo matarōn, nō abriʸaš podido šobrel. No te engannen tūš weštеš, ni te šūšᵗribeš šobrellōš, i tornate a tu tiʸerra, i finka en ella, i nō demandeš otro šiʸeneš

del; ši nō, perderte aš, i yō ire šobre tū kon miš weštеš, i miš liʸōneš, (f. 69) i miš al-fileš, i miš fiʸeraš, i-ʸeštᵘruirte i-ʸa tūš weštеš; ke tu ereš mançebō de poka edad šīʸeneš de konoçer kon la gerra, ke ya aš alçado tū pᵉrešōna maš ke no debe, i te a engannado el mundo, i te a pᵃlazido enšennorear tiʸerraš de Fāriç; rretiʸen tū pᵉrešōna, i-ʸašiʸentate en tu tiʸerra. Qāla (dišō). Kuʷando ubō leido Dzū-l-qarneini la karta de Liʸōn, rrey del Hindi, apᵉlegō šuš konpannaš darrededōr del, i dīšoleš a elloš: Kiʸero ir a tiʸerraš del Hindi; pᵉrended šobre bōšotrōš billāhi, ayūdarbōš-a; i dad delišençiʸa de ir, ke Allāh taʿālā ya ma dado akel i ma dado layūda i la bençita. I fuʷe dakiʸa ke llegō a tiʸerraš baštaš de tiʸerra del Hindi, ke abiʸa en ella rriʸōš i fᵘrūtaš, i pᵃlaziʸoleš, i-ʸašentarōnše en ella. Depuʷeš el biʸō de šuš konpannaš eškibamiʸentō en pᵉlegar ad al-Hindi, i-ʸera ke nō še eškondiʸa (f. 69v) šobrel nenguna koša de šuš konpannaš en llūr kirimiʸento, i-ʸen lur eškibamiʸentō; i-ʸera ke no šenkᵘrūbiʸa dellōš nenguna kōša keˑl biniʸeše. Dišō a ellōš: Yā jenteš, kizaṷ lo ka eškⁱribtō kon ellō Liʸōn a mī boš ešpanta; tan mala para bōšotrōš: noš biʸene de miʸen lo ke era de laš weštеš de Dāriʸūš i laš tiʸerraš de Fāriç ṭōdaš, i eran ke abiʸan miʸedo, i hiçiʸerōn tᵃratō por fuʷerteš ke fuʷešen; ya noš a dado bençir Allāh kon el i kon šuš weštеš, lōš eštᵘruimōš, i-ʸenšennōriʸemōš šū tiʸerra, i šuš billaš; no bōš ešpante rrey de loš rreyeš del mundo ṭōdo, ke Allāh taʿālā ya ma lançado i me a pᵒrōmetido kon layūda šobrellōš, i la bençita kon elloš, allī dokiʸere ke šeran en el šol šaliʸent de la tiʸerra i-ʸen šol poniʸente, aunke ṭōdoš šapᵉlegašen a mī i rrodeyašen (f. 70) derredōr de mī, bençerloš-iʸa i-ʸenšennōriʸarlōš-iʸa, porke Allāh taʿālā me a pᵒrōmetido kon akellō, i-ʸel nō tᵉrešpaša šū pᵒrōmeša; nō šiʸa en būʷeštᵃraš pᵉrešonaš [1] de nenguno šobre la kara de la tiʸerra ṭōdo nenguna koša. Ayūdadbōš kon Allāh taʿālā i šuštⁱribadboš šobrel; darbōš a ber de šuš marabillaš, i de šū potençiʸa lo ke abreç pᵃlazer el diʸa del judiçyo; nō aᵃ nengūnō dellōš ke meškuʷençe, ke nō ponga Allāh en šuš korazoneš ešpantō Qāla (dišō). Kuʷando oyerōn šuš palabraš šōšegaronše,

i fu^{w}e bu^{w}enō lureš p^{e}rešōnaš, i šošegaron šūš kōraçoneš, i-^{y}akuytaronše en ir allī dō leš mando. Depu^{w}eš a-Dzū-l-qarneini, eški^{i}ribyō a Li^{y}ōn, rrey del Hindi[3] : Da-Dzū-l-qarneini, rrey de loš rreyeš. B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A ku^{w}antō depu^{w}eš, ke tū aš eški^{i}ribtō a mī, i façešme a šaber ke mi fechō (f. 70v) enta tū ye muy li^{y}eu[1], i ke tū bernaš a mī kon tūš fi^{y}eraš, i tūš li^{y}ōneš, i tuš al-fileš ; fa por Allāh nō eš tū enta mī, i tuš weštes, i tūš fi^{y}eraš, i tuš al-fileš, šino maš li^{y}eu[2] de lo ke yō šō enta tū ; i-^{y}aš fechō a šaber ke tuš billaš ken ellaš a g^{a}randeš biçi^{y}ōš, i ke miš billaš nō a en ellaš nenguna kōša ; wallāhi, nō ma k^{e}reçido tu karta šinō rremobimi^{y}entō en peleyar kon tu i-^{y}eškonçarte, i-^{y}akuytami^{y}entō en ir a tū, i-^{y}e maki ke bi^{y}engo šobre tū, in-šā-allāh, i ya me ašōmado šobre tu ti^{y}erra, i yō ent^{o}ro en ella, in-šā-allāh, kon šū ayūda i poder. Qāla (dišō). Ku^{w}ando llegō a Li^{y}ōn la karta da-Dzū-l-qarneini i la li^{y}ō, manda kon šallir a el en šuš konpannaš g^{a}randeš i šuš weštes šōbellanōš, i šakō šuš fi^{y}eraš, i šuš al-fileš, i šuš li^{y}ōneš ; i-^{y}eran muchoš, muy nozi^{y}enteš para pelear. Depu^{w}eš fu^{w}eše Dzū-l-qarneini (f. 71) daki^{y}a ke šenkont^{a}raron ent^{a}rambaš laš weštes, i wardo laš konpannaš da-Dzū-l-qarneini a la batalla de laš fi^{y}eraš i de loš al-fileš ke loš abi^{y}an adelantado, i-^{y}onb^{e}reš komō imaješ ka elloš abi^{y}a g^{a}ran largeza, i poni^{y}an g^{a}rande ešpantō, aparejadōš para la mu^{w}ert. Ku^{w}ando wardo Dzū-l-qarneini akello, mando ke hiçi^{y}ešen un barranko al rrededor de šuš weštes, i hiçi^{y}erōn un barranko muy g^{a}rande. Depu^{w}eš wardo en fer kautela kon ḳe peleyašen kōn akellōš al-fileš i fi^{y}eraš, i mando ke allegašen kobre, i fu^{w}e allegado, i mando a loš menešt^{a}raleš, i fu^{w}eron ap^{e}rešentadoš delante del, i abi^{y}a a el de loš menešt^{a}raleš cinko mīl; i mando kon allegar fi^{y}erro i p^{o}lōmō, i fu^{w}e allegado ; i dīšo a loš maešt^{o}rōš : Açe a mī figuraš de akešte kobre i fi^{y}erro i p^{o}lōmō en šenb^{a}lança (f. 71v) de onb^{e}reš, i hiçi^{y}erōnlaš, i pušī^{y}erōnlaš šobre karrūchaš ke korrešen para ke fu^{w}ešen šobrellō. I-^{y}enchi^{y}erōn šuš bi^{y}ent^{e}reš de šufre i de šalnitre i de fu^{w}ego dal-qiṭrān. Ku^{w}ando ubi^{y}erōn akabado dakellō ṭōdo, mando kençendešen fu^{w}egō en ellaš daki^{y}a

ke fuʷe kaliʸente, i tornō fuʷegō ke no še apᵉlegaba a ellaš ninguna kōša ke no še kemaše. Depuʷeš mandoleš en ke kolgašen armaš šobre akellaš figuraš komō ke ellaš fuʷešen onbᵉreš kon armaš i-ʸešpadaš i lançaš; depuʷeš mando ke loš pušiʸešen delante de la wešte. Kuʷando ubiʸerōn ordenado la batalla, i-ʸubyerōn kabalgadō, i še apᵉretarōn a la peleya, mando Liʸōn kon loš al-fileš, i laš fiʸeraš, i loš liʸōneš, en ke fuʷešen šoltadōš i fuʷerōn šoltadōš; i-ʸadelantarōnše ad akellaš figūraš i nō še allegaba (f. 72) delloš ningunō ke no še kemaše i hūyeše, i kemarōnše ṭōdoš, i huyerōn, i no kedo delloš ningunō. Depuʷeš ešpuntōrōn loš onbᵉreš kon loš onbᵉreš, i loš kaballōš šobre loš kaballōš, i pelearon peleya muy fuʷerte, i durarōn en la peleya tīʸenpo de beynte diʸaš, dakiʸa ke še kuydarōn perder entᵃranbaš laš parteš en la peleya. I-ʸūbyerōn bōluntat laš konpannaš da-Dzū-l-qarneini en fūir. I kuʷando biʸō akellō Dzū-l-qarneini, adelantoše en la miṭat del kampō, i llamō: Yā Liʸōn! I rrešpondiʸole Liʸōn, i dīšo a el Dzū-l-qarneini: Kellō eš ke nō konbiʸene a loš rreyeš en ke pongan šuš wešteš a duzimiʸentō de perdiçiʸōn, enpero el rrey kon šu wešte kuʷando yen perdidoš laš wešteš finka[1] menōš de nenguna koša; beyō en ke šalgaš a mī kon tū pᵉrešōna, i yō a tū ašī, (f. 72v) i peleyemōš; i kiʸen bençira de nōšotroš a šū konpannero šiʸa a el el rreknō. Kuʷando oyō akello Liʸōn, pᵃlaçiʸole akellō, i-ʸūbō konfiʸança kel bençiriʸa ad a-Dzū-l-qarneini, i no fuʷe dubdōšō en akellō, porke Liʸōn era de gᵃrande kuʷerpō, i de gᵃran formamiʸentō, muy šōberbiʸō en la tiʸerra; i-ʸera Dzū-l-qarneini de chikō kuʷerpō, i de pokoš diʸaš. I rretubiʸeronše laš wešteš de peleyar, i fuʷe kadagūnō delloš a šū konpannero. Kuʷando še açerkō Liʸōn da-Dzū-l-qarneini oyō[1] gᵃran rrūido en la wešte da-Dzū-l-qarneini, i tornō šū kabeça a šu wešt šūdireya en el lo kabiʸa[2] en la wešte da-Dzū-l-qarneini, i nō oyō en el šentimiʸentō, i-ʸadelantōšele Dzū-l-qarneini kon ūna ferida kon šu špada, i kayō en la tiʸerra muʷertō.

Sūratu dzī-l-qarneini rākiban kabalgado ʿalā šobre (f. 73)

FARAÇIHI šū kaballō WA QAD ḌARABA i ya abiʸa ferido BI ÇEIFIHI koṇ šu špada LI-L-MALIKI al rrey WA ALQĀHU i labiʸa lançado MIN ʿALĀ FARAÇIHI de lo altō de šu kaballō FA WAQAʿA i kayō FIL-L-ARḌI en la tiʸerra QATĪLAN muʷertō [1].

Kuʷando biʸerōn laš weštеš de Liʸōn, i biʸerōn a šu rrey ke era muʷertō, biniʸerōn šobre peleyar de gᵃran piʸadat i de gᵃran oriʸençiʸa šobre Liʸōn, lur rrey, i por aborreçimiʸentō en Dzū-l-qarneini. Dīšo a elloš Dzū-l-qarneini: Kiʸen ašentara šuš armaš el eš šeguro, ke no e kūra del, i-ʸel ye en la fe de Allāh; i ya Allāh ye teštemonno šobre mī kon akellō. I fiçiʸerōn lo ke leš mando, i oyerōn del, i lançarōn laš armaš, i tomōlaš Dzū-l-qarneini, i tomō loš algōš i laš ganançiʸaš, i partiʸō ṭōdo akellō (f. 73v) en šuš weštеš. Depuʷeš mando kon Liʸōn i fizolō šoterrar. Depuʷeš fuʷeše i-ʸentᵒrō en al-Hindi, i kemō lo ke abiʸa en ella de loš imaješ, i derrōkō laš igᵉlešiʸaš, i pʳišō della lo ke kišō, i šegurola, i fizo kon elloš biʸen, i fizo konpošiçiʸōn šobrelloš [1] ešpᵉleyteš, i-ʸabançō en ella a kiʸen kišō de šuš konpannaš. Akeštō eš lo ke fuʷe del rrekontamiʸentō de Liʸōn kon Dzū-l-qarneini, i lo ke onrro Allāh kon el, i lo ke le diʸō de layuda i la bençita šobre šuš enemigoš [2]. Depuʷeš [3] a-Dzū-l-qarneini mando a laš jenteš kon šallir kon el a loš rreyeš de šol šalliʸente, i debedabanše šobrel, i demandaronle en ke dejaše akellō delloš. I binō šobrelloš i diššoleš: Fuʷeme mandadō en ke yō pᵉlegaše a ṭōdoš loš fillōš de Edam, ʿaleihi-ç-çalām, alli dokiʸere keštubiʸeren; i me a mandado Allāh en ke loš llame a la obedençiʸa ad Allāh (f. 74) i-ʸa šū šerbitūt, i nō puʷede eštar menōš a mī, en ke haga lo ke me manda Allāh kon ellō. I llego [1] a Çāmira, i-ʸa Qarāmīn [2], i-ʸal rrey de Niçāburīn, wal-Turjamānīn, i rrešpondiʸeronle; i-ʸentᵒro kon elloš, iʸera la wešte akella ke fuʷe kon el ocho çiʸentoš mīl de kaballō. I fuʷeše dakiʸa ke biniʸō a laš billaš de loš Turjamānīn, i-ʸen loš del šaber kon Allāh; depuʷeš dellōš a Çāmira, i-ʸa Qarāmīn, depuʷeš al rrey de Niçābūrīn; i pagōrōn ṭōdoš la obedençiʸa; i mandoleš kon la širbitūt de Allāh, i šū unidat, i oyerōn, i obedeçiʸerōn. I kuʷando ubō enšennōriʸado kon akello ṭōdo,

eškiribyō a šū maeštoro Arçaṭāṭālīç una karta [3], ke·l haçiya a šaber kon lo ke abiya fechō, i lo ke abiya bištō, i lo ke abiya eškonçado. Qāla (diššo) Içḥāq : I-yabiya en la karta : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuwantō depuweš, ke yo hagō a šaber a tu çençiya kon akellō ke emōš eškonçado (f. 74v) en nuweštoro akaramiyentō akešt, de loš afereš i de laš marabillaš ke yō e bištō la tiyerra de loš de Turjamānīn, loš del šaber kon Allāh, por lo ke me llega por ellōš de la çençiya i del kōnoçimiyentō. Kuwando me açerke de lureš billaš, mandaronme jenteš de šuš šabyoš kon karta ke abiya en ella : De loš del šaber kon Allāh al rrey a-Dzū-l-qarneini. A kuwantō depuweš, ke tū aš benido a nošotrōš para rreçebirnōš ; tornate, ke tū nō a biyen a tū en gerrearnōš, ke nošotroš šōmoš jenteš meçkinaš, i no a a nošotroš algōš, ni arteleriya, ni kautēlaš, ni-yarmaš, ni-ya en nuweštaraš billaš nengūna koša ke demandaš, ni kiyeš, ni dešeyaš, ni-ya a nōšotroš šaber kon la peleya ; enpero še tū kiyeš la çençiya, rruwega ad Allāh en akello, kel eš poderošo en darlō a tū, i-yayūdarte šobre tū ; šepaš ke nūweštorōš algōš šon çençiyaš, (f. 75) i lōš rreyeš nō akōšigen el šaber i la çençiya šinō kon rruwegar ad Allāh en ellō ; i ya Allāh ta dadō la bençiṭa, i layūda, i laš arteš, i laš kautelaš en loš afereš de la peleya [1] ; i noš a dado a nošotroš el šaber, i nōš a porōmetīdo kon ellō onrra del šobre nōšotrōš, por bantaja i por biyenfechō del a nōšotrōš, i nōš konpašamōš kon lo ke nošotrōš šomoš en ellō, i emōš aborreçido el mundo i [2] kobdiçiya en ella ; i rriyedra de nōšotroš la gerra, i la peleya, i demandar el mundo. I kuwando me llegō a mī šu karta delloš, mande a miš wešteš en ke še ašentašen, i-yašentarōnše šobre la çageriya de šu tiyerra en rredramiyentō, i fuweme y, a [3] elloš en unaš konpannaš de miš konpannaš, i bi yo jenteš ešpolladoš, meçkinōš, ke ya loš abiya dekamiyado laborreçimiyentō en el mundo, i šuš mujereš, i šuš kiriyatūraš (f. 75v) ke paçiyan laš yerbaš šobre la tiyerra šenbalante de laš beštiyaš ; lureš garandeš i lureš chikōš ; i-yeš šu bida dakello. I diše a ellōš : Nō a bōšotrōš fuwešaš ? Dijeronle : Nuweštaraš fuwešaš yen en nuweštaraš

kašaš ; en ellaš nōš pošamōš i-ʸen ellaš dormimōš. Depuʷeš demando a unō delloš, i diššō : Akel ke muʷere de loš khaleqadoš yen maš, o akellōš ke šon bibōš yen maš ? Diššō el Turjamānī : Akello ka bašado ye maš kakellō ke finka, i no šabeš ke tūš weštеš šon mūchaš, i kiʸen ye perdido šobre tuš manōš šon maš doš tantōš. Depuʷeš demande a otro, i dišele a el : La bida eš maš o la muʷert ? Dišō : I nō šabeš kel šol, kuʷando šale, ye šenbᵃlant de la bida i fuʷerça laškūridat de la noche ; i-ʸašī la muʷerte ye en laškuridat de laš fuʷešaš ; (f. 76) kuʷando paša a ellōš, rreš-pᵃlandeçe a ellōš kᵃlaredat muy gᵃrande en laš kᵃlaredadeš i-ʸen laš rrešpᵃlandōreš, i biben kon ello. Depuʷeš yō demande a otro, i diš a el : Ea še forma a bošotroš buʷeštᵉro šennor ? Dijerōn : Šī, nošotrōš laš pᵉrešonaš khalqadōš da Allāh. I diše a el : I kōmō akellō ? Dīšō el Turjamānī : Para miʸentᵉreš a tū mišmō, i lo kaš apᵉlegado daderredor de tū de loš khalqadōš, para ke fagaš abōr-reçer a loš de la tiʸerra lur mundo, i tu pᵉrešona noˑl šemella nenguna košа ; no te biʸene imiʸen la muʷert, akella ke te demanda del diʸa ke te fōrma tū šennōr ? I la muʷert kuʷando te akōšigira fara abōrreçer šobre tū tū mundo i loš kaš allegado en ella ; ferla aborreçer en tūš ochōš, i-ʸeš ke te bašt lo ke bibeš kon ellō diʸa enpuʷeš diʸa, i te farte lō pokō, še te konpaša kon ellō. (f. 76v).

Ṣūratu dzī-l-qarneini yukallimu ke fablaba a konpannaš jamāʿatan min ahli de loš t-turjamānīna wa hum i-ʸelloš yukhāṭibūnahu ke rrazonaban bil-kalāmi kon hablar.

I nō [1] dešeye tū pᵉrešōna allegar i šegir tū bōluntad, akella ke te torne dakiʸa ke muʷeraš, aši komo murī kiʸen yera anteš ke tū de loš del mundo ; nō šiʸaš maldiknō, porke tū parte de la pᵒrōbišiʸōn de un diʸa šenbᵃlante de part dun miçkīnō. Depuʷeš demande a otro, i dišele a el : La marˑeš maš antiga o la tiʸerra ? Dišo : La mar ; porkellō eš lebada šobre la tiʸerra, i la tiʸerra šobre laš kuʷeštaš del peš [2], i deyūšō del agwa (f. 77) layre, i šū šaber eš enta Allāh. Depuʷeš demande a otro i dišele a el : Kuʷala eš la mejor de laš obraš ? Dišō : La barraganiʸa enšiʸeneš

dūfana ; i laš košaš ṭōdaš kon el šafirman. Depu^{w}eš demande a otro, i dišele a el : La noche eš maš antiga o el di^{y}a ? Dišō : La noche ; i-^{y}akellō eš, ke lo p^{i}rimero de loš formadoš era eškuridat šū enpi^{y}eçō, ke la k^{i}ri^{y}atūra en laškuridat eš khaleqada ; depu^{w}eš šale el di^{y}a, i por akellō fu^{w}e la noche anteš kel di^{y}a. Depu^{w}eš demande a otro i dišele a el : Ki^{y}en eš akel ke no mi^{y}ente ? Dišo : Allāh šabe lo maš šeg^{e}retō i lo maš eškondido. Depu^{w}eš demande a otrō, i dišele a el : Ku^{w}al kōša eš en el ku^{w}erpo mejōr, lo derecho o loçki^{y}erdo ? Dišō el Turjamānī : Lo derecho eš p^{e}rešō (f. 77v) de la g^{a}raçi^{y}a, i loçkerro eš p^{e}rešō del p^{a}lazer ; fa loçkerro eš mejor kel dereytō, porkel šol šale del kōštado eçkerro, i la mujer pare a šū hijo del koštado içki^{y}ero, i Ḥawā fu^{w}e khaleqada del koštado eçkerro, i-^{y}el qorazōn de la p^{e}rešona ešta en el koštado içki^{y}erdo. I ku^{w}ando ubō akabado de demandarleš, diše a ellōš : Demandadme ku^{w}alke kōša, i darbošle.

Ṣūratu dzī-l-qarneini wa quddāmahu i delante del jamā-ʿatan konpannaš min at-turjamānīna. yukallimuhum ke leš habla wa yušīru i-^{y}açennaba ileihim a ellōš.

I dišše^{r}onle a el : Demandamošte el turami^{y}entō i la finkança en el mundo. Dišo Dzū-l-qarneini : (f. 78) I komō pu^{w}ede durar a ki^{y}en la mu^{w}ert eš en šu ku^{w}ellō ? Dijerōn : Ši tū šabeš ke tū aš a morir, ke ki^{y}eš de la peleya de loš de akešta ti^{y}erra i el ap^{e}legami^{y}entō de loš algoš ? Ke beeš še bençišeš a ṭōdoš i-^{y}enšennori^{y}ešeš i forçašeš a ṭōdaš laš jenteš, no šabeš ke tū laš aš de dešar para otro ši^{y}eneš de tū, i bernaš šobre ki^{y}en no teškūšara, ni te lōara, i rrepentirtaš šobre tu obra akella kaš adelantado. Diše : Kakeštō ki^{y}en yeš akel ke no pu^{w}ede eštar menoš del, ke Allāh t^{a}rašna šuš khaleqadoš komō ki^{y}ere ; i no šabeš ke laš ondaš de la mar no še meçen šinō kon layre, ke manda Allāh šobrella ayre ke la meçe, i loš rramoš de loš arboleš ašī no še meçen šinō kon layre, i laš jenteš no hazen ninguna (f. 78 v) kōša šinō por mandami^{y}entō de lur khaleqador ; por mi bida, ši yō kereše lešar la peleya, i-^{y}el demandarl-i^{y}a^{1} laš jenteš porke Allāh pušo en elloš de la dešamištança i laborre-

çimiʸentō : i ši nō por akellō, no šeriʸa nenguna koša de la gerra entᵉre laš jenteš, i no eš buʷena la tiʸerra šinō kon la peleya ; i no šabeš ke Allāh taʿālā alça de šuš šiʸerboš a kiʸen kiʸere, i-ʸabaša a kiʸen kiʸere ; ke tantoš dalçadoš kabaša, i-ʸa tantoš dabašadoš ke lebanta ; konke yo še ke yō lešare mī mundo a otro šiʸeneš de mī. Depuʷeš diše a elloš : Ke bošotroš ši šabešteš çençiʸa, no e bištō en el mundo šenbᵃlante de bošotroš ; ke yō no konoçkō buʷeštᵃra onrra šobre Allāh, i še ke Allāh taʿālā ye pagado de bošotroš i boš a apartado[2] (f. 79) kon el šaber, i bošotroš no kobdiçiyaç nenguna koša ; fa tan buʷena para bošotrōš, yā konpannaš de Turjamānīna. Dišerōnle : Yā Dzū-l-qarneini, ke aʳ tū en akeštō ke mataš tu pᵉrešona en demandar el mundo i-ʸamarlō, i-ʸaborreçeš a laš jerenaçiʸoneš i-ʸa loš rreyeš lureš bidaš, i te baš kon lur mundo, i no še fartaʳ tū ochō de nenguna koša, i tod ora ke tomaš nenguna koša kiʸeš kᵉreçer a ellō otro, i todō kuʷantō beyeš de marabillaš kiʸereš ber otra, i ši te fuʷeše dado kuʷantō ay entᵉre el çiʸelō i la tiʸerra dešeyariʸaš maš de akellō, i-ʸaš te puʷeštō a fer kautela šobre lo ke ay en loš šōlareš de loš monteš i de laš mareš, i tū anšiʸa nō abra kabō dakiʸa ke llegéš a tu pᵃlaçō, i šalçe tu šennoriʸō a otro šiʸeneš de tū. Dišō a elloš : Kereyš en ke boš de kamellōš (f. 79 v) kargadoš dal-yagutaš i de perlaš i de piʸedraš pᵉreçiʸošaš, i partir laš emoš en el jerenal de bošotroš ? Dijeronle a el : Biʸen dakiʸa ke paremoš[1] miʸentᵉreš ad akellō. I binoše kon ellos. Kuʷand uboleš binī wardarōn a ello i dijeron[2] : Dakeštō te marabillaš ? Dišō a elloš : I kuʷal koša ye maš de marabillaš ke dakeštō ? Dijeronle : Bete kon nošotroš dakiʸa ke beyaš ke ye maš kakešto[3] kon mucho maš, i no ay en ellō šobre nošotroš dešpensa ni tᵃrabaššo. Dišo. I fuʷeše kon ellōš, i beniʸeron kon el a un rriʸō muy gᵃrande, ke šuš piʸedraš i šuš pennaš al-yaqūtaš i belrra i piʸedraš pᵉreçiʸošas de maneraš, de piʸeçaš, i koloreš, ke no šemejan ad akellaš kiʸen enta el, i-ʸešpanteme de lo ke bide, i dišeleš : Nō ay šenbᵃlante dakeštō en el mundo (f. 80). Dišeron : Akešto eš maš fermošo, i maš ke lo

ke tū aš benido kon ello. Dišō : Šī. Dišeron : Por akel ke noš a formado, i la formado, i noš a onrrado kon el šaber, i-ʸel konpašamiʸento, no ša pᵒrobechado mujer de nošotroš nunka kon una yema de anillo dellō, ni-ʸa enta nošotroš nenguna kōša. Dišoleš Dzū-l-qarneini a elloš : Yo kiʸero en ke porpareš šobre mī, i ke me fagaš a šaber kon lo ke eš enta bošotroš en buʷeštᵃra tiʸerra de laš marabillaš, i lo ke eš enta bošotroš del šaber. Dišeronle : Demanda por lo ke kiʸeš. Dišo : Fedme a šaber por el pᵉrençipyo de la bida i por šu çageriʸa. Dišeronle a el : Akello eš en poder de Allāh ; enpero ferte emošᵗ a šaber de lo ke noš eš dado del ; akello ye, ke Allāh eš el pⁱrimero ke no abiʸa anteš del nenguna koša, i-ʸel eš el çagero ke no a depuʷeš del nenguna koša, i-ʸel (f. 80 v) ereda a kiʸen a en loš çiʸeloš i-ʸen la tiʸerra, ke nō konbiʸene en kaya a el fillō, ni igwal, ni konpannero en šu rreišmō. Ši por bentura el šaparešeše, tan noble ye i tan altō, a loš aç-çamāš, rregalarš-iʸan de miʸedo del, i še šalliše a loš mareš rregalarš-iʸan de miʸedo del, kel çertifika ṭoda koša, i-ʸel eš Allāh, uno šolō, kitō de matᵉremonniʸō ; no a šennor šino el. Depuʷeš dišoleš Dzū-l-qarneini : Kōmō eš el-ʿarš de nuʷeštᵒro šennor, i kuʷantō eš šu largeza, i kuʷantō eš šu anpᵉleza, i kuʷantō eš šu montamen, i do eš šu lugar, i do yera anteš ke khaleqaše loš khaleqadoš ? Dišeronle : Por Allāh, ya aš demandado gᵃran koša ; kellō eš pešado šobre nuʷeštᵃraš lenguʷaš šu imentamiʸentō, i no podemoš šobrešenbᵃlançar nenguna kōša del ; enpero fertemoš a šaber kon lo ke poremōš šobrellō, i lo ka pᵉlegado de šū šaber a nošotroš ; yā Dzā-l-qarneini, ke el-ʿarš (f. 81) de nuʷeštᵒrō šennor yera šobre lagwa ke rrešpᵃlandeçiʸa kᵃlaredad, i šū al-ʿarš i loš aç-çamāš šiʸete yeran fumō komo doš rrōpaš pⁱrimaš, i-ʸabⁱrilaš Allāh por šu mandamīʸentō, i-ʸalçaše el fumō, i khaleqō del por šu potençiʸa šiʸete çiʸeloš ; enpeçō kon el çiʸelō akel ke ye deyušō de šu al-ʿarš, depuʷeš kon akel ke ye deyušō apᵉreš del, dakiʸa šū çageriʸa ; kuʷando akabō della, khaleqō el šol i la luna i laš eštᵉrellaš, i fizolaš korrer en ella ; i pušō en la tiʸerra šuš šiʸerboš, i pušō

en ella loš monteš i laš fuʷenteš i maneraš de arboleš, i khaleqō de loš khaleqadoš maneraš ke no lo šabe šino el, i loš çiʸeloš šon kªlaredad ke nō šemella partida del a partida, aši komō še kontªrašda la kōlor del šol de la kªlaredad de la luna ke nō·š fina ni menguʷa; nō mateš tu pᵉrešona, yā Dzū-l-qarneini, en demandar el šaber ṭōdo, ke no y poriʸaš llegar; ke Allāh a dado de šū šaber (f. 81 v) lo ke kiʸere, i no a dado del šinō pokō, i baštate. Qāla (dišō). Diše a elloš: Ke yō kiʸero en ke me fagaç a šaber a kiʸen šera el rreišmō apᵉreš de mī. Dišeronle: Šera el rreišmō a un hijo de Fāriç, depuʷeš a un an-nabī. Dišeleš: Ea še šera lançado šobre la tiʸerra? Dišeronle: Šī. Qāla. Dišoleš: Ea še tᵒrōbaç en buʷeštªraš eškᵗributuraš i-ʸen buʷeštᵒrō šaber kuʷantō durara lur šennoriʸa? Dešeronle: Nō durara nengunō de šuš khaleqadoš, enpero lançara Allāh šobrellōš i šobre loš de la tiʸerra jenteš dešpošadoš, eškalçoš; beštiran lana i pellaš [1]. Dišoleš a elloš: En kuʷal jeneraçiʸon ye akella ke nō la konoçkō? Qāla (dišō): Šon jenteš keštaššaran en loš yermōš, eškalçōš, ešpoššadoš, lur biʸanda karne, i lur beber leche; šera el rreišmō en elloš dakiʸa la fin del mundo, i-ʸen akellōš ke pᵉrenden pªlazer kō (f. 82)n el mundo enlaça Allāh šobrellōš loš malōš de šuš khaleqadoš en la çageriʸa del tiʸenpō, kellōš šon de Allāh taʿālā en akella gªrada, i lança Allāh šobrelloš laš dešobedençiʸaš šinō a kiʸen apiʸada Allāh delloš; i-ʸa kiʸen apiʸada façelō aborreçer en el mundo, i façelō kobdiçiʸar en [1] lo ka enta el en la kaša de šu onrra, akella ke no ay tªrabaššō en ella, ni bolrreriʸa, ni·nunka še atašan, ni še enbeješen en ella, ni še entᵗrištezen [2], ni-ʸenferman, ni muʷeren; ke laudan a lur šennōr šobre lo ke a fechō de gªraçiʸa šobrellōš, i loš a onrrado kon el, i-ʸa ešbiʸado dellōš el tormentō de Jahannam. Qāla (dišō) a elloš Dzū-l-qarneini: Fedme a šaber por el diʸa de la fin, ši ay a bošotroš dellō šaber. Dišeronle: No ay šaber a nōšotroš kon akeštō, i komō lo šabremoš i ya Allāh ya laškondi de todaš (f. 82 v) laš jenteš, dakiʸa ke kuydo eškonderlo de šī mešmō; enpero ferte emōš a šaber kello ye ke no še lebantara šinō šobre

loš malōš de šuš khaleqadoš. Dišō a el at-Turjamānī : Nō digaš ašī, kel fecho nō eš ašī komō aš dicho, ke aun mandara Allāh dellōš un onb^{e}re an-nabī, bu^{w}enō ši^{y}erbō temi^{y}en, ke lo mandara Allāh a tōdo el mundo ke šigira la berdad, i-^{y}el šaber, i la jūštiça, i deballara šobrellōš al-kitēb, i-^{y}amošt^{a}rarleša Allāh al-kitēb i-^{y}el šaber, i šegirlan muchōš, daki^{y}a ke še amucheçera lur kontō, i šap^{e}retara lur fu^{w}erça, i-^{y}abran mi^{y}edo a lur šennor, i-^{y}ap^{e}retarša lur šennori^{y}o en ello, i darleša Allāh layuda i la bençita šobre šuš enemigoš ; aborreçeran en el mundo, i šera lur kobdiça^{1} en la^{2} otra, daki^{y}a ke ku^{w}ando mōrra šuš bu^{w}enōš, i šuš kapitaneš, i loš del šaber delloš, (f. 83) i še demošt^{a}rara en elloš lanpidya, i la kobdiça, i la šošpecha en el mundo, i-^{y}ent^{a}ra en šuš koraçoneš šu kobdiça, i šū amōri^{y}o, i šuš šaboreš, i-^{y}akellō en la ora ke še apōkeçeran šuš šabyoš i še amucheçeran loš maloš ; en la ora dakellō šeran perdidōš, i šera lur fu^{w}erça^{1} ent^{e}rellōš, i-^{y}ap^{e}legarša šobrelloš lur kontō, -^{y}ap^{e}legaršan al ōri^{y}ellō del al-baḥar ; i nō abra en el mundo ṭōdo nī ^{y}en la ti^{y}erra peleya šenb^{a}lan del, i še fartaran laš abeš de laç-çamā de šuš karneš, i še abebrara la ti^{y}erra de šuš šang^{e}reš i de šuš šeboš, i-^{y}en lur ti^{y}enpō šallira el maldīto Antek^{i}rišt, i nō abra en el mundo maš fu^{w}erte gerra ke šū gerra, ni peleya mayōr ke šū peleya, daki^{y}a ke korrera la ti^{y}erra de šūš šang^{e}reš, i dešeyara el pōšado ke pūdeše fūir. Qāla (dišō) a ellōš Dzū-l-qarneini : Eya ši-^{y}a ad akellō šennal ? Dišeronle : Šī ; ku^{w}ando šeran muchaš (f. 83 v) laš t^{e}remulaçi^{y}ōneš, i še karpira la ti^{y}erra, i šafollara kon loš šuyoš, i-^{y}abra afollami^{y}entō a šol šalli^{y}ent i-^{y}afollami^{y}entō en šol poni^{y}ente, i še karpiran loš monteš, i še derrokaran laš çibdadeš, i šatallara lonrrado, i šera onrrado labil tado, i šera šu kont^{a}rari^{y}ō en laç-çamā, i mengu^{w}ara el rri^{y}ō del an-Nīl, i šenšūgaran laš fu^{w}enteš. Qāla (dišō) Dzū-l-qarneini : I ki^{y}en lo fara perder akellō ? Dišō : Ferla perder šuš yerraš, i laš yerraš de loš de la ti^{y}erra, ku^{w}ando šeran muchaš i šeran muchoš šuš pekadoš, i šera mucha la lušurya, i konb^{a}ran el logro, i mataran la p^{e}rešona ši^{y}eneš de dereytō ni pekado, i še at^{e}rebiran

šobre lo ke ḥarremō Allāh, i tᵃrašnocharan jenteš šeguroš i mandara Allāh šobrelloš larena en šuš eštajaš, i šera šobrelloš šenbᵃlant de loš monteš, i-ʸenšalçarša šobre la tiʸerra ṭōda, i no abra en nengūnō biʸen ni-ʸad-dīn. Qāla (dišo) a elloš Dzū-l-qarneini: Tan buʷena (f. 84) para bošotroš, yā konpannaš de loš Turjamānī. Dišeronle : No digaš ašī, enpero dī : tan buʷena para kiʸen lo warda Allāh de la gerra del mundo, dakiʸa ke lo šake Allāh della a lal-ākhira šalbō. I kiʸen noš šegūra en ke amaneçkamoš o anocheçemoš? I ya šiʸan buʷeltoš nuʷešt°roš kōraçoneš de lo ke ye šobrellō; nō šiʸaš šegūro en el mundo peštannada de ochō en ke šiʸaš tentado en ella, i komō te p°robeytara nenguna koša i tū pᵉrendiʸendo por ellō i demandando [1] por šu gᵃraçya della [2] ? agᵃradeš ad Allāh en lo ke te da, i šepaš ke ta porparado al afinamiʸento. Faqāla a ellōš Dzū-l-qarneini : Yā konpannaš al-Turjamānīn, giʸadme i dereçadme. Dišeronle a el : Nō noš obedeçeraš, ne rreçebiraš de nošotrōš. Dišō a ellōš : Yō boš obedeçere i rreçebire de bošotrōš. Dišeronle a el : Rrepiʸentete ad Allāh rrepentençiʸa (f. 84 v) dešengannante, i ḥuye ad Allāh de tuš pekadōš i de tuš obraš malaš, i-ʸobra elpeçiʸalmente para tu pᵉrešona, i lo keštorçeraš tu šōlō el diʸa de lal-giʸāma, i šepaš ke lal-ākhira yeš beniʸente, i lad-dunya šen pa; i ya Allāh ama de šuš šiʸerboš loš rrepentiʸenteš ; kuʷando ama Allāh a šiʸerbo, apiʸadalo i metelō en lal-Janna, i nō kiʸere depuʷeš de lal-Janna nenguna koša ; i kiʸen obra šū [1] obra i šige šu boluntad, ya eštᵘrūye šu çertefikança i bende šū al-ākhira por šū ad-dunya, i-ʸordena tū fechō, i no digaš poṙ tu lenwa lo ke nō afirma tu korazon ; i-ya inpᵉle tū ojō, i-ʸoblidaš kon lo kaš porkaçado de nošotrōš kobdiçiʸa [2] en adobar tu fechō. Dišō a ellōš : Kuʷanto ye la gᵃrandeza del šol ? Deçiʸerōnle : Beç [3] de lad-dunya montamen duna torta ke yeš tu kuʷidar kon el šol ; še šaçerkaše de la tiʸerra kemariʸa la tiʸerra i-ʸa kiʸen ešta šobrella. Dišō a elloš (f. 85) : Ke ye lo pᵎrimero šennal de la fīn i kuʷantoš šon šuš šennaleš ? Dišeronle a el : Una beštiʸa ke šallira a elloš, ke leš hablara depuʷeš del šallimiʸentō de Mašiʸaš, i-ʸel šalli-

miʸentō de Yājūju wa Mājūju depuʷeš Mašiʸaš; depuʷeš el šallimiʸentō del šōl de do še pone; i-ʸakello yeˡ, kuʷando še kunpᵉle en akellō, loš rreyeš, binteku̇ʷatro rreyeš, šeyš buʷenoš, i šeyš atallanteš, i šeyš malōš, i šeyš ayūdanteš a šuš kobdiçyaš šobre lad-dunya, ke nō imiʸentan la muʷert del amoriʸo de šuš pᵉrešonaš, i-ʸen šu tiʸenpō delloš še ba la dereça i-ʸel biʸen de loš hijoš de Edam, i leš berna lal-bēle; tan mala para loš meçkinoš de loš de la tiʸerra, del miʸedo fuʷerte, i-ʸel tormento dolorošo, i la mataçīlla menōškaban, i la muʷert feya; ke leš konberna akellō ṭodo por lō malo de šuš fechoš: šera muʷerto Antekⁱrišt, i šeran muchaš laš mujereš², (f. 85 v) i-ʸallegarša la hanbᵉre i la mataçiʸalla, e šira lo miʸedo de Allāh de šuš korazoneš. Qāla (dišo). Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini mudoše delloš, akarandoše a tiʸerra de Çāmira, para parar miʸentᵉreš a lur rrey.

Ṣūratu dzī-l-qarneini rākiban kabalgado ʿalā šobre faraçihi šu kaballo yuwaddī ke šagᵃraçiʸaba delloš ʿuhum li yanṣarifa para ke notendibo¹ ʿanhum delloš wa hum i-ʸellōš yuçallimūna ke daban aç-çalām ʿaleihi šobrel.

La štorya de Kandēfa enpiʸeça aki i del rrey de Çāmira². Porke loš rromanōš rrekontan por el i diçen: Nō ay en la tiʸerra mayor kel rrey de Çāmira, i la piʸedra de laš piʸedraš delloš ye šū largeza šeyš çiʸentoš kōdoš, i šū anpᵉleza lanpᵉleza del mūro en alteza; i la largeza de la çibdad kuʷatro legwaš, i-ʸen anpᵉleza tᵉreš legwaš (f. 86) a ella tᵉreçiʸentaš i šišanta puʷertaš, el kontō de loš diʸaš del anno; i šuš puʷertaš de fiʸerro i de kobre, i šuš kašaš duna piʸedra šōla, de šū al-açāç dakīʸa šu terrado i ṭōdo šu rredondura. I-ʸūna mujer ke ay en ella laš enšennorea, i-ʸella eš la maš fermōša de loš khaleqadoš, i tiʸene ella tᵉreš de loš fijoš, i šu lonbᵉre eš Qandēfa, šennora de Çāmira, i kapitaneša de Çāmira. I-ʸeškⁱribyō a ella Dzū-l-qarneini: A kuʷantō depuʷeš, ke nošotrōš šōmoš benidoš, i noš emoš açerkadoš dakešta çibdad, i-ʸemoš bištō en ella rraštᵉrōš i nuʷebaš muy marabillōšaš i-ʸeštᵃrannaš, i ya emoš oido kon šu imentamiʸentō

i šūš nu^{w}ebaš, kella eš ke nō ay en la ti^{y}erra ṭōda šenb^{a}lant della; i-^{y}e šabido ke bošotroš kōrreç a Miṣr, i-^{y}atūraç kon ella ti^{y}enpō largō; ku^{w}ando boš tornašteš de Miṣra, lebešteš kon boš(f. 86 v) otrōš bu^{w}ešt^{o}rō šennor i fegūraš. Benidme kon lo keç p^{e}rešō della i-^{y}eç t^{o}rōbado, kella eš nu^{w}ešt^{a}ra ti^{y}erra i nu^{w}ešt^{a}raš billaš; i fedboš muçlimeš, i oidme, i-^{y}ōbedeçedme; i ši nō yō ire a bošotrōš, i gerrearboše, i-^{y}akararme a bošotrōš kon weštеš, ke nō a igwal a bošotrōš kon ella, in šā-allāh. Qāla (dišo). Ku^{w}ando ubō leido Qandēfa la karta da-Dzū-l-qarneini [1] torno šū rrešpu^{w}ešta, i-^{y}en el : De Qandēfa, šennora de Çāmira, ad a-Dzū-l-qarneini. B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A ku^{w}anto depu^{w}eš, ke nōšotrōš ku^{w}ando yera nōš ke bini^{y}emōš a Miṣra ke nu^{w}ešt^{o}ro šennor yera ke nōš ayūdaba, i nōš imōš ešperança ke te rredrara de nu^{w}ešt^{a}raš billaš; demanda a otro ši^{y}eneš de nōš, ke nō a poder a tū šobre nōšotrōš, porke laš muchaš de tuš weštеš ni šū fortaleza nō noš (f. 87) ešpanta, ni nōš façe mi^{y}edo, i-^{y}ašī komō šon tuš weštеš ochō çi^{y}entoš mīl; i ši fu^{w}ešen [1] maš nō te abri^{y}amoš mi^{y}edo, ni oiremōš [2] a tū, ni obedeçeremoš a tū, ni tornaremoš a tū rrešpu^{w}ešta maš dakešta. Fa ši ki^{y}eš en ke gerreemōš kon tū, i me enku^{w}ent^{e}re kon tū, šoyš p^{a}laçi^{y}ente kon akellō; i ya e mandado a tū kon mil al-hadi^{y}aš; rreçibelaš kellaš šon al-hadi^{y}a a tū. Ku^{w}ando bi yō šu mešajero kon lal-hadi^{y}a, rreçebilaš, depu^{w}eš yō llame doš onb^{e}reš de miš konpannaš, i mandeloš a ella, i mandeleš ke·l fešen a šaber kon el benimi^{y}entō de miš weštеš a ella. Ku^{w}ando bini^{y}erōn a ella, hizološ pošar, i mando a mī kon un figurador ke teni^{y}a ella, i mandole ke še açerkaše de mī i pintaše mi figūra en un ḷauḥ, i yo ke no lo šabi^{y}a. I binō šū mešajerō, i fizo lo ke kišō i le dišō a el, i nō šabi^{y}a (f. 87 v) nengunō de miš konpannaš kon el. I ku^{w}ando še torno a ella šū mešajero kon mi fegura i loš šennaleš kabi^{y}a en ella, p^{i}rišōla i-^{y}alçōla en šū kamara, i mando en ke fu^{w}eše, i-^{y}apareššeme para ir a ella kon miš weštеš. Ku^{w}ando yo makare a ella, eoš en la delantera de mi wešt ke t^{o}rōbarōn un hijo della ke lo llamaban a el Padrōš, i bini^{y}erōnme kon el, i deman-

dele : I kiʸen ereš tū ? Dišō : Yo šō hijo de Qandēfa, la rreyna. I dišele : Ke eš akellō ke te a šakado de tū billa ? Dišo : Šallī kon konpannaš kiban kon mī, i mi mujer kon mī, keriʸendo[1] a Miṣra, i korriʸerōnnoš el šennor de Qarāmīn, i matō de miš konpannaš, i katibō i tomō a mi mujer katiba, i torne a mi billa para pᵉrender miš weštеš i ir a el i derrokar šu billa, i pᵉrendeše mi mujer i miš konpannaš. I mande a Baṭᵃlemīç en ke lo rretūbiʸeše dakiʸa šū ora, i mande a mi lugartīniʸente Leṭaqūn en ke še beštiše miš rropaš (f. 88), i še pušiʸeše mi korōna šobre šu kabeça, i mande en ke fuʷeše delante de mī, komo ke el era Dzū-l-qarneini, i yō çaga del, kōmō ke yo era Leṭaqūn. I lebantarōnše la kaballeriʸa a el, i pararonše a wardarlō, i nō fuʷe dubdōšō kel era a-Dzū-l-qarneini, i yō kon el; i-ʸallegarōnše laš weštеš a el, i deššiʸerōn : Akešte leš dara a taštar la muʷerte. Kuʷando biʸo el fillō de Qandēfa akello, ubō mi edo miedo gᵃrande, i penšō kel ke lo matariʸa, i turboše de akellō, i-ʸūbō miʸedo en ke lo mataše. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini bolbiʸoše a Leṭaqūn, i dišole a el : Enbiʸame a Qarāmīn para tomar la mūjer del hijo de Qandēfa i šuš konpannaš, komō yo šō Leṭaqūn, i lonbᵃrame Leṭaqūn[1] ad a-Dzū-l-qarneini : Yā Leṭaqūn, lebantate i beš kon el hijo de Qandēfa kon miš weštеš dakiʸa ke ganeš šu mūjer i šuš konpannaš, i feš lo ke te mando kon ellō. Faqāla (dišo) Dzū-l-qarneini, komo ke el era Leṭaqūn[2], i tomo (f. 88 v) de laš weštеš lo ke kišō, i fuʷeše kon el fijo de Qandēfa a Qarāmīn. Kuʷando fuʷe çerka della, i rrodeo la weštе derredor della, mandoleš ke llegašen lenna, i-ʸallegaron mucha lenna. Depuʷeš mandoleš ke laençendiʸešen, i fuʷeençendido el fuʷegō derredor de la çibdad. Kuʷando biʸeron lošᵗ de la çibdad la fortaleza del fumō i del fuʷegō, i-ʸel pergonero de Leṭaqūn ke llamaba : Yā loš de Qarāmīn, ši nō tornayš la mujer del hijo de Qandēfa i šuš konpannaš, i ši nō, yō boš kemare kon fuʷegō. Deziʸerōn : Keremōš šakar a bošotroš la mujer del fillō de Qandēfa i šuš konpannaš. I Padrōš, hijo de Qandēfa, ubō pᵃlazer por akellō, i marabilloše de šuš kautelaš,

i nō ubō menešter pelear ni matar a nengūnō de šuš konpannaš. I dišō en šī mišmō : Šenbªlante de akešt ye menešter en ke šiʸa rrey ; no šon akeštaš šinō arteš muy gªrandeš de ombᵉre šabidor. (f. 89) Depuʷeš loš de Qarāmīn šakarōn la mujer del hijo de Qandēfa, i de šuš konpannaš, i ṭōdo lo ke ṭōmō a el, i rretiro delloš el fuʷegō.

Ṣūratu la figūra DZĪ-L-QARNEINI WA AṢḤĀBIHI i de šuš konpannaš QAD AUQADŪ ke ya abiʸan ençendido AN-NĀRA el fuʷego FIL-MADĪNATI en la çibdad WA AHLUHĀ i loš šuyoš FĪHĀ en ella QAD IKHTAṢARŪ[1] ke yeran çerkadoš.

Qāla (dišo) el fillō de Qandēfa ad a-Dzū-l-qarneini : Yā Leṭaqūn, nō ay a tū en la tiʸerra iwal, ni šenbªlante, i tu yeš maš perteneçiʸent kon la šennoriʸa ke tū šennor (i nō šabiʸa el hijō de Qandēfa kel era Dzū-l-qarneini), ke Allāh ya ta puʷeštō abišado kon la gerra, šabidor kon laš arteš ; nō ay nengūnō maš onrrado šobre tū ke tū, ni še kon ke te šaštihaga. Kuʷando ubiʸerōn pᵉrešo šūš menešthereš, i še tornarōn ad a-Dzū-l-qarneini (f. 89 v) diš el hijo de Qandēfa a Leṭaqūn : Ordena šobre tū, ke yō kiʸero llebarte a mi billa, i te kiʸero pᵉlegar a mi madre i te šaštihaga por lo kaš fecho pormigo[1]. Dišō a el Leṭaqūn : Yō kiʸero akellō ; habla al rrey en akellō. Dišō el hijō de Qandēfa : Yō hablare al rrey i lo rruʷegare, ašī komō a rrekaudado mi menešter por mi[2], en ke te mande kon mī. Dišō. I llegarōn ad a-Dzū-l-qarneini. Dišole Padrōš ad a-Dzū-l-qarneini, i-ʸera Leṭaqūn : Yā rrey, ya aš fechō kon nōš fechō fermošō, akel kaš mandado konmigō eš onbᵉre muy gªrande, abišado kon la gerra, šabidor kon laš arteš ; rruʷegote en ke kunpªlaš šobre mi tū gªraçiʸa i lo mandeš kon mī a mi billa, i-ʸapᵉlegare entᵉrel i-ʸentᵉre mi madre, i šatišhaçerle kon lo ke a fechō kon mī. Dišō a el Leṭaqūn, komō ke el era Dzū-l-qarneini : Akešte eš unō de miš onbᵉreš i loš demaš de miš onbᵉreš šon šenbªlante del. Dišō a el Leṭaqūn (f. 90) kōmō ke el era Dzū-l-qarneini : Mandarle[1] kon tū kon una kondiçyōn, en ke lo torneš šobre mī, i no lo detengaš mūchō de mī,

i-ʸakello ke faraš del biʸen en ke te deš pʳiša de tornarlo šobre mī. I fuʷeše Padrōš i Leṭaqūn kon el, i-ʸel era Dzū-l-qarneini. Kuʷando llegarōn a la çibdad, šallō la madre de Badrōš i šu ermana a el, para ke dešen aç-çalām šobrel, i loš de la çibdad ; i-ʸaçejdarōn a el, i dišoleš a elloš Badrōš : Akeš ke biʸene konmigō, perteneçe laçejdar, ke maškapado de la muʷert, i-ʸaškapado a mī mujer i-ʸa miš konpannaš. Dišō. I-ʸubyerōn berwença del; depuʷeš ellōš aççejdarōn a el, i-ʸentᵃra Padrōš kon šū madre i šu rmana, i loš de šu billa, i-ʸentᵒro kon el Leṭaqūn. i-ʸel era Dzū-l-qarneini ; i-ʸera anteš ke llegašen a la çibdad, Padrōš wa Leṭaqūn pᵉlegarōn a un mont çerqa la cibdad, kabiʸa en el arboleš i f rūtaš. i rriʸōš, i fiʸeraš ke lo wardaban. (f. 90v) i šimyōš muchōš, i dišō a elloš el hijō de Qandēfa : Ken akešte monte ay en el fiʸeraš, i šimyōš, i kulebraš muchaš, i boškaješ, i nōš benimōš kada annō, i le rrōgamōš, i nōš faze a šaber kon nuʷeštᵒrōš fechōš, i lo ke šera de nuʷeštᵒrōš fechōš. I-ʸerà aš-Šayṭan ke še apareçiʸa a ellōš en akel mont, komō ke el era kulebra dakellaš kulebraš, i leš hablaba, i leš haçiʸa a šaber kon lo ke leš demandaban en el, i-ʸeran ke lo šerbiʸan. Qāla (dišo). Depuʷeš entᵉremōš en la çibdad, i llegemoš al al-qaṣar, i bimōš èn el de laš marabillaš lo ke no še poriʸa šenbᵃlançar. I beštiʸōše Qandēfa šū korōna engaštonada kon piʸedraš pᵉreçiʸošaš i-ʸal-yaqutaš, ke nō biʸerōn šenbᵃlante dakellō nunka, i fizō a nōš fechō muy gᵃrande ; i mando a šuš weštеš en ke açejdašen a noš, i-ʸacejdarōn, i beštiʸoše (f. 91) šuš jōyaš i šuš rropaš i pušōnoš dentᵒro en lal-qaṣar, i šuš pareteš, i šuš terradoš engaštōnadoš kon piʸedraš i-ʸal-yaqūtaš, meškᵃlado kon oro i pᵃlata, i šū tiʸerra piʸedra marbōl, maš fuʷerte en bᵃlankor ke la niʸebe, i pušoše šobre la katᵉreda de šu šennoriʸo. Qāla (dišō). I wardo Dzū-l-qarneini a ella, i-ʸakella al-qaṣar, i-ʸa la katᵉreda, i-ʸa la korōna, i marabilloše, i turboše de šu šennōriʸa i de šū katᵉreda, i šobrel kubiʸertaš de porpōla, engaštonado kon oro, i-ʸal eḥafeš de šeda kolorada, i loš piʸedeš de la katᵉreda de piʸedraš pᵉreçiʸošaš koloradaš ; en el figuraš

feguradaš kon oro i pelrraš pᵉreçiʸošaš i-ʸal-yaqutaš gᵃrandeš, koloradaš ; koša ke nō biʸerōn šenbᵃlante del nunka. I porlonga šu marabelamiʸento, i dišō a ella šū hijō Badrōš : Onrra ad akešte mešajero, i feš biʸen a el, i-ʸakuyda en tornarlō šobre šu šennor. I finkō šu diʸa ašī, parando miʸentᵉreš i marabillandoše. (f. 91 v). I kuʷando fuʷe el diʸa šegundo, pūšolō Qandēfa a šu kamara šegunda, i-ʸera šu tiʸerra de piʸedra marbōl ke rrešpᵃlandeçiʸa šū bᵃlankor komō ke fuʷeše šōl, i-ʸellō rrešpᵃlandeçiʸa por lo ke abiʸa en el de laš piʸedraš pᵉreçiʸošaš, i-ʸūna katᵉreda kiba šobre karretaš ke la lebaban allī do keriʸan, ke la tiraban al-fileš kuʷando kaminaba. I kuʷando biʸō Dzū-l-qarneini akel šennoriʸō, dišō a ella : Yā šennora, muchō me a pᵃlazido lo ke bištō enta tū del šennōriʸō i la potençiʸa, šobre akeštaš fᵃraguʷaš ke šōn de marbōl, i-ʸakeštaš piʸedraš pᵉreçiʸošaš i-ʸal-yaqutaš ; nō a enta nōš šenbᵃlante dellō, i nō ye akeštō šinō šennōriʸō muy gᵃrande. Dišō : Ya dīzeš berdad, yā Dzū-l-qarneini. Kuʷando oyō a ella ke lō llamō por šū lonbᵉre, ešpantoše, i-ʸubō miʸedo šobre šū pᵉrešōna, i dišō a ella : Ya a fechō gᵃraçiʸa Allāh šobre mī porke nō ta oido nengūnō ke maš (f. 92) llamado por el nonbᵉre de mī šennor Dzū-l-qarneini ; ši no, ferl-iʸa a šaber ken ellō i matarm-iʸa. Dišō ella : Ea še te kᵃlamado šinō por tū nonbᵉre, akel ke eš tū lombᵉre. Dišō a ella : Yā šennora, ke tū me mataraš še me llamaš por el lombᵉre de mi šennor, ke mi lonbᵉre eš Leṭaqūn. Dišō a ellō Qandēfa[1] : Yō te konoçkō berdadera çertefikança, ke tū eš Dzū-l-qarneini, el rrey, nō a dubda en akellō ; i ya te konoçkō por tu fegūra, akella ke me fegūrarōn a mī. Depuʷeš tōmolō por šū manō, i pušolō en šū kamara terçera, allī do eštaba šu figūra, komō el era Dzū-l-qarneini, i dišōle a el : Para miʸentᵉreš ad akeštō, ea še kōnoçeraš tū figūra.

Ṣūratu dzī-l-qarneini yanẓuru ke wardaba ilā ṣūratihi a šu fegūra wa huwa i-ʸel fil-qaiṭūni[2] en la kamara de šu šegᵉreto.

Qāla (dišō). Kuʷando šūpō Dzū-l-qarneini kella lo abiʸa

konoçidō, (f. 92 v) turboše šū šešō, i fu^{w}e çi^{y}ertō kon el perdimi^{y}entō, i mordi^{y}aše šobre šuš rrošt^{o}rōš. Dišō a el Qandēfa : Porke mu^{w}erdeš šobre tuš rrošt^{o}rōš i še te a dekami^{y}ado tu kolor, depu^{w}eš kaš bençido šobre el rrey de Fāriç, i-^{y}el rrey del Hindi, i-^{y}aš enšennori^{y}ado šuš billaš, i te an obedeçido, i-^{y}a tū ta dado Allāh la bençiṭa i layūda, daki^{y}a ke tan^{1} obedeçido a tū laš jerenaçi^{y}oneš, i-^{y}an pagado a tū laš paryaš, i-^{y}an atorgado a tū kon oirte i-^{y}obedeçerte, i-^{y}a te tornado Allāh depu^{w}eš dakeštō ṭōdo en manōš dūna mujer katibō, šinše peleya, ni kautela, ni t^{a}rabachō, ke judga en tū kon šu mandami^{y}entō. Por Allāh, ya aš lançado tu p^{e}rešōna en perdimi^{y}entō. Do šōn tuš arteš, i do eš tū çençi^{y}a ? Aš te pu^{w}eštō en perdimi^{y}entō. Ke eš akello ke ki^{y}eš kon morderte šobre tuš rrošt^{o}roš, i ki^{y}en eš akel ke te šakara dent^{e}re miš manōš. Qāla (dišō) (f. 93) a ella Dzū-l-qarneini : Ši fu^{w}eše mi špada en mi manō, beri^{y}aš ke fari^{y}a kon ella. Dišō a el : Ke fari^{y}aš tū, i tū eštaš enpennado en miš manōš, ke nō enšennoreaš tū p^{e}rešōna ? Dišo a ella : Ši fu^{w}eše mi špada en miš manōš šeri^{y}a^{1} ke matari^{y}a kon el, ke fu^{w}eš mu^{w}ertō, o fūiše kon el. Dišo a el Qandēfa : Ya aš g^{a}ran korazōn menōš darmaš, i nō pu^{w}edeš šobre nenguna kōša ; i yō pu^{w}edo matarte, i dare fu^{w}elgō a laš jenteš de tū, i derrokar tu šennori^{y}a, i-^{y}abra a mī en matarte ke me wabaran šobre todoš loš de la ti^{y}erra para todoš ti^{y}enpōš ; enperō nō lo fare, ni te fare nōçimi^{y}entō, anteš te onrrare tantō ku^{w}antō pōre, i te šoltare a tuš weštеš i-^{y}a tu šennori^{y}ō onrrado, i-^{y}enkubrire tu fechō ; eštate šošegado, nō ayaš mi^{y}edo de nenguna kōša, ke yō te dare gu^{w}alardon kon lo ke podre šobrel de laš onrraš, por walardōn de lo kaš fechō por mī en mī hijō, akel keškapeš de šuš enemigōš a el, (f. 93 v) i-^{y}a šū mujer, i-^{y}a šuš konpannaš ; i yō te llamare Leṭaqūn, ašī kōmo ki^{y}eš, por tal ke nō oya mi fillō el otro, kakel eš aborreçi^{y}ente en tū, ke šū mujer eš hija del rrey del Hindi, i tū mateślō ; i ši šabeše kon tū matart-i^{y}a i šī šabeše kon tū la filla de Li^{y}ōn, matart-i^{y}a por šu padre ; enpero kubrire šobre tū tantō ku^{w}antō podre, i

wardarte tantō kuʷantō podre. Depuʷeš ella pušoše en šu šitiʸō, i fizo pᵉrešentar šū fillō, i dišō a el; Para miʸentᵉreš i dar walardon ad akeš mešajero, i feš kon el lo kel konbiʸene, i mandalō a šū šennor; kel ši nō por šū šennor nunka tabriʸa bištō; para miʸentᵉreš en šū fechō. Kuʷando oyō šū hijō el otro šū palabra, lebantōše a ella i dišō : Yā madre, a-Dzū-l-qarneini a fechō biʸen a mi rmanō, porke mando kon el mešajero i lo defendi de šuš enemigoš; i mi mūjer, hija de Liʸōn, ye šennōša šobre noš porke a-Dzū-l-qarneini matō a šū padre. Pᵉrende a šū mešajero i matalō, ašī (f. 94) komō matō a-Dzū-l-qarneini a šū padre. Dišō a el šū madre : I ke kiʸeš matar mešajero, i kuydaš kel eš enta el rrey en gᵃrande eštima, i ke nō ay en šū wešte šenbᵃlante del ? I ši nō porkel eš abiltado šobrel šū fechō no labriʸa mandado, ni labriʸa porparado a la muʷerte; i ši fuʷeše a el en gᵃrande gᵃrada, no labra mandado a šuš enemigōš; i loš mešajerōš no še deben matar, i ši loš matašen nō loš enbiʸariʸan; ni eš pagado nengūnō kon matarlō. Dišō a el šū ermanō Badrōš : Yō nō lo dešenparare a tū, ni te deššare matarlō, i komō lo mataraš iʸa fechō kon mī lo ka fechō, iʸel eš en mi fe ? Dišō a el šū ermanō : Ši nō me dešaš matarlō, yō te matare a tū. Dišō a el Badrōš : Nō te dešare matarlō, dakiʸa ke yō muʷero šobrel. Kuʷando biʸō Qandēfa lo ke pašaba entᵉrellōš, ubō miʸedo en ke akaeçiʸeše[1] entᵉrelloš enemigança, i peleyašen, iʸakaeçiʸeše entᵉrellōš gerra, i še derrokaše šū šennoriʸō, iʸabiʸa miʸedo otrošī šobre a-Dzū-l-qarneini, (f. 94 v) i dišō ad a-Dzū-l-qarneini : Para miʸentᵉreš lo ke eš entᵉre miš hijoš; do šon tuš arteš, dō šon tuš kautelaš ? Para miʸentᵉreš a tū pᵉrešōna anteš ke šiʸaš muʷertō, i para miʸentᵉreš qe faraš, porke tū eš en nuʷeštᵃra fe; para miʸentᵉreš komō šalliraš de nuʷeštᵃraš manōš. Dišō a ella : Dešame, dakiʸa ke beraš lo ke fare, porke Allāh mayūdara šobre eškaparme. Dišō a elloš : Še bošotrōš dubdayš ka mi a gᵃrande eštima enta mī šennor, ya bōš a engannado aš-Šayṭan, i še por bentūra mi šennor ubiʸeše kešido mi bida, nō me abriʸa mandado a bōšo-

trōš; ni loš mešajerōš nō eš pagado nengūnō kon matarlōš, ni-ʸa fechō nenguno akellō : enpero beo del konšešō en ke me deššayš, i-ʸentᵉremeterme in ferbōš pagado, i no hare nenguna kōša ke šiʸa menōšpᵉreç a bošotrōš, ni šatašše buʷeštᵃra šennōriʸa. Fed (f. 95) lo ke boš wabeç kon ello, i dūre kon ellō buʷeštᵒro šennoriʸō, i šiʸa loado šobre bošotrōš, i-ʸakeštō eš fechō kakaeçido; parat miʸentᵉreš en lo ke šera buʷenō a bōšotrōš, i yō bōš pᵒrometō ke ši bōšotrōš šoyš pagadoš kon ello, yō tᵃrašnnare por bošotrōš, dakiʸa ke llegare ad a-Dzū-l-qarneini, i dire a el, i fare kautela šobrel, šobre ke metere šu manō en buʷeštᵃraš manoš, i hareyš kon el lo ke kerreyš. Qāla (dišō) Qanpir : Ši faš akello kon noš, faremōš kon tu del biʸenfechō lo ke nō a fechō nengunō šenbᵃlante dello kon nengunō. Dišō a el : Allāh ayūde šobre akello, ke šera mi walardon enta tū, še lo fagō, a ke me daraš del algō, porke šepaš ke še yō fagō akellō, no a lugar a mī de tornar a mi billa, i šere kon tū, i deyūšo de tu enpara. Dišō a el : Fa komō šera la kautela akella ¸ke faraš? Qāla (dišō) a el Dzū-l-qarneini : Dīre a mī šennor Dzū-l-qarneini (f. 95 v) ke Qandēfa para miʸentᵉreš a tū en ferte alhadiʸa muy gᵃrande dal-jōhar, i dal-yaqūtaš, i de piʸedraš pᵉreçiʸōšaš, i-ʸalgoš muchōš, i kargaš muchaš, i-ʸaduçelaš[1] kon šū pᵉrešōna mišma; i kiʸere lapᵉlegamiʸentō kon tū, porkę te beya, i de a tū šū al-hadiʸa, i hable kon tū, i-ʸentᵉre en tū obedençiʸa i deyūšō de tu mandamiʸentō. Kuʷando oira mi šennor akeštō ṭōdo, kerra apᵉlegarše kon ella i benir a ella, i šaliraš tū kon akešta al-hadiʸa açerka de šu wešte, i te pošeš en tū lūgar, i benga el i šuš al-wazīreš çinkō nō maš, i porne šū manō en tū manō, i-ʸabraš lugar del, i faraš en akella ora lo ke kerraš i lo ke poraš. Qāla (dišō) : Ya aš abenīdo i-ʸaš bištō konšellō buʷeno. Dišō a el šū ermanō Padrōš : Yā ermanō Qanbir, nō a en el mundo mechor[2] konšešo, ṇi mešor konšešō. Depuʷeš (f. 96) dišō a elloš : Yō, por Allāh, porne šu manō en buʷeštᵃra manō. Qāla (dišō). I oyōlō Qandēfa i dišō : Por Allāh, kakeštaš šon arteš ke nō podriʸan šobrella nengunō; nō

pᵉrenden loš rreyeš laš billaš por fuʷerça, enpero pᵉrendenlaš kon engannōš, i-ʸarteš, i-ʸordenaçiʸoneš buʷenaš. Depuʷeš Qandēfa diʸōle por guʷalardōn kon la kōrōna de šū šennōriʸō, akella ke nō beyerōn leš rreyeš šenbᵃlante dellō, i diʸōle šu katᵉreda, i ṭōdo lo ke era en šū šitiʸō de laš piʸedraš pᵉreçiʸošaš, i-ʸal-yaqūtas i-ʸal-jōhar; i diʸōle šišanta kargaš dalgo. Depuʷeš diʸole Badrōš otro tantō, i-ʸagᵃradeçiʸošeleš muchō Dzū-l-qarneini agᵃradeçimiʸentō noble. Depuʷeš pⁱrišō Qanpir mil de kaballō [1] de šuš weštеš i šalliʸe kon ello, i šalli kon el šū ermanō Padrōš i-ʸa-Dzū-l-qarneini (f. 96 v) kon ellōš, i-ʸelloš še penšaban kel era Leṭaqūn, mešajero da-Dzū-l-qarneini. Kuʷando šaliʸerōn de la çibdad, i fuʷerōn dakiʸa ke llegō açerka de la wešt, dišō a elloš: Ašentadboš akī, i irme yō ad a-Dzū-l-qarneini, i šenbᵃlançare a el akellō ke šenbᵃlançadō a bošotroš, i tᵃraerle a bošotrōš, i porne šū manō en buʷeštᵃraš manōš [1]. I-ʸašentarōnše, i fuʷe dakiʸa ke llegō a šu weštе, i mandoleš kon kabalgar i kabalgarōn i mandōleš ke tōkašen laš tᵒronpetaš, i binō kon šu weštе a Qanpir, hijō de Qandēfa. Kuʷando llegō a el, i-ʸera Qanpir kabiʸa entᵃrado en ūna kuʷeba muy gᵃrande, el i šuš konpannaš, porke no lō beše Dzū-l-qarneini šobre la puʷerta de la kuʷeba, i llamolō : Yā Qanbir, šalle, beraš ad a-Dzū-l-qarneini, keš benido i-ʸeš parado šobre la puʷerta de la kuʷeba. I šaliʸō Qanpir (f. 97) de la kuʷeba. Kuʷando biʸō ad a-Dzū-l-qarneini kon šuš weštеš, turbōše, i dišō : Ke eš akeštō ? I-ʸubō miʸedo, mʸiedo muy gᵃrande, i dišō : Yā Dzū-l-qarneini, e makī entᵉre tūš manoš; feš lo ke kiʸereš. Dišō a el Dzū-l-qarneini : Yō šoy, i-ʸakešta eš mi manō en tūš manōš, ašī kōmō jūre en ke pondriʸa mi manō en tuš manōš.

Ṣūratu Dzī-l-qarneini wa qanbir i Qanpir qad kharaja ke šalliʸa min al-kahfi de la kuʷeba wa akhadza i pᵉrendiʸa bi yadihi por la manō ʿinda bābi enta la puʷerta l-kahfi [1] de la kuʷeba.

Enpero pᵉrengan pᵃlaçer tuš ochōš, i šošiʸege tū korazōn; bete en la komanda de Allāh, agᵃradeçido, i llega miš gᵃraçiʸaš

a tū madre, ke yō le ag^{a}radeçkō, a ella šobre lo ke a fechō kon mī. Depu^{w}eš (f. 97 v.) a-Dzū-l-qarneini fizōle g^{a}randeš p^{e}rešenteš, nobleš i bu^{w}enoš, i mandōloš a šū billa, i tornoše, mudandoše a laš ti^{y}erraš de Bawārīš, la ti^{y}erra de laš mujereš[1]; i-^{y}ellaš ti^{y}enen kada ku^{w}atro tetaš en šuš pechōš; a kada una dellaš doš en la part derecha, i doš en la parte eçkerra. I dišō. Ku^{w}ando šaçerqa dellaš eški^{i}ribyō : Da-Dzū-l-qarneini a Bawārīš, rrey de laš mujereš : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A ku^{w}antō depu^{w}eš, ke yō jūro por Allāh, jura muy g^{a}rande, ke ya bōš a llegado lo ke me a onrrado Allah kon ellō, i ma dado lugar en laš billaš, i ma lançado šobre los rreyeš, i ma pu^{w}eštō kapitan šobre todoš loš khaleqadōš, i-^{y}a pu^{w}eštō loš rreyeš i laš alummas obedeçi^{y}enteš a mī, i ya šabeš mi fechō i šoyš çi^{y}ertoš kon akellō tōdo, i-^{y}a bōš llegado (f. 98) lo kan eškonçado de mī loš rreyeš en toda la ti^{y}erra, lo ke man dado de loš p^{e}rešenteš i de pagar loš ešp^{e}leteš; fedme a šaber kon lo ke ay enta bošotroš de laš marabillaš, akellaš ke haleqō Allāh ta'ālā en bu^{w}eš-t^{a}ra ti^{y}erra i-^{y}en bu^{w}ešt^{a}raš billaš, i dadme a ber lo ke boš a dado Allāh, ke miš weštеš šon weštеš de Allāh 'en šū ti^{y}erra; oid i-^{y}obedeçedme mi mandami^{y}entō, i-^{y}atōrgad šobre bu^{w}ešt^{a}raš p^{e}rešōnaš kon lo ke an atorgado kon ellō otroš ši^{y}eneš de bōšotroš. Qāla (dišō). Ku^{w}ando leš binō la karta i la li^{y}erōn, i-^{y}eški^{i}ribyerōn a el šū rrešpu^{w}ešta. De Bawāriš, rrey de laš mujereš, ad a-Dzū-l-qarneini : A ku^{w}antō depu^{w}eš, ke yō no te dešare ent^{a}rar en nu^{w}ešt^{a}ra ti^{y}erra, ni ber nu^{w}ešt^{a}raš billaš; ke tū penšar ke šomōš mujereš, fa šomōš de fu^{w}erteš (f. 98 v) fu^{w}erçaš, ke nō pu^{w}ede nengunō šobre nošot^{a}raš. Tornate a tū p^{e}rešona, i demanda a otrōš ši^{y}eneš de nošotraš, i nō ayaš konfi^{y}ança en ke te fagamoš obedençi^{y}a.; ke nōšot^{a}raš šomōš de fu^{w}erteš fu^{w}erçaš i g^{a}randeš gerreraš, i-^{y}enta nōšot^{a}raš ay g^{a}randeš arteš, i g^{a}randeš kautelaš, lo ke nō ay enta nengunō de loš khaleqadōš de Allāh, i de la çufrençi^{y}a šobre la gerra lo ke nō ay enta loš onb^{e}reš kunp^{i}lidōš. I-^{y}akellō eš šabido de nōšot^{a}raš ši^{y}eneš de torpeza[1]; no ayaš konfi^{y}ança en llegar a nošot^{a}raš,

ni-ʸentᵃrar en nuʷeštᵃra tiʸerra, ke nuʷeštᵃraš kašaš šon en laš išlaš de la mar, i nō puʷede konpᵉrender nuʷeštᵒrᵒ kontō šinō Allāh; i nuʷeštᵒroš ombᵉreš en nuʷeštᵃra (f. 99) tiʸerra šon para labrar i para šenbᵃrar, i nō še allegan kon nōšotraš šinō dannō ad annō, un meš šolō en el anno, i kuʷalkiʸere onbᵉre ke kiʸere kašar kon nošotraš, entᵃra a nošotraš i kaša kon kiʸen kiʸere, i pošaše kon šū mujer dakiʸa ke še enpᵉrenna; i kuʷando eš pᵉrennada, baše kon loš onbᵉreš; i ši pare un maškᵘlō, kⁱriʸalō dakiʸa ke še kunpᵉle el darle de mamar, i depuʷeš dalō a šū padre; i ši eš fenbᵃra, kⁱriʸala, i kedaše kon ella. Ši biʸene a nōšotᵃraš enemigoš i kiʸeren gerreyarnōš, šalle a el de nošotraš çiʸen mīl konbatiʸenteš, i nuʷeštᵒrōš onbᵉreš de çaga de nōšotraš. I ya emoš eškⁱribtō a tū kon nuʷeštᵒro fechō, i-ʸentiʸendelō, i šepaš, ke nōš no noš ešpantamoš de tū fechō, i no noš ešpanta tuš wešteš, ni bemoš a tū šobre nōš (f. 99 v) rrey, ni buškamoš kištiʸōn a tū; še kiʸeš algō, mandarlemōš a tū lo ke šiʸa buʷenō a tū del algo i de laš marabillaš; i rrešpondeme šobre lo ke temoš eškⁱribtō, i dekᵃlara šobre nōšotraš lo ke kiʸeš. Qāla (dišō). Kuʷando ubō leido a-Dzū-l-qarneini šu karta dellaš, rriʸoše; depuʷeš eškⁱribyō a ellaš : De parte da-Dzū-l-qarneini a Bawārīš, rrey de laš mujereš : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, ke yō e leido buʷeštᵃraš kartaš, i lō entendido, i me e marabillado dellō; enpero Allāh ya ma dado layūda šobre bōšotraš, i šobre loš de la tiʸerra ṭōda en šōl šaliʸent de la tiʸerra i-ʸen šōl poniʸente, i nō dešare en la tiʸerra nengūno ke no lo fuʷerçe, i lō biʸença, i me obedeçka a mī, i-ʸatorge kon la obedençiʸa; fa kuʷando bošotraš i kuʷantō eš buʷeštᵒro eštado (f. 100) i buʷeštᵒro poder[1], mujereš de pōko šešō, i de fᵃlakō konšejō, i de pōka çufrençiʸa; šabed ke Allāh ya me a lançado šobre bōšotᵃraš, i šobre otro šiʸeneš de bošotᵃraš : še obedeçeyš i oiš, dešarboše, i ši dešobedeçeyš, entᵃrare a bošotraš, i šakarboše, i matarboše a ṭōdaš, i fartare laš abeš de buʷeštᵃra karne i de buʷeštᵒrō šebō kon el poder de Allāh, i-ʸabebrare la tiʸerra de buʷeštᵃraš šangᵉreš, porke Allāh ya ma mayūdado šobre todoš

šuš khaleqadoš, i-ʸa tirado lar-raḥma de mi korazōn šobre kiʸen dešōbedeçe mi fecho i dešōbedeçe ad Allāh, i ya era de buʷena alma šobre pᵉrender loš ešpᵉleyteš de bošotraš i dešarboš; i-ʸagōra nō puʷedo eštar menōš de matarbōš, i de šakarbōš de buʷeštᵉra tiʸerra in-šā-allāh. Qāla (dišō), ke kuʷando llegō šū rrepuʷešta a ellaš, (f. 190 v) eškⁱribyerōn a el: Ad a-Dzū-l-qarneini, šennōr del mundo: B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, ke nōš noš defendemōš kon Allāh de tū ira, ke tū nō nōš konpᵉrendeš kon nuʷeštᵉra torpeza, ni por lo ke emoš eškⁱribtō a tū kon ellō; ke nōš ya šōmoš çiʸertaš ke Allāh te a fechō šennōr, i te a mandado en la tiʸerra; ya te rrešpondemōš tū mandamiʸentō i rrešpondemōš a lo ke an rrešpondido loš de la tiʸerra, de lōš pᵉrešenteš i-ʸešpᵉleyteš, aši kōmō mandaš; i nošotraš šalliremoš a tū kon nuʷeštᵒroš onbᵉreš a tū lugar; mandanōš kon tū mandamiʸentō i judga en noš kon lo ke kerraš de tū jūštiçya. I šaliʸerōn a el kon pᵉrešenteš muy nobleš i-ʸalgōš muy muchōš, i rreçibiʸōloš dellaš, i deššolaš en šūš billaš šobre pagar loš ešpᵉleyteš. Qāla (dišō). (f. 101) Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini eškⁱribyō ad Arišṭōteleš[1], šū maeštᵒro: B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, ke tū aš eškⁱribtō a mī una karta, ke me demandeš por lo ke bištō de laš marabillaš en šol šaliʸente i-ʸen šōl pōniʸente, i ya te fechō a šaber kon lo ke pašado kon loš Turjamānīn, i kon Qandēfa, i kon Bawārīš, rrey de laš mujereš, i lo ke bištō de laš marabillaš, i lo ke bištō kon loš rreyeš en šōl šaliʸente i-ʸen šōl poniʸent, i yo agōra te fagō a šaber ke yō fuʷe enta šol pōniʸent lō maš rredrado, i bi yō jenteš ke kabalgaban leyōneš kon šillaš[2], i nō enkontᵉraban nengūnō ke nō lo matašen, i šon kontᵉrelloš en la mar; i kuʷando yo bide akellō, diše a miš konpannaš: ke beeys en akeštoš non pōriʸa nengunō pelear kon elloš. Qāla (dišo). Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini demando ad Al-Ḥaçan al-Baṣrī por elloš[3], i dišole: Eštoš šon Barbar (f. 101 v) de šōl poniʸente maš rredrado. I rruʷegō a-Dzū-l-qarneini a šū šennōr en ke nō llegašen a el, i-ʸen ke apartaše dellōš šu nozi-

miʸentō, dakiʸa ke nō lo alkançašen a el niʸa šūš weštеš de šuš noçimiʸentōš nenguna koša. Depuʷeš dišō a šuš jenteš : Id iʸabed al-biçra ke Allāh aun[1] konkištara šobre bošotrōš šobre lo ke beyš, i boš dara layūda šobrelloš[2]. I binō a-Dzū-l-qarneini šobrellōš, biʸō delloš fortaleza i dureza en šuš qoraçōneš, i nō loš ešpantaba nenguna kōša; i diʸole Allāh, ʿazza wa jalla, fuʷerça iʸayūda šobrellōš, i gerrealoš, i bençiʸōloš por el poder de Allāh, i demandaron ad a-Dzū-l-qarneini paç, i pagarōn la obedençya i hiçiʸerōn tᵃratō šobre loš ešpᵉleyteš. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini fuʷeš dellōš, dakiʸa ke binō a la mar, i pašō šobrel por el poder de Allāh a tiʸerra otra, i dišō (f. 102) a šuš konpannaš : Ke Allāh aun konkištara šobre noš, i dara rrazōn a nōš. I fuʷerōnše, dakiʸa ke biniʸerōn a jenteš zarqōš loš ojoš, ka ellōš abiʸa kuʷerpōš muy gᵃrandeš, šuš lenguʷaješ šenbᵃlant de lenwwaješ de loš negroš, ke šençendiʸan šuš ešpadaš fuʷegō, ke diçen a elloš al-Efrīqiyūn, i della šallen a Afrīqayya i eš çibdad muy gᵃrande, iʸeš la pʳimera ašentada ke šašentō kon el Dzū-l-qarneini. Iʸeran ke ya abiʸan obedeçido a ellōš lōš de la tiʸerra por lur fortaleza i la muʷert de lureš fuʷerçaš. I kuʷando binō el mandamiʸentō de Allāh, afinalōš, iʸeštᵘrūilōš, iʸakellō por la rrogariʸa[1] da-Dzū-l-qarneini šobrelloš, ke rruʷegō a šū šennor en ke loš eštᵘruiše por lo ke teniʸa miʸedo delloš. I demando a šū šennor en ke loš afinaše, i bençiʸeše šobrellōš, i rrešpondiʸō Allāh a šū rrogarya, i bençiʸō kon ellōš, i forçološ, (f. 102 v) eʸōbedeçiʸeronlō i fiziʸerōn konpošiçiʸon šobre loš ešpᵉleyteš, i fuʷeše[1] dellōš, dakiʸa ke binō a loš maš rredrado dellōš a la orīlla de la mar šegunda ; beoš kon jenteš ke hablaban kon šenbᵃlant del lenwwaje de abeš, ke no loš entendiʸa nengunō šuš palabraš, ke deçiʸan a ellōš loš šūrdōš d'Afrīqiyyūn, i era šū rraiç delloš d'Afrīqa, i dellōš šallen al Andaluziʸa. Qāla. Depuʷeš a-Dzū-l-qarneini eštubō en šuš billaš, i dišeronle a el : Ke Allāh taʿālā ya ta dado la bençita šobre nošotrōš i layūda ; feš biʸen en nōšotrōš kon tū[2] konšešō lonrrado. I hiçoleš biʸen a ellōš i nō matō dellōš nengunō. Depuʷeš

demandoleš de çaga delloš kiʸen abiʸa de loš khaleqadoš. Dišerōnle : Ke çaga nōšotrōš ay jenteš de fuʷerça fuʷerte i kuʷentō muy gᵃrande, i-ʸentᵉrelloš mar, i nōš emoš miʸedo dellōš, (f. 103) i nōš wardamōš delloš. Qāla (dišo). I rrōgō Dzū-l-qarneini a šū šennor kon layūda šobrelloš, i rrešpondiʸō Allāh a šū rrogarya, i pašō šobre la mar a elloš por la potençiʸa de Allāh i de šū ayūda šobrelloš, i-ʸobedeçiʸerōnlō i fiçiʸerōn tᵃratō šobre loš ešpᵉleyteš. Qāla (dišo). I fuʷeše Dzū-l-qarneini, dakiʸa ke akaeçiʸō [1] kon jenteš zarqōš šuš ojoš, bᵃlankōš šuš pelōš, de gᵃrandeš kuʷerpōš, ke ya abiʸa tirado Allāh lar-raḥma de šuš korazōneš, i deballō Allāh layūda šobre šū šiʸerbō a-Dzū-l-qarneini, i-ʸūmilyaronše a el, i-ʸōbedeçiʸerōnlō por el poder de Allāh i šū fuʷerça.

Ṣūratu dzī-l-qarneini wa l-qaumu i laš jenteš quddāmahu delante del yakhḍaʿū ke še umilyaban ileihi a el wa aṭāʿūhu i lo obedeçiʸan wamtaṭsalū i kunpliʸan amrahu šu mandamiʸentō. (f. 103v)

Dišerōnle a el : Yā Dzū-l-qarneini, ya noš aš enšennōriʸado por lo ke ta dado Allāh de layūda i la bençita. Dišoleš a ellōš Dzū-l-qarneini la ora de akellō : Loado eš Allāh, akel ke ma dado akellō, i-ʸelloš šon jenteš ke šon meškᵃladōš kon loš Turkōš, ke leš diçen a ellōš Afᵃranja, de loš kabōš de la tiʸerra. Depuʷeš fuʷeše dellōš, depuʷeš ke leš demando : Ea, še ay de çaga de bošotrōš nengūnō ? Dišerōnle : Çaga nōšotrōš ay jenteš, ke nō aš menešter a elloš ; maneraš de Turkōš, akelloš ke šon enta šōl pōniʸent, i ya tiʸenden de šōl šalliʸent ad akel šōl poniʸente ; i de çaga dakeštaš jeneraçiʸoneš ṭōdaš jenteš ke abarkan kon el mundo, i-ʸelloš šon konpannaš muy gᵃrandeš, ke nō loš poriʸan abarkar šinō Allāh, ʿazza wa jalla, i šon jenteš de anchaš karaš, ke nō ay en elloš ar-raḥmma ni kōnoçen (f. 104) a šu šennor, i šuš bibandaš la karne de šuš beštiʸaš, i šuš bebraješ lureš šangᵉreš, i-ʸentᵉre noš i-ʸelloš ay akešta [1] montanna gᵃrande. Dišo a elloš Dzū-l-qarneini : Ay a nōš kaminō a ellōš ? Diššeronle a el : Ke tū no puʷeš llegar a ellōš en diʸeç annōš, i-ʸakešta mar muy

g^{a}rande rrodea por akella montani^{y}a de ṭōdaš parteš. Dišoleš a elloš Dzū-l-qarneini : Çubḥāna Allāh, ke bōšotrōš deçīš dicho muy g^{a}rande. Dišeronle a el : Enpero dezimōš a tū la berdad, i-^{y}aun šabraš la berdad. Dišoleš a ellōš : Yō pašare akešta mar en menoš de doš mešeš. Dišeronle a el : No ay en todaš laš mareš mayor mar kella, ni jenteš maš kelloš, ni maš fu^{w}erteš kellōš, i šon jenteš ke diçen a elloš an-Nu'āšūn, jenteš zarqōš, kurtōš. Dišo, ke dent^{o}rō en la mar Dzū-l-qarneini a elloš, i šuš konpannaš, i fu^{w}erōn en laš ondaš de la mar (f. 104v) lo ke kišō Allāh, por el poder de Allāh, daki^{y}a ke šallō a jenteš ke še llama jenteš en šuš khaleqami^{y}entoš, i nō eran jenteš ; i-^{y}a eran abarkadoš kon montannaš muy altaš ; i demandaronleš por šu lugar, i-^{y}era šu lengu^{w}aje ke no lo entendi^{y}a nengunō, i di^{y}ole entender Allāh šuš palabraš, i dišeronle a el : Akešte lugar pu^{w}edeš parar mi^{y}ente^{e}reš ad akešt mont muy altō, ke llega a laš nūbeš del çi^{y}elō. Dišoleš a elloš Dzū-l-qarneini : Ea, še ay puyada en akešt monte ? Dišeronle : Nō, ke no poraš puyar šobre akellō. I pašō ' Dzū-l-qarneini, i nō šabi^{y}a ke še hiçi^{y}eše. Dišeronle a el : Yā Dzū-l-qarneini, tornate por el lugar donde benište. I nō kišō. Depu^{w}eš rrodeyō, daki^{y}a ke hallō lugar para puyar šenb^{a}lant deškalera, ke lende abi^{y}a porparado Allāh šobrel. I tomo de šuš konpannaš a ki^{y}en kišō, i puyaron kon el, i dešō loš ke kedarōn de parte debašō del mont, i tornō a puyar šobre el mont (f. 105) lo ke kišō Allāh ; i ya abi^{y}a adelantado de šuš konpannaš, i de çagà del, i puyō en el doš di^{y}aš i doš nocheš, i-^{y}era andadura de doš mešeš, i-^{y}endebulgo Allāh a el akellō, daki^{y}a ke llego a lō altō del mont, i rremobi^{y}oše ayre muy g^{a}rande šobrel, i kayeron šuš konpannaš ṭōdōš dakel ' mont de akel ayre a la otra part del mont, çeptō a-Dzū-l-qarneini ; i paro mi^{y}ent^{e}reš al lugar akel ke kayeron šuš konpannaš en el ; beoš kon jenteš ke še abi^{y}an allegado šobrelloš, i komi^{y}anšeloš i-^{y}a šuš bešti^{y}aš kon elloš, daki^{y}a ke nonde kedo delloš nengunō.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI QAD ṢA'ĪDA ke ya puyaba 'ALĀ AL-JABALI šobrel mont WA AṢḤĀBIHI i šuš konpannaš QAD HĀBŪ ke

eran kaidoš MIN AN-NĀḤYATI AL-UKHRĀ de la otra part WA JAMĀ'-ATAN i konpannaš MIN AN-NU'AŠĪNA de loš NĒ'AŠIŠ YA'KULŪNAHUM ke še loš komiʸan WA LID-DAWĀBBIHIM i-ʸa šuš beštiʸaš WA DZŪ-L-QARNEINI MIN FAUQI de šobre IL-JABALI el mont YANẒURUHUM ke loš wardaba (f. 105v).

I šupō ke elloš eran de la tiʸerra de Yājūju wa Mājūju de la part otra del mont. I kuʷando biʸō akellō Dzū-l-qarneini dellōš, itōše ad Allāh açajdado, i rruʷegō kon šuš lonbᵉreš [1] fermošoš en ke loš eškapaše Allāh dakel lugar. I rrešpondiʸō Allāh a el, i mando Allāh al ayre, i rretirolō Allāh del, i deballōlo [2] de la kabeça del mont a šū wešt šolō, i fiçoleš a šaber a šuš konpannaš kon lo ke abiʸa enkontᵃrado, i lo ke abiʸa bištō de la potençiʸa de Allāh en šuš konpannaš, i dišoleš a ellōš : Akešt mont eš akel ke eš qonjūrado, ke no še enšalça nengunō šobrel, ni nengūna koša. Depuʷeš el mando a šuš konpannaš kon kabalgar la mar i tornarše korriʸendo, i tornaronše dakiʸa ke llegaron al lugar akel ke biniʸeron del, kon el poder de Allāh. Depuʷeš el rrodeyō šobre loš de la tiʸerra, i mando a loš dakellaš çibdadeš en ke obedeçiʸešen ad Allāh, i lo temešen, (f. 106) i pagašen a el loš ešpᵉleyteš, i fuʷeše de [1] elloš kon baimiʸentō fermošō, i paro miʸentᵉreš al šol komō še poniʸa de çaga akelloš monteš, i fuʷeše dakiʸa ke llegō a laškuridad de šōl poniʸente, i paro miʸentᵉreš ad akello, ašī komō wardo a laškuridad de šol šalliʸente. Depuʷeš el ubō boluntad šobre entᵃrar en laškuridad de šol poniʸent, i tomō de šuš konpannaš lo ke kišō, i fuʷeše dakiʸa ke llegō a laškuridad, i tᵒrobō kaminō libiʸanō, pᵃlano ; i mando a loš ke kedaron de šuš konpannaš ke lawardašen dakiʸa ke še tornašen a elloš ; i fuʷeše en el dakiʸa ke llegō dakiʸa šū çageriʸa, i biʸō en ella de laš marabillaš de Allāh i de šū potençiʸa lo ke no podriʸa šenbᵃ-lançarlō, i era ke abiʸa tᵒrobado en ella piʸedraš pᵉreçiʸošaš i pelrraš koša ke šešpantaron dellō, i-ʸera šu aldadura en ella tᵉreš diʸaš en ir, i tᵉreš diʸaš en tornar, i tomaron de akellaš (f. 106v) piʸedraš pᵉreçiʸošaš i pelrraš lo ke pudiʸeron šobrello de llebarlo. Qāla (dišō). Akeštō eš lo ke ešᵏribyō kōn ellō a šu maeštᵒro

Arçaṭaṭelīç, el šiʸerbō buʷenō, de la tiʸerra de laš mujereš [1]. Depuʷeš el eškʲribyō una karta šegunda, keˑl feba a šaber kon lo ke abiʸa bištō depuʷeš dakellō de laš marabillaš, i de laš al-ummaš, i de laš beštiʸaš, i-ʸotro šiʸeneš dakellō, i-ʸeškʲribyō : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A kuʷantō depuʷeš, yo kiʸero haçerte a šaber kon loš fechoš akelloš kemoš enkontᵃrado i-ʸan pašado šobre noš, i lo kemoš fechō, i-ʸakellō eš, ke yō e pašado, depuʷeš ke me tornaba de laškuridad de šol poniʸente, kon jenteš en ūna çibdad muy gᵃrande, šobre la orilla de la mar gᵃrande ; i bimoš dende apartado al rrededor de la çibdad khaleqadoš muy muchoš, i kuʷando noš açerkemoš delloš, bemoš kon khaleqadoš ke teniʸan elloš kabeçaš komō kabeçaš (f. 107) de khaleqadoš; i llameloš ; beoš, šuš palabraš šenbᵃlant de palabraš de abeš, ke no loš entendiʸa nengunō ; i diʸome antender Allāh šuš palabraš, i llameloš a la obedençiʸa de Allāh, i-ʸōbedeçiʸeron, i rrešpondiʸeron. Depuʷeš dentᵉre en la mar, i biyō en el puyal muy gᵃrande, komō ke fuʷeše una montanna, i-ʸen el abiʸa jenteš [1]. I demandeleš, i diš a elloš : Ke eš akel puyal? Dišeronle : En el ay fuʷešaš i loš tᵃrašoroš de nuʷeštᵒroš padreš, akelloš ke šon pašadoš, i kon elloš abiʸa de loš tᵃrašorōš ke no lo podʲriʸa konpᵉrender nengunō šinō Allāh. I kiše deballar en akel puyal i ber akellaš fuʷešaš. Dišeronme a mī jenteš de miš konpannaš : Nō deballeš, yā rrey ; dešanōš a nōš ke baššemōš, i ferte emoš a šaber kon ellō i kon lo ke ay en el. I fuʷeše delloš konpannaš kon Afliʸōn e Zayd en montamen de çiʸentō da kaballō de loš eškoššidoš de la wešt (f. 107v). I kuʷando še açerkaron del, šaliʸō a elloš dakel puyal una fiʸera šenbᵃlante dal-fīl o mayor, e rreçebimoš la kon nuʷeštᵃraš armaš, i nō obrara [1] en ella laš armaš nenguna koša. I kuʷando biʸeron akellō miš konpannaš, apᵉretarōnše šobrella kon laš lançaš i laš ešpadaš dakiʸa ke še tiro delloš, i tornaronše miš konpannaš kon el poder de Allāh šalbōš. Depuʷeš mudeme, i fuʷeme a una tiʸerra ke abiʸa una çibdad muy gᵃrande, i bide otra çibdad, ke era fᵃraguʷada šobre fušta, i iba en la mar šobre lagwa, i-ʸella ke iba dakiʸa ke še apartō de nuʷeštᵃraš bištaš. I

demande a loš de akella çibdad por ella. Diššeronme : Ke jenteš la faraguwaron šobre biyegaš de fušta [2], ke iban en ella šobrel agwa allī do keriyan, i taštemōš del agwa dakella mar, i toˢrobe-mošla amarga, ke afollaba lo ke era al rrededor del de laš agwaš. I toˢrobe dakellō kᵉrebantō (f. 108) fuʷert, porke noš eramoš perdidoš de šed. Depuʷeš fuʷemōnōš dakel lugar a otro lugar, ke abiʸa agwa, i noš perdidoš de šed ; i-ʸakaeçimōš šobre una al-baḥrika ke šū agwa era dulçe šenbᵃlant de la miʸel ; i-ʸen akella al-buḥaira fiʸeraš muchaš ; i kuʷando bašemoš a ella, bebimoš della, i tomemōš poˢrobišiʸon de šū agwa, i šobre šū orilla un pilar muy gᵃrande de piʸedra, i šobre šu kabeça una figura, komo ke fuʷeše un onbᵉre ; i parele miʸentᵉreš, i bi yo en el la figūra de Çayyī-l-Fāramī, rrey del mundo en el tiʸenpō pⁱrimero [1].

Aki kuʷenta lo ke le akaeçiʸō en al-buḥaira kon laš fiʸeraš. Kuʷando noš eškureçiʸō la noche, mande ke tendiʸešen a mī mi kamma dura, i mande ençender fuʷegō, i fuʷe ençendido. I kuʷando fuʷe el terçiʸō de la noche, i-ʸakellō en noche de gᵃrande luna, beoš, laš fiʸeraš ke šaliʸan (f. 108v) šobre noš de loš boškacheš dakella al-buḥaira, ke yō nunka bidi šenbᵃlante dellaš, ke no pareçen unaš a otraš, ke keriʸan lagwa. Depuʷeš šalliʸō šobre noš al-ʿaqrabeš bᵃlankoš de larena, la largeza de kada al-ʿaqrab un kōdo, i kulebraš berdeš, i negraš, i bᵃlankaš, kabiʸan kuʷernoš ; i pušiʸerōnše akellaš kulebraš a fizarnoš, i loš al-ʿaqrabeš ašī, i oi en la wešt gⁱritoš de toda parte, i poˢlorō. Depuʷeš yō bī fiʸeraš muchaš keriʸendo lagwa, i fuyeron del laš fiʸeraš ṭōdaš ke yō no bī en laš fiʸeraš nunka šenbᵃlante dellaš, ni mayor ; tan gᵃrandeš komo laš maš mayoreš de laš bakaš ; i bi yō beštiʸaš ke šaliʸan de lal-buhaira, ke teniʸan kuʷernoš mayoreš kel maš gᵃrande de loš al-fileš. I bi yō akella noche koša ke yo no la bide nunka tal koša, i šoštenī en akella noche lo ke no šoštenī šenbᵃlante dello nunka ; i-ʸapᵉretoše mi miʸedo, i-ʸešpantaronše miš konpannaš (f. 109). Depuʷeš mande al kᵃlamador ke kᵃlamaše en la wešt : Tomad laš armaš, i no kede nengunō. I paremošnoš kon laš armaš dakiʸa ke amaneçiʸō Allāh kon la

mannana, i še fuʷe la noche, i binō el diʸa. I mande a miš konpannaš ke allegašen lenna. Depuʷeš mandeleš ke ençendeçen fuʷegō. Depuʷeš fuʷemonoš ad akelloš boškaješ, i lançemoš en ella el fuʷegō dakiʸa ke šençendiʸo, i šaliʸō della fiʸeraš i kulebraš, i dellaš ke še kemarōn kon el fuʷegō, i dellaš ke matemoš kon lançaš dakiʸa ke akabemoš dellaš [1]. Depuʷeš mudemonoš dakiʸa ke noš ašentemoš šobre una al-bufera bašta, de fuʷert olor. I kuʷando še eškureçiʸō šobre noš la noche, beoš kōn una beštiʸa mayor kel-fīl [2]. I mandeleš ke tomašen laš armaš, i dišeleš a elloš : Defended buʷeštᵃraš pᵉrešonaš i gerreyad ešta beštiʸa, ke yō no e bištō nunka šenbᵃlant (f. 109v) dakešta beštiʸa. Depuʷeš mandeleš kençendešen fuʷegō, i-ʸençendiʸeronlō al rrededor de la wešte, i pararonše kon šuš armaš ṭōda la noche dakiʸa ke amaneçiʸeron ; i-ʸen eštō metiʸoše šobre noš la fiʸera, i matō de nošotroš, i noš hišo [1] eškometīda montamen de kuʷarenta onbᵉreš. Depuʷeš kometiʸerøn miš konpannaš i mataronla, wa-l-ḥamdu li-llāhi rabbi-l-ʿālamīn. Depuʷeš mandeleš ke la dešpedaçašen, i karpiʸeron šu biʸentᵉre, i tᵒrobaron en šu kuʷerpō al-ʿaqrabeš i kulebraš, el largariʸo de kada kūlebra dellaš çinko kōdoš, i de maš, i menoreš. I-ʸello eš ke no y binō nengunō jamaš ad akella al-bufera anteš ke nōš, ke no še perdiʸeše, i-ʸera ke no še bediʸa de diʸa. I matemoš en ella de laš fiʸeraš munchaš. Depuʷeš mudemonoš i-ʸakaeçimoš en ūna tiʸerra de mūchoš arboleš i fᵘrutaleš, (f. 110) i-ʸabiʸa en ella al-umma de laš jenteš ešpošadoš i eškalçoš, šenbᵃlant de kuʷerboš, i-ʸa elloš abiʸa kolmilloš komō kolmilloš de perroš [1], ke še komiʸan unoš a otroš, ke še komiʸa el fuʷert al fᵃlakō, i šuš beštimentaš kuʷeroš de ganado, i-ʸelloš eran konpannaš muchaš, ke no še puʷede umerar. [I kuʷando yo bide akello, lebanteme de fuʷera de la kaša; depuʷeš fuʷeme para eškubrir la kara del šennor de la kama [2], i rruʷege Allāh taʿālā ke me hīçiʸeše a šaber kiʸen era akel onbᵉre, i ke era akella kaša ; ke nō bi yō en el mundo šenbᵃlant della. Kuʷando maçerke del, fuʷe kᵃlamado : Yā Dzū-l-qarneini, ya no te bede ke tū, [3] ke no te era dado todo

el šaber ; yō šō šennor dakešta kama, afeytado kon oro, aši komō beš; yo šoy kapitan de loš al-jinneš i šū rrey. Tornate a loš tuyoš kon šalbaçi^{y}on, ke tū bençiraš šobre todo lo ke pašaraš por ello, i ṭōda ti^{y}erra ke ent^{a}raraš ; akello (f. 110v) por el poder de Allāh ta'ālā. Qâla (dišo). I lebe dakel šufre bermello muchō, porke nonde halla en lugar del mundo šinō en akel lugar [1]. Dišeronle : Yā raçūlu-llāhi, ke fizo kon el ? Dišō : Pušolo en la kaša šanta, šufre, i pušolō medeçina para loš mešilloš, i nō ay en elloš medeçina šinō akello. Dišeronle : Ke lo fiçō [2], yā raçūlu-llāh? Dišo : Lebolo al rrey de Rrōmma, de la kaša šanta, kon otraš košaš marabillošaš, ešt^{a}rannaš, i la ora ke fu^{w}e mu^{w}ertō Ibnu-l-Barrā^{y}in ; i lebō akello ṭōdo a la çibdad de Rrōma, i fiçi^{y}eron loš rromanoš en ella una ig^{e}lešiy^{a} muy g^{a}rande, ke haçi^{y}an rromiaje a ella kada annō, i haçen šak^{e}refiçi^{y}o a ella por lo ke ay en ella de laš košaš onrradaš de la kaša šanta ; ke en ella ay el gayatō de Mūçā i šuš çapatoš ; i-^{y}el kayatō de Hārūn i šuš çapatoš, i šu ku^{w}iti^{y}elō, i laš taulaš k^{e}rebadaš.] Dišō Dzū-l-qarneini : Depu^{w}eš mudemonoš i akaeçimoš en una ti^{y}erra bašta, i eštubimoš (f. 111) en ella muchoš di^{y}aš ad akella baštura ; i-^{y}adobaronše en ella nu^{w}ešt^{a}raš bešti^{y}aš, i bimoš en ella marabillaš de laš marabillaš de Allāh ta'ālā. I-^{y}akellō ku^{w}ando fu^{w}e en el di^{y}a terçero del meš, mando Allāh, tabāraka wa ta'ālā, šobre noš ayre korrūtō, i no kedo de noš nengunō ke no lo konjuntaše kon la ti^{y}erra, i kuydo eš^{t}ruirnoš ; i-^{y}ešKaponoš Allāh, i fizo g^{a}raçi^{y}a Allāh šobre noš. Depu^{w}eš mudemonoš a un mont açerka, i bimoš en el ku^{w}ebaš i-^{y}ent^{e}remoš en ellaš, i t^{o}robemoš en ellaš kašaš ke eran de loš p^{i}rimeroš de laš jenteš [1]. Depu^{w}eš mando Allāh una nub negra de fu^{w}erte ayre de g^{a}randeš t^{u}ru^{w}enoš i rrelanpagoš, i hiçoše eškura laddunya, daki^{y}a ke noš nō noš bei^{y}amoš unoš a otroš ; i bi yo en akella nūbe Ebeldad, i kōnoçeše akella abe por lagila [2]. Depu^{w}eš mudemonoš a una ti^{y}erra, ke no bide en ella šino doš abeš, i hablo (f. 111v) la una dellaš kon lengu^{w}aje de loš al-'ajameš, i llamōme [1] : Yā Dzū-l-qarneini, ke tu aš ent^{a}rado en ti^{y}erra, ke no y a ent^{a}rado nengunō anteš de tū, i-^{y}akešta ti^{y}erra eš la maš

apartada de laš tiʸerraš, de loš abišmoš de laš tiʸerraš de šol šaliʸent, i nō ay de çaga de akešta tiʸerra šino el mont akel ke šalle de çaga del el šol, i-ʸad akel monte ye la mar abarqada kon el mundo.

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI WĀQIFAN parado ʿALĀ-L-JABALI šobre el mont WA-Ṭ-ṬUYŪR i laš abeš AL-ʿUNQĀ lagīla TUKALLIMUHU ke·l habla.

[Depuʷeš tomemōnoš a tornar šobre šiʸeneš del kaminō akel ke benimoš del, i bimoš monteš (f. 112) baštoš de muchō biʸen, i bimoš en la kabeça del mont ke abiʸa en ella una al-qubba ; i puye en el, i-ʸentᵉre dentᵒro, i era la largeça de lal-qubba çiʸen kōdoš; i tᵒrobe en el doš mīl i šeyçiʸentoš al-kurçieš dōro. I-ʸen akella al-kubba un palaçiʸō muy gᵃrande, ke abiʸa en el mīl bentanaš dōro, i la kaša dōrada, i-ʸen el al-minbareš doro, kada al-minbar kon kada kuʷatro piʸedeš dōro, šobre kada piʸed una kandela doro ; i tᵒrobe en akella kaša šufre bermello, ke rrešpᵃlandeçiʸa šenbᵃlante de la kandela, i laš kandelaš de la kaša doro. I-ʸen ella una kama dōro, šu largeça kuʷarenta kōdoš, i šu anpᵉleça anši, i šobre la kama una fegura en šenbᵃlança de pᵉrešona durmiʸente, ke rrešpᵃlandeçiʸa kᵃlaredad šenbᵃlant de la luna, i šobre akel onbᵉre rropaš teçidaš kon oro (f. 112v).

ṢŪRATU DZĪ-L-QARNEINI ʿALĀ šobre AÇ-ÇARĪRI la kama JĀLIÇAN poçado WAʿALĀ i šobre AÇ-ÇARĪRI la kamma RAJULAN un onbᵉre MAḤDŪDAN eštendido NĀIMAN durmiʸendo ʿALĀ šobre MUḌARRABĀTIN al-madrakeš.]

bullimiʸentō [1] a gᵃrandeš gᵊritoš, komō ke fuʷeše Jahannam, i-ʸeštubimoš en akel ešpantō tᵉreš diʸaš kon šuš nocheš. Depuʷeš ešᵏurubiʸoš laškuridad, i nebō niʸebe muy gᵃrande šobre noš, i muriʸo de nošotroš de akella niʸebe jenteš muchaš [2]. I kuʷando la lebanto Allāh de nošotroš, i šallō el šol, kešimoš mudarnoš ; beoš, la niʸebe ke abiʸa kubiʸertō la tiʸerra ṭoda, i tubimoš miʸedo de perdernoš, i awardemoš tᵉrenta diʸaš, i-ʸakellō en el beranō maš fuʷert, i bedimoš marabillaš (f. 113) muchaš, laš kuʷaleš no podriʸa šenbᵃlançar. I bi yō çibdadeš muchaš, ešpobladaš, ke no

šabiʸa šuš nonbᵉreš, i-ʸentᵉre en ellaš, i no tᵒrobe en ellaš nengunō. I-ʸentᵉremoš apᵉreš dakellō en çibdadeš muchaš, pobladaš kon jenteš ke no konoçiʸa šuš lonbᵉreš, i pᵉrešentaronme loš šūyoš de šuš marabillaš koša ke nō poriʸa šenbᵃlançar, i-ʸelloš pagaron la obedençiʸa, i loš ešpᵉleyteš, i diʸeronnoš de šuš kaballoš i de šuš rropaš koša ke nunka bide šenbᵃlant koša. Depuʷeš fuʷemoš dakiʸa ke llegemoš a lo maš çagero de la tiʸerra poblada, i demandemoš a loš šuyoš, i dijeronnoš : No ay çaga de noš nengunō šino loš al-jinniš, i-ʸakešta eš tiʸerra ke no y entᵃra nunka nengunō de laš pᵉrešonaš, i-ʸallegan kella eš loš abišmoš de la tiʸerra de parte içkiʸerda. I mando (f. 113v) leš kon temer ad Allāh i-ʸobedeçerlō, i kᵉreyeron, i-ʸobedeçiʸeron. Depuʷeš elloš metiʸeronnoš en šuš berjeleš, i-ʸen šuš lugareš, i bi yō en ella marabillaš de laš fᵘrutaš lo ke yo no bi šenbᵉlante [1] en el mundo, i bi yō en medyō del berjel una torre muy gᵃrande, ke še llama la ṭorre del šol i de la luna [2], i deyušō de la ṭorre una kaša muy gᵃrande kabiʸa en ella mīl imajeneš dōro i pᵃlata, i derredor de la ṭorre doš arboleš [1]; dešeronme a mī kelloš ke hablaban, i-ʸeran loš aš-Šayṭāneš kentᵃraban en šuš biʸentᵉreš, i leš hablaban, i leš açiʸan a šaber komō kelloš eran arboleš ke hablaban.

Ṣūratu dzī-l-qarneini wa huwa i-ʸel yanẓuru ke wardaba ilā-l-haikali a la ṭorre wa dākhilu i dentᵒro (f. 114) l-haikali de la torre Šakhçāni doš pᵉrešonaš itsnāni doš waš-šajaratāni arboleš min ḥauli derredor l-haikali de la ṭorre.

I diše a elloš : Fedme a šaber ke diçen akeštoš doš arboleš? Diçen, ke tū, yā Dzū-l-qarneini, morraš en la tiʸerra šanta [1], i tuš konpannaš apᵉreš de tū, i no leš demandamoš por nenguna koša ke nō noš haçen a šaber por ello. Depuʷeš mudemonoš dakiʸa ke llegemoš a una montanna muy fuʷerte i muy alta, i demande ke kiʸen abiʸa en ella de laš konpannaš. Dišeronle, ken akella montanna šennoreš muchoš, muy gᵃrandeš, i deyūšō de akella montanna un rriʸō muy gᵃrande, i dišeronme a mi loš de akel rriʸo ken un boškache dakelloš boškacheš abiʸa una (f. 114v) fiʸera muy gᵃrande, i ya biʸençe šobre nuʷeštᵃra tiʸerra i nuʷeštᵒrōš ganadoš,

i no podemoš šobrella [1]. I diš a elloš : De ke manera eš ? Dišeronle : Komō un kuluwro muy g[a]rande, šobre ku[w]atro pi[y]edeš ; i ella šalle kada di[y]a, i nō ent[a]ra en šu boškaje ke lançamoš doš bu[w]eyeš a ella muy g[a]randeš, i komešeloš ; depu[w]eš tornaše a šu boškaje, i nošotroš šomoš kon ella aši, daki[y]a ke no finka a noš de nu[w]ešt[o]roš ganadoš šino pokoš. Dišo a elloš : I-[y]a ke ora šale ? Dišeron : A medyo di[y]a. Dišō a elloš : Do ye daki[y]a ke la beya [2] ? Diš a elloš : I-[y]açerkaçboš a ella ? Dišeronle : I ki[y]en šaçerka della ? Ši t[o]roba de nošotroš nengunō en la ti[y]erra, komešelō. Dišo a elloš : Fa komō lançaç a ella loš doš bu[w]eyeš ? Dišeronle : (f. 115) Ligamošloš, i metemošloš en derechō de šu boškaje, i šale, i komeseloš ; depu[w]eš tornaše. Diše a elloš : I en un lugar šolō šale o en ṭōdo lugar ? Dišeronle a mī : En un lugar šolo. Dišō Dzū-l-qarneini : Enpero demandeleš [1] akešta demanda ṭoda, porkello era en ūna billa de laš billaš, i una imaje kent[a]raba en šu bi[y]ent[e]re un aš-Šayṭān i leš hablaba, en un arbol, çerka de una ku[w]eba [2], i lo šerbi[y]an, i kuyde kel kera aš-Šayṭān ke še feguraba a elloš, i por akellō leš demande por šu afer, i komo fazi[y]a, i ke era šu afer ; eoš ke era feytō ke loš bençi[y]a [3]. I tome de miš onb[e]reš, i fu[w]eme enta el, i mande a miš konpannaš, i ligaron loš bu[w]eyeš aši komō eran lureš ušaješ, i mande a miš konpannaš en ke še parašen kon loš bu[w]eyeš šobre šuš (f. 115v) kaballoš enta la pu[w]erta del boškaje ; i šali[y]o della una fi[y]era muy g[a]rande, ke yō nunka bi mayor kella, komō kella fu[w]eše una nuu negra, ke šali[y]a de šū boka šenb[a]lant del fu[w]egō g[a]randeš f[a]lamaš. Ku[w]ando šaçerkō de loš bu[w]eyeš, t[a]ragašeloš i tornaše a šū boškaje. Ku[w]ando fu[w]e la mannana, mandeleš en ke šaçerkaše a [1] el doš beçerrōš chikoš porke še ap[e]retaše šu fanb[e]re en el di[y]a terçere, i šali[y]ō, i t[a]ragašološ, i turboše. Ku[w]ando fu[w]e el di[y]a terçero [2], ap[e]retošele la hanb[e]re, i mannana kon šallir [3], i-[y]akuytoše en ir, i pušoše açerkarše de nošotroš keri[y]endo a noš, i mande a laš weštes, i g[i]ritaron ṭodoš a una boç g[i]ritō muy g[a]rande, i tornoše a šū boškaje. Depu[w]eš mande kon doš (f. 116) bu[w]eyeš, i fu[w]eron degōlladoš, i fu[w]eron eškorchadoš ; i tome šuš ku[w]eroš,

i-ʸenchiloš de polbora i de pegunta i de šufre. Depuʷeš fiçe kōšer šuš kuʷeroš. Depuʷeš fiçeloš meter en el lugar kabiʸan ušado kada diʸa, i šaliʸō, i komišeloš kon la fortaleza de šu fanbᵉre, i kuʷando llegō en šū garganta nō pudo lançarloš, i llegaron a šu biʸentᵉre, i kayō en la tiʸerra, abiʸerta šū boka, komō ke fuʷeše bōka dalgar. I kuʷando yō bī akellō, mande kon kobre, i fuʷe rregalado, i fuʷe lançado en šu boka. I kuʷando fuʷe lançado el kobre kaliʸente en šu garganta, i llego a šu biʸentᵉre, ençendiʸoše la polbora i-ʸel šufre, i buliʸo la pegunta, i muriʸo bi ḥamdillāhi, i loemoš ad Allāh šobre akellō, i holgaron loš de akel lugar de šu muʷert (f. 116v).

Ṣūratu dzī-l-qarneini yanẓuru ilā-l-qaiṭi ke wardaba ilā-l-qaiḍati wad-dābbati fīhā wa aṣḥābuhu maʿahu yanẓurūna ileihā en el boškaje i la beštiʸa en ella i šuš konpannaš kon el ke wardaban a ella.

Depuʷeš mudemonoš dakiʸa ke llegemoš a una montanna muy alta, i-ʸen ella rriʸoš muchoš, i tiʸerra bašta; de muchoš biʸeneš, i laš piʸedraš dakel rriʸō piʸedraš pᵉreçiʸošaš, i loš de akel lugar komo kelloš eran al ʿarabeš ke šerbiʸan [1] laš piʸedraš i la fušta ašiʸeneš de Allāh. I mandeleš kon obedeçer ad Allāh, i oiyeron i-ʸobedeçiʸeron. Depuʷeš kabalkemoš la mar, i fuʷemoš šobre la mar dakiʸa ke fuʷemoš (f. 117) a tiʸerra de aṣ-Ṣīn, i fiçe lonbᵃrar mi pᵉrešona Fēbūç, i diše a miš konpannaš ke me lonbᵃrašen por akel lonbᵉre, i puše mi pᵉrešona komo ke yo era al-wazīr da-Dzū-l-qarneini. I fuʷemoš dakiʸa ke llegemōš al rrey de aṣ-Ṣīn, i-ʸašentemonoš ; i fuʷe yo šolō en la çibdad al al-qaṣar del rrey, i llege a la puʷerta, i dišō a mi el portero : Kiʸen ereš tū ? I dišele : Yo šoyš mešajero da-Dzū-l-qarneini, i mi nonbᵉre eš Fēbūç. I dišo a mī : I ke kiʸeš ? Dišele : Kiʸero entᵃrar šobre el rrey. Dišo a mī : I ke kiʸeš del rrey ? Dišele : Kiʸero llegar la mešajeriʸa da-Dzū-l-qarneini [1] de la tiʸerra ṭōda, en šōl šaliʸent i-ʸen šol poniʸente. Dišome : I ke eš la mešajeriʸa ? Dišele : Tu eš loko, i tu šennor eš maš lokō ke tū, akel ke mete šenbᵃlante de tū portero a el ; ke kiʸeš šaber laš nuʷebaš (f. 117v) anteš kel.

Entᵃra šobrel, i feśle a šaber. I-ʸentᵉro i hizole a šaber, i mando el rrey la ora de akello en ke eštendešen en el šitiʸō del marbōl rropaš de porpōla i de šeda teçida kon oro, i-ʸen el šitiʸō una kama muy gᵃrande, i šobre la kamma figūraš paradaš, šobrelloš armaš, komo ke elloš fuʷešen onbᵉre, ke lo wardaban; i darrededor del šitiʸō ṭodo figuraš paradaš, šobrellaš armaš, i-ʸentᵃraban loš aš-Šayṭāneš en akellaš ſiguraš, i hablaban al rrey, i febanle a šaber kōn lo ke keriʸa, komo laš figuraš le hablaban; i kuydo ke yō no lo konoçiʸa akellō ṭōdo. Depuʷeš mando a šu portero en ke me içiʸeše entᵃrar, i ʸentᵉre; i-ʸenta el loš onrradoš de šū šennoriʸa, i nō abiʸa delloš ningunō ke no fuʷeše pošado (f. 118) šobre al-kurçi dōro, engaštonadoš kon piʸedraš pᵉreçiʸošaš.

Sūratu al-maliki jāliçan ʿalā kurçīhi del rrey pošado šobre šu katᵉreda wa jamāʿatin min ahli mamlakatihi maʿahu wa raçūlu dzī-l-qarneini yadfaʿu lahu al-kitāba ka-annahu minʿindi dzī-l-qarneini i konpannaš de loš de šu šennoriʸa kon el i-ʸel mešajero ke daba a el la karta komo ke era de parte da-Dzū-l-qarneini.

I warde a el, i pošeme una ora. I lebantaronše loš onbᵉreš, i beštiʸeronše kotaš doro i de pᵃlata, i tomaban šuš ešpadaš en šuš manoš, i dišō : Yā malabenturado, kiʸen biʸene kon tū [1], i ke eš tu menešter? I diše a mī jenteš de šuš konpannaš : Fešnoš a šaber ke eš tu menešter. I diše al portero : Yō (f. 118v) konoçī tu lokura del pᵉrençipyō ke hableš kon mī, i yo no fare a šaber a nengunō de bošotroš, enpero ſuʷe enbiʸado al rrey. I oyo mi palabra el rrey ; diʸō a mī liçençiʸa ke me açerkaše. I-ʸaçerkeme a el dakiya ke me puše en el kabō de la kama, i dišō a mī : Kiʸen ereš tū? Dišele : Yo šoyš menšajero da-Dzū-l-qarneini, dišō [1] a el el rrey šantō, de gᵃran bantaja šobre ṭodoš loš rreyeš de la tiʸerra. I dišō : Donde ešta akeše šantō? Diše a el : Açerka de tu tiʸerra. Dišō : Porke ta enbiʸado a mī? Diše a el : Porke Allāh lanbiʸado rrey šobre loš rreyeš de la tiʸerra ṭōda, i kiʸen no lo obedeçera por obedençiʸa, obedeçerla por fuʷerça ; i ya me a enbiʸado a tū en ke me baya kon tū a el; ea, še te a llegado lo

ke a [2] fecho kon Dāriyūš, rrey de Fāriç, i lo ke era de šu šennoriya i de šuš weštes, i-yel (f. 119) la bençido, i lafinado, i-ya enšennoriyado šu tierra i šu šennoriya ṭoda ; i lo kakurrido a el kon el rrey del Hindi Liyōn, komō lō matō, i lo afinō, i-yenšennoriyō el Hindi ṭōdo ; i lo kakurrido a el kon el rrōmaniyen de loš rreyeš en šōl šaliyent-i-yen šol poniyente, komō loš a bençido, i lan obedeçido, i-yan pagado a el laš paryaš, i-yan entrado en šū obedençiya por grado o por fuwerça ; i ši tū lo obedeçeš, i pagaš a el laš paryaš, i-yobedeçeš šu mandamiyentō, dešarta en tū šennoriyo, i hara biyen a tū ; i ši tū no lo obedeçeš šu mandamiyentō, forçarta, i derrokara tuš billaš, i follara tu šennoriya, i enšennoriarta šobre pešar de tū nariç. Lebantate, i bete kon el, i-yaplegate kon el, ašī komō a mandado a mī. Dišō a el el rrey de aṣ-Ṣīn [1] : Yā Fēbūç, bete a tū šennor i dile a el ke yō ya entiyendo por lo ke te a mandado kon ellō a mī, i-ya plegado a mī lo ka dado Allāh a el, i la dado del podaramiyentō en la tierra, i lo ke la dado Allāh a el de la bençiṭa šobre loš [1] rreyeš de la tierra ; i ya Allāh lo pušō debiyengo šobrelloš por lo ke šoberbiyaban, i diyole Allāh layūda i la bençita šobrellōš. A kuwantō lo ke dizeš en ke me baya a el, i me aplege kon el, fa komō yō hablō kon el kuwando hablō kon tū, aši komo kel fuwešeš tū, i dile a el ke yō obedeçkō šu mandamiyentō, i pagare a el laš paryaš en šu ora. Depuweš diš el rrey : Benidme kon algo. I fuwe benidō kon el, i diy ō a Fēbūç lalgō, i diyole a el la korona de šu šennoriya, i le diyo a el mil piyeçaš de šeda, i mīl piyeçaš de porpōla, i mīl beštimentaš, i mīl ešpadaš warneçidaš dōro i palata, i mīl frenoš warneçidoš dōro, i mīl balleštaš, (f. 120) i mīl kotaš, i mīl baçineteš, i mil libraš dalmiçke, i mīl libraš dal-ʿanbar, i mīl de kopaš dōro, i mil de palata, i dišole : Aḳešta eš mi al-hādiya a el, i rreçibala bi-çalāmi, i šuš paryaš enta mī.

ṢŪRATU AL-MALIKI JĀLIÇAN WA QUDDĀMAHU FĒBŪÇ RAÇŪL [1] DZĪ-L-OARNEINI YUKALLIMUHU WA-L-HADĀYĀ [2] BEINAHUMĀ ḤĀḌIRATUN ÇUYŪFUN WA BAIḌĀTUN WA ṢIḤĀF [3] ADZ-DZAHABI WA-L-FIḌḌATI

del rrey pošado i deban del mešajero ke'l hablaba i loš perešenteš,

i ent^{e}relloš p^{e}rešenteš [4] ešpadaš, baçineteš, kopaš de oro [5] i de p^{a}lata.

Depu^{w}eš a-Dzū-l-qarneini rreçebi^{y}ō šu p^{e}rešente, i mudoše del en loš yermoš, i fu^{w}eše andadura ku^{w}atro mešeš. Depu^{w}eš mudemonoš, i-^{y}akaeçimoš en unaš jenteš ke (f. 120v) diçen a elloš aṣ-Ṣugru, i-^{y}elloš eštan en ti^{y}erra de muchoš rri^{y}oš i de g^{a}ran baštura; i dišš̈eron a noš ken akella ti^{y}erra abi^{y}a un rri^{y}ō muy g^{a}rande, šenb^{a}lant de mar, ke bi^{y}ene de šol poni^{y}ente, de g^{a}rande agwa, ke no'š podi^{y}a ber šu šu^{w}elō, ni šaber šu fondura. Ku^{w}ando [1] noš açerkemoš del rri^{y}ō, mande ke içi^{y}ešen t^{e}reçi^{y}entaš fuštaš, i fu^{w}eron fechaš, i metīmošlaš en el rri^{y}ō [2], i kabalge yō i miš weštеš, i pašemoš el rri^{y}ō bi-ḥamdi-llāhi. Depu^{w}eš mudemošnoš i-^{y}akaeçimoš a una ti^{y}erra de muchoš rri^{y}oš i-^{y}arboleš i f^{u}rūtaš muchaš; i-^{y}ašentemonoš en ella para folgar i rreparar nu^{w}ešt^{a}raš bešti^{y}aš. I ku^{w}ando fu^{w}e de noche, korri^{y}eron šobre nu^{w}eš^{a}raš bešti^{y}aš, i tomaron laš demaš, i huyeron kon ellaš. Ku^{w}ando fu^{w}e enta la mannana (f. 121) no bedi^{y}amoš a nengunō, ni beštiyaš, i fu^{w}emoš a demandarlaš çinko di^{y}aš, i-^{y}akaeçimoš en g^{a}randeš al-marjaleš i boškaješ [1]. [I no açageeš obra de oy para mannana, wa-ç-çalāmu ʿaleikum wa raḥmatu-llāhi taʿālā.

Parado fu^{w}e [2] la çibdad, i la çibdad figurada, i-^{y}en ella una al-qaṣar, i šobre la çibdad šenlant del kubba pošada šobrella, ke lei^{y}a la karta darišṭōteleš.

I ku^{w}ando ubō leido šu karta, i lo ubō entendido, tornoše a la kaša de šu šennori^{y}a a šu çibdad, i-^{y}ent^{o}ro en la kaša de šu šennori^{y}a, i šu onrra, i-^{y}ašentoše, i wardo en adobar lo ke era bu^{w}enō a el del fechō de šū al-ākhira. Qāla (dišo) el rrekontador, kel llegō a la šenb^{a}lança de šu mu^{w}ert komo era, i ku^{w}ando bi^{y}ō akeyō, dišo kel ašentoše (f. 121v) en la kaša šanta, i-^{y}ašentoše kon el la mu^{w}ert, i-^{y}el era de pokoš di^{y}aš, i partida [1] delloš dišeron ke muri^{y}ō bi^{y}ešō. Qāla (dišō) : Rrekonte por Muqātil ibnu Çuleymān wa l-Kalbī, kelloš dišeron, ke ku^{w}an še le p^{e}rešentō la mu^{w}ert, eški^{r}ibyō a šu madre Al-ʿĪde una karta [2], en ke içi^{y}eše una komida, i hiçi^{y}eše llegar a ella laš mujereš de la çib-

dad ṭodaš, i no kedaše dellaš chika ni g^{a}rande ; i ku^{w}ando eštubi^{y}ešen p^{e}rešenteš ke dišše̊še a ellaš : No koma de mi bibanda šinō [3] ki^{y}en a perdido amigō de ijō o de ija o de marido o de tio o de açerkanō ijo de tio. I ku^{w}ando llegō a ella la karta, paro mi^{y}ent^{e}re en lo ke dijō a ella šū fijo, i hišō bibanda [4] muy g^{a}rande, i fiçō allegar a ellō (f. 122) laš mujereš de la çibdad, i no dejō dellaš chika ni g^{a}rande, ni-^{y}onrrada ni baša. I ku^{w}ando fu^{w}eron allegadaš en lal-qaṣar, ap^{e}rešentō delant dellaš la bibanda, i dišō a ellaš : No koma de mi bibanda šino ki^{y}en nō lakaeçido t^{i}rišteza de perder hijo o marido o fija o madre o ti^{y}ō o hijo de tio. I ku^{w}ando oyeron akellō alçarōn šuš manoš i no komi^{y}ō nenguna. Dišō a ellaš : Porke nō komeç ? Dišeron a ella : Por Allāh, yā nu^{w}ešt^{a}ra šennora, nō ay de nošotraš nenguna ke no ši^{y}a dolorōša. La ora dakellō šupō ke šū hijō nō abi^{y}a eški^{r}ribtō akešta karta šinō enta šu mu^{w}ert, i-^{y}el ke la konortaba en ši mišmo. I fiçō a šaber a laš mujereš akellō.] [1] lur kontō i lur ti^{y}erra de mucho bi^{y}en, i-^{y}elloš aparelladoš para la gerra, en šuš manoš dardoš ; i ku^{w}ando noš (f. 122v) açerkemoš delloš, eškometi^{y}eronnoš kon peleya, i mataron de nošotroš montamen de t^{e}reçi^{y}entaš p^{e}rešonaš. Depu^{w}eš eškometimoš šobrelloš ṭodoš nošotroš, i bençimošloš [1] por el poder de Allāh, i tomemoš delloš di^{y}eç mīl onb^{e}reš. Depu^{w}eš elloš obedeçi^{y}eronnoš, i pagarōn a noš la obedençi^{y}a, menošp^{e}reçi^{y}adoš kon el poder de Allāh. Depu^{w}eš fu^{w}emoš daki^{y}a ke akaeçimoš šobre un rri^{y}ō g^{a}rande, i šobre la orilla del rri^{y}ō arboleš muchoš, i bimoš una bešti^{y}a muy g^{a}rande, deškibō rreš-warde, de g^{a}ran ku^{w}erpō, šobrella peloš komo peloš de komo peloš de pu^{w}erko, i binō enta noš ; i ku^{w}ando la bimoš benir a noš, tomemoš laš armaš para ella, i-^{y}ap^{e}retoše šobre noš, i-^{y}ap^{e}-retemonoš šobrella, i lançe a ella (f. 123) una mujer, i tomola, i matola, i komi^{y}ošela, i peleaba la mujer kon ella [1]. I ku^{w}ando fu^{w}e kanšada, bolbi^{y}ō a fuir de nošotroš, i leboše la kaballeri^{y}a šobrella, i matemošla. Depu^{w}eš kememoš akel boškaje ; i še kemaron allī fi^{y}eraš muchaš. Depu^{w}eš mudemonoš a una ti^{y}erra ke en ella abi^{y}a jenteš qurtoš, kon elloš abi^{y}a orechaš šenb^{a}lante

de g^{a}randeš eškūdoš, i ku^{w}ando keri^{y}a nengunō delloš dormir, eštendi^{y}a la una de šuš oreššaš i kubri^{y}aše kon la otra ; i ku^{w}ando še pošaba nengunō delloš, rreškolgaba šuš oreššaš šobre šu ku^{w}erpō i kubri^{y}aše kon ellaš, i no abi^{y}a šešo a elloš. Depu^{w}eš mudemonoš a una ti^{y}erra bašta, ke no abi^{y}a en ella moradoreš ; i-^{y}en ella arboleš ke no abi^{y}a a elloš eškuwercha, i šobre (f. 123v) lloš una abe šenb^{a}lante duna al-qubba g^{a}rande, i bimoš deyušo dakelloš arboleš al-fileš g^{a}randeš, i kiše šaber šuš nu^{w}ebaš ; beoš, abeš muchaš ke beni^{y}an dakellaš partidaš, i-^{y}en šuš arpaš loš filloš de loš al-fileš, i pošabanše šobre akelloš f^{u}rutaleš, i komi^{y}an šuš karneš, i lançaban šuš wešoš, i nō bi yō en laš abeš maš fermošō kel ke rrešp^{a}landeçi^{y}a komō pi^{y}edraš p^{e}reçi^{y}ošaš, i-^{y}en ella abi^{y}a fermošura. I-^{y}ašentemonoš, i šoltemoš nu^{w}ešt^{o}roš kaballoš, i šali^{y}ō a nošotroš dakelloš boškaješ una fi^{y}era muy g^{a}rande, i matemošla, i matemoš a loš dakelloš boškaješ ṭōdoš, maldiga loš Allāh a ṭōdoš.

I šuš [1] konpannaš ke mataban la fi^{y}era i las ešpadaš (f. 124) en šuš manoš, i-^{y}elloš deyušo loš f^{u}rutaleš [1].

Depu^{w}eš fu^{w}emonoš tornando a la wešt, i f^{a}rawe alli una çibdad muy g^{a}rande, i-^{y}una meçkida. Depu^{w}eš p^{e}legemoš a una ti^{y}erra de g^{a}randeš boškaješ, i-^{y}al-marjaleš, i paštoš, i rri^{y}oš kaudaleš, i bi yō un lugar muy g^{a}rande, marabillošō, bu^{w}enō, de muchaš f^{u}rutaš, i f^{a}rawe allī una çibdad, i puše šobrella una figura por warda a loš šuyoš de loš al-ʿaqrabeš. I-^{y}eštubimoš en ella ku^{w}atro mešeš, i fiçe mudar a ella jenteš dakella ti^{y}erra i çibdadeš kon šuš mujereš i šuš ijoš, i hiçeloš eštajar en ella, i fiçela lonb^{a}rar Mardebūç, i lonb^{a}raronla loš šuyoš ap^{e}reš dakello Aldauḥāt [2]. Depu^{w}eš mudemonoš i fu^{w}emoš daki^{y}a (f. 124v) ke llegemoš a ti^{y}erra de Bābil i de Khoraçān. Ku^{w}ando llegemoš a ella, t^{o}robe en ella una karta de mi maešt^{o}ro e ši^{y}erbō bu^{w}eno Arçaṭāṭālīç [1], eški^{r}ibto [2] en ella : B-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-raḥīmi. A ku^{w}antō depu^{w}eš, ya me a llegado tuš nu^{w}ebaš, i lo kaš eškonçado de loš ešpantoš, i de laš peleaš, i de loš afereš fu^{w}erteš, i de laš marabillaš, i lo ke ta dado Allāh del poder en la ti^{y}erra, i lo

kaš konkištado de laš çibdadeš, i lo kaš bençido de loš rreyeš; akellō kon layuda de Allāh i šu potençi^{y}a. Ya konbi^{y}ene šobre tū loarlō, i-^{y}ag^{a}radeçerlo, i-^{y}apartarte a šerbirlō, i-^{y}a obedeçerlō; i la obra bu^{w}ena, akella ke t^{o}robaraš en tū al-ākhira; ke loš di^{y}aš še ban, i tū p^{a}laçō šaçerka de tū, i tū dešaraš (f. 125) tū ad-dunya; apareššate para al-ākhira p^{o}robiši^{y}on de temor i-^{y}obra bu^{w}ena, anteš ke te benga la mu^{w}ert i tū dellō niglijente. [I šupō ke kada unō era tentado kon perdimi^{y}entō de bi^{y}enkeri^{y}en, i tornaron šobre la bibanda lo kubō t^{i}rišteza, i lloro, i konortaronla, i komō ke lo lloraba, i-^{y}ubi^{y}eron t^{i}rišteza šobrel.] I todo formado, loš formadoš de Allāh, i loš çi^{y}eloš i-^{y}en la ti^{y}erra taštaran la mu^{w}ert; wardado eš el šennor bibo, mantenido, akel ke no mu^{w}ere. Akeštō eš lo ke a noš llegō de laš nu^{w}ebaš da-Dzū-l-qarneini, i lo ke konkištō en laš billaš, i-^{y}afinō de loš rreyeš, i-^{y}afinō de loš ši^{y}erboš, i lo kabi^{y}a a el de laš weštes i de laš konpannaš.

W-al-ḥamdu lillāhi rabbi-l-ʿālamīn wa ṣalawātu-llāhi aṭ-ṭayyibātu wa çalām ʿala çayyidinā Muḥammadin khātima n-nabīyyīn wa-l-murçalīn wa ʿalā ālihi wa aṣḥābihi ajmaʿīn wa çallam taçlīman [1].

NOTES

F. 1. — 1 MS "elihi". 2 MS ççalam taçliman. I am pointing out the errors in Arabic to show the defective knowledge of that language on the part of the scribes. 3 MS "Zyādi". 4 MS omits the *ḍamma*. 5 MS "qala". Arabic histories are copiously interspersed with this word to indicate that the story begins or is resumed. In the MS the Spanish equivalent "diššo", or in the pl. "diššeron" is used, but in most cases the Arabic word is written with the Spanish translation. In such cases I put the latter in parenthesis. The reverse is true of the prep. *ʿan* = according to, in the *isnād*. 6 Cp. "Arabic phrases". 7 The motif of Jewish scribes putting questions to the prophet is treated in several other

aljamiado texts. Cp. Saavedra, p. 121, Gg 75 ; p. 143, LX, 7 ; p. 145, LXIII, 3 ; p. 169, XÇIII, 24 ; also DI, p. 235. 8 Robles solves this by " e asi " throughout. In view of the forms " eya še, ea še ", f. 24, 24v, and " e ši ", f. 11, 34 this cannot be correct. Arab. فَهِلْ 9 For the names in the *isnād* cp. " Proper names ". 10 After this word " šo " is crossed out in the MS. 11 Cp. " Arabic phrases ".

F. 1v. — 1 After this word " la mitad " crossed out. 2 spelled wrongly : الصلّى

F. 2. — 1 MS " bebīš ". 2 MS " benišoš ".

F. 2v. — 1 Wrong translation for الروم = Greeks. Robles mentions this on p. 140. Cp. also Friedländer, p. 175. The words " de loš reyeš " are written twice in the MS. 2 After this word the name " Dzū-l-qarneini " in the second line following is anticipated and crossed out. 3 i. e. of " one God ". 4 sic, for " era rrey ". 5 Refers to Alexander. 6 sic, for " renunciόle ".

F. 3. — 1 Nobles (شُرَفَاء). 2 Assembled people there. 3 MS " dakaya ". 4 i. e. *la ciudad*. 'Omāra, fol. 15a, reports Al-Ḥaçan's description of the building of Alexandria (cp. Friedländer, p. 140). The story of the birds is mentioned in PC, I, ch. 32. 5 I understand : Which will be a credit to them and of good habits.

F. 3v. — 1 MS has " jereneçion ". Change of vowel due to redundant *alif*. Cp. " mejillaš " in f. 2, where the *alif* might almost be read *l*.

F. 4. — 1 Cp. PC, II, ch. 28. 2 As high as they could build it. 3 Far in the distance. 4 For " se vió ".

F. 4v — 1 I could not find any parallel to this incident. 2 Sic, to be understood : He gave the Greeks the order, etc. 3 MS " betallaš ". Cp. note 1, f. 3v.

F. 5. — 1 i. e. the angel. 2 Some confusion : should probably read : Ṣūratu Dzī-l-qarneini wa-l-malaki, etc. This incident is

described in ʿOmāra, fol. 15a. Alexander's flight through the air, mentioned in PC, II, ch. 41 is of a different nature.

F. 5v. — 1 MS " ko ". 2 i. e. " no hay entre ellas ". 3 Friedländer, p. 127 quotes Ibn Bābūje : " Dzū-l-qarnein was a pious servant of God, whom God, to be sure, did not make a prophet, but a proof for his servants ", in the words of ʿAbdallāh b. Sulaimān ".

F. 6. — 1 Written السُّوء. 2 I understand : Only the temple of Mecca and the holy temple of Jerusalem are the temples of prophecy and the flower of prophecy. 3 Here the words " šobre šu poder " (غير وسعها) are crossed out. Cp. Sūra, II, 286. 4 I understand with Robles : How shall I reach them ?

F. 6v. — 1 After the syllable " no " there is an *alif*, which would change the reading to " ne ". Cp. F. 3v, note 1. 2 MS " ešunᵗᵉremetimiᵛentō ".

F. 7. — 1 MS " enbilare ", due to the *alif* or *lām* stroke, mentioned in note 1 to the foregoing fol. 2 Friedländer, p. 320, quotes Çibṭ Ibn al-Jauzī's Mirā'at az-Zamān, fol. 78a : It was told by Saʿīd b. Jubair, according to Ibn ʿAbbās ; he said : Alexander crossed the earth from the East to the West within 12 years; and it was told by Mujāhid, according to Ibn ʿAbbās ; he said : when Alexander undertook his expedition there went before him in his vanguard 700,000, and he went in the center with 1,000,000 and his rearguard was 100,000 strong; this number never grew less, for whenever one died another one sprung up in his place. 3 MS " Mūqātil ".

F. 7v. — 1 I understand : Did the sea not stand in his way ? 2 MS " weš ". 3 MS has the stroke referred to in note 1 to the preceding fol.

F. 8. — 1 Sūra XVIII, 83. 2 MS " wa çallam " by error. 3 Sic, for " le ".

F. 8v. — 1 PC, I, ch. 26 gives 800,000 horsemen, but mentions additional forces. Cp. also note 2 to f. 7.

F. 9. — 1 Should be " ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam ". Cp. also

10v. 2 This I understand to be a reiteration of the last sentence of the prophet's foregoing speech, contrary to Robles's interpretation.

F. 9v. — 1 Saavedra, p. 28 reads Auda. Cp. "Proper names". 2 The " p " is not very clear in the MS. 3 Read " ke le ". The omission may be due to the leaving out of the words " a loš rreyeš " which are crossed out after " mandado " in next fol., which again seems to be an anticipation of these words before " Furçē " by the scribe.

F. 10. — 1 The people of the earth. 2 Robles reads " paso ". I understand : brought into submission. 3 Despite their might.

F. 10v. — 1 The Arabic probably read : Lā ʿilma fihi li ahadin fid-dunyā illā li-n-nabījji, etc.

F. 11. — 1 And it was the same as that which they had (in their books). 2 Sic, to be understood either " en ", or " šallio de ". 3 Refers to Saʿd ibn Abī Waqqāṣ. 4 Refers to Muqātil.

F. 11v. — 1 The whole preceding passage is not very clear. The seething (really " black mud ") spring is the one mentioned in Sūra XVIII, 84, also in Ṭabarī, Annales, I, 68 and in ʿOmāra, cp. Friedländer, p. 139. It seems that instead of Alexandria the city of Jābarṣā is meant. 2 Here again the stroke mentioned in note 1, f. 7, occurs after " r ", so that strictly speaking the MS reads " oirl-iyan ".

F. 12. — 1 Written twice in the MS. 2 Al-jabal al-muhīt bil-arḍi : i. e. the mountain Qāf. 3 Friedländer, p. 139, note 9, mentions this incident as reported by ʿOmāra, f. 11b, in the name of Hišām ibn Kaʿb, and refers also to the Babylonian Talmud, *Baba Bathra* 74a.

F. 12v. — 1 ʿOmāra gives a very elaborate description of this incident by a certain Saʿīd, according to Al-Kalbī, and another according to Kaʿb al-aḥbār. Cp. Friedländer, p. 138-9. 2 " wardeanoš " which follows in the MS is crossed out. 3 MS reads " i "

F. 13. — 1 MS repeats the syllabe " mi ". 2 This passage is not very clear. I understand : And when they watched the armies

which appeared like dark clouds and were passing before them, clouds of dust were raised and the darkness increased, and the bugles were flourishing and could not overtake them (reach from one end of the army to the other). 3 I agree with Robles that the passage in brackets belongs to fol. 13v, before "Porke, etc.".

F. 13v. — 1 Sūra XVIII, 83. 2 Cp. Mujāhid, "Proper names". 3 I understand "se acertaba", (reading ط instead ك) i. e. grew firm in courage. 4 Cp. "Proper Names" under Dzū-l-qarneini.

F. 14. — 1 Saavedra, p. 27, sees in this a reminiscence of Diogenes. I could not find any reference to this incident in the Arabic historians.

F. 14v. — 1 Sic, probably for "y a", or possibly for "ye", i. e. is due.

F. 15. — 1 Sic, possibly should read "i dešala" (ad-dunyā).

F. 15v. — 1 The passage in brackets is a repetition, and is included to show the lack of care of the copyist and also the form "p'riʸešto".

F. 16. — 1 He said to Muqātil. We have to infer that Sa'd ibn Abī Waqqāṣ is meant, but a similar question is directed by 'Omāra to Muqātil, and the same reply is given the former. Cp. Friedländer, p. 139-140, where Ṭabarī, I, 68, and Yāqūt, II, 2 are quoted.

F. 16v. — 1 We recognize ourselves (worshippers of one God).

F. 17. — 1 Our means of livelihood is equalized (تستوى لنا المعاش). 2 Robles translates "se mezclan". I understand "resemble each other". 3 i.e., "ke en n.".

F. 17v. — 1 Astrology, though forbidden by the Islamic theologians, was nevertheless much practised by the Moriscos. DI, s. v.

F. 18. — 1 MS "i-ʸayagradeçiʸan".

F. 18v. — 1 I understand: They were bringing together, etc., not "alegraban" as Robles. 2 Not clear; I understand: And it

was his pleasure to replace them by men similar to them. Cp. "amendar", f. 33. 3 "del" missing in the MS. Cp. "Arabic phrases". 4 I understand : "May God have mercy on him and on them".

F. 19. — 1 After "de" "laš" crossed out in MS. 2 The wall of Derbend, known as Sudd Iskender. Cp. Zacher, p. 166.

F. 19v. — 1 Cp. PC, III, 28, Cynocephali or Comani. Cp. D. Scheludko, ZfrP XLVIII (1928), pp. 372-3. 2 MS "qaddāmahu". 3 "alçado" missing in MS. 4 MS "yadhu". 5 MS "li yiḍrabaʿum".

F. 20. — 1 MS "nonbᵉre". 2 MS "jeronšelo".

F. 20v. — 1 MS "moboreš".

F. 21. — 1 MS "kuleš".

F. 21v. — 1 God put among men snakes of a size that men can overpower. 2 When they grow larger beyond the power of men. 3 i. e. Alexander. 4 i. e. the angel. 5 MS repeats the last 3 words.

F. 22. — 1 Regarding the division of the earth cp. Huart, IV, p. 40 ff. It will be noted that 100 years are not accounted for. 2 Sic, and so copied by Saavedra, p. 25. In ʿOmāra these people are not inhabitants of Jābalqā, but live in caves near that city. Cp. Friedländer, p. 141.

F. 22v. — 1 MS "kaurihā".

F. 23. — 1 Cp. Sūra XVIII, 89. 2 MS "linro". 3 MS "Eçkalandariʸuš".

F. 23v. — 1 MS "E la še".

F. 24. — 1 At the end of f. 23v MS has "kuʷerenta". Friedländer, p. 328 (Index A, § 9) gives a list of variants concerning the extent of the Land of Darkness. Our MS is closest to Ṭaʿlabī in this particular. 2 PC, II, ch. 39. 3 The same description is given in ʿOmāra, cp. Friedländer, p. 145.

F. 24v. — 1 This seems to be an allusion to the sandy desert mentioned in PC, II, ch. 30. 2 Mountain Qāf. 3 For : dišśole el al-m. 4 I agree with Robles that "y" has to be inserted here. A

different explanation of the darkness is given in ʿOmāra, fol. 16b, Friedländer, p. 310.

F. 25. — 1 MS " šibyoš ". 2 MS " ni-ʸa al-malak".

F. 26. — 1 MS " yeynte". 2 MS " bᵃlanda ". 3 I understand : I fear that your entering it will not be pleasing to Allāh.

F. 26v. — 1 The interview with the angel in f. 23v, the consultation with the wise men, with Afšakhīd and Al-Khaḍir and the subsequent adventures in the Land of Darkness, offer strong similarities especially with the version of Ṭaʿlabī and that of Muḥammad b. ʿAlı, reported by ʿOmāra, as shown by Friedländer, pp. 154-172.

F. 27. — 1 PC, II, ch. 39-40 mentions no number. (MS B has female donkeys). Ṭaʿlabī mentions 6000, so does Ṣūrī (Friedländer, p. 186). In ʿOmāra Alexander picks out 10,000 choice troops riding 10,000 steeds. In Ae, 10,000 learned men are taken along. Young horses are said to be the strongest animals, while female camels are the fastest (Fr. 223). In Fiṛdausī (*ibid.*, p. 206) 10,000 pack horses are selected. In Niẓāmī (*ibid.*, p. 212) only one mare is to be taken along whose foal had been previously killed and left behind at the place where the army is to come back again led by the mother instinct of the mule. 2 MS " tokudo ".

F. 27v. — 1 I understand : How shall we be able to save ourselves, if we go astray and lose our way ? We shall never find each other again, (or) : reach our goal. 2 In Ṭaʿlabī the stone is to be thrown on the ground to produce sound. In ʿOmāra it is Al-Khaḍir who finds the stone in a castle located on a mountain. PC, II, ch. 42 mentions a shining stone found in a fish. Niẓāmī mentions a jewel, which shows the presence of water by flashing up. Ṣūrī speaks of two jewels, said to be hyacinths, shining like stars : one of them carried by Alexander, the other by Al-Khaḍir. 3 I could find no reference in Arabian historians on this subject.

F. 28. — 1 MS " a". 2 MS " torto". 3 MS " we ". 4 After this word " i — kon šu ̣mano " crossed out, and the passage

following, up to " mano " is inserted on the margin. This is another evidence that the MS is a copy. 5 MS "ššo". 6 So Ṭa'labī (Fr. 169); in 'Omāra 12 months (Fr. 155), Ae, 10 years.

F. 28v. — 1 MS " pobla ". 2 MS " beyte ".

F. 29. — 1 Evidently an allusion to Wādī-r-raml, mentioned in 'Omāra by the inhabitants of Jābalqā as being situated behind their city, but before the Land of Darkness. (Fr. 310, l. 15). Contrary to what had been said of this desert before by the angel and by Afšakhīd, there are no mountains in it. Ṭa'labī mentions a country covered with red, rustling sand. (Fr. 171).

F. 29v. — 1 So Ṭa'labī (Fr. 171), 'Omāra (Fr. 156) and Ae II, 272 ff. A speaking bird, the size of a dove, is mentioned in PC, III, ch. 28 (Zacher, p. 169). The three first-named versions are almost identical. 2 Apparently a contamination with the Arabic " Ēš eç-çebeb "? 3 MS " para ". 4 MS " ligana ". The confusion spoken of by Robles in regard to this passage is not so great. I understand : The bird let itself slide down, holding fast to the beam by its head (beak).

F. 30. — 1 MS " eškogoše ".

F. 30v. — 1 MS " de šešan ". 2 MS " dejaš ".

F. 31. — 1 MS " ṣa'ada ". 2 Colloquial form for " huwa ".

F. 31v. — 1 MS " una ". 2 I understand with Robles : I am prevented from, etc.

F. 32. — 1 So in Ibn Hishām (Fr. 202). In 'Omāra (Fr. 157) no mention is made of the grape; the angel gives Alexander only the mysterious stone. So also in Ṭa'labī (Fr. 171). In Firdausī's version of Alexander's adventures in the castle, no mention is made of either (Fr. 207). 'Omāra mentions the grape in another connection, when an angel who had guided him through the depths of the sea, brings it from heaven (Fr. 159). In Ae, II, 275, it is the bird that brings the grape in its beak from the top of a mountain. The stone is not mentioned. In Niẓāmī (Fr. 210) the stone is given to Alexander by a Serōsh (who is usually

identified with archangel Gabriel) on his way back from the Land of Darkness. Ae, II, 263 mentions miraculous grapes in another connection. 2 Foregoing sentence has no mention of the stone, possibly due to carelessness of the scribe.

F. 32v. — 1 MS " šorkorro ". 2 MS " al-wali ".

F. 33. — 1 MS " alle-". 2 I understand ; The simile includes something else beside that.

F. 33v. — 1 MS " grande ". 2 The fol. ends with " ke noš $p^{u}ru^{w}$ebe Allāh " and the next fol. begins as indicated. This occurs frequently in the MS, but I only indicate it when there is a discrepancy as in this instance. I do not believe that these words, being in my opinion mere repetition, should be embodied in the text, as Robles prints them.

F. 34. — 1 Following this word MS repeats " açerkat i-^{y}allegoše enta el Al-Khaḍir " continuing as indicated. 2 MS " t^{o}robaboš ". 3 MS " el ".

F. 34v. — 1 Al-Khadir interprets the meaning of the stone in Ṭa'labī (Fr. 171), 'Omāra (Fr. 157), Ibn Hishām (Fr. 202) and Niẓāmī (Fr. 216). Cp. also Ṣūrī, Berl. Codex 9118, fol. 5a (Weymann, p. 5).

F. 35. — 1 MS omits " a ". 2 MS " e ".

F. 35v. — 1 I think " otra " should precede " konfiança ", and " ke " follow, making the meaning : Your only desire is to, etc. 2 Robles omits this passage as he often does in other cases, especially when the meaning is not very clear. I understand : But the life which was given (fué dada) you is mortal, i. e. you are only a mortal man.

F. 36. — 1 I understand : You have achieved your purpose.

F. 36v. — 1 Transl. of " wādī ", variously identified. Cp. Fr. 332. 2 This sentence occurs in 'Omāra, Ṭa'labī, Ṣūrī, Ibn Hishām, Firdausī, Niẓāmī, Ae and other Oriental versions. It strongly resembles PC, II, 40. Cp. Fr. 332, 312. 3 Arab. " kemā qāla ", possibly " komo " is missing. 4 I could not identify the following passage in the Ḥadīṯ.

F. 37v. — 1 MS " e ". 2 From fol. 37 beginning with " hašta ke llegaron " to here cp. Sūra XVIII, 91-98.

F. 38. — 1 MS " t^{a}raš ". 2 MS " ent^{e}re e ". 3 Cp. Sūra XVIII, 95. This whole description is an expansion of the passage of the Qur'ān, translation of which is given in fol. 39.

F. 38v. — 1 MS " yataşafūna ". 2 MS " zubadi ". 3 MS " yalqūnamā ", Evidence of copy. 4 MS " fi-l-çudi ". 5 From here to " berdadera " in fol. 39 is a translation of Sūra XVIII, 91-98.

F. 39. — 1 MS " rrebdaš ". 2 MS " berne la p^{o}rome šennor ". The building of the wall against the 22 savage nations, including Γὼθ and Μαγὼθ is described in PC, III, ch. 26 (MS C).

F. 39v. — 1 Arab. probably : yuqālu lahum wa yusammūna, i. e., they were called and named. The explanation given by the author of the text, is a curious instance of folk etymology from Arab. " utrukū ", colloquial " trukū ", i. e., leave them. The nations meant are the Turkish speaking tribes East of the Caspian. Cp. Aboulféda I, CDXXI. 2 I was unable to identify this in the Ḥadīṯ. 3 After this word " entello " is crossed out in the MS. 4 MS " ad-Dajal ".

F. 40v. — 1 I understand : under the protection of.

F. 41. — 1 MS " šuš eški^{i}ribanoš ".

F. 41v. — 1 After this word " i bu^{w}ešt^{o}ro " has been anticipated by the scribe and crossed out.

F. 42. — 1 i. e., more entitled to, Arab. " aḥaqqu ". 2 Transl. of Arab. ؟ = unless?

F. 43. — 1 For " no oš ". Cp. Schmitz, p. 380 (v. 108 c). 2 Here the words " el eš enta Allāh " are anticipated and crossed out.

F. 43v. — 1 I understand : and in their number also, etc.

F. 44. — 1 i. e., yo he atorgado.

F. 44v. — 1 MS " por al ".

F. 45v. — 1 The scribe seems to have written " nen " and then changed it. He may have tried to write " en ninguna " as in fol. 46. 2 MS " ništo ".

F. 46. — 1 The whole report of Çuleymān el Khorāçānī, from fol. 40 on is evidently an interpolation, full of Quranic allusions, the sole object of which seems to be religious propaganda. 2 Colloquial for " miqaççun ".

F. 46v. — 1 I understand : As a justification to me with regard to my actions, and an excuse to Allāh concerning yourselves.

F. 47. — 1 For " no oš ". 2 In MS " aweloš " crossed out before this word.

F. 47v. — 1 MS " buʷeš ". 2 The syllable " weš " is repeated in the form " weç " 3 The syllable " tᵒroš " is repeated in MS.

F. 48. — 1 i. e., " se ". 2 MS " e ". 3 PC, I, ch. 39 4 MS " ellaš "

F. 48v. — 1 The same phrase occurs in fol. 43, where " dure " is added. Seems to be the Arabic " wa dumtum ", usually put at the end of letters.

F. 49v. — 1 The text is obscure as Robles says, but I fail to discover the phrase " en que demandeis lo que vosotros sois dello " quoted in his footnote, p. 193. The obscure word " pašaoš " may stand for " enpenšaoš ", i. e., think of, remember.

F. 50v. — 1 MS " ruçla " 2 MS " faqalū ". 3 PC, I, ch. 37.

F. 51. — 1 MS " boš a ".

F. 52. — 1 MS " di ".

F. 53. — 1 Follows " peršona " crossed out in MS. 2 MS " pen ".

F. 53v. — 1 MS " muʷera ". The foregoing passage is an accumulation of the " beautiful names " of Allāh : wa huwa-llāhu, lā ilāha illā huwa, al-qadīru, ar-razzāqu, al-fattāḥu, al-ḥayyu, al-qayyūmu. 2 Follows " el eš de tᵃraja " crossed out in MS. 3 Robles renders : y lo farán airar contra él sus huestes. The actual reading is : i no faze ayrar šobrel šuš g. I omit " no " and understand : He (God) causes his armies to be roused in anger against him (who dares to call himself equal to God).

F. 54. — 1 This should be " alegría ", as mentioned later.

F. 54v. — 1 PC, I, ch. 26. 2 PC, I, ch. 38. 3 I understand " aplegamiento " as " roundess, completeness ", lit. " gathering ". In PC the gifts are a whip, a ball and a box of gold. Equally in the Syr., p. 46. In Ae, II, p. 66 only ball and oil seed are sent. *Ibid.*, p. 35-36 golden box with oil-seeds and a pearl are sent. This particular passage is transl. in Syr., p. 49: " As for the round ball, it is a sign that I shall hold the whole world ; for the world is round and resembles a sphere exactly ". In Ae, II, p. 68 : " And as for the ball, inasmuch as it is round it signifieth the earth ; and I believe and trust in God my Lord, whom I serve, that He will set my memorial and my power in all the earth ". LAlex (Janer), 756 : La pellota que es redonda todol mundo figura. LAlex (MFat), 783 : la pella que es redonda todo el mundo figura. PC : τῇ δέ σφαίρα ἐσή μανάς μοι ὥς τοῦ κόσμου επιχρατῆσω οφαιροειδὴς γὰρ καί στρογγύλος ὁ κοσμος τυγχάνει : HP, p. 156 : Per rotunditatem pile intelligo, quia subjugabitur mihi imperium totius orbis. RF XXIX, p. 46 : Pilae vero simulamen, ob rotunditatem sui, totius orbis mihi imperium repromittit. Meissner, p. 591 : واما الكرة فاني ارجو ان يجمع الله لي ملك الا رض باجتماع الكرة في يدي. Knust, p. 436: — " confido enim in Deo quod tota terra convertetur ad manus meas, continens eam sicut teneo manu speram ". The whip has been transformed into a " precious stone ", probably due to the misunderstanding of كُرّة for كُرّة, as its interpretation indicates. Cp. also Weymann, p. 22, Meissner, p. 591. A. M. Espinosa, reviewing Rodolfo Lenz's *Los elementos indios del castellano de Chile* in *Revue de Dialectologie Romane* II, 1910, says on p. 423 : " *chueco* : tiene en Nuevo Méjico y Tejas, todos los significados que Lenz halla en Chile. Se dice, sin embargo, " *jugar al chueco* " y no " *jugar a la chueca* ". Dos partidos contrarios tratan de llevar una pelota (del tamaño del base-ball americano, de cuero y durísima) a través de ciertos límites, al chuecazo. El chueco es el garrote con la punta encorvada, con que se le da a la pelota. No creo

que la estimología sea mapuche y caben dudas con respeto a su origen americano. This opinion is correct, as shown by our text.

F. 55v. — 1 MS " abiba ". 2 MS " ruçla ". 3 " do " repeated in MS 4 MS " torbo ".

F. 56. — 1 MS " al ". 2 MS has also the Arab " tumma ".

F. 56v. — 1 MS " baimiento ".

F. 57. — 1 Refers to Darius.

F. 57v. — 1 PC, I, ch. 44. 2 May be reminiscence of Ismenias, PC, I, ch. 46.

F. 58. — 1 cp. RA, VII (1902), 278. 2 Colloquial for " huwa ".

F. 58v. — 1 " Balas " to be understood ?

F. 60. — 1 PC, I, ch. 17. 2 MS " mu ". 3 I understand : until you see me complying with it (i. e. my obedience). After " mi madre " supply : " en tu poder ". Meissner, p. 593 : و يبعث اليه.

F. 60v. — 1 PC, II, ch. 17. 2 MS " ruçla ". 3 I understand : And he (Alexander) was certain with regard to Darius that he would submit to him in view of this message rather than fight with him.

F. 61. — 1 PC, II, ch. 19.

F. 61v. — 1 I understand with Robles " vióse ". The murder of Darius and the subsequent conversation with Alexander is described in PC, II, ch. 20. 2 I understand : When they were raising their hands toward him (i. e. Darius, intending to murder him).

F. 62. — 1 i. e., yo era.

F. 62v. — 1 MS " šoterrarte ". 2MS " loš kando ". See glossary, s. v.

F. 63. — 1 PC, II, ch. 21 : burial of Darius, proclamation to the Persians, execution of the murderers of Darius. Syr. 81 84.

F. 63v. — 1 Before this word " bošotroš " crossed out in MS.

F. 64. — 1 MS " luureš ". This passage is, like many others,

completely misinterpreted in Robles. I understand : O people, it behooves and I consider it rightful to raise the rank of those men who killed Darius, and to advance their rank and their condition, because they killed Darius because of their desire to join me (lit. to have my company), etc.

F. 65. — 1 MS " weš ".

F. 65v. — 1 MS " enkʲribyo ". 2 MS " az-Zarājīb ". 3 MS " por ".

F. 66. — 1 MS " puʷeno ".

F. 66v. — 1 Follows " a laš billaš " crossed out in MS. 2 MS " haga ". 3 MS " an-Naqīdi ". 4 For this correspondence cp. PC, II, ch. 22.

F. 67. — 1 MS " ddakhala ". 2 MS " binniti ". 3 i. e. curtain.

F. 67v. — 1 for " enšennoriare ". 2 MS " a ".

F. 68. — 1 MS " piʸerdarš ", or possibly " piʸerdaraš " ; the *fatḥa* over *r* is blurred. Possible contamination with " perderás ".

F. 70. — 1 Miedo, added by Robles here, makes good sense. 2 Robles misunderstands the meaning of a = hay. 3 MS " midi ".

F. 70v. — 1 Robles failed to read this word, though quite plain in MS. 2 Robles read " lien ", which could give no meaning.

F. 72. — 1 MS " finkan ".

F. 72v. — 1 MS " oybō ". 2 MS " kayiba " or " kayiya ". Could hardly be understood " ke iba ".

F. 73. — 1 Follows a line in MS, partly crossed out, obviously an anticipation : " Kapitulo de la štorya de Çāmira, b-içmi-llāhi-r-raḥmāni-r-rahīmi ".

F. 73v. — 1 Supply : por medio de. 2 The story of Alexander with Porus, the king of India is described in PC, III, ch. 1, 2, 3, 4. 3 On the margin someone wrote " dépues " in Latin characters, and underlined the corresponding word in MS.

F. 74. — 1 MS " llege ". 2 The scribe wrote " m " with a " b " dot under it. Robles read " Karebin " ; but I take it to be

identical with the city mentioned in f. 87v, 88v, 89. The name appears as " Qarābīn " again four lines lower in MS. 3 In PC the letter comes after the Turjamānī (Brahman) episode.

F. 75. — 1 MS " peleleya ". 2 Follows " por " in MS, transl. of " bi " (karahnā bid-dunyā wa bir-raghbati fīhā). 3 MS " i ".

F. 76v. — 1 MS has " i no še " crossed out. 2 Cp. Huart, II, 46, note. (Cp. the Japanese " namazu ".) PC, III, 4-6.

F. 78v. 1 I understand : People would ask him (God) for it. 2 Repeated in MS.

F. 79. — 1 i. e., Ke a a tu.

F. 79v. — 1 MS " pareš ". 2 This part of the MS, as Robles says (p. 227) " está muy mal redactado ". I understand : They said to him : Have them (jewels) brought so we could look at them. So he had them brought. When he had them brought, they looked at them, and said, etc. This would make good sense in connection with what follows. From here to the beginning of the Candace episode the author has interpolated various Muḥammadan traditions, some of which can be found in Ṭabarī, Albīrūnī, El-Maqdisī, Ibn-Al- Aṭīr, and others. 3 MS " Kašto ".

F. 80. — 1 Missing in MS.

F. 81v. — MS " perllaš ".

F. 82. — 1 MS " i no " which makes no sense. Cp. f. 82v " aborreçeran en el mundo, etc. 2 MS " entᵢrištzen ".

F. 82v. — 1 Follows " šobre šuš enemigoš " crossed out in MS. 2 MS " lla ".

F. 83. — 1 " usada " to be supplied ?

F. 84. — 1 MS " demandado ". 2 I understand : Of what profit will anything be to you, so that you should desire it and ask for it because of its beauty ?

F. 84v. — 1 MS " tu ". 2 MS " kobçiʸa " Arab. " raghbatan bi tadbīri amrika ". 3 " vės ".

F. 85. — 1 Follows " depuʷeš " crossed out in MS. 2 Robles adds " malas ". Not necessary, since too many women are a sufficient evil in the eyes of Muslims.

F. 86. — 1 MS reads " notendibo ". Robles ventures here into meaningless explanation, regardless of the Arabic word, which means " in order to leave ", (lit. " to remove oneself "). The original might have read " šen iba ", or " še tornaba ", cp. f. 18v. 2 PC, III, 18-24. " Rrey " stands evidently for " reina " (cp. f. 87v), as in f. 89v, 98.

F. 86v. — 1 Follows " ke ", which I omit.

F. 87. — 1 MS " fu^{w}ešešen ". 2 MS " oiremo ".

F. 87v. — 1 i. e., in quest of Egypt (naṭlubūna Miṣra).

F. 88. — 1 Here should be inserted : " I dišo Leṭaqūn " 2 Here should be inserted : " Ši ".

F. 88v. — 1 MS " lo ".

F. 89. — 1 Should read " iḥtuṣirū ".

F. 89v. — 1 This form may be due to the scribe having misread the final *Yā* for *ghain*, and made " migo " for " mi ", on the analogy of " conmigo ". 2 MS " por me ".

F. 90. — 1 MS " mardarle ".

F. 92. — 1 Qandefa replied to this. 2 bed chamber, Gk. κοιτῶνα, PC, III, ch. 22. Müller, p. 132.

F. 92v. — 1 MS " ta ".

F. 93. — 1 MS " manošeri^{y}a ".

F. 94. — 1 MS " aeçi^{y}eše ".

F. 94v. — On the margin the scribe wrote three times letters " سم ".

F 95v. — 1 MS " auçelaš ". 2 Mąy possibly stand for " mayor ".

F. 96. — 1 The usual form in MS : " de a ".

F. 96v. — 1 Weymann, p. 73 : جعل يد ٥ في يدكم.

F. 97. — 1 MS " al-kahfi ".

F. 97v. — 1 The Amazone episode; PC, III, ch. 25-26. LAlex (Janer), 1701 ff.

F. 98v. — 1 I understand : This is known of us without any error. But in view of f. 100v " ke tu no noš konp^{e}rendeš kon n. t. " it may be corrected to read : ke noš. (šomoš) š. de t. = that we are not ignorant.

F. 101. — 1 In PC, III, ch. 27 Alexander writes to his mother Olympias. 2 This is mentioned in PC, III, ch. 27. From now on the story is curiously mixed. 3 Alexander could not have asked Al-Ḥasan about these Berbers, but it may be that Al-Hasan speaks of them somewhere. I could not verify the reference.

F. 101v. — 1 MS "áu". 2 MS has opposite this passage a marginal note : "anšiʸaba nenguna koša".

F. 102. — 1 Follows "da-Dzūl-l" crossed out in MS.

F. 102v. — 1 MS "puʷeše". 2 Repeated in MS.

F. 103. — 1 MS "lakaeçiʸo".

F. 104. — 1 MS "akešte".

F. 104v. — 1 Cp. 49v, note 1. This word seems to stand for "penšo".

F. 105. — 1 MS "dekel".

F. 105v. — 1 MS "onbᵉreš". 2 MS "deballo".

F. 106. — 1 MS "en" (عن).

F. 106v. — 1 This is Alexander's letter concerning the wonders of India, cp. PC, III, ch. 17 ff.

F. 107. — 1 Reminiscence of PC, III, ch. 35, mixed with other foreign incidents.

F. 107v. — 1 Thus MS. 2 PC, III, ch. 17 e), cp. Zacher, p. 152.

F. 108. — 1 PC, III, ch. 17 f).

F. 109. — 1 PC, III, ch. 17 g). 2 Odontotyrannus, PC, III, ch. 17 g. (only in JV) Cp. Zacher, pp. 153-158. Müller, note on p. 122.

F. 109v. — 1 MS "nošo". Robles corrects : fué su.

F. 110. — 1 Reminiscence of PC, II, ch. 33. The incident which follows here in MS up to fol. 110v, marked in brackets, has been anticipated, as Robles observes, p. 263. The passage in brackets, from end of fol. 111v to beginning of fol. 112v should be inserted before "I kuʷando bide, etc.". 2 Similar episode in PC, III, ch. 28. 3 ان انت ترى الا (no ves que).

F. 110v. — 1 I could find no reference to this whole passage in Arabic historians. 2 i. e., "ke fiço kon el?"

F. 111. — 1 Reminiscence of PC, III, 17 k. 2 Reference to Phoenix, cp. Zacher, p. 159, 175.

F. 111v. — 1 In PC, III, 17 1 trees of the sun and of the moon speak; the latter in Greek; in PC, III, 28 a bird speaks in Greek.

F. 112v. — 1 A line is missing in MS. 2 PC, III, ch. 17 k.

E. 113v. — 1 MS "šente". 2 PC, III, ch. 17 l.

F. 114. — 1 MS "šenta". In PC the land of Alexander's death is Babylon.

F. 114v. — 1 I could find any reference to this episode in PC, Historia de preliis or in Arabic histories accessible to me. 2 MS "beba".

F. 115. — 1 MS "demandaleš". 2 MS "un arbol, una ku^{w}eba". 3 I understand: This was the way how it was done that it vanquished them. The allusion to the tree refers to the fol. 90v.

F. 115v. — 1 MS "e el". 2 MS repeats "i šali^{y}o i t^{a}ragašeloš", crossed out. 3 I understand: Its hunger grew stronger, and it sallied forth in the morning earlier.

E. 116v. — 1 MS "šerbiban".

F. 117. — 1 Here "rrey" ought to be inserted.

F. 118. — 1 understand: What brings you here?

F. 118v. - 1 He is called: Arab. *yuqālu lahu*, or *summiya*. 2 MS "e".

F. 119. — 1 MS "al-Hin".

F. 119v. — 1 Repeated in MS.

F. 120. — 1 MS "ruçli". 2 MS "hadāyatu". 3 MS "ṣuḥāf". 4 among them were. 5 Missing in MS.

F. 120v. — 1 MS "kondo". 2 Probably a reminiscence of the River Oclicias, cp. Zacher, p. 162. The text from now on is greatly confused, and full of repetitions, without any logical connection.

F. 121. — 1 The passage in brackets to "akellō" in fol. 122 belongs at the end of Aristotle's letter fol. 125. The Arabic text of the captions belonging to the two last pictures in the original text is lacking. 2 The translation probably read in the original : La figura da-Dzū-l-qarneini parado šobre, etc.

F. 121v. — 1 MS "padtirda". 2 PC, III, ch. 33 (only in L MS, cp. Zacher, p. 174) Found in most Oriental versions. Cp. also Zacher, p. 179 ff. 3 Repeated in MS; possibly meant for the "no", which is lacking in after "kiṿen". 4 MS "biband".

F. 122. — 1 Here belongs the passage in brackets in fol. 125. After this passage a line is lacking in Ms.

F. 122v. — 1 MS "benmošloš".

F. 123. — 1 The preceding fol. and this passage seem to be a reminiscence of PC, II, ch. 33, and other bits of Alexander's letter to Aristotle. So also the incidents in fol. 123v.

F. 123v. — 1 "La figura da-Dzū-l-qarneini" again missing.

F. 124. — 1 After this a line is missing in MS. 2 Probably Samarqand.

F. 124v. — 1 PC, III, ch. 30. 2 MS "eškibto".

F. 125. — Praise be to God, the lord of the universe, and the good mercies and peace of God upon Muḥammad, the seal of the prophets and envoys, and upon his family and his companions all, and may his peace be complete.

ARABIC PHRASES

ṣallā-llāhu ʿaleihi wa çallam 1, 2v	" May God bless him and give him peace", after the name of Muhammad, or reference to him as Prophet of Allāh.
b-içmi-llāhi-r-raḥmāni-raḥīmi 1	" In the name of Allāh, Compassionate and Merciful "
ʿaleihi-ç-çalām	" Peace be upon him ", after names of other prophets than Muhammad
bi-llāhi 64v, 68, 69, wallāhi 70v	" By Allāh ! " Usually translated : por Allāh, 96, 97.
A kuʷanto depuʷeš	lit. " as for what comes next " ; = then.
ʿazza wa jalla	After the name of Allāh : " the mighty and the exalted one ". Usually transl. onrrado eš i noble, 53. Noble eš šu nobleza, 42, 53 ".
taʿālā	After the name of Allāh : " Most High ". Usually translated : tan alto eš, 70.
tabāraka wa taʿālā	After the name of Allāh : " Blessed and most high ". Transl. : tan noble ye i tan alto, 80v.
no ay poder ni fuʷerça šino kon Allāh, el gᵃrande, el marabillošo	42v, 48, 64, 68. لا حول و لا قوّة الّا باللّه العلي العظيم LAlex (Janer), 914 : Nin poder nin esforçio nin auer monedado Non

uale al que es de Dios desamparado ; Aquel que a él plaz, esses bien guyado, El quel desampara de todos es oluidado.

çubḥāna-llāh " May God be exalted", 104.

bi-ḥamdi'llāhi 116, 120v " thank God ".

Single words are explained in Notes and in glossary.

PROPER NAMES

The disfiguration of proper names in their migrations from and into the Oriental languages is very common. In Arabic the confusion arises most frequently from the faulty application of diacritical points[1]. I have endeavored to identify the names occurring in the text as nearly as possible, giving references to works containing more detailed information on each.

Abraçatūç 57 Possibly : PC, I, 45 : ἐπί τοῦ Ἀκραγαντινοῦ ; Agragantum JV, Tragachantes HP ; cp. Beiträge, 20, Meissner, p. 592, n. 13.

Abū ʿAbd-il-Limun (Limm?) 40 This is undoubtedly mutiladed, possibly for Abd-il-mu'min, or Abd-il-ʿālim. Hajji Khalfa V, 569 mentions ʿAbd-el-mu'min who wrote commentaries on contradictory passages in the Qur'ān in the Maṣābīḥ. Possibly identical with

Abū ʿAbd-ul-Maliki 4v who seems to be identical with

ʿAbd-ul-Malik 4v i. e. ʿAbd-ul-Malik ibn Hišām al Ḥimyarī al-Baṣrī, d. 218, H. 834, A. D. Fr. 191

ʿAbd-ur-Raḥmān ibn Ziyād ibn Anʿumin 1 Qāḍī in Ifrīqīyya, d. 156 H. *Khulāṣat tadẓhīb tahdẓīb*, s. v. Fr. 174.

Abū Dzarri 13 Probably Abu Dzarr el-Ghifārī, one

1. Excellent examples are cited in: O. J. Tallgren, *Survivance arabo-romane catdu alogue d'étoiles de Ptolémée*, Helsinki, 1928.

of the companions of the Prophet. Huart V, 95.

Abū Içḥāq 4v — Traditionist, d. 129 H. Sprenger, III, 109 n.

A-Dzū-l-qarneini — cp. Dzū-l-qarneini.

Afliyun 107 — Philon, PC, II, 35 : Φίλων ὁ φίλος τοῦ βασιλέως Αλέξανδρος also; PC, III, 17. Syr., 95 : Philôn.

Afranja 103v — Franks, Europeans in general.

Afrīqayya 102 — Probably Carthago. IKh, I, 35. Saavedra, p. 27. Fr. 43. Fournel, I, 241, 244. For the Arabs this was the name of the province.

Afšakhīd, Afašakhīd 8 — Çibṭ ibn al-Jauzī mentions Afšakhīr. Friedländer believes him to be identical with Arfakhšad, son of Noah : *l.c.*, 165, 175. M. Rabadán calls the latter Arfahan, cp. Asiatic Journal (1868), p. 412.

Al-Eçkandar 2v — Alexander, cp. Dzū-l-qarneini.

Al-Eçkandariʸa 3, Eškandariʸà 11, Alexandria.

Al-ʿajameš 111v — Foreigners, barbarians. The name is today specifically applied to Persians. IKh, III, 25 quotes Abu Bekr Muḥammad ibn Ghuzair Aç-Çiyastânī : " They call a man عجم or عجمي if there be an عجمة (impediment) in his tongue (or *language*), even though he belong to the Arabian race ; and they call a Persian عجمي, even though he speak (*Arabic*) with correctness.

Al-ʿarabeš 116 — Arabs of the desert. IKh, III, 25 : A man is عرابي if he be an inhabitant of the desert, though not an

Arab; and he is عربي if he belong to the Arabian race, even though not an inhabitant of the desert.

Aldauḥāt (ad-Dauḥāt?) 124 Alexandria Merv? cp. Mardebūç.

Algaide 9, Al-ʿĪde 121v. Ὀλυμπιάς. Corruption of *Olympiada* (العدا, النبيدا) This I found confirmed by Nöldeke, in Fr., 325.

An-Naqīd 66v

Al-Hinde 61, Al-Hindi 67 India.

Al-Ḥaçan al-Baṣrī 101 Famous traditionist, d. 110. H. Sprenger, III, CXVI.

Al-Kalbī 121v Abu-n-Naḍr Muḥammad ibn aç-Çā'ib ibn Bišr (Mubaššir) ibn Amr al-Kalbī, a native of Kūfa, the author of a commentary on the Qur'ān and a genealogist, d. in Kūfa 146 H. 763 A. D. According to Hajji Khalfa II, p. 333 his interpretation is reported as not being reliable, but still better than that of Muqātil ibn Çuleymān, which is said to be a string of lies. Cp. IKh, III, 27; Huart, II, 2; Sprenger, III, CXIV; Ibn Qoteiba, *Kitāb el maʿārif* (ed. Wüstenfeld), p. 266.

Al-Khaḍir 8v The " Green one ", Alexander's vizier, supposed to be identical with the prophet Elias, also with Γλαῦκος. Cp. Friedländer, *l. c.*, who holds him to be identical with Alexander's cook Andreas in PC.

Al-Yāç 58 Saavedra, p. 26 suggests Issus, which is doubtful. More probable is Thebes, suggested by Meissner, p. 592, n. 16, 621.

Andalūç, Endalūç, 7v Andaluziʸa 19, 102v	Usually the Spanish peninsula (Vandalucía). In f. 19 the name may refer to the Hellespont. IKh, I, 37. Dozy, Recherches, I, 301.
Aqlabiʸa 56v	Seems to stand for Ἄβδηρα, PC, I, 43. Cp. Meissner, p. 592, n. 12, بدلا. He also takes it to stand for Abdera.
Arištōtiles 2v, Irištotileš 2v	
Arçaṭaṭāliç 27v, 74, 106v, Arištoteles 101v	Aristotle.
Aṣ-Ṣīn 117 (al-Hin by error).	China.
Aṣ-Ṣugru 120v	For الصُغْدْ, Sogd.
Bābil 124v	Babylon. DI, 29.
Barbar 101	Berbers. Ikh, I, 35.
Bārīš 5v	Possibly Târîs = Tiras, cp. Beiträge, 41.
Baṭlamīç 8v, Baṭlemīç 8v Baṭalemīç 12v	Ptolemy, son of Lagos, named Soter.
Bawārīš 97v	Same as Fawāriç? In PC, III, c. 25, Alexander addresses the ruler : Ἀμαζοσι χαίρειν. LAlex (Janer), 1701 c : *Calectrix*.
Buʷey (signo de) 12	On Constellations, etc., cp. DI, 72, 303. Huart, II, ch. VII.
Çayāfil 23v	cp. Zayāfil.
Çāmira 74	PC, III, c. 18 : Σεμιράμεως βασίλεια, Semrâyê Syr., 118, Shâmer, Ae, II, 188. Fr. 290, LAlex (Janer) 1356a : *Sarauis*.
Çayy-el-Farāmī 108	PC, II, c. 31 : Σεσόγχοσις κοσμοκράτωρ, Sûisînîḳôs, Syr., 97, Sêsânḳôs, *ibid.*, 126, Sîsnâḳis, *ibid.*, p. 142.

Çuleymān el-Khorāçānī 40 — The only Khorāçānī among the traditionists is mentioned by Sprenger, CXVI: ʿAṭā ibn Abī-Muslim, d. 135 H.

Çunjūbiʸaš 20v — Possibly a reference to the Nāga worship and the Nāgas of India. LAlex (Janer) : *las serpientes enganadas*, 2114a. The word may be a corruption of "Punjābīyya". Cp. Bibliography, s. Vogel and Le Plongeon.

Dariyuš 41v, Dāriʸuš, Diriʸuš 47v — Darius.

Dzū-l-qarneini — Sometimes written A-Dzū-l-q., the *a* being intended for the definite article. The " two-horned ", *Bicornutus*. For detailed information cp. Ff. 276. In the genealogy given in f. 9 only Lūfāš (i. e. Philippus) and Algaide (Olympias) are recognizable. The title " šanto fijo de Yūneš " (f. 42) is evidently a confusion with Yūnān. In ʿOmāra f. 3b : *wa minhum men yaqūlu huwa min al-Išbān*, on which Friedländer bases his surmise that the incomprehensible genealogy given in our text may be an attempt at creating a Spanish genealogy for him. Cf. also LAlex (Janer), 1639c : *Duo cornua sunt duo regna Persarum, s. et Medorum.*

Ebeldād 111 — (?) أبلاد = ostrich. But عنقاء in the Arabic caption of the miniature

would indicate that Phoenix is meant. Cp. Ferdinand Wüstenfeld, *Cazwīnī's Kosmographie*, 1849, p. 419.

Eçkenderiyuš 23 — In ʿOmāra the source of Al-Khaḍir's knowledge are the writings of Noah and Idrīs. Niẓāmī quotes a *Ṣifr Iskenderi*, cp. Bacher, *Nizāmīs Leben and Werke*, p. 72, n. 4 (Fr. 175). In Ae, II, 264 Mātūn cites as the source of his knowledge the Book of Creation, called *al-Mûsîḳâ*.

Efriqiyūn 102 — Carthaginians?

Fawāriç 57v — PC, I, 42 βεβρυκία, Prasiakê in Syr., 94, 106. Possible confusion with τὴν Πρασιακὴν πόλιν (γὴν), PC, III, c. 17.

Fēbūç 117 — Beiträge, 40 : Fîtâûs, Syr., 111, Pîthâôs, Ae II, 176, Metyâôs. The translator may have been thinking of the romances of chivalry.

Fāriç 61v, Furçē 10 — Persia.

Ḥawā 77v — Eve. DI, 9.

Hārūn 110v — Aaron. DI, 1.

Hišām hijo de Kaʿbi 13v — Probably for Hišām hijo de Kalbī, son of Al-Kalbī. IKh, III, 608 highly praises him as a genealogist.

Hūd 16 — Prophet of the tribe of ʿĀd. DI, 1, 181.

Iblīç 44v — The devil. DI, 84.

Ibnu-l-Barrayin, 110v — ?

Ibrāhīm, 28	Abraham.
ʿĪçā ibnu Maryama 39v	Jesus.
Içḥāq 4v, 18v, 27v, 41v	Probably Ibn Içḥāq, Muḥammad's biographer, + 770 A.D., or Abū Içḥāq (q. v.).
ʿIçu 28	Esau.
Jābalqā, Jābarṣā 5v	Huart, II, 64, note 4 : Djâboulqâ et Djâboulsâ, contrées fabuleuses situées à l'orient et à l'occident de la terre. Quotes: *Burhāni Qāṭiʿ*, Turkish translation ; refers to Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, I, 427, n. XXVI. Also *L'Abrégé des Merveilles*, transl. Carra de Vaux, p. 29. Fr., 140, n. 5, quotes Ṭabarī, I, 68, Yāqūt, II, 2, both of whom write Jābarqū and Jābarsū. Ṭabarī remarks that the Syrian equivalents are Marqisiā and Bargisiā. Syr., 101 speaks of Obarkia, Obarkenâyê.
Jibrīl 6	Gabriel, Muḥammad's inspirer DI, 133.
Jerušalen 6	Jerusalem.
Jahannam 112v	Hell.
Jūju (Yājūju) wa Mājūju 5v	Gog and Magog. DI, 148.
Kabe 56	?
Kaʿbun 13, Kaʿbu 14	Kaʿb al-Aḥbâr (Kaʿb the Rabbi) d. 32 H. Himyarite Jew, collector of legends. Sprenger, III, CIX, n. 2, Lidzbarski, p. 31 ff., Friedländer, *l. c.*, passim.
Kʷrabiʸellaš 12	Capricorn (برج جدی) DI, 303. Cp. also under Buʷey
Layre 13	? Possible reference to Olympias : (الدا)

Leṭāqūn 8v — Ἀντίγονος, Ἀντίοχος (ms. C) Syr. Antôgnâyâ, p. 120, Ae, II, 193 : El-Antîḳôn. Cp. Beiträge, 51, n. 1.

Liʾōn — Corruption of Pūl (ليون for ليول?), Beiträge, p. 32, n. 2, كيهن *ibid.*, p. 47. Arab. فور : Ἰλῶρος, Saavedra, p. 28, speaks of "error ortográfico", but gives no explanation.

Makka 6 — Mecca. DI, 310.

Mašiʾaš 85 — Messiah.

Mardebūç 124 — Alexandria Merv (?) cp. مرغلوس, Ae, II, 351. Marteḳût, Ae, II, 228. Meissner, p. 595, n. 5, p. 622, n. 1, p. 623.

Miṣr 7v — Egypt.

Mūçā 110v — Moses, DI, 356.

Mujāhid 16 — Huart, I, 137 : Abou-l-Hajjâj Mujâhid, traditionniste, élève d'Ibn-Abbâs et d'Abdallâh, fils du khalife Omar, avait reçu les traditions des contemporains de Mohammad ; il mourut à 83 ans vers 104 h. 722. IKh, 568, note 8 : The celebrated *imâm* and *tâbiʿ* Abū-l-Hajjāj Mujāhid ibn Jubair was a doctor of the highest authority in jurisprudence and the explanation of the Koran. He received his instruction from some of the principal Companions of Muhammad. D. abt. 101 or 111 H. Hajji Khalfa, II,

335 gives the date of his death as 103 H.

Muchāṣir 13v (محاسر) — I take this to be a bad spelling of the preceding (مجاهد).

Muqātil 7

Muqātil ijo de Çuleymān 11, 121v — Muqātil ibn Çuleymān, traditionist and interpreter of the Qur'ān, d. 150 H. at Baṣra. Hajji Khalfa, II, 333. Huart, II, 77. IKh, III, 408, Sprenger, III, CXVII.

Māwīl wa Yāwil 5v — Cp. Ae, II, 231 : Nûyâl, Yûâl. Huart, II, 64, note 3 cites Tāwīl and Hāwīl ; Tāwīl : Nommé comme peuple transcaucasique par Ibn al-Faqīh, ed. de Goeje, Biblioth. geogr. arabic., t. V, p. 298, rapproché par le savant éditeur de תִּבַל considéré, depuis Bochart, comme équivalent aux Τιβαρηνοί d'Hérodote et de Xénophon. Quant à Hāwīl, c'est un simple doublet du précédent.

Naçtūryān 57 — ? May be a reference to Troy.

Nāšīd 5v — ?

Niçābūrīn 74 — Nīšāpūr ?

Nu'āšūn 104 — ? Ae, II, 172 Nâas refers to the Chinese.

Nūḥ 28 — Noah.

Padrōš, Badrōš 89v — Καvδαύλες Ḳandâros, Syr., 119, Ḳanderôs Ae, II, 191 (قندروس). Cp. Beiträge 51, n. 1. Also, G. M. Bolling, *Kandaules*, Language III (1927) pp. 15-18.

Qablen ad-da'mūn 56 v (فَبْلَانْ الدَّعْمُونْ) — χῶραν τῶν χαλκιδέων (?) Meissner, 592 : قبلا ثم Pieria, p. 609.

Qandaṭūç 57v — ?

Qandēfa 86, Kandēfa 85v — Κανδάχη Kundâḳâ, Syr., 118, Kendâḳâ Ae, II, 188. Cp. Beiträge, 51, n. 1.

Qanpir 96v, Qanbir 95v — Name not given in PC, named Charogos in JV, Ḳĕrâtôr, Syr., 125, Ḳanîr Ae, II, 206 (قنبر).

Qarāmīn 74 — ὁ τύραννος τῶν βεβρύκων (βελσυρῶν ms C.) Marnîḳâyê Syr. 125, Ḳarâmîn Ae II, 191.

Qoroma — PC, I, 46 Καξμεία (?) (قرما).

Qurtoš — Could this mean Curds, cp. Yule, I, 62, n. ?

Rrašīqa 62v — Ῥωξάνη Rôšnâḳ, Syr., 85, Rasîk Ae, II, 102 (رسيقه) LAlex (Janer), 1795 d, 2494a : *Rasena.*

Rromma 110v — Rome.

Rromanoš 49v — Greeks, 110v Romans.

Ṣāliḥ 16 — Prophet of Ṭemūd, DI, 562.

Sa'id ibn Abī Waqāṣ 1, 10v — Abū Içḥāq Sa'ad ibn Abī Waqqāṣ Mālik ibn Wāhib, a descendant of 'Abd Manāt, was, by his own account, the third person whom Muhammad converted to Islamism, being then seventeen years of age. D. betw. 50-58, H. IKh, 570, note 1. Huart, V, 87.

Sa'īd ibn Al-Muçayyab 1 — IKh, I, 568 : " Was a member of the tribe of Koraish and a native of Medina, and one of the seven great jurisconsults of that city. He received instruction from the

lips of Sa'ad ibn Abī Waqqāṣ and Abū Huraira. D. 91, H. 709-10. A. D. Some even say that his death did not take place till the year 105. His father's name must be pronounced Musaiyab, but it is related that Sa'id himself pronounced it Musaiyib, because he said : May God reward (سيّب) him who pronounces my father's name Musaiyib ". Huart, II, 146 writes it Mosayyib, Sprenger, III, LIII and CI also.

Šayṭān (aš-Šaytān) — Devil. DI, 84.

Satradoš 49 — Σατραγγα. Evidently corruption of : شطرجوش cp. Weymann, 35, 43.

Šīš 25 — Stands for شيث = Seth, third son of Adam and a prophet. DI, 569.

Šurdoš d'Afr. 102v — The " deaf ones ", or could it be a case of *seseo* for " zurdos " ?

Tabraçēn 47v — Ταύρος, Cp. Weymann, 33 : طورس

Turkoš 39v, 103v — Turks, i. e. Turkish peoples living North of Caucasus and in the plains East of the Caspian.

Turjamānīn 74 — Βραχμᾶνες, Brahmans. Weymann, p. 40 : البرحمانين (Ibn Faqīh) البرهمانيون (Meissner), p. 593.

Zarqoš 102 — Cp. Ae, II, 231.

Zayd 107 — Either Κρατέρος or Ἡφαιστίων PC III, 17; possibly Ζήθεο PC, I, 46 (cp. Pfister, pp. 39, 73).

Zarājīb — Ῥοδογούνη. Syr. Irândôcht, p. 84. (ابراندخت)

Zayāfil 7 — Raphael. In ʿOmāra ذراقيل, دراقيل, Ṭaʿlabī رُفأيل : Fr. 154, 163, n. 6, 174, n. 7.

GLOSSARY

NUMBERS INDICATE FOLIO.

abançar — 15 to gain to, earn (اكتسب)
— — 73 to raise in rank
abarkar — 23 to exhaust, to finish
— do(kon) — 104v surrounded by (محيط ب)
12, 111v surrounding
— (por) — 24v surrounding
abebrarše — 32v, 33 to quench one's thirst
83 to be drenched
abenīdo — 95v hit upon, ajustado. Cuervo, Diccionario I, 199. LAlex (Janer) : *assaz dixiera Dario conseio aguysado.*
aberdadeçer — 22v to concede to be true, 18 to fulfill, to keep
abibeçer — 41v to cause to live
abiltado (šobre) — 36 repugnant, hateful
— — — 62v degrated, humiliated; LAlex (Janer) : *auiltadas*, 711d.
— — — 94 humble, low
aborreçimiʸentō — 56v, 13 hatred
— ʸente (en) — 93v to hate
acajdar(a) سجّد — 455 to worship DI, 56
(90, açejdar, aççejdar) — 55v to do homage
açageyar — 31 to draw back
açagear — 121 to postpone
aç-çalām (السلام) — 1v inclination in prayer
— — 18v, 90 greeting DI, 563, 570.

aç-çamā (السماء) 80v, 81, heaven
aç-çot (السّد) 37 wall, Borao, 168 : *azud.*
(38v, 39 açud)
37v ççōt.
açef (السافل) 14 wall
açennar 77v to point to, Borao, 193 : *ceñar*
açerkanǭ 121v near (relative, قريب)
ad-dīn (الدين) 37v religion
a-dirḥam 15 denarius, wrongly spelt : أَدْرَحَم, value abt. 12 sous.
ad-dunya (الدنيا)
53v a-dunya 7, world (in the sense of "this world")
adebdar (šobre) 56 to impose (as a duty)
— eçer (šobre) 37v to command to do
— ido 30v prescribed, due
adebantar 67v to give, to yield (lit. to make precede (قدّم)
— do 61v stretched forward
adebinō 57v soothsayer
adobar 18v to bring into order
— 47v to adjust, to arrange, Borao, 144
— 47v, 63 to rule
-še 111 refresh oneself
-imi^{v}ento 46v adjustment, adobo.
adelantar 71 to bring forward 45 to cause
— 78 to earn
-do 44v forordained
afaçendarše (kon) 36 to be preoccupied, worried
afeytar 4 to arrange beautifully
-mentō 57 adornments
afer (أمر) 2v, deed 4v, affair. Cp. fecho.
afinar 14v to end
— 32v to be exhausted
-mi^{v}ento 23v end

afirmar 49 to affirm
— 49v to place
— 77 to become firm (استقر)
afollar 15 to destroy
-nte 39 destructive
-mi^{y}ento 42 destruction, damage
ag^{a}raçi^{y}arše { 55v to take leave
{ 85v
agradar 84 to thank
akararše 85v, 87v to direct oneself toward, set out against
-ami^{y}ento 74v entreprise, expedition
akaeçer (a) 59v to come to
17v to happen, be one's share
(en) 109v to come to
haçer akaeçer 43v to place into
akuydar (en) 61v to hasten
akuytarše (en) { 70 to hasten
— (šobre) { 32v
— (a) 47 to comply with quickly
akuytami^{y}ento 70v haste
akorbado 29v stooping, bent
akošegir 2, 62, 75, to attain
61v, 65, to overtake
4v to obtain
akošer 2 to undertake, 61v to reach
al-ākhira (الآخرة) 84, 124v the next world
al-ʿarš (العرش) 31v, 80v throne of God, DI, 23
al-ʿaqrab (العقرب) 108v, 124, scorpion
al-baḥar (البحر) 83sea
al-baḥrika 108v pond
ał-buḥaira (البحيرة) 108
al-bēle (for al-balē) (البلاء) 85 evil, torment
al-baraka (البركة) 43v blessing
al-biçra (البشرى, البشارة) 101v good news
alb^{i}riçi^{y}ador 40v admonisher

alçadō — 60 treasure house. Schmitz, p. 385 (v. 139b)

al-ehāf (الاحاف) — 91 curtains, drapery

alegriᵛa — 55 sesame

al-fīl (الفيل) — 69, 70v elephant

algar (الغار) — 116 cave

al-giyāma (القيامة) — 84v resurrection, DI, 539, 482

al-hadīᵛa (الهدية) — 87 present; written *al-hādiᵛa* by error, 120

al-ḥadīt (الحديث) — 67 story

al-içeç (الإساس) / al-acāç (الآساس) — 3 foundations / 86

al-jini 24, al-jine 44v, 113 (الجنّ)

al-jinne 110, al-jinni

al-chine 25, al-jjini 29v — genii, DI, 133

al-kubba 112, al-qubba 112 (القبّة) — cupola

al-jōhar (الجوهر) — 95 precious stone

al-kitēb (الكتاب) — 1, 1v book, 42, letter

al-Janna (الجنّة) — 21 Paradise. DI, 133, 449

al-kurçi — 112 chair, throne.

alibiᵛaneçer — 7 to lighten

al-madrake (المضربّة) — 112v quilt. Cf. Libro de Apolonio, II, 72

al-marjal (المرج) — 121, 124, meadow. Cp. *Libro de la caza*, p. 169

al-minbar(ar) (المنبر) — 112, pulpit in the mosque

al-qibla (القبلة) — 24v South

al-qāzi (القاضي) — 17 judge (spelled القاطى by error)

al-miçke (المسك) — 23, 26, 120, musk

al-yaqūta 54v, al-yaguta 79v (اليقوت) — ruby

al-umma (الامّة) — 5v, 110, people, nation

al-wadū (الوضوء) { 1v ablution
{ 29 al-waḍḍū by error. DI, 693

al-walī (الولي) 6, 7v 32v, friend. DI, 663. Translated « amigo » in the text, f. 6

al-qasar (f.) (القصر) 29, 90v, 117 palace

amori^{v}o 65, 85 love

amoṡt^{a}rar 10v, 82v to teach, to advise 28v to show LAlex (Janer), 2291 a.

amendar 33 to replace

amucheçer 30, 82v to be numerous, to increase

ancheça { 29 width
anp^{e}leça { 19v, 80v

an-nabī 1, 6 prophet, gen. translated « mensajero » (الرسول)

andadura 4 distance, 21, 23v extent

anpidi^{v}a 83 envidia

an-nubu'a (النبوة) 6 prophecy

apareṡerše 80v aparecer

ap^{e}reṡentar 71, 122 to bring (أحضر)

aparejar 66, aparellar 67 to adorn, 122 to prepare

aparejarše 20, 27, apareṡṡarše 87v to prepare oneself to get ready

ap^{e}retarše 13v to grow heated (battle)
82v grow stronger

(šobre) 28 to attack

ap^{e}legar, allegar 56v to bring

allegar 3, 18v, 122 to bring together

— 76 to accumulate

— 52v to allege

ap^{e}legar (ent^{e}re) 6v to lead to

ap^{e}legarše 27v to reach the goal

allegarše (enta) 34 to approach

ap^{e}legami^{v}ento (احتماع) 54v accumulation (= roundness), 95v meeting

ap^{e}legado 67v property

apokeçer 61 to decrease

apannarše 28v to rest, to recover. Borao. 158 : *remendar*. Cat. : *apanyar*

aparejamiᵛento 41 outfit
apᵒrobechar 42 to cause to prosper (أنفع)
apagança 26 pleasure
apiᵛadar 31, 84v to have mercy upon (أرحم)
apᵉreš 28, 32v, 46 after
ar-raḥma 39, a-raḥma 41v (الرحمة), mercy
ar-rakʿa (الركعة) 1v prostration while praying, DI, 533
ar-rizqi 40v, ar-ricqe 17
ar-rizqe 21, a-rrizke
ar-riçke 45v (الرزق) food, sustenance
aṣ-ṣalā (الصلاة) 1v prayer 29, aṣ-ṣallā by error. DI, 561, 464
aṣumuʿa 4 tower. Dozy I, 845
aṣ-ṣiḥāba (الصحابة) 1, companions of the prophet. DI, 23
aš-šarik (الشريك) 16, partner (here of God), DI, 579, 190
aš-Šayṭān (الشيطان) 44, devil
ašentar 62v to place, 73 to put down, 12 to stop
ašentarše 3v to sit down, 14, 23, 29, 121 to stop, to camp ašentarše (kon) 10 to besiege
ašieneš (de) 23, against, ašiᵛeneš(de) 15 contrary to
arpa 123, paw, claw
arpada 55v handful (contemptuously, of the hand of Darius).
ašomar (šobre) 51v to inform about
ašomarše (šobre) 12v, 70v approach
(fer) ašomar 52v to consumate, to achieve. Prov. *asomar*
aššanpᵘlura 2v breadth. Cat : *axamplament*
ašotilarše 20v to submit
ataššar 7v to stop, 94v to end (reflex.)

atallante 85 stopping
atender 31 to wait for
atorgar 41, 44 to grant, to consent, atorgar (kon) 47, 53v, 60v, 98, 92v to recognize consent
-mi^{y}ento
aturar 13, 52, 86 to stay, to reside. Borao, 166

awa 23v, awwa 7v, agu^{ww}a 7v
azora 38, 39, azobra 38v bar. Transl. "t°roç"
(الزبر)

Baimi^{y}entō 106 departure
b^{a}lankor 91 whiteness
balderi^{y}a 44 evil deed
baldero 42v, vain, evil
bantaja 75 ventaja
bantajošo 51 ventajoso
barranko 71 ditch
barragan 13v, hero, valiant man
-i^{y}a 77 bravery
baštura 110v vastness
baziar 39 to empty, to spill
bençir 4, bençer 55 vencer
bençita 60, bençida 65v victory
bençimi^{y}ento 7
benimi^{y}ento 56v, 58 arrival
benino 20, berino 21v poison
benir kon 1v, 38, 55, 66, to bring (جاء ب)
beni^{y}ente 84v coming, everlasting
bebraje 104 drink
b^{e}reška 24, panal de miel. Borao, 180. Prov. *breşca*

berdadero, šer — 42 to believe
berwença, bergu^{w}ença 54 vergüenza. Cp. Lenz, Zfr. P XVII (1893), 209.

aber- 90 to be overawed

berjel 113v garden
biᵛega 26v beam
biᵛenkeriᵛen 125 beloved
biᵛenkišto 36v »
biçiᵛo 70v delight. Fern. González (Marden ed.), p. 211 *riquezas*. Canc. de Baena (Madrid, 1851), p. 120.
bianda 36, biᵛanda 33, bibanda 104 provision
boluntad 76v will, thought, 64v mind 72, 106v desire
bolrreriᵛa 82, poverty
bulir 116v to boil
bullimiᵛento 112v seething
buʷelta 36, begada : vez
buʷelto 84, deturned from
buitar 38, to empty. Borao, 84 : *bueytar*,

Çaga (frequent, with or without *de*) 35 behind
-ero 113 cp. rredrado, 59 the last
-iᵛa 23 rear 80 end
çanjupiᵛaš 44v snakes. Cp. Proper Names : Çunchubiᵛaš 20v
celešᵗriᵛal 53v celestial. Schmitz, p. 395 (v. 208a)
çençiᵛa (2v šençiᵛa) 43v knowledge, secret
çepto 65v, 185 except
çertefikar 80v to make sure, to affirm (استقر)
çertefikança 84v title, right, claim 92 assurance, proof
çiᵛerço 24v North
çuççiᵛedad 30v suciedad
çufrençiᵛa 98v patience, 100 perseverance cp. šufriᵛençiᵛa

Dakiᵛa (frequent), until

deban 120 before, in front of
deballar 7, 21, descend, to take down
16, 82v to reveal (نزّل)
-mi^{v}ento 39v descent
debatirše (de) 6 to be withheld from
debi^{v}engo 119 vengeance
debedar 37v to forbid. Prov. *devedar*
defenšar 42, defender
-še (šobre) 73v to be refractory
deferençi^{v}a 27v diferencia
dedeššo (de) for de debaššo? 5 from under
dek^{a}larar 34v to interpret
-açi^{v}on 34v explanation, interpretation
dekami^{v}ar 49v, 92v to change
de ke 25 for desque?
dementar 18 to remember. Cp. imentar
demandar (alguien) 59, 121 to pursue
— (por) 2 to ask about
dent^{a}rar 26 enter
— (šobre) 1, 1v to see
den for *de en*? 7 dentro
dende 29v, 106v desde
demošt^{a}rar 6v, 18v, to teach
14, 43v to show, to demonstrate
— (šobre) 63 to give the mastery over
— (a) 60v to submit to
— (en) 83 to prevail among
dep^{e}render 6v aprender
dereça 85 righteousness
dereçar 84 to direct
-še 41 to prepare oneself
derecho: en derechō de 115 opposite
derrenk^{i}lir (a) 17v to submit to
deretaje 64 rank
deritaje 53v authority
dereytō 55v right
dešamištanca 45, 78v enmity

dešengannar 6, to guide, to reveal the truth
— 45v to lead out of error, to inform
-nte 84v true, real
-çi^{y}on 50, 52 information
delišençi^{y}a 69, diligencia
dešenparar 17v to abandon
— 94v to leave without protection
dešpenša 79v use
dešpender 15cp. ešpender
dešyerrar f. 42v error
dešyerrado 26v, lost, 45 misled
deštorçer 27v to lose one's way
d^{e}reyta 45 derecha
dešpošado 81v cp. ešpollado
deyušo (frequent) 4 under
donaçi^{y}on 61 gift, reward
dubdar 94v suspect
dubdōšō (en) 72v in doubt about
duzimi^{y}entō 72 leadership
ditō 67v dicho

Eçkerro 62v, 77v, izquierdo
ēlpeçi^{y}almente 84v especialmente
enbiar 6v to reveal, (وحى), 7 to fill
enf^{a}lakeçer 61 to weaken
enforteçer 10 to grow strong
entallar 40v cp. rrazon
endereçar 63 to direct, to govern
endebulgar 105, 6v to throw open, to concede
-mi^{y}ento 6v disclosure
enbolkar 42 to wrap up
eng^{a}randear 64 to raise
enbeješer 82 envejecer
enemigança 94 enmity
engaštonar 90v, 118 set with, Prov. *encastonar* LAlex (Janer) 813c.
enk^{u}rubirše (de) 69v to be concealed from

enpara 95 protection
-r 15v to take care of
enpenšar 3v to begin to think
enpiʸeçō 77 beginning
enpⁱrišto 15v empréstito
enfeštillar 31, to lift, to raise
en puʷeš 33 after
enpero 9 therefore
enšalçarše 105v to ascend (cf. SDom *sa* : enxalçada)
-miʸento 49 exaltation (جلال)
enta 4v up to; 31, 122v toward, 34 to, with 35, 120 with, 62 by, 120v, 122 near, 95 from, 94 at
entᵃramiʸento 26v entering
entᵉremeterše (in) 94v to undertake
-imiʸento 6, 6v ability to perform (وسع)
38 careful work
ešbiʸar 6, 82 desviar
eškalço 81v descalzo
eškapar (de) 32, 93 to save from
eškaeçerše 37 to forget (the world), lit. to save oneself
eškibō 122v ugly
eškibeza 66 evil
eškibar (en) 46v to dislike, to shun
eškibamiʸento 69 dislike, repugnance
eškila 3v bell, Borao, 232 : *cencerro*
eškonçar 70 to oppose 124v, 74 to achieve, 98 to obtain cp. It. *sconciare*. Also, *sconza*, Monaci, p. 681 ; *scunzà* (Basilicata dial. PMLA-XXX (1915), 820
eškolgar 30 cp. rreškolgar
ešku^wercha 123 bark
ešk^ereer 63v to disbelieve
ešk^urubirše 112v to be lifted

eškuredad (eškuridad more freq.) 26v darkness
eškorchar 116 to flay
ešmedrar 68 to frighten Rom. IV, 44 : *esmedrir*
eškoššido 107 escogido
eškometer 122v acometer
ešpanto 43 fear
ešpantar 59 to fear, 86v to fill with fear
-še (de) 79v to wonder at
ešpartir 59 to separate
ešpeçiʸalar 43v to distinguish (single out)
ešpᵉleyt 49v, ešpᵉlet 98 contribution of war, tax. Cat. *esplet*.
ešpender 15v to spend
ešpertar 3v despertar
ešpollado 75, ešpošado 110, ešpoššado 81v naked, poor
ešpuntar 72 to clash together
eštajar 21, 21v to inhabit, to stay with
eštaššar 81v to reside, eštajar 24, eštachar 23v, to separate, keep away from
eštaja 23v dwelling, habitation
eštorçer 27v, 60, 84, to avoid, to escape
-imiʸento 30v relief
eštᵘruir 15, 49v destruir
eštabliamiʸento 68v fortification
eštar menoš a alg. de algo / šer 26v 27v, 44, 74 to be necessary to do (لا بدّ من)
eštaṭo 18v estado

Falšiʸa 17, 68v betrayal, deceit
fᵃraguᵂa 91v building
fᵃrankeado (šobre) 40v dispensed to
fayaldaje 18 contribution. Borao 239, *fialdades = rehenes*
fa (frequent) y. Particle introducing sentence cp. RA VII, 290

fazimiᵛento 44v creation (خلق)
fecho (cp. afer) 32, 62 thing, 9v, 10, 60, 70 condition, state 2v, 8, 64 order, 12, 17v dispositions of things
fegūra 86v image (idol) figura 87, 87v picture
figurador 87 artist
fizar 108v to sting. Borao 240
finkar 16, 60 to remain, 7v to fix, to drive into
forçar 35v to conquer, to vanquish 63v to compel, to force
-dor 53 conqueror (غالب)
-miᵛento 2 victory
forka 65 gallows
folgar 120v to repose, to refresh
116 holgar : to rejoice
folgura 21 relief
fuʷelgō 93
formar 80 to create (cp. khaleqar)
-miᵛento 72v build
fundir 48v, 59v to drown
fuśta 4, 107v, 120v boat cp. Cobarrubias, s. v.
107v, 116v wood, Borao 244

Ganançiᵛa 3 advantage, 59, 59v, 73 spoils (غنيمة)
gᵃrada 64v, gᵃrado 64, rank
gᵃrandiᵛa 44, 45v grandeza (عظمة)
gayatō 110v cayado, Borao, 247 : *gayata*

Hadaṭanī (حدثني) 4v I was told by
hadītanoś (for : حدثنا) 13 we were told by
harremar (حرّم) 83v to forbid
hecho cp. fecho
herimiᵛento 59 clashing
hinkar 58 cp. finkar

Içkiʸero 77v izquierdo
idola 42 idol
iguʷalar 3 to even up
iwalado 4v grown up = maduro (مستوي) LAlex (Janer) : *yual*, 12a, 661b
iwalado 38 evened up
igᵉlešiʸa 73 temple Cp. DI, 261, 56
imentar 25, 65v to mention, 85 to remember, (ذكر), Schmitz, p. 398 (v. 2250)
imendar 18v cp. amendar
imentamiʸento 45 remembrance (ذكر) cp. DI, 703, 86 mention (ذكر)
imiʸen 62, cp. miʸen
imaje 71 statue, 73 idol
imajen 45 idol, 113v statue DI, 191
impᵉler 84v to fill, to cover (غشى)
inchir 26v, 30 to swell up, 31v to display
(enchir) 30 to swell up, 71v to fill cp. Libro dela Caza, p. 112
itarše 105v to throw oneself
Borao, 249 *getar*, *gitar*
Cp. Textos Alj., p. 47, itar
inbibeçer 45v cp. abibeçer

Jarikança (المشركون) 22v worshippers of more than one God
jerenaçiʸon 19v kind, type
jerenal 79v chief
jentileza 66 kindness
jelada 59v, šše lada 59v helada
judgar (en) 92v juzgar
jujar 17 to sue
jura 97v, juramento oath
juʷeka (chuʷeka) 54v play ball. Robles reads "clu
(See note to fol. 54v) eca" which is against all original

texts. PC σφαῖρα Latin : *pila*[1], or *pila ludrica*[2]. Arab. كرّة. LAlex (MFat), 765 *pello*, 783 *pella*. LAlex (Janer), 738, 756 *pellota*. There may be some relation to the Cat. *joca*.

Kabalgar 17, 101 to ride, 105v to sail (ركب) 116v kabalkar = to sail

kabeço 24v hill

kabo 5v, 30v, 118v end, extreme 20 chief

kama (kamma) 112v, 117v sofa (سرير)

kali^{y}ente 55v burning

k^{a}lamador 109, llamador 65 cp, pergonero

kando 62v leader. Dozy, II, 409 قند Ae II, 96, chiefs and generals. Syr., p. 81 "officers". Not "escudos" as Robles, p. 208.

karpir 109v to carve, to cut

–še 83v to split

karrūcha 71v carriage

karrera 4 street

karreta 91v cart

karga 95v load

kat^{e}reda 91 seat, throne

katibar 87v to capture

katibo 87v, 92v captive

kaša 54, kašša 55, caja

kayatō 110v cp. gayato

kerimi^{y}ento 37, will ; kirimi^{y}ento 69v, desire

k^{i}ri^{y}atūra 77 being 75v child

k^{i}ri^{y}ami^{y}ento 2v education

kaštigar (kon) 62v to commend to

k^{i}ri^{y}ança 63v creed

1. RF. XXIX, 45, 46.
2. HP, 153, 155.

kautela 60, 75 means, stratagem (حيلة)
fer — 60, 66, 71 to invent a stratagem, to deceive
79 to investigate
k^{e}rebar 10, 40 to destroy
k^{e}rebantō 57v, 107v distress
ǩišti^{v}ōn 99v dispute
khaleqar (خلق) 80v to create, 98 haleqar
khaleqado 5v, 80 khalqadō 76
khalekado created, creature
khaleqador 78v creator
k^{e}reçer 65 to grow, to add, to increase (ز د)
k^{i}rišti^{v}anoš 2v, 4v Christians, mistranslation of الروم = Greeks
k^{i}rido 11v grito
kizau 23, 69v quizá
kobdo 21v, kōdozo codo
kobdiçi^{v}a (en) 64 desire, greed
kobdiçi^{v}ošo (šobre) 63 desirous of
kobrar 1 to obtain
konbenible 15v satisfactory (مرض)
konfi^{v}ança 23, 27 konfiança 35v desire 72v confidence
konbenir 85 to be fall
konjuntar 38v to weld, to fuse (-kon) 111, throw down on, lit. to join with
konjurar 47 to swear
konoçi^{v}ente (kon) 53v recognizing (the authority)
kolmilloš 110 tusks
konešer 66 conocer. LAlex (Janer) : *connesco*, 38a. Apolonio : conesçer 246c.
konortar 122 to comfort
konpannaš 2 companions, 12, 56, etc. hosts, cf. LAlex (Janer) : 191b, 223c
konp^{a}rar 83v comprar

konpašarše (kon) -mi^{y}ento — 75 to content oneself with 80 contentment

konp^{e}render — -kon 100v -por, 49v to punish 98v abarcar

konp^{e}rešō — 5v counted, abarcado

konpošiçi^{y}on — 56v agreement, 60v truce (same as t^{a}rato 69v)

konšejo 3v, konšeššō, konšešo 95v

konšellō 95v — advice. Borao, 198. LAlex (Janer): *consello*, 428d.

kont^{a}raštar — 7 to oppose, LAlex (Janer): *contrastar*, 2269a

kont^{a}rašdarše — 81 to contrast

kontaštan (a) — 65v opposing

kontō — 82v number (102v ku^{w}entō)

— — 83 reckoning

korrūtō — 111 bad

kota — 118 coat, cloak

košegir — 65v pursue

konf^{o}lošante — 52v perplexing, perturbing

konf^{o}lošami^{y}ento — 26v doubt, 50 deficiency, perplexity

korajudo — 17v angry

konkošširše, konkollirše — 30v encogerse

kontentarše — 32v, 33 to appease the hunger (شبع)

konkordar (a) — 43v to bring into accord

— (a) — 45 to bring to

kontender (kon) — 24v, to reach 26 kontener (kon)

košt^{e}rennir (a) — 6, 6v to compel, to force

košt^{e}rennido (de) — 31v barred from

kont^{e}rello (en) — 101 surrounded by?

ku^{w}iti^{y}elō — 110v cuchillo

kuidar — 57 spirit, disposition

kuydar — 16 pensar

ku^{w}enta (en-de) — 24v k. kontender : to reach almost 1v like

kuluwro 114v serpent (dragon) Rom. IV, 42: *kolowro*. LAlex Janer: *colouro*, 10c.
ku^{w}an 121v cuando
ku^{w}alke 60, 77v some

Lauḥ 87 board, tablet
laudar 60v, 82 to praise, loar 124v
largari^{y}o 109v length
lebantar 64v to frame up
lebar 7 to lead upon, encargar (كلّف)
lelwaje 6v language
lešar 60v, 78v dejar
let^{a}ra 41v, letra 46, letter
ligarça 51v tie Borao, 284: *hilarça*
li^{y}eu 70v lieve
leyto 67 lecho
lonb^{a}rar 68 to mention, 13v, 53 to name
mi^{y}ento 15, reputation, 58 glory
logro 83v usury DI, 656
lušurya 83v fornication DI, 130
llegar (frequent) 12, 13v 19 to reach, 35 to accumulate, 36 to find (the truth)
— (en) 37 to achieve (حصل)
llamado 1v call

Maçḥar 61v to rub (مسح)
maldīkno 76v overweening, lit. unworthy
malefiçi^{y}oš 50 damages
mandar (kon) 73v to send for { 42, 45v to order (freq.)
— (a) 23v to send { 71v mandar(en)
mandami^{y}ento 16, 80 order, decree
mantenible 53v, mantenido 125, everlasting (قيّوم)

mašk^{u}lo 99 male 9, maškalo
marabellami^{y}ento 91 wonderment
matar 30v to fight (قا تل)
mayor 48 leading man (كبير pl. كبّار)
mataçilla 85, mataçi^{y}alla 85v slaughter. Borao, 277 : *matacia*
meçkino 18, miçkino 77 poor
meçer 3v to move
-imi^{y}ento 3v movement
menešt^{a}ral 71 artisan
menešterošo (de) 26 in need of
menōškaban 85 destructive
menōšp^{e}reç 94v shame, disadvantage
-i^{y}ado 122v humiliated, 53 worthless
mentar cp. imentar
mešillo 110v leper
metal 6 flower (the best of something)
mino 17 face, Cat. *mina*
mi^{y}en : benir de mi^{y}en 59v to come to mind, to remenber
» imi^{y}en 63, 76 to remember, Rom. IV, 43. MCII, 636 LAlex (Janer) : *emiente*, 1144d
miṭad 20, 36v, mitat 61 half
miṭat 29v, 72 meitat
mitad 19, meytad 25
montamen 80v amount (in size, 122v, in number), Borao, 285 *montamiento*
moštançi^{y}a 55, 55v, moštaçi^{y}a 54 mustard
muncho 4, 5, 109v mucho

Na^{ʿ}am 11, yes
nōçimi^{y}ento 93 harm
nōzimi^{y}ento 101v
nozir 42 cause distress, send evils (ضرّ)
nozi^{y}ente 70v fierce, destructive
nub 111, nuu 115v nube LAlex (Janer) : *nuues*, 156a,

515b, 1321b, 1492c, 1759b, 1845a, 2340a

Obadeçyen 67v obedeciente
obidençi^{y}a 45 obedencia
obrir 57, 58v to open
oblidar 84v olvidar
occho 79, 97, ojō 84 ojo
oraš : laš oraš (frequent) 1v when 32 then, at the time
ōri^{y}ellō 83 orilla
ori^{y}ença 59v, ori^{y}enči^{y}a 73 grief (تأسف)

Paçer 75v to feed on, paçerše 37v to eat up. LAlex (Janer), 2308d
Pararše (šobre) 39v to present oneself
parar 1v to raise, 3 to put up
— (a) 45 to build
— mi^{y}ent^{e}reš 5v, 13, 20, 29, 30v to look at carefully, to behold
— — 55v to take care of
— — 14v to pay attention to
— — 54 to consider
parado 60 complying with
pararše (a) 88 to begin to
paryaš 92v tribute (خراج) LAlex (Janer), 2354a, 2363d, 2375a, 2488a
parellamen 59v, 66v apparel, ornaments
partida 12v, 23 region, district
8v part, 11, 41v some (بعض)
— delloš a — 4 each other, 7v among each other (بعضهم بعض)
p^{a}lano 30v flat roof (سطح)
pašante (šobre) 34v determined upon
pašar 49v, 104v, pensar ?
pegunta 116 pitch, Borao, 299
p^{e}legar 62 to accumulate 54v to bring to. Borao, 306
— (a) 6v lead to
pelrra 36v belrra, 79v, perla

pelrra 81v for pella? hide
perkurador 4 porqurador, 31v perqurador, 8v caretaker
perdimi^{y}ento 92 perdition
perçebimi^{y}ento 43, attention, heed
p^{e}render (por) 84, to take delight in
— (šobre) 69 to rely on
pergonero 88v pregonero
p^{e}rešona (frequent) peršona 6, 44v
pešōna 62 one, man, person, self (نفس)
peršigimi^{y}ento 17, accusation, trial
p^{e}reçi^{y}ado 16v nobleman (شريف)
pešarošo (a) 63, intent
perteneci^{y}ent (maš -kon) 89 more entitled to (احق ب)
podarami^{y}ento 119v power, poderío
poner (frequent) 4 to put, 5, 40 to appoint, 17v to make, 24 to place, 39 to give
porlongar 91 prolongar
p^{o}robeytar 84 profit
p^{o}rot^{a}ranka 27 young mare
porkaçado 35v gained
porparar 32v, 80, 104v to show
84 to prepare
47v to expose, to explain
porpola 91, 117v purple, cp. ladōron 48v
portero 22 gatekeeper
pošar 87 to rest, to stay, to stop, LAlex (Janer): *posó*, 45b, *posar*, 289c, 776a
-še 95v to place oneself
99 to stay with
pōšado 83 settled
112v poçado, reposing
pu^{w}erta 19 pass
puyar 104v to ascend
puyada 104 way to ascend, Borao, 311: regresso

Qonjūrado	105v bewitched
qurto	123 short. See: Proper names
Rrašt°ro	15 trace
rrazon	6, 40 proof (admonisher) Arab. حُجَّة DI, 182, 183
rraçon	46, 46v excuse
entallar la-	40v to admonish
ataššar la-	5v to send a proof, to admonish
rrebibkar	43 cp. abibeçer
rreçebir (de)	14, 47, 84 to listen to (قبل من)
rredrar	86v to withdraw, to turn away
-do	4, 13v distant
-mi^{y}ento	75 distance
rreg^{a}lar < rēgulāre	12v to regulate, to arrange
rregalar < *rĕ-calēre	38, 39, 80v to melt. LAlex (Janer): *el plomo regalado* 2202c.
rrekešon	24 white cheese, *requesón*
rellegar	12v to assemble
rremeçer	7v to move
rremobimi^{y}ento	70v impulse, desire
rrekno 72v, rrišmo 62	kingdom
rreišmo, 27, rišmō 57	kingdom
rrenda	37v, 39, tribute (خراج), LAlex (Janer), 815 d.
rri^{y}enda 25v, ri^{y}enda	boundary
rreškolgar	123 to let fall down
-še	29v to slide down
rrepu^{w}ešta 100v, rrešpu^{w}ešta 66, 87, 98	reply
rrešwarde 122v, rrešwarte 63v	look, appearance
rretornar (šobre alg. kon)	43v to deal with (تاب على)
rromiaje	110v pilgrimage
rrōmani^{y}en	119 the rest
rrošt°rō	92v lip. LAlex (Janer): *beços*, 1826c
rrōpa	81 matter, substance
rrudeça	30 uncleanliness

rru^{w}eda 22v orbit of the sun (دور)

Šabi^{y}eza 44v knowledge
šaliminṭo 48 issue, sallying forth
šanar (for šannar ?) 59 fill with anger ?
šatišhaçer 89v, šaštihaçer 89v satisfacer
šeguro 83v unsuspecting
šegurar 73v make firm, safe (تضمن)
šemejanša 32 likeness (مَثَلٌ)
šemellar 76, 81 resemble 17, to agree
šenb^{a}lança 32, 34 likeness 24 appearance
-ar (a) 96v to represent, to feign
— 106 to describe
šenb^{a}lant -te (frequent), šenb^{a}lan like (مثل)
šentimi^{y}entō 72v stir
šimyo 90v monkey
šennošo 93v angry
šineš (de), ši^{y}eneš (de) 53 another, 41 besides; 6 besides, apart from, 69 without
šinše, enši^{y}eneš (de) 92v without; 77 without, a ši^{y}enēš 15
šiti^{y}ō 93v place, 96 pedestal
šinp^{e}le (šobre) 18 kind to
šobrep^{e}render 13 to overtake, to carry the sound from one portion of the army to another
šobrepuyar 35v to ascend
šobrešenb^{a}lançar 45v to express, to describe
šōbellanō 70v mighty, sobejano
soštener 108v to endure
špada 19v sword, ešpada 43v
špender 63v to spend
šošpecha 83 admiration (عجب)
šuf^{i}rir 66 patience, resignation
šufrirše 32v to have patience
šufri^{y}enči^{y}a 55 patience

šuperbi^{y}o 53 soberbio
šušt^{i}ribarše (šobre) 17v, 68v to rely upon

Tacha 17v error, moral blemish
tajar 38 to cut
tanto : doš tantoš 75v, twice, as many, Prov. *dos tanz*
tan : tan bu^{w}ena para boš 79, 84 how fortunate! (ما احسنكم)
tan mala » » 85 how unfortunate! (بئس لكم)
taštar 88, 107v to taste
t^{a}rabaššo 79 82 worry, concern
t^{a}rabacho 92v trouble, work
t^{a}rašnochar 83v to go to bed, t^{e}rešnochar 7v spend the night (بات)
t^{a}rašnar 78, to move. Cp. Rom. IV, 51, LAlex. (MFat) : 2232b, c
— (por) 95 to take along. JRuiz : *trexnar*, 620, 826
-še 38v to move about with, LAlex (Janer) : *tresnarse*, 2090
t^{a}rašoro 60, 107 treasure
tender 103v to extend, 108 to stretch out
t^{e}rešpašar 70 to fail (to keep a promise)
-nte 44v forordained (knowing the past and the future)
t^{e}remular 3v temblar
t^{e}remulaçi^{y}on 83v earthquake
teçer 62v weave
t^{e}rebaššar (šobre) 14 to work on
terrado 91 floor
teštemonno 73 witness
teštemoni^{y}o 10v affirmation
teštemoni^{y}ança 30 creed, confession of faith
tinajas 54, tenallaš 55 tinajas. Borao, 340. DE, 387
tirar 62v to withdraw, to take away from

-še (de) 33v, 43 to cease to (زال) 107v to withdraw from

torbarše, turbarše 34v, 82v, 97 to become embarrassed

t°roç(eš) 38 trozos

tod ora 79 always, 28 each time, always

tornar 6 to become, 6v, 15v to return

-mi^{v}ento 9v circling

tomar 36 to seize (desire) اخذ

— (en) 7 to begin (اخذ ب) MC II, 868

-še (a) 111v to begin

torpe 18 unkind, evil

torpeça 34v, torpeza, 49v ignorance

turami^{v}entō 77v permanence

Ūfana 77 pride

umerar 110, to enumerate

Wa 5v 28 Arab. for "i"

Wabar 93 to praise cp. *gabarse*, Rom IV, 45; LAlex (Janer), p. 575; Knust, Mitteilungen, pp. 22, 29

-še (šobre) 94 take pride in

wardar 18v to protect, 67v to consider

-še 17v to protect oneself

wardante 18 obedient, observing the law

wardeano 12v porter, guard

witanta 20 eighty

Yā freq. exclam. MC II, 114

yermo 21 desert

yerra 51v, 83v error

yazilla 61v yacija

yema 80 gem

Zarqō 102 blue-eyed

NOTES DE LEXICOGRAPHIE

I

*MAS QUE**

Le Diccionario de Autoridades donne pour *mas que* la définition suivante :

MAS. Con la particula que, se usa como interjeccion adversativa de enfado, ù poco aprecio de la accion que se executa : y assi se dice. Fulano se ha ido, mas que nunca vuelva. Lat. *Utinam ut.*

Le Diccionario de la Academia de 1914 donne :

Mas que m. conjunt. sino. Nadie lo sabe mas que Anselmo. Aunque. Mas que nunca vuelva.

Ces deux sens, celui de *ojalá* (*utinam ut*), constaté par le Diccionario de Autoridades et oublié par l'édition de 1914 de l'Académie, et celui de *aunque* [1], établi par cette dernière, mais accom-

* Il existe sur *mas que* une note de Samuel A. Wofsy, parue dans *The Romanic Review*, XIX (1928), pp. 41-48 et publiée après la rédaction de notre propre note. L'auteur y distingue les différents sens de *mas que* (que, sur l'autorité de Bello, il écrit *más que*, alors que, selon nous, c'est Rodríguez Marín qui est dans le vrai en refusant d'accentuer un *mas* qui a perdu le vrai sens de *plus*). Il donne des exemples pour *mas que* dans le sens de : aunque, a que et ojalá, comme nous les avons appelés. Néanmoins, comme les exemples que nous avons réunis sont plus nombreux et que nous avons aussi étudié l'époque dans laquelle fut employée cette locution, la fréquence avec laquelle on la trouve et le genre de personnages par lesquels elle était employée, nous ne croyons pas entièrement superflue la publication de cette note.

1. Cependant, *mas que* dans le sens de *aunque* est-il encore très usuel ? Nous en doutons. D'autre part, la forme populaire *manque* ne serait-elle pas le résultat d'une contamination de *mas que* avec *aunque ?*

pagné d'un exemple assez peu heureux, l'expression *mas que* les a en effet. Ces deux sens seront peut-être plus visibles que dans l'exemple donné par l'Académie Espagnole dans les cas suivants [1] :

Mas que dans le sens de *ojalá*.

I Capilla..... Déjalo á quien le compete.
¿ Qué te toma ?
¿ Qué entiendes tú deso ? broma ;
Vete a guardar tu rebaño.
Question.....¡*Mas que* caigas en un caño !
Coloqüios Espirituales y Sacramentales y Poesias Sagradas del Presbitero Fernan Gonzalez de Eslava. Ed. Icazbalceta, México, 1877, p. 54, col. II, v. 5 [2].

II Infanta ap..... No ama quien zelos no tiene.
Enrico, Enrico ne des
ap..... (Declarandome voy mucho)
Parabien....
Enrico ap..... Qué es lo que escucho ?
Infanta..... A quien casada no ves.
Enrico.....¡*Mas que* en tu vida lo estes
Si no ha de ser con tu gusto ;
Calderón : *Amor, honor y poder*. Keil, I, p. 523, col. II. v. 32.

1. Comme dans presque tous les exemples que nous donnons, le *mas que* a été, selon nous, mal interprété et, par conséquent, imprimé soit *más que* ou *mas ¿ qué*, nous l'écrirons partout de la façon qui nous semble la bonne, c'est-à-dire sans virgule intermédiaire, sans accents et avec des points d'exclamation ou d'interrogation — tout en nous conformant, pour le reste de l'orthographe, et surtout pour les accents et pour la ponctuation au texte que nous reproduisons. Ces textes provenant un peu du hasard de nos lectures et tantôt d'une édition ancienne, tantôt d'une édition moderne, nous n'avions que le choix entre deux solutions également peu satisfaisantes : ou tout moderniser, ou tout laisser tel qu'il était. C'est pour cette dernière solution que nous nous sommes décidé tant pour notre note sur *mas que* que pour celle sur *preferir*.

2. Icazbalceta imprime : « Mas que caigas en un caño. » Les pièces de Gonzalez de Eslava furent écrites entre 1570 et 1580. La première édition des *Coloquios* est de México, 1619.

III Rey..... Pues la noche obscura, y fria
es a mi dulce querella
mas que el dia, hermosa y bella,
¡ *mas que* nunca venga el dia
.....
y como la Luna salga.
mas que nunca salga el Sol
.....
y como salga Violante,
mas que nunca salga el Sol !

Calderón : *Gustos y disgustos son no mas que imaginacion*. Apontes, t. X, p. 31, col. I, v. 1 d'en bas et col. II, vv. 7 et 17.

Mas que dans le sens de *aunque*.

a) Bisanzon..... El Duque es este ; agradece
Que llega en tropa al castillo.
Marcela..... Mejor puedes tu decillo ;
Y agradece que se ofrece,
Que si no, *mas que* te ensalzas[1],
Ya, por el aire esparcido,
Algun ave hiciera nido
En las ramas de tus calzas.

Lope de Vega : *El asalto de Mastrique*. Obras publ. por la R. Acad. Esp., t. XII, p. 446, col. I, v. 2 d'en bas.

b) Domingo..... Illustre esclauo, y capitan valiente
destos ministros, émulos de Caco,
¿ en qué el pobre Domingo te ha ofendido ?
déxame viuo, y *mas que* vaya en cueros[2].

1. Dans cet exemple, *mas que* semble bien avoir le sens de *aunque*, avec, en même temps, une nuance accessoire donnant plutôt le sens de *por mas que ;* l'emploi de l'indicatif avec *mas que* nous paraît exceptionnel, c'est, en tout cas le seul exemple que nous en ayons trouvé. Est-il dû à cette nuance ? *Por mas que* aurait pourtant le subjonctif.

2. *Aunque* avec la nuance *y no importa que*. Notre leçon concorde avec celle d'une vieille suelta : Comedia famosa del Esclavo del Demonio, compvesta

Mira de Mesqua : *Comediase famosa del esclavo del demonio*. Ed. Buchanan, Baltimore, 1905, p. 88, v. 2016.

c) Luis a Ines.... ¿ Y vos tambien profesais
La religion cartujana ?
¡ Linda cosa ; Vive Dios !
Que ha dos mil años que andaba
Buscándoos. *Mas que* seais
Tuerta, zurda, coja o manca,
Pedîgueña, melindrosa,
Contrahecha, roma ó calva,
Desde aquí por vos me muero.

Calderón : *Mañanas de abril y mayo*. Keil, t. I, p. 635, col. I, v. 32.

d) Felix..... Quanto mejor es morir
que padecer y sentir ?
Aurora..... Uno y otro es trance fuerte,
pero mejor será estar
un hombre ausente, y querido,
que presente aborrecido.
Felix..... Mucho me das que dudar,
porque como yo te vea,
mas que aborrecido estè [1].

Calderón : *Amigo, amante y leal*. Apontes, X, p. 79, col. II, v. 3 d'en bas.

e) Teseo..... O si fuese este favor
De aquella.....

por el doctor M. de Mesqua. Barcelona, 1612. — Faute d'avoir compris le sens de ce *mas que*, M. Buchanan, dans son édition de El esclavo del demonio a, à cet endroit, une leçon donnant un sens assez bizarre, à savoir :

déxame viuo, y más, que vaya en cueros,

ce qu'on ne saurait interpréter que par un : laisse-moi en vie et, par-dessus le marché, laisse-moi m'en aller nu. C'est certainement une grâce qu'on ne s'attendrait guère à voir demander.

1. Même nuance que dans l'exemple précédent : *no me importa que*.

Pantuflo..... En eso no hables !
Mas que sea de la otra [1] !
Calderón : *Los tres mayores prodigios*. Keil, t. I, p. 559, col. II, v. 19.

f) Don Diego.... Esa es la pura verdad ;
Pero si dejarla intento
Cuando de mí se amparó,
Y sucede algo, estoy yo
Obligado al saneamiento.
Además que fuera ación
De estraña civilidad.
Beatriz..... ¿ No veis que eso es necedad ?
Don Diego.... *Mas que* sea discreción.
Vos no os habeis de ir sin mí ;
Y creed, si esto no basta,
Que he de acompañaros hasta
El postrer maravedí.
Moreto : *El lindo don Diego*. Bibl. Aut. Esp., t. XXXIX, p. 365, col. II, v. 8.

g) Don Diego.... ¡ Desdecirme yo ! eso es bueno ;
Antes me volviera moro.
Don Juan..... Pues aqui no hay otro medio.
Don Diego.... Pues *mas que* nunca le haya.
Ibid., p. 365, coll. II, v. 11.

Mais en dehors des sens *ojalá* et *aunque,* lesquels n'ont déjà pas, on l'a vu, toujours été bien compris de tous les éditeurs de pièces espagnoles, il existe encore un troisième sens que nous n'avons pas trouvé relevé dans les dictionnaires et qui, au XVIIe siècle, au moins, était fort usuel : c'est un emploi de *mas que* qui équivaudrait, en langue moderne, à un *a que, apostemos que*. Ne comprenant pas cette ancienne locution, la plupart des éditions modernes impriment les phrases commençant par ce *mas que* de la façon suivante : *mas ¿ qué,* et cette petite erreur,

1. L'essentiel pour Pantuflo c'est d'être sauvé, que ce soit par l'une ou par l'autre des deux femmes en question.

en apparence insignifiante, fausse parfois complètemenr le sens, voir même le rend inintelligible [1].

Quelques exemples montreront l'emploi de ce *mas que*; le lecteur pourra facilement y ajouter des exemples trouvés dans sa lecture des auteurs du XVIIe siècle, car la locution y était extrêmement fréquente, au moins au théâtre [2].

1) Bachiller..... Dejole por ynocente.
.....
Bobo ..... Si presumis de sapiente?

1. Les traducteurs font encore mieux, on le pense bien, témoin la traduction de W. von Wurzbach:

Wie ? Man bringt
In dieses Landhaus ihn herein ?

Calderons Ausgewählte Werke in zehn Bänden (t. VI, Leipzig, s.d.), qui rend le : « Mas que con él a nuestra quinta han llegado » de Calderón dans les vers suivants :

Jacinta..... ¡ Ay señora : en casa ha entrado...
Mencia..... ¿ Quien ?
Jacinta..... Un confuso tropel
De gente.
Mencia..... ¿ Mas que con él
A nuestra quinta han llegado ?

Calderón : *El medico de su honra*. Apontes, t. VI, p. 2, col. II, v. 16.

Nous ignorons l'édition dont s'est servi M. von Wurzbach pour faire sa traduction. Apontes imprime encore : Mas que con èl/a nuestra Quinta han llegado ? Il comprenait probablement encore le sens exact de la locution. Il en est ainsi de la plupart des éditions antérieures au XVIIIe et, en partie, de celles du XVIIIe siècle : on y trouve ou bien un signe d'interrogation à la fin de la phrase, ou un point d'exclamation ou bien rien et, naturellement, aucun signe séparant le *mas* du *que*. On ne connaît que trop la négligence des anciennes éditions au point de vue typographique, mais, dans ce cas-ci, c'est l'excès de zèle des éditeurs modernes en matière de ponctuation qui a causé le mal.

2. Nos premiers exemples sont de la seconde moitié du XVIe siècle, les derniers du début du XVIIIe siècle, la vogue en fut certainement au XVIIe siècle,

¿ *Mas que* no ['s] osais tomar
con el pastor de la fuente ?

Farsa del sacramento de la fuente de Sant Juan (d'avant 1570).

Rouanet, Leo, *Colección de Autos, Farsas y Coloquios del siglo XVI*, t. III, p. 189, v. 250.

2) Capilla..... Cuestión, yo haré una apuesta
Por perder,
Que no alcanzas á saber,
Aunque por sabio te tienen,
Qué es la causa por que vienen
Hoy á hacer esta fiesta.
Cuestion..... ¡ Oh ! ruedes por una cuesta
Sin parar ;
¿ Y aquesto no he de alcanzar ?
¿ *Mas que* lo alcanzo en dos trancos ?

Coloquios Espirituales Sacramentales y Poesias Sagradas del Presbitero Fernan Gonzalez de Eslava. Ed. Icazbalceta, México, 1877, p. 54, col. I, v. 10.
(Les pièces de Gonzalez de Eslava sont des années 1570-1580).

3) Ricardo..... Por qué le quieres quitar
a vn hombre lo que merece ?
Casandra..... Pues desso te has de enojar ?
Pinauel..... (¿ *Mas que* han de reñir ?)

Lope de Vega : *El Castigo del Discreto.* Lope de Vega's El Castigo del Discreto. Together with a study of conjugal honor in his theatre by William L. Fichter, Ph. D., Instituto de las Españas de los Estados Unidos, New York City, 1925, p. 92, v. 449.

4) Alegría..... Mejor es que le dé á la Maya.
Contento..... Digámosle algún cantar.
Cuerpo..... ¿ *Mas que* le da ropa ó saya ?

Lope de Vega : *La Maya.* Obras public. por la R. Acad. Esp., t. II, p. 48, col. I, v. 1.

mais il n'est nullement impossible qu'on puisse trouver des exemples isolés antérieurs à ceux de la Farsa del Sacramento de la fuente de Sant Juan et des Coloquios de Gonzalez de Eslava et postérieurs à Cañizares.

5) Isabel a Pedro
que la molesta ¿Mas que lleva un mogicón,
hombrón, sino se está quedo?

6) Cura..... ¿ Qué es aquello ?
Bartolo..... ¿ No lo veis
en la grita y el rũido ?
Cura..... ¿ *Mas que* el novillo han traído ?
Bartolo..... ¿ Cómo un novillo ? Y aun tres.
Lope de Vega : *Peribañez y el Comendador de* Ocaña. Obras public. par la R. Acad. Esp., t. X, p. 111, col. I, v. 13 du bas.

7) Finea..... Laurencio, no se los des
que a sentir penas comienzo.
Pues may hay ; que el padre mio
bravamente se ha enojado
del abrazo que me has dado.
Laurencio..... ¿ *Mas que* hay otro desvario ?
Finea..... Tambien me le has de quitar,
no me has de reñir por esto.
Laurencio..... ¿ Como ha de ser ?
Finea..... Siendo presto.
¿ No sabrás desembrazar ?
Lope de Vega : *La dama boba.* B.A.E., t. I p. 308, col. II, v. 11 d'en bas.

8) Belisa..... Bastaba la semejenza
Para matarme de miedo.
¡ Jésus !
Tiberio..... ¿ *Mas que* te desmayas ?
Lope de Vega : *Los melindres de Belisa.* B.A.E., t. I, p. 319, col. I, v. 13 d'en bas.

9) Juventud..... Todos estamos remotos.
Pródigo..... No pienso que soy quien fuí.
Juventud..... ¿ *Mas que* te quedas aquí
Como Ulises con el Lotos ?
Lope de Vega : *El hijo prodigo.* Obras publ. por la R. Acad. Esp., t. II, p. 64, col. II, v. 3.

10) Alonso..... Cuando haga
Consejo el Duque este día
¡ *Mas que* no tratan de paga ! [1]
Lope de Vega : *El Asalto de Mastrique.* Obras publ. por la R. Acad. Esp., t. XII, p. 439, col. 88, v. 17.

11) Aynora..... ¿ Qué se hizo mi tudesco ?
Marcela..... En altó le levantaron.
Aynora..... ¿ *Mas que* el amor le quitaron
Como le dió el viento fresco ? [2]
Lope de Vega : *El asalto de Mastrique.*
Ibid., p. 454, col. II, p. 5 d'en bas.

12) Bernardo..... Cien escudos teneis ciertos
por un zapatillo suyo,
Ines..... ¿ Tán prestissimo ?
Bernardo..... Soy tierno.
.....
¿ Quién es la otra señora ?
Ines..... Su hermana.
Bernardo..... Es angel, es cielo.
Ines..... ¿ *Mas que* pedis un zapato ? [3]
Lope de Vega : *El desprecio agradecido.* Coleccion de las Obras Sueltas, etc. Madrid, Sancha, 1777, t. X, p. 60, v. 17.

13) Lucinda..... Mucho he dormido ; ya veo
Que estabais de mi ofendido ;
Pero vos habréis dormido
Conmigo, a lo que yo creo.
Belardo..... Oxte, puto ! ¿ *mas que* quiere

1. Conversation de soldats regardant passer les officiers qui se rendent à un conseil de guerre dans la tente du général en chef.

2. L'édition de l'Académie Espagnole écrit : « Más que el amor le quitaron /Como le dió el viento fresco » ou soit apparemment : « on lui enleva plus que l'amour — c'est-à-dire la vie — quand le vent frais souffla sur lui. »

3. Le texte a : ¿ Mas qué pedis un zapato ? ; évidemment en 1777, date de l'impression du texte de Sancha, la locution *mas que* n'était plus généralement comprise. Cependant Huerta dans son Teatro Hespañol de 1785 l'a bien comprise (voir les nos 46 et 47).

Pedirme ? [1] ¿ Que yo he dormido
Con ella ?

Lope de Vega : *Los tres diamantes*. Obras publ. por la R. Academia Esp., t. XIII, p. 539, col. II, v. 6 d'en bas.

14) Fortún..... El Rey llama al Infanzón.
Don Tello..... Vamos.
Cordero..... ¿ *Mas que* nos encierran
En otra pieza ? A recados
Nos castigan

Lope de Vega ? Tirso ? : *El Rey Don Pedro en Madrid*. Obras de Lope de Vega, publ. por la R. Academia Esp., t. IX, p. 497, col. I, v. 6.

15) Cordero..... ¿ *Mas que* hay pieza nueva y llave ?

Ibid., p. 497, col. II, v. 1.

16) Dorotea..... ¿ *Mas que* vienes a decir :
« Venga, venga la muerte contra mi ;
Que para desdichados no es vivir » ?

Lope de Vega : *La niña de plata*. Comedias escogidas de Lope Félix de Vega Carpio, ed. J. E. Hartzenbusch, B.A.E., t. XXIV, p. 200, col. 1, v. 5 d'en bas.

17) Leonelo..... ¿ *Mas que* tenemos entretenimiento ?
Chacon..... No sé ; yo digo en esto lo que siento.

Ibid., p. 290, col. II, v. 7 d'en bas.

18) Chacon..... Ea, ¿ *mas que* se suelta la poesía,
Y que encajas aquí cualque soneto ?

Ibid., p. 290, col. III, v. 13.

1. Le texte a : ¡ Oxte, puto ! mas ¿ qué quiere/Pedirme ? ¿ Que yo he dormido/Con ella ? — Naturellement c'est mal ponctué et comme construction cela nous semble bien mauvais, sinon nettement impossible. Cela paraît devoir signifier : « Mais que veut-elle me demander ? », alors que, en réalité, cela revient à la plainte éternelle de la *comedia* et, surtout, du *gracioso* contre la vénalité et l'avidité des femmes. Il faut interpréter : « Gageons qu'elle veut me demander quelque chose et c'est pour cela qu'elle dit que j'ai dormi avec elle. »

19) Don Arias..... Aquí ha llegado Teodora.
Maestre..... ¿ *Mas que* viene á que la cures ?
Rey..... Teodora ! pues ¿ á qué efeto ?
Ibid., p. 294, col. I, v. 5 d'en bas.

20) Maestre..... ¿ *Mas que* se viene a quejar
de la fuerza ?
Ibid., p. 294, col. I, v. 3 d'en bas.

21) Lope..... ¿ *Mas que* me enbia a pedir
dineros para la guerra
del moro y que de mi tierra
jente le baya [a] serbir ?
Lope de Vega ou Luis Velez de Guevara : *Los novios de Hornachuelos*. Ed. John M. Hill, *Revue Hispanique*, t. LIX (1923), p. 127, v. 245.

22) El Razimo que ofreciò
La tierra ia prometida,
Esta noche esclarecida
En agraz he visto io.
Mas que no,
Perque ha mucho que pasò.
Mas que si,
Porque ha poco que le vi.
Góngora : *Al nacimiento de Christo nuestro Señor*. Obras poéticas de D. Luis de Góngora, ed. R. Foulché-Delbosc, New York, 1921, t. II, p. 284.

23) Tirrena..... Allà va mi burra a dar
por esos trigos de Dios,
¿ *mas que* hasta el puebro los dos
no nos hemos de juntar ?
Luis Velez de Guevara: *Virtvdes vencen Señales*. Comedias de Diferentes, t. 32, p. 109, v. 5.

24) Don Garcia.... El sobrescrito es á mí :
¿ *Mas que* me riñe, porque
Corto el donativo fue
Que hice al rey ?
Francisco de Rojas Zorrilla: *Del rey abajo ninguno*. D.C. Schütz, Teatro Español, Bielefeld, 1846, p. 407, col. I, v. 2.

25) Bras..... Pues están Blanca y García,
Como palomos de bien,
Resquiebrémonos tambien;
Porque desde allotro dia
Tu carilla me engarrucha.
Teresa..... Y a mi tu talle, mi Bras,
Bras..... ¿ *Mas que* te quiero yo mas ?
Teresa..... ¿ *Mas que* no ?

Ibid., p. 406, col. II, v. 21-22.

26) Don Juan..... ¿ Patricio ?
Patricio..... Su señoría
¿ Qué manda ?
Don Juan..... Haceros saber....
Patricio..... ¿ *Mas que* ha de venir a ser
Alguna desdicha mia ? [1]

Tirso de Molina : *El Burlador de Sevilla*. Lemcke, Handbuch d. span. Lit. Leipzig. 1856, t. III, p. 487, col. I, v. 9.

27) Césaro ap..... ¿ Gobernador Otón ya ?
¿ *Mas que* su estado le da
si le persigo otra vez ?

Tirso de Molina : *Ventura te dé Dios, hijo*. Comedias, ed. E. Cotarelo y Mori, t. I, p. 400, col. I, v. 4 d'en bas.

28) Don Rodrigo.. No hay tal Narcisa en el mundo.
Chinchilla..... ¡ *Mas que* habemos de tener,
Señor, por esta mujer
Otro pensèque segundo !

Tirso de Molina : *Quien calla otorga*. Ed. J. E. Hartzenbusch, B.A.E., t. V, p. 96, col. I, v. 18.

1. Lemcke donne :

Patricio : « Mas ¿ qué ha de venir a ser ? / Alguna desdicha mia », ce qu'il faudrait comprendre de la manière suivante : « Mais qu'est-ce que ce sera à la longue ? / Naturellement / quelque malheur pour moi. » Le véritable sens est sans doute : « Gageons que cela ne peut être que quelque malheur pour moi. »

29) Chinchilla..... Malos años y que tiesa
Que sentrò ! ¡ *Mas que* ha almorzado
Asadores ?
Ibid., p. 103, col. II, v. 13 d'en bas.

30) Corral ap..... ¡ Fuego de Dios cual se estan
Abrasando unos con otros !
¿ *Mas que* para en tempestad ?
Tirso de Molina : *Los balcones de Madrid*. Ed. J. E. Hartzenbusch. B.A.E., t. V, p. 560, col. II, v. 12 d'en bas.

31) Antona..... Mi amor
no es más que quebranta huesos.
¿ *Mas que* ya el suyo se enfría ? [1]
Tirso de Molina : *Antona Garcia*. Ed. Cotarelo, t. I, p. 624, col. II, v. 7.

32) Tamayo..... Haz tú que sea invisible,
ó dame la traza y modo,
pues que el peligro me das..
D. Manrique.. Tú, Tamayo, la hallarás,
que eres hombre para todo.
.....
Tamayo..... ¡ *Mas que* me tienen de dar
un zapatazo por ti,
extraño ! [2]
Tirso de Molina : *Cómo han de ser los amigos*. Ed. Cotarelo, t. I, p. 12, col. II, v. 32.

33) Criado I°..... Si te has de adelantar ¿ qué aguardas ?
Tamayo..... Nada,
pico el frisón y parto como un rayo.
(*Vase*)
Criado 2°..... ¿ *Mas que* te hallamos como ayer, Tamayo ?
Ibid., p. 19, col. I, v. 24. [3]

1. Cotarelo : « ¿ Mas qué ya el suyo se enfria ?
2. M. Cotarelo imprime ici : « Mas, que me tienen de dar » avec une *virgule*, et
3. « Mas qué te hallamos », avec un *qué*, mais cela n'en devient pas plus intelligible.

34) Don Hernando. Carta es, Laura, de mi tierra,
Que quiere que amor reciba
Cuando vos del mismo modo
Leyendo salis, en muestra
De que con vos me acomodo ;
Pues siendo, en fin, sombra vuestra,
Manda que os imite en todo.
Pero en esa, prenda mia,
Según mostrais alegría,
Repasando sus concetos,
Os ponderaran discretos
Al autor que los envía.
¿ *Mas que* su ingenio aplaudis ?
¿ *Mas que* á su dueño estimais ?
¿ *Mas que* su amor admitis ?
¿ *Mas que* por él me olvidais
Y a desdeñarme venis ?
Laura..... ¿ *Mas que* me habeis agraviado
En pedirme adelantado
Lo celos que estoy temiendo ?
Tirso de Molina : *La huerta de Juan Fernandez*. B.A.E., t. V., p. 642, col. I, v. 9-14.

35) Melisa..... ¿ *Mas que* sé de dónde nace
Tu desamor?
Tarso..... ¿ *Mas que* no ?
Tirso de Molina : *El vergonzoso en Palacio*. B.A.E., t. V, p. 205, col. III, v. 13-14 d'en bas.

36) Don Gomez... Pues en mi presencia quiero
Que decline algo primero.
Doña Marta ap. à Don Felipe Mi bien *¿mas que* hemos de echar
La soga tras el caldero ? [1]
¿ Qué es declinar?

1. Hartzenbusch donne : « mas qué hemos de echar / La soga tras el caldero ! », ce qui surprend chez lui, parce que presque tous les autres exemples que nous connaissons de lui sont corrects.

Don Felipe... Disimula
y ve conmigo.
Tirso de Molina : *Marta la Piadosa*. B.A.E., t, V, p. 454, col. III, v. 6.

37) Pascasio..... Apostar contigo quiero
que si me ve mi señora
que me recive con vino
antes de saber de tí.
Urias..... No es posible.
Pascasio..... ¿ *Mas que* sí? [1]
Mira de Amescua : *El arpa de David*. Ed. C. E. Anibal, Columbus, Ohio, 1925, p. 97, v. 2623.

38) Beltran..... ¿ *Mas que* será vernos presos [2]
Por ladrones declarados ?
Ruiz de Alarcón : *Don Domingo de Don Blas*. B.A.E., t. XX, p. 180, col. III, v. 34.

39) Leonardo..... Aunque esten juntos los dos
Hablarle aqui solicito.
Buscándoos vengo.
Diego ap..... ¡ Qué presto
Se cansó !
Antonio ap.... ¿ *Mas que* por esto
Se dijo : no muy bendito ?
Calderon : *El astrólogo fingido*. Keil, t. I, p. 513, col. I, v. 2.

40) Quiteria..... Señor ¡ detente !
Juan..... Dime qué ha sido la causa....
Quiteria..... ¡ *Mas que* he de pagarlo yo ! [3]
Juan..... De su enojo ?
Calderón : *El astrologo fingido*. Keil, t. I, p. 510 col. I, v. 7 d'en bas.

1. M. Anibal a : « Mas que sí. » sans point d'interrogation. Le sens de « apostemos que » est particulièrement clair dans cet exemple-ci.

2. B.A.E., et de même A. Bonilla y San Martín, Don Domingo de Don Blas. Madrid, 1916, ont :

Mas ¿ qué será vernos presos
Por ladrones declarados ?

3. Keil : « Mas qué he de pagarlo yo !

41) Capricho..... .....vengo
con unas nuevas ; si malas,
ò buenas, tù lo verás.
Cesar ..... Poco haré en adivinarlas ;
¿ *mas que* has visto á Serafina ?
Calderón : *Basta callar*. Apontes, t. X, p. 101, col. II, v. 5 d'en bas.

42) Enrique..... .....las plantas
Puse apenas en Valencia,
Cuando me empeñò una dama.....
Beatriz ap..... ¡ *Mas que* tengo yo la culpa !
Calderón : *El maestro de danzar*. Keil, t. I, p. 6-2, col. I, v. 29.

43) Flabio..... Si las señas
De noble, que no es posible
Que en vos siendo tantas, mientan,
A dar favor os obligan
A un infeliz....
Pantuflo..... ¿ *Mas que* intenta
Aqueste que a su muger
Busquemos tambien ?
Calderón : *Los tres mayores prodigios*. Keil, t. I, p. 555, col. I, v. 18.

44) Tosco..... Ya Enrico del sueño vuelve,
Veamos que le responde.
¿ *Mas que* dice que no quiere ?
Calderón : *Amor, honor y poder*. Keil, t. I. p. 534, col. II, v. 7 d'en bas.

45) Federico, ap... Todo lo ha echado á perder.
Ines [1] ..... ¡ *Mas que* la reina nos pringa !
Cañizares : *El picarillo en España*. Schütz, Teatro Español, etc., p. 473, col. II, v. 23 d'en bas.

46) D. Lorenzo.... ¿ *Mas que* he dado con un lego,
yendo a buscar un lector ?
Cañizares : *El honor da entendimiento, y el mas bobo*

1. Ines a, par mégarde, trahi un secret, ce qui remplit de fureur la reine.

sabe mas. Teatro Hespañol. Por Don Vicente Garcia de la Huerta, Parte Primera, t. IV, Madrid, 1785, p. 90.

47) D. Lorenzo... ¿ *Mas que* quiere coliflor,
y está la libra á dos reales ?
Ibid., p. 91.

Enfin, en ce qui concerne l'emploi de ces trois *mas que*, on peut faire les constatations suivantes :

mas que = *ojalá*, s'emploie dans un sens humouristique et pastoral (n° I), mais aussi dans le langage sérieux (n° II) et même poétique.

mas que = *aunque*, suit la même règle ; ce sens comporte une nuance : *no me importa aue*.

Mas que = *a que*, est essentiellement familier. On le retrouve à peine dans les pièces sérieuses, et même dans ce cas seulement dans la conversation familière, p. ex. dans la conversation entre Mencia et sa *criada* Jacinta (v. p. 617, n. 1). C'est une locution employée surtout par le *gracioso* et son équivalent féminin, par des gens du peuple en général, bergers, soldats, dans les *autos* par la personnification qui joue le rôle du gracioso (n° 4); dans le n° 6 le Cura, qui s'en sert, est, dans une note, qualifié de « Un cura a lo gracioso ». Quand ce sont des personnages d'un rang plus élevé qui s'en servent, des cavaliers et des dames, c'est dans les *comedias de capa y espada* que cela arrive ou même dans celles *de figurón*. Il y a enfin, chez les poètes dramatiques, une tendance à multiplier ces *mas que* à courte distance : n° 34 en offre un exemple particulièrement frappant. Enfin, *mas que* = *a que* semble être une locution qu'on trouve surtout dans le théâtre, mais n° 22 nous la présente aussi dans un morceau lyrique d'inspiration pastorale.

II

PREFERIR

En ouvrant le tome V du Diccionario de Autoridades (1737) au terme *preferir* on trouve l'explication suivante :

Preferir : anteponer una cosa o persona à otra, dandole preferencia y primer lugár.

1) No es la carne del puerco tan mal sana, como comunmente piensan : porque yo me acuerdo que Galéno y Aberroes la alaban mucho, y la *prefieren* à las otras carnes.

2) Calderon : Autos, Primero y segundo Isaac.

Nadie me ha de *preferir*
en humildad, y assi vayan
llenando como vinieren [1].

Au mot *preferirse*, le Diccionario de Autoridades donne :

Preferirse. Obligarse y ofrecerse voluntariamente à hacer alguna cosa. Covarrubias dice Proferirse [2].

Et à *proferirse* on lit :

Proferirse. Vease Preferirse.

La première édition du Diccionario de la Academia (1780) a :

Preferir. Anteponer una persona, ó cosa a otra, dándola preferencia y primer lugar. *Praeferre* [3].

Preferirse. Obligarse y ofrecerse voluntariamente á hacer alguna cosa. *Se voluntariè offerre.*

1. Les auteurs du Diccionario de Autoridades ne semblent pas s'être aperçus que cet exemple ne concorde pas avec la définition qu'ils donnent de *preferir*, mais signifie surpasser.

2. Ce qui est exact. Covarrubias écrit : Proferirse, ofrecerse a hazer alguna cosa voluntariamente, como yo me profiero a proueer de trigo la Ciudad. — Mais Covarrubias donne aussi un sens de *preferirse* qui a échappé aux auteurs du Diccionario de Autoridades, à savoir celui de : Preferirse, anteponerse.

3. La nuance : surpasser, pourtant suggérée par le deuxième exemple des Autoridades, continue à manquer.

Deuxième édition, 1783. Reproduit textuellement la première, pour les deux mots.

Troisième, 1791. De même.

Quatrième, 1803. Rien de changé pour *preferir*. Mais *preferirse* a disparu, purement et simplement, de même que *proferirse*, à côté duquel, dans les éditions précédentes, on lisait : vease preferirse. On trouve :

PROFERIR, v. a. Pronunciar, ó decir y articular las palabras. *Proferre.*

PROFERIR, ant. Ofrecer, prometer, proponer. Usábase tambien como recíproco. *Polliceri.*

Cinquième, 1817. Comme la quatrième.

Sixième, 1822. Comme la précédente.

Septième, 1832. Comme la précédente.

Huitième, 1837. Comme la précédente.

Neuvième, 1843. Comme la précédente.

Dixième, 1852. Comme la précédente.

Onzième, 1869. Présente un léger changement :

PREFERIR. a. Anteponer una persona ó cosa á otra, dándole la preferencia y el primer lugar. Usase tambien como neutro.

Douzième, 1884. Transformation sensible.

PREFERIR (Del lat. *praeferre*, llevar ó poner delante). Dar la preferencia. U. t. c. r. / Exceder, aventajar.

Treizième, 1899. Comme la douzième.

Quatorzième, 1914. Comme la précédente.

Mais si avec les significations fournies par le Dictionnaire de l'Académie d'une part et par Covarrubias de l'autre, on aborde la lecture des écrivains espagnols de l'âge d'or, on se trouve aussitôt confronté par des difficultés que ces sens ne résolvent pas du tout.

Que signifie, p. ex. :

Mal hazes pues deste modo
prefieres a vn estrangero

al fauor, que ya no espero
por ser desdichado en todo ?

Et quel serait le sens de :

Qvando lo que he de ser me considero,
Como de mi baxeza me leuanto,
Y si de imaginarme tal me espanto,
Porque me desuanesco, y *me prefiero* ?

A la lecture, de pareils exemples se multiplient et l'on s'aperçoit bientôt que le sens de *preferir*, réduit aujourd'hui à la simple signification de *préférer une personne ou une chose à une autre*, a jadis été infiniment plus riche, de même que celui de *proferir*, aujourd'hui simplement *proférer des mots*, alors que *preferirse* et *proferirse*, aujourd'hui complètement tombés en désuétude, étaient extrêmement fréquents. On remarque aussi qu'il n'est guère toujours possible de délimiter leur sens, puisque l'usage les confondait assez couramment, ce qui explique les divergences entre Covarrubias et les éditions du Dictionnaire de l'Académie à partir de celui des Autoridades, et que bien souvent on trouve un *prEferir*, *prEferirse* pour un *prOferir*, *prOferirse* et vicéversa.

Le plus bizarre dans la biographie d'un terme jadis si riche et aujourd'hui si appauvri, c'est que tel n'a pas été son sort en espagnol seulement, mais qu'il a subi les mêmes avatars en anglais, p. ex., où un regard dans un dictionnaire bien fait comme celui de Muray [1] montre que *to prefer* occupe presque deux colonnes serrées, pleines de significations aujourd'hui tombées en désuétude et qui seraient trop nombreuses pour les énumérer ici. Qu'il suffise de dire qu'elles correspondent exactement aux anciens sens du *preferir* espagnol et que ces *to prefer* doivent être tout aussi incompréhensibles au lecteur moderne anglais de culture moyenne lisant les écrivains du XVIe et du XVIIe siècle, que *preferir* l'est

1. Murray, Sir James A H., A New English Dictionary. Oxford, 1909, vol. VII.

souvent pour le lecteur espagnol se trouvant dans les mêmes conditions et même, à en juger par les « corrections » qu'ils introduisent dans les textes, pour certains éditeurs de textes espagnols qu'on n'oserait pourtant pas qualifier de gens de culture moyenne en langue espagnole, sinon ancienne, au moins pas exactement hypermoderne.

Nous ne saurions dire si, en français, le sens de *préférer* a été tout aussi varié. Toujours est-il que La Curne de Sainte-Palaye [1] indique deux sens aujourd'hui périmés en français et coïncidant avec deux des significations qu'avait *preferir* en espagnol, à savoir :

Preferer. 1° Avoir de la préférence : « Le bien commun (le prince) doit sur touz *preferer*. » (Desch.). 2° Être préféré, prévaloir : « Le plus prochain lignage *prefere* le moins prochain à avoir les choses par retrait » (C. Gén. II, p. 550).

Et Godefroy [2] donne également comme sens de préférer : Prévaloir, avoir la prééminence. « Ce me seroit grand vitupere/ Qu'enfant qui soit né de ma mere/Eust devant moy la preference/ Il m'appartient que je *prefere*. » Mist. du Viel Testam., 4310, A.T.

Ces sens divers se retrouvant dans les langues dérivées du latin s'expliquent dès que l'on remonte à la racine latine, et lorsqu'on consulte un dictionnaire latin, p. ex. celui de Quicherat et Daveluy [3] ou tout autre un peu détaillé, on reste abasourdi de la richesse des nuances que possédaient, en latin, les verbes *proferre* et *praeferre*. C'est ainsi que chez Quicherat et Daveluy on ne lit pas moins des significations suivantes :

Profero. 1° porter en avant, faire avancer, faire mouvoir ; tirer ou mettre hors, faire sortir ; apporter ; 2° produire, faire voir,

1. La Curne de Sainte-Palaye. Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français. Niort, s.d.., t. VIII.

2. Godefroy, Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française. Paris, 1889, t. VI.

3. Dictionnaire Latin-Français de L. Quicherat et A. Davelay, revu par Émile Chatelain. Paris, 1899.

montrer (au prop. et au fig.); exercer publiquement ; 3° au fig. produire au grand jour, révéler, dévoiler, divulguer, publier, déclarer ; alléguer, citer ; dire, exposer ; émettre, proférer, énoncer ; faire entendre ; 4° mettre au jour, créer (au prop. et au fig.) ; inventer ; 5° au fig. faire avancer, pousser, élever, conduire jusqu'à, passer (un long temps) ; 6° tirer en longueur, allonger, prolonger, étendre (au prop. et au fig.) ; 7° au fig. prolonger, différer, remettre, ajourner.

Et sous *praefero* on trouve :

praefero — 1° porter devant ; porter (sur soi), avoir ; 2° apporter, fournir, donner ; 3° montrer (au prop. et au fig,), faire voir ; annoncer, indiquer ; faire parade de, étaler, afficher ; 4° placer devant, préférer ; 5° avancer (une époque), hâter (?)

C'est-à-dire que dès le latin se dessine la confusion — d'ailleurs facile à comprendre, étant donné la similitude des préfixes — entre praefero et profero, entre les *prefiero* et les *profiero* espagnols, que nous serons souvent forcés de citer ensemble, sous le sens qu'ils prennent indifféremment et sans aucune justification étymologique apparente. Que si ensuite on examine les différents exemples espagnols que nous avons pu noter au cours de nos lectures et que chaque lecteur pourra facilement augmenter, on verra qu'il n'est pas toujours facile de fixer la nuance exacte qu'il faut attribuer au *preferir*, *proferir*, *preferirse*, *proferirse* en question et que parfois d'autres pourront être tentés de ranger quelque exemple dans un autre groupe que nous ne l'avons fait. C'est qu'il n'y a pas, en effet, de cloison étanche entre un groupe et l'autre. Le sens fondamental reste toujours celui de *porter en avant*, mais cela peut s'entendre comme porter en avant par comparaison avec une autre personne, et nous avons le sens qui existe encore de *préférer* [1], ou bien de porter en avant dans le sens de la hauteur, et c'est alors l'équivalent de *élever*, soit dans un sens absolu,

1. Et pour lequel, par conséquent, nous avons jugé inutile d'alléguer des exemples.

soit à un poste, ou bien se porter en avant dans un sens de suprématie — *dépasser*, ou se porter en avant dans un sens d'audace — *oser*, et ainsi de suite. Les exemples suivants montreront plus clairement la fréquence de l'emploi de *preferir* dans la littérature du XVIe et du XVIIe siècle et la richesse de nuances dont jouissait ce verbe, maintenant si appauvri.

PREFERIR = *Predominar, superar, vencer.*

1. a) *Preferir* Absolu (sans complément). *Predominar, sobresalir.*

1) Clori..... Que de la Corte venis
de España, mostrais bien llano,
en mil favores ufano.
Enrique..... Presto lo aveis visto.
Clori..... He hecho
experiencias, y sospecho
que no mienten.
Enrique..... Quales son?
Clori..... La vanda, y la flor, blason
de la toquilla, y el pecho.
Enrique..... Lo que es acaso, no es
favor.
Nise..... Y quando lo fuera,
qual de los dos *prefiriera*?
Enrique..... Como podrè yo cortès
responder à las dos?
Clori..... Pues
no respondeis?
Enrique..... No he dudado
la respuesta, y me ha admirado
que esso pregunte quien ama:
prefiere aquel que una Dama
tapada oy me huviere dado.

Calderón: *La vanda y la flor*. Apontes, t. V., p. 62, col. II, v. 9 et 15.

2) Criado 2..... Vuestra Alteza considere
que como en montes nacido

con todos ha procedido,
Astolfo, señor, *prefiere* [1].
Calderón : *La vida es sueño*. Apontes, t. II, p. 151, col. II, v. 21.

3) Segismundo... Yo vi en Reyno de olores
que presidia entre escuadron de flores
la Deidad de la Rosa
y era su Emperatriz por mas hermosa.
Y vi entre piedras finas
preferir el diamante
y ser su Emperador por mas brillante [2].
Calderón : *La vida es sueño*. Apontes, t. II, p. 155, col. II, v. 21.

1 b) *preferir*. Absolu (sans complément, mais avec une indication adverbiale) — *predominar*.

4) Lucía..... .....pues me encargas
Que el que *en su pecho prefiera*
Te declare, me parece
Si son de pasiones tales
Pregoneras las señales
Que á don Enrique aborrece
Y á don Juan tiene aficion.
Alarcón : *La prueba de las promesas*. B.A.E., t. XX, p. 430, col. III, v. 18.

5) Soldado..... Al partir, pues, la ganancia,
le doy el Cupido en cuenta
de lo que yo le ganè,
dice que èl no quiere prendas :
mirad si aviendo ganado

1. La ponctuation et la répartition du discours parmi les personnages sont fausses chez Apontes. Elles sont correctes dans l'édition de la Bibliotheca Romanica, à savoir : Criado 2° (*A Astolfo*) Vuestra Alteza considere / que como en montes nacido / con todos ha procedido. / (*A Segismundo*) Astolfo, señor, *prefiere*.

2. Il est intéressant de remarquer le parallélisme entre *presidir* et *preferir*, correspondant à celui qui est établi entre Emperatriz-Emperador.

yo, no es justo que *prefiera*
en la particion.

Calderón : *Amar despues de la Muerte*. Apontes, t. I, p. 386, col. I, v. 14.

II. Avec complément. *Superar, aventajar, vencer, dominar.*

a) *preferir* una persona o una cosa :

1) au sens actif :

6) Fortunio..... Y tal vasallo
No ha tenido rey jamás.
Ay del moro que midiere
Hoy con él la espada y lanza !
Olóriz..... Es de Navarra esperanza ;
Su antiguo valor prefiere,
Que á los insignes varones
De su apellido aventaja.

Lope de Vega : *Los Ramirez de Arellano*. Academia, t. IX, p. 558, col. I, v. 10 d'en bas.

7) Juan..... Por ventura los negros no son hombres ?
¿ Tienen alma mas vil, mas torpe y fea ?
Y por ello les dan bajos renombres ;
¿ Qué tiene mas España que Guinea ?
O ¿ por qué privilegios ó renombres,
Si los negros valor y nombre adquieren,
Los blancos mas civiles *los prefieren* ?

Claramonte : *El valiente Negro en Flandes*. B.A.E., t. XLIII, p. 493, col. III, v. 12.

8) Clarin..... Hoy, señor, tu pretension
alas te puso en los pies.
Gran merced del Rey te espera
y fuera de parecer
que hasta tenerla y saber
que no sea tal que *prefiera*
lo que Florela merece
no trataras de casarte.

Tirso : *La Muger por Fuerza*. Cotarelo, t. I, p. 241, col. I, v. 2.

9) Garci-Fernández..... El de Castilla pudiera,
señora, formar de vos
quejas, pues siendo los dos
de un nacimiento y esfera,
permitis que *los prefiera*
de vuestro hermano un vasallo.

Tirso : *La Romera de Santiago*. Cotarelo, t. II, p. 394, col. II, v. 12.

10) Roberto..... El que mi huesped no fuera
no me hubiera hablado ansi :
advertid que a Blanca vi
y que basta que me quiera
para aventurar la vida.
Pero decidme quien es
ese bravo portugués
que yo haré que no me impida.
Vasco..... Pues yo haré que os venga á hablar.
Roberto..... *Cuanto no sea el Rey prefiero.*
Vasco..... No es el Rey.
Roberto..... Pues yo le espero.
Vasco..... ¿ Donde ?
A la orilla del Mar.

Tirso (?) : *Siempre ayuda la Verdad*. Cotarelo, t. I, p. 214, col. I, v. 10.

11) Don Juan..... Aunque yo de un amigo
nunca a saber, ni a preguntar me obligo
mas de lo que él quisiere
decirme, aqui *la ley* assi *prefiere*
la voluntad, que quiero
que me acuse la parte de grossero,
suplicandoos, merezca mi cuidado
saber la causa con que haveis llegado
encubierto à Verona.....

Calderón : *Con quien vengo, vengo*. Apontes, t. V, p. 99, v. 3.

a 1 α) *preferir* una cosa en una persona. *Dominar, vencer.*

12) Flerida..... Estoy tan agradecida
á la deuda de mi vida
que hasta decirte que eres
quien oy *en ella prefieres*
sus sentidos, no tendré
sossiego en ellos, porque
es el agradecimiento
el mas preciso argumento
para probar una fé.
Calderón : *El mayor Encanto Amor*. Apontes, t. V, p. 354, col. II, v. 4.

2) au sens passif : *verse preferido. Ser vencido.*

13) Años, del tiempo fugitiua parte,
Que es lo mismo alcançaros, que perderos,
¡ Pues huys de las dichas tan ligeros,
Y no hay quien de los males os aparte.
Que mal vuestra jornada se reparte !
Pues los antiguos celebres guerreros
Oy *vieran preferidos sus azeros*
De industrias viles, con engaño y arte.
Esquilache : *Obras en Verso*. Son. LXXXIX. Amberes (Plantin), 1663, p. 45.

14) Ninfa I..... En fin, hemos de passar
por el desayre de *vernos*
preferir de una Estrangera [1] ?
Calderón : *Los Hijos de la Fortuna*. Apontes, t. VII, p. 160, col. II, v. 11.

b) *Preferir* a una persona. *Superar.*

15) Envidia..... Y despues de todo aquesto,
Baño en lágrimas mi gesto
De ver que nuestro Dios quiera
Que *á sus ángeles prefiera*
Un vil, de tierra compuesto.

1. Cariclea a été élue, au lieu des nymphes, pour présenter la palme au vainqueur (voir exemple nº 27).

Anónimo : *Farsa del Triunfo del Sacramento* [1]. Autos sacramentales desde su origen hasta fines del siglo XVII. Colección escogida, dispuesta y ordenada por Don Eduardo González Pedroso. Madrid, 1865. B.A.E., t. LVIII, p. 112, col. II, vol. 10 d'en bas.

16) De amor los blandos juegos celebraron
con màs felice espiritù que fueron
los Italos, y màs se levantaron.
Mas en la perfecciòn en que pusieron
nuestros mayores esta compostura
a todas las Naciones prefirieron.
Juan de la Cueva : *Exemplar poético.*

17) El replico : Nunca tuue
sin fauores confiança;
pero la dama a quien siruo
yo se que me ha dado tanta,
que *prefiero a algun villano,*
que con necias esperanças
pretende la possesion
que me ha dado su palabra.....
Lope de Vega : *Comedia famosa de amar sin saber a quien.* Lope de Vega : *Parte Ventidos.* Madrid, 1635, f. 151 v°, col. II, v. 21.

18) Casandra..... Una nueva peticion
Os traigo, Señor, de Aurora :
Carlos la pide, ella quiere,
Y yo os lo suplico.
Duque..... Creo
Que le ha ganado el deseo
Quien en todo *le prefiere.*
El Conde se va de aquí
Y me la ha pedido agora.
Lope de Vega : *El Castigo sin Venganza.* B.A.E., t. XXIV, p. 282, col. III, v. 5.

19) Doña Elvira.... Si de Sancha no admití
el ruego, y le desprecié

1. La date exacte de la composition de cette farce est inconnue : elle paraît être du XVIe siècle.

ciega y enojada, fué
por el dolor que hay en mí ;
mas con el pesar que á tí
estos desprecios te dan,
que ya *prefiriendo están*
contra tu opinión colijo
a los aciertos de hijo
las piedades de galan.

Mira de Mescua : *Obligar contra su Sangre.* B.A.E., t. XLV, p. 69, col. II, v. 49.

20) Rey..... En riquezas y en mandar
a mis sobrinos prefieres,
Conde de Modica eres
y Almirante de la Mar.

Mira de Mescua [1] : *Amor, ingenio y muger. Diferentes*, t. XXXII, p. 282, col. II, v. 22.

21) Doña Lucrecia.. Si don Juan no prosiguiera
en servirte y agraviarme
fuera delíto mudarme
y es cierto que no admitiera
otro aventajado empleo :
que el empeño conocido
de haberle favorecido
prefiere a cualquier deseo.

Alarcón : *La Culpa busca la Pena y el Agravio la Venganza.* B.A.E., t. XX, p. 206, col. II, v. 6 d'en bas.

22) Don Domingo.. Y assi, Leonor bella, aduierto,
aunque aspiro a tal fauor,
que el bien presente menor,
prefiere al mayor incierto.

Alarcón : *Don Domingo de don Blas*, B.A.E., t. XX, p. 184, con. I, v. 32 [2].

1. Elle y est faussement attribuée à Calderón.

2. Faute d'avoir compris le vrai sens de *preferir* Hartzenbusch a imprimé prefierO al mayor incierto. Nous avons rétabli la leçon correcte qui est celle du Laurel de Comedias, Quarta Parte de Diferentes Autores.....

23) Garcia..... Aconsejame,
Julia..... El consejo
edad y prudencia quiere.
Garcia..... Mi amor en tus manos dejo;
que *al mas sabio y al mas viejo*
tu claro ingenio *prefiere.*
Alarcón : *Los favores del mundo.* B.A.E., t. XX, p. 19, v. 18 d'en bas.

24) Fray Antolin.. Solo por la fe la vida,
Padre, se debe perder;
Mas morir de no comer
Es necedad conocida,
Que *al derecho natural*
Ningun precepto *prefiere.*
Luís de Belmonte Bermúdez : *El diablo predicador.* B.A.E., t. XLV, p. 332, col. I, v. 29.

25) Si ya de rosas adornado viste
El Abril de tu rostro, que *prefiere*
Al que de alegre claro nombre adquiere;
Si el año de tu enojo se desiste;
No seran los placeres tan amargos...
Obras en Verso del Principe de Esquilache. Amberes (Plantin), 1663.

26) Y lo que es mas intolerable, no ha faltado Aristarco, que ha ossado poner la pluma en las demas Obras deste Autor tan aplaudido, añadiendo, ò quitando lo que à su mal fundado juizio parecia; siendo assi, que vn descuido de la tinta de Don Francisco de Quevedo, quando le huuiere, *prefiere à lo mas discurrido* destos carcomas de libros, que llenos de su opinion estàn huecos de lo mas estimable, y solido de la sabiduria.

Madrid, 1653, de la Sexta Parte de Comedias Escogidas de los Mejores Ingenios de España, Saragosse, 1653, du tome XVIII des Diferentes, Madrid, 1753, d'une *suelta* de Madrid, 1746 et d'une autre de Valence, 1777 (*Don Domingo de Don Blas*, on le sait, ne se trouve pas dans les deux volumes de *comedias* imprimés sous la surveillance du poète lui-même). — Dans son édition du Don Domingo publiée dans les Clásicos de la literatura española, t. II, Madrid, 1916, Bonilla y San Martín a également imprimé : prefierO al mayor incierto.

Pablo Ant. de Tarsis. *Vida de Don Francisco de Quevedo y Villegas*..... Madrid, 1663, in-8, p. 79.

27) Ninfa I..... Ya sabes que es fuero antiguo
que en cumplimiento del voto
que Thesalia à Delos hizo
toque à una Sacerdotisa
ministrar el fuego activo
de la torcha, que ha de dar
à las hogueras principio
siendo la que tambien dè
en el Apolinar Circo
de los Olympios juegos
la palma al que mas invicto
a todos prefiera.

Calderón : *Los hijos de la Fortuna.* Apontes, t. VI, p. 146, col. II, p. 15.

28) Felix..... La ausencia es muerte de amor,
las llamas, cenizas frias,
con su olvido desvanece;
y assi, Aurora, me parece
que te ausentes unos dias.
A aquesse amante que quieres
satisfacer, no podràs
con otra fineza mas,
con esta *à todas prefieres.*

Calderón : *Amigo, amante y leal.* Apontes, t. X, p. 79, col. I, v. 1 d'en bas.

29) Clotaldo..... Encareci el buelo altivo
diciendo : al fin eres Reyna
de las aves, y assi, *à todas*
es justo que *las prefieras.*

Calderón : *La vida es sueño.* Apontes, t. II, p. 147, col. II, v. 17.

30) Arsidas..... Si,
que como una vez me ausente,
y al Exercito de Cintia,
pues no hice homenage, llegue,

desde èl podrà ser, que corran
mejores lineas mis fuertes
desdichas, de cuyos varios
rigurosos accidentes,
el de los zelos confiesso,
que es el que *à todos prefiere.*

Calderón : *Auristela y Lisidante.* Apontes, t. X, p. 180, col. II, v. 3.

31) Casimiro..... Pues ¿ pudiste presumir
nunca que *a trances de honor*
avian de *preferir*
los de amor ?

Calderón : *Afectos de odio y amor.* Apontes, t. VII, p. 240, col. I, v. 17.

32) Anteo..... Ninguno llegue primero,
pues nadie puede conmigo
competir merecimientos.
Rosarda ap.... Que arrogante y desabrido
estilo.
Seleuco..... Espera, que Anteo
es tu primo, y nadie puede
preferirle.

Calderón : *Los tres afectos de amor.* Apontes, t. V, p. 14, v. 11.

33) Pedro..... *A doña Alfonsa prefieres*
Bien como el lirio la rosa :
Mas [¿] qué importa ser hermosa
Si no presumes lo que eres [?]

Rojas Zorrilla : *Entre bobos anda el juego.* Lemcke : *Handbuch der Spanischen Litteratur*, t. III, p. 656, v. 17.

c) *preferir* avec ou sans a (incertain) [1]

1. Avec l'usage espagnol actuel de mettre toujours le verbe avec a, quand il s'agit d'une personne (aux rares exceptions connues près) et fort souvent quand il s'agit d'un objet, le doute sur l'équivalence de ces : *me, te, os* ne se présenterait guère. Cet usage semble déjà avoir été assez répandu au XVIIe siècle, mais pas assez (voir ex. n° 7, et, de façon plus générale les n°s 6-14) pour qu'un doute ne soit possible.

34) Doristo..... Te doy palabra por tus muchos meritos
y el amistad que con tu padre tuue
que auiendo de casarla sera tuya
y que ninguno en esto *te prefiera*.
Lope de Vega : *El enemigo engañado. Diferentes*, t. XXXII, p. 188, v. 1.

35) Si siempre alabo a quantos son versistas,
y no quiero que a mi nadie me alabe
y confiesso que todos *me prefieren* :
que murmuran de mi los censuristas ?
Si se, por que no estiman al que sabe ?
Y si soy ignorante, que me quieren ?
Lope de Vega : *La Circe con otras Rimas y Prosas*..... Madrid, 1624, f. 231.

36) Idaspes..... Hable esse anciano primero
.....
Calasiris..... La cortès licencia admito,
no por *preferiros*, pero
porque presumo que os sirvo
en desocuparos.....
Calderón : *Los hijos de la fortuna*. Apontes, t. VII, p. 148, col. II, v. 14.

37) Absalon..... Quando la hermosura cae
sobre el valor que yo tengo
por qué no ?
Salomon..... Porque ay en hijos
de David merecimientos
que *te prefieren* en todo.
Calderón : *Los cabellos de Absalon*. Apontes, t. IV, p. 416, col. II, v. 4.

d) *preferir* a una persona o a una cosa en una persona o en una cosa. *Tener más fuerza, predominar*. —

38) Constança..... Por esso mismo, Leonor,
pues como dizes te adora,
le hemos de prouar aora,

y ver si *en él al amor*
la comodidad *prefiere.*

Alarcón : No ay mal que por bien no venga (Don Domingo de Don Blas). Lavrel de Comedias, Qvarta Parte de Diferentes Avtores... En Madrid, 1653 et B.A.E., t. XX, p. 183, col. II, v. 16.

39) Don Juan..... Y si mi verdad te obliga,
Premia un leal corazon ;
Que será culpable error
Que *prefiera en tu cuidado*
Un engaño averiguado
A un averiguado *amor.*

Alarcón : *Las paredes oyen.* B.A.E., t. XX, p. 47, col. II, v. 20 d'en bas.

40) Ninfa I..... Que à esto, Cintia, te resuelvas ?
Ninfa II..... Sí, que no es justo que una
advenediza estrangera
en honores, y *en cariños*
tanto *a todas nos prefiera.*

Calderón : *Los hijos de la fortuna.* Apontes, t. VII, p. 164, col. I, v. 21.

B. Preferir — *Anteponer.* — Preferirse [1] — *Anteponerse.*

1) *preferir.*

41) Don Gonzalo de Vivero,
de cierto aviso he sabido
que quereis y sois querido ;

1. *Preferirse* ne représentant dans la plupart des cas que la forme réflexive de *preferir* avec le sens correspondant, nous avons cru utile, nous le répétons, de les traiter ensemble. De même nous n'avons pas traité séparément, comme l'on s'y serait peut-être attendu, les formes *prOferir* et *prOferirse.* A juger par le matériel fourni par les exemples que nous avons trouvés et qui sont basés sur une lecture assez étendue, au moins des auteurs dramatiques du XVIIe siècle, on ne faisait à cette époque aucune différence de sens dans l'emploi d'une forme ou de l'autre : les formes en *prEferir* étaient simplement les plus fréquentes. Nous nous sommes simplement borné, pour plus de clarté, à détacher les exemples donnés pour *prOferir* de ceux qui montrent l'usage de

y en esta parte *prefiero* [1]
la justa *accion* que teneis,
porque yo (puesto que amante
de vuestra dama) ignorante
del favor que poséeis,
aunque os fuí competidor,
hasta este punto no he dado
indicios de mi cuidado,
ni he merecido favor
de que poderme alabar
que me haya á vos antepuesto.

Tirso : *La lealtad contra la envidia*. Cotarelo, t. I, p. 591, col. I, v. 3.

2) *preferirse. -anteponerse.*

42) Unías..... Llamarte han luz de mujeres
Los ingenios mas sutiles,
Y pues con pan [2] *te prefieres*
A las damas, los gentiles
Te darán nombre de Ceres.

Gaspar Aguilar : *La gitana melancólica*. B.A.E., t. XLIII, p. 148, col. II, v. 33.

43) Arsinda..... Herido en el rostro estás ;
éntrate a acostar si quieres.
Florencio..... De otro acuerdo estamos ya ;
que diz que hay huesped acá.
Arsinda..... *A todos tú te prefieres*.

Miguel Sanchez : *La guarda cuidadosa*. B.A.E., t. XLIII, p. 7, col. II, v.

44) Mondego..... Engáñalas, y verás
Cómo *á todos te prefieres*,

prEferir, tout en les laissant, comme subdivision, dans le groupe commun où les faisait entrer la nuance qu'ils représentent.

1. M. Cotarelo donne : ..... y en esta parte prefiero, / la justa accion que teneis, / porque yo (puesto que amante / de vuestra dama), etc. On s'explique difficilement le sens qu'il attribue à ce *prefiero* suivi d'une virgule.

2. Pendant une famine, Aber donne du pain à Unias, son bien-aimé.

Que quieren mas las mujeres
A quien las engaña mas.
Salas Barbadillo : *Galan, tramposo y pobre.* B.A.E., t. XLV, p. 272, col. III, v. 23 d'en bas.

45) Lidora..... Tu Alteza, invicto César, se reprima;
que aunque es de mucha estima que el augusto
me tenga amor, no es justo ni conviene
que quien à servir viene *se prefiera* [1]
à su señora.
Tirso : *La república al revés.* Cotarelo, t. II, p. 87, col. II, v. 3 d'en bas.

46) Rodulfo..... El que saliere
primero [2], ese se prefiere
à todos.
Tirso : *La elección por la virtud.* Cotarelo, t. I, p. 355, col. II, v. 3.

47) Carlos..... *A los demas me prefiero,*
pues si debe el caballero
yo debo mucho y no pago.
Tirso : *La fingida Arcàdia.* Cotarelo, t. I, p. 442, col. I, v. 34.

48) El seso — dice — ó el juicio humano
Que quiere *al de los brutos preferirse*
Y hacerse inmortal y soberano,
No debe entre silencios referirse
Como las bestias, que sirviendo al vientre
Viven hasta del alma despedirse.
Barahona de Soto, *Epistola III.* Rodríguez Marín, *Francisco Luis Barahona de Soto*, Madrid, 1903, p. 713, v. 10.

49) Basilio..... Y aunque sepas ya quien eres
y desengañado estes

1. Est-ce bien : se anteponga, comme nous sommes incliné à le croire, ou bien simplement : sea preferida ? C'est un des cas où il est possible de douter.
2. Ils sont en train de tirer au sort.

y aunque en un lugar te ves
donde *a todos te prefieres;*
mira lo que bien te advierto
que seas humilde y blando,
porque quizá estás soñando
aunque ves que estás despierto.
Calderón : *La vida es sueño.*
Apontes : t. II, p. 153, col. II, v. 12 d'en bas.

50) Mendo..... No tanto de tu vida desconfies,
que como aquí de mi verdad te fies
bien podrá ser que sea
yo parte á tu perdon; y porque vea
el Mundo que *á mi aumento te prefieres,*
dime, joven, quién eres,
que al Rey no pediré merced alguna,
hasta ver mejorada tu fortuna.
Calderón : *Las tres justicias en una.* Apontes, t. I, p. 311, v. 11.

2 b) *preferirse a alguien en algo. — anteponerse en algo.*

51) Mil veces pruebo en vano
A verme el rostro en esta fuente clara
Y en esto juzgo a Silvio por vencido :
Y es porque veo tu cara;
Que mi cuidado ufano
Me pretende engañar en lo fingido;
Que bien entiendo yo, y estoy corrido,
Que *en gentileza a mi se me prefiere;*
Mas esto, solo yerro de natura,
Facilmente lo sufre quien bien quiere.....
Barahona de Soto : *El triste Obato, de la ingrata Dórida.* Egloga IV. Rodríguez Marín : *Luis Barahona de Soto.* Madrid, 1903, p. 186, v. 27.

52) Príncipe..... Sí; la beatitud de Pio Quinto,
santo en la dignidad como en las obras,
la púrpura te da con que en distinto

y en diferente estado *te prefieres*
a tu hermano mayor en honra y fama.
Tirso : *La elección por la virtud.* Cotarelo, t. I, p. 357, col. II, v. 8 d'en bas.

2 c) *preferirse — anteponerse,* dans le sens de : *adelantarse* ;

53) Libia..... Pues essa [1], sabiendo, Enrique,
que una que aveis ofendido,
os tiene para mataros
en esta torre escondido,
cuya execucion dilata,
porque huvo quien la diò aviso,
à otra que aveis obligado,
à entrambas se ha preferido ;
porque siendo ella por quien
os echasteis del Navio,
sin ella no os lleguen de una
rencores, ni de otra auxilios.
Calderón : *El encanto sin encanto.* Apontes, t. III, p. 488, col. II, v. 26.

C. Preferir — *enalzar, estimar* — Preferirse — *enalzarse, estimarse.*

1. *preferir* (sans comparaison ni complément prépositionnel). — *enalzar, estimar.*

54) Príncipe..... Un vestido bordado
De estrellas la hice hacer, siendo adivino,
Porque conozcan, siendo Inés divina,
Que cuando *la prefiero*
Si ellas estrellas son, ella es lucero.
Luís Vélez de Guevara : *Reinar después de morir.* B.A.E., t. XLV, p. 122, col. II, v. 5 d'en bas

55) Mariadnes..... Para la felicidad
de nuestra caza, señor,
y vuelta con brevedad,
su bendición y el favor

1. C'est-à-dire : esa dama.

nos dé vuestra majestad,
porque en tales ocasiones
la fortuna satisfecha
honrará nuestras acciones
si su mano real nos echa,
en una tres bendiciones :
de sacerdote primero
y Pastor de *nuestra ley*,
que reverencio y *prefiero* :
de Padre y luego de Rey
con que buen suceso espero
cuando volvamos los dos.

Tirso : *La vida de Herodes*. Cotarelo, t. II, p. 179, col. I, v. 19.

56) Julio..... Bueno, y ¿ qué pluma tenéis?
Caballero..... Razonable, aunque alabada
de algunos que bien me quieren,
que siempre amigos *prefieren* [1]
lo que vale poco ó nada.

Tirso : *El Caballero de Gracia*. Cotarelo, t. II, p. 367, col. II, v. 36.

2. *preferir* (avec complément prépositionnel) — *enalzar*.
a) *preferir en*.

57) Don Pedro.... Partida tengo el alma en dos cuidados :
Que en mis brios cansados
Y en mis años prolijos
Dos penas me dió el cielo en mis dos hijos.
Cualquiera es grande, y la mayor cualquiera,
Pues porque no *prefiera* [2]
Ninguna en la mayor, en tierra calma
Me ocupó toda el alma ;
Y cuando luego funda

1. Le sens ici semble s'approcher du sens habituel de préférer, sans toutefois, à notre avis, le rejoindre tout à fait.

2. Nous interprétons ce passage de la façon suivante : « afin que je n'élève aucune au rang de la plus grande. » Il est vrai que c'est tellement alambiqué que cela peut signifier n'importe quoi.

Quejas del sentimiento la segunda,
Porque no me doy todo á sus desvelos,
Que hasta las penas saben tener celos,
Piadoso, si sabido,
En mi dolor la vengo de mi agravio ;
Tanto, que si una sola me importuna,
Toda el alma le doy á cada una ;
Y si en entrambas la pasion me ciega,
Es la mayor la que primero llega.

Jerónimo de Villayzán : *Sufrir mas por querer mas.* B.A.E., t. XLV, p. 395, col. I, v. 41.

b) *preferir a* (por ejemplo : a un puesto).

58) Marques..... Mal hazes pues deste modo
prefieres a vn estrangero
al fauor [1], que ya no espero
por ser desdichado en todo.

Mira de Mescua [2] : *Amor, Ingenio, y Muger. Diferentes*, t. XXXII, p. 287, col. I, v. 18.

59) Cesar..... Esse Excercito que ves
vago al yelo y al calor,
la Republica mejor,
y mas politica es
del Mundo *á que* nadie espere
que *ser preferido* pueda
por la nobleza que hereda
sino por la que èl adquiere.

Calderón : *Para vencer á amor, querer vencerle.* Apontes, t. VII, p. 448. col. II, v. 21.

1. A comparer, pour l'usage anglais : Shakespeare : *Le Marchand de Venise*, acte I, sc. 2 ; Bassanio : « Shylock, thy master, spoke with me this day, and hath *preferr'd* thee ; if it be *preferment* to leave a rich Jew's service, to become the follower of so poor a gentleman ». Nous n'avons d'ailleurs jamais trouvé, en espagnol, l'équivalent du *preferment* anglais, toujours d'usage courant, ou soit le substantif équivalent à promoción et qui aurait dû être preferencia, dans le sens de avancement.

2. Voir p. 640, n. 1.

60) Leonor..... ¿ Quien sois ?
Manrique..... El menor criado
De Don Lope mi señor.
.....
Leonor..... ¿ Y de qué servis
A Don Lope ?
Manrique..... Hombre que tiene
Este humor, ¿ya no os avisa
Que es gentilhombre su nombre ?
Leonor..... ¿ Y de qué sois gentilhombre ?
Manrique..... De la boca de la risa.
Criado, *á quien le prefieren*
A los mayores cuidados,
Es pendonga de criados,
Hecha del palo que quieren ;
Cuando guardo, mayordomo,
Cuando algun vestido espero
De mi amo, camarero ;
etc.

Calderón : *A secreto agravio, secreta venganza*. Keil, t. I, p. 478, col, I, v, 19.

3) *preferirse — enalzarse, estimarse.*

61) Marqués..... Y si en los inconvenientes
Que en otra ocasion tomaste
Reparas agora, yo
Te ofrezco, porque se allanen,
De que en mi segundo hijo
Será mayorazgo aparte
El de tu estado y hacienda,
Por quien *podrá* tu linaje
En tu nombre y en tu tierra
Preferirse y dilatarse.

Guillén de Castro : *El Narciso en su opinión*. B.A.E., t. XLIII, p. 344, col. I, v. 19 d'en bas.

62) .....
De que sirue en quimeras consumirse,
Ni pensar otra cosa que saluarse [?]
De que sirue estimarse, y *preferirse*,

Buscar memoria auiendo de oluidarse,
Y edificar, auiendo de partirse [?]
Segvnda Parte de las Rimas de Lope de Vega Carpio..... Madrid, Pedro Madrigal, 1602, f. 258.

63) Qvando lo que he de ser me considero,
Como de mi baxeza me leuanto,
Y si de imaginarme tal me espanto,
Porque me desuanesco, y *me prefiero ?*
Lope de Vega : *Rimas sacras*. Lisboa, 1616, no. 44 (sonnet).

64) Descansa, mal perdido, en alta cumbre,
Donde á tantas alturas *te prefieres* [1] :
Si no es que acosear las nubes quieres,
Y en la region del fuego beber lumbre.
Quevedo : *Obras*. B.A.E., t. LXIX, p. 16, no. 42 (sonnet)

D. Preferir — *ofrecer*. — Preferirse (Proferirse) — *ofrecerse* : *comprometerse* [2].

1. *preferir- ofrecer.*

65) Reina..... Bien sé
que desde que os redujistes
a vuestro rey, y volvistes
por vuestra lealtad y fe,
a saber que algun rico hombre
a su corona aspirara,
y darle muerte intentara
a costa de vn traidor nombre,
que pusiérades por él
vida y hacienda.
Don Juan..... Es ansí.
ap. (¿ Si dice aquesto por mí ?)
Creed de mi pecho fiel,

1. Il faut probablement lire : Descansa, mal perdido en alta cumbre. / ¿ Donde á tantas alturas te prefieres ?

2. Les sens de ofrecerse et comprometerse glissent facilement l'un dans l'autre. Nous avons essayé de les séparer, sans être toujours certain d'avoir réussi.

gran señora, que *prefiero*
la vida, el ser y el honor
por el Rey, nuestro señor,.....
Tirso : *La prudencia en la muger*. B.A.E., t. V, p. 296, col. I, v. 23.

2 a) *preferirse — ofrecerse.*
α Absolu

66) Garcès..... Para aquestos traía el Condestable
Don Iñigo (el acuerdo era admirable)
en la cinta una espada,
y otra que le servia de cayada :
preguntandole un dia
que dos espadas à què fin traía ?
Dixo : la de la cinta *se prefiere*
para aquel que en la cinta la traxere ;
estotra, que de palo me ha servido,
para quien no la trae, y es atrevido.
Calderón : *Amar después de la muerte*. Apontes, t. I, p. 358, v. 15.

β Avec un verbe.

67) Numantino 1°. Pues yo con todo el pueblo *me prefiero*
Para hacer lo que á Jupiter mas gusta,
Que son los sacrificios y oraciones,
Si van con enmendados corazones.
Cervantes : *La Numancia*. Ochoa, t. I, p. 460, col. I, v. 9 d'en bas.

68) Busto..... Dixome que no casara
a Estrella, porque el queria
casalla, y *se preferia* [1]
quando yo no la dotara

1. L'arrachement et la *suelta* sur lesquels se base le texte de R. Foulché-Delbosc, ont tous les deux : prEferia. C'est cette forme qu'il fallait conserver, comme nous l'avons déjà fait observer dans : « Zu einer Neuausgabe der *Estrella de Sevilla* », *Zeitschr. f. romanische Philologie*, XLIII (1923), p. 99.

a hazello y dalla marido
a su gusto.

« Cardenio » : *La Estrella de Sevilla*. éd. R. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, XLVIII (1920), p. 62, v. 621.

69) Octavia..... Aunque el padre fray Forzado
Me asegura que la muerte
Dirimó ya el casamiento,
Y *a dejarme se prefiere*
Libre sin estorbo alguno,
No quiero yo que lo intente.

Belmonte Bermudez : *El diablo predicador*. B.A.E., t. XLV, p. 341, col. II, v. 31.

70) Octavio..... Hablé al rey, vióme y honróme :
César con el césar fuí,
Pues, ví, pelée y vencí,
Y hace que esposa tome
De su mano, y *se prefiere*
A desenojar al rey
En la fulminada ley.

Tirso : *El Burlador de Sevilla*. Lemcke : Handb. der Span. Litt. t. III, p. 476, col. I, v. 11.

71) Don Luis..... Bien claramente infiero,
(cobarde vivo, y atrevido muero)
su intencion : mas dichoso
mi hermano la merece (estoy zeloso) ;
à darle se prefiere
la ocasion que desea ; y assi, quiere
que de su quarto passe,
sin que nadie lo sepa, y yo me abrase.

Calderón : *La Dama Duende*. Apontes, t. III, p. 75, v. 7.

72) Marcial..... Quando la justicia quiere
saber quién es algun hombre,
le prende con otro nombre.

El entonces *se prefiere*
á decir su nombre mismo.
Calderón : *La selva confusa*. Éd. Northup. *Revue Hispanique*, XXI, no. 59, 1909, pp. 249-250.

73) Tito..... Pues yo *a partir* contigo *me prefiero*
los futuros elogios desta historia
y a ser posible que otra vez naciera
el primero lugar a tu ser diera.
Aluaro Cubillo de Aragón : *Comedia famosa, Los Desagravios de Christo. Diferentes*, Parte Treinta y dos... p. 394, v. 19.

2 b) *prOferirse- ofrecerse.*

74) En fin, *profirioseme* que haria por mi amor quanto a el fuesse possible.
Pedro Aretino : Coloquio de las Damas, s. l. 1548 ... traduzido ... por el Beneficiado Fernan Xuarez.

3 a) *preferirse — comprometerse.*

75) ..... con un donzella ..... trató el conde amores, y *se prefirió de tomarla* por muger.....
Esteuan de Garibây y Gamálloa : *Los XL libros d'el Compendio Historial De las Chronicas y uniuersal Historia de todos los reynos de España*. Anueres, M.D.LXXI, t. I, p. 535.

76) Ocio..... Yo *me prefiero á meter*
La espada á uno en la boca.
Temor..... Esa habilidad es poca :
Sabé en el alma meter
El toque, si Dios os toca.
Coloquios Espirituales y Sacramentales y Poesias Sagradas del Présbitero Fernan Gonzalez de Eslava. Éd. Icazbalceta. México, 1877 [1], p. 132. col. II, v. 1.

77) Sus abuelos auisaron
al rey Pyrro su contrario,

1. Les pièces de González de Eslava datent des années 1570-1580.

trayendo guerra con ellos
y auiendo les maltratado,
que guardasse su persona
de vn medico su priuado
porque este *se preferia*
por cierto precio *matarlo.*

Romance : *Anibal desesperado a sus dioses va llamando* [1]. R. Foulché-Delbosc : *Les Cancionerillos de Prague*, no. 23. Extrait de la *Revue Hispanique*, t. LXI, 1924, p. 106, v. 3.

78) Adulce..... Juro que quanto mandes
cumpliré si no muero.
Aja..... Mira que son promesas las dos grandes.
Adulce..... *A todas me prefiero.*

Lupercio Leonardo de Argensola : *Isabela*. López de Sedano : Parnaso Español, t. VI, p. 380, v. 9.

79) Andrada..... Ya sabes que es mi sobrina ;
Preguntémosla primero
Si hay algo.
Don Garcia.... Yo *me prefiero*
A que calle.

Lope de Vega : *La Serrana de la Vera*. Acad., t. XII, p. 20, col. II, v. 2 d'en bas.

80) Frederico..... ..... ya Cristerna bella
no mantiene el rencor de su querella,
sino un Soldado aventurero suyo.
Segismundo... Huelgome de saberlo, y si es que arguyo
que eres tu quien *à tanto te prefieres* [2],
quièn le dirè que eres?

Calderón : *Afectos de Odio y Amor*. Apontes, t. VIII, p. 213, v. 17.

1. Le *pliego* qui contient ce romance n'est pas parmi ceux pour lesquels l'éditeur a réussi à fixer la date probable de l'impression, mais quand sur 81 *pliegos* dans une collection on en trouve 50 qui peuvent être assignés à une époque commune — 1560-1570, selon l'éditeur — il est peut-être permis de supposer que les autres 31 sont d'à peu près la même époque.

2. Est-ce bien : ofrecerse, comme nous le croyons, ou bien : comprometerse ou atreverse? Voir aussi nos 89, 90 et les notes s'y rapportant.

81) Cristerna..... ..... porque
os assista aquel vassallo
de la interpressa, os daré
para èl carta.
Casimiro..... Es escusado
que no me està bien llevarla
pues solo para esto basto :
yo *me prefiero a ponerle* [1]
y vereis què presto traygo
respuesta.....
Calderón : *Afectos de Odio y Amor*. Apontes, t. VII, p. 236, col. I, v.

3 b) *prOferirse — comprometerse.*

82) Porcero..... Yo como quien tiene entrada,
Me profiero à dar la puerta,
Cuando quisieres, abierta
Y à Eliodora apaciguada.
Juan de La Cueva : *El Infamador* [2]. Ochoa : *Tesoro del teatro español*, t. I, p. 273, col. II, v. 2 d'en bas.

83) Terecinda..... Espantada estoy de oirte,
Comadre, ¿ dó tu buen seso ?
¿ Qu'*en cosas* de tanto peso
Al fin osas *proferirte* ?
Ibid., p. 274, col. I, v. 13.

E. Preferir (Proferir) — *prometer* — (*asegurar*).

1 a) *proferir-prometer.*

84) Leonardo..... Dame esos pies.
Laurencia..... Yo seré
Raro ejemplo de mujeres.
Leonardo..... Yo, en *el gusto que prefieres* [3],
Loco de contento iré.
Lope de Vega : *Audiencias del Rey Don Pedro*. Academia, t. IX, p. 464, col. II, v. 9.

1. Un cartel de défi.
2. Représenté en 1581.
3. Laurencia a promis de l'aimer.

85) Luis..... Las joyas tomo, por ser
de un amigo verdadero
y *de bolverlas prefiero.*
Calderón : *Luis Perez el Gallego*. Apontes, t. V p. 256, col. I, v. 10.

1 b) *prOferir-prometer*.

86) No solo el duque de Borgoña de palabra consolaua al Rey, mas de obra, *profiriendo* grandes cosas en su seruicio, y entre aquellas de dar orden como matassen la Poncella. Y esto luego se puso en obra, y enla casa del Rey z la suya se buscaron quarenta criados, hombres de gran esfuerço z confiança, a los quales *proferidas* grandes mercedes el Rey de Inglaterra z duque encargaron afectuosamente que la Poncella matassen...
La Historia de la Poncella de Francia (Sevilla 1512), rééditée par C. Savignac. — *Revue Hispanique*, t. LXVI, no. 150 (1926), p. 582, l. 2 et 6.

2) *prOferir — prometer*, avec la nuance de *asegurar* [1].

87) El frayle va con querella
por la moça,
pues la barca no se emboça
con tal gente, yo os *profiero*.
Tragicomedia alegorica del parayso y del infierno (1539). Teatro español del siglo XVI (ed. Urban Cronan), Madrid, 1913, p. 272, v. 128.

1. On trouve ce même emploi de promettre dans le sens de « assurer qu'une chose est » en français (en argot, paraît-il seulement en français moderne). Voir : « Ma tante, je te » *promets* « que mon professeur met des faux-cols en papier ». Anatole France : *Jocaste et le Chat Maigre*. Onzième Edition. Paris, Calmann-Lévy, p. 138. Et chez Littré on trouve l'exemple suivant : « Je vous *promets* que je l'ay veu en telle extremité de maladie et si bas, que je vous puis dire que tout le monde, fors moy seulement, estoit desesperé de sa vie. Marg. Lett. 47 ». — Ce qui est bien bizarre, c'est qu'il semble être arrivé à Littré pour cet exemple de *promettre* ce qui arriva aux auteurs des *Autoridades* avec leur exemple pris dans Calderón : il ne paraît pas avoir compris le sens de la phrase qu'il citait. Il donne l'exemple dans l'historique du mot mais dans l'explication du mot promettre il ne donne pas un sens : promettre — assurer que cela est. Il n'a que : « Familièrement. Assurer qu'une chose sera. Je vous promets qu'il sera puni. »

F. Cas douteux.

1) *preferir — proclamar ?*

88) Por una ley del ciego Gentilismo
Destierran a Temistocles, que apenas
Se viò culpado, y vencedor el mismo.
Y en duras letras, de prudencia agenas
La Ley *se prefiriò* del ostracismo,
A ver por el su libertad Atenas.
Obras en Verso del Principe de Esqvilache. Amberes (Plantin), 1663. Soneto LX, p. 31.

2) *preferirse — atreverse ?*

89) Prudente ..... Si mintiere
haz de mi quanto pluguiere
a tu guisa y voluntad.
Trecia..... Pues ansí el *se prefiere* [1]
algo deue ser verdad.
Comedia llamada Tidea, compuesta por Francisco delas Natas. impr. 1550. Teatro esp. del siglo XVI, etc. p. 75, v. 2365.

90) Cloris..... ..... yo
en fé de lo que he debido
á tus favores, de parte
de todas á suplicarte
señora me *he preferido* [2]
que nos digas la ocasion
de tan penosos estremos
por si, por dicha, podemos
con vida, alma, y corazon,
hallar un estilo, un medio
con que el dolor divirtamos.
Calderón : *Los tres afectos de amor*. Apontes, t. V, p. 3, col. I, v. 4.

3) *prOferir-mostrar ?*

91) Lo primero
enel lago que os *profiero*

1. 2. } Est-ce bien atreverse ? Ou simplement : ofrecerse, comprometerse ?

ay dos barcas de pasage.
Tragicomedia alegorica del parayso, etc. Teatro español del siglo XVI, p. 270, v. 73.

4) preferir — *contar, referir* [1] ?

92) Sepase muy por entero
lo que en tal caso combido,
porque segun que *prefiero*
Nunca fuera cauallero
de damas tam bien seruido.
Glosa : *En lo mas de mi memoria*. R. Foulché-Delbosc : *Les Cancionerillos de Prague*, etc., no. 50, p. 138, v. 8 d'en bas.

93) Do, segun lo que *prefiero*
enel caso ya contado,
con palabras, modo y fiero,
Oliueros fue el primero
que se huuo desmesurado.
Glosa nueuamente compuesta ..... sobre el romance que dizen : Enlas salas de Paris ..... / Comienza / *Ya que los nuenuos vergeles*. *Ibid.*, no. 57, p. 146, v. 11.

Les exemples que nous venons d'énumérer nous ont fourni les significations suivantes :

PrEferir.

1. predominar, sobresalir (absolu) nos. 1-4.
2. superar, aventajar, vencer :
una persona o cosa, nos. 6-11,
avec son passif : *verse preferido*, nos. 13-14,
superar una cosa *en* una persona o cosa, no. 12,
superar *a* una persona o cosa, nos. 15-33.

1. Il se peut que dans cet exemple et dans le suivant *prefiero* veuille dire raconter ou montrer. Il se peut aussi que cela ne veuille rien dire de défini. Il n'y a qu'une seule chose d'évident : c'est que l'ignoble rimeur qui perpétra ces gloses avait besoin d'une rime en -ero et qu'il s'est jeté sur *prefiero*, de même qu'en rimant avec seruido, il a mis un « lo que en tal caso combido », parfaitement insensé.

3. exceder a una persona o a una cosa en algo, nos. 38-40.
4. anteponer, no. 41,
5. enalzar, estimar, nos. 54-56,
   enalzar a / en } un puesto, nos. 57-60,
6. ofrecer, no. 65,
7. prometer, nos. 84-85,
8. proclamar ?, no. 88,
9. contar, referir ?, nos. 92-93.

prEferirse.

1. anteponerse, nos. 42-50,
   anteponerse a alguien en algo, nos. 51 52,
   anteponerse- adelantarse, no. 53,
2. enalzarse, estimarse, nos. 61-64,
3. ofrecerse, nos. 66-73.
4. comprometerse, nos. 75-81.
5. atreverse ?, nos. 89-90.

prOferir.

1. prometer, nos. 86-87.
2. mostrar, no. 91.

prOferirse.

1. ofrecerse, no. 74.
2. comprometerse, nos. 82-83.

Comme pour *mas que*, il semble que *preferir* fût surtout en vogue au XVIIe siècle. Il paraît déjà au XVIe siècle avec une certaine fréquence, se répand de plus en plus au commencement du XVIIe et prend, chez Calderón, grâce au caractère facilement stéréotypé de son langage, l'aspect d'une véritable maladie de style. Si d'autres, Tirso, p. ex., font alterner l'emploi de *preferir* avec celui de predominar et celui de *preferirse* avec celui de anteponerse, chez Calderón tout devient *preferir*. Ensuite, l'usage décroît. En 1803, on l'a vu dans l'introduction, le Dictionnaire de l'Académie ne sait plus que faire de *preferirse* et de *proferirse* et ne connaît *preferir* que dans le sens de anteponer una persona,

ó cosa á otra, dándola preferencia y primer lugar, et *proferir* n'est plus que : pronunciar, ó decir y articular las palabras, et ofrecer prometer, proponer, et il n'est plus cela qu'avec l'indication : anticuado. L'appauvrissement de preferir-proferir est un fait accompli, et ce n'est plus qu'à titre de curiosité que l'édition de 1884 ajoute au sens usuel de : « Dar la preferencia », celui de : « Exceder, aventajar. »

A. Lenz.

TABLES DU TOME LXXVII

1929

I. — TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 171. — OCTOBRE 1929.

	Pages
P. Fouché. — Études de philologie hispanique	1
I. Ō et Ŭ latins en castillan	2
II. Miento, Visto, Duermo	25
III. Le parfait en castillan	45
IV. A propos du livre de M. Meyer-Lübke : *Das Katalanische*	88
V. Remarques au sujet du Manual de Gramática histórica de la lengua castellana de M. Menéndez Pidal	121
A. R. Nykl. — Pícaro	172
H. R. Lang. — Old Portuguese Sea Lyrics	187
Willis Knapp Jones. — *Estevanillo González*	201
F. Courtney Tarr. — Larra. Nuevos datos críticos y literarios (1829-1833)	246
Aubrey F. G. Bell. — Some remarks on the *Cantigas de amigo*	270
Ludwig Klaiber. — Adolf Schaeffer	284
M. Romera-Navarro. — Lope y su defensa de la pureza de la lengua y estilo poético (*à suivre*)	287

NUMERO 172. — DÉCEMBRE 1929.

M. Romera-Navarro. — Lope y su defensa de la pureza de la lengua y estilo poético (*suite et fin*)	321
Aubrey F. G. Bell. — Notes for an Edition of Gil Vicente	382
A. R. Nykl — Aljamiado Literature : El Rrekontamiento del Rrey Ališandre	409
A. Lenz. — Notes de lexicographie. I. *mas que*. — II. *preferir*	612

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Bell (Aubrey F. G.).

Some remarks on the *Cantigas de amigo*..... 270
Notes for an Edition of Gil Vicente..... 382

Fouché (P.).

Études de philologie hispanique..... 1
I. Ō et Ŭ latins en castillan..... 2
II. Miento, Visto, Duermo..... 25
III. Le parfait en castillan..... 45
IV. A propos du livre de M. Meyer-Lübke : *Das Katalanische*..... 88
V. Remarques au sujet du Manual de Gramática histórica de M. Menéndez Pidal..... 121

Jones (Willis Knapp).

Estevanillo Gonzalez..... 201

Klaiber (Ludwig).

Adolf Schaeffer..... 284

Lang (H. R.).

Old Portuguese Sea Lyrics..... 187

Lenz (A.).

Notes de lexicographie. I. *mas que*. — II. *preferir*..... 612

Nykl (A. R.).

Pícaro..... 172
Aljamiado Literature : El Rrekontamiento del Rrey Ališandre..... 409

Romera-Navarro (M.).

Lope y su defensa de la pureza de la lengua y estilo poético..... 287

Tarr (F. Courtney).

Larra. Nuevos datos críticos y literarios (1829-1833)..... 246

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXIX.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 045 374